

**UNIVERSITE MONTPELLIER III- PAUL VALERY**  
**Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales**  
**U. F. R . V : Sciences du sujet et de la société**

**Thèse de Doctorat**  
**Sociologie**

**Présentée et soutenue publiquement par**

**Marion THURMES**

**LES METROPOLITAINS EN GUYANE :**  
**Une intégration sociale entre individu et groupe culturel**

**Sous la direction de**

**M. le Professeur Mohand KHELLIL**

**Membres du Jury :**

M. le Maître de Conférence- H.D.R Bernard CHERUBINI, Université de la Réunion

M. le Professeur Gilles FERREOL, Université de Poitiers

Mme la Directrice de recherche Marie-José JOLIVET, I.R.D. Bondy

M. le Professeur Mohand KHELLIL, Université de Montpellier III

M. le Professeur Patrick TACUSSEL, Université de Montpellier III

Janvier 2006

A ma petite famille

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier, en tout premier lieu, mon compagnon, Arnaud D'Andréa, pour son soutien continu durant ces quatre années, ses aides techniques et son regard critique. Je n'aurais pu terminer ce travail sans sa participation.

Je remercie ma famille pour avoir gardé ma fille pendant que je travaillais. Je remercie en particulier ma mère pour ses corrections avisées et sa confiance en moi.

Le laboratoire de sciences sociales de l'IRD de Cayenne, en m'acceptant comme stagiaire durant l'année 2003, a relancé ma motivation. Madame Marie-José Jolivet m'a informée sur cette possibilité et a bien voulu s'engager pour m'y introduire. Madame Odile Lescure m'a accueillie chaleureusement dans les locaux de son équipe de recherche. Je tiens à les en remercier fortement.

Je n'aurais pu réaliser mon enquête de terrain sans les accords des différentes administrations, associations qui ont bien voulu m'apporter des informations les concernant. Je remercie donc l'IRD, le CSG, le Conseil régional, le Rectorat, l'INSEE, de Cayenne qui ont mis à ma disposition des données essentielles.

Ce travail ne serait rien sans les témoignages des acteurs de la société. Je remercie vivement toutes les personnes, qui ont bien voulu me faire partager leur vie, leurs sentiments, m'ouvrir leur expérience et leur cœur. Ils m'ont fait confiance en me livrant une part de leur intimité, j'espère ne pas avoir trahi leur réalité. J'ai lutté tout le long de ce travail contre mes propres préjugés, mais aussi contre la tendance humaine à penser de façon dichotomique soit blanc soit noir, soit gentil soit méchant, soit individu soit société. La science sociale est une réflexion sur la réalité mais elle ne peut prétendre qu'à une interprétation subjective objectivée d'une réalité.

Je remercie mes amis de Guyane, souvent Métropolitains, pour avoir supporté mon œil de chercheur, mes interrogations, mes remises en question.

Enfin, tout ce travail n'aurait abouti sans le soutien et la patience de mon Directeur de recherche, Monsieur le Professeur Mohand Khellil, à qui revient une grande part de ma reconnaissance.

## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION</b>	- 5 -
<b>THEORIE ET METHODE</b>	- 20 -
Chapitre I. Construction de l'objet de recherche	- 21 -
Chapitre II. Méthodologie	- 51 -
<b>LES DETERMINANTS SYMBOLIQUES ET OBJECTIFS DE L'EXISTENCE D'UN GROUPE METROPOLITAIN</b>	- 77 -
Chapitre I. La Société découle d'une histoire	- 78 -
Chapitre II. Les représentations sur les Métropolitains aujourd'hui	- 117 -
Chapitre III. Caractéristiques objectives des Métropolitains : une classe sociale	- 163 -
Conclusion de la deuxième partie	- 194 -
<b>SOCIALISATIONS ET TERRITOIRES DE L'IDENTITE</b>	- 199 -
Chapitre I. Le projet migratoire pour la Guyane	- 202 -
Chapitre II. Espace privé : habitats	- 230 -
Chapitre III. Espaces publics : fréquentations, activités, manières d'être	- 269 -
Chapitre IV. La citoyenneté guyanaise	- 299 -
Chapitre V. L'acculturation par la langue	- 325 -
Conclusion de la troisième partie	- 335 -
<b>LA CONSTRUCTION DE SON IDENTITE FACE A AUTRUI</b>	- 339 -
Chapitre I. Les représentations de la Guyane	- 342 -
Chapitre II. Les représentations des autres : les différents groupes culturels objets de la représentation collective	- 373 -
Chapitre III. Les représentations de Soi et le sentiment d'appartenance	- 397 -
Chapitre IV. Au-delà du sentiment d'appartenance au groupe métropolitain : des stratégies identitaires	- 440 -
Conclusion de la quatrième partie	- 454 -
<b>UN CERCLE METROPOLITAIN</b>	- 458 -
Chapitre I. Etat des lieux des relations sociales des Métropolitains : Une sociabilité communautaire	- 460 -
Chapitre II. La construction des relations entre déterminismes et stratégies	- 504 -
Conclusion de la cinquième partie	- 560 -
<b>CONCLUSION</b>	- 563 -
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b>	- 570 -
<b>BIBLIOGRAPHIE GENERALE RELATIVE A LA GUYANE</b>	- 583 -
<b>INDEX DES AUTEURS</b>	- 590 -
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS</b>	- 593 -
<b>TABLE DES MATIERES</b>	- 597 -
<b>ANNEXES</b>	

## **INTRODUCTION**

Ceux que tout un chacun vivant en Guyane nomme les « Métros », semblent être des individus blancs originaires de la métropole. Ils se différencient donc de la population locale par leur couleur et leur identité de migrants<sup>1</sup> issus de la métropole<sup>2</sup>, de « l'Etat considéré par rapport à ses colonies, ses territoires extérieurs » (dictionnaire Le petit Larousse). En Guyane, les Métropolitains représentent 12 % de la population. Leur attribution catégorielle, comme le diraient Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff Fenart (1995), le simple fait de les nommer est une façon de les différencier.

Les sociétés contemporaines semblent vivre un paradoxe. Alors que tout le monde s'accorde à constater l'homogénéisation des cultures, la mondialisation, l'américanisation, la globalisation qui seraient dues aux développements des moyens de transports, de communication, au développement de l'idéologie capitaliste, consumériste et à la montée de l'individualisme, la scène internationale devient le lieu de la montée des particularismes, des revendications identitaires.

Les Etats sont confrontés à la présence sur leur sol de populations d'origines diverses qui parfois entendent garder leur identité culturelle. La France hexagonale est amenée à se poser des questions sur l'intégration des ressortissants du Maghreb, d'Afrique noire, mais aussi des Basques, Catalans, Bretons et autres particularismes régionaux, sans compter ses populations d'outre-mer. Le Canada tente de concilier les oppositions entre francophones, anglophones et minorités « autochtones amérindiennes ». Les Etats-Unis, pays de migration, se trouvent face à des communautés diverses, mexicaine, asiatique, juive, noire américaine. Tous les pays « développés » sont amenés à penser les recompositions identitaires. Quel équilibre peut avoir une nation, c'est-à-dire un ensemble d'hommes qui ont conscience d'avoir une histoire, une culture, un devenir en commun, quand ses sujets se reconnaissent avant tout membres d'un groupe restreint en son sein ? L'identité particulière devient pour l'individu un repère, un enjeu de pouvoir et de reconnaissance et ces sociétés voient poindre le risque de l'accroissement de tensions, de luttes identitaires.

Deux idéologies politiques se font alors face. Une idéologie différentialiste pense que les hommes sont différents et donne une place à l'appartenance de groupe. Cette idéologie, que

---

<sup>1</sup> Sont immigrées les personnes qui résident habituellement dans un lieu différent de celui de leur naissance (Dictionnaire Le Petit Robert),

<sup>2</sup> du grec *mêtêr* et *polis*, qui signifient respectivement mère et ville

l'on nomme aussi multiculturelle, est élaborée par exemple en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Allemagne. D'un autre côté, la France a une vision universaliste. Son action repose sur la croyance a priori en l'équivalence des hommes et des peuples. La France ne laisse pas s'exprimer politiquement les appartenances identitaires qui restent dans le domaine de la sphère privée. Seul le citoyen a une importance aux yeux de l'Etat. De cette idéologie est née la politique assimilationniste qui visait à rendre l'individu immigré conforme aux valeurs et pratiques environnantes.

Parallèlement à ces idéologies politiques, il existe des réalités anthropologiques (Todd 1994), des différences culturelles, dans les pratiques, les visions du monde, les structures familiales. On parle d'interculturalité (Camilleri 1990) lorsqu'il y a des contacts entre des populations culturelles différentes. Selon plusieurs auteurs (Tribalat 1995, Todd 1994), la réalité anthropologique de la France est bien une assimilation des individus, les appartenances communautaires ne survivent pas. La France a une tradition d'absorption des différences.

Dans ce contexte général, nous proposons d'étudier une population au sein d'une société multiculturelle. La Guyane se situe à 8 000 km de la France hexagonale. Après avoir été une colonie presque 350 ans, elle devient en 1946 un département et une région de la France au même titre que les autres départements d'outre-mer. La Guyane fait donc partie de l'ensemble des Départements d'Outre-Mer (DOM), comme région ultrapériphérique de l'Union Européenne. Elle est la seule région francophone et européenne du continent sud-américain. Ce territoire a une géographie, un climat, un environnement naturel spécifique. Présentons brièvement le contexte physique de la Guyane. Dans le nord-est de l'Amérique du Sud, située entre les 2° et 5° degrés de latitude nord et entre les 52° et 54° degrés de longitude ouest, la Guyane repose sur le plateau des Guyanes regroupant le Brésil, le Venezuela, le Surinam et le Guyana. Elle est bordée au nord par l'Océan Atlantique sur 320 km, à l'ouest par le Surinam sur 520 km de frontière, au sud et à l'est par le Brésil sur 580 km de frontière commune. La Guyane est le plus vaste des départements d'outre-mer et la région la plus grande de France. Avec ses 90 909 km<sup>2</sup>, elle représente 16 % ou 1/6<sup>ème</sup> du territoire de l'hexagone. Elle équivaut donc à un territoire comme la Belgique ou le Portugal. Ce territoire est occupé à 94 % par une immense forêt équatoriale (8 millions d'hectares).

**Carte 1: La Guyane: positionnement en Amérique et répartition des espaces** (Source : *Atlas illustré de Guyane*, sous la direction de J.Barret 2002 : 13 et 27)





La Guyane est par ailleurs une société particulière bien qu'administrativement part d'un ensemble national. Tout individu qui arrive sur son sol est frappé par sa composition humaine. Les chercheurs s'accordent à définir cette société comme multiethnique, multiculturelle, autant de termes qui signifient la présence de groupes humains différenciés sur un territoire commun. La Guyane est un espace français, pourtant elle regorge d'une diversité de populations qui n'a pas son pareil en métropole. La société française paraît plus homogène que la société guyanaise<sup>3</sup>. En parlant de la Guyane, l'anthropologue Jean-Jacques Chalifoux affirme qu'« il est difficile de dire s'il s'agit d'une partie de société, d'une société ou de plusieurs sociétés distinctes » (1989 : 16). L'article de Pierre et Françoise Grenand, anthropologues travaillant sur les populations amérindiennes, dans *l'Atlas de Guyane* (2001), décrit la Guyane comme le type même de société pluriethnique regroupant en son sein une quinzaine de communautés culturelles différentes.

Présentons les caractéristiques de cette société. La Guyane n'est pas très peuplée. En 1999, l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques (INSEE) recense 157 213 habitants, ce qui représente 1.9 habitants au kilomètre carré (108 dans l'hexagone). Il est difficile d'avoir une estimation exacte de la répartition de la population par groupes culturels puisque les données officielles en France n'autorisent pas la distinction des individus selon leur origine ou leur appartenance ethnique. L'INSEE, en 2002 (recensement de 1999), donne tout de même une vision des groupes en se basant sur le lieu de naissance des individus. En premier lieu, seuls 54 % des individus vivants en Guyane y sont nés (INSEE, 1999). Les individus nés dans les autres Dom et Tom, qui sont 5 % de la population guyanaise et les individus nés en métropole (qui, on l'a dit, représentent 12 %) sont nés en France mais en dehors du territoire guyanais. ). 30 % des individus sont nés à l'étranger (INSEE, 2002)<sup>4</sup>. Parmi eux, les Surinamiens seraient 11 %, les Haïtiens 9 %, les Brésiliens 5 %, les Chinois et les Hmong chacun 1 % de la population guyanaise.

L'INSEE qui traite les individus par lieux de naissance ne donne qu'une image partielle de la réalité anthropologique de la société, ne distinguant pas, par exemple, les différents groupes culturels au sein des « nés en Guyane » : les Amérindiens, les Businenge, les Créoles, les enfants de migrants qui sont assimilés à une communauté. De plus, les recensements ne

---

<sup>3</sup> Pour donner un exemple visible de la moindre diversité, selon E. Todd (1994 : 336), la population noire de l'hexagone est évaluée dans les années 1991 à seulement 2 % de la population totale. Elle est aussi 12 % de la population des Etats-Unis.

<sup>4</sup> Des estimations officieuses admettent une proportion de 50 % d'étrangers.

prennent pas en compte les migrations clandestines qui sont très nombreuses chez les Haïtiens, les Brésiliens et les Surinamiens. Il est certainement plus juste de penser que les populations surinamiennes, haïtiennes et brésiliennes sont plus importantes et que, par conséquent, proportionnellement, les populations nées en Guyane, en métropole ou dans les autres Dom Tom le sont bien moins.

Selon une estimation de l'anthropologue Myriam Toulemonde-Niaussat, en 1991, les Créoles seraient 38 %, les Businenge 11 % et les Amérindiens 9 %. Tandis que la Cimade<sup>5</sup>, en 1993, avance les chiffres de 45 000 Créoles guyanais (32 %), 25 000 Haïtiens (18 %), 18 000 Brésiliens (13 %), 12 000 Métropolitains (9 %), 10 000 Surinamiens (7 %), 7 000 Créoles des Antilles françaises (5 %), 6 000 Marrons (4 %), 5 000 Amérindiens (4 %), 3 000 Créoles des Antilles anglophones (2 %), 1 600 Hmong (1 %), 1 000 Chinois (1 %) et 5 000 individus de diverses origines (4 %). Ces chiffres doivent être pris avec réserve puisqu'ils sont des estimations non officielles.

De toute évidence, s'il n'est pas possible de donner une représentation exacte de chaque groupe culturel, il apparaît que : la société guyanaise est multiethnique ; les Créoles guyanais représentent la plus forte minorité et sont un peuple « originaire » de Guyane tout comme les Amérindiens et les Businenge ; le poids des immigrés récemment arrivés, en commençant par les Surinamiens, les Haïtiens et les Brésiliens, est fort. Les Métropolitains sont une minorité importante, qui se distingue physiquement par sa couleur blanche.

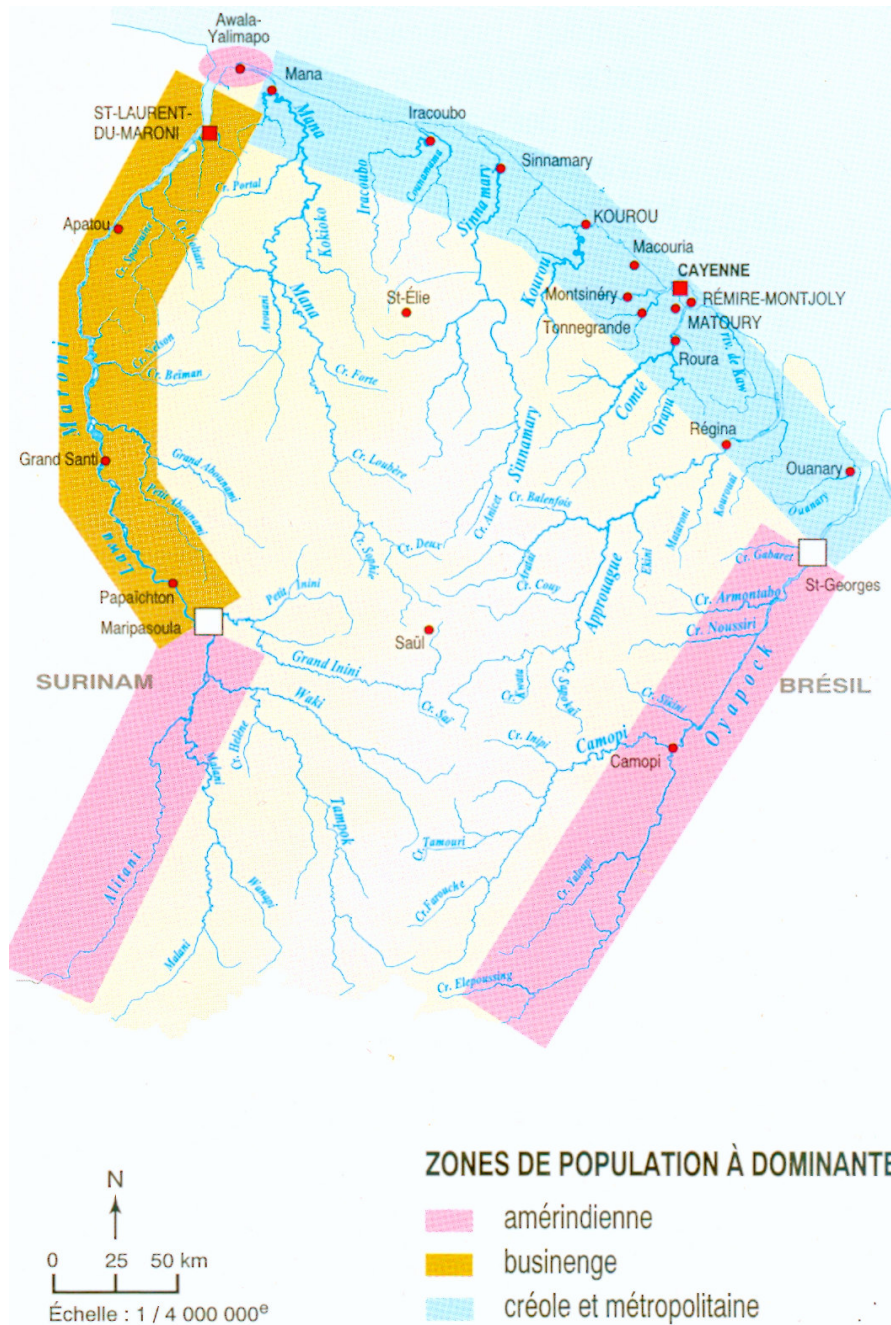
L'aspect multiculturel de la société guyanaise se révèle avec la répartition géographique des différents groupes culturels. Que l'on se mette à l'échelle de la Guyane entière ou à celle des centres urbains ou des quartiers, on remarque toujours une séparation des lieux de vie entre les différents groupes. La première segmentation se voit au niveau régional : l'Est est occupé par les Créoles, Métropolitains et immigrés récemment arrivés, tandis que l'Ouest est occupé par les Businenge, surinamiens ou français et les Amérindiens. On trouve aussi des villages monoethniques. Il existe trois villages hmong en Guyane : Cacao, Javouhey (créé en 1979) et Rocoucoua (en 1989). Plusieurs regroupements amérindiens se distinguent, soit comme villages sur le littoral (Awala-Yalimapo, Bellevue...) ou dans l'intérieur (Antecume-Pata,

---

<sup>5</sup> Association œcuménique créée en 1939 pour venir en aide aux personnes déplacées et regroupées dans les camps du sud de la France. Historiquement liée aux mouvements de jeunesse protestants, la Cimade travaille aujourd'hui en collaboration avec d'autres organismes catholiques, orthodoxes et laïcs au service des réfugiés, des étrangers en France, et au développement solidaire des pays de l'Est et du Sud.

Camopi...), soit encore comme quartiers (Terre-rouge...). Les Businenge sont aussi largement majoritaires dans les communes du fleuve (Apatou, Grand-Santi...). Cette carte de l'Atlas de Guyane de 2002 met, schématiquement, en évidence les répartitions spatiales par groupes culturels.

**Carte 2: Répartition de la population guyanaise par ethnies** (Source : *Atlas illustré de la Guyane*, sous la direction de **J. Barret 2002 : 2**)



Les communautés sont d'autant plus marquées qu'elles occupent des secteurs d'activité différents. Les migrations ont souvent été l'objet de la recherche d'une position professionnelle : il est donc logique que les populations se soient spécialisées dans un

domaine précis, même s'il y a mobilité sociale pour certains. Les Hmong sont particulièrement représentés dans l'agriculture (15 % des agriculteurs de Guyane sont hmong alors qu'ils ne sont que 1 % de la population selon l'INSEE 2002 : 15). Les Chinois sont en grande majorité dans les commerces d'alimentation. En 1999, 60 % des commerces d'alimentation sont tenus par des individus de nationalité chinoise tandis que les Chinois représentent 1 % de la population (INSEE 2002 : 15). Ils représentent une force économique non négligeable, comme l'écrit André Calmont, géographe : « les Chinois exercent un quasi-monopole commercial puisqu'ils assurent près de 90 % de la vente au détail des produits d'épicerie » (1976 : 32).

Avec R. Calmont, remarquons que « les Haïtiens occupent le plus souvent des tâches ne demandant que très peu de qualification, alors que les Brésiliens, souvent charpentiers, s'adonnent à des emplois demandant plus de savoir-faire » (1988 : 4). Les Haïtiens sont donc en majorité dans le secteur secondaire, dans le travail du bâtiment, dans des métiers ne nécessitant pas de qualification. Dans le tertiaire, les trois-quarts des femmes haïtiennes sont dans la catégorie des personnels de service, alors que les hommes dans ce type d'emploi sont jardiniers ou gardiens (Calmont 1988). Les Brésiliens sont plutôt ouvriers qualifiés ou spécialisés. Ils sont embauchés dans tous les métiers de la construction. Les hommes businenge dans les centres urbains sont aussi, souvent, dans les métiers du bâtiment, sur le fleuve Maroni, ils sont piroguiers et exercent de nombreux « job » dans les échanges commerciaux (Toulemonde 1993). Les Libanais sont essentiellement dans le commerce du textile. Plus du tiers de l'emploi en Guyane repose sur la fonction publique (INSEE 1999) qui est composée en majorité de Métropolitains, d'Antillais et de Créoles guyanais (emplois réservés aux individus de nationalité française).

Enfin, si on les nomme ethnies, groupes culturels, c'est que leurs différences fondamentales reposent sur des différences de culture. Il faut se référer aux travaux des anthropologues ou ethnologues consacrés à la description des différentes ethnies. Mais il est difficile de comparer point par point les cultures de populations différentes. La langue pratiquée est sûrement l'indicateur le plus objectif des différences. « Sans une langue, écrit Marguerite de Fauquenoy (1990 : 55), pour l'exprimer et la transmettre, point de culture qui puisse survivre, autrement que sclérosée dans des manifestations folkloriques dépourvues de significations ». Plus d'une vingtaine de langues se côtoient dans ce département de l'Outre-mer français : « des langues amérindiennes, au nombre de six, des langues créoles, au nombre de trois et une

langue asiatique, le hmong,» (Goury 2001 : 1). Parmi elles, dix langues sont reconnues comme « régionales » par le rapport Cerquiglini de 1999. De nombreuses autres langues sont en présence, à la faveur des différentes migrations : créole martiniquais, guadeloupéen, haïtien, sainte-lucien, portugais du Brésil, espagnol, néerlandais, sranan tongo, différents dialectes chinois, arabe libanais, javanais, hindi, vietnamien, lao etc. On peut à présent dire que si le français est la langue officielle, il n'en reste pas moins que de nombreuses autres langues sont les langues maternelles et véhiculaires des populations présentes en Guyane. Une grande partie des communications entre écoliers se passe en langue maternelle. I. Léglise et B. Migge, sociolinguistes ayant travaillé sur Saint-Laurent, jugent que le français, bien que langue de l'école, s'impose comme langue seconde dans près de 100 % des cas (2003). Chaque population utilise donc plusieurs langues dont et en priorité, celle de son groupe culturel. Il est difficile d'évaluer de manière statique la culture d'une population mais on peut dire que, derrière les pratiques de langues différentes, se trouve tout un système culturel qui distingue les populations les unes des autres. La société guyanaise est donc multiethnique. Il n'y a pas d'homogénéité culturelle.

L'histoire avec ses mouvements migratoires est à l'origine de cette composition. Bien qu'à 8 000 km du territoire français la Guyane est depuis 1604 sous l'emprise administrative de la France. Son histoire passe successivement par des temps forts : une période de colonisation esclavagiste (1670-1848), la ruée vers l'or (1870-1920), la période du bagne (1852-1952), pour enfin devenir département et voir le développement du Centre Spatial Guyanais (depuis 1965). L'histoire, en quelques 400 ans, a placé des populations différentes sur un même territoire. D'une seule présence amérindienne, la colonisation française amènera des Européens et des Africains. Puis, les diverses périodes clefs, lui feront subir plusieurs vagues d'immigration. Une description de l'histoire permet de replacer dans son contexte l'arrivée de chaque population constituante de la société guyanaise actuelle et de les définir brièvement.

Les **Amérindiens** sont présents en Guyane depuis des millénaires (Il y a 6000 ans selon Jacqueline Zonzon et Gérard Prost (1996), il y a 2 000 ans selon P. et F. Grenand (1985a), les ancêtres des Arawak pénètrent dans l'actuelle Guyane), ils représentent alors plus de trente ethnies différentes (Grenand P. et F. 2002 : 30). Leur contact avec les Européens au XVII<sup>ème</sup> siècle va faire passer leur groupe de 30 000 à 3 000 individus (Barret 2001 : 144). Ce sont essentiellement les épidémies qui seront la cause de la mort des Amérindiens. On trouve en Guyane six ethnies différentes d'Amérindiens (les Kalina, les Wayana, les Palikour, les

Wayampi, les Emérillons et les Arawak) qui appartiennent à trois ensembles linguistiques distincts (carib, arawak, tupi). Des groupes vivent sur le littoral tandis que d'autres vivent en forêt.

La colonisation et l'esclavage voient la naissance de deux groupes différents : les **Businenge** et les Créoles. 20 000 esclaves sont amenés sur les terres de Guyane. Les **Businenge** ou Noirs marrons sont, à l'origine, les esclaves qui fuirent les habitations et leur condition d'esclaves et se réfugièrent dans les bois en restructurant des sociétés tribales. En Guyane, les mouvements de marronnage ont été limités et toujours réduits par les troupes du Gouverneur. La seule chance d'échapper au système esclavagiste en Guyane était de passer la frontière du Brésil et de rejoindre les groupes de quilombos, ce que firent la plupart des échappés (Price R. et S. 2003). Au Surinam par contre, colonie hollandaise où les esclaves étaient en plus grand nombre, le marronnage s'est développé et a constitué des petites républiques autonomes, réorganisées sur les modèles sociaux africains. En 1776, quelques centaines d'esclaves en fuite des plantations du Surinam traversent le Maroni et s'installent en Guyane (Bourgarel 1990 : 43). Le premier groupe de Marrons à venir s'installer fut celui des Boni, en 1776. Au temps de la ruée vers l'or, vers 1890, des Saramaka vinrent aussi s'installer, puis ce furent les Ndjuka et les Paramaka. Si toutes ces populations sont homogénéisées sous l'appellation « Businenge », il s'agit en fait de plusieurs ethnies distinctes et parfois en conflit.

Selon Marie-José Jolivet, anthropologue spécialiste de la population créole : « le mot « créole » désigne, d'une manière générale, la descendance locale d'une espèce importée. Appliqué au genre humain, il caractérise donc les descendants d'une population autrefois venue d'ailleurs et distingue ainsi des autochtones proprement dits et des nouveaux venus. » (1986a : 15). Le premier emploi du terme concernait avant tout les Blancs colons nés dans les territoires d'Outre-mer. Ce mot s'est ensuite appliqué aux esclaves noirs nés dans la colonie, en opposition aux esclaves nés en Afrique, les « Bossales ». Les **Créoles**, sont généralement caractérisés comme les descendants des esclaves nés dans la colonie, parfois métissés avec les maîtres blancs. A l'heure actuelle, ce terme désigne un groupe culturel particulier.

Les **colons blancs** sont présents pendant la colonisation mais ne parviendront pas à se maintenir comme groupe social constitué à la fin de l'esclavage, en raison de l'écroulement du système économique. Il n'y a donc pas de groupe blanc, descendant de la colonisation première, comme c'est le cas aux Antilles avec le groupe béké.

A la fin de l'esclavage, en 1848, la France lance des appels à la migration pour remplacer la main d'œuvre perdue (Calmont 1976 : 28). Les libérés se détachent de tout ce qui pourrait leur rappeler leur condition servile et refusent donc le travail salarié qui leur est proposé chez leurs anciens maîtres. Ils préfèrent construire des abattis<sup>6</sup> et vivre en autogestion (Jolivet 1982). C'est le début des vagues migratoires. Selon Ketty Girondin (1986), la France fit successivement appel à des **Madériens** (248 arrivent entre 1849 et 1851), à des **Africains** (2000 entre 1854 et 1859), à des **Indiens** d'Inde (8000 viendront de 1856 à 1877) et enfin à des **Chinois** (500 personnes arrivèrent entre 1870 et 1880, puis 150 de 1953 à 1973). Des **Javanais** (230 personnes) vinrent s'installer en 1955 sur la commune de Sinnamary pour développer la riziculture. Ceux-ci, pour la plupart, s'installeront finalement dans l'île de Cayenne et occuperont diverses fonctions (Chalifoux 1982).

La ruée vers l'or amènera également son lot de migrants venus tenter leur chance. Au plus fort de la ruée, entre 1894 et 1901, les arrivées varient entre 12 000 et 20 000 par an. Ce sont surtout des populations des Antilles anglaises (**Sainte-Lucie, Dominique, Barbades, Saint-Vincent, de Grenade**) mais aussi des Antilles françaises (**Guadeloupe et Martinique**) et quelques Européens qui sont concernés par cette période. Les Martiniquais arrivèrent avec la ruée vers l'or, puis une seconde vague d'immigrés arriva avec la catastrophe de l'éruption du Mont Pelé en Martinique en 1902. Enfin, la départementalisation leur facilitera l'accès des emplois dans la fonction publique.

D'après Eric Fougère (2002), historien, le bagne, qui dura cent ans (1850-1950), apparaît et donne lieu au déplacement de 68 000 bagnards originaires en majorité de métropole, mais aussi des colonies françaises du monde entier (**Maroc, Indochine...**). Les bagnards sont énormément touchés par la mortalité : leurs conditions de vie, le peu d'hygiène les rend vulnérables aux différentes maladies circulant dans un pays humide et peu survivront. Ceux qui survécurent ne restèrent que peu en Guyane (5 000 reverront le sol métropolitain). La colonie et le département (dés 1946) seront l'occasion d'une immigration de fonctionnaires venue de métropole. La présence du Centre Spatial Guyanais (CSG) dès 1965 amènera aussi des ingénieurs. Les Blancs seront alors dénommés les **Métropolitains**, sans que l'on sache exactement de quand date cette appellation. Il semble que ce terme naisse sous la départementalisation alors qu'ils étaient dénommés Européens sous la colonie.

---

<sup>6</sup> Type d'exploitation agricole, petite unité de production vivrière familiale

En 1965, commencent les grands chantiers du CSG qui dureront pendant 10 ans. A cette occasion, la France fait de nouveau appel à de la main-d'œuvre étrangère. Ce sont en particulier des **Colombiens** (qui retourneront pour la plupart dans leur pays à la fin de leur contrat), des **Businenge** et des **Brésiliens** qui travaillèrent pour ces chantiers. L'immigration brésilienne ne cessa dès lors de s'amplifier.

Le ministre des Dom-Tom, Olivier Stirn, lança, en 1974, un projet de développement agricole et de peuplement de la Guyane, le « Plan Vert », qui permit à quelques migrants de s'installer. Des **Réunionnais** (50 familles sur Macouria) s'installèrent en 1976 (Calmont 1979 : 1), ainsi que des Hmong du Laos, qui vinrent directement des camps de réfugiés de Thaïlande (500 personnes sur la commune de Roura) et quelques Européens dès 1977.

Enfin, ce sont des événements politiques extérieurs qui déclenchèrent deux migrations : celle des **Haïtiens** et celle des **Surinamiens**. L'immigration haïtienne a débuté dans les années 1970 (Gorgeon 1986). Victimes de la pauvreté et d'un régime politique sévère dans leur pays, ils sont arrivés massivement. Ils ont été, jusqu'au début des années 1990, la première communauté étrangère de Guyane. Les Surinamiens sont venus s'installer massivement dans les années 1980 à la suite de la guerre civile du Surinam, pays frontalier de la Guyane. Enfin, des migrations variées, de Chinois, de Libanais, d'Indonésiens, de Péruviens, se rajoutèrent.

La base de la population a longtemps été créole. Mais les différentes populations immigrées et le désenclavement de la région ouest de la Guyane posent une nouvelle dynamique. La société actuelle découle effectivement de l'histoire qui a placé des populations différentes sur un même territoire mais elle est aussi la scène de dynamiques identitaires communautaires. Plusieurs groupes, les Créoles, les Amérindiens, les Businenge, entendent conserver leurs particularités et revendiquent une identité propre. L'ethnicité, c'est-à-dire la volonté de se différencier des autres, des différents groupes maintient l'identité multiculturelle de la société<sup>7</sup>. Cette juxtaposition de communautés est aussi le résultat de dynamiques identitaires volontaires, comme l'écrit G. Collomb, anthropologue : « ...la diversité de la population guyanaise n'est saisissable aujourd'hui que comme la juxtaposition de groupes humains conscients d'eux-mêmes et porteurs d'identités particulières » (1998b : 230). L'individu se positionne dans la société par son appartenance au groupe culturel. Selon S. Mam Lam Fouck,

---

<sup>7</sup> Nous détaillerons les processus d'ethnicité dans la deuxième partie.



historien, « dans l'immédiat, chaque communauté définit sa propre stratégie culturelle tout en affirmant sa volonté de s'intégrer dans un ensemble où toutes les communautés auraient leur place » (1996a : 199). Le groupe culturel est le produit d'un mélange complexe entre des particularités culturelles et ce mouvement d'ethnicité.

Les Métropolitains se trouvent apparemment dans un groupe culturel à part. Ils arrivent dans un espace social où des communautés sont formées. Y a-t-il un groupe métropolitain ? Ces individus sont-ils unis par une culture commune, des relations interpersonnelles intenses, le sentiment d'appartenir à un groupe ? Sont-ils acteurs d'une revendication de leur identité ? Comme le note Isabelle Hidair, auteur d'un travail sur l'identité créole, dans son introduction, « les études relatives aux « Métropolitains » de Guyane font jusqu'alors défaut » (2003 : 10). On ne sait rien des processus identitaires de cette population.

Ces individus se trouvent immigrés dans une société où la logique semble être communautariste. Ils ont pourtant été socialisés dans une société qui prône une idéologie universaliste, qui suppose une intégration par le citoyen et non par l'intermédiaire d'un groupe culturel et on suppose que l'individu a incorporé cette logique. Quelle est donc l'intégration sociale des Métropolitains en Guyane ? S'intègrent-ils individuellement, comme citoyens, à la société guyanaise ? Ou bien, s'intègrent-ils à la société guyanaise par l'intermédiaire d'une appartenance au « groupe métropolitain » ?

Au-delà d'une intégration économique, du fait de trouver une place sur le marché de l'emploi, l'intégration sociale suppose, de façon synthétique, une acculturation des immigrés (l'adoption de traits culturels locaux et donc le partage d'une culture), le sentiment d'appartenir à une entité commune (sentiment d'avoir un devenir en commun), la participation à la politique (à la gestion de la Cité), des relations avec la population d'accueil et l'acceptation par la société d'accueil. Mais dans cette société d'accueil, multiculturelle, à qui s'intègrent les Métropolitains ?

L'étude de l'intégration d'un groupe nous permet donc de nous interroger, de façon plus large, sur la dynamique identitaire guyanaise. Où se trouve l'idée de nation lorsque l'on est face à une juxtaposition de communautés ? La relation à l'Autre est au cœur de la notion

d'intégration. Nous allons en fait étudier les frontières symboliques que les hommes instituent entre eux : les identités.

On peut se poser la question de savoir quelle est la manière dont s'articulent ces différents groupes culturels. Quand on fait le point sur la composition sociale de la Guyane, on est forcément amené à se demander comment une société hébergeant autant de cultures différentes peut trouver un équilibre, question soulevée par Bernard Cherubini, anthropologue, quand il écrit que « la Guyane est placée devant un véritable problème de coexistence et il reste à trouver un équilibre entre ces diverses communautés » (1986 : 5). Une société multiculturelle pose le problème de son harmonie, de sa cohésion sociale, de l'articulation des différentes populations qui se définissent avec une identité particulière. Les décideurs guyanais, soucieux de faire l'économie de conflits identitaires, semblent être attentifs à la définition d'un espace commun (Etats généraux de la Région Guyane 1998).

Les questions sur la coexistence des groupes culturels sont en France souvent liées aux migrants, ce qui explique notre démarche intellectuelle pluridisciplinaire mêlant l'héritage de la sociologie de l'immigration française et de l'anthropologie culturelle qui traite particulièrement des identités des groupes ethniques, culturels ou communautés. Nous empruntons aussi à la psychologie sociale des outils d'analyse pour cerner les mécanismes complexes liés à la construction de l'identité.

Nous adoptons une démarche constructiviste. D'un côté, nous admettons, avec le holisme, que la société surplombe les individus : l'histoire, les données économiques, institutionnelles s'imposent à eux. D'un autre côté, nous empruntons au paradigme individualiste sa vision de l'individu créateur de la réalité sociale. Ainsi, nous privilégions une approche qualitative, plaçant au cœur de l'analyse l'appréhension que l'individu fait de sa vie.

Dans une première partie nous allons détailler les choix théoriques et leurs influences sur la méthode employée. Dans une deuxième partie, nous commencerons à entrevoir les déterminismes sociaux qui façonnent l'identité d'un groupe métropolitain : l'histoire, le regard des autres, les caractéristiques socio-économiques. Dans une troisième partie, nous nous interrogerons sur les pratiques culturelles des Métropolitains, part de la culture et éléments essentiels de l'adaptation du migrant à son espace social. La culture suppose aussi le partage de mêmes représentations, de mêmes valeurs, ce que nous traiterons dans une

quatrième partie. De ces représentations nous analyserons le sentiment d'appartenance. Enfin, dans une cinquième et dernière partie, nous mettrons en lumière les interactions relationnelles des individus, nœud de leur identité.

**PREMIERE PARTIE :**

**THEORIE ET METHODE**

Cette partie reflète la démarche globale, théorique et méthodologique, que nous avons menée du début à la fin de ce travail. Si la partie théorique paraît longue, c'est que les outils intellectuels ont été essentiels, mais aussi que nous avons tenté d'utiliser plusieurs visions du monde afin de rester humble dans notre appréhension de la Guyane. Il est important de donner aux lecteurs le « background » avec lequel nous abordons l'objet d'étude. Cette partie définit donc l'« œil sociologique » avec lequel nous regardons la réalité appréhendée. Elle définit également la méthode employée, condition des conclusions tirées.

## **Chapitre I. CONSTRUCTION DE L'OBJET DE RECHERCHE**

Ainsi que l'écrivent les sociologues Alain Accardo et Philippe Corcuff, « la construction de l'objet est la phase essentielle de la recherche qui consiste à découper un secteur de la réalité, c'est-à-dire à sélectionner certains éléments de cette réalité multiforme et à découvrir derrière les apparences un système de relations propres au secteur étudié. Les objets scientifiques ne sont donc pas donnés tels quels au départ mais construits (par les différents choix opérés, par les méthodes utilisées, par les concepts mis en oeuvre). » (1986 : 228). Ce chapitre vise à décrire les théories sur lesquelles notre recherche se structure et à définir les concepts fondamentaux utilisés. Premièrement, nous allons tenter de mettre en lumière, les notions qui entourent les concepts d'intégration sociale et de groupe. Puis, nous préciserons le courant de pensée dans lequel nous nous engageons.

La question qui soude notre réflexion est celle de savoir si les Métropolitains forment un groupe dans cette société guyanaise multiculturelle. A travers cette question nous pourrions comprendre comment l'individu s'intègre à la société : de façon individuelle, comme l'idéologie de sa culture d'origine le formule ou de façon communautaire, voie qui semble être de rigueur en Guyane. Si le concept d'« intégration sociale » naît en sociologie, celui de « groupe culturel » vient de l'anthropologie culturelle. Nous empruntons des concepts à la sociologie comme à l'anthropologie en pensant que la Guyane et le Métropolitain se trouvent dans un entre-deux : l'une, entre une identité officielle française et une identité multiculturelle ; l'autre, entre être français et être immigré.

Un des premiers objets de la sociologie a été de comprendre pourquoi et comment les individus forment des sociétés. Emile Durkheim, Max Weber, Ferdinand Tönnies et tant d'autres s'interrogeaient sur la façon dont une collectivité d'individus peut se constituer en société. Marcel Mauss décrit la place qu'il faudrait donner à cette thématique : « Cette question de l'harmonie normale des sexes, des âges et des générations et des divers sous-groupes (clans, castes, classes confréries etc.), les uns par rapport aux autres, cette question de l'harmonie intérieure à chacun d'eux et du rapport de ces harmonies diverses à l'harmonie générale et à la morale normale de la société, cette question est disparue de l'horizon sociologique. Or il faut la remettre au premier plan de l'étude et de la discussion ». (1931 : 13). Le terme parfois utilisé de *cohésion sociale* semble désigner, de façon générale, un état d'harmonie, d'équilibre de la société, dans lequel les parties, les individus se trouvent rassemblés. Il s'agit donc d'une harmonie de la société qui sous-entend un état pacifique, sans conflits qui la remettraient en question. L'usage de certains mots est indispensable dans la conception de théories sans pour autant qu'ils soient définis précisément. Ces mots, comme le dirait Claude Lévi-Strauss dans le cas du concept d'*identité*, sont « une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il ait jamais d'existence réelle » (1977 : 332).

Pour Emile Durkheim, le processus d'intégration concerne la façon dont un groupe social attire à lui l'individu. L'intégration de l'individu se traduit par l'omnipotence de la société sur les individus, par sa conformité aux normes sociales de l'individu. Il écrit que : « quand la société est fortement intégrée, elle tient les individus sous sa dépendance, considère qu'ils sont à son service et, par conséquent, ne leur permet pas de disposer d'eux-mêmes à leurs fantaisies » (1990 : 223). Cette contrainte se concrétise par les normes incorporées (et donc la socialisation de l'individu, nous le verrons plus loin) et une conscience collective partagée. Au-delà de la conscience individuelle, une entité collective, indépendante de ses membres, renforce l'existence du groupe. La conscience collective peut être définie comme l'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une société. La société émane des individus mais acquiert une vie propre, au-delà des individualités, comme l'écrit E. Durkheim : « Dans une société cohérente et vivace, il y a de tous à chacun et de chacun à tous un continuel échange d'idées et de sentiments et comme une mutuelle assistance morale, qui fait que l'individu, au lieu d'être réduit à ses seules forces, participe à l'énergie collective et vient y reconforter la sienne quand elle est à bout » (1990 : 224). Les individus se sentent pris dans une collectivité par le partage d'une conscience collective.

Durkheim ne prend pas en considération l'éventualité de consciences collectives multiples, de groupes différents dans lesquels un individu pourrait évoluer. Pour lui, il existe deux formes de lien social, qui ne cohabitent pas dans un même contexte. Des sociétés sont caractérisées par une *solidarité mécanique* qui rassemble des individus semblables, aux mêmes fonctions, partageant une conscience collective forte. D'autres sociétés fonctionnent sous le mode de la *solidarité organique*, les hommes y sont complémentaires et développent leurs consciences individuelles. Ces concepts s'inspirent largement de la typologie de Ferdinand Tönnies.

D'après F. Tönnies, la *Gemeinschaft* ou communauté est une collection d'hommes unis par un même état d'esprit. Ce qui la constitue, c'est une unité absolue qui exclut la distinction des parties. La communauté est avant tout le groupe familial, la communauté de sang, mais aussi ce que l'on pourrait appeler les ethnies, les sociétés traditionnelles. « Un groupe qui mérite ce nom, écrit E. Durkheim, n'est pas une collection même organisée d'individus différents en relation les uns avec les autres ; c'est une masse indistincte et compacte qui n'est capable que de mouvements d'ensemble, que ceux-ci soient dirigés par la masse elle-même ou par un de ces éléments chargé de la représenter. C'est un agrégat de consciences si fortement agglutinées qu'aucune ne peut se mouvoir indépendamment des autres. C'est en un mot la communauté ou, si l'on veut, le communisme porté à son plus haut point de perfection. Le tout seul existe ; seul il a une sphère d'action qui lui est propre. Les parties n'en ont pas. » (1889 : 416). La notion de collectivité domine celle de l'individualisme dans la communauté.

Au contraire, la *Gesellschaft* est à l'image de la société moderne, plus anonyme. Les individus y sont éloignés dans l'affect et rapprochés dans la loi, le projet. Selon F. Tönnies, c'est « un cercle d'hommes qui, comme dans la *Gemeinschaft*, vivent et habitent en paix les uns à côté des autres mais, au lieu d'être essentiellement unis, sont au contraire, essentiellement séparés et tandis que dans la *Gemeinschaft* ils restent unis malgré toutes les distinctions, ici ils restent distincts malgré tous les liens. Par conséquent, il ne s'y trouve pas d'activités qui puissent être déduites d'une unité existant *a priori* et nécessairement et qui expriment la volonté et l'esprit de cette unité (...) Mais chacun est ici pour soi et dans un état d'hostilité vis-à-vis des autres. Les divers champs d'activité et de pouvoir sont fortement déterminés les uns par rapport aux autres de sorte que chacun interdit aux autres tout contact et toute immixtion (...) Personne ne fera rien pour autrui à moins que ce ne soit en échange d'un service similaire ou d'une rétribution qu'il juge être l'équivalent de ce qu'il donne (...) Seule la perspective d'un profit peut l'amener à se défaire d'un bien qu'il possède » (1944). En d'autres termes la communauté

représente un lien proche, une forte homogénéité des individus, une conscience collective, alors que la société développe les individualités et la coopération fondée sur l'intérêt et le contrat.

E. Durkheim et F. Tönnies définissent deux états sociaux de l'évolution d'une société. Ils décrivent, dans un schéma évolutionniste, le passage de la communauté vers la société sans penser que les communautés peuvent être dans la société (mise à part la communauté de sang dont parle Tönnies, la famille) et qu'elles peuvent renaître ou se renforcer. La communauté était donc à l'instar des sociétés traditionnelles, « primitives », tandis que la société se révélait dans le monde moderne occidental. Pour Durkheim, les changements sociaux sont des conséquences endémiques, il n'y a pas d'interpénétration de cultures.

La sociologie française a eu du mal à penser la diversité au sein de la société jusque dans les années 1990 où on commence à travailler les concepts d'interculturalité et de pluriethnicité. L'idéologie universaliste de la France a orienté les recherches. Tandis que les études sur les questions de races, d'ethnies étaient discutées aux Etats-Unis dès les années 1910, les recherches françaises ne traitent de l'Autre qu'à travers l'image de l'immigré. Il est courant de distinguer deux modèles d'intégration à la nation : le modèle intégrationniste à la française et le modèle multiculturaliste des pays anglo-saxons. Le modèle anglo-saxon met en valeur et respecte les différences des individus en les associant à des groupes culturels ethniques ; le modèle français considère l'individu comme un citoyen de la nation et a toujours mis en avant l'homogénéité culturelle de la nation, bien qu'elle ait toujours été marquée par des migrations diverses.

La nation, principal référent identitaire, a ainsi gommé les diversités culturelles. Des auteurs continuent de penser qu'il ne peut y avoir de place pour les communautés dans l'espace public français. S'inscrivant dans la lignée de Durkheim, Dominique Schnapper, sociologue, insiste sur la fonction intégratrice de la société. Pour elle, « la spécificité de la nation moderne consiste à intégrer toutes les populations en communautés de citoyens et à légitimer l'action de l'Etat, qui est son instrument, par cette communauté » (1994 : 49). Comme l'écrivent Andrea Rea et Maryse Tripier, cette auteure « élabore l'idéal-type de l'intégration républicaine à la française qui repose sur les principes de la séparation de la sphère publique et de la sphère privée et de la primauté des droits individuels sur les droits collectifs » (2003 : 99).



Selon Ernest Renan, « l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun et aussi que tous aient oublié bien des choses... » (1992 : 42). Cette définition met en valeur l'idée que l'adhésion des membres d'une société crée la société. Elle s'oppose à une définition organiciste, d'origine allemande, faisant référence à l'ethnie, à l'agrégation d'individus issus d'un même ancêtre, partageant les mêmes coutumes, religions, croyances. J.G. Fichte démontre que ce sont les traits caractéristiques d'un peuple qui le fonde. Il fait donc ainsi le lien avec une origine biologique. Cette opposition de point de vue explique la différence d'acquisition de la nationalité entre la France et l'Allemagne : entre le droit du sol et le droit du sang. Donc pour E. Renan, au-delà des facteurs de langue, de religion, c'est la volonté d'appartenir à un ensemble qui fonde le lien social : « Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a fait et de ce qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait intangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie » (1992 : 54-55).

Les philosophes du contrat social, Thomas Hobbes, John Locke, Jean-Jacques Rousseau, mettent aussi en valeur, non l'uniformité des individus nécessaire pour former une société, mais leur volonté consciente de se trouver dans cette société. Comme E. Renan, M. Weber constate que cette représentation de l'appartenance est plus forte que certains traits objectifs : « De même que peuple au sens ethnique courant, le terme de nationalité suggère normalement l'idée vague que ce qui est ressenti en tant que commun devrait avoir pour base la communauté d'origine, bien que dans la réalité des faits, des hommes se considèrent comme des compatriotes, tout en étant (...) plus éloignés par leur origine qu'ils ne le sont d'autres hommes de nationalités différentes, voire ennemies » (1971 : 424). Les individus d'une nation sont alors sensés ressentir ce sentiment d'appartenance commun. Les Métropolitains ont-ils le sentiment d'appartenir à un groupe ? à la population guyanaise ? à la société française ?

Les politiques françaises tentent de faire entrer les immigrants dans cette « citoyenneté » nationale afin de créer une « communauté de citoyens ».

Après 1945, l'immigré doit s'assimiler, devenir citoyen français, par la nationalité, par la participation politique, par le travail. Mais Mohand Khellil, sociologue spécialisé dans les questions de l'intégration, rappelle que les problématiques d'intégration étaient présentes,

avant qu'on s'intéresse aux immigrés, dans les sociétés coloniales (1997 : 82-83). La figure du travailleur hante les études. La réalité sociale française est l'immigration de populations d'origines maghrébines, africaines, venues des anciennes colonies ou de pays plus pauvres. Il s'agit le plus souvent d'une immigration de travail. Le contexte est donc bien différent de la migration des Métropolitains, français et de condition économique privilégiée, en Guyane française. Dans les années 1980-1990, l'immigration change de visage avec la loi sur le regroupement familial. De nouveaux problèmes sont posés, de nouvelles études commencent : sur l'habitat (sociologie urbaine), la citoyenneté, la vie associative, la vie familiale, l'accès à l'éducation, la transformation des pratiques culturelles. La conviction que l'immigration est durablement inscrite dans le paysage social français va progressivement s'installer. Selon Patrick Simon, « il s'agit de prendre acte de l'irrésistible visibilité de l'immigration dans tous les domaines de la vie sociale » (2005 : 37). La figure de l'immigré s'impose dans le voisinage, à l'école, dans les lieux publics... Les enfants des familles immigrées sont dénommés les « secondes générations ».

Les recherches sociologiques étudient alors comment les particularismes sont absorbés par la société, dans un creuset français (Noiriel 1988). L'idée de nation a fait naître le concept d'assimilation. L'assimilation peut être définie comme le processus qui amène un individu à absorber les traits d'une autre culture de telle façon qu'il soit assimilé aux membres de cette culture. Dans l'assimilation une culture est abandonnée à l'avantage de l'autre. Cet angle de vue utilisé pour analyser la société a longtemps bloqué les développements des questions liées aux appartenances culturelles. Pour Dominique Schnapper, l'assimilation culturelle réelle est un mythe : « C'est l'élaboration de la nation qui a été qualifiée de « politique d'assimilation », mais dans les faits, cette politique n'a jamais réussi à éliminer les diversités. L'homogénéité des individus et des groupes à l'intérieur de la nation n'a été qu'un idéal, jamais concrètement réalisé » (1991 : 78). L'assimilation ici, ne prend pas exactement le même sens que dans les Départements et Territoires d'outre-mer. Si dans les Dom-Tom ce terme signifie exclusivement l'incorporation du modèle occidental, l'assimilation en sciences humaines signifie l'incorporation par le migrant de la culture du pays d'accueil au détriment de sa culture d'origine.

Depuis la décolonisation, la notion d'assimilation est peu à peu abandonnée. Elle n'est presque plus utilisée (la démographe Michèle Tribalat justifie encore son utilisation scientifique) car devenue péjorative. « En effet, dans un contexte de combat pour

l'indépendance, l'assimilation apparaît pour les anciens colonisés comme un processus dévastateur pour la construction de son identité. Il s'agit de se défaire de l'emprise du colonialisme en affirmant une culture, une histoire, des valeurs propres » (Boucher 2000 : 26). Nous n'utiliserons pas cette notion dans nos travaux et préfererons parler d'acculturation ou de re-socialisation comme nous le développerons plus loin.

Le terme d'intégration est petit à petit préféré à celui d'assimilation. Il ouvre une possibilité pour l'individu de conserver sa culture d'origine, dans la mesure où elle reste dans l'espace privé et que les valeurs fondamentales qu'elle avance ne soient pas contraires à celles des Droits de l'homme, base éthique de la société française. Selon D. Schnapper, le terme d'intégration permet le « mariage de la culture d'origine du candidat à la naturalisation avec celle du pays d'accueil » (1991 : 83). Dans le même sens, Le Haut Conseil à l'intégration estime : « qu'il faut concevoir l'intégration non comme une sorte de voie moyenne entre l'assimilation et l'insertion mais comme un processus spécifique : il s'agit de susciter la participation active à la société nationale d'éléments variés et différents, tout en acceptant la subsistance de spécificités culturelles, sociales et morales et en tenant pour vrai que l'ensemble s'enrichit, de cette complexité. Sans nier les différences, en sachant les prendre en compte sans les exalter, c'est sur les ressemblances et les convergences qu'une politique d'intégration met l'accent afin, dans l'égalité des droits et des obligations, de rendre solidaires les différentes composantes ethniques et culturelles de notre société et de donner à chacun, quelle que soit son origine, la possibilité de vivre dans cette société dont il a accepté les règles et dont il devient un élément constituant » (cité dans Lapeyronnie 1993 : 18).

La question de la définition de ce concept apparaît depuis le débat sur le projet de la réforme du Code de la nationalité de 1987 (Khellil 1991). Pourtant il est difficile de trouver une définition qui le cerne de façon exhaustive. De façon simpliste, Le Petit Larousse de 1999 définit le verbe « intégrer » comme « faire entrer dans un ensemble plus vaste : incorporer, inclure ». L'intégration est aussi « l'opération qui consiste à assembler les différentes parties d'un système et à assurer leur compatibilité ainsi que le bon fonctionnement du système complet ». Enfin, d'après l'Encyclopedia Universalis, « l'« intégration » est le processus par lequel un groupe social, quelles que soient ses dimensions (de la famille à la nation) s'approprie l'individu pour assurer la cohésion sociale du groupe ». Ce sont finalement les questions du « vivre ensemble » qui se trouvent posées. Le terme d'intégration renvoie à deux sens principaux selon Dominique Schnapper : « Il peut caractériser l'ensemble d'un système

ou de la société, ce qu'on peut appeler *l'intégration de la société*<sup>8</sup> ou intégration systémique. C'est alors la propriété du groupe dans son ensemble. Mais il peut aussi caractériser la relation des individus ou d'un sous-système à un système plus large, ce qu'on peut appeler *l'intégration à la société* ou intégration tropique. C'est alors la propriété d'un individu ou d'un groupe particulier à l'intérieur d'un ensemble plus large » (1994 : 39). L'intégration de la société suppose son harmonie, sa cohésion sociale et on a vu que c'est en assimilant les immigrés que la France a voulu trouver cet état. L'intégration des individus, elle, ne se comprend que par rapport à la société large, à la nation. Il n'est en aucun cas question de l'intégration des individus dans un groupe intermédiaire qui lui-même ferait partie de la nation.

M. Khellil donne une définition de ce concept dans son ouvrage *L'intégration des maghrébins en France* (1991) : « nous pouvons définir l'intégration comme un processus plus ou moins long grâce auquel un ou plusieurs individus vivant dans une société, étrangère par définition, manifestent leur volonté de participer à l'édification de l'identité nationale de celle-ci qui, sur le plan économique et social, prend à leur égard toute une série de dispositions propres à atteindre cet objectif... l'intégration suppose le partage d'un certain nombre de valeurs fondamentales et le désir de participer à l'édification d'un ensemble national » (1991 : 52). L'intégration est donc un processus et non un état, qui suppose des efforts d'une part de la population immigrée, d'autre part de la société d'accueil dans le but de construire un ensemble national. La conséquence de cette *intégration citoyenne*, de ses actions réciproques se trouvera dans le partage d'un socle culturel commun.

Cette définition correspond à l'utilisation du concept dans un contexte particulier. Il s'agit de répondre à la problématique posée dans le contexte de la venue d'une minorité de migrants étrangers dans un ensemble national homogène dominant. Or l'étude que nous proposons répond aussi à un contexte particulier. Tout d'abord, la Guyane, bien que française, ne constitue pas un ensemble socialement homogène, comme nous l'avons décrit en introduction : c'est une société pluriculturelle où se côtoient différents groupes culturels dont le plus important reste composé des Créoles guyanais. Bien que toute société soit multiculturelle, la Guyane renvoie l'image d'une mosaïque tandis que la France ne paraît pas autant marquée par les communautés. Ensuite, la définition de M. Khellil n'insinue pas que

---

<sup>8</sup> C'est nous qui soulignons

les immigrés doivent renoncer à leur culture d'origine, mais ils sont invités à adopter des traits culturels de la société d'accueil. La population dont nous voulons étudier l'intégration, tout en étant une population minoritaire de migrants, d'immigrés en Guyane, n'est pas étrangère, puisque de nationalité française. Cette population n'est donc pas placée officiellement dans la position de changer de culture pour adopter la culture dominante du pays. De plus, Les Métropolitains sont la population majoritaire du territoire national français, bien qu'ils soient une minorité culturelle, réellement, sur le territoire guyanais. Les Métropolitains porteurs de la culture officielle française (mais qui n'est pas homogène évidemment) et citoyens français en France ne doivent pas justifier de leur intégration par leur participation à l'édification d'un ensemble national. Rien ne les pousse donc à développer un sentiment d'appartenance à la Guyane comme ils pourraient le faire pour la société française. Parallèlement, l'administration nationale n'a pas de raison de favoriser l'intégration de cette population en son sein puisqu'elle est « sa » population majoritaire. Bref, le contexte de l'immigration des Métropolitains en Guyane mérite que l'on prenne la notion d'intégration avec soin, comme elle est définie en France.

On voit se poser la question récurrente de savoir si la Guyane est un territoire français ou si elle est un territoire particulier, un « pays » : alors soit les Métropolitains sont des migrants français dans un ensemble français, soit ils sont des immigrés sur le territoire guyanais. Nous nous plaçons évidemment du côté de l'anthropologie, du côté des significations humaines. Les Métropolitains sont des immigrés dans une société multiculturelle. Notre point de vue se propose de traiter des questions d'interculturalité et donc de mettre à jour les processus d'interaction entre des individus porteurs de cultures différentes.

Voyons ce que M. Khellil ajoute plus loin à ce propos, toujours dans la définition du concept d'intégration : « cette volonté partagée n'exclut pas un échange qui se réalisera par une interaction culturelle où chacun puisera dans l'autre culture des éléments propres à rapprocher les êtres et les cultures (...) cet échange devrait aboutir au partage d'un certain nombre de valeurs sans que chacun renonce aux éléments fondamentaux de sa propre culture (...) c'est dire qu'il revient ici à l'immigré, ce nouveau partenaire, de s'adapter aux normes et valeurs propres de la société civile française sans pour autant aliéner ses valeurs propres» (1991 : 52-

53). La notion d'intégration se distingue donc de la notion d'*assimilation*<sup>9</sup> qui stipulait le gommage des différences, dans une fusion, par la rupture totale avec la culture d'origine au profit de la culture d'accueil. L'intégration serait un processus qui engage un individu à recomposer son identité, sa culture en fonction des nouvelles normes sociales qui l'environnent. L'intégration comme état serait la manière dont cet individu négocie sa culture d'origine et la culture en présence ; sa culture de groupe et sa culture nationale. Cette problématique est donc aussi envisageable dans notre étude.

Comment un individu gère-t-il sa double appartenance à un groupe et à une entité nationale ? Dans leur article « L'intégration en question », Marie-Antoinette Hily et Christian Rinaudo écrivent : « les formules d'intégration proposées dans un cadre national ou étatique sont de plus en plus inadéquates aux multiples situations des individus qu'elles visent à unifier » (2002 : 227). Ainsi, le concept d'intégration ne suffit pas à répondre à de nouvelles préoccupations. Effectivement, la montée des particularismes pose de nouvelles problématiques.

L'intégration suppose une adaptation du migrant à la société d'accueil. Cette adaptation renvoie au concept de socialisation. Ce concept nous intéresse particulièrement. Le Métropolitain a été socialisé, comme tout immigré, dans une société dans laquelle il ne vit plus, mais dont il porte les traits. L'individu n'arrive jamais dans un pays sans une identité, un passé, la marque d'une autre culture. Pour M. Khellil, « cette socialisation est le concept sociologique qui rend le mieux compte de l'intégration, au point de s'identifier à elle » (1997 : 24). Pour Claude Javeau, « devenir homme, s'hominiser, c'est donc avant toutes choses se socialiser. C'est la raison pour laquelle les apprentissages sont groupés sous le vocable de socialisation. Il ne s'agit pas, au demeurant, d'apprendre simplement à reproduire des comportements, par imitation (...), mais bien d'intérioriser le social, c'est-à-dire ce qu'il a d'objectif pour l'individu : ses règles, ses lois, ses us et coutumes, ses normes, ses valeurs » (1986 : 219). La définition de la socialisation ne pose pas vraiment de problème. L'individu se développant intériorise les normes, valeurs, comportements de la société qui l'environne. Selon une définition de Y. Grafmeyer, « la socialisation est l'ensemble des mécanismes

---

<sup>9</sup> « L'assimilation doit s'analyser non plus comme un processus mais le résultat d'une série d'actions ayant conduit un ou plusieurs individus à renoncer à leur culture d'origine pour adopter consécutivement les mœurs et les coutumes du pays d'accueil, par définition différentes des leurs » (Khellil 1991 : 45)

d'apprentissage qui font que les individus intériorisent les valeurs et les normes d'une société ou d'un groupe social particulier » (1995 : 88).

Mais la socialisation n'est pas un processus unilatéral qui ferait de l'individu le réceptacle passif des informations que lui enverrait la société. Nous privilégions une approche interactionniste de ce concept. Cette approche développée par Georg Herbert Mead, par Peter Berger et Luckman, par Pierre Bourdieu, par exemple, s'oppose à l'approche du « conditionnement » (Boudon et Bourricaud 1982 : 529-530). Ainsi, C. Javeau écrit : « le procès de socialisation est lui-même de nature interactive. La mise en place des schèmes de comportements, des attitudes essentielles, des idées principales, des affects, résulte en quelque sorte de la collaboration entre l'individu concerné et son entourage » (1986 : 220). L'individu prend une part active dans le processus de socialisation. Cet auteur reprend : « l'individu n'est pas gavé de social à la manière des oies du Périgord. Il se socialise tout en étant socialisé. Il se construit lui-même, dans la mesure où il est construit par les autres » (*op. cit.* : 220). Cette approche interactionniste ouvre la voie à la considération de la société dans sa pluralité culturelle. Il n'y a pas une culture figée et unique, l'individu qui incorpore le social, peut aussi remettre en question le rôle qu'il entend jouer. Selon A. Percheron, « dans toute socialisation, il y a une part de créativité » (1993 : 33). Ainsi, l'immigré arrive avec un bagage culturel, il est amené à adopter de nouveaux éléments de la culture locale, mais il est aussi un facteur du changement social de la société d'accueil. Les Métropolitains ont été socialisés, pour la plupart, en métropole, qui on l'a dit conçoit l'intégration dans la société sur le mode individuel. D'un autre côté, la Guyane est porteuse d'une vision différentialiste, chaque individu semble faire partie d'un groupe intermédiaire. Aussi posons-nous la question de savoir si l'individu adopte la vision d'intégration locale « communautaire » ou s'il reste sur une vision individualiste. Cette représentation de l'intégration serait, dans notre idée, motrice de leur intégration réelle.

Dans une logique interactionniste, P. Bourdieu articule structure sociale et individus. Les conditions sociales d'existence sont intériorisées par les individus, sous la forme de principes inconscients d'action et de réflexion, de schèmes de la sensibilité et de l'entendement, donc sous forme de structure de la subjectivité, que P. Bourdieu nomme *habitus*. Une fois structuré, l'*habitus* ne va cesser de produire des perceptions, des représentations, des opinions, des croyances, des goûts, des désirs et des répugnances, bref toute une subjectivité relativement indépendante de l'extérieur ; mais qui ne cesse de s'extérioriser dans l'action des individus et

des groupes et de contribuer par là même à la reproduction des structures sociales, qui à leur tour s'imposeront demain aux individus et aux groupes comme des conditions d'existence objectives. Ainsi, « la réalité sociale ne cesse de se construire à travers l'action des individus et des groupes. Elle-même conditionnée par la réalité sociale préexistante » (Accardo et Corcuff 1986 : 14).

Peter Berger et Thomas Luckmann (1986) distinguent la socialisation primaire, qui est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance et grâce à laquelle il devient membre de la société, de la socialisation secondaire, qui est un processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de la société. La socialisation est un processus en œuvre pour tout individu mais il l'est encore plus pour des individus étrangers qui arrivent dans une nouvelle société. M. Khellil, pour sa part, considère : « la socialisation en tant que processus d'interactions sociales qui implique que la culture n'est pas figée dans une sorte d'unicité mais suppose la coexistence de cultures différentes, voire de sub-culture, dans une même société : la culture va ainsi évoluer au gré des relations entre les individus vivant dans une même entité sociale » (1997 : 25). On parle alors de *resocialisation*. Cet auteur poursuit : « pour l'immigré, il s'agit dans un premier temps d'une resocialisation, de tout un apprentissage devant lui permettre de se mouvoir avec aisance dans la société française » (1991 : 53). Le concept de resocialisation se rapproche intimement de celui d'acculturation que nous verrons plus loin.

L'intégration en partant de la socialisation pose la question de l'identité des individus. Il nous semble essentiel d'emprunter des concepts de l'anthropologie culturelle pour cerner l'étude de la société guyanaise. L'anthropologie culturelle prend pour objet principal d'étude les rapports que les groupes entretiennent à l'intérieur d'un même ensemble et en relation avec d'autres ensembles (Laplantine 1987 : 116). La culture est alors composée des caractères distinctifs que présentent les comportements individuels des membres de ce groupe, ainsi que ces productions originales. Il est difficile de donner une définition tout à fait satisfaisante de la culture. On se réfère inmanquablement à Edward Burnett Tylor pour définir la culture dans un sens large, elle est un « ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que toutes dispositions ou usages acquis par l'homme vivant en société » (1895). Selon F. Laplantine, la culture est l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ensemble acquis par un processus d'apprentissage et transmis à ses membres. L'école de pensée



« culturaliste » a tenté de répertorier tous les *traits culturels* (cultural patterns) d'une culture : elle a fini par abandonner ce projet avec plus de 7 000 traits différents. La culture est donc le caractère propre d'un groupement humain. Selon Alex Mucchieli (1986), une culture, au sens anthropologique, comprend les croyances, les normes, les valeurs et les représentations communes mais également les coutumes, les mœurs, l'ensemble des objets quotidiens et des expériences artistiques. Il y a donc cette idée de similitude, de partage de mêmes valeurs, représentations, croyances, pratiques.... Ce sont ces facteurs similaires qui forment le groupe social. La culture des individus est ce qui les lie dans un même quotidien, une même société, un même groupe social ou groupe culturel. La définition donnée par Denys Cuhe, est la suivante : la culture « est la somme des savoirs accumulés et transmis par l'humanité, considérés comme totalité, au cours de son histoire » (1996). La culture est donc la base de la pratique sociale des individus. Ceux-ci s'appuient sur leurs croyances, leurs représentations, leurs normes afin de fonder leurs actions dans la société.

Comme il est écrit justement dans l' *Encyclopedia universalis*, la culture est aussi « l'organisation symbolique d'un groupe, de la transmission de cette organisation et de l'ensemble des valeurs étayant la représentation que le groupe se fait de lui-même, de ses rapports avec les autres groupes et de ses rapports avec l'univers. ». Une part de la culture d'un individu se trouve dans la nature de ses représentations sociales. Et nous dérivons de l'anthropologie culturelle vers la psychosociologie pour étayer ce concept de représentations sociales. Selon Denise Jodelet, « les représentations nous guident dans la façon de nommer et de définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre » (1989 : 31). Les représentations sont donc un système d'interprétation du monde, de significations de la réalité, qui orientent les actions des individus et concourent à la construction d'une réalité commune. Les images symboliques sont des facteurs de ralliement des hommes. Selon Gilbert Durand, « la raison et la science ne relient les hommes qu'aux choses, mais ce qui relie les hommes entre eux, à l'humble niveau des bonheurs et des peines quotidiennes de l'espèce humaine, c'est cette représentation affective parce que vécue et que constitue l'empire des images » (1960 : 124). La culture est aussi et surtout cette partie invisible qui marque les individus d'un même groupe.

Les représentations, les croyances, les valeurs sont à l'origine des comportements sociaux, des pratiques sociales, de toute action que l'homme a en société. M. Weber définit l'action sociale

comme tout comportement humain auquel l'homme donne un sens. Talcott Parsons développe une théorie générale de l'action qu'il définit comme toute conduite humaine qui est motivée et guidée par les significations que l'acteur découvre dans le monde extérieur. Selon lui, « tous ces rapports avec le milieu physique supposent un jeu d'interprétation à travers lequel l'acteur aperçoit la réalité et lui donne un sens en fonction duquel il agit » (1973 : 45). L'environnement est ici l'ensemble des objets matériels, des conditions climatiques, de la géographie, de la géologie des lieux, de l'organisme de l'individu. Les individus d'un même groupe social ou culturel ont, par là même, des pratiques sociales proches ou similaires. Les pratiques sociales se basent sur l'interprétation du système par l'acteur et sur le jeu d'interaction avec les autres individus ou collectivités.

A ce niveau, est-il possible de dire que les Métropolitains partagent une culture commune avec les autres populations de Guyane ? Ou le seul partage de culture se fait-il entre les individus métropolitains, dont nous pourrions alors qualifier l'agrégat de groupe culturel ?

Précisons l'approche que nous allons privilégier pour cette étude. Deux types de pensée s'opposent face à la culture : une vision statique et culturaliste tend à penser que le groupe culturel est l'association d'individus possédant une même culture. Cette approche que l'on nomme aussi essentialiste, fait des cultures des entités fixes, durables, héritées du passé. Un deuxième courant interactionniste pense les contacts culturels et définit les groupes par d'autres concepts notamment celui de l'ethnicité. Nous prenons parti pour ce second courant tout en tenant compte de la culture comme élément d'unification du groupe.

Les groupes culturels sont rarement isolés, sans contacts avec d'autres groupes culturels. Si l'immigration n'a pas été traitée comme des contacts de cultures pendant longtemps, la question de l'immigration se pose différemment aux Etats-Unis d'Amérique. La sociologie américaine, a depuis les années 1910, développé, dans un travail sur l'intégration, des thèmes sur les différences culturelles, les races, les ethnies. L'école de Chicago (1910-1940) étudie en particulier les relations que les hommes nouent dans un monde en transformation sous les effets de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la migration. L'expansion rapide de Chicago, la venue d'immigrants et de Noirs des Etats du sud transforment la ville. La question ethnique est alors une réalité dans laquelle la présence des Indiens tient un rôle majeur. Si les auteurs pensent en terme d'assimilation, ils ne conçoivent pas moins l'appartenance au groupe d'origine comme une étape nécessaire de l'intégration. Pour Thomas Znaniecki, l'assimilation

est un processus inéluctable, qui arrive au terme d'une suite de désorganisations – réorganisations de la culture du migrant. Robert Ezra Park (1967) décrit quatre étapes de l'intégration du groupe avec la société d'accueil : la compétition, le conflit, la négociation, l'assimilation. Il définit l'intégration comme le processus au cours duquel des groupes d'individus participent activement au fonctionnement de la société tout en conservant leurs particularités. Pourtant il considère aussi que l'assimilation est l'intégration inévitable des migrants.

L'école de Chicago développe les premiers travaux sur l'interaction des acteurs. C'est dans ce cadre que Cooley a été le premier à développer la notion de groupe primaire pour désigner les groupes qui « se caractérisent par une association et une coopération intime de face à face. Primaires en plusieurs sens, ils le sont principalement parce qu'ils sont à la base de la formation de la nature sociale et des idéaux de l'individu » (cité dans Mattelart et Mattelart 1996). Les individus faisant partie d'un groupe social sont dans des relations sociales plus intenses, plus fréquentes, qu'avec des individus extérieurs au groupe. La relation sociale est, pour M. Weber (1922), la catégorie fondamentale de la société, car les individus orientent réciproquement leur comportement les uns d'après les autres. La réciprocité des actions sociales fonde le lien social. Chez Georg Simmel, l'*association* est l'ensemble des interactions entre individus qui ont conscience de former une unité et qui forment le creuset de la société. Il y a société, au sens large, partout où il y a action réciproque des individus.

Ces groupes primaires sont donc généralement de petite taille, l'identification des individus au collectif y est forte et les rapports de sympathie, de coopération et d'aide mutuelle dominant au sein du groupe. Des exemples de ces groupes primaires sont la famille, le groupe de camarades, le voisinage. Les groupes secondaires, quant à eux, sont à l'opposé des groupes de plus grande taille où les relations sont plus superficielles et reposent sur une base utilitaire. La différence entre groupe primaire et groupe secondaire n'est pas sans rappeler la typologie de F. Tönnies entre communauté et société. La différence majeure est que groupe primaire et groupe secondaire peuvent cohabiter dans une même société. Cette typologie permet donc de penser les multiples appartenances d'un individu.

Faisons un aparté en renvoyant cette approche à celle développée par Max Weber, en Europe, dans un contexte différent. Dans *Economie et société*, M. Weber consacre d'ailleurs un chapitre au groupe ethnique. M. Weber revisite les concepts de *communauté* et de *société* à

travers la *communalisation* et la *sociation* : deux types de relations sociales. Il ne considère pas la communauté comme une forme sociale mais comme un lien social. La relation de communalisation se base sur l'affectif, le sentiment de partager des valeurs communes, la tradition, alors que la sociation est une relation basée sur l'intérêt, le contrat. Un individu peut être pris dans des relations de sociation et/ou de communalisation. Cette vision du lien social nous paraît bien plus intéressante puisqu'elle dépasse le côté statique de deux sociétés et conçoit la complémentarité des types de liens pour un individu. Un individu peut se trouver dans des liens de communalisation avec sa famille et de sociation avec les membres d'une association.

Les Métropolitains ont-ils des liens de communalisation avec les autres Métropolitains, forment-ils un groupe primaire ? Ont-ils des liens de sociation avec les autres populations, ce qui voudrait dire qu'ils forment une communauté métropolitaine dans une société guyanaise ? Mais n'y a-t-il que des relations de communalisation entre Métropolitains ou peut-on considérer aussi ce type de relation avec des individus d'autres populations ? La nature des relations entre les individus joue sur la nature des groupes sociaux.

Carmel Camilleri (1989), psychosociologue, définit l'interculturalité comme un processus dynamique engendré par les interactions entre cultures et les interpénétrations de cultures. L'interculturalité est l'ensemble des processus psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels engendrés par ces interactions, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une relative identité culturelle des partenaires en relation. L'acculturation désigne alors le changement culturel qui résulte du contact entre personnes de cultures différentes, à la fois dominante et non dominante. L'acculturation est le processus de re-socialisation : elle définit à la fois un contact culturel et un changement culturel qui s'opère de façon plus ou moins profonde. On en doit la définition première à Robert Redfield, Ralph Linton et Melville Herskovits. Ainsi « l'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent de ce que des groupes d'individus de cultures différentes entrent en contact continu et direct et des changements qui se produisent dans les patrons (patterns) culturels originaux de l'un ou des deux groupes » (1936). R. Bastide précise que ce sont les individus qui sont porteurs des cultures qui se rencontrent : « ce ne sont jamais des cultures qui sont en contact mais des individus. Si nous prenons des individus « donneurs », il est évident que, quels qu'ils soient, colons, missionnaires, aventuriers, ils ne présentent jamais la totalité de leurs cultures mais seulement la part que R. Linton appellerait « statutaire », c'est-à-dire le secteur de leurs

cultures qui touche à leurs statuts et leurs rôles distinctifs dans la société globale. Ce qui fait que, de la part des « récepteurs », des éléments entiers de la culture native ne sont pas touchés » (Bastide 1971 : 49).

L'acculturation ressemble fortement à la notion de resocialisation utilisée en sociologie mais elle met fortement l'accent sur le contact et le changement. Nous parlerons plus volontiers d'acculturation puisque la notion semble étayée d'une typologie intéressante pour l'analyse des situations concrètes. R. Bastide s'est interrogé, à travers ses études sur les civilisations africaines en Amérique, aux problèmes du mélange des cultures, de l'acculturation, de l'assimilation, de l'intégration, des résistances culturelles, des survivances, des recompositions identitaires (ou réinterprétations) et du syncrétisme religieux. Il distingue quatre processus d'acculturation : l'assimilation (processus par lequel un individu issu d'une culture minoritaire délaisse sa culture d'origine pour la culture dominante), la réaction (qui consiste en un rejet du contact culturel), la contre-acculturation (qui survient quand l'acculturation a déjà eu lieu et prend alors des formes de rejet, apparent ou non-apparent) et le syncrétisme (processus qui donne naissance à un nouveau produit culturel qui n'est pas la simple addition des deux cultures, mais plutôt une combinaison unique).

M. Herskovits en étudiant le peuple noir américain développe la théorie des *survivances culturelles*, c'est-à-dire le processus par lequel d'anciennes significations sont attribuées à des éléments nouveaux. Ce processus de *réinterprétation* est aussi étudié par R. Bastide mais cette fois comme le processus par lequel de nouvelles valeurs changent la signification culturelle de formes anciennes. Si M. Herskovits pense que la culture est un patrimoine, qu'il faut se tourner vers le passé pour comprendre le présent ; R. Bastide pense que la culture est une construction permanente, une création en devenir. M. Herskovits parle donc des survivances identitaires dans son ouvrage « The Myth of the Negro Past ». R. Bastide, de son côté, décrit les recompositions culturelles, les créations identitaires qui se déroulent lors de rencontres de cultures différentes, les phénomènes de syncrétisme.

L'acculturation nous entraîne à considérer les conséquences plus individuelles de la rencontre des cultures. Il existe un lien essentiel entre l'équilibre d'une société et l'équilibre individuel. Les résultats de l'acculturation peuvent être positifs ou négatifs pour l'individu, comme l'écrit Sélim Abou (1981). L'acculturation est négative, lorsqu'elle se traduit par une déculturation de la personnalité, le déchirement entre deux cultures et qu'elle entraîne un sentiment

d'infériorité, de mépris de soi, l'angoisse, l'agressivité, allant jusqu'au désir de suicide. L'acculturation est dite positive quand celle-ci permet de réorganiser culturellement la personnalité, avec la certitude d'être compris et affectivement accepté. Enfin, l'acculturation est incertaine quand la déculturation est évitée sans pour autant qu'on puisse parler de réorganisation culturelle.

L'acculturation suppose un contact et les groupes se modifient au gré des contacts. Le courant de l'ethnicité réintroduit en France par Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Feinart en 1995 nous semblent particulièrement intéressants dans l'approche des identités culturelles en Guyane. Les travaux sur l'ethnicité engagent une révision de la conception « républicaine » de l'unité nationale et de la citoyenneté (Poutignat et Streiff Feinart 1995). Il s'agit ici d'une approche plus dynamique des concepts de groupe culturel ou d'ethnie. Le groupe ethnique n'est plus un groupe défini par des critères objectifs, mais par les sentiments que ses membres ont de leur identité, de leur différence avec autrui (Barth F. 1995). Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff Fenart écrivent, dans leur ouvrage *Théories de l'ethnicité*, que « toute identité collective ou individuelle se construit et se transforme dans l'interaction de groupes sociaux par des processus d'inclusion et d'exclusion qui établissent des limites entre ces groupes, définissant ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas » (1995 : 11).

L'ethnicité résulte des actions et réactions entre ce groupe et les autres dans une organisation sociale qui ne cesse d'évoluer. L'ethnicité est donc définie dans l'interaction et non par des caractéristiques intemporelles, immuables, des traits culturels. Pour M. Weber, les groupes ethniques sont « ces groupes humains qui nourrissent une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitus extérieur ou des mœurs ou des deux ou sur des souvenirs de la colonisation ou de la migration, de sorte que cette croyance devient importante pour la propagation de la communalisation, peu importe qu'une communauté de sang existe ou non objectivement » ([1921] 1995: 416). Selon le commentaire de P. Poutignat et J. Streiff-Fenart, en définissant le groupe ethnique, M. Weber souligne que ce n'est pas dans la possession de traits qu'il convient de chercher la source de l'ethnicité, mais dans l'activité de production, d'entretien et d'approfondissement de différences dont le poids objectif ne peut être évalué indépendamment de la signification que leur accordent les individus dans le cours de leurs relations sociales. Ces auteurs définissent le groupe ethnique comme « une entité qui émerge de la différenciation culturelle entre des groupes interagissants dans un contexte donné de relations inter-ethniques » (1995 : 90). Anthony Smith

dessine les contours du concept d' « ethnie » en faisant référence à ces caractéristiques : « La communauté ethnique ou ethnie, peut être définie comme un groupe social dont les membres partagent le sentiment d'avoir des origines communes, revendiquent une histoire et un destin communs et spécifiques, possèdent un ou plusieurs caractères spécifiques et ont le sentiment de leur unité et de leur solidarité » (1981 : 66).

Le groupe se perçoit lui-même uni par un ensemble de traditions que ne partagent pas ses voisins et ses membres utilisent subjectivement de façon symbolique ou emblématique des aspects de leur culture, de façon à se différencier des autres groupes. Les frontières ethniques existent finalement plus dans la tête des individus que sur les lignes d'une carte. La définition subjectiviste du groupe ethnique renvoie à la définition de la nation par E. Renan. C'est l'interaction entre les groupes qui est le facteur de maintien et de dissolution des groupes eux-mêmes. « Cette idée implique que ce n'est pas l'isolement qui crée la conscience de l'appartenance mais au contraire la communication des différences dont les individus se saisissent pour établir des frontières ethniques » (Poutignat et Streiff Fenart 1995 : 11). Est-ce dans l'interaction aux autres individus que l'individu métropolitain trouve et définit son appartenance ?

Cette notion d'ethnicité semble avoir beaucoup de pertinence pour le groupe créole et le groupe amérindien tout au moins, comme nous le détaillerons dans la partie suivante. Si les groupes veulent se différencier, c'est qu'il existe une situation pluri-ethnique, que les individus partagent la croyance d'un passé et d'un devenir communs. En adoptant cette vision de l'ethnicité et du groupe ethnique, nous nous dégageons de l'approche essentialiste, culturaliste, qui a longtemps pensé le groupe ethnique, l'ethnie, le groupe culturel comme un isolat. Pourtant nous pensons qu'il est important de ne pas dé-essentialiser le groupe de ces caractères culturels communs. Il semble en Guyane qu'il existe encore des distinctions entre des sociétés holistes, où le collectif l'emporterait sur le particulier, au contraire des Métropolitains qui sont issus d'une société de plus en plus individualiste (Dumont 1991).

Cette réflexion nous mène au concept d'*identité*. Si l'identité individuelle ou personnelle est l'étude de la formation interne du *Soi*, l'identité sociale est l'étude de la formation de l'individu dans sa relation à l'environnement social. Le *Soi* peut se définir comme un ensemble de caractéristiques (goûts, intérêts, qualités, défauts etc.), de traits personnels (incluant les caractéristiques personnelles), de rôles et de valeurs, que la personne s'attribue,

évalue parfois positivement et reconnaît comme faisant partie d'elle-même (L'Ecuyer R. 1994). Mais le Soi est déjà la résultante d'un rapport à l'environnement. Pour Sigmund Freud, l'identification est la première forme du lien émotionnel avec une personne ou un groupe. Erik Erikson (1968) définit l'identité comme étant la résultante des différentes identifications du sujet en rapport à l'environnement. L'identité sociale et culturelle d'un individu est justement cette appartenance à un ensemble d'hommes : elle résulte de l'introduction de l'individu dans la société. L'Autre, autrui, est essentiel à la construction de l'identité.

Selon Albert Memmi (1982), *l'identité culturelle* s'appuie sur des facteurs objectifs, comme l'héritage de l'histoire, le cadre politique, les origines ethniques, les traditions, la langue, la religion. Mais elle repose tout autant sur des éléments non objectifs qui s'inscrivent dans la conscience des membres d'une communauté ; elle existe d'abord sous forme de représentation sociale qui permet à une collectivité de se définir et de se faire reconnaître par les autres. Cette représentation est faite d'images, de symboles, de stéréotypes, de mythes originaires, de récits historiques qui offrent à la conscience collective une figuration, de sa "personnalité" et de son unité. On retrouve ici les éléments que l'on a décrits comme assembleurs des individus dans un groupe social : groupe social et identité sont intimement liés. L'identité est donc un apprentissage, une familiarisation avec la société dans laquelle on vit, mais c'est aussi le résultat d'une interaction entre soi et l'autre. Erving Goffman distingue effectivement l'identité réelle et l'identité virtuelle. Si la première est l'identité ressentie par le sujet la seconde est celle que lui attribuent les autres.

L'identité est avant tout une identité face à autrui, un processus dynamique, comme l'écrit Lucy Bagnat, elle « se construit, se définit, s'étudie dans le rapport à l'autre ; elle est indissociable du lien social et de la relation à l'environnement » (1998 : 17). Ainsi parle-t-on de « processus identitaires », de « constructions de l'identité » ou encore d'« identifications ». Les travaux de Michael Pollak (1990) donnent à l'identité sociale, à sa formation comme à son évolution, une place centrale : l'identité est à double jeu, à la fois pour soi mais aussi aux yeux des autres qui « identifient ». L'individu par ses identifications tente de se démarquer de ceux qu'il considère comme les « autres ». « L'identité n'est plus alors le fondement de l'unité du groupe ; elle est aussi la résultante des processus d'identification et de distinction par lesquels ce groupe cherche à fonder sa cohésion et à marquer sa position par rapport à d'autres groupes » (Lipiansky 1998 : 146). L'identité résulte des processus de définition du Soi et de



définition de l'Autre. Psychologie, anthropologie et sociologie se complètent dans l'étude de l'identité.

Nous avons eu la volonté de parcourir, avec quelques auteurs et concepts, les traditions sociologiques et anthropologiques qui traitaient de la notion du lien social entre l'individu, le groupe et la société. Nous avons conscience d'avoir « fait le tour » de plusieurs concepts différents sans nous être centrés sur l'un en particulier. Partis de la notion d'intégration, nous sommes arrivés à celle d'identité en passant par les définitions de la socialisation, de la culture, de l'acculturation, du groupe primaire, du groupe ethnique et de l'ethnicité. Tous ces concepts nous ramènent à notre interrogation sur la réalité guyanaise et la façon dont on peut la saisir.

Les concepts sont parfois des catégories de pensée utiles pour soulever de nouveaux questionnements mais difficilement utilisable dans une enquête de terrain. Comme l'écrit J. Y. Thériault dans le *Dictionnaire de l'Altérité et des relations interculturelles*, « l'intégration est un « concept-horizon » en sociologie... il est possible de la définir succinctement comme l'ensemble des liens sociaux qui font qu'un individu est inscrit dans telle société et en partage les codes ». Mais il ajoute plus loin, comme nous le pensons aussi, que « ...de telles définitions sont peu opératoires... » (2004 : 169). Pour saisir ce concept il faut s'en référer à d'autres. Comme l'écrit M. Khellil, « la problématique de l'intégration est complexe et ne se laisse pas enfermer dans un seul concept sociologique (...) c'est pourquoi il faut se référer à plusieurs concepts qui parfois interagissent pour rendre mieux compte des situations sociales » (1997 : 93).

Quelle peut être l'intégration des Métropolitains en Guyane ? La question de l'existence d'un groupe ethnique métropolitain dans la société guyanaise revient à se demander si l'individu s'intègre à la société guyanaise comme le membre d'un groupe. Comment et sous quelles conditions ce groupe vient-il à exister ? Y a-t-il une ethnicité métropolitaine ?

Ainsi, en faisant ressortir les éléments essentiels des approches mises en revue, nous pourrions nous demander si les Métropolitains partagent une **culture commune** (des **représentations sociales** communes, des **pratiques sociales** collectives), s'ils sont **acculturés** à la Guyane,

s'ils ont des **relations sociales** privilégiées entre Métropolitains ou non, s'ils ont le **sentiment d'appartenir** à un groupe métropolitain ou à une société guyanaise.

Nous allons voir à présent dans quels courants de pensée nous situons cette recherche. De ce positionnement théorique, nous tenterons de trouver une démarche de recherche concernant l'intégration sociale, complétant la première approche que nous venons d'avoir.

## **I-2- Courants théoriques et hypothèse : une vision complexe, dynamique, constructiviste de la société**

Dans quel paradigme aborder la question de l'intégration sociale ? La société est complexe, on ne peut l'envisager suivant un seul axe de pensée. Se rapprocher de la réalité sociale, c'est aussi la saisir par différents angles de vue, or qu'est-ce qu'un courant théorique sinon une vision particulière de la vie ? Il nous paraît important de ne pas tomber dans le monisme, dans l'explication unicausale, à notre sens restrictive de l'ampleur des phénomènes sociaux. C'est pourquoi nous avons traité de plusieurs concepts qui eux-mêmes se rapportent à des courants de pensée différents. De la même manière, nous pensons qu'il ne faut pas rester centré sur une approche sociologique ou anthropologique alors que l'histoire, la géographie, la psychosociologie peuvent nous apporter des éléments décisifs. Nous allons donc avoir une approche pluridisciplinaire.

Mais si nous puisons des ressources dans les différents courants théoriques, nous appuyons notre étude et toute notre démarche méthodologique sur le paradigme constructiviste. Et ce sont en particulier les deux auteurs Anthony Giddens et Pierre Bourdieu auxquels nous nous référons. Tous deux entendent un dépassement de l'opposition classique entre suprématie de la société sur l'individu et société découlant uniquement des interactions entre les acteurs. Il s'agit donc d'un dépassement de l'opposition holisme-individualisme et du point de vue de la méthode d'un dépassement du couple objectivisme-subjectivisme. Nous considérons, comme Accardo et Corcuff, que « subjectivisme et objectivisme sont à la fois stériles au plan théorique de la compréhension des faits sociaux et impuissants au plan pratique de l'action sur le monde social » (1986 : 14). Les subjectivistes considèrent que le monde social n'est plus qu'un ensemble de représentations subjectives « dans la tête » des agents sociaux et les rapports sociaux ne sont plus que des rapports de sens, toute la réalité tient dans le langage qui

saura les exprimer (Accardo et Corcuff 1986 : 17). Au contraire, l'objectivisme fait du social une entité presque divine, formée de lois organiques et naturelles, surplombant les individus.

A. Giddens et P. Bourdieu traitent, au regard de ce sous-bassement théorique, du concept d'intégration sociale de l'individu sur deux plans : celui des institutions, des organisations, des structures ; et celui de l'interaction individuelle. Cette démarche intellectuelle est particulièrement pertinente pour l'étude des Métropolitains en Guyane. C'est la dialectique entre l'individu et le groupe, entre l'imposition de la structure sociale et la marge de manœuvre individuelle qui fonde l'intégration sociale. Il nous semble que le point de vue de ces auteurs se rejoint en quelques points : Les systèmes sociaux semblent répondre aux champs sociaux et les routines aux habitus.

Les définitions que nous avons données aux concepts nous indiquent déjà quels courants théoriques nous n'allons pas suivre. L'approche développée est non essentialiste, l'identité, la culture étant abordées ici comme des processus de construction sociale et historique. Ce n'est pas un contenu culturel ou des traditions qui déterminent les contours de l'identité mais, au contraire, le processus de construction de la frontière qui la définit. C'est donc une approche constructiviste de l'identité et de la culture. Pourtant, nous utiliserons des concepts développés par les « culturalistes » car, comme nous l'avons dit, il nous semble que l'idée de culture n'est pas vide de sens en Guyane. Ainsi, nous pourrions utiliser le concept de *traits culturels* sans pour autant nous engager dans une vision statique et quantifiable de l'identité culturelle. On se place donc dans le prolongement de la pensée de R. Bastide, dans la pensée de l'ethnicité. L'identité est fondée sur l'échange, le métissage. Ce qui lie les concepts employés est cette pensée constructiviste de la société. La société n'est pas une donnée immuable, mais une construction par le jeu des acteurs et du système.

Cette démarche prend en compte les deux dimensions inséparables du social : l'existence de structures sociales objectives et la construction sociale de la réalité par les agents. Il n'y a donc pas de choix entre objectivisme et subjectivisme mais une composition entre les deux. P. Berger et T. Luckmann<sup>10</sup>, comme P. Bourdieu, veulent dépasser cette opposition<sup>11</sup> et pensent

---

<sup>10</sup> Dans leur livre, publié en 1966 aux États-Unis sous le titre *la construction sociale de la réalité*, ils consacrent deux chapitres à la réduction de cette opposition classique

<sup>11</sup> Il y a évidemment des différences entre les visions de P. Bourdieu d'un côté et de P. Berger et T. Luckmann de l'autre. Ces derniers partent d'une vision subjectiviste, d'un constructivisme phénoménologique, alors que P. Bourdieu est plus proche au départ de la tradition objectiviste. Les démarches n'en sont pas moins convergentes.

que « la réalité est objective ou plutôt objectivée – le processus par lequel les produits de l'activité humaine atteignent l'objectivité (étant) l'objectivation – parce que les produits (objet, institution, tradition etc.) des pratiques des individus et des groupes sont « extériorisés », c'est-à-dire qu'ils acquièrent une existence extérieure à celle de leurs producteurs et que le produit agit en retour sur le producteur » (Berger et Luckmann 1986 : 87).

La réalité est aussi subjective, parce qu'elle est tout à la fois le produit des pratiques et des représentations des individus et des groupes et qu'elle existe en même temps à l'état « intériorisé », via la socialisation chez les individus. Il y a alors une relation dialectique entre le subjectif et l'objectif, que P. Berger et T. Luckmann résumant ainsi : « la société est une production humaine. La société est une réalité objective. L'homme est une production sociale » (1986 : 87).

Cette vision duale de la société, nous la retrouvons chez Cornélius Castoriadis. Les institutions et les représentations ont beaucoup à voir les unes avec les autres. Le titre de son ouvrage, *L'institution imaginaire de la société*, a un double sens : d'une part il parle de l'institution, au sens d'organisation et de ses deux caractères imaginaires et fonctionnels ; d'autre part il traite de la manière dont s'institue l'imaginaire au travers de la réalité fonctionnelle. Il écrit que « l'institution de la société est chaque fois institution d'un magma de significations imaginaires sociales, que nous pouvons appeler un monde de significations... la société s'institue en instituant un monde de significations » (1975 : 480). Pour lui, la société se forme autour des significations de l'imaginaire social, mais cette institution s'autonomise et vient influencer les futures représentations. Nous prendrons donc en compte les structures sociales tout aussi bien que les individus dans une démarche compréhensive.

Du holisme nous tirerons la domination de certains phénomènes sociaux sur les individus. Mais comme E. Durkheim<sup>12</sup>, nous relativiserons cette domination par la qualité de l'action des acteurs et de leurs représentations. Ce courant nous montre qu'il faut tenir compte de l'autonomie des structures sociales, comme indépendantes de la volonté des individus. De l'individualisme, nous tendrons à mettre l'accent sur le vécu des individus, leur interprétation de la situation et leur capacité à influencer la réalité sociale notamment dans leur construction

---

<sup>12</sup> Contrairement à l'idée courante qui prête à E. Durkheim les idées d'une société omniprésente et toute puissante, celui-ci entendait parfaitement le rôle de la conduite des individus et de leur interprétation du monde environnant (c'est d'ailleurs la lecture qu'en a fait M. Halbwachs 1925).

de stratégies. Dans son approche compréhensive du social, M. Weber entend comprendre le sens que les acteurs sociaux donnent à leurs actions. Les structures sociales ne sont que des développements et des résultats d'actions spécifiques de personnes singulières, seuls agents compréhensibles d'une activité orientée significativement. Il s'agit de reconstruire les raisons de l'action de l'acteur à partir de ce qu'il connaît de lui-même, de ses valeurs. De l'interactionnisme, nous entendons le poids que jouent les relations interpersonnelles dans le quotidien et la formation des sociétés, autant du point de vue des situations de co-présence, que de l'interaction des représentations sociales. Les membres de l'École de Chicago reprennent cette notion d'incorporation de normes imposées par la société. Pour Erving Goffman (1975), l'individu intégré est celui qui possède les normes requises en temps et lieu donnés. Ceux qui sont affublés de stéréotypes négatifs, de *stigmates*, restent exclus de la société globale et reconstituent à leur tour des groupes d'exclus, dont ils forment les normes et dont la société générale est exclue. E. Goffman pose le problème de la base sociale à laquelle l'individu se réfère et qui lui transmet ses normes. L'idée du mouvement, de la dynamique est induite dans l'interactionnisme. La théorie de l'action reconnaît que les êtres humains sont des agents compétents qui contrôlent de façon réflexive le cours de leurs interactions.

M. Weber, Vilfredo Pareto, A. Giddens, P. Bourdieu pensent que les acteurs sont à la fois le réceptacle de la société et les interprètes de son sens. L'acteur est un être réfléchissant et agissant. A. Giddens donne aux acteurs la qualité de jugement de leur environnement, ils sont des sociologues spontanés qui apportent des morceaux de réalité. Une personne est un agent qui se donne des buts, qui a des raisons de faire ce qu'il fait et qui est capable, si on le lui demande, d'exprimer ses raisons de façon discursive. C'est dans la réflexivité que les individus contrôlent le flux de la vie sociale. Il faut donc prendre en compte leur conscience discursive qui rapporte sur leur conscience pratique et leur perception de leur environnement social. Selon A. Giddens, « les acteurs qui font partie des objets des sciences sociales sont eux aussi des théoriciens du social et leurs théories contribuent à la constitution des activités et des institutions qui sont les objets d'études des scientifiques des sciences sociales » (1987 : 43).

P. Bourdieu traite de cette dialectique entre le subjectif et l'objectif notamment avec les deux concepts d'*habitus* et de *champs sociaux*. A. Giddens pense aussi réduire cette opposition en fondant sa théorie de la *dualité du structurel*. Il écrit : « Les propriétés structurelles des systèmes sociaux sont à la fois le médium et le résultat des pratiques sociales qu'elles organisent de façon récursive. Le structurel n'est pas extérieur aux agents. Le structurel est

contraignant et habilitant » (1987 : 74). D'un côté, l'agent, de part sa position sociale, incorpore les caractéristiques spatio-temporelles de la structure et trouve des représentations, des schèmes d'interprétation qu'il utilise dans ses conduites ; de l'autre côté, les actions de réciprocité entre acteurs, les routines, transforment le structurel. La dualité se situe entre l'action et le structurel<sup>13</sup>.

La théorie de la routine lie l'incorporation par l'individu des normes de sa position et l'activité de l'individu par laquelle il met en jeu et reproduit son identité. « Tous les systèmes sociaux, peu importent leur taille et leur étendue, expriment les routines de la vie quotidienne et, en même temps, sont exprimés dans ces routines » (Giddens 1987 : 85). Ce sont donc les pratiques sociales quotidiennes qui révèlent et renforcent le groupe. L'identité sociale s'acquiert par ces routines mais aussi par les interactions que les acteurs entretiennent entre eux et avec les institutions mettant en jeu leurs positions sociales.

Reflétant ces deux aspects de l'identité sociale, *l'intégration sociale*, chez A. Giddens, est la situation de réciprocité entre les acteurs sociaux dans des contextes de co-présence. *L'intégration systémique* est la réciprocité entre des acteurs ou des collectivités dans un espace-temps étendu. L'intégration sociale met l'accent sur l'interaction entre les individus, sur les relations interpersonnelles du quotidien. Elle fait donc référence aux rencontres dans lesquelles s'engagent des personnes dans des situations de co-présence. L'intégration systémique met l'accent sur la relation que l'individu entretient avec la société, avec les autres individus via les institutions et les structures : « relations qu'ont des personnes ou des collectivités avec d'autres qui sont physiquement absentes dans le temps ou dans l'espace » (Giddens 1987 : 80).

C'est donc au travers des interactions, des routines, des positions sociales que l'individu devient acteur social et que la société se reproduit et se transforme. Chez A. Giddens l'identité sociale est la position de l'acteur dans la structure sociale, par le jeu de l'intégration systémique et de l'intégration sociale.

---

13 On a ainsi trois niveaux qui interagissent continuellement : les systèmes sociaux sont les relations entre les acteurs ou collectivités reproduites et organisées en tant que pratiques sociales régulières ; le structurel est l'ensemble des règles et ressources ou relations de transformation, organisées en tant que systèmes sociaux ; et la structuration réunit les conditions qui régissent la continuité ou la transformation des structures, et par conséquent la reproduction des systèmes sociaux.

Le champ est chez P. Bourdieu le concept autour duquel tous les autres s'organisent. Il est l'articulation des différentes positions sociales des agents. Les champs sont des univers relativement autonomes de relations spécifiques, des espaces de jeu historiquement constitués avec leurs institutions spécifiques et leurs lois de fonctionnement propres. « Les champs se présentent à l'appréhension synchronique comme des espaces structurés de positions (ou de postes) dont les propriétés dépendent de leurs positions dans ces espaces et qui peuvent être analysées indépendamment des caractéristiques de leurs occupants » (Bourdieu 1980d : 113).

Parallèlement, l'identité sociale chez P. Bourdieu se manifeste dans l'habitus. Les individus mobilisent les différentes formes de capitaux qu'ils possèdent comme des enjeux de luttes dans les champs. Les concepts d'habitus et de routine se comprennent dans leur relation avec ceux de champs sociaux et d'intégration qui font le lien avec la structure sociale. C'est le passage à ces deux concepts qui permet de comprendre la formation des groupes sociaux, des sociétés. L'identité sociale de la population métropolitaine va être envisagée suivant les deux axes définis par A. Giddens et P. Bourdieu. Si le capital social de P. Bourdieu se reflète dans la pensée des intersections routinières, dans les interactions de co-présence, les autres formes de capitaux sont plus réparties dans l'intégration systémique de A. Giddens.

Notre investigation portera sur deux pans complémentaires de l'intégration des Métropolitains définis par A. Giddens. A cet apport théorique, nous relierons les concepts développés ultérieurement autour de l'intégration sociale. La démarche que nous proposons est donc bien une lecture personnelle du concept d'intégration sociale, de ce qu'il induit, par la sélection des points qui nous paraissent essentiels dans son traitement.

- **L'intégration systémique** sera traitée sur différents champs. Quelles sont les positions économique, sociale, politique, symbolique des individus métropolitains ? Y a-t-il une position de la population métropolitaine, dans ces différents champs, dans la société guyanaise ?
  - **Champ économique**  
Nous envisagerons la place économique des individus métropolitains dans la société : dans leur positions professionnelles, dans la place dans l'appareil de production.
  - **Champ politique**

Nous tenterons de cerner quelle est la place des individus dans les instances de décisions : administrations, partis politiques, associations

- **Champ intellectuel**  
Quelle est la place des Métropolitains dans la production scientifique, littéraire, artistique, idéologique ?
- **Champ symbolique**  
Y a-t-il des images attribuées aux Métropolitains par les autres populations ? Quelles sont-elles ? Viennent-elles de l'histoire ?
- **L'intégration sociale** se basera sur trois concepts en interaction permanente dans le processus d'intégration: Quel est l'habitus des individus ? Quelle est leur routine ?
  - **les pratiques sociales**  
On décrira la vie quotidienne des Métropolitains, la spécificité de leur routine, les espaces qu'ils investissent, leurs activités et manières d'être.
  - **les représentations sociales**  
Pour juger de la conscience de groupe et du sentiment d'appartenance, on étudiera les représentations de Soi. Afin de cerner la dynamique d'ethnicité, de différenciation, les contours de l'identité, on étudiera les représentations de l'Autre. Et enfin, on verra si les Métropolitains partagent une vision commune de l'environnement social, de la société.
  - **les relations interindividuelles**  
Les relations seront traitées suivant qu'elles se déroulent dans le groupe, entre des Métropolitains ou hors du groupe, avec d'autres individus.

En définissant, les implications de l'individu dans la structure, ses représentations, ses pratiques, ses relations sociales, nous comptons dégager la logique d'intégration générale qui existe pour les individus métropolitains ou les logiques variées qu'ils vivent. On se trouve bien au cœur de la dialectique entre l'individu et le groupe social.

Dire qu'il existe un groupe métropolitain reviendrait à dire qu'il existe une similitude entre ces individus, des positions sociales dans la structure ; un partage de valeurs, de pratiques, de routines, de représentations sociales ; un sentiment d'appartenance, une conscience collective ; des relations interindividuelles largement intragroupales (un groupe relationnel). Il y aurait finalement interdépendance du groupe au-delà des individualités. Si ce groupe est une réalité, comment joue-t-il dans l'intégration de l'individu à la société guyanaise. Y a-t-il adaptation partielle du groupe à la société guyanaise, différenciation ou conflit ? Enfin, comment ce groupe se situe par rapport à la société française en général, à la société métropolitaine ? Si le groupe n'a pas de réalité ou que certains individus s'en autonomisent,



que recouvre alors le terme de « Métro » ? Et quelles sont les autres logiques d'intégration des individus à la société guyanaise et française ?

Dans cette volonté de s'intéresser aux deux pendants de la société, nous prendrons des outils de recherche concernant une méthode quantitative et une méthode qualitative. La méthode quantitative nous apporte une vision représentative d'un phénomène, la méthode qualitative permet de comprendre les actions des individus et le sens qu'ils leur donnent. Nous prendrons en considération l'environnement historique, économique, politique, social, autant que le vécu des individus, leurs interactions, leurs représentations.

## **I-4- Hypothèses**

### *Hypothèse générale*

D'après la préenquête, nous avons énoncé dès le départ des hypothèses. La théorie de la dualité du structurel nous paraît totalement adaptée à la recherche sur le groupe métropolitain. Nous émettons une hypothèse de travail assez large, en partant des différents concepts à investir.

**L'intégration systémique des Métropolitains assigne les individus dans un groupe métropolitain.** On a pu remarquer la place précise qu'avait le groupe métropolitain en Guyane (positions professionnelles, rôle économique, rôle politique) dans la structure sociale. Sur ce plan, il apparaît évident que les Métropolitains forment un groupe. Les relations systémiques assurent la staticité des frontières et la séparation des groupes. La place économique, politique, intellectuelle, symbolique des individus métropolitains les assigne dans un groupe et influence leurs relations de co-présence interculturelles, leur habitus commun, construisant une similarité des identités individuelles qui se retrouverait dans les routines. Donc l'intégration de la majorité des individus métropolitains passe par l'appartenance au groupe. Si certains s'en détachent, c'est que leur position sociale ne correspond pas à la position sociale « idéale typique » de la majorité.

**L'intégration sociale des individus est plus nuancée. La majorité des individus se trouvent dans un groupe, mais une minorité ne joue pas son intégration via le groupe.** Dans leurs relations sociales, on peut penser que les Métropolitains forment un groupe. D'une part les relations qu'entretient la population métropolitaine avec les autres populations sont rares ou superficielles ; même si elles existent et sont pour la plupart cordiales. Les principales relations qu'ont les Métropolitains sont avec des Métropolitains. Il n'y a pas d'interculturalité massive, mais des brèches dans les communautés permettant des micro-liens interculturels. Les représentations des autres sont empreintes de stéréotypes qui distancient les autres de soi, un soi métropolitain. Pourtant, il ne semble pas flagrant qu'il existe une conscience de groupe. Les représentations de la société sont fortement corrélées et montrent un partage de valeurs. Enfin, les pratiques sociales laissent à penser qu'il y a une certaine homogénéité parmi les individus métropolitains : une culture commune qui se révèle dans les actions sociales.

Notre hypothèse générale est donc la suivante :

**Les individus métropolitains se retrouvent dans un groupe métropolitain de part leur place systémique, leurs relations sociales, leurs pratiques et en partie leurs représentations, mais des marges de manœuvre s'offrent à eux pour négocier individuellement leur place puisqu'il y a une majorité, mais aussi des individus qui échappent à la logique. Ce qui nous invite à penser que la majorité des Métropolitains s'intègrent à la Guyane via leur groupe culturel, mais que des stratégies d'intégration individuelles sont à l'œuvre et permettent une intégration individuelle.**

## **Chapitre II. METHODOLOGIE**

### **II-1- de la théorie à la méthode**

Les quatre axes avancés pour traiter de l'intégration des Métropolitains en Guyane - la place dans la structure sociale, les relations interpersonnelles, les représentations sociales et les pratiques sociales - guident le choix de la méthode d'enquête (Annexe 1 : Schéma illustrant le passage de la théorie à la méthode). Nous sommes amenés à investir plusieurs espaces de la société. La théorie mêle l'étude du système social et de l'individu, ce qui explique que la méthode soit à mi-chemin entre la sociologie et l'anthropologie. Comme le rappelle P. Bourdieu, notre méthode conjugue l'individualisme et le holisme : « les trois moments de la démarche scientifique sont donc inséparables : le vécu immédiat, saisi à travers des expressions qui voilent le sens objectif autant qu'elles le dévoilent, renvoie à l'analyse des significations objectives et des conditions sociales de possibilité de ces significations, analyse qui appelle la construction du rapport entre les agents et la signification objective de leurs conduites. Bref, une anthropologie totale doit s'achever dans l'analyse du processus selon lequel l'objectivité s'enracine dans et par l'expérience subjective : elle doit dépasser en l'englobant le moment de l'objectivisme et le fonder dans une théorie de l'extériorisation de l'intériorité et de l'intériorisation de l'extériorité ». (Bourdieu 1965 : 18)

Notre étude sera pourtant plutôt « qualitative ». Ceci ne veut pas dire que nous nous sommes désintéressés des quantités mais nous les avons traitées comme informations déjà existantes et non comme données produites par nous-mêmes. Finalement nous mettons en œuvre plusieurs méthodes afin de circonscrire le sujet : la documentation, l'observation et les entretiens.

Si l'observation est en grande partie consacrée à l'étude des pratiques sociales, les entretiens visent la compréhension par le discours des individus de leur quotidien. Cette méthode est utilisée pour donner la parole aux acteurs, comme l'écrit P. Bourdieu : « La démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir

important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeur des individus : elle commence donc par l'intropathie. Le travail sociologique toutefois ne se limite pas à cette phase : il consiste au contraire pour le chercheur à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir de données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument : le but est l'explication compréhensive du social. ». (Bourdieu 1965 : 23)

Si l'accent est mis dans cette partie de l'enquête sur le ressenti des individus, leur perception du monde social, cela ne nous empêche pas de contrôler leurs discours, de compléter ces informations avec d'autres procédés d'enquête (documentation, observation). De cette façon, Alain Blanchet et Anne Gotman précisent que là où l'entretien compréhensif creuse pour découvrir les processus à l'œuvre, la scène doit être située avec précision, dans un paysage déjà connu grâce à des enquêtes diverses. « Ces enquêtes, qui visent la connaissance d'un système pratique (les pratiques elles-mêmes et ce qui les relie : idéologies, symboles...), nécessitent la production de discours modaux (traduit l'état psychologique du locuteur) et référentiels (décrit l'état des choses), obtenue à partir d'entretiens centrés d'une part sur les conceptions des acteurs et d'autre part sur les descriptions des pratiques » (1992 : 33).

Cette recherche a donc porté son intérêt plus particulièrement sur le vécu de la situation par les Métropolitains, mais elle a aussi pris en compte les visions des autres populations (par des entretiens et par la documentation) et le contexte objectif dans lequel ils se trouvent.

## **II-2- chronologie du travail**

Nous avons débuté ce travail en octobre 2001, en nous installant sur le territoire de la Guyane française<sup>14</sup>. La première année a été consacrée à la définition du sujet, sa problématique, les concepts utilisés et à sa faisabilité. C'est dans cette période que nous avons fait la plus grande exploration documentaire. Cette première année a aussi été l'occasion d'une première prise de contact avec le terrain, de janvier à mai 2002. Nous avons commencé une préenquête, en testant notre guide d'entretien auprès de 17 individus et en menant des observations variées. D'octobre 2002 à décembre 2002, nous avons écrit une partie théorique tout en tenant compte de cette préenquête et mis en place les outils d'investigation. De janvier 2003 à septembre

---

<sup>14</sup> La démarche globale de ce travail s'appuie sur les méthodes données par plusieurs ouvrages, et notamment la chronologie du travail de recherche qui nous est rappelée par Quivy R. et Campenhoudt L. (1995)

2003, ce fut la phase d'investigation systématique de terrain. Nous avons alors procédé aux entretiens, aux observations, à la récolte de données quantitatives<sup>15</sup>. Le terrain prenant fin, la période octobre 2003 à août 2005 a été consacrée à l'analyse des données documentaires, statistiques et de terrain et à la rédaction. Cette période s'est déroulée en métropole, ce qui fut bénéfique pour le travail.

### **II-3- Rupture épistémologique**

La grande tentative du chercheur en sociologie est d'observer et de comprendre la réalité sociale de manière objective. Tous les chercheurs en sciences sociales ont toujours dit que la familiarité avec l'univers social constitue pour le sociologue l'obstacle épistémologique par excellence, parce qu'elle produit continûment des conceptions ou des systématisations fictives, en même temps que les conditions de leur crédibilité. Le sociologue n'en a jamais fini avec la sociologie spontanée (Bourdieu 1968). La difficulté de l'objectivité vient du fait que tout individu, y compris le chercheur, voit la réalité sociale au travers d'un filtre subjectif. Il interprète le social suivant ses propres visions, sensibilités, il n'en voit finalement qu'une facette. Cette position du chercheur, nous l'avons déjà sentie dans le choix des concepts utilisés, sera présente jusqu'à la fin du travail de recherche autant dans l'investigation de terrain que dans l'analyse des données répertoriées. Les sciences sociales exigent une rupture épistémologique qui consiste à avouer ses idées préconçues à propos du sujet de recherche et à prendre le recul nécessaire à toute démarche scientifique. L'objectivité réside alors dans la clairvoyance du chercheur à définir ses propres orientations, ses choix, ses partis pris.

Cette partie nous paraît d'autant plus importante que l'objet de recherche est aussi notre groupe restreint d'appartenance. Ceci, malgré les apparences, consiste plutôt en une difficulté qu'en un atout. La difficulté consiste à essayer de se défaire de son habitus, pour reprendre les termes de P. Bourdieu. Quoi de plus difficile, que de nous rendre compte que nous sommes

---

<sup>15</sup> J'ai eu la chance de pouvoir signer une convention de stage avec le laboratoire de Sciences Sociales de l'IRD de Cayenne (de janvier à juin 2003), ce qui m'a permis d'avoir à disposition un bureau, du matériel informatique, mais surtout un réel lien avec l'environnement social de la recherche en Guyane, et l'accès à des données quantitatives que je n'aurais pu avoir sans l'aval de l'IRD. J'ai aussi eu l'occasion de rencontrer d'autres chercheurs et doctorants, et de créer ainsi les prémices de réseaux de relation de recherche. J'ai ainsi pu participer à l'organisation du colloque mis en place par les linguistes « Ecrire les langues de Guyane » les 9-10 et 11 mai 2003.

effectivement socialisés, que ce que nous voyons comme naturel est en fait construit. Il faut alors tenter de se détacher de sa culture, afin de comprendre l'objet de recherche.

Il nous paraît important de décrire la manière dont nous avons choisi l'objet de recherche et les implications que cela a induit. Le choix du sujet découle de façon logique de notre histoire personnelle. Nous utiliserons ici la première personne du singulier pour des raisons pratiques, tandis que pour le reste du travail nous utilisons, comme les normes scientifiques le préconisent, la première personne du pluriel. L'une et l'autre forme renvoie toujours à la personne du chercheur et ne cherche aucunement à masquer la subjectivité induite dans toute recherche.

Arrivée, en août 2001, à la suite d'une mutation de l'enseignement secondaire de mon conjoint, j'ai tenté de trouver un axe de réflexion pertinent sur la société guyanaise. Il m'est apparu de manière flagrante la manière dont mon insertion à la société se faisait en deux espaces, un espace intime nous reliant aux autres « immigrés » métropolitains et un espace plus lointain, plus difficile d'accès, qui était formé des relations aux autres populations. Cette sociologie spontanée m'a révélé un trait de la société guyanaise qui reste à confirmer : Tous les gens semblaient résonner en terme de groupes ethniques, comme si la grille de lecture de la société guyanaise ne pouvait passer que par ce filtre.

De cette première expérience, j'ai fait une recherche bibliographique et un recensement des travaux faits et en cours sur la Guyane. J'ai été étonnée de voir que peu de travaux portaient sur le lien interethnique en Guyane. Mon intérêt s'est rapidement centré sur la cohésion sociale. Le choix du sujet vient dans le prolongement de l'axe de recherche que je traite depuis ma maîtrise. J'ai depuis le mémoire de Maîtrise travaillé sur les identités, l'intégration, les représentations sociales. Mon sujet de Maîtrise portait sur la transmission des valeurs culturelles de mères en filles chez les immigrantes marocaines à Montpellier. Le travail de DEA, était un travail théorique sur l'influence des représentations des droits de l'homme, de l'universalisme sur les projets de développement des ONG. Peut-être n'est-ce pas un hasard non plus si l'intitulé du DEA était « liens symboliques-liens sociaux ». Il n'est donc pas innocent que ma recherche porte sur les concepts de cohésion sociale, de lien social et d'identité. Trouver un axe qui permettait d'étudier la cohésion sociale de la Guyane n'a pas été chose aisée. Une idée était de s'attacher à un secteur de la cohésion sociale : j'aurais pu faire une recherche sur le lien économique de la population ou sur le lien dans les productions

culturelles. Mais au fur et à mesure des lectures et de la pré-enquête, il m'est apparu très clairement que l'enjeu d'un sujet reposait sur cette représentation de l'intégration sociale passant par les groupes ethniques.

C'est pourquoi, j'ai décidé d'étudier la cohésion sociale par le biais d'un groupe culturel. Je me suis intéressée à la place de la population métropolitaine dans la société guyanaise, en quelque sorte à ma place dans la société guyanaise et au poids du système social dans lequel je pénétrais. Il faut donc éviter de confondre son expérience personnelle avec l'expérience du groupe dans son ensemble. Simmel parlait de la tendance naturelle de chacun de généraliser son cas à l'ensemble des individus. Le réseau de relation que nous avons formé de manière personnelle n'est qu'une facette de l'ensemble du groupe métropolitain et une difficulté a été d'en tenir compte sans s'y limiter.

Il n'a pas été facile de sortir des représentations que les Métropolitains se forment de la société et j'ai tenté de me rappeler à l'ordre quand je réalisais que je rentrais dans des idées stéréotypées, « dans le moule ». Il n'est pas innocent qu'un chapitre traite du regard des autres. Si ce regard est théoriquement important dans la construction de l'identité, il est aussi certain que mon intérêt reflète l'inquiétude du Métropolitain d'être jugé, nous le verrons dans la partie consacrée aux représentations.

Le fait de quitter le territoire guyanais pour l'année d'analyse et de rédaction a été très bénéfique. Cela m'a permis de remettre en perspective des éléments qui me paraissaient alors sans signification. La distance spatiale et la différence de contexte ont été porteuses d'une nouvelle vision, plus détachée de l'ensemble du travail. Comme l'écrivent Stéphane Beaud et Florence Weber : « Lorsque l'ethnologue des sociétés contemporaines est trop près de son objet, il lui faut prendre de la distance, s'éloigner pour « mieux voir » » (1998 : 9). Revenue en métropole, je suis sortie du contexte, sortie aussi du groupe métropolitain.

De nombreuses recherches traitent des ethnies présentes en Guyane et consacrent parfois un chapitre aux liens de ces ethnies à la population globale. Mais aucune recherche n'a encore été faite sur le groupe métropolitain. Le risque de travailler sur un groupe culturel était encore une fois de segmenter la société dans un schéma de pensée prédéterminé et de ne pas arriver à le remettre en question. On peut se demander si le fait de prendre une population précise n'est pas encore une volonté de chercheur de faire rentrer le monde social dans des catégories

pré établies. La délimitation du groupe métropolitain est-elle une fantaisie de chercheur ou a-t-elle une réalité sociale ? Cette question me paraît pertinente puisqu'on accuse souvent et à raison, les scientifiques de construire des grilles de lectures artificielles du monde social et donc d'introduire dans les idées communes, par la vulgarisation des idées, des stéréotypes, des classes qui n'existaient pas.

Comme le pense P. Bourdieu, les objets scientifiques ne sont donc pas donnés tels quels au départ mais construits (par les différents choix opérés, par les méthodes utilisées, par les concepts mis en oeuvre). Il est vrai que toute recherche en science sociale passe par le travail de construction de son objet de recherche, ce qui consiste à découper un secteur de la réalité. Il ne me semble pas dans le cas présent être à l'origine de la grille d'interprétation communautariste de la Guyane. Si les chercheurs précédents ont contribué à cette vision, la population a elle-même intégrée très fortement ce schéma. La préenquête effectuée auprès d'un public varié, me permet de justifier que même si dans la réalité il n'existe pas de groupe défini, dans les représentations de la réalité des gens, il existe bel et bien, ce qui attribue déjà au groupe une existence. C'est pourquoi j'ai gardé en mémoire, tout au long de ce travail, cette donnée de notre problème et tenté d'y réfléchir suivant différents axes. L'objet de ma thèse est justement de montrer s'il existe ou non un groupe culturel métropolitain et de définir de quelle nature il est. Cela dans le but de confirmer ou d'infirmer la représentation commune de la société guyanaise formée de groupes culturels distincts.

Plusieurs paramètres, qui me semblaient être des avantages, ont guidé le choix de ce sujet d'étude :

- De nombreux travaux ont été faits et continuent de se faire sur les Amérindiens, sur les Businenge... J'ai trouvé des travaux sur toutes les communautés présentes en Guyane, exceptés les Libanais et les Métropolitains. Cette population n'avait jamais été étudiée en Guyane et très peu dans les autres territoires français d'Outre-mer. Edith Kovatz Beaudoux (2002, bien que l'étude date des années 1970) a étudié les Békés de Martinique ; les Caldoches de Nouvelle-Calédonie ont été étudiés par un collectif de chercheurs (1994), mais les Métropolitains n'ont jamais fait l'objet d'études (au-delà de mémoires de maîtrise). Il s'agissait donc d'un sujet novateur, bien que l'étude de la cohésion sociale et de l'intégration d'un groupe soit répandue.



- Cette population présentait l'avantage d'être facilement identifiable, les Métropolitains blancs ne se confondent pas physiquement contrairement aux Brésiliens et Créoles qui sont parfois proches. La couleur de peau était un premier facteur d'identification assez fiable, mais parfois trompeur puisque certains Blancs étaient en fait Békés ou Libanais ou encore Brésiliens (il m'est arrivé d'aller interroger un commerçant en pensant qu'il était Métropolitain et me voir rétorquer que non, il était Libanais). Par la consonance des noms, le statut professionnel et les questions simples, je tentais d'identifier les personnes blanches. Dans le sens inverse, je voulais vérifier que les Créoles qui étaient partis vivre un moment en métropole avaient des représentations proches de celles des Métropolitains, cette fois je ne me fiaais plus à la couleur.
- Etudier les Chinois et les Libanais faisait plus appel à un travail d'ethnologue, avec un apprentissage de la langue et une implication personnelle peut-être plus grande. D'une part, du point de vue personnel j'étais en train de construire une vie de famille dont je ne voulais pas me couper ; d'autre part, dans une projection professionnelle, il fallait que mon sujet soit assez hétéroclite pour m'ouvrir des portes, en vue d'avoir un poste de maître de conférence. L'étude de cette population permettait de joindre les deux domaines de l'ethnologie et de la sociologie. Avec des concepts comme la culture, l'ethnie, la croyance, j'entrais dans le domaine de l'ethnologie ; avec ceux de lien social, de représentation, de domination, de système, le domaine de la sociologie. De la même manière, le terrain serait axé sur les deux disciplines proches et complémentaires : une partie d'ethnographie (entretiens, observation participante, long séjour), une partie de sociologie (étude démographique, étude des institutions, analyse quantitative du terrain).
- Les Métropolitains paraissaient plus « faciles » d'approche, mais ils me permettaient aussi de parler d'une situation plus complexe, de l'intégration d'une population, mais aussi de la situation des Blancs dans une ex-colonie, de l'interaction avec l'Europe. Même si mon sujet n'est pas axé sur le lien avec l'Europe et le système colonial, il peut donner des pistes d'interprétation de ces deux thèmes. Cette population me semblait à l'interface entre la Guyane et la métropole, rappelant les problématiques entre dominant-dominé, développé-sous-développé que j'avais déjà traitées dans mon DEA. Cette population dans sa présence en Guyane semblait être un condensé de l'histoire des relations entre la France et le territoire guyanais. De cette façon, je pouvais travailler sur le « vivre ensemble » de la Guyane, tout en considérant le jeu relationnel dans lequel est prise la Guyane avec la métropole.

- Cette étude me permettait d'inverser le regard classique du chercheur qui travaille sur l'Autre, sur le traditionnel ou le « primitif ». Là, je traitais de l'ethnie blanche, de mon groupe social, j'appliquais les méthodes du chercheur sur une part du vécu du chercheur lui-même. Cette démarche a été réfléchie, je ne voulais pas être identifiée, d'après les images qui circulent en Guyane sur les chercheurs, comme l'anthropologue qui vient travailler sur un peuple et repart un an après. Il faut préciser que les chercheurs sont considérés, de façon très négative, comme des « vampires », des représentants des colons qui viennent travailler sur les « primitifs ». Le fait de travailler sur les Métropolitains impliquait d'une part que je considérais la population blanche comme une ethnie au même titre que les autres (donc je ne considérais pas les autres comme « primitifs ») voir comme une population d'immigrés (ce qui remettait en question automatiquement leur légitimité d'être sur le territoire), d'autre part que je ne venais pas pour prendre quelque chose de la culture de la Guyane, mais j'étudiais ma société dans une migration.

#### **II-4- Les espaces de l'investigation**

Si au départ mon souhait était de me concentrer sur l'île de Cayenne, par souci de rigueur et sur l'avis de mon directeur de recherche, j'ai vite changé d'opinion et sélectionné plusieurs lieux géographiques. La répartition des populations sur le territoire nous pousse à explorer plusieurs espaces de la Guyane. Les trois grandes agglomérations de la Guyane ne sont pas constituées de la même manière. La population créole guyanaise est la plus grande minorité de l'île de Cayenne et de quelques petites communes comme Mana, Sinnamary, Monstinéry, Roura, Macouria. Kourou est le lieu de résidence d'une grande minorité de Métropolitains et Saint-Laurent celui d'une grande minorité de Businenge français ou Surinamiens. Quelques petites communes sont à majorité brésilienne comme Saint-Elie, Saint-Georges de l'Oyapock, à majorité amérindienne comme Awala-Yalimapo ou à majorité hmong comme Cacao ou Javouhey. Celles du fleuve sont soit businenge soit amérindiennes. Les configurations sont complètement différentes d'un espace à l'autre, ce qui nous a amené à formuler l'hypothèse que suivant les lieux de présence, les Métropolitains peuvent avoir des modes d'insertion différents. On a donc procédé à une investigation sur plusieurs espaces du territoire guyanais.

Précisons que cette recherche n'a été faite que par une personne sur trois ans et donc ne permettait pas d'explorer tous les espaces de la Guyane<sup>16</sup>, ce qui aurait demandé du temps et des financements supplémentaires. J'ai donc sélectionné quatre espaces différents pour une approche systématique, ce qui ne m'a pas empêché de faire de l'observation flottante sur plus de lieux :

- **l'île de Cayenne :** Nous mettrons l'accent sur Cayenne, capitale administrative et politique, mais aussi plus grande agglomération et ville considérée comme aire de brassage culturel.
- **Kourou :** Kourou est vue comme la « ville blanche » de la Guyane, symbole de la présence des Métropolitains, ville du spatial, symbole aussi de la forte ségrégation selon la stratification ethno-sociale. Kourou est composée des villas appartenant au CSG, du village Saramaka, du village amérindien, des HLM ou CV (collectifs verticaux) comme on les nomme ici... La ville de Kourou est schématiquement composée d'un tiers de Métropolitains, un tiers de Guyanais et un tiers d'étrangers.
- **Saint-Laurent :** De la même taille que Kourou, cette ville a une histoire et une composition totalement différente. Ville du bagne, « territoire pénitentiaire du Maroni » de 1860 à 1880, elle devient « commune pénitentiaire du Maroni » en 1880 jusque dans les années 1950. Pour s'y rendre il faut des laissez-passer jusqu'en 1949, date à laquelle Saint-Laurent devient une commune de Guyane. Saint-Laurent est aujourd'hui une ville composée de trois grands groupes culturels et de leurs ethnies différentes (businenge, amérindiennes, créoles). Les ethnies businenge sont largement majoritaires depuis 1986, date de la guerre civile du Surinam qui a amené de nombreuses migrations de réfugiés politiques.
- **Apatou :** Village de 3500 habitants, Apatou est le premier village isolé du fleuve Maroni occupé essentiellement par des Businenge. Ce village se compose de plusieurs ethnies businenge et les Métropolitains y sont très peu nombreux. Ce lieu est celui de la ruralité.

---

<sup>16</sup> On aurait pu aussi faire une investigation sur un village majoritairement Créole comme Sinnamary réputé pour son vote indépendantiste, ou des villages plus reculés comme Maripasoula, Papaïchton, ou à dominance Amérindienne comme Elahé, ou encore Hmong comme Cacao. Ces villages reculés du fleuve ont été décrits dans des travaux d'ethnologie et de géographie dans lesquels nous pouvons puiser des sources d'analyse.

## **II-5- les outils méthodologiques**

### **II-5-a- La documentation**

#### *Les références bibliographiques*

Tout le travail puise des éléments dans des travaux ultérieurs. Précisons que les références bibliographiques sont dépendantes de la possibilité d'accès que nous en avons. La recherche bibliographique se fait dans deux domaines : une recherche sur les concepts fondateurs de la socio-anthropologie ; une recherche sur les documents spécifiques à la Guyane. La bibliographie théorique traite des concepts abordés dans la recherche, comme de la méthode des sciences sociales, mais aussi d'autres études sur des sujets similaires dans d'autres contextes sociaux. Dans les documents liés à la « Guyane », on peut distinguer ceux nous informant sur l'histoire, ceux sur les ethnies guyanaises et ceux publiés par les administrations et associations régionales et départementales. Cette recherche est la première étape du travail, tout d'abord afin de comprendre les enjeux actuels de la cohésion sociale en Guyane, dans le monde de la recherche, dans les discours politiques et journalistiques. Le sujet m'imposait une lecture historique de la société, on ne peut pas traiter de la société guyanaise, des différentes places et rôles des Métropolitains sans avoir recours à l'histoire. Il était nécessaire de répertorier tous les éléments d'information sur la population métropolitaine (statistiques, postes professionnels, mariages mixtes, naissances en Guyane, généalogie des Métropolitains, colons et bagnards). Cela a demandé de nombreuses démarches. Les références fondamentales sont les données de l'INSEE, mais aussi celles recueillies dans des documents administratifs.

#### *Le travail sur documents*

Grâce à un appui du directeur de l'IRD, j'ai eu accès gracieusement à de nombreuses données de l'INSEE dont j'ai commandé les recoupements, à partir du recensement de 1999, par rapport aux préoccupations de la recherche. Cette analyse a été préparée en amont en identifiant les données disponibles et celles concernant notre sujet. Il faut ici préciser que les données portent sur les individus « nés en métropole » (voir page 166). En outre, les données remontent au recensement de 1999, c'est pourquoi j'ai tenté de dégager une image plus récente au travers des observations (sans atteindre la même envergure que celle de l'INSEE).

J'ai étudié les exemplaires de France-Guyane sur l'année 2003 afin de dégager les représentations véhiculées dans les media sur les Métropolitains, mais aussi sur les autres populations afin de comprendre les relations symboliques en jeu. Il en a été de même avec le journal « Rot Kozé », « la Semaine guyanaise », « Okamag » et « Memo mag ». Les sites Internet concernant la Guyane ont été visités et analysés : sites officiels (Région, DDE...), sites touristiques, culturels (Blada, terres de Guyane) ou sites personnels d'individus (blog). Le centre de documentation du Centre Spatial Guyanais m'a autorisée à analyser 11 bandes sonores concernant des entretiens faits avec des hauts cadres métropolitains du CSG sur le thème de leur expérience en Guyane. Avec une autorisation du recteur de Guyane, j'ai eu accès à des données sur le personnel de l'Education Nationale et sur les enfants scolarisés que je n'ai pu utiliser en grande partie à cause d'un manque d'outils statistiques et de temps. Enfin, avec une autorisation du procureur de la République, j'ai pu étudier les registres de mariages de la Mairie de Cayenne. Ce qui m'a permis d'analyser sur quelques années les mariages de personnes de nationalités différentes ou de lieux de naissance différents.

#### **II-5-b- L'observation**

Les observations ont pour objectif de saisir l'ambiance générale, de confirmer les discours des personnes interrogées, de découvrir les lieux de sociabilité, les fréquentations et les pratiques sociales. Tout au long de ces deux années de thèse, résidant sur le terrain d'étude, j'en ai profité pour effectuer des fiches d'observation. D'après S. Beaud et F. Weber, le terrain ethnographique consiste en une présence longue sur place, un établissement de relations de proximité et de confiance avec certains enquêtés, une écoute attentive et un travail patient de plusieurs mois ou de plusieurs années (1998 : 8). Je crois avoir procédé de cette façon. Trois types d'observations ont été menés (Annexe 2 : Liste des différentes observations effectuées sur le terrain).

#### Une observation participante

Par une immersion totale dans certaines activités, j'ai eu l'occasion de voir de l'intérieur certains milieux sociaux. Une observation des lieux pendant le café pris le matin, de la réunion associative, de l'activité dans un club de sport, de la descente de rivière, de la plage, de l'attente à la poste, jusqu'aux invitations personnelles entre « Métros », aux conversations spontanées. Le carnet de note a été mon compagnon permanent (la prise de note se faisant souvent après les moments d'échanges ou pendant les observations de lieux de vie). Mon

attitude était alors une écoute attentive, une observation des détails, la prise de note ne se faisait que de retour à la maison afin de ne pas briser la spontanéité des relations.

Toutes les relations personnelles que j'ai pu avoir durant ces deux années m'ont servie dans l'appréhension de la recherche. Il s'agit ici non d'entretiens formels, prévus, organisés dans le cadre de la thèse, mais de conversations spontanées, intéressantes, menées dans le cadre de relations quotidiennes et personnelles. Je n'ai pas noté toutes les discussions que j'ai pu avoir, mais seulement celles qui me paraissaient pertinentes pour mon sujet. Je n'étais pas alors identifiée par les individus comme une chercheuse, bien que la très grande majorité connaissait mon travail et se sentait justement stimulée pour parler de ce sujet. Il n'y a donc pas eu de camouflage, mais l'utilisation de mon réseau personnel pour comprendre les représentations, les pratiques, les relations des Métropolitains de façon plus ethnologique. Ce réseau personnel était constitué de 90 % de Métropolitains : 21 personnes dans le cercle proche, 23 personnes dans le cercle de relations moins intimes, plus de 20 personnes dans les fréquentations ponctuelles.

#### Une observation systématique ponctuelle

C'est ici une observation appliquée à certains lieux de sociabilité suivant différents jours de la semaine, heures de la journée, périodes de l'année, suivant des fiches d'observation conçues au préalable, renvoyant aux thématiques du sujet (Annexe 3 : Fiche d'observation). Ainsi, le carnaval (défilés et bals), les bars-restaurants, la ballade du Rorota, la plage de Zéphir et de Montjoly, les places publiques de Cayenne, les lieux de consommation (divers magasins), les lieux culturels (cinéma, spectacles, carnaval, fête Hmong...) ont été soigneusement observés. L'observation a servi à repérer les fréquentations des lieux de vie, leur fréquence, les interactions des populations, leurs attitudes. J'ai aussi observé plusieurs lieux d'habitation où logent des Métropolitains afin de comprendre leur manière de vivre, leur espace privé en Guyane.

#### **II-5-c- Les entretiens**

Les entretiens ont été de plusieurs natures, au nombre de 145, ils ont concerné plusieurs types de publics et eu différents objectifs. Ils sont par contre tous semi-directifs, dirigés par un guide d'entretien formulant une question de départ et les points essentiels à aborder. Ainsi, comme l'écrivent A. Blanchet et A. Gotman « Le guide d'entretien se distingue ainsi

fonctionnellement du protocole du questionnaire dans la mesure où il structure l'interrogation mais ne dirige pas le discours » (1992 : 64) (Annexe 4 : Liste des entretiens réalisés).

### Entretiens exploratoires

J'ai d'abord mené des entretiens exploratoires. La préenquête effectuée la première année m'a permis de sonder mes différents guides d'entretien, de confirmer la faisabilité du sujet et sa pertinence. Ces entretiens ouvraient la voie de tout ce qui allait suivre, il fallait donc qu'ils soient d'objectifs et de natures différents. J'ai mené 16 entretiens semi-directifs<sup>17</sup> (mis à part les deux récits de vie qui ont été enregistrés, tous les autres ont été l'occasion d'une prise de note pendant l'entretien) : 2 entretiens-récits de vie avec des Métropolitains, 5 entretiens avec des personnes d'autres groupes culturels et 9 entretiens avec des personnes de référence d'un milieu social (1 dans le milieu protestant, 1 d'une administration locale, 1 du réseau associatif caritatif, 6 spécialistes de différents domaines de recherche en sciences sociales).

### Entretiens « récit de vie »

Mon travail s'appuie en grande partie sur 73 entretiens avec des Métropolitains. Le but était de saisir de l'intérieur la manière dont ils s'intègrent à la société guyanaise, il me fallait donc une bonne compréhension de leur expérience en Guyane. Je nomme ces entretiens « récits de vie », non pas parce qu'ils recouvrent le récit de toute la vie des individus, mais parce qu'ils sont orientés de façon à saisir dans son entier la vie passée en Guyane par le Métropolitain. Je ne me suis donc que peu intéressée à la vie précédant le passage en Guyane sauf avec des questions sur la migration, la famille, les retours dans l'espace métropolitain<sup>18</sup>. Ce passage en Guyane, je voulais l'analyser suivant les trois axes annoncés dans la partie théorique. Ainsi le guide d'entretien s'est basé sur cette trame conceptuelle.

De cette trame générale, j'ai construit des entrées, puis des indicateurs afin de former le guide d'entretien définitif (Annexe 5 : Guides d'entretien). Un questionnaire a été passé à la fin de chaque entretien dans le but de comprendre les pratiques des Métropolitains et de les analyser de façon claire. De plus, je remplissais pour chaque entretien une fiche signalétique de la personne, en précisant que l'entretien était évidemment anonyme. Il y a 73 entretiens, non que ce nombre a été prédéterminé d'avance, mais les hypothèses ont été au fur et à mesure

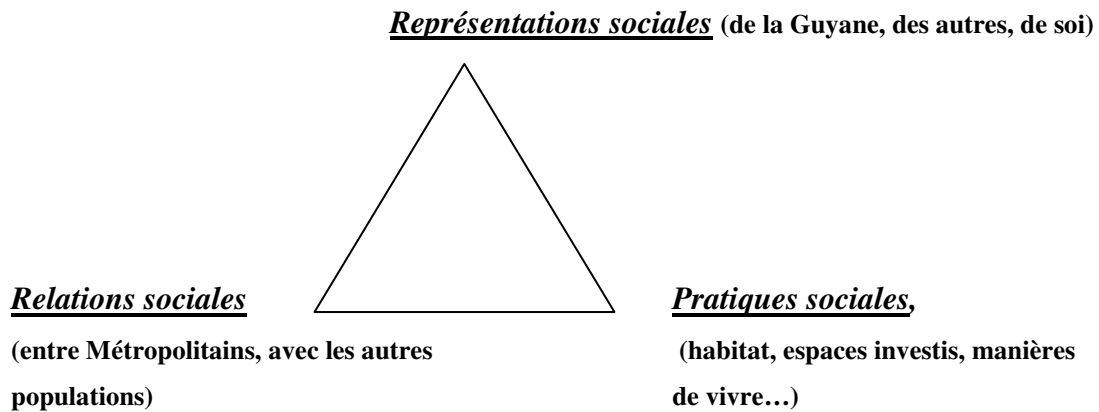
---

<sup>17</sup> Ces entretiens de la préenquête ont été utilisés dans le corpus des entretiens.

<sup>18</sup> Malgré tout, les entretiens ont souvent dérivé naturellement sur des périodes de l'enfance, de la vie antérieure à la Guyane apportant une grande richesse dans la compréhension de leur vie.

travaillées et je suis arrivée à un stade où les entretiens supplémentaires n'ont plus apporté d'éléments d'information. C'est ce que la théorie nomme « la saturation des modèles » : les dernières données n'apportent plus rien ou presque, le chercheur éprouve la validité de ces résultats.

Schéma 1 : Triangle de lecture de l'individu métropolitain



#### Echantillonnage pour les entretiens « récits de vie »

Il faut dire en tout premier lieu que l'échantillonnage n'est pas représentatif de la population métropolitaine. J'ai tenté dans l'écriture de ne pas faire croire aux lecteurs qu'il l'était même si j'ai utilisé des pourcentages se rapportant aux 73 individus interrogés. Si l'enquête n'est pas quantitative et ne porte pas sur un nombre large d'individus (elle n'est donc pas représentative de la population réelle), j'ai tout de même essayé de respecter une certaine répartition de la population suivant des critères déterminés afin de donner des tendances et on peut ainsi saisir toute la complexité de la situation et ses variables. Les choix exercés dans la sélection des individus à interroger reflètent les petites hypothèses de travail que nous avons implicitement en débutant ce travail. Comme le dit R. Quivy, l'entretien ne permet pas d'interroger plus de quelques dizaines de personnes, le chercheur tentera donc de diversifier au maximum les profils. La souplesse de l'échantillon n'enlève en rien l'intérêt de l'approche, il suffit de resituer chaque individu dans son rôle social, il s'agit de bien choisir ses informateurs. L'échantillonnage s'est d'abord formé sur 6 facteurs principaux, en essayant de garder les proportions de la population totale des « nés en métropole » données par l'INSEE : le sexe, l'âge, la catégorie socio-professionnelle, le temps passé en Guyane, la structure familiale et le lieu de résidence.



On ne peut pas avoir de représentativité sur un si petit panel d'individus. Cela pose le problème de la répartition des variables : il fallait par exemple trouver un homme, agriculteur, en Guyane depuis moins de 5 ans, entre 20 et 30 ans, dans une famille mixte.... Autant dire que parfois il n'est pas facile de trouver la personne adéquate. Il a été difficile de conjuguer les six paramètres, il y a forcément sur un petit échantillon l'une des variables qui est moins juste que les autres. D'autant plus que certaines petites hypothèses que je voulais étudier me semblaient plus importantes que la notion de représentativité plus que fragile dans le cas d'une enquête qualitative. Nous donnons des tendances. Il faut, par esprit de rigueur, noter les différences entre les personnes interrogées et l'ensemble du groupe métropolitain. Voyons les écarts entre les caractéristiques de la population interrogée et les caractéristiques des individus nés en métropole données par l'INSEE.

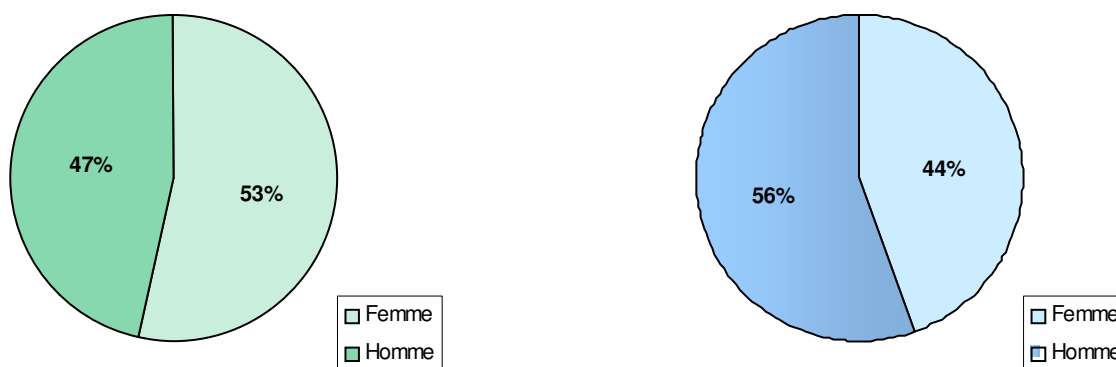
▪ *Le sexe*

J'ai interrogé plus de femmes que d'hommes par rapport aux données de l'INSEE.

**Graphique 1 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le sexe**

Population de l'échantillonnage

Population des individus nés en Métropole

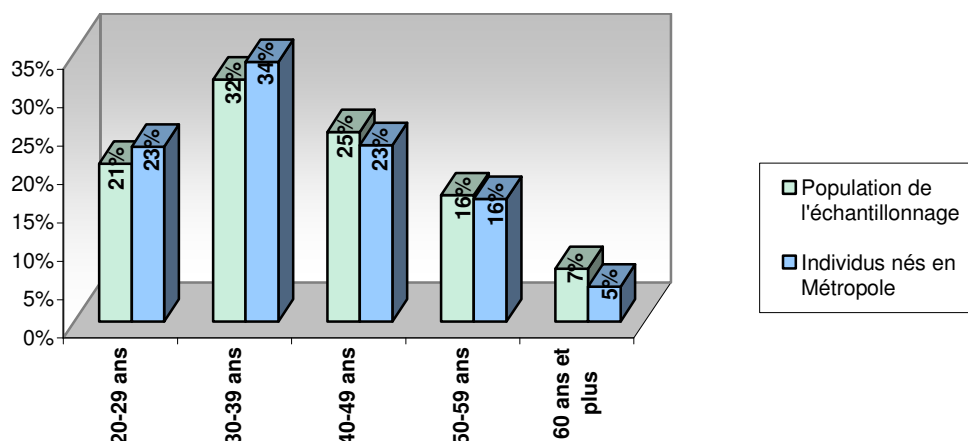


▪ *L'âge*

Je n'ai interrogé que des adultes et pris la limite de 20 ans pour cette catégorie. Cette frontière se base sur une estimation personnelle de l'âge moyen d'entrée dans un travail et donc d'autonomie par rapport à la famille. Mon sujet aurait pu se centrer sur les enfants et adolescents, mais j'ai préféré traiter des adultes. Cette préférence a été motivée par l'étude des chiffres de l'INSEE sur la population née en métropole. Ceux-ci font remarquer la forte proportion de population née en métropole dans la tranche d'âge 20-60 ans : période de la vie active. J'ai choisi d'élargir cette tranche d'âge en ne restreignant pas les entretiens avec des personnes d'âge supérieur afin de vérifier les hypothèses sur le temps passé en Guyane,

supposant que les individus les plus âgés étant aussi ceux qui avaient choisi de passer leur retraite en Guyane.

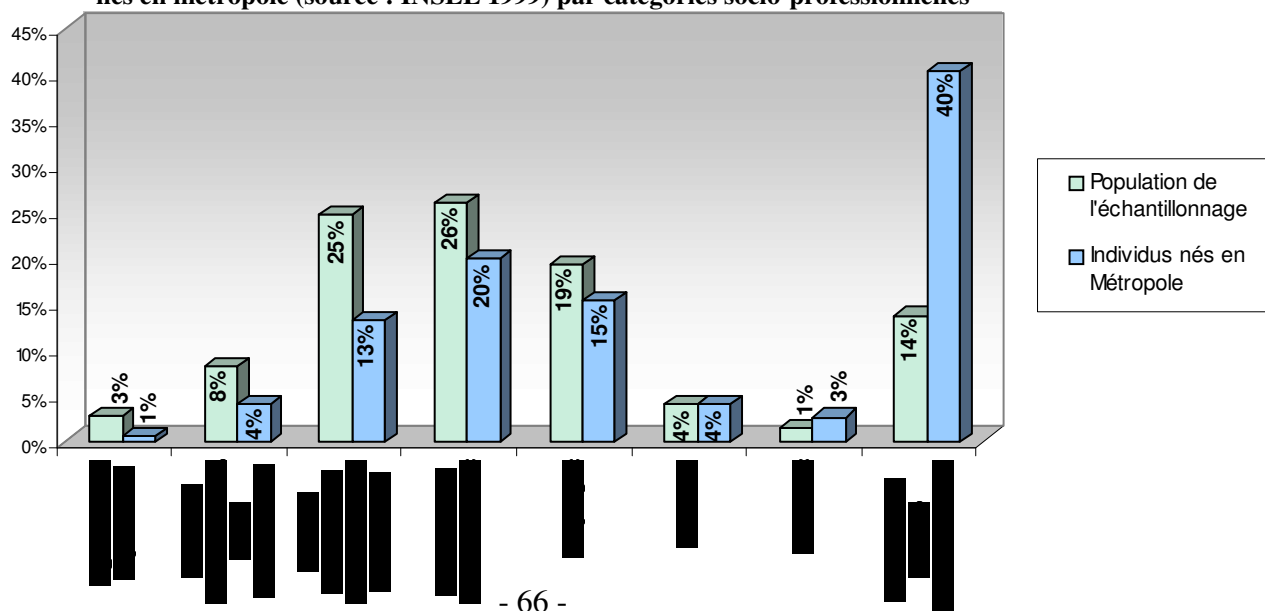
**Graphique 2 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) par tranche d'âge**



▪ **La catégorie professionnelle**

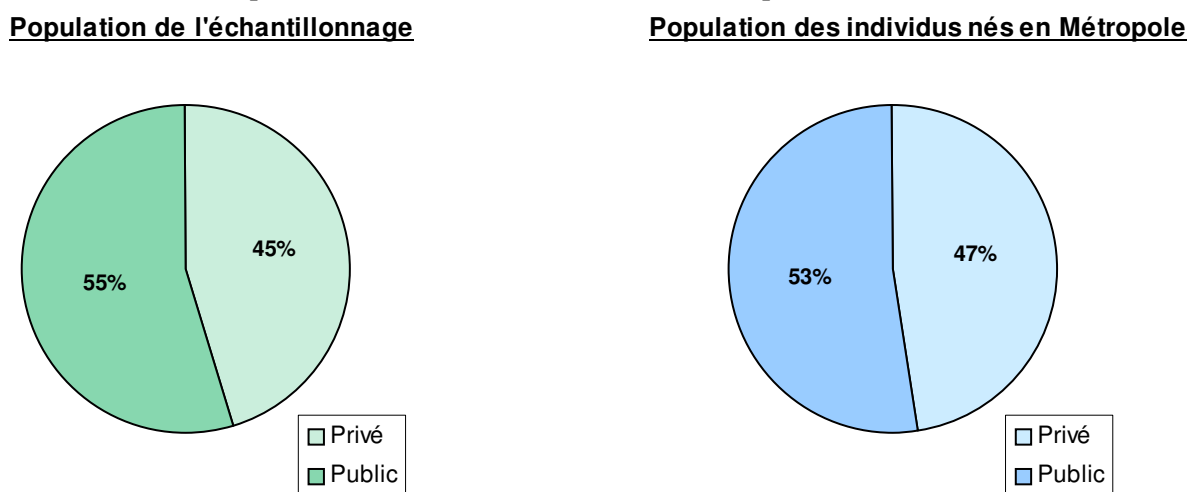
Dans les « autres sans activité professionnelle » se trouvent aussi les élèves et étudiants de 15 ans ou plus. N'ayant pas interrogé de jeunes en dessous de 20 ans, on peut facilement se rendre compte que la disproportion entre l'échantillonnage et les données de l'INSEE sur les catégories professionnelles vient de là. On peut sans doute aussi dire que nous avons interrogé moins de femmes au foyer que ce qu'il peut y en avoir dans la réalité. J'ai interrogé plus de cadres qu'il n'en aurait fallu et moins de professions intermédiaires. Cet aspect s'est trouvé orienté par le fait que je voulais interroger des individus capables de me donner des informations sur un secteur professionnel, donc en position de connaître ces données plus que ne pourraient le faire les professions intermédiaires. Mais les proportions des catégories socioprofessionnelles sont à peu près respectées.

**Graphique 3: Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source : INSEE 1999) par catégories socio-professionnelles**



L'échantillon reflète par contre bien la réalité de la distribution des emplois entre privé et public. Cette variable me paraissait très importante dans le contexte guyanais. Je voulais mettre à l'épreuve l'hypothèse que les individus du secteur privé liaient plus de relations avec la population locale et du coup s'intégraient différemment. Selon cette hypothèse, les gens du secteur privé s'intégraient moins au groupe métropolitain, car ils étaient en décalage par rapport à l'institution administrative d'Etat, fort pouvoir symbolique dans les représentations des autres populations.

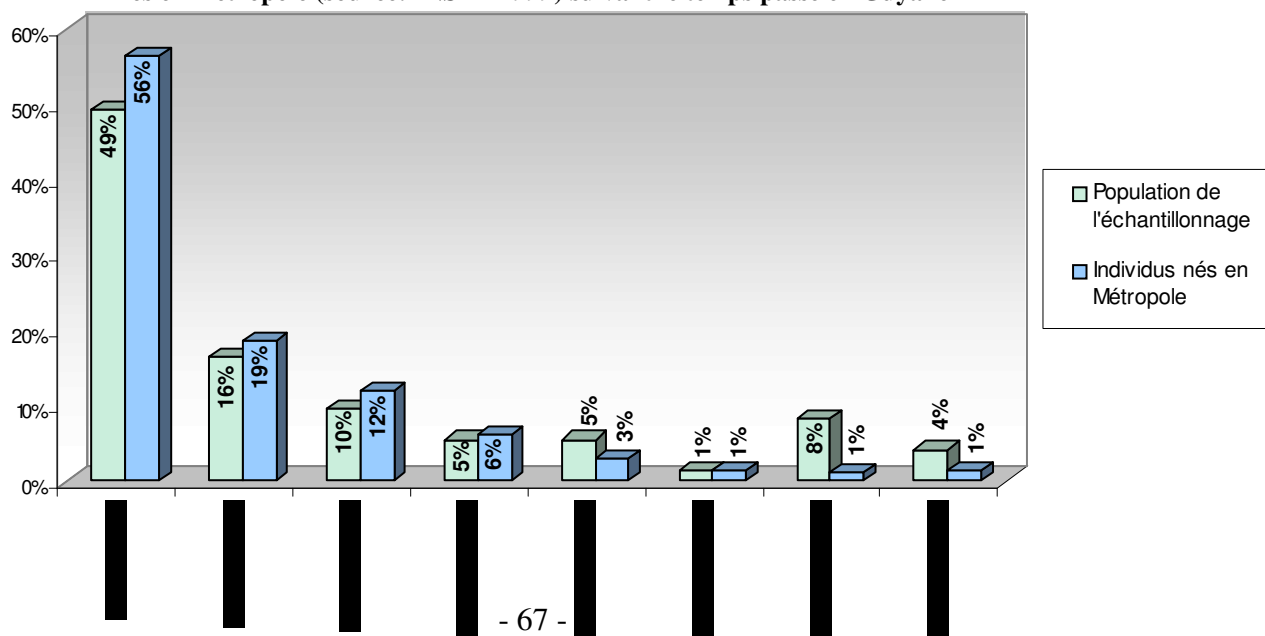
**Graphique 4 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le secteur professionnel**



▪ **Le temps passé en Guyane**

L'hypothèse selon laquelle plus un individu passe de temps dans un lieu, plus il s'assimile, voulait être sondée. Il y a donc plus de population au-delà de 25 ans de présence en Guyane que dans la population témoin.

**Graphique 5 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le temps passé en Guyane**



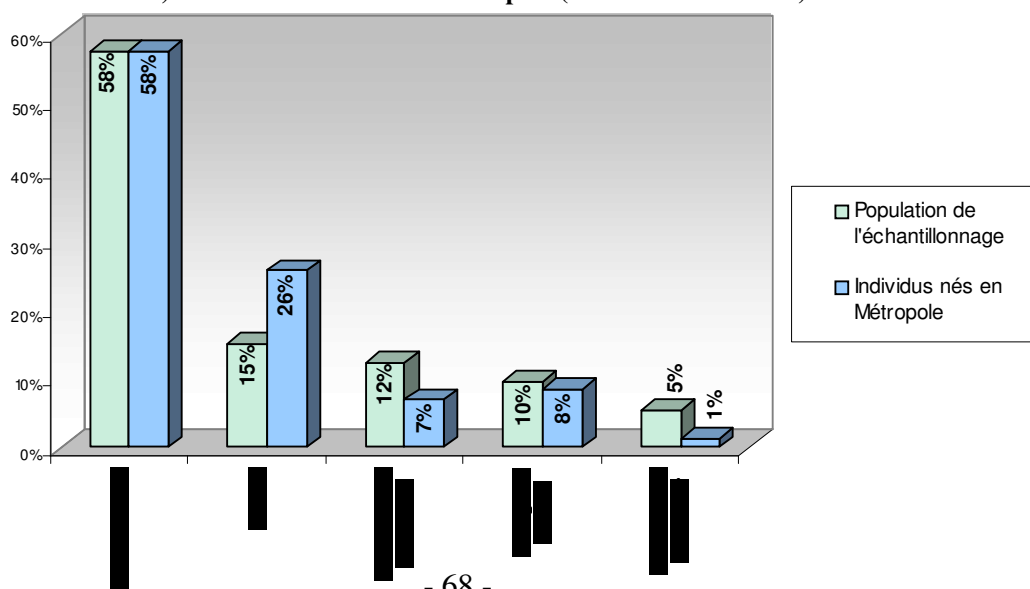
- **La structure familiale**

J'ai voulu répondre à l'hypothèse selon laquelle les individus en famille mixte (marié avec un individu non métropolitain) sont plus dans des relations interculturelles que ceux en famille métropolitaine. J'ai donc interrogé plus de couples que de célibataires, cela sera à prendre en compte dans l'analyse. Nous n'avons que 6 célibataires sur les 73 individus interrogés donc 8 % au lieu de 32 %. Il faudra tenir en compte de cet écart pour les généralisations. Il n'y a donc pas de représentativité des proportions réelles des familles mixtes ou non. Sur notre échantillon, plus d'hommes métropolitains sont dans des familles mixtes que de femmes métropolitaines.

- **Le lieu de résidence**

De plus, j'ai essayé de répartir les entretiens dans les espaces étudiés. Si la grande partie de la recherche se passe dans l'île de Cayenne, regroupant les trois communes de Cayenne, Rémire-Montjoly et Matoury, une partie des recherches concerne Kourou, Saint-Laurent et Apatou et quelques entretiens se sont déroulés dans les villages du littoral. J'ai mené 45 entretiens sur l'île de Cayenne, 11 sur Kourou, 9 sur Saint-Laurent, 5 sur Apatou, 1 sur Sinnamary et 2 sur Montsinéry. J'ai essayé de respecter les répartitions démographiques réelles de la population totale : 80 000 habitants dans l'île de Cayenne, 19 000 à Kourou et Saint-Laurent, 3 500 à Apatou. On aurait pu se référer à la proportion de Métropolitains dans chaque commune mais il m'a semblé plus représentatif de la situation de se baser sur les proportions de population globale, tout en tenant compte dans l'analyse des répartitions de la population métropolitaine. Globalement, l'échantillonnage respecte la répartition de la population. Une petite hypothèse stipulait que les individus vivant en site isolé s'intégraient moins au groupe métropolitain parce qu'ils étaient obligés d'adapter plus fortement leur culture, leurs pratiques.

**Graphique 6 : Répartition par commune de la population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et des individus nés en métropole (source: INSEE 1999)**



### Prise de contact avec les informateurs

J'ai utilisé la technique de la boule de neige afin d'entrer en contact avec les informateurs, pour les entretiens « récit de vie » comme pour les autres types d'entretiens. Le premier lien était, soit des gens de mes connaissances, soit des prises de contact personnelles. Chaque personne était invitée à donner un ou plusieurs noms d'informateurs. Je choisissais ensuite, suivant les exigences de l'échantillonnage les personnes que je devais contacter. La prise de contact se faisait par téléphone, en précisant le nom de la personne qui m'introduisait<sup>19</sup>, le sujet de la recherche, leur rôle comme informateur, le lieu de l'entretien (que j'ai tenté de faire au maximum chez les gens mais qui ont été parfois dans leur lieu de travail ou dans mon bureau de l'IRD) et sa durée approximative (qui a été très aléatoire : ils durent de 1H30 à 6H00 chacun, suivant le temps passé en Guyane par la personne, ses différentes implications dans la société et son envie de parler). A la fin de chaque entretien, je redemandais des noms d'informateurs en étant de plus en plus précise au fil de l'enquête sur les profils désirés. La première prise de contact a souvent été au téléphone.

Le fait d'être introduite par quelqu'un m'a largement ouvert les portes. Seules deux personnes n'ont pas voulu faire d'entretien et je me suis orientée vers d'autres informateurs. La technique de la boule de neige offre un autre avantage : celui de connaître les réseaux de relations qui sont formés et de voir vers qui nous envoient les individus. Quelques individus n'avaient pas de timidité à me recommander à des personnes qu'ils connaissaient eux-mêmes peu, mais la plupart m'ont envoyé vers des relations proches. Quelques-uns ont préféré prendre contact eux-mêmes avec leurs connaissances pour leur demander leur avis avant de me rappeler pour me donner leur numéro.

### Passation de l'entretien

Le rendez-vous, pour tous les types d'entretiens, se déroulait de la manière suivante<sup>20</sup> : rappel du sujet de façon large, indications sur la méthode, première question, puis relance et

---

<sup>19</sup> « Bonjour M..., c'est M...qui m'a donné votre numéro, je fais une thèse de sociologie dans le cadre de l'université de Montpellier sur la place des Métropolitains en Guyane ... est-ce que vous seriez d'accord pour que l'on fasse un entretien sur votre expérience et votre point de vue concernant ce domaine »

<sup>20</sup> « Bonjour, je suis Marion Thurmes, c'est M...qui m'a donné vos coordonnées, je fais une thèse de sociologie dans le cadre d'un doctorat à l'université de Montpellier, mon sujet traite de la place des Métropolitains en Guyane, la manière dont ils s'insèrent à la société... je vais vous poser des questions larges, ce qui m'intéresse c'est votre expérience et votre avis, donc sentez-vous libre de dire ce que vous voulez. Votre anonymat sera complètement respecté. ... afin de ne pas interpréter ce que vous dites et de ne pas oublier des éléments je vous

questions de réorientation. La quasi-totalité des entretiens s'est déroulée dans une ambiance conviviale voire chaleureuse. Un seul individu a été réellement peu courtois, alors que les trois-quarts m'ont offert à boire (j'ai même eu droit à du foie gras à Saint-Laurent !). J'ai été étonnée de la disponibilité des gens, un entretien qui devait durer une heure et demie (c'était le temps annoncé et respecté si la personne ne me faisait pas savoir qu'elle désirait continuer) a souvent été au-delà. Les individus ont la plupart eu envie de parler de leur expérience. Parfois les entretiens ont été renouvelés une seconde fois afin de compléter les questions non développées.

Contrairement à I. Hidair (2003) qui écrit avoir rencontré beaucoup de méfiance de la part des informateurs, j'ai pu constater la grande facilité avec laquelle les gens me recevaient et parlaient de leur expérience. Le fait d'être moi-même métropolitaine me plaçait tout de suite dans une similitude de position et facilitait leur discours. Cette relation m'informait déjà sur la nature des interactions entre les Métropolitains, la plupart se considèrent identiques aux autres dans ses expériences et dans ses opinions. Les individus interrogés ont souvent pris le parti de me tutoyer directement, dans la mesure où j'étais introduite par une connaissance proche et où j'étais jeune. Pourtant, il a fallu faire attention aux discours qui avaient fortement tendance à valoriser l'intégration de l'individu. Ainsi nous avons parfois interrogé d'autres personnes de l'entourage pour confirmer les propos d'un individu.

Avec les autres populations, par contre, la méfiance a été plus perceptible. Les individus ne se sont livrés qu'après un temps de parole assez froid et distant, sondant la façon dont j'abordais le problème. Il est évident qu'une recherche sur un groupe est toujours connotée et les individus ne veulent pas être pris en porte-à-faux. Mais l'accueil a toujours été chaleureux et les gens se sont prêtés au jeu.

### Entretiens spécifiques

45 entretiens ont été menés avec des personnes de tout groupe culturel, ayant une importance particulière dans un milieu social dont il m'intéressait d'avoir des informations ou une connaissance spécialisée. Le guide d'entretien est alors établi en fonction de chaque entretien dans le but de récolter des informations quantitatives, sur les structures, sur un milieu social.

---

*enregistre, ça ne vous dérange pas ? (Une seule personne n'a pas voulu être enregistrée), vous avez des questions ? Alors on commence »*

Ces entretiens ont servi dans le recueil de données mais aussi dans la connaissance des représentations. On peut dire que tous les entretiens avec les spécialistes ne se sont pas résumés à des données objectives, quantitatives, mais aussi bel et bien à un point de vue personnel de la situation guyanaise et de mon sujet. C'est pourquoi chaque entretien avec des informateurs de référence d'un espace social est aussi un entretien avec un individu subjectif, donc un outil pour récolter des représentations. Le seul fait de présenter mon sujet a été révélateur des représentations des individus, se livrant souvent à de grands débats sur l'existence des Métropolitains, leur unité, leur nature.... J'ai senti souvent que le sujet animait les individus et leur permettait de mettre en discussion des choses pensées mais non dites dans le quotidien.

Ces entretiens visaient à la connaissance de la position des Métropolitains dans le système social. J'ai donc interrogé de nombreux cadres administratifs, des chefs d'entreprise, des présidents d'association, des responsables de partis politiques. Cette recherche de données actuelles fut la plus fastidieuse des tâches. L'étude de certaines administrations a été privilégiée pour leur signification : l'Education Nationale (E.N.), la Direction Départementale de l'Equipements (D.D.E.), la Préfecture, la Police Nationale, la Région, la Direction Régionale des Affaires Culturelles (D.R.A.C.), l'Institut de Recherche pour le Développement (I.R.D.), je me suis attachée à dénombrer les Métropolitains et à identifier leur place hiérarchique afin de comprendre s'il y avait existence d'un groupe social. Au niveau des associations, il a été choisi de manière aléatoire cinq associations dans cinq catégories d'associations : sportive, culturelle, d'entraide, philosophique-religieuse, de protection de l'environnement. Les partis politiques ont été interrogés sur leurs membres (effectifs et activités) afin de cerner les domaines d'investissement des Métropolitains dans la société civile politique.

Cette partie du travail a été compliquée par l'ambiguïté de ma requête. Il s'agissait d'abord de trouver des données concernant la population métropolitaine. La définition même de la population métropolitaine est ambiguë, on peut y voir les Blancs originaires de la métropole ou nés en métropole comme le comprend l'appellation les « Métros » ou les individus nés en métropole sachant qu'il y a des personnes d'origine soit guyanaise, soit antillaise, donc noires que l'on nommera plutôt dans le langage courant « Négropolitains » (appellation qui est aussi donnée aux Noirs originaires des DOM ayant séjournés longtemps en métropole ou y étant nés). Ce sujet est attaché aux questions « raciales », identitaires et s'oppose à la législation

française qui interdit l'établissement de données sur ces critères, d'où la difficulté à avoir des données officielles.

Ce travail est aussi sujet de tabou ou révélateur de tensions latentes (comme me l'a confirmé une revue diffusée en Guyane qui a refusé un article sur les Métropolitains, jugeant le sujet trop polémique). Certains ont refusé de répondre à mes questions (un syndicat, deux administrations déconcentrées de l'Etat), mais la plupart ont joué le jeu tout en ne sachant pas clairement comment j'utiliserai les données recueillies.

### Entretiens sur les représentations sociales des autres populations

L'un des objectifs de ce travail était de comprendre la relation entre le groupe hypothétique métropolitain et l'ensemble de la société guyanaise, de comprendre la cohésion sociale. On ne pouvait donc pas faire l'impasse sur le regard des autres et se limiter à la seule approche par les représentations des Métropolitains. 27 des entretiens se sont donc penchés sur les représentations que les autres populations, les individus non Métropolitains, avaient des Métropolitains et de la société guyanaise<sup>21</sup>. Ces entretiens ont été enregistrés ou pris en note suivant la situation.

Vu le peu d'entretiens faits, je n'ai pas voulu faire d'échantillonnage, mais simplement tenté de faire un tour d'horizon en variant les groupes d'appartenance et les profils personnels. Il est vrai que je voulais axer ma réflexion sur la relation avec les Créoles guyanais, pressentant qu'ils étaient la plus grande minorité numérique mais aussi symbolique. J'ai donc interrogé plus de Créoles guyanais que d'autres populations. Cela découlait aussi du fait que j'étais avant tout intéressée par les relations sur l'île de Cayenne, lieu où les Créoles sont majoritaires. Mais cette relation privilégiée dans notre étude a été réduite par l'observation participante auprès d'autres populations et par la documentation.

---

<sup>21</sup> Phrase type d'introduction : « *Merci d'être venu, donc, dans le cadre d'une thèse de sociologie, je m'intéresse à la façon dont les différentes populations vivent ensemble en Guyane, et notamment à la place des Métropolitains. Votre avis personnel m'intéresse particulièrement.* »



## **II-6-L'analyse**

Puisque trois outils d'investigation étaient en marche, il fallut analyser les trois matériaux disponibles pour en tirer du sens : on avait donc un corpus de documents, un corpus d'observations et un corpus d'entretiens (l'ensemble des discours produits). L'analyse des fiches d'observation a été bien plus simple. Après avoir classé les informations, nous avons noté les éléments importants en faisant un aller-retour permanent entre les thèmes étudiés et les prises de note. De même, les documents ont été travaillés comme dans toute recherche à l'aide de fiches de lecture et d'un va-et-vient constant entre les ouvrages, la réflexion et l'écriture. Les documents de l'INSEE ont été traités avec le logiciel Excel (tableaux croisés) qui donne la possibilité de montrer des corrélations entre les données. Enfin, le plus gros travail résidait dans l'analyse des entretiens.

Une partie de l'analyse a consisté à trier les informations dans un entretien afin de déterminer lesquelles relevaient des représentations, lesquelles relevaient d'une connaissance objectivée.

Les entretiens enregistrés ont été retranscrits (Annexe 6 : Exemples de retranscription des entretiens). La technique de retranscription que j'ai utilisée se trouve à l'intermédiaire entre celle proposée par Jean-Claude Kaufmann (1996), Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut (1983). Comme J.-C. Kaufmann nous ne sommes pas pour une retranscription intégrale des entretiens, qui dénature le sens et la forme de celui-ci. Mais tandis que pour lui, il est préférable de réécouter plusieurs fois les bandes en prenant des notes sur des fiches et que pour J. Poirier, S. Clapier-Valladon et P. Raybaut, le récit de vie doit être obligatoirement transcrit intégralement, j'ai opté pour un compromis : une retranscription quasi-exhaustive des entretiens. J'ai retranscrit les entretiens, mais en occultant les répétitions, les tics de parole et les idées qui sortaient de l'entretien (comme le dit J.-C. Kaufmann : le chien passe par la maison !). J'ai commencé par retranscrire quatre entretiens intégralement, sans que cette méthode soit convaincante : elle prend énormément de temps, l'analyse que l'on en tire n'en est pas meilleure ; elle paraît aussi déformer le discours des individus. Si l'on retranscrit le langage oral en écrit, cela donne forcément un discours mal dit et fait passer les individus pour plus incohérents, plus simples que ne le sont leurs propos. Dans le sens inverse, ne prendre que des notes partielles, choisir les éléments pertinents, ne permet pas de prendre en compte le sens caché et est une menace supplémentaire de laisser parler sa propre subjectivité.

### L'analyse thématique ou analyse horizontale

Nous avons ensuite construit des grilles d'analyse (Annexe 7 : Différentes grilles d'analyse) et classé les informations par grands thèmes (relations sociales, pratiques sociales, représentations sociales) puis par sous-thèmes (relations avec les Métropolitains, images de la Guyane avant de venir, type d'habitat...). Comme l'écrit Laurence Bardin « La catégorisation a pour objectif premier de fournir par condensation une représentation simplifiée des données brutes ». (1977 : 120). La grille d'analyse permet de faire une analyse horizontale entre les différents récits : ils sont retranscrits, relus et découpés en fonction de chaque thème-objet prévu dans une première grille.

Une deuxième grille d'analyse a permis le regroupement des informations dans chacun de ces thèmes. Le discours a été réorganisé, sans en changer l'énoncé. Cette grille a mis en relief des récurrences dans les discours, des items, des images traversant tous les discours. Ces items ont eux aussi été classés afin de comprendre quel individu citait quel item et combien d'individus le citaient. J'ai donc rassemblé des items récurrents et significatifs et analysé leur structure. Par exemple, dans le grand thème « représentations sociales », nous avons répertorié les images attribuées aux Businenge par les individus. Cette phase nous a permis de faire le point entre les représentations individuelles et les représentations collectives. On a pu dégager des classements, des typologies. Mais aussi dégager les nuances personnelles.

Enfin un troisième type de grille d'analyse a été utilisé, cette fois de manière plus synthétique, les items ont été repris et ils ont été mis en relation avec d'autres variables. Ce travail s'est fait à l'aide du programme Excel, à partir d'un tableau d'ensemble décrivant les pratiques de chaque individu, ses caractéristiques personnelles, ses représentations. Il a été nécessaire de créer des mots-clés, des catégories afin de mettre en comparaison les profils des individus. On a par exemple défini deux types de relations, « relations mixtes » ou « relations communautaires ». On a aussi pu analyser la corrélation entre la pratique des langues de Guyane par les Métropolitains et leurs représentations des autres populations.

Cette partie d'analyse a été un travail long et fastidieux, dans lequel il aurait été facile de se perdre. Il a fallu être très méthodique et patient pour ne pas tomber sur des résultats conformes à nos pressentiments bien plus évidents que le travail donné par une analyse rigoureuse. On aurait pu continuer longtemps l'analyse des entretiens et la corrélation des différentes variables tellement les discours sont riches d'informations, « certes, toute analyse

de contenu a ses limites car elle n'est jamais achevée, car elle est toujours travail subjectif sur un matériel humain ». (Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut 1983 : 166). Mais je pense en avoir tiré tout de même une grande partie.

### L'analyse par individu ou analyse verticale

Une fois l'analyse transversale faite, nous avons aussi envisagé les entretiens dans leur entier, pour un individu. Nous avons voulu dégager la logique interne d'un parcours de vie. Cela nous a permis d'avancer une typologie des individus. Nous avons repris toutes les grilles par individu, relu les entretiens plusieurs fois afin de dégager leur sens. Tous les individus que nous avons interrogés ont des profils intéressants et mériteraient qu'on décrive leur vie en Guyane. Ne pouvant exposer les 73 profils d'un bloc, j'ai pris le parti de livrer, au fur et à mesure de l'analyse, des bribes de discours de ces individus. Cette technique de rédaction permet de rester au plus près des trajectoires individuelles.

## **II-7- Les limites de la recherche**

### La subjectivité omniprésente

Il y a dans tout travail qualitatif comme quantitatif le risque d'interprétation des données. Le travail de thèse est avant tout un travail personnel, orienté par une conscience, un positionnement, malgré les précautions prises pour objectiver le travail. Le même sujet traité par quelqu'un de différent donnerait une démarche différente et peut-être même des résultats différents. On cerne ici toute la problématique des sciences sociales, de leur scientificité. C'est pourquoi tout au long de ce travail, je ne cache pas mes orientations : c'est aussi la richesse des sciences sociales de décrire des réalités tout en prenant en compte le cadre dans lesquelles elles s'inscrivent.

Ainsi, lorsque j'ai travaillé sur les entretiens et les représentations, j'ai classé les items en items à connotation négative, items à connotation positive et items neutres. La répartition en ces trois catégories n'a pas été sans mal puisqu'elle s'est basée sur une évaluation personnelle des discours par rapport à la manière d'employer les mots, l'intonation des individus, la place dans le discours. Un même item a pu se trouver dans deux catégories suivant la manière de le citer. Ce cas n'est qu'un exemple significatif mais toute l'analyse est empreinte de

subjectivité puisqu'il y a des choix à faire dans le classement de l'information. De la même manière l'analyse des données quantitatives de l'INSEE est orientée subjectivement, par le choix des données qui fut le mien (en fonction de l'intérêt de l'étude), par la corrélation entre certaines variables :

### La méthode qualitative

La méthode qualitative présente un avantage et un inconvénient : elle permet de mettre en valeur la complexité des phénomènes sociaux, la variété des profils ; mais elle limite également la généralisation des conclusions du travail. En ne travaillant que sur un nombre restreint d'individus, on ne peut tendre à la représentativité, donc à la généralisation des résultats. Dans un autre sens, la petitesse du panel d'individus ne permet pas de traiter l'ensemble des profils des Métropolitains et risque de mettre l'accent sur un certain type parce que le hasard aura voulu que nous interrogeons deux personnes de profil proche. On ne peut enlever une part de hasard dans la sélection des individus malgré tout le soin apporté à cette étape du travail.

### Un sujet large

En connaissance de cause, j'ai choisi de me centrer sur un groupe culturel mais de manière large sans sélectionner un aspect de ce groupe. Je me rends bien compte que l'étude des Métropolitains dans un milieu social (le secteur associatif, le CSG...), sur un concept plus restreint (les représentations sociales de l'autre, les manières d'habiter) ou encore d'un type de Métropolitains (les femmes, les jeunes, les enseignants...), nous aurait donné des résultats plus précis et nous aurait permis de faire une recherche plus approfondie. Un sujet assez large présente l'intérêt de donner une vision d'ensemble mais aussi l'inconvénient de ne pas entrer dans les détails et la complexité de chaque sous-thème. Cela donne matière à réfléchir pour la suite de mes recherches.

### Un sujet centré sur un groupe culturel

Il ne s'agissait pas de traiter l'ensemble de la société, ce qui est impossible, mais de donner un angle de vue de cette société : la cohésion sociale de la Guyane à partir d'un groupe culturel. L'inconvénient est peut-être, malgré tous les soins apportés à ce domaine, de ne pas avoir mis assez l'accent sur les jonctions entre les populations, les espaces d'interculturalité.

**DEUXIEME PARTIE :**

**LES DETERMINANTS SYMBOLIQUES ET  
OBJECTIFS DE L'EXISTENCE D'UN GROUPE  
METROPOLITAIN**

Il s'agit ici d'étudier l'impact de la structure de la société sur la formation des groupes culturels. Les déterminismes sont les causes et conditions des faits sociaux. Deux éléments déterminent la construction d'un groupe métropolitain : le système symbolique, le monde des images des représentations et les caractéristiques socio-économiques. Il s'avère que le groupe métropolitain prend forme par ces systèmes. Il répond à un système social propre au contexte guyanais. Son émergence et sa reproduction sont donc un effet du contexte. L'histoire a contribué à fonder une identité de groupe aux Blancs de Guyane, qui perdure dans les représentations actuelles. Mais cette identité est aussi une réalité socio-économique : les Métropolitains forment une classe sociale distincte.

La structure de la société montre qu'il y a un groupe métropolitain. Nous allons voir comment l'histoire, les représentations des autres populations et les caractéristiques objectives des Métropolitains ont structuré cette population en groupe à part entière dans la société guyanaise.

## **Chapitre I. LA SOCIÉTÉ DÉCOULE D'UNE HISTOIRE**

On ne peut comprendre la société actuelle sans comprendre la manière dont elle s'est formée au cours du temps. Selon G. Balandier (1985), les configurations sociales anciennes composent le « sous-sol » de la société actuelle. C. Lévi-Strauss, un des grands noms de l'anthropologie, a défendu à maintes reprises la complémentarité de l'histoire et de l'ethnologie. En parlant de ces deux disciplines, il écrit : « c'est seulement quand elles aborderont de concert l'étude des sociétés contemporaines qu'on pourra pleinement apprécier les résultats de leur collaboration et se convaincre que, là comme ailleurs, elles ne peuvent rien, l'une sans l'autre » (1974 : 39). Cette première partie se propose en effet d'établir un bref historique de la présence des Français blancs en Guyane. Il s'agit de faire une lecture de l'histoire, en se basant sur le travail d'historiens et sur les récits de protagonistes de l'époque. En retraçant les faits historiques qui concernent la société guyanaise, nous mettons à jour la position des Métropolitains dans la société guyanaise, leurs relations à la population globale et les représentations qu'ils inspirent à chaque période.

Les Métropolitains vivant actuellement en Guyane n'ont pas d'ascendance directe en Guyane. Les premiers Blancs en Guyane étaient les colons venus de France, ils ont été un temps des Blancs créoles (nés sur le sol guyanais) mais n'ont pas fondé de groupe à part. Il n'y a donc pas de Blancs créoles ou de Békés comme aux Antilles (descendants actuels des colons). Comme l'écrit M.-J. Jolivet : « c'est tout d'abord, la disparition des Blancs créoles (en tant que groupe bien identifié) durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la fin des plantations n'ayant jamais pu être compensée par la reconversion, au reste très fortement concurrencée, dans les activités liées à l'or » (1990 : 14). Les premiers Blancs colons n'ont pas formé de groupe social qui aurait résisté à l'histoire jusqu'à aujourd'hui.

Les Blancs créoles n'ont pas su se maintenir économiquement à la fin de l'esclavage. Ainsi, « trop peu prospères pour rétablir aisément la situation compromise par la fuite de la main-d'œuvre libérée, en obtenant, comme leurs homologues antillais, la mise en œuvre d'une vaste politique d'immigration sur contrats, les planteurs guyanais ne parviennent pas même à prendre durablement le contrôle du commerce d'import-export qui passe aux mains des investisseurs métropolitains ou antillais » (M.-J. Jolivet 1986a : 19). Ciro-Flamarion Cardoso, historien, ajoute d'autres facteurs à cette cause économique. Il écrit : « sans capitaux pour la plupart, peu nombreux, en proie à un climat si différent de celui de l'Europe, à des maladies endémiques, à des épidémies meurtrières, souvent à l'alcoolisme, au manque de femmes blanches, ils disparurent en tant que groupe ethnique différencié au XIX<sup>e</sup> siècle (...) les dernières familles créoles blanches disparurent sans laisser de traces, entre 1848 et 1890 » (1999 : 328). Les Blancs créoles partirent en Métropole ou se métissèrent avec la population locale. Il n'y a donc pas de lien biologique entre les Blancs actuellement présent en Guyane et les colons du XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles.

Mais des Blancs ressortissants de la métropole ont toujours été présents en Guyane sans qu'il n'y eut de continuité biologique entre eux. Les Métropolitains actuellement présents en Guyane sont en grande majorité (nous le verrons dans le troisième chapitre de cette partie) des migrants récemment arrivés en Guyane et pour quelques-uns nés en Guyane, des enfants de migrants. Seules quelques familles descendent des bagnards et sont restées blanches, c'est ici le lien biologique le plus lointain qu'il existe. Mais il y a toujours eu une présence blanche en Guyane issue de la Métropole. Les Français blancs ont été tour à tour colons, esclavagistes, bagnards, chercheurs d'or, cadres administratifs, ingénieurs du Centre Spatial Guyanais et sont aujourd'hui reconnus sous l'appellation de « Métropolitains ». Nous allons découper

l'histoire guyanaise, en nous inspirant du travail de plusieurs historiens, en trois périodes : la colonie esclavagiste, la colonie non-esclavagiste et le département.

Le peuplement de la Guyane débute il y a plus de 6 000 ans, avec l'installation de ses premiers habitants. Venus d'Asie orientale après avoir traversé l'océan Pacifique, ils forment des sociétés de chasseurs et pêcheurs dans les forêts de l'Amazonie. De l'erreur de Christophe Colomb, en 1492, qui croit découvrir les Indes, ces habitants prennent, pour les Occidentaux, le nom d'Indiens puis d'Amérindiens. Premier regard d'Européen, la diversité des peuples installés se résume dès lors à un seul, « amérindien », tandis qu'il y aurait à cette époque plus d'une vingtaine de peuples différents. Ces premières sociétés du territoire guyanais sont bouleversées dès le XVII<sup>ème</sup> siècle par l'arrivée des Européens.

## **I-1-Une colonie esclavagiste (1656-1848)**

La France du XV<sup>ème</sup> au XVII<sup>ème</sup> siècle va entreprendre de grands voyages pour découvrir et s'approprier les richesses du monde. Un document de Colbert de 1662 est très clair sur le but de la colonisation qui tend à fortifier le système économique français. Ceci se confirmera d'ailleurs dans la mise en place du système de l'« Exclusif » qui ferme les relations commerciales aux deux pôles de la mère patrie et de la colonie, excluant les étrangers de toutes activités commerciales.

L'expansion européenne s'établit en Amérique du Sud. Les Portugais se basent au Sud de la Guyane, les Espagnols sont à l'Est. De 1604 à 1652, la France tente en vain de s'installer en Guyane : elle se dispute les terres de Guyane avec les puissances hollandaise et anglaise et son ignorance du milieu naturel provoque misère et maladie. Dès cette époque, les colons pillent les abattis des Amérindiens. En 1664, la Guyane devient terre française (excepté la période entre 1800 et 1815 d'occupation portugaise). Jusqu'en 1848, la Guyane sera une colonie esclavagiste<sup>1</sup>. L'esclavage est la solution au manque de main-d'œuvre. Dès le début de la colonie, les Français font venir de l'Afrique de l'Ouest des cargaisons d'esclaves qu'ils emploient pour la plupart sur les plantations, mais aussi dans les villes. Selon C.-F. Cardoso « la traite d'esclaves noirs vers Cayenne commença probablement vers 1670 » (1999 : 327) et l'esclavage fut aboli en Guyane le 10 Juin 1848. Cette période marque encore fortement les



esprits, comme le montre cette phrase d'Elie Stephenson, écrivain guyanais : « La Guyane est un produit du système colonial et de l'esclavage » (Stephenson 1978 : 23).

La France base le développement de la colonie sur l'unique activité économique des plantations agricoles. La colonie se caractérise par une faible population et une économie à la traîne. En 1716, la population totale de la Guyane n'était que de 2 961 personnes y compris les travailleurs indiens (Cardoso 1999 : 189). En 1737, la population est très peu nombreuse avec 4 300 esclaves et environ 500 Blancs (Calmont 1990 : 95). En 1789, il y a toujours peu de population : 12 800 habitants dont 11 000 esclaves, 1 300 Blancs et 500 Noirs libres (on ne compte pas les Amérindiens ni les Marrons). On est loin des chiffres des colonies des îles<sup>22</sup>. En Guyane française, il n'y a qu'une centaine d'habitations. A la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la Guyane est pourvue de quelques 150 habitations disséminées sur le littoral. En 1807, on compte 15 483 individus. Au début des années 1840, on dénombre 500 habitations, dont les trois-quarts ne sont que de petites exploitations vivrières, ne comptant qu'un ou deux esclaves (Jolivet 2001 : 12). Bien que la Guyane n'ait jamais eu l'envergure numérique des Antilles, elle a aussi vécu la colonisation blanche et l'horreur de l'esclavage. Les esclaves noirs, originaires d'Afrique, sont importés pour assurer la main-d'œuvre essentielle au développement de la colonie.

Durant cette période de deux siècles, cinq groupes se distinguent : les Amérindiens, les colons blancs, les esclaves noirs, les Noirs marrons et les gens de couleur libres (ou Noirs non-esclaves).

#### *Les Blancs colons (fonctionnaires, planteurs, commerçants, explorateurs, jésuites)*

Les Blancs n'ont jamais été numériquement nombreux. De 1716 à 1817, ils n'ont jamais dépassé 2 401 personnes (Cardoso 1999 : 329). Le manque de population en Guyane préoccupe l'administration qui, en 1763, décide d'envoyer 10 000 personnes de métropole afin de repeupler la Guyane et d'y développer les plantations : c'est « l'expédition de Kourou ». Ce projet milite en faveur d'une colonisation blanche (Michel 1989). Mais l'accueil n'a pas été préparé et l'échec est retentissant : de nombreux individus meurent de maladies et de misère. L'image de l'enfer attribuée à la Guyane se renforce. 6 000 individus

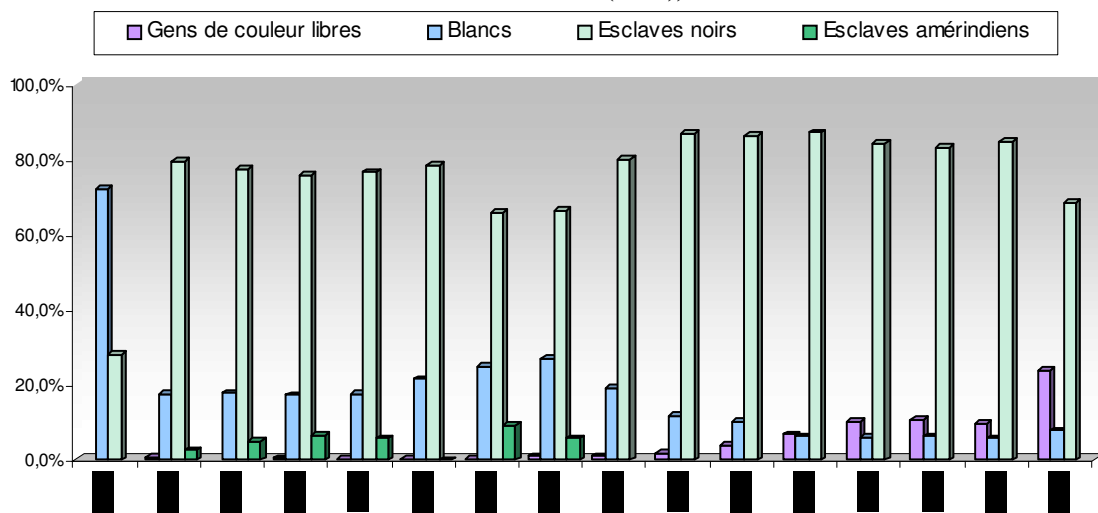
---

<sup>22</sup> La Martinique a 96 000 habitants (dont 80 000 esclaves), la Guadeloupe a 107 000 habitants (dont 90 000 esclaves) et Saint Domingue a 560 000 (dont 500 000 esclaves).

mourront, la plupart des autres se réfugient dans les îles du Salut avant de regagner la France. Seuls finalement 400 à 500 individus s’implanteront en Guyane, sur Sinnamary. Les rescapés s’installent en petites propriétés, pratiquant une agriculture de subsistance, la culture du coton, mais surtout l’élevage et l’exploitation du bois. Ces petites propriétés ont très peu d’esclaves.

Les Blancs n’excéderont pas les 19 % de la population totale (les Amérindiens ne sont pas comptés). Si leur présence a marqué l’histoire, c’est dans la nature de celle-ci : dans la domination administrative et dans le système esclavagiste mis en place. On trouve des estimations de la répartition des groupes sociaux, ici selon Jennings (1995 : 254), au début de la période esclavagiste. Les Blancs ne sont majoritaires que dans les premières années de colonisation, avant la venue des esclaves. Les Blancs représentent toujours, entre 1677 et 1698 moins du tiers de la population (en 1677, les Blancs représentent 17 % de la population totale comptée ; ils sont 27 % en 1698). En 1720, ils sont 20 % de la population, proportion qui décroît rapidement pour ensuite se maintenir dès 1817 autour de 6 % (Cardoso 1999 : 330). Ils sont 6 % en 1819 et 1828 (S. Mam Lam Fouck 1986), puis remontent à 8 % en 1848. Le graphique suivant met aussi en valeur la croissance évidente du groupe des gens de couleur libres. Moins de 1 % en 1677, ils représentent à l’abolition de l’esclavage près de 24 % de la population totale.

**Graphique 7 : Répartition des individus selon les classes socio-raciales pendant la période de colonisation esclavagiste ( source: 1665-1698: Jennings (1995 : 254) ; 1720 et 1817: Cardoso (1999 : 330) ; 1819-1848: Mam Lam Fouck (1986))**



Reprenons une citation de Serge Mam Lam Fouck, historien, pour illustrer la structure de la société esclavagiste fondée sur trois classes : les Blancs, les affranchis ou gens de couleur libres et les esclaves : « la société esclavagiste établit en effet une hiérarchie rigoureuse entre

les différentes classes qui la composent. Au sommet de cette hiérarchie sociale, les colons, habitants et propriétaires en majorité, les maîtres, appartiennent à l'origine tous à la race blanche. Les Blancs sont détenteurs de tous les pouvoirs : économiques, politiques, religieux et culturels. Le monde des Blancs est celui de la civilisation. Les affranchis ou gens de couleur libres constituent une classe tampon entre celle des esclaves et celle des maîtres. Les affranchis n'aspirent qu'à se fondre dans le monde des Blancs. La masse des esclaves, sur les bras desquels repose la prospérité de l'économie, occupe le bas de l'échelle sociale. Les lois et la pratique sociale ne leur reconnaissent pas la qualité d'homme : les nègres sont des meubles au sens juridique du terme (...) Le monde des Noirs est celui de l'ignorance et de la sauvagerie » (1986).

Les groupes se construisent donc sur la combinaison de particularités raciales et de caractéristiques sociales. Les relations entre les populations se résument essentiellement à celles entre maîtres et esclaves, entre le possesseur des moyens de production et le producteur du travail. Mais elles sont aussi des relations de couleurs. Un Blanc qui n'est pas propriétaire et il y a de nombreux Petits Blancs, entretenus par les Jésuites, reste tout de même dans la classe des dominants. Il ne peut être déchu de son prestige lié à la couleur. De la même manière, une personne de couleur libre, peut avoir un certain capital, mais ne devient pas membre du groupe blanc. Comme le l'écrit C.-F. Cardoso, la société esclavagiste était une société à « stratification sociale à base ethnique » (*op. cit.* : 349). La nécessité économique de se procurer de la main-d'œuvre tombe inmanquablement dans un glissement racial.

Il y a donc une classe dominante coloniale, formée par les gros planteurs, les hauts fonctionnaires, le clergé, quelques gros commerçants. Cette classe possède la quasi-totalité des esclaves et n'est composée que de Blancs. Une classe intermédiaire englobe les petits planteurs ayant moins de 10 esclaves, les artisans, les petits fonctionnaires, les petits commerçants. Ils ne possèdent que peu ou pas d'esclaves. Dans cette classe, on trouve des Petits Blancs et des gens de couleur libres mais ici les deux se distinguent par la stratification à base ethnique. Le nombre de marginaux est relativement important par rapport à la population totale. Ce sont des Blancs misérables ou des gens de couleur libres qui n'ont pas réussi à trouver de travail ou encore sont tombés malades.

La dépendance à la France naît, tout est importé. Le pouvoir métropolitain est mis en place avec une administration, une armée, un gouvernement de la colonie. De ce fait, toutes les

positions sociales supérieures sont tenues par les Blancs. Les agents du roi, administrateurs et colons, sont très nombreux. Pierre-Victor Malouet, ancien Ordonnateur en Guyane, écrit en 1777 : « il y a ici cinq ou six cents hommes employés à garder, policer et confesser, pareil nombre de cultivateurs ; nous ne faisons pas mention des esclaves : le roi est obligé d'envoyer une solde à cette multitude d'agens, qui ne sont que des consommateurs stériles » (cité dans Cardoso 1999 : 354). Si l'on excepte la troupe, il y a une centaine de personnes payées par l'Etat, occupées par des tâches diverses. On peut les trouver dans les transports de voyageurs, comme employés de port, infirmiers ou travaillant dans les ateliers publics. Si les employés du roi sont en théorie indépendants des autres colons, il n'en est rien en pratique (*op. cit.* : 355-356) : un bon nombre d'administrateurs parmi les plus importants sont aussi des planteurs esclavagistes.

Les Blancs sont aussi, bien que plus rarement, commerçants ou artisans. Les gros commerçants blancs sont peu nombreux, l'Etat est le plus gros commerçant de la colonie. Il y a par contre, mais les sources manquent sur ce point, un nombre non négligeable de marginaux blancs, entretenus par les Jésuites. La grande partie des colons blancs est constituée des propriétaires planteurs : les « habitants ». Le colon est le plus souvent agriculteur exploitant. Selon C. F. Cardoso, les colons sont souvent d'anciens forçats, des engagés, des soldats faits cultivateurs, des vagabonds, des rescapés de malheureuses expéditions colonisatrices des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, des flibustiers, des corsaires, des colporteurs.

Parmi les Blancs, se trouvent aussi les Jésuites. Ils s'installent dès 1706 en Guyane avec pour but de christianiser les Indiens. On compte neuf pères Jésuites dans les 7 missions installées en Guyane. Les Jésuites seront expulsés de Guyane entre 1762 et 1764 par un édit royal. Les Jésuites, pour attirer les Indiens, leur font des petits cadeaux, mais le lien ne dépasse pas celui d'un intérêt matériel.

Décrivons le quotidien des colons planteurs. Par rapport à ceux des colonies des Antilles, les « habitants » de Guyane ne vivaient pas dans le faste. Selon C.-F. Cardoso, « les colons vivent éloignés les uns des autres, dans des conditions parfois très pauvres. Ils sont décrits comme paresseux, nonchalants, habillés d'un pantalon large et d'une veste de toile (...) les femmes passaient une grande partie de leur vie dans un hamac » (*op. cit.* : 357-358). La vie des colons était pauvre aussi bien matériellement que socialement. Les habitants qui se connaissent tous

ne peuvent pourtant pas entretenir de relations intimes puisqu'ils sont trop dispersés en Guyane. Les colons aiment pourtant à se fréquenter et l'hospitalité est largement pratiquée. Le seul cas de fréquentations assidues, qui dura peu, se déroule sur les terres basses de l'Approuague. Suite au projet de Guisan, quelques habitations sont proches les unes des autres et permettent des échanges entre les planteurs : « tous les habitants nouvellement établis à Approuague vivent dans une société (...) intime, (...) Ils se rassemblent fréquemment dans des moments de loisir, chez les uns et les autres tour à tour, avec la double intention de se procurer un délassement nécessaire et de s'instruire réciproquement par des questions et des discussions sur des points intéressants de leurs établissements ou leurs entreprises ». (*op. cit.* : 193). Mais s'il y a des difficultés pour se rencontrer, nul doute que les Blancs forment un groupe social et racial.

Les Blancs se distinguent en deux groupes : les « Européens » (Blancs nés en Europe, en France) et les « Créoles » (Blancs nés à la colonie, en Guyane). Les planteurs sont la population de Blancs qui centralisent toutes les attentions bien qu'ils fassent partie d'un système, ils sont la seule population de Blancs à s'établir dans le pays. Les Blancs créoles se mettent à parler le patois local. Ils sont souvent élevés par des nourrices esclaves qui leur parlent en créole, comme l'écrit Jennings (1995 : 249)<sup>ii</sup>. Contrairement à l'idée commune qui stipule que les esclaves pratiquaient le créole en vue de ne pas être compris des maîtres, il semblerait que le créole était avant tout une langue utilitaire pour l'intercompréhension de tous : entre esclaves en priorité mais aussi entre Blancs et esclaves. En 1767, un planteur écrit : « presque tous les habitants de Cayenne sont créoles de deux ou trois générations, familiarisés avec les nègres, accoutumés avec eux, dans leurs cases et hors d'état de les commander... » (Giraud cité par Cardoso 1999 : 358).

Ce sont aussi les planteurs qui ont le plus de relations avec les esclaves et qui gèrent ces relations : soit dans la violence, soit dans le paternalisme. On comprend donc que les représentations qui sont associées aux Blancs de l'époque soient centralisées sur les planteurs.

### Les gens de couleur libres

Les gens de couleur libres ou les Noirs non-esclaves sont des esclaves affranchis, pour bonne conduite ou, le plus souvent, à la suite d'un mariage avec le maître. Le Code Noir, à son écriture première, mentionne que toute union d'un Blanc avec un esclave affranchira aussitôt

ce dernier, comme tout enfant né de cette union sera libre. Le décret de 1741 met fin à cette loi, en voulant briser les unions métisses. Il semble pourtant qu'il y ait toujours eu des métissages biologiques entre Noirs et Blancs. Ce qui est renforcé par le manque de femmes blanches (Cardoso 1999 : 331).

La population des gens de couleur libres n'a cessé de croître depuis 1716. A cette date les gens de couleurs libres ne sont que 28, leur groupe progresse jusqu'à englober 1698 personnes (Cardoso 1999 : 29)<sup>23</sup>. Si durant le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècles, les affranchissements sont l'œuvre des maîtres blancs<sup>24</sup>, la plupart de ceux-ci, au XIX<sup>ème</sup> siècle, sont liés au rachat par l'esclave lui-même de sa condition. La seule promotion possible pour les esclaves est l'affranchissement, les gens de couleurs libres représentent le groupe intermédiaire. Les mulâtres constituent en grande partie la population des gens de couleur libres et obtiendront, en 1830, leur reconnaissance par le royaume en tant que sujets du roi.

### Les esclaves

Enfin, la dernière classe, la plus importante numériquement, est celle des esclaves. Au sein de ce groupe social, il existe des clivages. Comme le dit E. Stephenson (1978), suivant leurs occupations, une hiérarchie départage les esclaves entre eux. Ceux travaillant dans les champs sont au bas de l'échelle sociale, ensuite viennent les esclaves employés aux tâches domestiques au centre et les esclaves artisans en haut (mais chaque historien ne classe pas de la même manière les différentes fonctions).

Les esclaves sont la population avec laquelle les Blancs ont le plus de contact. La société esclavagiste est par essence une société inégalitaire. Dutroie La Couture écrit en 1790 que « les hommes sur une habitation sont dans deux états différents, libres et esclaves. L'homme libre est le propriétaire, le maître, le cultivateur. L'esclave est la propriété, le serviteur, l'instrument de culture. ». En 1685, Colbert institue le Code Noir, code législatif qui règne sur les attitudes, comportements, droits et devoirs de chacun. L'esclave est avant tout un « meuble » (Article 44 du Code Noir), une chose, la propriété de son maître qui a tous les droits sur lui.

---

<sup>23</sup> Bien qu'une partie comprend les immigrés de couleur libres en provenance de Gorée (1763-1770).

<sup>24</sup> Cette donnée est confirmée par le fait que la majorité des esclaves affranchis sont des femmes ou des enfants : concubines et enfants mulâtres.

Un témoignage du Père Fauque dénonce la cruauté de certains maîtres et de leur sous-fifre : « (le commandeur) marche toujours armé de quelques verges dans la main, avec quoi il réveille la négligence des esclaves. C'est lui qui fait les grands châtiments quand quelqu'un a commis une faute grave ; il décharge alors à tour de bras 40 à 50 coups de fouet sur un pauvre misérable tout nu, dont le corps est entièrement sillonné ; on leur met aussi les entraves. On peut dire qu'il se trouve des maîtres trop cruels, ce qui fait souvent que les esclaves vont marrons. » (Lettre du Père Fauque de la compagnie de Jésus, 10 mai 1751, cité dans Zonzon et Prost 1996 : 54). Il n'est pas nécessaire de relater ici avec précision les relations entre maîtres et esclaves qui ont été longuement décrites par de nombreux spécialistes de la période esclavagiste.

L'idéologie de l'esclavagisme n'est, elle, plus à étudier. Des auteurs ont traité de la psychologie des esclaves comme de celle des colons, de Hegel, en passant par Jean-Paul Sartre, Frantz Fanon ou encore Albert Memmi. Le système esclavagiste fonctionne en partie parce que l'esclave a intériorisé la supériorité du Blanc. D'un autre côté le Blanc, pour légitimer ce système doit déshumaniser le Noir, le considérer comme un objet et à son tour il se déshumanise en entrant dans ce système. Le maître devient aliéné au travail de l'esclave et au système esclavagiste. Le maintien de ce système passe par la dialectique entre violence et paternalisme. Violence physique, mais aussi violence symbolique, pour reprendre un concept de P. Bourdieu, par la soumission à une forme d'éducation et de religion. Le racisme domine toutes les relations. Les gens de couleur même métis sont considérés comme noirs. C.-F. Cardoso décrit ces représentations où les maîtres blancs pensent que les esclaves en font toujours le moins possible et que le Noir est sauvage, cannibale, méchant.

Esclaves et Blancs vivent dans deux mondes sociaux différents pourtant interdépendants l'un de l'autre. Ainsi, les esclaves ne peuvent danser que chez les maîtres, les dimanches ou jours de fêtes, mais il est absolument interdit aux Blancs et même aux Noirs libres de se mêler aux esclaves dans ces bals sous peine de trois jours de prison.

Si la majorité des Blancs adoptent et perpétuent le système esclavagiste, quelques personnalités tentent d'aller à l'encontre de cette dynamique sociale, en prônant l'assimilation. En 1828, Anne-Marie Javouhey débarque en Guyane, accompagnée de 36 sœurs de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny, dont elle est fondatrice. En France, elle a engagé pour 3 ans 50 colons, paysans et ouvriers ; sur place, elle a trouvé, à sa disposition, 25

jeunes esclaves noirs (Jolivet 1971 : 284). Elle fait construire des bâtiments, des cases d'habitation, des ateliers collectifs et crée ainsi « Mana » (village bordant le fleuve La Mana). La traite clandestine est interdite depuis 1833, certains navires arrêtés sont déchargés en Guyane. Anne-Marie Javouhey, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Cluny prend en charge les Noirs de saisie à Mana. Elle veut prouver que le travail d'un homme libre est équivalent, voire supérieur, à celui d'un esclave. Pour ce faire, elle tente d'inculquer un certain nombre de valeurs aux esclaves comme l'individualisme, la propriété privée, l'unité familiale, l'unité du groupe (selon M.-J. Jolivet, de ce corpus idéologique l'individualisme est resté fortement marqué et non le sentiment de communauté). En même temps, la christianisation est forcée et vise à la construction du couple et de la famille nucléaire. C'est donc dans une assimilation, une égalisation aux citoyens français qu'Anne-Marie Javouhey conçoit l'humanité des esclaves. En 1838, elle attribue 75 hectares de terres préparées aux 185 Noirs parvenus à leur date de libération. Les habitants créoles (Blancs nés dans la colonie) ne voient pas d'un bon œil son action et obtiennent en 1843 son départ vers la France.

Victor Schoelcher, député blanc, est aussi une figure marquante de l'histoire, prenant position contre le système en vigueur. Abolitionniste des plus actifs, il est représenté, dans tous les territoires français ayant subi l'esclavage, comme un sauveur. Si les Blancs sont associés à des images d'opresseurs, de bourreaux, de dominants, ils sont aussi, plus rarement des personnages clés, admirés, qui contribuent à renforcer les représentations des Blancs comme appartenant à la civilisation supérieure.

La période de l'esclavage est aussi la formation d'un nouvel homme social. Si le terme de *Créole* désigne au départ les Blancs nés dans la colonie, il va ensuite s'appliquer aux esclaves ou descendants d'esclaves nés dans la colonie, jusqu'à désigner aujourd'hui un groupe ethnique particulier. Le Créole sera souvent le fait d'un métissage biologique entre Blanc et Noir, mais aussi d'un métissage culturel. La socialisation des esclaves n'est ni l'assimilation totale de la culture des Blancs, ni son rejet. Le métissage, les liaisons amoureuses ou sexuelles entre Blancs et Noirs existent (de façon forcée ou consentie), malgré le Code Noir. Les seuls moments de temps libre des esclaves leur servent à développer un folklore, des danses, des chants, des contes, des jeux, tout un ensemble de traits culturels communs base d'une culture originale.



Cette stratification met à part une partie de la population vivant en Guyane. Les Amérindiens, comme les Noirs marrons ne rentrent pas dans cette société coloniale. Ils entretiennent des relations particulières avec les colons.

### Les Amérindiens

Si les relations avec les Amérindiens au XVII<sup>ème</sup> siècle sont au départ de bonne composition (on se livre à des trocs, des échanges de biens), les incidents deviennent de plus en plus fréquents. Les Européens pillent les abattis, les Amérindiens répliquent en incendiant les cases et en massacrant les survivants. Si l'intention première des Blancs est de rester en bon terme avec les Amérindiens, certains ont rapidement l'idée de les mener en esclavage. Dès 1705, le manque d'esclaves dans la colonie « oblige » les Français à faire la traite des Indiens. Jennings rapporte le fait d'esclavage d'Amérindiens dès 1677.

En 1716, le gouverneur établit un poste sur l'Oyapock, la main-d'œuvre y est essentiellement indienne. Il y a quelques habitations avec très peu de Noirs. Il n'y a qu'une vingtaine d'hommes, la plupart de la garnison et des habitants épousent des indiennes. Hormis ces cas de métissages, les mentions d'un métissage entre Blancs et Indiens ou entre Indiens et Noirs sont rares. Les rapports entre les Indiens et la société coloniale sont dans l'ensemble occasionnels et peu suivis. L'esclavage des Indiens disparaît presque complètement après 1740. Les principaux contacts se font par l'intermédiaire de l'institution religieuse des Jésuites. Les Jésuites tentent de protéger les Amérindiens et aussi de les convertir à la religion catholique. « En 1664, Lefebvre de La Barre installe à Cayenne 1 200 colons, accompagnés de Jésuites chargés d'instruire les indigènes dans la Vraie Foi. » (Collomb 1995 : 59). Pierre Barrere loue les vertus de cette institution et la décrit ainsi : « c'est sur les bords de Kourou, à une lieue de son embouchure, que les Jésuites ont établi en 1714 une mission, où ils ont ramassé plusieurs nations indiennes errantes et répandues dans les forêts... on ne saurait assez louer le zèle avec lequel ces bons pères cultivent cette église et instruisent de plus en plus, avec des vérités de notre religion, plus de cinq cents Indiens qu'ils ont fournis au joug de l'Évangile... à ces pauvres sauvages » (1743 : 22-23). Les représentations que les Blancs ont des Indiens sont ambiguës, comme le montre cet extrait : « A l'égard des qualités de l'âme, tous les Indiens sont très superstitieux, lâches, efféminés et paresseux... ils ne manquent pas cependant d'adresse, ni d'esprit ; et quelques froids qu'ils paraissent, il n'y a pas de Nations qui aye peut-être plus de vivacité : et on pourrait définir un Guyanais en général, un homme

qui paraît au-dehors dans une parfaite indolence et apathie pour toutes choses, mais dont toutes les passions sont extrêmement vives. En effet ils poussent tout à l'excès. Ils sont lubriques au suprême degré, ivrognes au-dessus de ce qu'on pourrait dire, leurs haines sont immortelles et leur vengeance ne peut s'assouvir que dans le sang même de ceux de qui ils ont reçu quelques mécontentements et qui ont le triste sort de tomber entre leurs mains » (1743 : 123).

Les populations amérindiennes vont être lentement décimées par l'esclavage mais aussi par le choc microbien (ces peuples ne sont pas immunisés contre la grippe ou d'autres maladies importées) et l'arrivée de l'alcool. Si au XVII<sup>ème</sup> siècle, il y a 30 000 Amérindiens, il n'en reste plus que 2 000 à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ceux-ci vont se réfugier loin du littoral<sup>25</sup> en Guyane ou au Brésil. Comme les Noirs marrons, les Amérindiens subissent moins le joug des colons que les esclaves. Leurs structures sociales en sont moins changées.

### Les Noirs marrons

Face à leur triste sort, les esclaves réagissent de plusieurs manières : la révolte, la résistance contre ce type de travail<sup>26</sup>, le marronnage. Les révoltes sont fréquentes et mènent parfois les esclaves à tuer les maîtres d'une habitation. Si en Guyane hollandaise, il y a un grand marronnage dès la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, en Guyane française, on ne voit que quelques cas rares de marronnage qui sont sévèrement punis. Un recensement donné par C. F. Cardoso nous indique qu'environ une centaine d'esclaves marronnent chaque année sous l'Ancien Régime. A la Révolution, c'est 2 000 à 3 000 esclaves qui s'échappent des plantations de Guyane française (mais tous sont repris exceptés les chefs). Une bande de Marrons s'établit sur la montagne Plomb à côté de Kourou et y reste quelques années avant d'être reprise. Le marronnage au Surinam a constitué, lui, de véritables sociétés à l'origine de la population businenge installée en Guyane française.

---

<sup>25</sup> Selon P. et F. Grenand (1985a), la main mise des Européens sur le territoire, réelle sur la côte, fugace dans l'intérieur, amena deux visions et deux pratiques différentes des choses de la part des Amérindiens. Si les Galibi de la côte se savent vaincus dès 1860, et connaissent l'humiliation, les peuples de l'intérieur, pensent toujours maîtriser leur destinée. Les uns ont donc été sensibilisés à la menace qui pèse sur leur peuple et tradition, tandis que les autres sont fragilisés par rapport aux risques de subordination.

<sup>26</sup> Une forme de résistance à l'esclavage est cette attitude de ne pas mettre de l'entrain dans un travail qui ne rapporte rien personnellement. Ce qui fera dire aux colons que le Noir est fainéant, n'attribuant à cette attitude qu'un trait de caractère et non une forme d'opposition au vol du travail.

Le premier groupe de Marrons, au Surinam, est le groupe Saramaka, suivi par les Ndjuka qui commencent à se regrouper dès 1720. Un traité avec les Hollandais en 1760 arrête la formation de ces groupes en les constituant comme groupes libres mais en les engageant à ne plus recueillir de nouveaux fugitifs. Les nouveaux Marrons sont alors forcés de se réfugier plus à l'Est : les Paramaka s'installent sur la rive gauche du Maroni, tandis que les Aluku ou Boni se réfugient sur la rive droite en Guyane française en 1776. Le groupe Matawai (ceux-ci ne viendront pas en Guyane) est constitué en 1767 par une scission au sein des Saramaka. Les Boni (du nom de leur chef) se regroupent au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ils sont pourchassés par les Blancs comme par les Ndjuka et s'installent du côté français. En 1777, les Ndjuka lancent une grande offensive contre les Boni, car ces derniers en s'installant ont coupé leurs voies de communication. Ces luttes se règlent en 1791, par un traité de mise sous tutelle des Boni par les Ndjuka. Ce traité ne sera aboli par la France et la Hollande qu'en 1809. Les Boni signent un traité en 1783 avec les Français. Le groupe des Paramaka se constitue un siècle plus tard. Ces populations du grand marronnage de Guyane hollandaise seront dénommés les Bushi-nenghés (noirs dans la forêt), ils n'auront finalement que peu de contacts avec les Européens jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Ils ont donc organisé leur vie sociale, en repli de la société esclavagiste, sur leurs traditions héritées d'Afrique. Les relations entre les Blancs et les Marrons, à cette époque, sont marquées par l'alternance entre la lutte, la méfiance et les accords, les coopérations. Les Saramaka sont les premiers à pactiser avec les Français, tandis que les Boni sont pourchassés longtemps avant de conclure un accord.

L'histoire de la Guyane est tournée vers l'histoire de la société esclavagiste, mettant de côté deux populations : les Amérindiens et les Noirs marrons. Pourtant, même si ces deux sociétés sont à part, il n'en reste pas moins que les rapports avec les Blancs leur ont inspiré de la méfiance.

## **I-2-Une colonie non-esclavagiste (1848-1946)**

L'abolition de l'esclavage modifie la structure du travail et donc de la société. La particularité de la Guyane par rapport aux Antilles vient du fait que les esclaves affranchis refusent de travailler comme ouvriers dans les anciennes habitations<sup>27</sup>. Aux Antilles, le peu de place sur

---

<sup>27</sup> L'administration mettra pourtant en place un système de travail obligatoire pour les affranchis (Girondin 1986 : 4-6)

le territoire et l'occupation par les grands planteurs ne laissent pas d'autre solution. En Guyane donc, les anciens esclaves fuient les habitations et forment des abattis à caractère familial. En 1847, la main-d'œuvre est de 10 000 esclaves, elle tombe en 1860 à 2 300 Créoles et 2 300 ouvriers. Face au manque de main-d'œuvre dans les plantations, les autorités françaises font venir de nouveaux migrants de 1848 à 1877. 11 000 hommes immigrent (8 500 Indiens de l'Inde dénommés Coolies, 1 800 Africains et 700 Chinois). C'est un échec, une fois les contrats finis, les individus ne restent pas et ils se dirigent sur les placers<sup>28</sup>, de plus il y a une forte mortalité. A partir de 1860-1870, les exportations agricoles sont infimes, il n'y a plus d'agriculture intense et le savoir des polders<sup>29</sup> se perd. Finalement toutes les anciennes habitations vont être abandonnées.

La colonie va se réorganiser au niveau administratif et comptera avec deux nouveaux éléments : l'or et le bague. A cette période, plusieurs populations sont présentes en Guyane. Les Blancs créoles disparaissent au fur et à mesure de la société guyanaise. Faute d'ouvriers, ils ne peuvent maintenir leur activité et vivent dans la misère. Quelques-uns finissent leur vie en Guyane, tandis que la plupart retourne en France. En 1875, il n'y a plus qu'une vingtaine de familles de Blancs à vivre en Guyane. Dès 1807, Moreau de Jonnés étudie la disproportion entre le nombre d'enfants blancs par rapport à ceux de couleur et constate la diminution de l'importance numérique de la population blanche par rapport à la population totale (cité par Cardoso 1999 : 336). Il n'y a donc pas de continuité du groupe ethnique blanc comme on pourrait le dire des Blancs créoles ou Békés des Antilles.

Les Blancs présents en Guyane dans la période post-esclavagiste sont avant tout des fonctionnaires de l'Etat français qui maintiennent l'administration coloniale. L'administration française augmente ses effectifs, en majorité grâce à une population locale, mais en partie aussi avec du personnel de métropole<sup>iii</sup>. Selon une étude de l'historien Gérard Thabouillot, seulement 9.87 % de ces fonctionnaires sont d'origine métropolitaine en 1928 (sur un ensemble de 12.33 % de fonctionnaires envoyés par la métropole, le reste venant des Antilles). En 1938, ils sont 7.73 % (sur un ensemble de 11.36 %). La grande majorité des fonctionnaires est donc d'origine guyanaise. Les fonctionnaires envoyés par l'Etat sont une minorité, mais ils se retrouvent dans les postes élevés. Ils sont les chefs de l'administration coloniale.

---

<sup>28</sup> Chantier de récolte de l'or

<sup>29</sup> Travaux visant à assécher les terres basses près du littoral, terres les plus riches pour l'agriculture

Les caractéristiques du fonctionnaire colonial le pose comme un individu très mobile. Dans cet espace social, on ne trouvera pas non plus de lignée de Blancs français. L'Afrique et les Antilles sont les deux provenances et destinations les plus fréquentes. Plus de 50 % des fonctionnaires envoyés voient la majorité de leur carrière se dérouler en Afrique (ce qui paraît normal vu l'importance des colonies françaises en Afrique) (Thabouillot 2002 : 97). Plus de 36 % viennent du continent africain, plus de 27 % y retournent (*op. cit.* : 95). 26 % viennent des Antilles et 24 % y retournent (cela concerne surtout l'administration de la magistrature qui est occupée par de nombreux Antillais). Seuls 7 % viennent de la métropole sous la colonie et 16 % y vont en partant de Guyane (la plupart pour prendre leur retraite). Sous la colonie, l'âge des fonctionnaires est relativement élevé : le changement de colonie correspond souvent à une promotion dans l'échelon et le grade. Plus de 60 % ont 40 ans ou plus, la carrière de ces fonctionnaires n'est donc pas terminée. A peine 9 % finissent leur carrière en Guyane. L'image que peuvent avoir les autres populations sur les fonctionnaires, notamment celle du fait de se servir de la Guyane pour sa carrière n'est pas totalement fausse. La Guyane, au même titre que les autres colonies, entre dans le circuit des mobilités nécessaires pour l'évolution des carrières individuelles.

La création du territoire de l'Inini, puisqu'il s'agissait de l'implantation d'une administration dans l'intérieur du pays, amène aussi quelques fonctionnaires, une vingtaine, dont la moitié sont des fonctionnaires envoyés (*op. cit.* : 56). Des services sont communs aux deux colonies mais des services propres existent : le bureau des finances, les Mines et les Eaux et Forêts. Les sièges de ces administrations sont à Cayenne.

Les Blancs de cette époque sont aussi les « bagnards ». En 1852, la Guyane est érigée comme colonie pénitentiaire. Cette période dure un siècle. Toujours face au manque de main-d'œuvre, l'idée du bagne apparaît comme celle d'une nouvelle tentative de peuplement. Les premiers camps sont entre Cayenne et l'Oyapock, mais ils seront fermés en 1867 parce qu'ils tuent trop d'hommes : on choisit alors la Nouvelle-Calédonie. Le bagne reprend en 1873. Au total, 70 000 hommes et femmes ont été déportés. Il y a en permanence environ 6 000 personnes dont un tiers de libérés. Les condamnés peuvent être des meurtriers comme de simples « voleurs de poules ». Les bagnards se trouvent surtout sur Saint-Laurent du Maroni, ce qui donne un caractère particulier à la ville. Le premier Préfet de Guyane, R. Vignon écrit : « Autant à Cayenne, les bagnards ou anciens bagnards sont peu voyants, autant ici, ils sont

partout. Non seulement dans la maison, comme domestiques, mais sur les quais, comme débardeurs, coiffeurs, hommes de corvées d'ailleurs innombrables, partout ! » (1985 : 35).

Le gouvernement a instauré le « doublage » pour inciter les ex-bagnards à s'installer durablement en Guyane. Les individus condamnés à moins de 8 ans de bagne doivent rester le même temps ensuite en Guyane. Ceux qui sont condamnés à plus de huit ans restent à vie en Guyane. M.-J. Jolivet écrit : « Il y a aussi ceux que l'on nomme par dérision, les *Vieux-Blancs*, c'est-à-dire les bagnards » (1989 : 122). Ces anciens bagnards qui tentent de refaire leur vie en Guyane sont nommés les Vieux-Blancs, comme l'écrit aussi B. Juminer dans son roman : « Vieux Blancs, raccourci vernaculaire, désignait les anciens pensionnaires du Camp de la Transportation, du Grand Collège, comme disaient les Guyanais » (Juminer 1961 : 158). L'un des personnages, Chambord, dit plus loin : « la plupart sont de braves types, un tout petit peu alcooliques sur les bords ». Peu d'entre eux ont réussi à se réinsérer ce qui explique que beaucoup soient retournés en Métropole ou que quelques-uns aient préféré aller au Surinam. Après une campagne contre le bagne de quelques-uns, dont le journaliste Albert Londres et le Député Gaston Monnerville, une loi met fin au bagne en 1938, la fermeture effective ne se fera qu'entre 1946 et 1953. Les déportés des bagnes sont à 63 % originaires d'Europe<sup>30</sup>. Le travail des bagnards se répartit entre les travaux pour les particuliers, fournissant ainsi de la main-d'œuvre gratuite ; les travaux pour l'administration pénitentiaire et les travaux pour les services publics (création de route, de canal...) <sup>31</sup>. Des relations sont établies entre locaux et bagnards. Ainsi, un bagnard libéré a été hébergé par Alexandre Franconie (1858-59) où il a pu s'occuper de l'éducation de son fils (Cherubini 1986 : 18). Les bagnards sont vus comme « utiles » puisqu'ils construisent et s'occupent de la maintenance, mais ils sont aussi une présence envahissante, coûteuse, comme l'illustre Parépou dans son roman « Atipa » (1885). Ils fournissent les produits frais de consommation, le charbon, la viande, mais ils sont fainéants, ils prennent toutes les places dans les hôpitaux. Le thème de l'ethnocide naît : les Créoles ont souvent l'impression d'être remplacés par les forçats.

Une poignée d'anciens bagnards restera en Guyane comme l'écrit M. Pierre : « il n'en reste plus que 200 à 300 qui ont préféré rester dans leur ancienne terre d'expiation plutôt que de retourner en métropole où beaucoup [n'ont] plus ni relation ni famille » (cité dans Hidair

---

<sup>30</sup> le reste se compose de 25 % de Nord africains, 7 % d'Africains et 5 % d'Asiatiques (Annamites)

<sup>31</sup> En 1891 : 209 sont cédés aux particuliers, 358 travaillent pour l'administration pénitentiaire, 168 sont à l'hôpital et 547 sont utilisés pour les travaux publics.

2003 : 51). 5 000 détenus ont revu la France (Fougère 2002). Les bagnards ont rarement fait souche en Guyane malgré le principe du doublage.

Parmi les Blancs du bagne, on compte aussi les fonctionnaires travaillant pour l'administration pénitentiaire. Selon l'étude de G. Thabouillot, le nombre de fonctionnaires, de toute origine, de l'administration pénitentiaire fut toujours supérieur à 400 individus de 1910 à 1936, puis décroît progressivement jusqu'en 1951<sup>iv</sup>.

L'idée que cette période de l'histoire guyanaise a relativisé la supériorité du Blanc revient souvent. La présence des bagnards a permis en partie de réaliser qu'il peut exister des Blancs pauvres, exclus de la société et que les relations de hiérarchie entre les Blancs et les Noirs ne sont pas éternellement dans un sens. Mais, comme M.-J. Jolivet, nous pensons que la portée de la présence des bagnards n'a somme toute été que relative face au poids de l'idéologie du progrès transmise dans le processus d'assimilation des valeurs de l'Occident : le Blanc reste le modèle à atteindre. Comme l'écrit cette anthropologue, « on a pensé, parfois, que leur présence avait sensiblement modifié -en les démystifiant- les représentations que les Guyanais pouvaient avoir des Blancs. C'est là une assertion dont les limites sont tracées par l'impact parallèle de l'idéologie assimilationniste. » (Jolivet 1989 : 122). Une part des Blancs, tous les fonctionnaires, est restée l'élite hiérarchique et le modèle de civilisation. De plus, ils n'étaient finalement que peu nombreux à être détachés au service des Noirs, ne renversant donc pas la situation exacte de l'esclavage. Et surtout, ils avaient commis des crimes et étaient donc considérés comme les « déchets » de leur société.

Quelques Blancs sont à l'époque explorateurs. Pendant l'esclavage, Adam de Bauve parcourt le cours supérieur du fleuve Oyapock (1830-1832) et Leprieur réussit à rejoindre les Indiens Wayana du haut Maroni en 1837. En 1877, Crevaux, médecin de marine remonte le Maroni, le Lawa, la Litani. Il séjourne chez les Boni, rencontre les Wayana et, guidé par Apatou, un jeune Boni (en récompense on lui attribua un territoire en concession sur le Maroni dont il devint « capitaine »), franchit les monts Tumuc Humac. Coudreau est un explorateur de vingt ans qui part lui aussi explorer les espaces inconnus. L'objectif premier de ces explorateurs est avant tout de fournir des cartes, de délimiter la frontière avec la Guyane hollandaise, d'effectuer des découvertes géographiques, humaines. Ces explorateurs sont souvent porteurs de l'utopie forte de la construction d'un nouveau monde et sont aussi remplis de l'assurance dominatrice qui entraîne une civilisation à la conquête du monde réel. Ainsi Coudreau acquis

aux idées colonialistes, ne résiste pas à la tentation de convaincre les habitants du Contesté (espace entre la Guyane et le Brésil contesté comme appartenant à l'un ou à l'autre) de l'opportunité d'une annexion française et pousse les habitants de Counani à s'auto-proclamer République indépendante de Guyane (1884-1885). Coudreau fait des travaux sur les Indiens et adopte leur cause alors qu'il ignore et méprise les Noirs marrons et les Créoles. Avec un mélange d'humanisme et de racisme ces explorateurs représentent bien l'hégémonie de la France sur la Guyane. Ces explorateurs officiels, mandatés par le gouvernement, seront suivis par des explorateurs indépendants, comme Raymond Mauffrais ou Richard Chapelle. Les accidents arrivant à ces aventuriers pousseront la Préfecture de Guyane à fermer tout une zone à la population. Ainsi perdure aujourd'hui une zone interdite en Guyane qui ne peut être investie qu'avec une autorisation préfectorale.

De façon marginale, vers 1930, une colonie de planteurs bananiers s'installe en Guyane. Leur entreprise ne va pas décoller et ils repartiront dans les vingt années qui suivent (Binet-Court 1980).

L'orpaillage est le deuxième phénomène sous la colonie. Il débute dans les années 1860 et va durer un siècle. En 1855, l'Amérindien brésilien Paoline découvre de l'or dans l'Approuague. Cette découverte va raviver la mythologie du royaume de Manoa qui avait déjà eu une importance dans la première colonisation. Les individus qui se lancent dans la recherche de l'or sont 500 en 1861, puis 7 500 en 1888. De 1910 à 1930 ils seront plus de 10 000, pour retomber à 4 500, 3 500, 2 500 et enfin 350, pour les années 1936, 1940, 1945 et 1960. S'ils sont surtout Saint-Luciens et Antillais, on trouve aussi quelques Européens. Les Créoles sont quelques-uns dans la ruée, la plupart dans la fonction d'intermédiaire commercial. Les Saramaka entrent aussi dans ce secteur en naviguant les pirogues. Selon M. Fauquenoy, la période de l'orpaillage accélère la rupture avec le système des plantations : « les mines d'or vont donc précipiter le déclin de l'économie de plantation, puisque colons et libérés guyanais seront les premiers à être tentés par l'aventure de l'or » (1990 : 57). Le système développe une situation de dépendance des petits orpailleurs envers l'organisation commerciale de grands groupes souvent métropolitains mais aussi Antillais. Ce rapport aux entreprises a pour conséquence d'importer l'idéologie du système capitaliste en Guyane qui va s'épanouir dans le caractère individualiste de la culture créole. Pour M.-J. Jolivet, la période de la ruée vers l'or va rompre la conscience collective qui était en formation parmi les Créoles au bénéfice du



profit individuel. L'or freine aussi le développement d'une agriculture guyanaise, renforçant ainsi la dépendance envers la métropole.

L'abolition de l'esclavage est l'affirmation de la société créole. Les Créoles sont la nouvelle société de Guyane, ils forment l'essentiel de la nouvelle population : ils sont 22 000 alors qu'il ne reste que quelques centaines de Blancs créoles. Les Créoles sont issus de métissages et créateurs d'une culture spécifique. Dès 1848, le carnaval est entrepris : coutume européenne, il est réapproprié avec la création de personnages découlant directement de l'histoire de la période esclavagiste. Ils ne partagent pas exactement la même vie évidemment, on voit notamment des distinctions entre ceux de Cayenne et ceux des « communes » rurales, mais tous partagent des éléments culturels.

Si l'idéologie de l'esclavage et de la différence de race reste marquée<sup>v</sup>, certains relèvent les liens entre Noirs et Blancs. En 1862, selon Frédéric Bouyer, capitaine de frégate, « Blancs, gens de couleur et nègres vivent en bonne intelligence... on tient à l'aristocratie de la race (...) mais sur ce fossé profond que le préjugé semble avoir placé entre les deux races, il a été jeté bien des passerelles (...) tout cela se touche par la base ; les Blancs ont leurs nourrices, leurs sœurs et frères de lait, leurs parents de la main gauche dans la race de couleur ; parrains et filleuls se mêlent dans des liens fort embrouillés » (1867 : 102).

Mais le rapport à la race continue d'empoisonner le système et reste un obstacle certain à la cohésion de la société. Si l'esclavage a été aboli, il n'en reste pas moins une stratification socio- raciale qui perdure. Le facteur racial domine toujours le facteur social, le préjugé de couleur passe avant les caractéristiques de richesse. De leur côté, les colons pensent en terme d'évolution, de civilisation, comme le montre le roman de Simone Binet-Court (1980) qui relate son expérience comme femme de planteur bananier. Des phrases dénotent l'attitude de paternalisme et de supériorité évidente des Européens : « ici les fonctionnaires sont noirs, on les appelle « Monsieur », ils votent et sont citoyens français (*op. cit.* : 54)... ici les Noirs sont plus évolués qu'en Afrique (*op. cit.* : 64)... Mon cuisinier-boy est un arabe, ancien bagnard qui a fini son temps... mon cuisinier « Gali » est plus élégant et blanc que mon mari...son précédent cuisinier était un jaune qui le volait... j'essaie une nouvelle race pour ne pas être volée (*op. cit.* : 67)... Ce soir au clair de lune, mes Arabes chanteront en jouant de leur instrument à deux cordes et les Chinois éméchés voudront les imiter, ce qui est affreux et comique, deux ou trois notes gutturales miaulées et de grands éclats de rire partent des cases,

j'aime les entendre gais mais cela vient de l'alcool (*op. cit.* : 95) ». On pourrait multiplier les exemples qui confirment que cette dame se sent chez elle en Guyane (« mon fleuve »), qu'elle se pense d'une civilisation supérieure, plus développée et donc juge les autres populations suivant leur niveau de développement. Elle écrit encore : « la grâce créole devient des plus crispantes derrière un comptoir ou devant une addition recommencée quatre fois, elle est desservie par l'intelligence engourdie de toutes les petites vendeuses de couleur » (*op. cit.* : 100).

Les représentations des races conditionnent les relations entre les différentes populations. Mimande, en 1897, décrit ainsi : « c'est dans ces jardins, si fâcheusement enlaidis par le mauvais goût, que se promènent toute la journée d'un pas indolent, des messieurs coiffés de chapeaux gibus, cravatés de blanc, vêtus de noir, abritant sous de vastes ombrelles des teints capables cependant de braver tous les hâles. Ces messieurs vous regardent avec un tel air de supériorité, qu'on se sent, en passant à côté d'eux tout intimidé et mal à l'aise. Leurs coups d'œil dédaigneux et méprisants sont à l'évidence revanche de cette exclamation moqueuse du gavroche parisien rencontrant un nègre : « eh va donc boule de neige ! » » (cité dans Cherubini 1986 : 20).

De nombreux auteurs s'accordent à penser que les Créoles, à cette époque ont incorporé les catégorisations de couleur. S. Mam Lam Fouck écrit : « les Créoles étaient particulièrement attentifs aux nuances de pigmentation de l'épiderme (...) de plus la société créole souffrait d'un complexe d'infériorité raciale dont elle avait du mal à se dégager (...) la discrimination raciale avait quitté la scène publique de l'époque esclavagiste pour camper solidement dans la vie privée » (1985 : 435). Les traits négroïdes sont entièrement dévalorisés et l'on cherche avant tout à blanchir sa progéniture. Un vocabulaire se construit, sans que l'on sache de quand date l'apparition de ce vocable, pour définir toutes les typologies de physiques (chabin, nègre rouge, câpre...).

Les anciens esclaves ont rejeté les Blancs, sans pouvoir nier l'assimilation dont ils ont déjà été le propos. M.-J. Jolivet relate à ce propos le repli des Noirs-Créoles sur leur famille, la volonté de ne plus travailler au service de quelqu'un et le refus du travail manuel. Les exploitations sont désertées, seuls les abattis créoles permettent le travail de la terre.

Pourtant, les nouveaux citoyens désirent l'assimilation : pendant la première guerre mondiale, les Guyanais paient l'impôt du sang et prouvent leur attachement à la France. Ainsi, S. Mam Lam Fouck écrit : « de 1848 aux alentours de 1960, c'est le temps de l'assimilation triomphante, c'est l'époque où l'élite créole, traumatisée par deux siècles d'esclavage, aspire à se fondre le plus complètement possible dans la civilisation européenne qui est le moyen, à ses yeux, de sortir de la sauvagerie où elle se croit plongée » (1989 : 6). Les Créoles se répartissent en deux classes : la bourgeoisie créole formée des anciens gens de couleur libres et de quelques nouveaux affranchis francisés ; et les autres souvent artisans, commerçants, petits agriculteurs. Si les enfants de la bourgeoisie créole sont scolarisés au Petit collège (actuel Nonnon) puis vont au lycée en métropole, peu d'enfants de l'autre classe le sont<sup>32</sup>. A l'abolition de l'esclavage, les Blancs deviennent le modèle commun de ceux qui veulent monter dans l'échelle sociale. Il y a alors assimilation des valeurs occidentales. Dans les campagnes se développe la plus authentique culture créole, alors que la bourgeoisie est le lieu de la plus haute assimilation. Les catégories sociales les moins aisées sont à peine francisées. L'assimilation ne concerne donc en fait que la bourgeoisie créole qui transmet l'idéologie. M.-J. Jolivet parle de conditionnement idéologique, d'aliénation à l'idéologie du progrès.

La relation entre les locaux et les fonctionnaires envoyés de métropole est tendue et méfiante. Mais il n'y a pas de stigmatisation du Blanc comme le prouve l'attachement de la population à Victor Schoelcher. On célèbre à Cayenne, chaque année, l'anniversaire de ce fervent défenseur de l'abolition de l'esclavage.

On remarque cette absence de stigmatisation également envers Jean Galmot. Les Guyanais ont plutôt des ressentiments face au pouvoir métropolitain et donc face aux fonctionnaires représentant ce pouvoir. Comme du temps de la colonie esclavagiste, des Blancs refusent le système colonial. J. Galmot, d'origine métropolitaine, hérite d'un gisement aurifère de son beau-père. Homme d'affaire, il réussit à créer une activité économique florissante et paie honnêtement ses employés. J. Galmot est élu député en 1919. Il s'oppose à l'administration française et aux représentants métropolitains qui biaisent les élections. Très populaire, il est surnommé « Papa Galmot ». Il meurt à Cayenne à la suite des élections de 1928, dans de troubles circonstances. La population, pensant qu'il a été empoisonné par ses adversaires, lynche six personnes dans des émeutes. J. Galmot sera reconnu par de nombreux Guyanais

---

<sup>32</sup> en 1848, 80 % des enfants de Guyane sont analphabètes ; en 1925 ils sont 55 % à être alphabétisés

comme l'un des leurs, comme le montre la dédicace du livre de Jean de Wenger et Alain Chaumet qui est « dédié à la mémoire de Guyanais exemplaires : Jean Galmot, Félix Eboué, Gaston Monnerville » (2001).

Les Amérindiens et les Businenge sont toujours bien à l'écart dans l'intérieur ou à l'Ouest du territoire. Les moyens de communication ne permettent pas une très grande mobilité des populations, ce qui segmente encore plus les populations. La société guyanaise se construit en grande partie sur la population créole. Les Amérindiens et les Noirs marrons, même s'ils participent à l'économie de la recherche de l'or, restent en retrait. Les deux anthropologues Richard et Sally Price décrivent la culture des Marrons : « Ayant développé leurs cultures hors des influences européennes, les Marrons ont librement interprété les idées africaines et les ont adaptées aux circonstances. Et c'est chez eux que l'on retrouve les cultures afro-américaines à la fois les plus véritables et les plus « vivantes » » (2003 : 13). Ceci est renforcé par la création, en 1930, du territoire de l'Inini coupant le pays en deux entités administratives.

### **I-3-Un Département d'Outre-mer (depuis 1946)**

La Guyane, dès 1946, fait partie du territoire national français. Nous traiterons ici cette époque jusque dans les années 1990. La départementalisation est l'occasion d'asseoir des institutions administratives déjà présentes et d'en développer de nouvelles. En 1953, toutes les administrations constituant l'armature d'un département français sont installées. La Guyane compte à cette époque 22 000 habitants. Le projet politique vise un alignement de la vie guyanaise sur la réalité économique, politique et culturelle de la France, au nom d'une identité commune. L'assimilation est autant matérielle qu'identitaire, comme le rappelle S. Mam Lam Fouck : « la politique sociale du département comportait deux volets (...) l'amélioration de la santé de la population (...) (et) dans l'esprit de la loi d'intégration, à modifier les structures familiales guyanaises afin de les aligner sur le modèle métropolitain » (1996 : 101)<sup>vi</sup>. L'application de la loi domienne intervient en 1947, avec à sa tête le préfet Robert Vignon qui s'attache à enrayer le dépeuplement et à relever le niveau de vie du département. Mais il est aussi un fervent défenseur de l'idée de « francisation », de l'assimilation (Hurault 1985).

Un développement matériel est lancé. On crée des dispensaires et des centres médico-sociaux, l'institut Pasteur lance une première campagne de pulvérisation contre les anophèles en 1949. Le réseau des télécommunications et l'infrastructure générale sont améliorés. L'effort dans le domaine sanitaire enclenche la baisse de la mortalité et l'augmentation de la natalité. En 1946, la population est de 28 506 habitants, en 1957, elle est de 30 060. En 1946, la commission de modernisation et d'équipement des territoires d'Outre-mer lance un plan décennal de développement. Le premier plan concerne la période de 1947 à 1953, le deuxième, celle de 1954 à 1957. Quatre objectifs se dégagent : accroître par la recherche scientifique la connaissance du milieu guyanais ; développer le potentiel humain (sanitaire, scolaire, migratoire) ; doter le département d'un équipement de base moderne ; assurer le développement de la production.

La politique économique privilégie un développement fondé quasi exclusivement sur l'apport de capitaux, de technique, d'hommes extérieurs au département. Le poids du secteur public s'accroît<sup>33</sup>. Le travail fonctionnaire devient l'activité économique la plus importante. Ce secteur est plus fortement rémunéré que le secteur privé, créant un décalage et un engourdissement du dynamisme économique. Depuis 1950, le principe de l'égalité entre les fonctionnaires de la métropole et ceux des DOM est reconnu sur le plan des rémunérations. La majoration de 25 % des salaires passe à 40 % en 1957, comme « prime de vie chère » (pour compenser la cherté de la vie). Le niveau de vie du fonctionnaire dépasse alors de 79 % celui du travailleur privé. Cela a pour conséquence d'attirer vivement la population vers le secteur public, privant ainsi le secteur primaire et secondaire de travailleurs<sup>34</sup>. Le nombre de fonctionnaires augmentant, le niveau de vie des populations du littoral progresse également. Cela creuse une différence économique en plus de la différence culturelle qui existe déjà entre la vie à l'intérieur du territoire et celle du littoral. Le territoire de l'Inini qui instaure une frontière entre l'intérieur du pays et le littoral est supprimé en 1969, mais la démarcation demeure nette entre l'Est et l'Ouest.

La départementalisation provoque donc, au niveau de la structure sociale, une augmentation des administrations publiques : Education nationale, Direction du Travail, de la Santé, des P.

---

<sup>33</sup> En 1954, 10 % de la population est salariée, en 1956, 29 %

<sup>34</sup> En 1957 quand l'Etat met fin à sa politique de relance économique aucune société ne reprend la relève et la vie économique se réduit au fonctionnement des services et administrations publiques et aux travaux de l'Etat, les fonds publics jouant un rôle économique principal. La dépendance économique du pays à l'égard de la métropole et le déficit de la balance commerciale s'accroissent.

et T. et de l'Équipement. L'effectif de l'Éducation Nationale croît de 20.22 % par an entre 1969 et 1976 (Thabouillot 2002 : 59). La départementalisation a provoqué l'installation de relais directs des ministères : les services tels que la D.D.E, l'Office National des Forêts, la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales etc. Des centres de recherches sont créés (Organisme de Recherche Scientifique des Territoires d'Outre-mer, Institut Français AT, Institut Géographique National, Institut National de Recherche Agronomique, Institut de Recherche AT), amenant des Métropolitains en Guyane. De nombreux organismes scientifiques sont développés. Si l'augmentation des institutions administratives est sensible dès 1960, elle devient spectaculaire à partir des années 1970.

Le début de la période départementale est significative de la modification administrative et donc de la présence de fonctionnaires de l'État, souvent issus de la France métropolitaine. Les fonctionnaires de la colonie sont la plupart reversés dans le cadre départemental et resteront environ deux années avant que de nouvelles personnes arrivent (Thabouillot 2002 : 51-52).

Une étude de l'INSEE sur les fonctionnaires, de Mai 1976, nous donne des éléments d'information sur les personnes d'origine métropolitaine. L'INSEE étudie les fonctionnaires suivant le lieu de naissance dans les DOM ou hors des DOM : ce dernier critère rassemblant en grande majorité des personnes nées en métropole et quelques individus nés dans les anciennes colonies. Ces fonctionnaires, nés hors des DOM, représentent 32.8 % des agents de l'État et 7.1 % des agents des collectivités locales. Il y a donc une nette augmentation de l'importance numérique des Métropolitains dans l'administration par rapport à la colonie, où, rappelons-le, ils n'étaient que 10 %. Les ressortissants de l'Afrique du nord prennent aussi une place plus importante, en particulier ceux venant de l'Algérie, qui était déjà avant la départementalisation gérée par le Ministère de l'Intérieur. La part des ressortissants des autres colonies baisse de moitié. L'image du fonctionnaire venant des colonies françaises reste bien marquée jusqu'à aujourd'hui, à juste titre. Enfin, la proportion des individus venant des Antilles a décliné, passant de moins de 20 % à 5.5 %. Mais la population locale constitue la majeure partie des effectifs de la fonction publique en Guyane.

Il faut remarquer que la répartition des fonctionnaires venus de la métropole dans les administrations n'est pas homogène, ni sur le plan des secteurs administratifs, ni sur celui des postes occupés. Si 52 % des agents du ministère de l'agriculture sont nés hors des DOM (INSEE 1976), seuls 20.3 % le sont pour le ministère de l'équipement. A l'Éducation

nationale, ils sont 42 % : 39.3 % pour le primaire et 68.1 % pour les lycées (nous retrouverons ces proportions dans l'étude de terrain aujourd'hui). Ils ne sont pas non plus dans toute l'échelle hiérarchique de l'administration. La proportion de fonctionnaires nés hors des DOM s'accroît au fur et à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie : s'ils sont 35 % dans les catégories C et D (et B en début de carrière), ils sont plus de 50 % dans les catégories A et B et plus de 92.5 % pour les tranches supérieures des catégories A (ce que l'on nomme les A+)<sup>35</sup>. Ainsi, en 1962, le Préfet Erignac remarquait qu'aucun chef de service n'était Guyanais. C'est une situation que l'on connaissait déjà sous la colonie. Cela pose le problème de la qualification des cadres guyanais, du parcours professionnel que choisissent les Guyanais qualifiés et laisse naître l'idée que c'est une volonté de l'Etat de placer des originaires de métropole à des postes clés.

Les relations entre les fonctionnaires de différentes origines semblent tendues. Les chefs d'administration spécifient qu'ils ne désirent plus recruter des individus venant des autres colonies à cause de « leur esprit et attitude volontiers méprisante à l'égard d'une population particulièrement susceptible sur le plan des relations humaines »<sup>36</sup>. Les rapports des fonctionnaires envoyés avec la vie locale ont toujours été un ensemble de constantes et d'affrontements. La mise en cause des agents de l'Etat et de l'administration s'est basée sur la déception des plans de développements, inadaptés au pays et souvent non suivis. Le fonctionnaire est donc toujours critiqué : il est routinier, incompetent, plus soucieux de sa carrière et de ses avantages que de la Guyane<sup>37</sup>. D'un autre côté, le Métropolitain voit le fonctionnaire guyanais imprégné du clientélisme local. La situation est tendue et provoque parfois des affrontements, comme cela était le cas sous la colonie. La situation est d'autant plus conflictuelle qu'à poste égal dans l'administration, les envoyés en Guyane touchent une solde supérieure à l'employé local (prime d'éloignement, d'installation, prime de déménagement...). Si sous la colonie les fonctionnaires ont des suppléments coloniaux et autres avantages, le département offre aussi ces avantages pour faire venir les employés. En 1947, une indemnité de recrutement égale à six mois de salaire non renouvelable est instituée pour les seuls fonctionnaires métropolitains. Elle passera ensuite à 12 mois de traitement renouvelable pendant quatre séjours consécutifs (un séjour est égal à 2 ans). En 1950, à la

---

<sup>35</sup> Le personnel de la fonction publique se divise en trois cadres correspondant à quatre catégories : les cadres supérieurs (cadres A), les cadres moyens (Cadres B), les agents d'exécution (Catégories C et D)

<sup>36</sup> Compte rendu de mission aux Antilles-Guyane, 1958, cité par Thabouillot p.73

<sup>37</sup> Damas L.G., *Retour de Guyane*, p.113 à 121

suite de grèves, la reconnaissance de l'égalité entre les fonctionnaires de la métropole et ceux des DOM est reconnue. Une prime de résidence s'ajoute à ces avantages.

Afin de cerner le profil des Métropolitains fonctionnaires du début de la départementalisation, référons-nous à quelques caractéristiques. Cette population est très mobile : une majorité de Préfets et de sous-préfets ont déjà travaillé outre-mer (56 %) (Thabouillot 2002 : 100). Pour près de 95 %, ils continueront leur carrière en métropole. Sous la colonie comme sous le département, tout cadre fonctionnaire ayant de l'ambition doit être mobile. La Guyane peut être un tremplin pour la carrière ou une étape comme les autres. L'âge des fonctionnaires dans les hautes fonctions est relativement haut (48 % dépassent les 45 ans) : on a donc affaire à un personnel expérimenté. Inversement, moins les fonctions sont importantes, plus l'âge est jeune.

Les durées de présence (en ne comptant que les hauts fonctionnaires) ne semblent pas avoir beaucoup évoluées de la colonie au département. La durée de présence moyenne d'un fonctionnaire envoyé par la métropole sous la colonie était de 3 ans ou si l'on exclue la présence plus courte des gouverneurs, de 4 ans. Sous le département, la présence moyenne est de 3 ans et demi (Thabouillot 2002 : 103), sachant que les extrêmes sont des séjours de 11 mois à 15 ans. Sous la colonie, plus d'un tiers des fonctionnaires envoyés reste plus de 4 ans en Guyane et parmi eux 13 % dépassent les 10 ans. On ne retrouve pas ce phénomène sous le département où moins du tiers reste plus de 4 ans. Les fonctionnaires du département sont plus nombreux à faire des séjours courts : de 2 à 4 ans. Le séjour des Préfets en moyenne de 2 ans (si l'on excepte le cas unique de R. Vignon qui est resté plus de 7 ans) est équivalent à celui des gouverneurs. Il semblerait que moins le grade soit haut plus le séjour soit long. La logique qui relie l'ascension hiérarchique à la mobilité se confirme. Cette mobilité est un handicap pour le développement de la Guyane. Il n'y a pas de continuité dans le travail des Métropolitains, comme l'écrit G. Thabouillot : « nous nous sommes aperçus que tout nouveau fonctionnaire semblait refaire ce qui avait été déjà fait auparavant, comme si la Guyane semblait reproduire toujours la même chose, ne pas avoir de mémoire » (2002 : 130).

Soixante-dix pour cent des fonctionnaires se trouvent à Cayenne. Les communes (c'est ainsi que l'on dénomme les villages extérieurs à Cayenne, Kourou et Saint-Laurent), sous la colonie comme sous le département, accueillent les mêmes types de fonctions : le gendarme, l'instituteur, le douanier, le facteur, le chef civil et le prêtre. Seuls le chef civil et le prêtre sont



des fonctionnaires envoyés. Avec la départementalisation, sont créés des dispensaires où du personnel soignant est envoyé.

L'année 1982 voit naître la décentralisation. Les Mairies comme le Conseil Général (créé en Guyane en 1879) ont plus de pouvoir et le Conseil Régional apparaît. La Guyane est dotée d'une double structure administrative : Département et Région. Les nouvelles structures locales emploient, quant à elles, plus de personnel local. Avec les lois de 1981 et 1982, qui instaurent la « décentralisation », les Créoles qui occupent déjà largement les collectivités locales, bénéficient de plus de pouvoir politique.

Des Métropolitains arrivent bientôt par l'intermédiaire de la création du Centre Spatial Guyanais (CSG). En 1962, le CNES (Centre National d'Etudes sur le Spatial) s'installe en Guyane, puis en 1965 ce sera l'ouverture du Centre Spatial Guyanais. La construction du CSG a entraîné deux grandes périodes de chantiers : de 1968 à 1975 et de 1987 à 1992. Ces périodes ont amené des vagues de migrants importantes face à la main-d'œuvre locale insuffisante. La main-d'œuvre employée par le CSG et ses entreprises représente, en 1968, 3 502 personnes (Jolivet 1982 : 445). Elle se compose de 30 % de Colombiens et surtout Brésiliens, de 26 % d'Européens, de 20 % de Noirs réfugiés ou Indiens, de 11 % de Guyanais créoles, de 6 % de Surinamiens créoles, de 4 % d'Antillais anglais et autres et de 3 % d'Antillais français. Des contrats à durée déterminée sont donnés aux Brésiliens, Haïtiens, Antillais, ce qui constituera la plus grosse immigration depuis longtemps. Certains repartiront dans leur pays à la fin des travaux, mais beaucoup resteront et le CSG les emploiera pour la maintenance.

Le personnel du CSG se décompose en deux : les sédentaires, recrutés localement (guyanais ou immigrés) et les détachés (métropolitains) qui sont issus de postes en métropole dans d'autres centres. La mise en place du CSG est donc aussi l'arrivée de nombreux européens diplômés, spécialisés. Dès 1968, une soixantaine de techniciens et d'ingénieurs du CNES débarquent en Guyane. Les effectifs de la base atteindront à cette même période 250 personnes. De 1967 à 1981, selon André Remondière et Michel Colmenero-Cruz (1987 : 29), les détachés seront, en proportion, en nombre supérieur aux recrutés locaux. Cette tendance s'inverse dès 1985.

**Tableau 1 : Proportion des employés sédentaires et détachés du Centre Spatial Guyanais (source : Remondière et Colmenero-Cruz 1987)**

	1967	1971	1975	1981	1985	1986
Sédentaires	40 %	44 %	35 %	49 %	52 %	55 %
Détachés	60 %	56 %	65 %	51 %	48 %	45 %

Les détachés sont une population très mobile, puisqu'ils sont tenus par des contrats à durée déterminée de trois ou six ans. Au bout de ces années, ils sont dans l'obligation de retourner sur leur poste de rattachement. La différence de statut entraîne de grandes différences de rémunération. Les détachés bénéficient de nombreux avantages, par rapport aux sédentaires, venant compenser la « pénibilité » de leur mouvement géographique. Ils ont ainsi une indexation du salaire de 25 %, une prime d'éloignement, un logement de fonction ainsi qu'une voiture de fonction. Ils peuvent aussi profiter de nombreux avantages sur place offerts par la base. Ce traitement de faveur se justifiait par la difficulté à faire venir du personnel qualifié en Guyane.

Le régiment de la Légion étrangère est installé depuis 1974 pour les besoins de protection du site et compte environ 1 000 soldats, hébergés en caserne (SIMKO, 1995). Si dans la pensée commune les légionnaires sont des « Métros », ils sont pourtant issus de pays divers d'Europe, d'Afrique ou d'Asie.

Kourou qui comptabilisait 500 habitants en 1960, augmente considérablement de volume avec l'arrivée du CSG. En 1968, le village de Kourou est choisi pour implanter la base spatiale qui résidait auparavant à Hammaguir en Algérie. Le petit bourg de 700 âmes va alors se transformer en deuxième ville du département avec 6 000 habitants en 1971<sup>38</sup>, 17 000 habitants en 1995 et presque 20 000 en 2003. Kourou est dès lors étiquetée comme « base-vie du CNES, ville riche et ville blanche » (SIMKO 1995 : 2). La ville de Kourou a donc été développée en premier lieu pour le logement des personnels du chantier : des dortoirs pour la main-d'œuvre locale et des bungalows préfabriqués (Calypsos et Véroniques) pour le personnel d'origine métropolitaine. Depuis 1967, un hôtel restaurant, l'« hôtel Albia », permet d'accueillir les personnels missionnaires séjournant à Kourou, un second hôtel « l'hôtel des Roches » ouvrira en 1968. Plusieurs facteurs donneront une mauvaise image du CSG en particulier celui des circonstances de son implantation. La création de la base s'établit sur une imposition physique, sur l'expropriation en 1968 des individus qui résidaient à

<sup>38</sup> Puis 4 000 en 1972 (suite à l'échec du programme ELDO)

l'emplacement prévu par le CSG. Dans une chronique de *Latitude*, la revue éditée par le CSG (1993, n°20), M.-A. Prisset relate, de son point de vue, cet épisode de l'histoire : « la construction du site météo, plus modeste dans ses dimensions, se heurta à un tout autre problème. Sur son emplacement, en effet résidait une poignée d' « irréductibles » Indiens, pour lesquels, rien n'avait été prévu. Ils restèrent imperturbables pendant toute la durée du chantier. Un beau jour, sans doute lassés par cette cohabitation, ils disparurent sans laisser de trace. » Ce sont des Amérindiens, des Créoles guyanais qui furent expropriés de leur terrain pour laisser place au centre spatial.

Symboliquement, Kourou se construit sur l'expropriation des habitants de la zone que le CSG (Centre Spatial Guyanais) va occuper. Même si avec la décentralisation dès 1985, le CSG va se retirer des décisions locales, il continue d'être la ressource financière des travaux d'infrastructure.

Un autre type de Métropolitain arrive plus tard sur une initiative du gouvernement français.. Observant le peu de développement de la production agricole et industrielle, la métropole et le Ministre des Dom-Tom, Olivier Stirn, lance en 1975 un plan de développement : Le Plan Vert. Ce plan se présente en deux volets: un volet industriel et un volet agricole. Le volet industriel prend fin en 1978, car il table sur la production de nouvelles usines à papier (le cours international du papier ayant baissé, on décide d'arrêter sa production). Le volet agricole concerne la mise en place d'élevages intensifs de bovins et de grandes exploitations. C'est un plan global de développement de nouvelles activités économiques et d'aménagement du territoire, mais qui est vu par certains Créoles comme une volonté de peupler la Guyane avec des Métropolitains. M. Toulemonde-Niaussat rappelle l'envergure prévue de ce plan, qui peut effectivement susciter des craintes : « Le Plan annonçait une migration d'environ 30 000 individus dans un pays qui comptait à l'époque 53 000 habitants » (1986 : 38). Ce qui explique le thème de « génocide par substitution » qui commença à émerger parmi les Créoles guyanais et le mauvais accueil des Hmong qui suivit, qui apparurent alors comme importés par la métropole. Le *Figaro* du 18 août 1975 rapporte cet événement sous le titre « des bâtisseurs et des colons pour la Guyane ». 9 000 candidats se sont fait connaître selon *France-Soir* du 29 août, mais la réalité est difficile à cerner. Ce plan fut un échec total, très peu d'individus s'installèrent finalement sur des exploitations agricoles. Selon notre investigation, seule une dizaine de familles d'agriculteurs réside encore en Guyane. L'impact de ce plan est plus d'ordre symbolique, puisqu'il semble qu'il soit resté, à juste titre, dans les esprits comme

la volonté de l'Etat de modifier la composition sociale de la Guyane, sans tenir compte des habitants présents.

Cette politique se confirme avec la planification de l'immigration des Hmong. En 1977, les autorités locales accueillent une centaine de familles Hmong, avec pour objectif de développer la riziculture. La lettre de Pierre Dupont-Gonin (personnage métropolitain à l'origine de ce projet) au secrétaire d'Etat à l'outre-mer parle du projet de faire de la Guyane une terre polyethnique. Ainsi, selon l'historique de M. Toulemonde-Niaussat « les Hmong sont installés en Guyane par le C.N.E. (Comité National d'Entraide Franco-Vietnamien, Franco-Cambodgien, Franco-Laotien), en liaison avec le secours catholique et sous l'impulsion de deux missionnaires Oblats de Marie qui avaient fondé au Laos, à Vientiane, un orphelinat pour les enfants Hmong, après avoir vécu un certain nombre d'années dans les villages sur les crêtes. Ces missionnaires, qui parlent leur langue, sont maintenant installés dans les villages hmong de Guyane et il faut noter que nombre des membres influents de cette communauté sont d'anciens pensionnaires de l'orphelinat de Vientiane » (1986 : 39). P. Chanson (1992) relate le parcours du Père Yves Bertrais parmi la population hmong, de ses vingt années passées au Laos, jusqu'en Guyane française. La structuration du village hmong<sup>39</sup> a été pensée par les Métropolitains avec une volonté de préserver leur structure culturelle. M.-O. Géraud pense qu'on a tenté de reconstruire en modèle réduit la société hmong du Laos : « Le village de Cacao est créé de telle sorte qu'il puisse être autonome (...) on prit soin de représenter chaque clan afin de permettre les mariages exogames au sein du village » (1997 : 98).

Les plans sanitaires font repartir la démographie et l'attrait du travail et du niveau de vie face aux pays environnants attire une grande migration. La population de Guyane s'accroît. En 1961, il y a 33 000 habitants ; en 1967, 44 500 habitants, puis 55 000 habitants en 1974 et 73 000 en 1982. En 1980, la répartition de la population commence à ressembler à celle qui existe actuellement : 10 % de Métropolitains, 7 % d'Antillais, 5 % de Brésiliens, 5 % d'Haïtiens, des Chinois et des Anglais en arrivée continue.

---

<sup>39</sup> La communauté Hmong s'élève en 1993 à environ 1 400 personnes (700 à Cacao, 600 à Javouhey et 100 à Rocoucoua) dont plus de la moitié sont nées en Guyane. (Géraud 1993 : 732). Les Hmong sont particulièrement représentés dans l'agriculture. 15 % des agriculteurs de Guyane sont Hmong alors qu'ils ne sont que 1 % de la population (INSEE 2002 : 15).

Le territoire a longtemps été très peu peuplé. Depuis quelques décennies on voit apparaître de gros flux migratoires qui restent incontrôlés. L'immigration est en partie le résultat de la politique métropolitaine. Les projets de développement lancés par la métropole voient tous l'accompagnement d'une mesure relative à l'immigration. Les immigrations sont orientées ethniquement suivant la spécialisation des peuples. Ainsi, pour développer les polders on fait venir des Surinamiens qui détiennent de l'expérience dans ce domaine, pour les rizières ce sont des Asiatiques, pour les grandes exploitations, les Européens... M. Toulemonde soutient que les apports migratoires ont souvent été le calcul d'une rentabilité : la sélection des peuples s'est fait suivant leur qualification (riziculture, exploitation forestière, maraîchage). « Les projets administratifs globaux de développement ont toujours tablés sur une division ethnique du travail considérant que telle ou telle ethnie était spécialisée ou apte à tel domaine : la pêche pour les Amérindiens, le bois pour les Bushinenge, la riziculture pour les asiatiques, l'agriculture sur grande exploitation pour les Européens » (1993 : 111). De la même façon, le Conseil Régional reconnaît la spécificité économique actuelle de chaque groupe ethnique (Brésiliens : orpaillage, Georgetowniens : crevettes, Vénézuéliens : vivaneau). Les Créoles guyanais semblent eux, investis dans le secteur tertiaire public, au détriment des secteurs producteurs (Mam-Lam-Fouck 1996 : 147-160).

Les Métropolitains sont souvent à la naissance des projets d'importation de migrants. On profite de la catastrophe de l'éruption de la montagne Pelée, pour faire immigrer un grand nombre de Martiniquais. Selon J.-P. Ho-Choung-Ten (1979b), la commission administrative qui décide de l'implantation des Martiniquais est surtout composée de Métropolitains tandis que les éléments locaux ont été écartés.

Les immigrés se retrouvent sur le littoral où est l'essentiel de la vie sociale, avec la population créole guyanaise et les Métropolitains. L'intérieur de la Guyane se définit toujours comme un territoire éloigné. Les Amérindiens restent en recul, mais l'attention des Français qui a commencée vers 1930, se confirme avec le département, notamment dans la nomination d'un commissaire préfectoral pour les Indiens Galibis (Michel Saint-Lohier). Les relations avec les Bushinenge sont de plus en plus fréquentes. Ils apparaissent souvent dans les récits et rapports écrits des fonctionnaires. L'histoire a partagé le territoire en deux espaces : Est et Ouest, intérieur et littoral. Les Blancs ont toujours été plus en contact avec les populations du littoral. M. Toulemonde Niaussat écrit : « on peut considérer deux entités : un pays officiel, lié à la puissance coloniale, organisé selon ses lois, implanté, façonné, éduqué et assisté par elles et

qui, historiquement et géographiquement, correspondait à la bande côtière et un pays réel, fait de groupes implantés spontanément, façonné par l'intérieur, possédant son système social particulier, une absence de contrôle officiel, son auto-suffisance et sa rentabilisation ». (1993 : 64).

Pendant l'esclavage, les Noirs marrons et les Amérindiens restent en retrait de la vie coloniale (même s'ils sont touchés un temps par l'esclavage et par le « travail » des Jésuites). A partir de la période de l'or, on commence à développer des relations avec les Businenge-navigateurs et les Amérindiens-chasseurs. Mais les véritables relations se créent à la départementalisation, l'implantation dans les communes de personnel administratif crée un véritable lien physique avec ces populations. La francisation par l'acquisition de la nationalité française et du même coup des droits sociaux, renforcera cette relation à l'administration française et à son personnel. Les relations avec les autres populations ne sont que secondaires du point de vue de la fréquence des contacts, puisque les Blancs sont sur le littoral, mais aussi du point de vue symbolique. Les Amérindiens et les Noirs marrons sont des sauvages, des ignorés. Les Créoles sont eux depuis le départ en relation étroite avec les Métropolitains, ils ont subi de plein fouet l'assimilation culturelle et juridique. Il y a donc une distance culturelle plus grande, des contacts moins fréquents avec les populations businenge et amérindiennes. Les Amérindiens et Businenge sont de plus en plus en contact avec les Blancs. Ils ont des relations de méfiance dues à la mise en esclavage, aux contrats passés avec les ethnies ennemies. Mais se développe aussi une relation de coopération basée sur l'économie. Les expéditions profitent du savoir-faire de ces populations, le Centre Spatial se sert de la main-d'œuvre. C'est donc une relation économique qui se dégage.

Les populations immigrées, de leur côté, récemment arrivées depuis les années 1980, ne sont pas confrontées aux différents rôles des Métropolitains. Elles arrivent dans un système établi et ne connaissent pas les différentes relations symboliques des Blancs à la population locale.

Parmi les Créoles deux mouvements s'opposent : celui pour l'intégration à la France et celui contre. La Guyane connaît des problèmes : son économie est en déclin, il n'y a plus d'or, les communications sont médiocres. En 1946, apparaît un dépeuplement, avec plus de décès que de naissances. Tout cela inquiète les Créoles et leur inspire de la méfiance face à la France. De plus, on l'a vu, l'administration française a fait venir nombre de fonctionnaires pour faire marcher les différentes administrations et le Plan Vert est perçu comme une nouvelle

colonisation blanche. Le CSG est perçu de deux façons différentes, certains pensent qu'il apportera un plus dans l'activité économique du pays, d'autres pensent que la métropole utilise les capacités du territoire sans le développer proprement. De manière générale, on pense que la métropole n'a pas d'intention réelle de développer la Guyane<sup>vii</sup>. Au contraire, on remarque que la France se sert de la Guyane pour sa richesse naturelle et considère de plus en plus l'espace guyanais comme un potentiel naturel à préserver. La Guyane en plus d'être intégrée à la France métropolitaine, doit à présent s'intégrer à l'Europe. Dès 1992, l'environnement est au centre des discussions. On établit une réserve naturelle, la « réserve naturelle du grand connétable ». Plusieurs projets sont toujours à l'étude<sup>40</sup> créant une impression de désappropriation chez les Créoles guyanais et les Amérindiens.

D'un autre côté, la métropole a toujours insufflé dans la vie guyanaise un idéal de civilisation que poursuivent les Créoles guyanais. Nombre de grands hommes politiques guyanais n'ont vu l'avenir de la Guyane que dans son assimilation à la France. Gustave Franconie parle du droit à l'assimilation complète ; Gaston Monnerville, des bienfaits de la civilisation européenne suivant l'idéal qu'Arthur Henri résumait ainsi : « les Guyanais ne sont ni des adaptés, ni des assimilés mais des français tout court » (1974).

La politique scolaire est significative de la volonté d'assimilation de la France. « Le système scolaire en vigueur découle des structures coloniales et de la politique de francisation menée dans le cadre de la départementalisation : directement importé de métropole, il ne prend en compte aucune des multiples composantes culturelles du pays. Les tentatives d'introduction des langues autochtones ont été ou sont le fait d'initiatives individuelles. » (Renault-Lescure et Grenand 1985 : 36). C'est aussi le constat que font quelques auteurs : il n'y a pas de continuité dans la politique menée. En parlant des Amérindiens, P. et F. Grenand écrivent « alors que la France, en 1967, leur octroie à la va-vite, une citoyenneté au rabais, ni désirée, ni comprise, la Préfecture, en 1971, instaure l'interdiction de pénétrer en pays indien, afin de les protéger sanitairesment et culturellement » (1990a : 11).

La politique a trop souvent dépendu des initiatives personnelles des individus aux postes clés, qui découlaient de leurs orientations idéologiques personnelles et de leur interprétation de la

---

<sup>40</sup> le parc naturel régional littoral (plage d'Awala-Yalimapo, pointe Isère, marées de Kaw, zone de l'Approuague et Ouanary), la réserve naturelle (camp des Nouagues, montagne de la trinité), la réserve biologique domaniale (Dékou-dékou, monts Atachi-bakka, Grand croissant, forêt de Saül)

situation guyanaise. De plus, la structure de l'administration ne permet pas de continuité « l'équipe dirigeante, indéfiniment renouvelée, ne forme pas d'expérience ; les problèmes doivent être indéfiniment repris à la base avec de nouveaux interlocuteurs » (Hurault 1985 : 49). Ici, se lient les politiques menées par la métropole et la population métropolitaine. Le mouvement de cette population a un impact non seulement sur la composition de ce groupe social mais aussi sur l'ensemble des projets menés en Guyane. Il y a donc une corrélation très intime entre politique métropolitaine et migrants métropolitains.

Les représentations des Français blancs suivent les relations à la France métropolitaine : chaque période voit une relation. Les Métropolitains sont la personnification de l'action de l'Etat français. Les représentations oscillent toujours entre deux visions, comme la nature de la relation à la France, entre assimilation et différenciation, entre admiration/attraction/envie et répulsion/haine.

De nouveaux leaders reviennent de leurs études de métropole avec des idées socialo-marxistes à partir de 1955. Justin Catayée crée le PSG. (Parti Socialiste Guyanais). Dès la fin des années 50, on voit naître le premier mouvement nationaliste, une contestation de l'assimilation et du projet politique de 1946. Un réveil culturel s'amorce dans la société créole et s'étend à l'ensemble des communautés guyanaises. Dès 1934, le concept de « négritude » prend de l'ampleur. Des écrivains comme Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon Gontrand Damas tentent de revaloriser la culture des Noirs. C'est dans les années 1970 que les Créoles s'intéressent à ces idées et se les approprient. Le mouvement anti-assimilationniste a traversé tous les DOM et les TOM. De 1970 à 1979, 10 mouvements nationalistes réclament l'indépendance. Face à la déception des mesures métropolitaines, les nationalistes veulent sortir la population d'une situation d'assistée. Mais la majorité reste en faveur du statut de département. I. Hidair montre que deux types d'attitudes chez les Créoles ont été construits par l'histoire : « les Créoles deviennent « métrô-affirmés » dans le premier cas et « afro-militant » dans le second » (2003 : 118).

En 1962, le PSG s'oppose à la venue du Génie de la Légion Etrangère. Les manifestants qui se sont réunis sont dispersés par les gendarmes : « les gendarmes étaient des Blancs, les manifestants Créoles et cela suffit à faire éclater une nouvelle poussée de racisme » (Vignon 1985 : 320). Le moindre incident est l'occasion de déclencher une bagarre raciale.



Lors des « nuits indépendantistes » des années 1970, des Métropolitains sont pris à parti par des émeutiers. Les 11-12 et 13 septembre 1974, une vague de manifestations anticolonialistes prend forme à la suite de la visite du Ministre Stirn (Léon P., 2001) créateur du Plan Vert. Le drapeau de l'Union des Travailleurs Guyanais (l'U.T.G. est un syndicat prônant pour une certaine autonomie de la Guyane voir une indépendance) devient le signe de ralliement. Puis en 1983, « à la suite d'un meurtre d'un Créole noir par un Réunionnais blanc, le centre commercial de Cayenne (est) mis à sac. Les émeutiers s'en (prennent) en particulier à des magasins appartenant à des Métropolitains, tandis que des passants de race blanche (sont) agressés à coups de pierres » (Mam Lam Fouck 1992 : 376). Plus tard, comme l'écrit I. Hidair « En novembre 1996, avril, août 1997, mars 2001, lors de conflits sociaux qui touchent Cayenne, les émeutiers créoles s'en prennent à « l'Etat colonial » » (2003 : 155). En juillet 2002, à la suite de l'arrestation d'un Créole guyanais pour le meurtre d'un squatter de nationalité étrangère, un comité de soutien de deux cents personnes se réunit devant le tribunal en clamant le laxisme de l'Etat français.

Les hauts fonctionnaires restent pourtant la référence de la culture française, on s'y oppose mais en même temps on s'en approche. La bourgeoisie créole fréquente les réceptions mondaines où se trouvent les cadres métropolitains. Ils restent dans les représentations l'élite culturelle et sociale.

La différence de réalité entre la France métropolitaine et la Guyane pose une réflexion sur son statut et sa gestion politique. Dès octobre 1981,<sup>41</sup> un projet de proposition de loi portant sur le statut particulier de la Guyane est travaillé. Après de nombreuses années de débats politiques et idéologiques, l'année 2001 voit se concrétiser un projet sur lequel toutes les factions politiques sont d'accord. L'« avant-projet d'accord relatif à l'avenir de la Guyane » est une proposition de changement du statut administratif de la Guyane. On se dirige vers une collectivité territoriale de Guyane.

---

<sup>41</sup> *En réponse à la proposition d'un statut particulier pour la Guyane présentée par Messieurs les parlementaires de la Guyane, RPR Fédération de Guyane, 1981*

## **Conclusion du chapitre**

Nous avons tenté de mettre en relief le rôle et l'implication des Métropolitains dans chaque période de l'histoire. En premier lieu, nous faisons le constat, avec d'autres, qu'il n'y a pas de descendants de colons, très peu de bagnards et aucuns fonctionnaires de la colonie. Les Blancs sont appelés de différentes manière suivant les époques et leur rôle. Ils sont appelés au départ les « Européens » (l'appellation permet de distinguer les Blancs nés en Europe, des Blancs créoles nés dans la colonie), mais aussi plus simplement les « Blancs » (M.-J. Jolivet, 1989). Le terme de Métropolitain semble venir avec la départementalisation, où l'on marque l'appartenance de la Guyane à un ensemble français et son lien de territoire d'outre-mer par rapport à la « mère patrie ». Ce terme de Métropolitain est peut-être aussi une manière de prendre de la distance avec la stratification sociale basée sur la race.

Nous tirons la conclusion qu'il existe une continuité dans la nature de ses différents rôles qui crée une image forte du Blanc en Guyane auprès de la population créole. Les Créoles sont en interaction permanente avec les Blancs, contrairement aux Amérindiens et Businenge qui sont plus en retrait. L'histoire place les Blancs et les Créoles dans une situation d'interdépendance : c'est cette relation qui donne son identité historique au groupe métropolitain. Au-delà des différentes appellations, le Blanc, le Métropolitain est associé à une image. Il est le dominant : comme oppresseur et comme modèle à suivre. Ce qui explique qu'on s'oppose à lui tout en voulant lui ressembler.

Sous la colonie, le Blanc est avant tout le colon planteur et propriétaire d'esclaves : le maître. Il représente la civilisation, le but du progrès mais aussi l'ennemi, le bourreau. De manière plus marginale, le Blanc de cette époque est aussi le Jésuite qui tente de convertir les Amérindiens. Il représente encore ici la Vérité, il est le modèle à suivre, mais aussi celui dont on se méfie. Enfin, il est aussi le fonctionnaire de la « Mère patrie », l'autorité, le gestionnaire. A l'abolition de l'esclavage, le planteur disparaît. C'est dans le rôle de fonctionnaire que reste le Métropolitain. Il représente l'Etat français sous la colonie et porte toujours l'image du progrès sur laquelle il faut se calquer. Les bagnards ont tendance à nuancer l'image du Blanc supérieur avec l'image du Blanc serviteur. Mais, comme nous l'avons dit, le processus d'assimilation est tellement fort que la remise en question de la civilisation blanche comme modèle n'est que relative. Les quelques Métropolitains orpailleurs

font naître l'image du Métropolitain aventurier que nous retrouvons lors des expéditions. Avec le département, le Français de métropole assoit sa position dans les administrations d'Etat. Il est avant tout le fonctionnaire représentant de l'Etat français. La Guyane est intégrée à la France institutionnellement et culturellement. D'autres rôles sont mis en valeur, celui du Blanc ingénieur, travaillant à la base spatiale, il est par ce biais toujours supérieur cette fois-ci dans ses compétences, dans sa formation, il est la modernité ; celui du Métropolitain du Plan Vert, en petit nombre mais remarqué par la démarche autoritaire dont il est issu.

Le Blanc dans ses rôles représente un Occident défini par la qualification, l'éducation, le progrès comme la dépendance et l'oppression. Il est toujours dans une image ambivalente de ce que l'on pourrait désirer et de ce que l'on rejette. Il semblerait qu'il n'y ait pas de stigmatisation raciale. Ceci se confirme dans l'adoption de personnages (Anne-Marie Javouhey, Victor Schoelcher, Jean Galmot) qui sont en opposition au système français tout en prônant parfois l'assimilation.

L'idée du passage est récurrente : les colons repartent face aux difficultés économiques, les fonctionnaires partent, les bagnards et les ingénieurs partent. Les Blancs sont présents depuis longtemps pourtant il n'y a pas de continuité. Ce qui montre l'utilisation du territoire sans qu'un effort de développement durable soit lancé, ni une politique continue en partie à cause de la discontinuité du travail des fonctionnaires. Les positions des Métropolitains sont intimement liées à la politique française, on ne peut en douter. La présence des Français blancs en Guyane dépend de la politique menée par la métropole. L'histoire guyanaise vit au rythme des impulsions données par la métropole. Celle-ci a été très présente dans la vie Guyanaise, elle a, depuis la colonisation, été le moteur directionnel de l'orientation démographique, économique et culturelle.

Nous avons mis en exergue la place des Blancs dans l'histoire guyanaise et les images qu'ils peuvent susciter. Ces images peuvent être intégrées par toutes les populations les ayant vécu en Guyane. Mais c'est la population créole guyanaise, la plus en contact, la plus concernée, qui a le plus de raisons d'en être investie. Les Créoles guyanais sont au centre de la relation esclavagiste, tout comme ils vivent pleinement l'implantation de l'administration française sur le littoral et en particulier sur Cayenne. L'histoire met en relief la relation bilatérale entre les Créoles guyanais et les Français blancs. Les Créoles guyanais et les Blancs français sont

au cours du temps dans des rôles antagonistes de maîtres à esclaves, d'administrateurs à administrés.

La continuité des images tend à former un groupe blanc. Cette identité attribuée véhicule le mythe d'une origine commune. Parallèlement, chaque population de Guyane a aussi son origine commune : le groupe créole se fonde sur la mémoire de l'esclavage, les Businenge sur la révolte, les Amérindiens sur leur existence originelle comme premiers habitants.

Si E. Stephenson rappelle que l'histoire de l'esclavage n'a pas été transmise oralement par les Créoles, on ne peut donc affirmer que les représentations sur les Blancs à chaque époque ont été véhiculées et conservées pour se porter à présent sur les Métropolitains. C'est pourquoi il nous faut observer les représentations collectives actuelles pour affiner cette partie. Y a-t-il aujourd'hui des représentations englobantes sur les Métropolitains ? Quelles sont alors les images qui rangent les individus métropolitains dans un groupe défini ? Y a-t-il conservation ou cassure des représentations héritées par l'histoire sur les Métropolitains ? Quelles sont les variations de représentations en fonction des groupes culturels ?

## **Chapitre II. LES REPRESENTATIONS SUR LES METROPOLITAINS AUJOURD'HUI**

Les représentations collectives actuelles sur les Métropolitains assignent les individus dans un groupe plus ou moins défini. Les autres populations se différencient clairement des Métropolitains, en ce sens elles se marquent comme out-group. Dans un premier temps nous allons voir quelles sont les images qui circulent sur les Métropolitains parmi les autres populations et quel lien elles font avec le passé. Puis nous envisagerons les représentations collectives en fonction du groupe culturel et de la situation sociale globale en Guyane. Nous allons montrer qu'il existe une représentation collective, stigmatisante, qui enferme les individus métropolitains dans un groupe, mais aussi des ouvertures qui laissent au Blanc la possibilité de créer son identité.

### **II-1- Les images du Métropolitain : représentations collectives**

Comme nous l'avons décrit dans la partie « méthodologie », nous avons interrogé des individus de groupes culturels différents. Nous tenterons de saisir les nuances de jugements en fonction de cette appartenance culturelle, mais aussi en fonction des individualités. Rappelons que nous avons interrogé plus d'individus créoles guyanais, suivant l'hypothèse que leur rôle dans l'identification des Métropolitains était primordial.

Les entretiens se sont déroulés, pour la plupart sur l'île de Cayenne, nous ne comptons évidemment pas avoir la prétention de saisir dans sa totalité les représentations collectives de toutes les populations de Guyane. Nous donnons ici un aperçu des images qui circulent. 14 images reviennent régulièrement, avec plus ou moins de fréquence, dans les discours des 27 individus que nous avons interrogés.

### Une minorité signifiante

Comme le dit un homme créole guyanais, retraité, ancien acteur politique en Guyane : « *les Métros sont une minorité* » (entretien D23). Un autre homme retraité de la police, Créole guyanais dit aussi : « *il n'y a pas eu d'arrivée massive des Métros, ce n'est pas comme les Haïtiens* » (entretien D7). Les Métropolitains ne sont pas une population majoritaire en Guyane au point de vue numérique. C'est donc une population petite en taille. Pourtant, la majorité des individus interrogés ont de nombreuses représentations sur les Métropolitains : ils ne sont pas à court d'idée, au contraire la plupart peuvent parler librement une heure sur le sujet. D'autre part, les représentations ne sont pas neutres mais emplies de jugements de valeur. On peut donc en conclure que les Métropolitains représentent une population symboliquement présente et signifiante bien que numériquement peu importante.

### Les Métros sont Blancs

Le Métropolitain est avant tout un Blanc. Tous les individus interrogés parlent du « Blanc », même s'ils alternent dans leurs discours les termes « Blanc », « Métro », « Métropolitain », « Européen » pour désigner ce même type de personne. Un seul individu ayant clairement des idées indépendantistes parle des « Français » en opposition aux Guyanais : il montre l'utilisation consciente du vocabulaire comme arme politique. Les appellations ne sont pas vides de sens et d'intentionnalité. Jean-Luc Bonniol, dans son ouvrage *La couleur comme maléfice*, explique comment les barrières raciales se sont maintenues jusqu'à aujourd'hui aux Antilles. Il affirme qu'« une large part des identités - qu'elles soient individuelles ou collectives- procède dans ces sociétés, de la couleur. C'est l'univers des apparences qui est ainsi en jeu, cette surface des êtres que l'Autre ou soi-même peut percevoir » (1992 : 13). Anaïs Favre qui étudie l'identité antillaise dans sa migration en métropole met en relief l'importance des significations que la couleur recèle pour les Créoles antillais (2004). C'est aussi ce que montre I. Hidair dans sa thèse sur l'identité créole en Guyane (2003). Elle explique les différences que perçoivent les Créoles guyanais dans les couleurs et l'attribution qu'ils font à la blancheur et à la noirceur.

Il y a donc, comme premier élément d'identification visuel, la couleur. Une personne de couleur ne peut être assimilée à un Métropolitain. Deux individus interrogés, nés en métropole tout en étant d'origine antillaise, noirs de peau, nous disent qu'ils sont appelés « Négropolitains », voire « Bountys » (terme qui semble venir des Antilles, à l'image de la

barre chocolatée noire fourrée de noix de coco blanche, ces individus ont adopté le système culturel métropolitain bien qu'ils soient d'apparence noire. Ce sont des Noirs qui se comportent et pensent comme des Blancs) de façon plus péjorative. Ils ne sont jamais assimilés au terme « Métropolitain ». Une Dominicaine, restauratrice de 50 ans définit ainsi les catégories : « *les Noirs de métropole sont les Négropolitains, le Métro est blanc, les Créoles disent les Blancs pour les Métros* » (entretien D12).

Il semblerait que le terme de « Blanc » soit utilisé plus couramment par les Créoles guyanais, antillais et haïtiens, par les Businenge et les Amérindiens qui discutent entre eux. Un Aluku nous le confirme : « *je les dénomme Blancs plutôt que Métros* » (entretien D11). Par contre ces populations quand elles parlent avec des Métropolitains utilisent alors le terme « Métropolitain », plus respectueux en leur sens, peut-être aussi moins chargé de référence raciale, susceptible de jeter le trouble dans les relations. Les Hmong, eux, semblent plutôt utiliser le terme de « Métropolitains » ou de « Français » tout comme les Brésiliens.

La couleur reste un facteur déterminant de l'appartenance de groupe. Les individus noirs qui ont passé du temps en métropole, ont aussi ressenti la différenciation, le racisme. Ils reviennent en Guyane marqués par ces attitudes. Un Créole guyanais nous dit : « *je dis à mon fils « ne reste pas en métropole : au travail comme en musique une blanche vaut deux noires » ... pour avoir une valeur il faut se marier à une blanche* » (entretien D7).

Les individus avouent que lorsqu'il y a un problème avec une personne, la couleur est toujours un argument d'attaque. Une Créole guyanaise raconte : « *le problème de couleur ressort toujours quand il y a un problème avec une personne (elle emploie tour à tour les termes Métropolitain, Blanc, Européen) c'est long à évacuer l'esclavage, le bagne* ». Pour elle, cette période n'a pas inversé les rapports, les Blancs ne fréquentaient pas les Noirs, ils étaient au service du pénitencier : « *on a méprisé ces gens parce qu'ils avaient fait des bêtises, l'image du « fils de bagnard » est une image pleine de mépris... de bâtard... il a fait la prison* » (entretien D6). Elle confirme notre propos et montre aussi qu'il y a une association entre la couleur et la continuité historique de la population issue de métropole. La couleur est un élément visible, facilement repérable, qui permet de faire une continuité entre les colons, les bagnards d'hier et les Métros d'aujourd'hui.

Mais la couleur n'est pas l'unique critère de définition de l'appartenance et elle n'est pas un critère suffisant. La couleur se combine avec d'autres caractéristiques pour fonder l'image définitive du « Métro ». Le premier regard assimile le Blanc à un Métropolitain. Une Créole antillaise décrit bien cette idée : *« ils sont considérés comme des Blancs, ceux qui veulent sortir de cette image devront se défendre »*. (entretien D8). Il y a donc d'une part, une catégorisation automatique qui se base sur la couleur de peau et d'autre part, une possibilité, malgré sa blancheur, de sortir de cette catégorisation, puisque la couleur ne fait pas à elle seule l'identification du Métropolitain. Il semble que se confirme la thèse de R. Bastide pour qui *« le trait physique, (...) forme du nez ou couleur de l'épiderme n'est jamais que le symbole de l'appartenance à un groupe social »* (2000 : 36).

La couleur est la première distinction, mais elle ne joue qu'au départ dans la catégorisation. Les Békés ne sont jamais considérés comme des Métropolitains bien qu'ils soient blancs, comme le montre le roman de B. Juminer : *« incorrigibles ces békés ! D'une part, ils ne fréquentent pas les Européens ; d'autre part, ils détestent les Nègres, grâce auxquels ils s'enrichissent. Ils se figent dans le négativisme. Quels crétins ! »* (1961 : 144).

### *L'histoire détermine la place des Métros*

11 individus (sur nos 27 entretiens) font référence au passé pour justifier, argumenter ou définir les Métropolitains dans la société actuelle. Une Créole guyanaise dit clairement qu'*« on peut comprendre la communauté métro en regardant sa place dans l'histoire »* (entretien D13). Une période centralise les mémoires, la période de l'esclavage et de la colonisation. Une Créole antillaise dit : *« ils sont différents, ils sont porteurs d'une histoire... les Métros sont venus en même temps que les esclaves comme colons »* (entretien D8). Un Créole guyanais décrit la situation : *« l'europpéen est aussi celui de l'expédition de Kourou, du peuplement de Choiseul, de l'Eldorado, des traînes-savates, des chefs de service des années 50, de Saint-Laurent »* (entretien D7).

Les individus pensent fréquemment que la période du bagne a changé les mentalités. Un Créole antillais dit : *« la colonisation était une période où on voyait le Blanc comme un maître, le bagne avait changé l'image du Blanc en la relativisant »* (entretien D17). Une autre ajoute : *« le bagne a changé le rapport avec les gens, avant les gens venaient pour commander »* (entretien D6). Une « Négropolitaine » dit : *« en Guadeloupe le Métro est vraiment considéré comme un colon, ici il n'y a pas cette approche car le bagne a changé les idées, mais le Métro est le Blanc »* (entretien D15). Donc il reste colon.



Les personnes qui font référence au passé sont principalement Créoles guyanaises ou antillaises. Leurs points de repères sont la colonisation, l'esclavage, le bagne et quelques fois l'implantation du Centre Spatial Guyanais. La mémoire est chargée des sentiments des individus : beaucoup d'affects traversent les discours. Un homme créole guyanais assimile la présence de la France en Guyane au viol de son identité, il dit : *« je refuse l'indépendance parce que quand vous êtes arrivés ici, vous avez planté la bannière du roi et la croix de l'église au nom de Dieu, je demande des réparations, c'est comme si j'étais la maîtresse de cet homme, il a abusé de moi pendant des années, il me doit réparation et je ne le lâcherai pas »*. L'histoire est teintée de rancœurs. La société actuelle est une formation de la société passée. Le groupe créole guyanais trouve un ancrage dans l'histoire, comme le montre I. Hidair. Un Créole guyanais dit : *« le passé de l'esclavage est présent partout »* (entretien D23). Au contraire, un Amérindien ne veut pas résumer la société actuelle à son passé : *« c'est bien de reconnaître l'histoire mais il faut avancer »* (entretien D16).

Le rapport au passé est implicitement un rapport au Blanc. L'esclavage est inscrit dans les mémoires et il est vécu dans la société actuelle, par les Créoles guyanais, comme un complexe psychologique intériorisé, comme le pense ce Créole antillais : *« il existe un complexe noir lié à l'esclavage »* (entretien D17). Mais des Créoles ne se retrouvent pas dans cette attitude. Un Businenge tient aussi à se différencier de cette attitude, selon lui, propre aux Créoles, il dit : *« je ne reconnais pas le Blanc comme ayant contribué à ce que je suis, contrairement aux Créoles qui ont cette réflexion « on vit avec vous, on vit grâce à vous mais on vous en veut », le Businenge est autonome, égale, le Blanc ne peut donc qu'apporter »* (entretien D11).

La présence de l'esclavage dans les mémoires se révèle par l'incorporation de normes sur les couleurs de peau. La couleur de la peau chez les Créoles guyanais ou antillais a de l'importance dans le quotidien et la gestion des relations individuelles. Une Créole antillaise nous donne son témoignage : *« je ne suis pas métisse car mes deux parents sont noirs, dans certains endroits on m'appelle chabine, dans d'autres câpresse, ce qui est plus foncé et aussi négresse rouge, plus claire que noire, mais pas très noir, plus clair que câpre. Même là il peut y avoir des problèmes, mon mari est noir avec une indianité, ma fille est intermédiaire, elle voulait me ressembler, on fait des différences de couleurs, ma mère et ma sœur aînée sont plus foncées, je me sentais discriminée, je voulais être plus noire, il y a beaucoup de conflits, ces choses sont le résultat de l'histoire, c'est encore dans nos têtes. Mes deux filles sont plus foncées, mon fils est plus clair, j'ai résolu mon problème de couleur en trouvant un mari plus foncé que moi, les gens sont étonnés, certains me disent pourquoi pas un mari blanc ? »* (entretien D8).

Une personne hmong ne fait pas référence au passé colonial, mais à celui de l'installation des Hmong en Guyane, pour elle « *les premiers contacts des Hmong en Guyane ont été avec des Métropolitains prêtres passionnés par le Laos, les militaires français sont venus nous chercher à l'aéroport et nous ont bien soutenu, alors qu'avec les Créoles au départ c'était très tendu* » (entretien D3). L'histoire charge, pour elle, les Métropolitains de sentiments positifs et les Créoles de sentiments négatifs.

Pour les Businenge, les alliances commerciales sont importantes, le Capitaine d'Apatou nous relate le temps où les Métropolitains venaient chercher du bois pour la construction de Saint-Laurent. La période esclavagiste est peu relatée, mais elle est marquée par la méfiance qu'inspire le Blanc.

Chacun se réfère donc à sa propre relation dans l'histoire avec les Blancs : l'histoire n'est pas oubliée, on juge le Métro par la place des Blancs dans cette histoire. L'individu brésilien ne fait pas référence au passé des Métropolitains. Les immigrés plus récemment arrivés n'ont pas de liaison historique avec les Métropolitains. Ce sont les populations implantées de longue date qui font part de ce lien (Créoles guyanais, Businenge, Amérindiens et Hmong implantés bien plus récemment). Les Métropolitains sont porteurs des représentations qui sont véhiculées par la mémoire collective. Le Métropolitain qui arrive en Guyane, même s'il n'a pas de filiation directe et biologique avec les Français blancs ayant eu part avec l'histoire guyanaise, est intégré à une histoire, assimilé à ce groupe de Blancs issus de la métropole et rattaché à l'administration métropolitaine. Il porte donc les représentations attribuées à chaque période de l'histoire aux colonisateurs esclavagistes, aux colons-administrateurs, aux bagnards, aux fonctionnaires, aux ingénieurs. Mais cette histoire ne suffit pas à fonder le groupe. Comme le formule M. Hallbwachs la mémoire ne s'établit que sur des cadres sociaux du présent. En d'autres termes, si la mémoire renvoie le Métropolitains à cette image de l'histoire c'est que sa condition présente ne l'en éloigne pas. Les représentations semblent être associées à des facteurs présents autant qu'à l'accumulation d'images du passé.

### Position dans les postes supérieurs

10 individus (sur 27) parlent explicitement de la position hiérarchique haute des Métropolitains dans le travail et de leur place dans des secteurs d'activité spécifiques. Cette image sur les Métropolitains est valable pour toutes les populations. Ainsi, une Créole

antillaise dit : « *beaucoup de Métros sont surtout dans la fonction publique* » (entretien D8) et de façon marginale une Hmong dit aussi : « *ils sont dans les entreprises de construction* » (entretien D10).

Les Métropolitains occupent les fonctions supérieures, ils forment l'élite de la société. Un homme amérindien décrit la situation : « *tous les postes de cadres sont occupés par des Métros... le Métro est toujours chef, je n'ai vu que le cas à part d'une femme de ménage blanche... le blanc est resté maître, ça n'a pas évolué* » (entretien D16). Une Créole antillaise dit aussi : « *beaucoup de Métros sont cadres, ils ont une position économique et sociale avantageuse et hiérarchiquement ils sont plus élevés* » (entretien D8). Que les individus aient plutôt des images positives ou négatives des Métropolitains, ils reconnaissent cet état de fait.

La position hiérarchique est condition d'une position sociale privilégiée. Le même homme amérindien ajoute : « *le Métro est le bourgeois de Montjoly* » (entretien D16). Les Métropolitains sont les chefs et ils sont donc la bourgeoisie de la Guyane. De façon plus large, le Métropolitain est quelqu'un qui travaille. Il est clair qu'un Métropolitain sans travail, chez les Businenge, n'a pas lieu de résider dans leur village. Deux SDF blancs, ont tenté de rester sur Apatou il y a quelques années, mais se sont fait mettre dehors par les autorités coutumières. Comme le relate M. Toulemonde-Niaussat, le Métropolitain est l'administration, la compétence, la connaissance du monde occidental : il est accepté sous ce rôle.

Le fait que les Métropolitains soient dans les hautes sphères crée des tensions sur le milieu du travail. Comme le dit une dame créole antillaise : « *le fait que les Métros aient des positions supérieures crée de vraies tensions, ils organisent le pouvoir entre eux* » (entretien D8). Ce sont surtout les Créoles guyanais et les Antillais qui relatent ces problèmes. Un individu parle de la difficulté à gérer des Métropolitains en tant que seul cadre créole. Certains pensent alors que les Métropolitains organisent le pouvoir entre eux. Un Créole guyanais dit aussi : « *il y a une frustration par rapport aux Métros qui ont les postes administratifs de l'Etat, le Métro vient pour le meilleur pour partir avec, est-ce qu'il vient donner ? on ne sait pas, ils viennent prendre une prime* » (entretien D2). Deux individus nous parlent des places que prennent les Métropolitains à des Guyanais qui voudraient rentrer en Guyane : « *les Métros qui viennent bouchent la possibilité aux Guyanais diplômés en métropole de venir* » (entretien D5). Il continue : « *placer les Métros dans l'administration en Guyane est-ce que ce n'est pas un moyen politique de garder l'administration, les cadres pour garder une certaine distance ?* » (entretien D2). Comme dans de nombreux cas où les individus se sentent en péril, se crée l'idée

d'un complot organisé pour le maintien de son propre groupe dans la servitude. Les représentations sur les Métropolitains sont aussi des représentations sur l'Etat français.

### *L'Etat français et les Métropolitains vont de pair*

Certains (7 individus) parlent explicitement de la liaison qu'ils font entre les Métropolitains et la politique de l'Etat. Pour ce Créole antillais : « *l'Etat français et les Métros vont de pair, surtout ceux qui sont là pour peu de temps, je suis contre cette politique qui est celle du laisser aller pour maintenir la paix sociale... les gens assimilent mal que 99 % des terres soient à l'Etat... l'Etat ne prend pas ses responsabilités* » (entretien D17). Les Métropolitains sont à priori les représentants de l'Etat. L'entretien mené sur les Métropolitains dérive directement sur la politique de l'Etat français et souvent ses carences. Les Créoles font tous (pour ceux de l'échantillonnage) cette relation. Pour l'un d'eux effectivement : « *le Métro est perçu comme le représentant de l'Etat parce qu'il y a beaucoup de fonctionnaires* » (entretien D23), pour un autre : « *les Métros suivent la ligne de l'Etat* » (entretien D25) ou bien : « *ils sont dans le système de l'Etat* » (entretien D21). Les Métropolitains sont donc au cœur de l'institution dont ils portent les marques.

Deux idées se dégagent : les Métropolitains représentent l'Etat en Guyane ; ils sont aussi impliqués dans le système et le reproduisent. Un homme créole explique : « *depuis quelques années la politique est de blanchir, on met des chefs de service... les Métros sont des fonctionnaires qui sont la présence française, ils sont insignifiants mais attention c'est eux qui tirent les rênes* » (entretien D7). Il y a donc un sentiment de méfiance réel envers les Métropolitains. On ne sait pas trop si leur présence ressort d'une politique planifiée de colonisation, donc on se tient sur ses gardes. De toute façon, le Métropolitain est un individu qui fait partie du système dominant de la culture occidentale. Pour cet individu businenge : « *la population blanche est intégrée dans le système occidental, ils ont des postes de fonctionnaires, ils sont chefs d'entreprise, ils sont touristes* » (entretien D11). Le Métropolitain est le modèle, mais pas l'unique, du système de consommation capitaliste.

Les individus se distinguent clairement des Métropolitains, inversement ils pensent que ceux-ci se différencient en développant des préjugés à leur égard.

### *Les Métropolitains sont pleins de préjugés*

8 individus déplorent l'attitude des Métropolitains qui est pleine de préjugés négatifs envers la Guyane et les Guyanais. Un Créole guyanais nous livre sa pensée : « *le Métro vient avec des idées*

*préconçues, en dominateur ... il se rend compte en fait qu'il n'a pas plus de compétences ou de connaissances que les gens qui se trouvent ici, donc ça le rebute, c'est quelque chose que j'entends très souvent... si c'est quelqu'un qui est toujours resté là-bas (en métropole), déjà c'est l'Afrique, c'est vrai pour beaucoup c'est la même mentalité, c'est le petit nègre qui va aller « Bouana » même si c'est pas aussi dur et franc, le Noir c'est une personne qui va s'écraser, accepter tout ce qu'on lui dit et en fait c'est pas ça du tout » (entretien D2).*

Ces attitudes des Métropolitains sont perçues comme un manque d'intérêt réel pour la Guyane et sa population et comme le comportement logique, méprisant, que les Blancs ont depuis le début de l'histoire face à des populations qu'ils jugent sous-développées. Le Blanc est toujours dans son rôle de dominateur, également dans ses attitudes. Pour un Créole antillais : « il y a beaucoup d'a priori sur les Créoles de la part des Métros » (entretien D17). Un Amérindien pense qu' : « ils ont catalogué les gens au bout de trois mois, ils ne s'intéressent pas vraiment à la Guyane » (entretien D16). Un Créole guyanais relate : « les Métros pensent que les Guyanais ne font rien au travail » (entretien D9). Ce thème de la fainéantise est récurrent, une Créole antillaise dit : « ils disent que les gens sont fainéants » (entretien D8) ; un autre Créole guyanais dit encore : « les chefs de services ou Métro ont des a priori extrêmement négatifs sur la Guyane sur la corruption, les magouilles, ils pensent « on a la science infuse, vous êtes des cons, de toute façon vous ne savez pas » (entretien D5). Finalement ils font un complexe de supériorité. Une Créole guyanaise pense que « le discours du Métro ne change pas dans le temps, il y a une transmission des stéréotypes » (entretien D13). Cette idée uniformise le groupe métropolitain par ses représentations. Parmi les Métropolitains, certains sont stigmatisés comme « colons » et sont plus encore visés par cette représentation : « les chercheurs méprisent les Noirs, les gens qui viennent d'Afrique ont encore plus les idées méprisantes » (entretien D17). Le « colon » est le terme symbolique concentrant les rancœurs sur la survie d'un certain système de domination.

### Les Métros ont une mentalité de colons

L'attitude pleine de préjugés est par définition associée à une mentalité de colon : les Métropolitains se sentent supérieurs, ils sont méprisants et paternalistes à la fois (on voit la force des images restées de l'esclavage). Un individu nous dit : « L'esprit de supériorité des Blancs reste ancré » (entretien D6). Cette représentation est présente chez 9 des 27 individus interrogés. Une Créole antillaise nous fait un long exposé sur ce sentiment et l'ambiguïté des relations : « Les Métros sont condescendants, paternalistes, sûrs de leur supériorité. On a envie le Blanc car il était libre, il existe un tas d'expressions qui utilise l'idée que c'est mieux d'être blanc que noir « peau chapée » sa peau va lui permettre d'échapper au système, on envie le Blanc, on le jalouse, on lui en veut, c'est paradoxal, c'est un mélange psychologique d'amour-haine, on a du mal à supporter, on préfère être dirigé par des Blancs que par

*des Noirs mais en même temps on ne le supporte pas, on est plus vigilant, plus sensible et plus susceptible aux attitudes des Métropolitains vis-à-vis de nous et de l'autre côté les Métropolitains qui dans leur blancheur croient qu'ils sont supérieurs, parce qu'on l'a mis dans la tête des gens : les Noirs c'est rien, ça peut être esclave, ça n'a pas d'âme, dans leurs attitudes, ils nous le font comprendre ou c'est nous qui le comprenons, je ne sais pas au juste mais les gens ont des attitudes dévalorisantes aussi, ils sont étonnés qu'on puisse parler français correctement, même des gens sensés ont des schémas de pensée vexatoire, le Noir n'est pas intelligent dans les schémas, je l'ai vécu en tant qu'étudiante, tant que j'étais aux Antilles je me disais je suis française et quand je suis arrivée en France je me suis rendue compte que je ne l'étais pas, ça nous remonte un peu contre les Métropolitains et quand on revient et qu'on voit qu'encore ici c'est eux qui font la loi c'est insupportable... tout le monde dit « l'esclavage c'est fini, la colonisation c'est fini » mais ce n'est pas vrai parce que psychiquement on est modelé par ça et les Métropolitains sont modelés par ça » (entretien D8)..*

Certains groupes de Métropolitains sont particulièrement visés par ces représentations : « *le Métro du CNES, certains de l'Education Nationale font les colons* » (entretien D15) ou « *Kourou est une communauté particulière : Les femmes y ont souvent une relation de maître avec le petit personnel* » (entretien D17) selon ces Créoles antillais. Kourou est symbolisé par le CSG, l'administration, elle, par le cadre supérieur venant d'Afrique. Les chercheurs aussi sont vus comme des « *vampires* » qui sucent la richesse de la Guyane sans donner en retour de leurs compétences.

Les individus observent les comportements des Métropolitains motivés par cet esprit de supériorité. Un Créole guyanais dénigre le « *comportement de colonialistes, des représentants de l'Etat, d'un certain nombre de chefs de service de l'administration* » (entretien D5). Pour un homme amérindien, l'attitude vestimentaire est significative : « *ils ont un mépris vestimentaire à la poste... en short... sans chaussures, ils n'ont pas de respect pour les gens... et puis le Métro veut imposer sa culture et non se mettre à la place des autres communautés* » (entretien D16). L'habit décontracté du Métropolitain est le symbole de sa manière d'être en Guyane : légère. Le symbole désigne, pour Jean Maisonneuve, psychosociologue, « toujours quelque chose d'absent de notre perception immédiate qui est signifié, représenté par l'objet symbolique actuellement présent » (1973 : 226).

Une Créole antillaise dit : « *il y a une attitude méprisante des Métros, ils pensent qu'ils ont la science infuse* » (entretien D8). De façon plus mesurée, une Créole dit qu' : « *il y a quelques gens arrogants* » (entretien D24). Une femme hmong souligne l'attitude supérieure des « *Métros qui s'imaginent qu'avec de l'argent on peut acheter une fille hmong comme les masseuses thaïlandaises* » (entretien D10). Une Créole guyanaise pense que les femmes blanches voient encore le Noir comme un objet de phantasme, ce qui pour lui découle directement de l'esclavage où l'on choisissait les meilleurs reproducteurs pour assurer la pérennité de la force de travail, ils ajoutent : « *quelques femmes sont*

*nymphomanes* » (entretien D8). La mentalité de colon est une mentalité de supériorité, de profiteurs, de touristes. Certains, pour les plus virulents, remettent en question la légitimité de la présence des Métropolitains en Guyane : « *La plupart considèrent qu'ils sont ici chez eux, ils ont un comportement paternaliste* » (entretien D21).

### Les Métropolitains ne s'investissent pas, ne respectent pas

11 des 27 individus interrogés soulignent le fait que les Métropolitains ne s'investissent pas dans la société guyanaise, comme ce Créole antillais : « *ils ne vivent pas le patrimoine culturel : ils le font sans y mettre le cœur et l'âme de la culture* » (entretien D17). Les Métropolitains n'ont pas de connaissances sur les relations avec les autres populations : « *les Métros méconnaissent les différentes cultures* » (entretien D16). C'est aussi une absence de participation politique, au sens large du terme, comme le montre les discours de plusieurs individus : « *il n'y a pas d'investissement dans le réseau associatif, ils se trouvent confrontés à quelque chose de différent et du coup ne s'investissent plus* » (entretien D2) ; « *les Métros sont en position d'observateurs, ils ne prendront jamais une position sur l'évolution institutionnelle* » (entretien D16) ; « *les Métros ne font pas d'effort pour lier des relations... il n'y a pas d'engagement associatif... pas d'adaptation à la culture locale* » (entretien D1).

Ce manque d'intérêt est aussi associé à une attitude tournée vers un profit individualiste. Un Créole guyanais dit : « *Ils ne s'impliquent pas, ils profitent (argent, tourisme)... Les Métros ne font pas d'efforts pour participer* » (entretien D9). Une Créole antillaise ajoute « *Ils ne travaillent pas beaucoup, c'est un temps de farniente pour eux, c'est des vacances... la Guyane est une récréation dans leur vie* » (entretien D8).

Il peut s'agir d'un manque d'investissement politique, associatif, affectif, entrepreneurial, professionnel, culturel, relationnel mais pas financier. Au contraire, l'investissement financier, s'il est reconnu, est vu comme le fait de profiter et non de s'investir. Ceci découle du fait que le Métropolitain est encore vu comme un profiteur du système guyanais du point de vue financier. Bien que le terme ne soit prononcé qu'une fois dans les entretiens, il est le « chasseur de prime » : la personne qui profite du temps en Guyane pour se faire de l'argent. Ceci par le biais des primes données par l'Etat, du salaire plus important, mais aussi de l'investissement immobilier défiscalisé. Un homme amérindien résume : « *certains viennent par intérêt, l'appellation de chasseurs de prime n'est pas fausse, les 40 %, la loi de défiscalisation, on construit sa maison et on s'en va : tout est calculé, depuis 30 ans ce sont toujours les mêmes gens qui viennent : des profiteurs... Y a des privilégiés, c'est la continuation de la colonisation : le système de prime, des 40 %, ils*

*profitent du système* » (entretien D16). Un Créole guyanais dit : « *Ils viennent pour toucher les primes et repartent, ils profitent de la Guyane pour faire de l'argent* » (entretien D9).

Il faut préciser que la représentation du Métropolitain comme profiteur au niveau financier n'est exprimée que par trois individus : soit elle n'est pas extrêmement forte et elle n'est qu'une représentation subsidiaire d'autres qui forment le noyau central ; soit c'est une représentation qui ne s'énonce pas, car politiquement non correcte face à un chercheur métropolitain, ce que nous pensons et elle se révèle à travers le thème plus général du profit du territoire et du manque d'investissement. Le Métropolitain finalement prend plus qu'il ne donne : c'est bien l'idée générale de cette représentation de l'investissement et du profit.

Il y a une relation fine et parfois paradoxale entre la notion de profit qui est négative et celle d'investissement qui serait positive. Un même comportement peut être vu comme le fait d'un investissement individuel ou comme celui d'un profit face à la situation. Un Métropolitain participant au carnaval peut être vu comme s'investissant dans la culture guyanaise ou comme profitant de cet attrait traditionnel comme un touriste. Tout dépend de l'état d'esprit de la personne qui se représente les choses et la manière de faire du Métropolitain.

La notion de respect de la population locale est très importante, elle apparaît en filigrane tout au long des discours. Un Métropolitain est un migrant, même s'il est plus ou moins chez lui de par son statut administratif, il reste quelqu'un qui n'est pas originaire de la région, de la même manière qu'un Toulousain ne sera jamais un Basque. Il arrive donc en position d'étranger, dans le sens de non originaire du lieu. Cet état de fait lui confère une obligation implicite de se conformer aux normes établies, de respecter l'ordre et de ne pas mépriser les différences au sein desquelles il se retrouve. Il se doit d'adopter une attitude d'ouverture et d'humilité, comme le disent ces Créoles guyanais : « *à mon avis c'est à lui de faire le premier pas et de casser cette barrière pour qu'il y ait un lien* » (entretien D2) ; « *c'est aux Métros de faire le premier pas, ils arrivent chez les gens* » (entretien D6).

Un Créole montre que le Métropolitain est dans une position ambiguë, il ne sait pas se situer : « *Le Métropolitain en venant ici se sent presque en terre étrangère, le Métro se pose des questions « est-ce que la Guyane est vraiment la France ?* » (entretien D7). La remise en question de la nature de la Guyane peut vexer certains individus, puisqu'elle se base sur le « *sous-développement* » du territoire.



La façon dont les Métropolitains pratiquent la forêt correspond, pour ces individus, à leur mépris et leur démarche touristique. Ils profitent encore une fois du territoire sans respecter la forêt, au contraire des Amérindiens ou des Créoles. L'individu amérindien le déplore : « *Les Métros n'ont pas de respect, ils y vont n'importe comment* » (entretien D16). Il relate aussi leur attitude de profiteurs de la Guyane en général : « *le Baba cool de l'IUFM se fout de la Guyane, il vient parce que le cannabis n'est pas cher, il vient passer le concours, reste un an puis repart* » (entretien D16). Un Créole antillais dit aussi : « *Les Indiana Jones me font rire, je ne comprends pas* » (entretien D17). Il semble effectivement qu'il y est un fossé dans la compréhension de l'autre. Le Métropolitain ne fait pas ce qu'il devrait faire, ce que l'on attend de lui. Au contraire, il a des attitudes étranges.

Les Métropolitains un peu marginaux, à l'image de ceux ayant créé un village artisanal, « cool village », dans les années 1970, entre Cayenne et Kourou, sont vus comme des loufoques, des gens coupés de la rationalité ou encore des drogués.

Finalement les Métropolitains ne s'adaptent pas, ils vivent comme s'ils étaient chez eux en métropole, comme le dit cette dame hmong : « *certaines Métros veulent faire comme en métropole* » (entretien D3). Une dame dominicaine est plus mesurée : « *les Métros vivent ici comme ils vivraient chez eux, mais en s'adaptant* » (entretien D12).

Cette représentation du profiteur gravite autour de l'image centrale du touriste. Un Businenge dit sans hésitation : « *les Métros sont des touristes* » (entretien D19). Pour un Créole guyanais : « *ils n'ont pas les mêmes activités que les Guyanais, ils ont une attitude de touristes... à la plage, en forêt, ils visitent... et ils reprochent souvent aux Guyanais de ne pas profiter de la Guyane* » (entretien D9). On a des idées sur l'autre mais ces idées se forment aussi en fonction de ce qu'on pense que l'autre pense de nous. Ces reproches concernent une attitude collective face à la Guyane et ses populations.

### Les Métropolitains sont de passage

Le Métropolitain est un individu en transit (pour 10 individus), de passage, qui ne s'implante pas en Guyane. Toutes les populations sont d'accord sur ce point : « *le Métro est temporaire... il dure en majorité 4 ans* » (entretien D16), « *le Métro est un touriste, il n'est pas établi, sa présence est transitoire* » (entretien D11), « *c'est une population qui ne reste pas, elle fait 3 ans et repart* » (entretien D7), « *ça bouge beaucoup, il ne s'installe pas en Guyane* » (entretien D9). Il n'y a pas d'ancrage des individus,

pas de suivi dans leur établissement bien que la proportion des Métropolitains dans la société soit constante. Les Métropolitains n'ont pas de poids dans le temps, ils n'ont pas de poids sur le changement social.

S'ils restent peu de temps et qu'ils occupent les fonctions supérieures, ils créent un déséquilibre : « y a un gâchis quelque part » (entretien D7), « c'est le réel problème de la Guyane ce côté « plaque tournante », on devrait obliger les Métros à rester 6 ans » (entretien D18). Le passage est une caractéristique négative du groupe métropolitain alors qu'elle peut paraître positive pour d'autres migrants (Brésiliens, Haïtiens, Surinamiens). On regrette qu'ils ne restent pas plus parce qu'ainsi ils sont un frein au développement de la Guyane.

### Les Métropolitains restent entre eux

Les Métropolitains ne s'adaptent pas à la population guyanaise, la plupart du temps ils restent entre eux : « ils sont souvent entre Métros, ils ne s'intègrent pas au monde guyanais » (entretien D8) « c'est rare de les voir se mélanger aux Guyanais sauf pour le travail ou le sport » (entretien D2). Cette représentation, présente chez 9 individus, a une connotation péjorative, puisque le Métropolitain ne fait pas l'effort d'aller vers l'autre, mais reste dans sa culture, dans son environnement.

Les Businenge ont cette représentation sans qu'elle ait de connotation péjorative. Il semble que la délimitation relationnelle des groupes s'inscrive dans leur organisation sociale, basée sur la lignée. Les Hmong n'ont cette représentation que de façon relative puisqu'ils notent l'évolution des mariages mixtes avec les Métropolitains et l'établissement de ces derniers au sein de leurs villages. Les Brésiliens relativisent aussi cette image puisqu'ils partagent des lieux de festivité communs.

Les Créoles, eux, ressentent cette sociabilité communautaire comme un rejet. Les Métropolitains forment un groupe solidaire, fermé aux autres populations, qui s'approprie des espaces de fréquentation (qui par là-même deviennent inaccessibles aux autres). « Il y a des lieux de rencontre spécifiques pour eux : c'est un cercle » (entretien D21), « les Métros s'approprient en bande des secteurs, par exemple Os Band a été créé par deux Antillais, un Guyanais et un Métro, mais dans le but de mélanger les communautés, maintenant c'est un groupe uniquement métro » (entretien D17), « les Métros sont plus solidaires entre eux qu'en métropole » (entretien D12).

### Ce ne sont pas les meilleurs qui viennent

Une dernière représentation négative mentionne le fait que les Métropolitains venant en Guyane ne sont pas les meilleurs, mais en quelque sorte les déchets. « *La France envoie en Guyane tout ce qui n'est pas bon pour la France, la Guyane est encore considérée comme une terre de punition... les Métros qui viennent ici ne sont pas les premiers de la classe* » (entretien D7), « *les Métros qui ont des problèmes en métropole, qui sont psychologiquement affaiblis, beaucoup sombrent dans l'alcoolisme* » (entretien D8). 7 individus sur 27 ont cette image. Remarquons que dans n'importe quelle situation migratoire, les immigrants sont souvent caractérisés de la sorte. Pour les Métropolitains, cette image renvoie aux premiers colons, souvent flibustiers ou aux bagnards. Cette image touche particulièrement trois populations : les fonctionnaires, les Sans Domicile Fixe et les marginaux vivant en lieu isolé. Cette représentation est renforcée depuis dix ans par l'apparition des Sans Domicile Fixe Blancs à Cayenne. Les individus restent avec l'image « idyllique » du Métropolitain riche : le pauvre ne représente pas le Métropolitain, il ternit l'image de ce groupe et aussi celle de la Guyane. « *il y a une catégorie de traînes-savates, beaucoup de marginaux, par exemple le fou du château de Cacao... à Saül... Cool village a attiré des paumés qui traînent encore sur l'Approuague, sur le Maroni* » (entretien D16), « *les gens sont des déchets, la Guyane est la poubelle de la France* » (entretien D10).

### Les Métropolitains ont des cultures et pratiques différentes

6 individus pensent que les Métropolitains ont finalement une culture propre, différente de la leur. Ainsi, « *ils ont des valeurs et principes différents : ils sont différents, ils n'ont pas les mêmes visions de la nature, de la plage... La relation à la forêt est différente, la vision de l'écologie est différente...eux voient dans les poubelles des déchets, mais ne considèrent pas la forêt avec respect... ils n'ont pas les mêmes aspirations : les soirées sont différentes* » (entretien D17). Ces différences culturelles sont perçues comme une cause de rupture au niveau des relations sociales. Pour un Créole guyanais « *les valeurs sont différentes, y a quelque chose qui bloque à un moment, y a eu l'esclavage, c'est quelque chose peut-être du côté guyanais qui le rebute un peu donc il prend ses distances* ». Il ajoute : « *il (le Créole) reste en observateur plutôt que de faire l'élan vers lui (le Métropolitain)... ils (les Métropolitains) ne profitent pas de la forêt de la même manière, plus un aspect touriste alors que le Guyanais chasse, pêche, fait son carbet... c'est des modes de vie différents... des manières de faire la fête, le Métro n'invite pas chez lui* » (entretien D2). Pour les Businenge interrogés à Apatou, les Métropolitains sont vus comme un monde parallèle à côté duquel on vit.

Les Créoles sont moins catégoriques et rappellent la proximité culturelle des Métropolitains au-delà de leurs différences. Ce discours d'une Créole guyanaise l'illustre : « *on a les mêmes cultures, c'est une question d'affinité...* », avant d'ajouter : « *on a des coutumes différentes* » (entretien D6).

### Les Métropolitains sont travailleurs

Une seule représentation est vraiment positive, elle revient chez 5 individus : les Métropolitains sont travailleurs. Il y a l'idée qu'ils sont utiles à la société. Un homme businenge dit : « *les Métros travaillent* » (entretien D19). La dame hmong a une « *opinion positive sur les Métros parce qu'ils travaillent, ils viennent pour une mission* » (entretien D10). Un Créole guyanais ajoute : « *le Métro est plus rigoureux au niveau du travail* » (entretien D25). Cet homme nous précise aussi qu'il est souvent accusé d'être « *pro-blanc* » par ses confrères. De manière générale, on pense que le Métropolitain est en Guyane pour un travail sans pour autant qu'il soit travailleur.

### Certains Métropolitains dénotent : ils s'intègrent, restent, s'investissent

Pour trancher avec toutes les représentations décrites ci-dessus, cette dernière rompt l'aspect uniforme et figé des représentations sur les Métropolitains. 13 individus sur les 27 interrogés pensent que les Métropolitains peuvent être différents, ils peuvent même sortir de la dénomination de « *Métropolitain* » par leur comportement, leur mentalité... Tous les Métropolitains ne se valent pas, ne sont pas identiques. Il y a une minorité qui ne correspond pas à la représentation générale donnée ci-dessus.

Sont reprises alors à contresens toutes les représentations précédemment données. Certains Métropolitains s'adaptent, comme le dit cette « *négropolitaine* » : « *certaines se fondent dans la Guyane, ils vont au marché, au carnaval, ils parlent créole, mangent local, restent 4 jours en forêt... il sont intéressants* » (entretien D15). Ils s'intéressent à la vie locale selon un Businenge : « *certaines s'installent, c'est très positif, ils apportent leur connaissance d'homme blanc, prennent des repères ici, sont bien intégrés, certains Métros de Kourou restent 5 ans, ils donnent de leur personne* » (entretien D11). Un homme amérindien pense qu'ils s'investissent : « *Certains Métro viennent pour investir et s'investir* » (entretien D16). Les stéréotypes peuvent être remis en question. Une Créole guyanaise, cadre au CSG nous dit : « *Kourou n'est pas une ville blanche : c'est une caricature des gens de l'extérieur* » (entretien D24).

Cette population métropolitaine est bien une minorité comme le dit un Créole antillais : « *quelques Métros s'intègrent mais ce n'est pas la majorité* » (entretien D17). Mais l'assignation identitaire n'est pas rigide, le groupe n'est pas fermé puisqu'on peut être Métropolitain et ne plus l'être par la suite.

Certains sont plus susceptibles de sortir des représentations globales : « *les couples mixtes sont un plus pour connaître les gens mais pas un moyen de s'intégrer, beaucoup de Métros ont investi et restent, c'est un pays qu'ils aiment* » (entretien D16) ; « *La population de non-fonctionnaire s'intègre,* » (entretien D23). On admet qu'une tranche de la population se fixe en Guyane, se métisse biologiquement et culturellement : « *le blanc se créolise, il parle le créole* » (entretien D23). La notion d'installation, d'ancrage revient fréquemment comme facteur de l'intégration : « *il y a plusieurs types de Métros, certains restent entre eux, d'autre bougent, échangent, il y a des différences entre les sédentaires et les détachés ce qui représente bien la différence entre les Métros de passage et les Blancs qui s'installent* » (entretien D24) « *Une population métro a tendance à se métisser, les enfants des gens installés ici se sentent guyanais* » (entretien D8) ; « *Certains sont là depuis trente ans, ont leur enfants qui veulent rester mais ils sont rares, ils se sentent guyanais et sont guyanais* » (entretien D7).

Ces Métropolitains sont alors représentés en dehors du cadre de représentations des Métropolitains : « *certaines Métros sont perçus comme guyanais, ils s'investissent, c'est le critère d'intégration, la couleur ne joue pas* » (entretien D23) ; « *quelques Métros sont ici depuis très longtemps, sont considérés comme des Guyanais, ils se révoltent contre ces nouveaux Blancs* » (entretien D5). Le fait que le Métropolitain soit en opposition au groupe métropolitain souligne ici son appartenance à la Guyane. La pratique du créole est, pour les Créoles, une marque de leur volonté de s'intégrer : « *quelques Métros sont guyanais, ils parlent le créole.* » (entretien D24). Même l'individu aux positions indépendantistes reconnaît cette distinction avec certaines conditions liées au système : « *certaines sont guyanais mais ils ont du mal si ils restent dans la fonction publique car ils sont toujours dans le système* » (entretien D21).

Deux individus montrent dans leur discours qu'ils s'attachent plus souvent à la personnalité de l'individu plutôt qu'au groupe dont il fait partie : « *l'investissement en Guyane est souvent une question de personne* » (entretien D25) « *y a des gens bien et d'autres moins bien* » (entretien D10). Mais cette attitude n'est pas adoptée par la majorité puisqu'elle est émise par la dame hmong et le Créole guyanais qui est accusé d'être « pro-blanc ». Dans l'ensemble, on reconnaît donc aisément que tous les Métropolitains ne sont pas les mêmes. Certains qui se détachent du

groupe sont facilement appelés « guyanais ». Leurs différences d'attitude, de caractéristiques leur donne une nouvelle identité ancrée dans le territoire guyanais.

Dans une même optique, quelques individus (4 sur 27) voient les Métropolitains comme une population évoluant à travers le temps. Il n'y a pas d'intemporalité du groupe mais une évolution suivant le contexte. Ces changements sont plutôt perçus comme positifs. C'est aussi ce que pense Arthur Othily, sociologue créole guyanais, quand il dit : « L'attitude d'une partie de la population métropolitaine vis-à-vis du pays et de ses habitants s'est sensiblement modifiée depuis quelques années » (1986). La position sociale des Métropolitains a tendance à se diversifier : « au départ au CSG les cadres étaient uniquement métros, maintenant il y a aussi des Créoles dans les cadres et des ouvriers dans les Métros » (entretien D24). L'attitude des Métropolitains évolue vers plus d'humilité : « avant les années 60, les Métros venaient en terrain conquis, ça a changé ils cherchent à s'intégrer, dans la nouvelle génération ils se fréquentent moins entre eux » (entretien D6) ; « jusqu'en 1970 les fonctionnaires sont des coloniaux, ils vivent en cercle, en vase clos, il y a un changement considérable avec la venue de jeunes de l'Education Nationale, ce n'est pas la même mentalité » (entretien D23). Les représentations peuvent être considérées comme ouvertes : les individus ne sont pas fixés dans un cadre, bien que ce cadre soit prédéfini, on leur laisse une marge de manœuvre. On constate cette attitude chez toutes les populations.

Concluons sur la nature du regard de l'Autre. L'analyse des représentations de quelques individus d'autres groupes culturels, nous permet de dire qu'il y aurait donc un groupe métropolitain stigmatisé par quelques traits figés. Les Métropolitains sont une minorité de la population guyanaise, formée d'individus blancs liés par leur histoire à la Guyane, venus pour travailler dans des postes de fonctionnaires, dans des fonctions supérieures, représentant l'Etat français, ne se fixant pas en Guyane, restant en moyenne 4 ans et retournant toujours en métropole, profitant de la Guyane sans donner en retour, restant en groupe fermé, ayant une mentalité de dominant, de colon et beaucoup de préjugés sur les autres. L'identité des Métropolitains est liée : au lien qu'ils entretiennent avec la métropole, tout au long de l'histoire mais aussi à présent en étant dans la fonction publique ; à leur mobilité ; à leurs caractéristiques individuelles récurrentes.

Il y a un fort préjugé négatif à l'égard des Métropolitains. Les représentations négatives que l'on attribue à un groupe de personnes peuvent être appelées des préjugés et provoquent des attitudes de rejet. Selon R. Bastide, le préjugé « est un ensemble de sentiments, de jugements

et naturellement d'attitudes individuelles qui provoquent ou, tout au moins favorisent et même parfois simplement justifient des mesures discriminatoires » (2000 : 16). L'origine commune est véhiculée mais elle ne constitue pas, en notre sens, un préjugé de race, comme le définit R. Bastide (2000 : 17). Le préjugé de race suppose la catégorisation irrémédiable de la personne dans une origine ethnique définie. Le préjugé de couleur est moins fort, il laisse d'autres éléments intervenir dans le classement. Bastide cite le proverbe brésilien selon lequel un Noir riche est un Blanc et un Blanc pauvre est un Noir. La situation économique fait changer de couleur. Il semble que ce préjugé soit plus présent en Guyane que celui de la race puisque c'est la position économique et sociale privilégiée des Métropolitains qui fixe le stigmatisme sur eux.

Si tous les Métropolitains sont blancs, tous les Blancs ne sont pas métropolitains. Des individus, bien qu'identifiés au départ comme Métropolitains, pourraient construire une autre identité. Ils sont alors déchargés des représentations qui touchent les Métropolitains et on leur attribue un nouveau qualificatif. Toutes les populations semblent laisser cette porte ouverte à de nouvelles identités.

Il est important de dire que les représentations des individus interrogés dépendent de leur parcours de vie, leur personnalité, leurs relations sociales. Selon les individus, les discours sont plus ou moins nuancés. On a fait ressortir l'ensemble des représentations qui peuvent circuler sur les Métropolitains, cela ne veut pas dire pour autant que tous les individus non-métropolitains en sont imbibés. Un homme Créole guyanais ayant fait une carrière politique en Guyane a une vision très nuancée, sans stéréotype. Un autre acteur politique, ayant des appartenances indépendantistes a un discours plus acerbe face au Métropolitain, mais donne aussi des nuances remarquables. Le Capitaine d'Apatou nous a longuement questionné sur la vie en métropole, il ne pouvait croire qu'il y avait des Blancs pauvres, il pensait que tous avaient un travail, à l'image des Métropolitains résidant à Apatou. Ce qui montre qu'il n'a jamais vraiment échangé avec des Métropolitains venus à Apatou. Une personne mariée avec un Métropolitain aura une vision différente. Une dame hmong nous relate le fait que le premier mariage mixte d'une fille hmong avec un Métropolitain à Cacao s'était très mal passé, l'individu n'était pas correct. Tous les Hmong du village se sont mis à avoir des représentations négatives sur les Métropolitains. Un deuxième mariage mixte s'est produit, avec un individu « très correct », le mariage est réussi et tient toujours, par conséquent les représentations sur les Métropolitains se sont adoucies. Les expériences individuelles,

positives ou négatives, ont tendance à influencer les représentations de l'individu, en leur donnant une connotation positive ou négative.

Dans l'ensemble, il n'existe pas d'individu qui aurait toutes les images données en tête : chacun met l'accent sur certaines images. Mais la trame des images décrites reste présente : elle forme une conscience collective que chacun s'approprie différemment. On peut penser qu'il y a circulation des idées, des préjugés, sans qu'il y ait réelle confirmation par l'expérience puisque les populations différentes ont finalement peu de contacts entre elles. Les individus interrogés ne fréquentent que peu de Métropolitains et s'ils ont une relation avec l'un d'entre eux, celui-ci est toujours décrit comme n'appartenant pas au groupe : il ne correspond pas à l'image du Métropolitain. Une Créole guyanaise explique que son amie Métropolitaine « *est bien avec tout le monde, elle n'a jamais eu de difficultés et puis elle doit avoir des Noirs dans sa famille, elle est très familière, ça la dérange pas de s'asseoir avec nous, de blaguer, de comprendre ce qu'on dit, c'est spontané... c'est pas tout le monde pareil* » (entretien D6). Celui qui est fréquenté est toujours une exception. Les individus construisent une image moyenne du Métropolitain et jugent chacun par rapport à cet étalon. Nous verrons que réciproquement, ceux-ci agissent de même envers les différentes populations.

## **II-2- Les représentations sur les Métropolitains sont liées à la construction identitaire de chaque groupe dans la dynamique guyanaise**

En étudiant les discours des informateurs, il nous est apparu évident que les représentations sur les Métropolitains n'étaient pas détachées d'un ensemble plus complexe de représentations portant sur la société guyanaise et les autres groupes culturels. Il faut revenir sur une vision d'ensemble de la société guyanaise : comment les individus ressentent-ils cette société ? Où se placent-ils ? Et où placent-ils les Métropolitains ? L'appartenance à un groupe conditionne le point de vue de l'individu, ses représentations sur les Métropolitain.

### **II-2-a-Les représentations collectives : une société multiculturelle, une quête identitaire**

L'ensemble des individus pense qu'il y a des groupes culturels en Guyane, qu'il énonce en termes d' « ethnies », de « groupes », de « communautés », de « populations », de



« peuples ». L'espace social est segmenté par ces communautés visibles et vécues. Ainsi, une Créole antillaise dit : « *il y a des groupes culturels* » (entretien D8). Une Hmong ajoute : « *il y a une réalité de cultures différentes, chaque communauté garde son identité, au contraire de la métropole, où il y a assimilation* » (entretien D3). Pour elle, c'est d'ailleurs un avantage de la Guyane de pouvoir entretenir sa culture propre.

9 individus (sur 27 interrogés) pensent que les communautés sont indépendantes et n'ont que peu de contacts entre elles. Chacun fréquente les membres de son groupe d'appartenance en priorité. Un Créole guyanais déclare : « *les gens restent dans leur communauté bien qu'il y ait des passerelles* » (entretien D17) un homme amérindien dit : « *il n'y a pas de cohésion sociale, les différentes communautés sont obligées de se communautariser* » (entretien D16). Un Businenge distingue les groupes établis sur une culture « traditionnelle » et ceux établis sur la modernité occidentale : « *qui se ressemble s'assemble, il n'y a pas de relations, de mise en commun, les rencontres se font dans les mêmes couches sociales, dans un cadre précis, il y a des groupes culturels : dont deux groupes ceux qui ont la culture de masse (créoles, population blanche, immigrés), ceux qui ont hérité d'une culture (Hmong, Businenge, Amérindiens)* » (entretien D11). Selon un Créole guyanais, ces relations segmentées sont aussi délimitées par la couleur de peau : « *les Noirs restent entre Noirs et les Blancs entre Blancs, y a peu de mélanges* » (entretien D7).

Ces individus ajoutent que l'absence de liaison découle du manque de volonté individuelle et de la méconnaissance et peur de l'autre. Voyons quelques témoignages : « *il y a trop peu de relations entre les communautés, mais c'est un manque de volonté individuelle* » (entretien D1), « *il n'y a pas de racisme mais une juxtaposition ethnique, il y a des conflits par absence de connaissances culturelles* » (entretien D28), « *il n'y a pas d'effort des communautés pour se comprendre, accepter, échanger, sauf pour les jeunes* » (entretien D17), « *les gens ne cherchent pas à se connaître plus, il n'y a pas d'interpénétration, on ignore l'existence d'Amérindiens, les Créoles n'ont jamais mis les pieds dans leur village, mais j'ai confiance dans les jeunes créoles, la société va changer* » (entretien D16), « *les communautés vivent les unes à côté des autres mais par les enfants le mélange se fait, les gens ne se connaissent pas, par la peur de l'autre, les gens restent enfermés dans leur communauté* » (entretien D8). L'avenir est porteur de l'espoir d'un métissage. Il y a donc un paradoxe entre une idéologie du métissage, l'envie d'une société plus mélangée et la réalité segmentée.

L'espace marque ces distinctions : « *je suis choqué par la mise en place de villes ethniques par exemple à Kourou* » (entretien D17), « *il n'y a pas de cohésion géographique* » (entretien D11). Les cultures sont différentes, comme le dit un Créole guyanais : « *les valeurs des autres communautés sont différentes* »

*des nôtres* » (entretien D2). S'il y a distinction et regroupement, c'est aussi en fonction des niveaux sociaux.

10 individus nous donnent leurs images de ce qu'ils considèrent être l'identité guyanaise. La plupart ne voit pas d'identité guyanaise puisqu'il n'y a pas d'uniformité ni de projet commun. Quatre individus disent : « *il n'y a pas d'identité guyanaise chacun s'identifie à une communauté* » (entretien D16-15-7-2). Ils font ainsi référence à la segmentation de la société, à son absence d'unité. Un Créole guyanais ajoute : « *c'est un mélange de races et de gens, il n'y a pas assez de mélanges, peut-être dans une ou deux générations* » (entretien D2). La société est vue comme une entité en formation, en construction, qui n'a pas atteint son état mature. « *la société guyanaise est en construction* » (entretien D17).

Au contraire, des individus pensent qu'il y a une identité guyanaise. Elle peut être le résultat de la dynamique entre toutes les cultures présentes : « *il y a une culture guyanaise mais faite de l'agrégat de plusieurs, elle évolue tout le temps* » (entretien D9), « *c'est une chance de la Guyane de pouvoir garder son identité culturelle contrairement à la France* » (entretien D3). Plusieurs individus pensent que la diversité est un point positif : « *il faut reconnaître les spécificités de chaque communauté* » (entretien D16). On évoque plus facilement l'identité créole, comme le dit une Créole guyanaise qui réfléchit sur l'identité guyanaise : « *il y a une identité créole* » (entretien D6).

Les discours montrent que les individus perçoivent la société guyanaise comme une mosaïque culturelle qui tendrait à se former en société.

Chaque groupe utilise son pouvoir pour se distinguer et l'Etat ne contribue pas à la cohésion sociale en ne menant pas de politique de développement intelligente : « *il n'y a pas de vraie politique, c'est du saupoudrage, c'est la même politique que sous Choiseul, on fait passer le pays pour une charge, le pays ressemble à un pays sous-développé alors que c'est la France* » (entretien D7) , « *la Guyane est laissée pour compte* » (entretien D15), « *la politique française n'est pas adaptée à la Guyane* » (entretien D11), « *la France ne reconnaît pas les communautés mais seulement les individus, cette situation d'assistanat est mauvaise pour les Amérindiens* » (entretien D16).

Les relations entre les groupes peuvent être de toutes natures, plus ou moins pacifiques ou conflictuelles. Une Créole antillaise dit : « *les gens ne sont pas interethniques, entre certaines ethnies ça va, entre d'autres ça va moins* » (entretien D15). 6 individus pensent que les tensions entre les

communautés se basent et s'alimentent des préjugés qui circulent entre tous. « *les préjugés sont une des raisons des barrières réelles entre communautés* » (entretien D13), « *les Guyanais ont une dent contre les Antillais* » (entretien D8), « *je me sens plus à l'aise ici (qu'en métropole) car il y a plus de Noirs, mais il y a beaucoup de préjugés contre les Antillais. En métropole, j'ai plus ressenti la ségrégation de couleur* » (entretien D15). 5 individus parlent du racisme qu'ils ressentent ou dont ils sont témoins : « *il y a du racisme, des asiatiques envers les noirs* » (entretien D7), « *Haitiens, Brésiliens, Surinamiens sont victimes du racisme* » (entretien D15).

Quelques individus parlent cependant des éléments de liaison entre les groupes. La langue relie les communautés : le créole ou le français. Les individus appartenant au même niveau social se mélangent. Ceux de la même aire géographique se connaissent. Finalement, l'idée de métissage est plus présente que ne le laisse entendre le discours officiel.

6 individus disent clairement que dans l'ensemble, même s'il n'y a pas de lien entre les communautés, la société vit dans un équilibre. Il y a une bonne cohabitation : « *la cohésion sociale se fait toute seule, les gens sont établis comme ça, ça se passe bien* » (entretien D2), « *ça se passe bien, bien qu'il y ait des moqueries ou que le racisme ressorte quand il y a des problèmes* » (entretien D3).

Pourtant 11 individus évoquent le sentiment qu'il existe une situation de concurrence entre les groupes culturels. La moitié des individus interrogés fait référence à un état de tension dans lequel les Créoles guyanais jouent un rôle important. Ayant été envahis par d'autres populations, ils sont en position défensive et ont tendance à entrer dans une démarche offensive. Cette angoisse identitaire provoque une forme de compétition entre les groupes.

Un Créole guyanais déclare : « *c'est un génocide culturel des Créoles guyanais, l'Etat a contribué à sa perte en ne maîtrisant pas l'immigration* » (entretien D18). Certains Créoles se défendent de l'accusation dont ils savent être l'objet par les autres populations : « *les Créoles ne sont pas racistes mais un peu révoltés* » (entretien D7). Un autre Créole guyanais explique : « *la communauté guyanaise a le sentiment de perdre son identité, d'être noyée, c'est un sentiment de frustration très fort, ça va très loin* » (entretien D5). Ou encore : « *certains éprouvent un sentiment de frustration, je le comprends* » (entretien D24).

Découlant de ce fait, certains considèrent le comportement des Créoles guyanais comme fermé, méprisant. Une Créole antillaise, « *négropolitaine* » dit : « *les moins buvables sont les Créoles guyanais, ils vous prennent de haut* » (entretien D15). L'importance de leur rôle dans la lutte

identitaire est renforcée par leur forte présence dans les sphères du pouvoir local. On peut voir les Créoles guyanais dans la sphère politique, détenant les outils décisionnels, mais cet état est en évolution. « *le pouvoir politique c'est les Créoles mais dans quelques générations ce sera fini* » (entretien D16). Tout se passe comme si les différents groupes culturels s'opposaient aux Créoles et que les Créoles, en contrepartie, défendaient leur place.

Une question permet de mieux saisir les représentations des individus : qui est Guyanais ? Les Créoles guyanais ont une place centrale dans la société guyanaise mais les individus ont la volonté d'intégrer les autres et de redéfinir une identité. L'aspect de la présence dans le temps, de **l'ancrage** demeure important. C'est avec ce critère que le journal « *Debout Guyane* » définit le Guyanais : « *quand nous parlons de Guyanais, nous entendons essentiellement tous ceux qui sont fixés, quelles que soient leurs origines* » (*Debout Guyane* 23 novembre 1957 : 2). Une Créole guyanaise dit : « *il faut 2-3 générations ici* » (entretien D24). Une Créole antillaise ajoute : « *le Guyanais est celui qui est là ancestralement et fait la Guyane : les Créoles, les Noirs marrons, les Amérindiens, les Hmong* » (entretien D15). Elle fait intervenir la notion de participation à la construction du pays. Une Créole guyanaise reprend la notion d'ancrage mais plus comme état d'esprit : « *Les Guyanais sont les gens installés, faut pas déranger les autres* » (entretien D6). Elle ajoute le thème du respect de ceux qui se sont installés avant. Ainsi, la guyanité passe par les relations avec les autres populations ancrées.

Le thème de l'ancrage apparaît aussi dans **l'origine** naturelle d'une personne : le Guyanais est « *celui qui est né ici* » (entretien D12), « *celui qui est né ici, aime le pays, qui travaille au développement du pays, qui vit ici* » (entretien D7). Ce premier élément ne suffit pas, il faut aussi participer au développement de la société : « *le Guyanais est celui qui participe à l'économie du pays, qui adore ce pays, qui est là et s'installe, le Guyanais n'est pas uniquement le Créole* » (entretien D16), « *je suis guyanaise, le Guyanais est celui qui vit ici, qui se déplace beaucoup en Guyane, participe à l'économie et développe le pays* » (entretien D10), « *le Guyanais est celui qui réinvestit équitablement ce que la Guyane lui a apporté* » (entretien D11). L'investissement personnel, le don de soi est important. Les individus jugent de la citoyenneté de chacun dans son implication dans le développement local.

Etre guyanais suppose aussi un **attachement affectif** : le Guyanais aime la Guyane, la défend, la respecte : « *être guyanais c'est participer à la vie de la Guyane, respecter la culture guyanaise, s'impliquer* » (entretien D9). C'est aussi celui qui se sent Guyanais : « *celui qui a le sentiment*

*d'appartenance au pays et la volonté de le développer, celui qui vit en Guyane, qui est installé de façon durable, qui partage les intérêts des compatriotes guyanais » (entretien D23).*

A part un individu qui déclare clairement que « *pour l'instant le Guyanais est le Créole* » (entretien D3), tous les témoignages donnent une définition de la guyanité en tant qu'attitude personnelle et non en tant que caractéristique d'appartenance à un groupe déterminé. Chacun donne une définition du Guyanais qui l'englobe, pourtant, on remarque que dans les discours spontanés, l'utilisation de la dénomination « Guyanais » fait référence systématiquement aux Créoles guyanais. Si dans la volonté réfléchie, on voudrait faire du terme « Guyanais » une notion ouverte, dans laquelle on s'inclut, de façon plus inconsciente les « Guyanais » restent encore les Créoles guyanais. Il y a un écart entre les représentations données verbalement et les représentations moins conscientes, mais qui apparaissent en filigrane dans le discours. Déjà en 1989, lorsque J.-J. Chalifoux pose la question « quand vous pensez aux Guyanais, à quoi pensez-vous ? » (1989 : 25-26), il obtient spontanément des réponses se référant aux Créoles. L'association Créole-Guyanais est encore très forte. Il s'agit d'une représentation incorporée, dont on se défend. Lorsque la personne veut donner son opinion, elle ne fait plus cette association.

L'appellation de « Guyanais » est loin d'être neutre. « Il suffit d'être né et d'avoir été élevé dans le pays, avec et comme les Guyanais, pour être considéré comme Guyanais ». (Jolivet 1982 : 412). Si en 1982, M.-J. Jolivet propose une définition du Guyanais en partant de sa présence sur le territoire et de sa socialisation parmi les Créoles, nous serions tentés à présent de dire que le fait d'être guyanais ne relève plus autant de son acculturation au monde créole. Il s'agit à présent bien plus de son implication dans la construction du territoire et de son interaction avec les autres populations. Le Métropolitain, comme tout autre individu, peut devenir Guyanais s'il remplit les conditions décrites. Ainsi les individus interrogés conçoivent la Guyane comme une société multiculturelle où il y a une lutte identitaire, au sein de laquelle les Créoles guyanais occupent une place centrale. Chaque groupe se place par rapport à ce contexte. En fonction de cette place, il se forge des représentations sur les Métropolitains.

## **II-2-b- Le regard sur les Métropolitains dépend de la dynamique identitaire de chaque groupe**

Quelles sont les représentations collectives des uns sur les autres ? Que nous apprennent-elles des représentations sur les Métropolitains ? Voyons comment quelques groupes se représentent les autres.

### *L'assimilation productrice d'ethnicité*

Les représentations des uns sur les autres dépendent largement de l'identité que veut se donner le groupe. L'ethnicité est le mouvement de différenciation que provoquent les individus d'un groupe pour maintenir leur unité. D'après M.-J. Jolivet, G. Collomb, P. et F. Grenand, l'ethnicité des groupes amérindiens, créoles, businenge tient en partie dans la politique d'assimilation du gouvernement français. L'Occident a depuis la colonisation été en arrière-fond des positionnements identitaires des populations. D'après G. Collomb, « l'histoire de la société guyanaise se confond pour une large part avec la formation de la société créole, sur la base d'une stratification qui reposait largement sur l'idéologie de l'assimilation, instaurant une hiérarchie entre des groupes selon leur plus ou moins grande distance avec le modèle » (1996 : 52).

La France étroitement liée à la Guyane dans son rapport administratif, a depuis longtemps lancé une politique d'assimilation, de « francisation » selon les termes de Jean Hurault (1985). L'idéologie de l'assimilation est « la capacité à intérioriser les valeurs et la culture occidentales » (Collomb 1998b : 226). Le simple contact au monde métropolitain par les institutions, par la présence de la population métropolitaine sur le territoire a amené de nouveaux modèles.

Dès les débuts de la colonisation, les Jésuites entreprennent l'éducation, selon leur conception, des Amérindiens. Les Kalina sont touchés plus rapidement et profondément par le contact avec les Européens, mais toutes les ethnies amérindiennes le seront finalement. La France renforce cette politique d'assimilation en transformant, en 1946, la colonie en département. La mesure institue une assimilation globale de la Guyane à la situation de métropole, en appliquant tout le système juridique à la Guyane et abolit la distinction entre « citoyens français » et « indigènes ». Cette « francisation » sera effective, d'après G. Collomb après 1964, avec une première campagne d'enregistrement de jugements déclaratifs

de naissance. Ainsi, de nombreux Amérindiens ont eu la nationalité française, sans savoir ce qu'elle représentait (sans qu'on s'informe non plus de savoir s'ils avaient déjà la nationalité brésilienne ou surinamienne). Comme le dit G. Collomb, la francisation aura des effets économiques sur les groupes amérindiens. L'ouverture des droits aux prestations sociales aura des effets néfastes sur leur organisation sociale, qui permettait l'équilibre de leur société. La politique française se mettra également à regrouper les Amérindiens près des gros bourgs, entraînant une sédentarisation progressive et scolarisera une partie des enfants dans des pensionnats gérés par le clergé catholique : les « homes ». Ces enfants devenus adultes seront les leaders de la revendication politique de préservation du peuple amérindien. Ceci révèle bien l'ethnicité : une assimilation effective mais la volonté de conserver des traits culturels, une identité propre.

Ce changement juridique est aussi l'introduction des valeurs de l'Occident sur le sujet-citoyen, puisque comme le rappelle le sociologue Louis Dumont (1991) dans son *Essai sur l'individualisme*, la citoyenneté est indissociable de la notion d'individualisme. D'une part la citoyenneté marque l'appartenance de l'individu à une collectivité nationale, d'autre part elle renie les autres formes d'identités collectives. G. Collomb nous rappelle ce processus en Guyane : « l'appartenance citoyenne emplit la totalité de l'espace de l'identification collective dans la représentation française de la nation, otant notamment leur légitimité aux constructions identitaires fondées sur l'appartenance commune à une culture et à une société et sur la pratique d'une langue... ainsi le passage à la citoyenneté, qui semblait relever d'un projet généreux que la France républicaine avait hérité des Lumières et de la Révolution, se révélera pour les Amérindiens, porteur d'un paradoxe en niant leur existence comme peuple particulier » (2001 : 41). L'Amérindien doit être un sujet citoyen avant d'être un membre de son groupe.

Kenneth Bilby relate l'évolution culturelle des Boni en réaction au contact avec la culture métropolitaine : « cette société originale s'était maintenue à peu près intacte, tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, jusque dans les années 60, période au cours de laquelle l'implantation du système administratif des communes sur le territoire tribal va entraîner une désagrégation rapide de la société et de la culture boni » (1987 : 100). Les Boni se trouvèrent plongés dans une structure française totalement étrangère à leur propre conception de l'organisation sociale. La culture des Boni avant les années 1960 se basait sur des petits regroupements de 1000 personnes. Divisés en plusieurs clans matriarcaux, ils formaient ainsi plusieurs villages

relatifs à un clan. Ce clan, le « lo » était l'unité de base de l'organisation sociale autant pour les caractères religieux, la loi, que le système d'alliance. On peut retrouver la description de la vie quotidienne des Boni dans les travaux de Jean Hurault (1961). Avec l'arrivée du système administratif français, les clans des différents villages ont été rassemblés au sein de villages plus gros, des centres administratifs des trois communes de Maripasoula, Grand-Santi-Papaïchton et Apatou. Les habitants ont été attirés par les possibilités d'emplois, l'abondance relative de l'argent et les services publics. Les villages traditionnels se sont vidés et les méthodes de cultures de la terre ont changé : si on cultivait les abattis assez loin du village sur des terres du clan, ils sont aujourd'hui aux abords du village et les terres plus éloignées sont à l'abandon. De plus, certaines familles plutôt que de tout produire, préfèrent acheter leur nourriture. Les dons de nourriture courants au sein d'un clan ne se font plus, tout se vend. Le système hiérarchique est sérieusement remis en question. Le clan qui était géré par un Kapiten et un Gran man, se trouve confronté au Maire, conseillers et autres administrateurs. Et on pourrait multiplier les exemples des changements que subissent les Boni au contact de l'administration française.

Les Hmong sont aussi touchés par l'assimilation culturelle. Contrairement aux idées émanant de l'extérieur du groupe, les Hmong ne forment pas un groupe unifié et homogène. L'occidentalisation de certains des membres du groupe amène le clivage (Géraud 1993). Si le village présente des signes de « traditionnalité » (port de jupes traditionnelle, maisons en bois...), il est certain que la culture tend à l'occidentalisation, les jeunes veulent accéder aux loisirs de la ville, les anciens achètent dès que possible des constructions modernes plus pratiques.

Les esclaves seront également socialisés dans la religion et l'adoration de la mère patrie. M.-J. Jolivet (1982) a longuement décrit la politique de la France et ses effets sur les populations locales. A présent, l'Education Nationale ne prend toujours pas en compte les langues et cultures maternelles des enfants et pratique un enseignement identique à celui que l'on pourrait trouver en Lozère. Le premier élément constitutif de l'identité créole est leur histoire commune de l'esclavage<sup>viii</sup>. Le deuxième est le rapport à la culture occidentale (Hidair 2003). Descendants des esclaves libérés, les Créoles construiront une part de leur identité dans le mouvement d'individualisation qui les pousse à cultiver des abattis personnels à la fin de l'esclavage. M.-J. Jolivet parle d'une culture du contre-esclavage qui affirme le primat de l'individu sur le collectif.



La France par sa présence provoque inmanquablement des changements culturels chez les populations guyanaises. Mais elle apporte surtout sa vision évolutionniste. Les Européens sont venus avec leurs idées du progrès, du développement, de la civilisation et leurs opposés. L'Occident met en valeur le primat de l'individu sur le collectif, au contraire des sociétés « primitives », holistes, qui placent la collectivité au centre de leur société. M.-J. Jolivet écrit : « restée très largement fidèle aux représentations des premiers conquérants du Nouveau Monde, l'idéologie assimilationniste situait en effet les différents groupes le long d'une échelle hiérarchique au bas de laquelle elle reléguait tous les « primitifs » pour placer au sommet les Européens, considérés comme prototypes des « civilisés » » (1989 : 117-118). Les Français ont ainsi établi et transmis cette vision hiérarchisée aux populations en présence qui l'ont adoptée et remise en question.

Longtemps les représentations des populations de Guyane s'établissent sur cette échelle entre les ethnies : des primitifs jusqu'aux civilisés. G. Collomb confirme cette idée : « Au tournant du siècle... Ils (les Kalina) sont alors progressivement affectés d'une image négative aux yeux d'une société coloniale qui se construit sur la base d'une forte stratification socio-raciale, distinguant ceux que l'on désigne désormais comme « primitifs », les Amérindiens et les Businenge et ceux qui se pensent comme « civilisés », les Blancs et les Créoles issus de l'émancipation de 1848 » (2001 : 40). Cette configuration imaginaire n'est pas une exception guyanaise, mais se confirme dans les espaces de la colonisation. Roger Bastide (2000) décrit aussi cette situation pour de nombreux pays d'Amérique latine qui ont vécu la colonisation et l'esclavage.

Plusieurs chercheurs s'accordent sur ce raisonnement. « Pendant longtemps, écrit Catherine Gorgeon, deux catégories de populations ont pris une place et une signification particulières dans la construction sociale de l'identité ethnique guyanaise. Ce sont, en haut de l'échelle, les Métropolitains représentant le pôle supérieur blanc et, à l'opposé, les populations tribales représentant primitif, le pôle inférieur noir. Longtemps, ces deux groupes sont restés les marqueurs de la frontière ethnique guyanaise sans pour autant lever l'ambiguïté liée à un double mouvement d'intériorisation de la culture française et d'une remise en question de la domination coloniale d'un côté et de l'autre, d'une revalorisation des savoirs des populations tribales et leur rejet lorsque celles-ci dépassent les limites qui leur sont imparties. » (1986 : 224).

La population la plus en contact avec les colons, les Créoles guyanais, a adopté ces représentations (Jolivet 1990). M.-J. Jolivet écrit : « Amérindiens et Marrons ont longtemps constitué le pôle négatif de référence dont il fallait à tout prix se démarquer, l'envers du modèle occidental vers lequel toute ascension sociale obligeait à tendre » (1990b : 19). La créolisation était alors le reflet de l'assimilation des valeurs occidentales par toutes les populations. Chaque population devant emprunter finalement la voie de l'assimilation. Longtemps, les Créoles ont été le creuset de l'intégration, la culture d'assimilation pour les immigrés<sup>ix</sup>.

Cette échelle de valeurs va avoir tendance à s'inverser durant les années 1970. D'une part, la société ne peut plus absorber les flux migratoires et les Créoles deviennent une minorité par la formation de communautés d'immigrés. Le processus de créolisation des nouveaux arrivants est remis en question. D'autre part, les Créoles guyanais se trouvent aussi confrontés à la revendication naissante, dans les années 1980, des Amérindiens qui veulent se distinguer parmi les peuples de Guyane en tant que peuple autochtone. Les Créoles guyanais vont alors réifier une culture créole et une identité particulière. Selon M.-J. Jolivet « à la dynamique de créolisation qui, à l'époque de l'or, permettait l'intégration progressive des migrants, s'oppose le repli actuel sur une conception du groupe en termes d'« ethnie », c'est-à-dire de patrimoine, d'héritage, d'identité fixe » (1990b : 11). Elle écrit aussi : « les Créoles, pour raffermir leur position, se revendiquent comme « ethnie » : un groupe aux contours nets, sans plus de nébuleuse et qui par là même se condamne à l'état de minorité. » (1994 : 548). Le groupe créole entre dans une logique d'ethnicité, tout comme les Amérindiens.

Les Créoles s'affirment comme groupe culturel à part entière, comme l'écrit M.-J. Jolivet : « Ainsi, avant de s'ouvrir aux autres, de se conformer à ceux que le doute identitaire n'assaille pas, on entend se poser en tant que groupe, à côté des autres, aussi structurés qu'eux : c'est l'affirmation de l'« ethnie » créole » (1990b : 26). Pendant un temps la définition des Créoles s'était faite « en creux » en se distinguant des Métropolitains et des populations « primitives » (Jolivet 2001b). Le groupe créole se définit souvent par opposition aux autres populations « L'opinion guyanaise se situe donc à présent par rapport à deux catégories fort différentes d'immigrés : les Métropolitains porteurs d'une assimilation qui noie l'identité guyanaise en crise (du fait de la situation de dépendance et du pluralisme ethnique) et les étrangers qui représentent à long terme le danger de rendre démographiquement minoritaire la population créole guyanaise » (Gorgeon 1986 : 225). Les Créoles tendent alors à s'identifier à une ethnie

autochtone de la Guyane. Parmi les grands traits de la culture créole, on trouve la langue créole, le carnaval, les pratiques magiques, mais aussi les formes matrimoniales. Ce repli sur le groupe culturel est aussi une réification de la culture et la mise en valeur du folklore traditionnel. C'est la contestation envers l'assimilation qui dirige ce repositionnement et débute une crise identitaire des Créoles. Avec les années, s'est développée la contestation de l'assimilation et la volonté de retour aux sources, initiée dans le mouvement de la négritude, très fort aux Antilles, mais toujours en relation avec la Guyane par l'intermédiaire de Léon Gontran Damas. Des idées indépendantistes émergent, mais aussi la revendication de trouver une autre voie identitaire que celle de l'occidentalisation.

Selon G. Collomb, les Créoles avancent depuis l'idée d'une « guyanité » basée sur les trois populations, créole, amérindienne et businenge, en se distinguant bien des populations immigrées. On a alors un renversement des représentations : les Amérindiens et Businenge, jugés jusqu'alors comme primitifs, sont affublés de représentations positives. En se rapprochant des Amérindiens, les Créoles marquent leur légitimité historique à être sur le territoire, comme peuple « autochtone ». En se rapprochant des Businenge, ils marquent leur « africanité » et renvoient au loin leur affiliation européenne. Selon M.-J. Jolivet, « deux raisons préluèrent à cette inversion : la nécessité de retrouver au plus vite des repères culturels et historiques et le besoin d'affirmer l'enracinement en terre américaine » (1990b : 20).

C'est donc avant tout pour stopper le processus d'assimilation que l'on revendique son caractère ethnique. Et, au fil du temps, les populations immigrées ont remplacé les populations tribales dans la hiérarchisation ethnique. Les Créoles guyanais qui ont longtemps été la première communauté de Guyane, se trouvent relégués au rang de plus grande minorité, noyés par les différents flux migratoires (selon M.-J. Jolivet, en 1990 les Créoles seraient encore 40 % de la population). Le groupe stigmatisé, le « bouc émissaire », depuis l'inversion des représentations dont parle M.-J. Jolivet, est dès lors, le dernier groupe de migrants arrivé (Cherubini 1986). « Ainsi, le mépris affiché par les Créoles à l'égard des populations dites « tribales » s'est-il toujours construit à partir du rapport à la civilisation et contre la « primitivité », tandis que le rejet à l'encontre des populations immigrées a surtout concerné le groupe le plus fraîchement arrivé » (Cherubini 1986 : 52).

Les immigrés sont devenus le pôle négatif et les Métropolitains mi-immigrés, mi-représentants de la politique d'assimilation les y ont rejoint, tout en restant le pôle positif du progrès. L'identité créole se base sur les deux idéologies de l'assimilation de la culture française chrétienne et de la quête de l'origine identitaire africaine (Hidair 2003). Donc, les Créoles se différencient d'une part des populations immigrées, d'autre part de la culture métropolitaine. S'ils ont voulu se rapprocher au maximum de cette dernière, ils veulent à présent s'en éloigner vigoureusement.

Les Amérindiens adoptent également ce positionnement double, face à la métropole et face aux ethnies en présence. La différenciation se fait donc sur deux espaces symboliques. Les Amérindiens de Guyane se sont organisés en une association afin de défendre politiquement leur droit de premier habitant. La FOAG (Fédération des Organisations Autochtones de Guyane), organisation politique, place les Amérindiens dans une volonté de mise en valeur de leur culture. La première marque d'une revendication envers le gouvernement français apparaît en 1984, lors du « Rassemblement des Amérindiens de Guyane française ». Le président de la FOAG, l'ancienne AAGF (Association des Amérindiens de Guyane française), prononce alors un discours où il critique vigoureusement la politique française menée à l'égard des communautés amérindiennes.

La revendication amérindienne se centre sur deux points principaux : la question foncière et la reconnaissance de leur identité. Le Rassemblement exige de l'Etat : la reconnaissance de « droits fondamentaux en tant que peuples distincts de la société blanche dominante et en tant que peuple souverain, peuples amérindiens et premiers occupants de ce pays » (Tiouka 1985 cité dans Collomb 2001 : 42). C'est donc dans un positionnement contre la puissance dominante française que se construit l'ethnicité des populations amérindiennes, mais aussi dans la différenciation des autres populations occupant le territoire guyanais, en particulier les Créoles et les Businenge, sur le thème de l'autochtonie dont ils sont les seuls à pouvoir se revendiquer.

Mais les autres populations sont aussi dans une logique d'ethnicité, notamment les Businenge et les Hmong. Chaque population se retrouve en écho dans le discours sur l'identité des autres. Chacun joue le jeu d'une promotion de sa culture face aux autres. Il y a donc plus de discours sur l'identité que d'identités fondées sur des différences objectives. Et comme le dit J.-J. Chalifoux, l'ethnicité procède en elle-même de la culture : « la culture est donc en partie

le produit d'une stratégie de différenciation ethnique... la culture elle-même peut être un construit qui résulte de la dynamique ethnique » (Chalifoux 1982 : 109 et 111). Le changement est inévitable, aucune société n'est figée dans le temps. La culture d'un groupe n'est donc pas une entité que l'on peut circonscrire par des limites rigides et fixes. Les différentes populations ont vécu l'acculturation par l'assimilation, mais aussi par les différents contacts entre elles. On ne peut relater tous les emprunts, les échanges qui se sont produits entre les populations, tant au niveau de l'artisanat, de l'agriculture, que de la médecine, de la langue ou de la vision du monde.

L'assimilation marque donc aussi la naissance de l'ethnicité. Les différents groupes se positionnent et réifient leur identité en fonction d'un référent culturel. La distinction entre les groupes n'est plus aujourd'hui uniquement basée sur des différences culturelles notables mais sur la volonté des populations de se différencier en tant que groupe. S'il y a de moins en moins de culture traditionnelle vécue, face à l'occidentalisation, il y a par contre une véritable montée des discours de défense des particularismes, notamment dans la revendication d'une culture, d'une identité particulière. La montée des nationalismes est souvent la marque d'une acculturation, de cette assimilation. Cette démarche s'organise plus ou moins sur le mode politique (Amérindiens, Créoles). Certains « folklorisent » leur patrimoine pour marquer leurs différences et leur identité (Hmong et Créoles). On s'appuie sur le domaine de l'art, de la danse. Ces mouvements dévoilent des sentiments de perte de soi. La création de communes ethniques semble dans ce cas répondre à cette volonté de s'ériger en peuple à part.

Depuis les années 1980, une pensée se développe : celle de la créolité. La créolité relie alors les différentes populations émergeant de l'histoire de la colonisation. Ce concept de créolité naît dans le monde littéraire antillais et ne touche que partiellement la population créole de Guyane. La créolité est la reconnaissance d'une identité basée sur des apports multiples à partir d'une origine africaine première. Ainsi, Ernest Pépin, auteur antillais, la définit comme : « la prise de conscience de la diversité du monde caribéen. C'est également la volonté de repenser la notion d'identité. Parce qu'on ne peut réduire la créolité à la langue créole. Il ne s'agit pas que de ça. Il s'agit fondamentalement d'une théorie de l'identité mosaïque »<sup>42</sup>. Le concept de créolité est difficile à cerner. Dans un sens il propose une pensée du multiple, du métissage, du changement, dans un autre il se veut le creuset d'une identité

---

<sup>42</sup> Article sur Internet, du 3 août 2004 : <http://www.afrik.com/article7507.html>

basée sur une africanité originelle et formée de différents apports. M. Fauquenoy montre la complexité du concept : « concept unificateur, le terme « créolité » vise donc à promouvoir une unité pan-créole et à souligner les liens qui rapprochent toutes les sociétés issues du processus de créolisation, c'est-à-dire celles qui, dans la majorité des cas, ont évolué en dehors de leur pays d'origine (...) généralement au sein d'une économie de plantation et toujours par le contact quotidien entre des groupes humains hétérogènes quant à la langue et à la culture » (1990 : 54).

Nous retrouvons cette volonté de se singulariser dans la première page du livre des écrivains créoles J. Bernabé, P. Chamoiseau et R. Confiant, qui appellent à la renaissance de la créolité : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles » (1989 : 13). Ainsi, la créolité, qui prône la multitude, est le creuset issu de métissages dans lequel les nouveaux venus se fondent. Mais ces auteurs mettent aussi l'accent sur les différents apports et l'aspect non figé de cette nouvelle culture en création perpétuelle. Mais on ne sait de quelle façon ce concept a orienté les représentations des Créoles guyanais.

La différenciation par rapport à l'Etat français, à la politique française, aux représentations françaises, à la culture française est au cœur des identités guyanaises. Le Métropolitain est au centre de ces jeux identitaires, non pas en tant qu'individu, mais comme porteur de tout un atavisme. Les représentations sur le Métropolitain ne sont pas neutres et dépendent de la place de chaque groupe dans cette dynamique. Les Créoles sont au centre de ces phénomènes d'ethnicité, suivis par les Amérindiens. Les populations immigrées ne semblent pas entrer dans cette ethnicité. Voyons brièvement le regard que portent quelques groupes sur les Métropolitains.

### *Le regard des Créoles guyanais*

Pour J. Zonzon et G. Prost (1996 : 93), les contes créoles sont de bonnes mises en illustration des représentations des Créoles sur chaque population. Les histoires mélangent des éléments d'Afrique (le tigre, l'éléphant) et d'Europe (le Diable, Marie). « Le tigre est le fort, le riche : il représente le Blanc ; le macaque, lui ne sait rien il est facilement écrasé : c'est le bossale<sup>43</sup>, ignorant les manières de vivre des Européens ; la tortue représente l'esclave créole, né dans

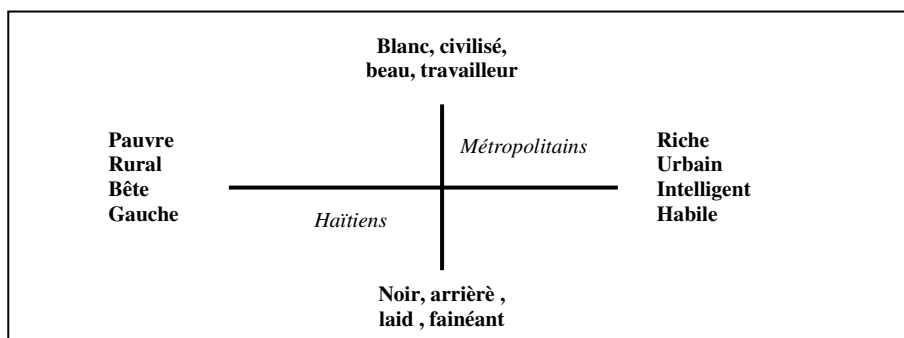
---

<sup>43</sup> Esclave né en Afrique

l'habitation : elle sait déjouer les volontés du tigre, elle va doucement, elle est assez rusée pour ne pas l'affronter. ».

F. Doriac (1984) décrit de façon caricaturale les valeurs créoles qui se basent sur une idéologie de couleur établissant des relations de cause à effet entre le fait biologique et le fait social. Les Créoles auraient une vision fixiste qui enfermerait l'individu dans ses caractères biologiques manifestes et qui le jugerait selon une critériologie attachant à chaque physique un stéréotype à valeur positive ou négative. Les paramètres utilisés renvoient à des qualités d'intelligence, de beauté, à une capacité de travail, de sexualité, de sociabilité ; qualités graduées selon un axe dont le pôle positif est le Blanc et le pôle négatif, le Noir. Il y a un ressentiment envers le Blanc, perçu comme le colon et en même temps le désir de lui ressembler. Les Haïtiens se positionnent alors du côté des pauvres, ruraux, bêtes, gauches, noirs, fainéants, laids et arriérés.

**Schéma 2 : Echelle idéologique des Créoles guyanais selon F. Doriac (1984) (retravaillé)**



Le Métropolitain selon cette théorie, serait le pôle vers lequel tout le monde veut tendre. Il suscite donc l'envie en même temps pour sa couleur et pour sa situation sociale (les deux étant intimement liés).

Les représentations des Créoles guyanais sur les Métropolitains se mêlent clairement à celles sur la France métropolitaine, ses valeurs, ses actions en Guyane. Marguerite de Fauquenoy en étudiant le vécu de la guyanité par deux auteurs créoles guyanais (Elie Stephenson et Alfred Parépou) dégage plusieurs représentations liées à cette relation à la France. Les Créoles guyanais ont conscience d'une double allégeance culturelle : « il y a deux personnes en nous, l'une est européenne, l'autre est guyanaise » (O Mayouri 1987 : 49). Ce double héritage est vécu comme conflictuel. Les Créoles déplorent leur assimilation culturelle aux valeurs françaises. Cette assimilation est surtout le fait de la bourgeoisie créole, qui est dénigrée par

les autres créoles. L'eupéanisation des modes de vie est un fait réel. En même temps, la France fascine, elle a longtemps été associée au « progrès », à la « civilisation ». Cette attraction des Créoles se concrétise dans leur migration vers la France. Une bonne part de la population créole vit en France et ne souhaite pas revenir en Guyane.

Biringanine Ndagano soutient la thèse que l'esclavage est encore très marqué dans les consciences : « L'esclavage en tant que système, a été aboli. Par contre, la mentalité d'esclave, sous-jacente, ne l'aura pas été, il n'y a pas eu de changement dans le comportement de l'esclave vis-à-vis du maître (et inversement)... Si le Guyanais est dominé, c'est qu'au lieu de se comporter en protagoniste de son destin, il est resté complice de sa domination... le descendant d'esclave... se considère comme une victime : victime de l'histoire, victime de la géographie, victime du Blanc, victime des autres Noirs » (2000 : 18-19-20) Cet auteur insiste sur le sentiment de fatalité qui est incorporé par les Créoles. Le Créole affiche vis-à-vis de la France une attitude ambiguë.

Le Métropolitain est clairement associé à l'Etat français. Patrick Léon, président de l'Union des Travailleurs Guyanais écrit : « La France pour le plus grand nombre, c'est la « métropole », le progrès, c'est la civilisation, l'exemple à suivre, la patrie de Schoelcher. Dans cet ordre d'idée, l'UTG se dresse contre ceux qui profitent de leur position dominante et ont intérêt à maintenir l'état désastreux du pays par tous les moyens » (Léon 2001 : 33). Il continue : « C'est le mépris qui caractérise de prime abord les relations entre administration française et administrés guyanais (p. 44) ... La discrimination reste flagrante entre fonctionnaires du cadre local et ceux du cadre « métropolitain » due à l'esprit colonial qui prévaut dans les sphères de l'Etat » (p.52)

Nous pouvons donner ici quelques stéréotypes circulant sur les différentes populations du côté des Créoles guyanais. A partir d'une enquête de terrain menée entre 1988 et 1989, J.-J. Chalifoux tente de cerner les représentations des Créoles guyanais sur les Amérindiens. Les lycéens interrogés semblent construire leurs représentations des Amérindiens autour d'un schéma comprenant les items suivants : « ancien, naturel, traditionnel, chasseur, libre, vertueux, différent, marginal, victime et confronté à l'acculturation » (Chalifoux 1990 : 41). L'image que les lycéens se forment repose sur la dialectique entre le monde moderne et un monde primitif, traditionnel, pur. Comme l'explique J.-J. Chalifoux, les Créoles guyanais n'ont pas forcément d'images négatives des Amérindiens mais une image survalorisée de la



pureté originelle, qui les caractérise comme marqueurs d'un temps idyllique, sans contact avec la société occidentale. Les Amérindiens sont le pôle primitif sur l'échelle hiérarchique de développement où l'autre extrémité serait la société occidentale.

Les Businenge sont vus comme des « primitifs », mais aussi des gens arrogants, fiers. « Les interactions entre les Créoles guyanais et les Businenge se passent difficilement. Les Créoles sont souvent considérés comme « arrogants » et « discriminateurs » par les Businenge » (Price et Price 2003 cité par Léglise et Migge 2003). Ils sont clairement associés à l'espace Ouest de la Guyane. Surinamiens et Businenge sont englobés dans un même groupe culturel. Les Surinamiens sont souvent craints : ils sont violents, voleurs. Depuis la guerre civile il n'y a plus de limite entre les frontières. La Guyane attire par son niveau de vie.

Les Brésiliens sont appréciés parce qu'ils viennent ponctuellement depuis toujours et repartent. De plus, ils ont nourri la Guyane pendant la deuxième guerre mondiale, symbole de coopération. On considère qu'ils sont travailleurs, sauf pendant une période, vers les années 1980-1990, où, nouvellement arrivés, ils étaient stigmatisés comme voleurs.

Les Haïtiens sont moins appréciés. Ils sont arrivés massivement dans les années 1980 et se sont installés de façon plus durable. L'importance numérique des Haïtiens dans la société guyanaise est à son point culminant en 1985 : ils constituent alors un cinquième de la population du département (Calmont 1988 : 20). En 1988, Régine Calmont stipule le fort mouvement de rejet dont les Créoles guyanais font preuve à l'égard des Haïtiens. Beaucoup sont analphabètes, peu éduqués. Ils profitent des avantages sociaux de l'Etat providence français, ils s'accaparent les terres de manière illicite, ils sont sans-gêne. Les pratiques de la magie noire, le vaudou pour faire le mal, ajoute à la méfiance qu'on leur porte. Un Créole guyanais interrogé dit : « *Il y a trop de Haïtiens* » (entretien D7). Les Créoles guyanais se sont violemment opposés aux Haïtiens lors des gros flux migratoires. Il semble qu'aujourd'hui les représentations se soient atténuées, avec l'arrivée d'un nouveau migrant, le Surinamien, qui focalise maintenant les angoisses. Lorsque M.-J. Jolivet écrit son article en 1990, les Créoles guyanais ont encore des représentations très négatives des Haïtiens. On leur reproche leur africanité (Chalifoux, 1983), la force de leur culture, de leur religion. Ils font peur avec leur pratique du vaudou, mais aussi parce qu'ils sont proches physiquement et culturellement. Les Créoles guyanais marquent une profonde fermeture à l'égard des Haïtiens à cette époque. De

nombreux témoignages nous montrent qu'à présent beaucoup de Haïtiens ont été assimilés par les Créoles guyanais. Les Guyaniens sont associés à la délinquance, la violence à l'excès.

Les Hmong sont acceptés, malgré les tensions engendrées par l'imposition de leur arrivée, parce qu'ils travaillent et sont discrets. Quelques tensions perdurent : en 1984, les Hmong sont expulsés du marché de Cayenne avec brutalité ; si l'on peut comprendre leur revendication d'organiser une commune à part à Cacao, on se méfie du développement d'un espace administratif monoethnique. Les Chinois sont entre eux, sans que l'on sache ce qui se passe. On présume l'existence d'une mafia chinoise, d'un trafic d'argent et de migrants. Ils sont racistes envers les Noirs. Ils sont aussi souvent considérés comme des voleurs : un élève de primaire, à qui son institutrice demandait pourquoi il venait à l'école, répond « pour apprendre à compter et ne pas se faire voler par les Chinois ». Les Antillais ont les postes supérieurs, sont les sous-fifres des Métropolitains. Un individu dit : « *L'Antillais dans son comportement est un sous-colonialiste* » (entretien D7). Ils ont un sentiment de supériorité par rapport aux Guyanais parce qu'ils sont plus diplômés, que leur île est plus développée. En même temps, ils sont proches culturellement : ils sont frères-ennemis.

Il y a plusieurs groupes auxquels les Créoles guyanais doivent se confronter : le Blanc ne concentre pas tous les ressentiments liés à l'étranger. Ceci peut expliquer qu'il n'y ait pas de haine du Blanc mais des stéréotypes négatifs comme pour les autres populations. Le Blanc fait partie de l'Autre ; cet Autre a de multiples visages. Il est difficile pour les Créoles d'accepter l'Autre dans ces différents visages. Les Créoles paraissent repliés sur leur groupe. « Force nous est d'admettre que les Créoles paraissent vivre repliés à l'intérieur de leur communauté et dans une quasi-indifférence pour leurs autres compatriotes » (Fauquenoy 1990 : 63). Il y aurait, d'après un individu interrogé, des attitudes de repli : « *certaines Créoles ne vont pas dans certains bars parce qu'il y a des Métros* » (entretien D9). Ceci peut expliquer que les individus de notre échantillonnage n'ont quasiment pas de relations avec des Métropolitains. Ainsi, certains ont le sentiment, comme le dit un Créole guyanais, que « *la cohésion entre la population métro et la population locale est en train de s'effiloche* » (entretien D5).

### Le regard des Amérindiens

Les Amérindiens<sup>44</sup> veulent préserver leur identité, leur territoire. Cette quête les place en lutte avec les Créoles guyanais auprès desquels ils revendiquent leur droit de premiers habitants, leur droit à la représentativité dans la politique locale, leur rôle dans la guyanité. Face à la France, ils posent leur « autochtonie », leur droit aux terres. Avec les Businenge, ils entretiennent des liens de coopérations dans le commerce, la santé (remèdes à base de plantes). Il y a quelques tensions, mais elles sont le fait d'individus et non une généralité. « les Kalina installés sur la côte à proximité des petites villes, ont par contre subi plus complètement et depuis longtemps les effets du contact culturel avec les populations coloniales, puis de la politique d'assimilation conduite par la France à partir des années cinquante. » (Collomb 1996 : 45). Le groupe Wayana refusera la nationalité française sur la mise en garde de André Cognat, Métropolitain qui s'est inséré et a adopté la cause amérindienne. En 1989, est créée la commune mono-ethnique d'Awala-Yalimapo auparavant rattachée à Mana, directement dans le prolongement de cette revendication politique.

Gérard Collomb décrit les représentations que se sont formés les Amérindiens sur les Blancs au fil de l'histoire. Il nous relate quelques figures du Blanc qui ont traversé le temps jusqu'à aujourd'hui. Les Blancs sont inconnus lors de leur première colonisation, ils sont alors représentés comme les « palana-agele », les esprits de la mer. Le Blanc est aussi celui qui amène des cadeaux, de nouveaux objets, il séduit et attire par cet apport de choses que l'on convoite. Les premières relations avec les Blancs empreintes de violence, de tromperie laissent aux Amérindiens un sentiment de méfiance à l'égard du Blanc et le dessine comme un être « cupide, violent, fourbe » (Collomb 1995 : 59). La méfiance reste ancrée dans les esprits, comme il l'écrit : « aujourd'hui, dans les villages Kalina de Guyane, certaines familles possèdent encore, parmi les plantes qui composent le jardin des simples et des herbes magiques, une variété de taro réservée à un usage particulier : les feuilles de ce taro, portées sur soi ou infusées en décoction pour un bain, sont réputées pouvoir transformer l'attitude du Blanc qui s'approcherait avec des intentions mauvaises » (p.63). C'est donc une double figure d'une part attractive, d'autre part repoussante qui caractérise le Blanc. Mais c'est aussi la résignation des Amérindiens face à un occupant plus fort qui caractérise les représentations. Toutefois, les Amérindiens s'unissent parfois aux Métropolitains contre les Créoles guyanais

---

<sup>44</sup> La fédération des organisations amérindiennes estime que les Amérindiens sont actuellement 10 000 (dont 6 000 Kalina) voir 12 000 (Tiouka F. 2003), des chercheurs (Grenand F. et P. 1992) avance plutôt le chiffre de 5 500 à 6 000 personnes (dont 3 000 Kalina). Le débat sur le nombre d'Amérindiens en Guyane est totalement politique et l'estimation exacte des populations reste difficile à vérifier.

dont ils ressentent l'ostracisme, comme le dit notre individu : « *il y a des tensions de la part de la communauté créole, du racisme envers les Amérindiens et les Métros* » (entretien D16). Les Amérindiens se sont ouverts aux Métropolitains notamment dans leur coopération avec les chercheurs depuis quelques années. « Les populations tribales ont, au fur et à mesure, considérées « leurs » anthropologues comme des relais de communication, puis comme des sources d'information sur le monde qui les entoure, enfin comme conseillers techniques à leurs demandes » (Grenand et Menget 1985 : 54). Les chercheurs se font les porte-parole de ces populations envers l'Etat français et envers les autorités de la Région Guyane. Les Amérindiens se situent entre une collaboration avec les Métropolitains contre les Créoles, mais aussi une méfiance face à eux et une opposition à l'Etat français face à la politique d'assimilation.

### Le regard des Businenge

Pour les Businenge<sup>45</sup>, le Blanc est celui qui vient travailler dans l'administration. Mais il faut se méfier du Blanc. Comme le dit M. Toulemonde Niaussat, dans la culture businenge « la notion de risque, de danger que peut représenter tout ce qui est étranger au groupe, constitue une des caractéristiques du marronnage » (1993 : 31). La cohésion est un principe de base du marronnage. (1996). Le groupe se méfie donc de tout étranger, mais encore plus de l'ancien oppresseur. Si le Blanc est accepté dans le village, c'est qu'il a une fonction utile (médecin, instituteur). M. Toulemonde Niaussat évoque sa propre expérience, révélatrice des représentations des Businenge sur les Blancs : « j'étais arrivée la veille à Apatou, dont je ne connaissais personnellement à cette époque aucun habitant, avec un responsable européen du CNJA. Et pour lui comme pour les autres villageois, deux blancs n'étant ni médecins, ni instituteurs, ni gendarmes, ni touristes, « montant » dans ces conditions et posant des questions sur les abattis, avaient forcément un lien avec des organismes pourvoyeurs de subventions, comme la D.D.A. ou d'autres. » (1993 : 207). Les Noirs marrons se méfient, mais ils savent se servir de leurs relations par intérêt. Le Blanc reste celui qui est à la tête du pays officiel, il maîtrise la langue, les papiers officiels, il sait écrire. Il représente la classe dirigeante dans le secteur administratif. Le Blanc est aussi toujours un riche en dépit des

---

<sup>45</sup> « Le mot français « marron » vient de l'espagnol *cimarron*, mot dérivé de la langue des Indiens Tainos des Grandes Antilles. A l'origine, le mot *cimarron* désignait le bétail échappé dans les collines d'Hispaniola. Puis il a servi à qualifier les esclaves amérindiens qui fuyaient les Espagnols. A la fin des années 1530, il a commencé à s'appliquer exclusivement aux fugitifs afro-américains et s'est teinté d'une forte connotation de courage et de caractère indomptable » (Price R. et Price S. 2003 : 9). Le terme « Businenge » vient du hollandais, et dérive de l'appellation Bush negro qui signifie « noir dans les bois ».

apparences. Le Blanc représente aussi la société de consommation dans laquelle les jeunes Businenge se jettent.

### Le regard des Hmong

L'histoire de l'implantation des Hmong en Guyane est intimement liée à leur relation avec des pères catholiques Métropolitains (Chanson 1992). Déjà en contact depuis plusieurs décennies au Laos et en Chine, des pères catholiques ont été les co-investigateurs de leur migration et ont suivi les Hmong en Guyane. Leurs relations avec les Hmong ont toujours été très cordiales. Le père Bertrais a consacré une grande partie de sa vie à l'étude de la culture hmong et a publié nombre d'ouvrages sur eux. D'autre part, le groupe est le fait d'un artifice de l'histoire<sup>x</sup>. Ainsi, les relations avec les Blancs français, même si leur but premier était de convertir les Hmong au christianisme, ont toujours été sur le mode de l'intérêt et du respect culturel.

Nous en avons la confirmation par un individu hmong interrogé qui nous relate l'histoire de ces relations et nous donne des représentations empreintes de respect et d'affection. Les Hmong tendent à se rapprocher des Métropolitains et à se distancier des Créoles guyanais dont ils ont été victimes (paroles racistes lors de leur installation, manifestation). Une dame interrogée, après avoir décrit les expériences houleuses de mariages mixtes avec les Créoles guyanais, dit : « *les mariages mixtes entre Hmong et Métros se passent mieux que ceux avec les Créoles* » (entretien D10). Pour elle, les Créoles guyanais ont tendance à ne pas former de structure familiale unie et fidèle, ce qui va à l'encontre de leurs coutumes.

Si certains Hmong vivent la tradition dans leur quotidien, d'autres se servent de la tradition pour réifier leur identité culturelle. Ce sont les individus acculturés qui produisent un discours sur l'identité culturelle. Ils ont un discours de nostalgie sur les origines et donnent naissance à des attitudes nouvelles. Certains individus immigrés en métropole reviennent vers la Guyane en se représentant la vraie vie des Hmong et revendiquent leur culture traditionnelle en créant notamment des activités, des lieux de présentation de leur culture, en renforçant l'apprentissage de la langue hmong à l'école. Les intellectuels locaux, ceux instruits par les missionnaires et ceux revenus de métropole, tentent de préserver l'« essence de la culture hmong » (activité de collecte, de transcription et d'édition des traditions orales, mythes, chants de mariages ou de funérailles, séances chamaniques).

On tend à folkloriser la culture. La folklorisation est le fait de donner aux autres le spectacle de sa propre culture. La nouvelle définition de la culture est une affirmation de ses particularités face aux autres, contrairement à la définition de la tradition comme manière de vivre en soi. Certains Hmong revalorisent leur culture pour se distinguer des autres. Le discours sur la tradition « a pour fonction de donner une identité au groupe face à d'autres groupes déterminés pareillement en termes de spécificités culturelles » (Géraud 1993 : 742). Finalement le discours sur l'identité et la tradition traduit l'Occidentalisation des nouvelles élites locales. « Loin de représenter une réaction traditionaliste, dirigée contre les effets de la déperdition culturelle, la sacralisation de l' « identité » chez les Hmong...n'est en fait que l'expression d'un processus d'acculturation idéologique à l'Occident moderne et à certaines valeurs cardinales » (*op. cit.* : 739).

### Le regard des Haïtiens

Nous avons peu de connaissances sur les représentations des Haïtiens. Il semblerait qu'ils soient partagés entre deux représentations. D'une part, empreints de l'histoire de la colonisation et de l'esclavage en Haïti : ils ont une haine du Blanc, ancien esclavagiste. Les Haïtiens présents en Guyane sont pour beaucoup issus de la campagne haïtienne, ils ne font pas partie de l'élite haïtienne qui a été métissée avec les Blancs et a subi son assimilation culturelle. D'autre part, vivant en Guyane, les Haïtiens ont tendance à valoriser le Blanc par rapport au Créole guyanais qui lui fait subir son ostracisme. Le Blanc a les moyens d'employer des gens de maison et, de manière générale, est « plus gentil » que le Créole.

### Le regard des Brésiliens

Les Brésiliens ne vivent pas le Blanc comme un ancien colon, mais comme quelqu'un qui est dans le haut de la société. Ceci s'explique, en partie, par la stratification qui s'opère au Brésil : les personnes les plus blanches étant dans le haut de la hiérarchie économique et sociale. Le Blanc est donc le riche. De cette représentation découle la convoitise des femmes brésiliennes, issues de milieux modestes au Brésil, qui recherchent dans le mariage une ascension sociale. Pour les hommes brésiliens, le Blanc est souvent le pourvoyeur de travail, il dirige les entreprises, les domaines agricoles. Enfin, comme pour les Haïtiens, les Métropolitains ont une image redorée par la vision négative des Créoles guyanais. La Guyane que représentent les Créoles guyanais est une société morte pour les Brésiliens habitués à un autre rythme de vie. Ils sont parfois victimes de l'ostracisme des Créoles (au carnaval). Les

Métropolitains présents en Guyane ont plus tendance à faire la fête avec eux que les Créoles guyanais qui ont leurs habitudes dans leur cercle.

### Le regard des Chinois

Les Chinois sont une minorité, en 1976, ils sont 500 personnes soit 2 % de la population globale (Calmont 1976 : 31), en 1999, ils sont 1 %. Détenteurs de nombreux petits commerces d'alimentation (90 % des Chinois actifs sont dans le commerce, la plupart des autres Chinois étant dans la restauration), ils sont disséminés sur tout le territoire avec des commerces qu'ils érigent dans les coins des rues. Ils font preuve d'une grande solidarité sociale de groupe, notamment pour l'entraide dans l'installation commerciale (ils ont leur propre système de prêt financier, ils travaillent en famille...). Si la première migration de Chinois a débouché sur de nombreuses alliances mixtes, intégrant ainsi les Chinois à la population créole, les migrations actuelles semblent renforcer le groupe chinois, en lui donnant de plus en plus de puissance économique. Le Métropolitain est un client potentiel, souvent plus agréable que le Créole guyanais qui le nomme « Chine » avec du mépris.

## **Conclusion du chapitre**

L'image du Blanc varie d'un groupe à l'autre : les Hmong, les Brésiliens, les Chinois ont une image plutôt positive ; les Businenge et les Amérindiens une image assez ambiguë et les Créoles guyanais une image ambiguë mais tendant fortement sur le négatif. Mais toutes les populations se différencient des Métropolitains et voient ces individus comme appartenant à un groupe. Les différences de représentations s'expliquent par les différences de relations qui ont existé dans l'histoire mais aussi par les relations entre tous les groupes et leur construction identitaire. Le contact avec la culture française et la politique d'assimilation menée par la France ne sont pas étrangers à la construction identitaire des populations. Les Créoles guyanais et les Amérindiens sont directement concernés par ces processus. Au contraire, par exemple, les Brésiliens ne se sont pas construits sous l'influence de la Métropole.

Les groupes se positionnent aussi clairement en fonction de leur relation d'opposition aux Créoles guyanais dont ils refusent la stigmatisation, comme primitifs ou comme immigrés. Il y a comme une alliance symbolique contre les Créoles guyanais qui fonctionne suivant la logique : « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». Les alliances ont une fonction

évidente quand un groupe se sert d'un autre groupe pour faire face à un troisième. Le groupe créole guyanais est au centre des constructions identitaires.

S'il y a plusieurs images du Métropolitain, il n'y a pas de stigmatisation uniforme. La confrontation de plusieurs images collectives du Métropolitain amène l'ouverture de leur stigmatisation, Blanc-colon, il est aussi Blanc-riche, Français-fêtard ou Blanc-gentil. Cette relativisation des représentations s'ajoute à celle que nous avons déjà mise en lumière à propos des nuances individuelles. Mais l'image que construit le Créole prime sur toutes les autres. Les Créoles sont depuis la colonisation la population la plus en contact, la plus assimilée mais aussi celle qui revendique le plus son identité propre. Le fait que les Créoles soient symboliquement et numériquement importants conditionne la circulation des représentations. Le Métropolitain est alors blanc, il appartient à la classe supérieure économiquement et hiérarchiquement, il représente la métropole, a un comportement méprisant voire supérieur qui rappelle l'histoire de l'esclavage, il est de passage, il ne s'investit pas en Guyane et profite de ce territoire.

L'image du Blanc est aussi, depuis longtemps, paradoxale, ambiguë, comme l'écrit M. Toulemonde-Niaussat : « le Blanc est à la fois Gouverneur, officier de l'armée, médecin, instituteur, juge, notable en tous genres... et bagnard... au « vié blan<sup>46</sup> » succède le « ti blan », short, tee-shirt plus ou moins élimés, « tongs »... et vieille 4L cabossée et sale, sinistré des différents plans de développement agricole ou marginal atterrissant à Saint-Laurent « en bout de route » et souvent « au bout du rouleau ». » (1993 : 148). Il n'y a pas de réelle uniformité dans les représentations. On trouve des représentations parfois paradoxales : les Métropolitains sont différents culturellement mais ils sont aussi proches, ils restent peu et sont toujours trop présents en Guyane.

L'identification première se fait par la couleur, puisque c'est elle qui est la plus évidente, la plus visible. Mais la délimitation du groupe ne repose pas sur un critère biologique. On voit bien que c'est l'accumulation de plusieurs représentations dépendantes les unes des autres qui forme le noyau central de la représentation sur le Métropolitain. Le rappel de la couleur est avant tout un rappel de l'histoire et de la place de chacun dans l'histoire et non une marque d'un racisme biologique ancré. Il y a effectivement une continuité dans les représentations sur

---

<sup>46</sup> Nom donné aux anciens bagnards, et parfois, de manière plus ou moins péjorative, aux Européens installés depuis longtemps



les Blancs par rapport à l'histoire : les Métropolitains d'aujourd'hui sont les colons, les esclavagistes, les fonctionnaires, les bagnards, les agriculteurs du Plan Vert d'hier. Tous ces états du Blanc le placent comme un dominant, mis à part quand il est bagnard.

C'est parce que la situation continue de porter les Métropolitains dans une position supérieure qu'il y a un retour aux sources historiques, on peut donc supposer que si la position des Métropolitains évoluait, il n'y aurait rapidement plus de retour au mythe fondateur de leur groupe. Hélène Chauchat pense, comme M. Halbwachs, que « la mémoire des groupes comme celle des individus est sélective et créative, elle ne retient de la réalité passée que ce qui fait sens dans la réalité présente, y rajoutant parfois des faits imaginaires. Comportant une part d'oubli et de rêve, la remémoration est une lecture interprétative du passé avec le regard d'aujourd'hui, en fonction des intérêts présents » (1999 : 72). Actuellement le présent et le passé se justifient et s'expliquent mutuellement.

C'est donc plus la liaison à la métropole par la fonction et le rappel de l'histoire qui les tient pour Métropolitains que réellement l'origine géographique ou la couleur de peau. L'article de Philippe Guillot va dans ce sens. Pour lui quatre facteurs sont la cause de la cohabitation pacifique des différentes cultures à La Réunion : « une très ancienne tradition de métissage, une concordance moins nette que dans les autres anciennes colonies entre position sociale et appartenance ethnique, une immigration incessante et diversifiée et la construction d'une culture originale » (2002 : 235). Comme il le dit plus loin, les arrivées de migrants ont permis d'atténuer l'opposition radicale entre maîtres blancs et esclaves noirs, mais en Guyane, le Blanc reste tout de même le maître, celui qui est en haut de la hiérarchie. On comprend donc que des personnes répondant à ces critères, mais qui ne sont pas nées ni éduquées en métropole, soient également englobées dans la dénomination de « Métropolitains ». On comprend également comment certains individus peuvent échapper à cette catégorie.

Les individus interrogés qualifient même ces individus de Guyanais et précisent qu'ils n'ont rien à voir avec les Métropolitains. Il est significatif que cette population ne soit pas nommée spontanément ni « Blanc Créole », ni « vieux Blanc », ni « nègre Blanc » par les individus dans l'entretien (on verra plus tard que ces appellations sont pourtant présentes dans le discours des Métropolitains et donc utilisées dans le quotidien) ; ces Métropolitains sortant du groupe sont plutôt qualifiés de « Guyanais ». Comme nous le voyons ensuite, dans les représentations sur la société globale, le fait d'être Guyanais est une notion finalement ouverte

contrairement aux idées générales transmises dans les media, bien que l'on se serve spontanément du terme Guyanais pour désigner les Créoles guyanais. Le Guyanais peut être dans n'importe quel groupe culturel, donc chez des personnes à la base métropolitaine suivant plusieurs critères : l'ancrage, l'investissement, l'amour du pays... Cette représentation donnée de façon discursive révèle également le désir des individus d'ouvrir la définition du terme « Guyanais ». Si dans l'esprit, de façon inconsciente, on associe le Guyanais au Créole, on voudrait élargir la définition et on projette dans ses paroles notre volonté d'établir une société nouvelle<sup>47</sup>. Le Blanc qui est accepté n'est pas un Métropolitain : le fait d'être métropolitain associe l'individu à des images négatives l'excluant d'une intégration en Guyane. A priori donc, l'intégration d'un individu métropolitain dans la société guyanaise ne se fait que comme individu isolé.

Suivant les lieux, certaines images prédominent, le regard de l'autre diffère : à Cayenne les représentations collectives des Créoles s'imposent, à Saint-Laurent ce sont les représentations collectives des Businenge. On comprendrait que les Métropolitains qui vivent sur des espaces différents ne se ressentent pas de la même manière.

Les représentations associées aux Métropolitains trouvent-elles une justification dans les données réelles et objectives que nous pouvons trouver sur cette population aujourd'hui ? Avec E. Stephenson, nous pensons que : « le comportement du Guyanais tend essentiellement à se différencier des autres groupes : qu'ils soient blancs, chinois, brésiliens, haïtiens, antillais français ou anglais ou libanais. (...) Dans la réalité de la vie quotidienne, les relations avec tous ces groupes ne posent aucun problème majeur. Sauf en ce qui concerne les Blancs : c'est que le Blanc, le « Métro », symbolise, bon gré mal gré, l'ancienne période esclavagiste et une certaine domination paternelle, tantôt perçue politiquement, tantôt ethniquement. Cependant on ne peut parler de ségrégation raciale bien que le simple fait des situations économiques très différentes des deux races, constitue par lui-même une espèce de ségrégation » (1978 : 35). C'est ce que nous allons vérifier en faisant l'étude des profils et de la place des Métropolitains dans la structure sociale.

---

<sup>47</sup> Ici on cerne bien la difficulté de travailler sur les discours pour dégager les images des populations. On ne peut parfois dissocier les représentations ancrées dans les individus et celles qui sont dites consciemment pour changer l'image que l'on a et celle que l'on veut donner à l'interviewer. Cependant, je pense que le fait même de formuler une pensée voulue est le signe d'une réflexion personnelle et d'une projection de soi dans la société et son futur. C'est donc bien une représentation incorporée même si elle est réfléchie.

### Chapitre III. CARACTERISTIQUES OBJECTIVES DES METROPOLITAINS : UNE CLASSE SOCIALE

Les individus métropolitains se définissent dans la société guyanaise par la position sociale qu'ils y occupent. Au-delà du regard des autres, les données socio-économiques montrent une réalité de fait : les Métropolitains sont une classe sociale à part et sont porteurs d'une identité spécifique. La classe sociale est ici abordée comme le ferait Max Weber. La situation de classe renvoie aux chances d'accéder à des biens ou des revenus sur le marché des biens ou celui du travail (Weber 1995). Notre étude se base sur les données de l'INSEE (recensement de 1999) et sur notre propre enquête de terrain menée entre 2001 et 2003.

Le groupe métropolitain est représenté dans les données de l'INSEE par la population des individus « nés en métropole » puisqu'il est interdit en France de produire des chiffres par ethnie<sup>48</sup>. Ce sont les chiffres concernant cette population que nous allons étudier ici. Il faut donc préciser qu'il n'y a pas une superposition exacte entre le groupe social vécu dans la société et les données concernant les individus nés en métropole. Tous les Métropolitains du langage courant n'étant pas nés en métropole et tous ceux des données n'étant pas forcément ni blancs, ni de culture métropolitaine. Les individus nés en métropole peuvent être originaires de Guyane, des Antilles, être noirs et donc ne pas entrer dans la catégorisation de l'appellation « Métropolitain ». Cependant, l'étude des chiffres sur cette population, mise en parallèle de notre étude de terrain, nous permet de dire que les chiffres représentent de façon assez juste la réalité de la nature du groupe métropolitain. Si des écarts nous paraissent significatifs entre la réalité du groupe et les données sur la population née en métropole, nous le signalerons et tenterons de l'expliquer.

Ainsi nous parlerons ici des « *Métropolitains* » comme du groupe culturel et de la « *population née en métropole* », quand nous utiliserons les données de l'INSEE. Le lecteur doit se montrer vigilant sur l'interprétation et la distinction entre les deux termes. Nous allons décrire les caractéristiques majeures de cette population.

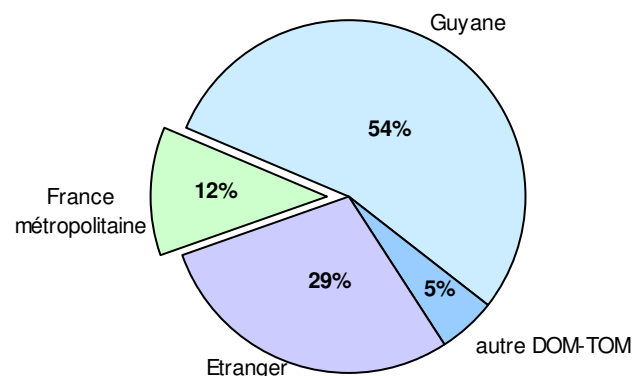
---

<sup>48</sup> Loi du 6/01/1978, article 31, votée par la commission Nationale de l'informatique et des Libertés

### III-1- Les Métropolitains: une minorité dans la société guyanaise

La population née en métropole représente actuellement 12 % de la population de Guyane selon les chiffres de l'INSEE attribués aux individus nés en métropole<sup>49</sup>. Le groupe social Métropolitain serait donc sûrement légèrement inférieur à ce chiffre si l'on ne prenait pas en compte les individus nés en métropole mais d'origine guyanaise ou antillaise ; mais il serait supérieur si l'on comptait les individus dénommés « Métropolitains » qui pourtant ne sont pas nés en métropole. Il faut aussi tenir compte de la population présente en Guyane de façon clandestine qui diminuerait d'autant la proportion du groupe. Il s'agit donc d'une estimation de grandeur qui doit à peu près être le reflet de la réalité du groupe culturel.

**Graphique 8 : Population de la Guyane en 1999 suivant le lieu de naissance (source: INSEE 1999)**



Les Métropolitains forment une minorité plus restreinte que la population née à l'étranger, qui est de 29 % ou celle née en Guyane (54 %), mais plus nombreuse que la population née dans les autres DOM et TOM (5 %) (voir l'introduction générale). La population née en métropole dans les chiffres est le plus grand groupe de migrants, dépassant les individus nés au Surinam, mais il semble que dans la réalité elle soit une minorité moins importante, si on tient compte des clandestins.

<sup>49</sup> Il est très difficile d'avoir une estimation exacte du nombre d'habitants en Guyane à cause de la forte immigration clandestine. En 1985, il était couramment admis que la population dépassait les 100 000 habitants, alors que l'INSEE n'en comptabilisait que 81 196 (Domenach et Picouet 1988). En 1987, selon l'INSEE, la population est de 87 000 habitants. En 1993, le CIMADE estime la population à 140 000 habitants (1993), alors que l'INSEE en compte 126 000 (Informations tirées du document *Plan de développement régional, 1994-1999*, Conseil Régional de la Guyane). Les chiffres de l'INSEE ne sont donc que des estimations. En 1954 la population est de 27 000 habitants, en 1974 de 52 000, en 1982 de 70 241, en 1990 de 114 808 et en 1999 de 156 790 habitants.

Dans le tableau ci-dessous, on voit bien les différences entre les estimations des populations suivant le lieu de naissance et les estimations des groupes culturels que nous avons données en introduction.

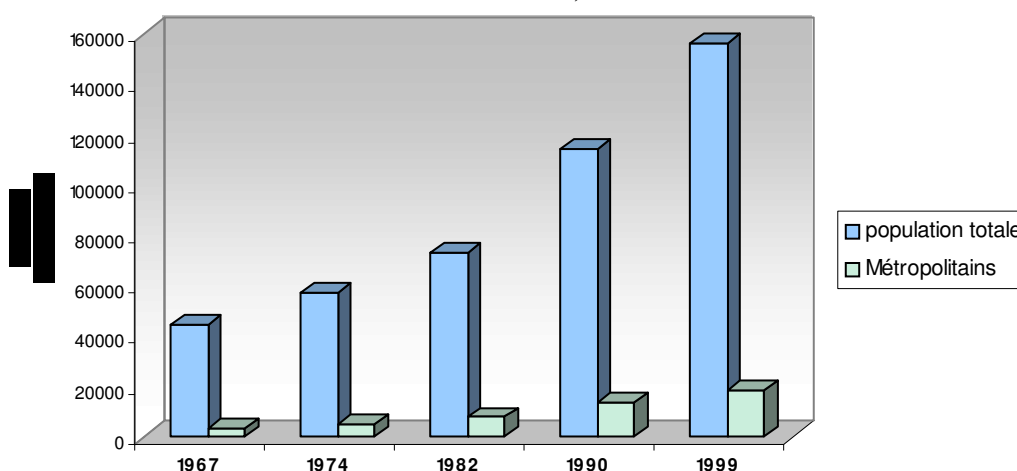
**Tableau 2 : Part des populations selon deux sources (source : INSEE 1999 et CIMADE 1993)**

	Population par lieu de naissance (INSEE 1999)	Estimation du groupe culturel (CIMADE 1993)
Brésiliens	5 %	18 %
Haïtiens	9 %	18 %
Surinamiens	11 %	6 %

Les données de l'INSEE semblent représenter plus justement le groupe métropolitain par les lieux de naissance qu'elles ne le feraient pour les autres groupes de migrants. Le groupe métropolitain n'est pas concerné par la clandestinité et si quelques individus originaires de France métropolitaine naissent en Guyane ou dans d'autres pays, ils ne sont pas en nombre suffisant pour faire varier les données globales.

Leur proportion dans la population totale a augmenté petit à petit mais sans voir de réelle explosion. En 1967, les individus nés en métropole représentaient 7 % de la population guyanaise. En 1974, ils sont 8 %, puis 11 % en 1982 et 12 % en 1990 et 1999. Il y a tout de même presque deux fois plus d'individus nés en métropole aujourd'hui qu'en 1967. En trente ans, la population née en métropole a presque doublé. Ce qui veut dire que de plus en plus de gens originaires de Guyane naissent en métropole pour revenir en Guyane ensuite ou bien que les Métropolitains sont de plus en plus présents sur le territoire.

**Graphique 9 : Evolution de la population née en métropole par rapport à la population guyanaise (source: INSEE 1999)**



Même si l'on peut dire que la population métropolitaine croît en Guyane, elle ne le fait pas dans les proportions d'autres populations de migrants. La population guyanaise est peu dense mais elle subit un taux d'accroissement très fort : entre 1990 et 1999 la population a augmenté de 3.6 % par an (soit un doublement de la population tous les 15 ans) ; entre 1989 et 1993, il est de 5.7 % par an (tandis que dans les autres espaces il y est bien inférieur : Guadeloupe, 2.07 % ; Martinique, 1.13 % ; Réunion, 1.86 % ; métropole 0.51 %). L'accroissement de la population guyanaise est quatre fois plus rapide qu'en métropole : la natalité y est élevée (4 enfants par femme au lieu de 1.8 en métropole et le taux d'accroissement naturel est de 2.2 % (Domenach et Picouet 1988)). La population est aussi très jeune (50 % a moins de 25 ans et les plus de 60 ans représentent 6 % de la population) et légèrement plus masculine (52 % d'hommes).

Cet accroissement de la population est en partie dû à l'immigration. La Guyane est, comme on le dit souvent, un pays d'immigration. La croissance est imputable pour 1/3 à l'immigration nette. Entre 1977 et 1979, l'immigration est de 49 % dans l'accroissement démographique, entre 1980 et 1984 elle est de 37 %. « Au total, l'immigration est passée d'un peu moins de 10 % de la population totale en 1946 à un peu plus de 40 % en 1987 » (Calmont 1988 : 20). En 1999, les étrangers représentent le tiers de la population guyanaise (ils sont 5 % dans l'hexagone). Les Haïtiens, Brésiliens, Surinamiens viennent en Guyane de plus en plus nombreux depuis les années 1970. De plus dans la population née en Guyane on ne peut distinguer les individus originaires de l'étranger qui, dans les perceptions, les attitudes, font partie des groupes ethniques immigrés.

**Tableau 3 : Nombre d'individus et part des différentes populations suivant leur lieu de naissance dans la population totale guyanaise (source : INSEE 1967 et 1999)**

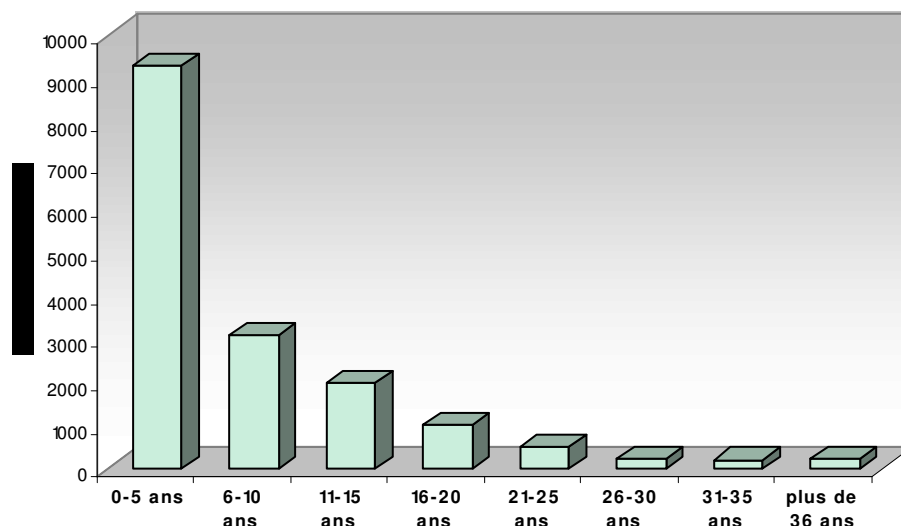
	<b>1967</b>	<b>1999</b>
Nés en Guyane	<b>65 %</b> (29223)	<b>54 %</b> (85258)
Nés à l'étranger	<b>16 %</b> (6982)	<b>29 %</b> (44866)
Nés au Surinam	<b>7 %</b> (3152)	<b>11 %</b> (17654)
Nés à Haïti		<b>9 %</b> (14143)
Nés au Brésil	<b>2 %</b> (870)	<b>5 %</b> (7171)
Nés dans les autres DOM-TOM	<b>8 %</b> (3654)	<b>5 %</b> (8106)
<b>Population guyanaise totale</b>	44392	156790

### III-2- Mobilité géographique : une population de passage

Les départements d'origine des individus nés en métropole sont variés : on ne peut pas constater de pôle d'émigration spécifique, mise à part une plus grande proportion d'individus en provenance de la région parisienne (10 %).

La population actuelle est arrivée récemment : plus de 50 % des individus nés en métropole, résidant en Guyane en 1999, sont arrivés dans les 4 années précédentes, 67 % dans les dix années précédentes et presque 80 % sont installés depuis moins de 15 ans.

**Graphique 10 : Répartition des Métropolitains en 1999 suivant le temps qu'ils ont passé en Guyane (source: INSEE 1999)**



Cette population fait preuve d'une grande mobilité géographique. Un nombre réduit d'individus s'implante de façon durable en Guyane : seuls 7 % de la population Métropolitaine, présente en Guyane en 1990, résident encore en Guyane en 1999. Donc, 93 % sont repartis en moins de dix ans.

**Tableau 4 : Part des Métropolitains restant en Guyane en 1999 en fonction de leur date d'arrivée (source : INSEE)**

	Année d'arrivée			
	1967	1974	1982	1990
Nombre d'individus « nés en métropole »	3124	4689	7785	13402
<b>Part des Métropolitains restant en 1999</b>	<b>1.4 %</b> soit 43 individus	<b>1 %</b> soit 46 individus	<b>2.9 %</b> soit 225 individus	<b>7 %</b> soit 938 individus

On peut mettre à jour la mobilité en utilisant des données de l'INSEE sur la nature de l'accès au logement des Métropolitains. Ceci en supposant que les individus de passage ont plutôt tendance à être locataires que propriétaires de leur logement. 68 % des individus nés en métropole sont locataires et 10 % sont logés gratuitement (qui sont les enfants ou parents logés par la famille et quelques cas spécifiques de logement de fonction) ; tandis que 46 % de la population de Guyane sont locataires (8 % sont logés gratuitement). 22 % des individus nés en métropole sont propriétaires, tandis que la population de Guyane en compte 45 % : donc les Métropolitains ont tendance à moins s'orienter vers l'acquisition de biens. Ils sont largement plus locataires que l'ensemble de la population.

**Tableau 5 : Nature de l'accès au logement en fonction du lieu de naissance des individus (source : INSEE 1999)**

	nés en métropole	nés dans un autre DOM-TOM	nés en Guyane	nés à l'étranger	Population de Guyane
Propriétaire du sol et du logement	18 %	36 %	33 %	16 %	27 %
Propriétaire du logement et non du sol	4 %	7 %	20 %	25 %	19 %
Locataire du logement loué vide	53 %	46 %	37 %	43 %	41 %
Locataire du logement loué meublé	15 %	6 %	4 %	6 %	6 %
Logé gratuitement	10 %	4 %	7 %	10 %	8 %

Cependant, on constate que parmi les individus nés en métropole résidant en Guyane en 1999, certains sont installés depuis fort longtemps. Par exemple, 7 individus sont arrivés en 1925, 7 en 1927 et 11 en 1951. Par exemple, parmi les Métropolitains venus pour travailler au CSG, qui ont participé au premier lancement de la fusée depuis 1965, 14 individus sont encore en Guyane en 1993. 16 autres ont aussi au moins 25 ans d'ancienneté (Latitude 5, n° 21, 1993 : 9-10). On a rencontré, à Saint-Laurent, un homme installé depuis 45 ans. Un autre, sur l'île de Cayenne, est là depuis 55 ans. Une part infime de cette population s'est installée définitivement en Guyane. L'immense majorité des individus nés en métropole repart dans les 5 ans suivant son arrivée en Guyane.

Il y a donc deux types de Métropolitains : l'immense majorité est de passage, une petite minorité s'installe. Les Métropolitains sont des migrants en transit, plus que des immigrants qui décident de s'installer. La majorité repart vers de nouveaux espaces. Il n'a pas été possible de connaître dans le détail le lieu de destination des individus nés en métropole d'après l'INSEE. Cependant on verra, d'après nos informateurs et notamment d'après l'étude des lieux de mutation des enseignants métropolitains, que les autres DOM-TOM et la France métropolitaine sont des destinations privilégiées.



Les professions sont parfois à l'origine de la durée d'installation des Métropolitains. Les contrats peuvent être clairement définis dans le temps. C'est ce que l'on retrouve dans les contrats de l'armée. Selon le responsable des ressources humaines de l'état-major de l'armée de terre, il y aurait différentes durées de séjour suivant le rattachement du personnel aux différents services de l'armée. La marine propose des contrats de trois ans, l'armée de l'air comme l'armée de terre, des contrats de deux ans renouvelables une année et la gendarmerie des contrats de trois ans renouvelables pour un an. Les séjours sont fixés dès le départ et ne peuvent être assouplis que sur une année. Certains postes de hauts fonctionnaires sont soumis à la mobilité tous les deux, trois ou quatre ans.

Cette limitation dans le temps se retrouve dans certains contrats du Centre Spatial Guyanais<sup>50</sup>. On distingue les sédentaires, les détachés et les missionnaires. En 2001 comme en 2002, il y a 56 % de sédentaires et 44 % de détachés (en contrat de 6 ans) dans la population travaillant au CSG, d'après le responsable des ressources humaines. On peut donc dire qu'une bonne part des employés du CSG sont en contrat à durée déterminée. Les missionnaires viennent pour le lancement d'une fusée, ils restent le temps de la campagne qui peut durer entre une semaine ou trois mois suivant le travail occupé. On estime à 600 le nombre des détachés qui ne viennent à Kourou que pour des contrats de 4 à 5 ans. Cependant les sédentaires comptent un nombre que l'on ne peut définir de Métropolitains qui ont fait évoluer leur contrat. Les contrats ont changé, les agents en mobilité étaient dans l'obligation de partir au bout de trois ou six ans. Aujourd'hui, si le contrat engage l'agent sur trois ans minimum et six ans maximum pour bénéficier d'un droit de réintégration automatique dans son centre d'origine, il peut, au-delà de cette période, être embauché localement. Il devra alors postuler, comme tout un chacun, sur un nouveau poste s'il veut quitter le CSG. Les Métropolitains détachés peuvent donc, à l'heure actuelle, rester en Guyane en adoptant un contrat de sédentaire. Ils perdent ainsi tous les avantages financiers de l'expatriation. Le sédentaire est titulaire de son poste, il n'a donc pas de durée institutionnalisée.

La mobilité des enseignants semble être influencée par le système de primes en place. Les primes sont données sur les quatre premières années de résidence. Selon une estimation des syndicats de l'enseignement du premier degré, chaque année, sur les 1 730 titulaires 250

---

<sup>50</sup> Les mobilités entre les différents centres spatiaux français se sont longtemps exercées dans un sens, de la Métropole vers la Guyane. Depuis 2000, le CSG offre la possibilité aux agents recrutés localement de postuler sur un emploi dans un centre métropolitain (une dizaine de personnes ont ainsi été engagées ailleurs de 2000 à 2002).

personnes (soit 14 %) sollicitent une permutation entre départements. La plupart demande leur département d'origine, mais beaucoup demandent aussi La Réunion (autant des Métropolitains, que des Antillais ou Guyanais). Le responsable du syndicat estime la durée moyenne de passage à 5-6 ans. Dans le second degré, cette durée est estimée à 4 ans : elle correspond à la durée qu'il faut pour toucher les primes données par le gouvernement.

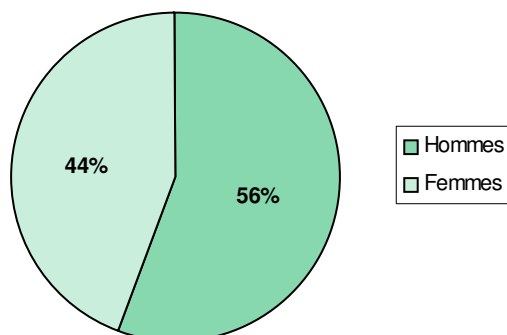
De nombreux individus travaillant dans les services de santé, les infirmiers, les médecins, peuvent arriver en Guyane avec un contrat de six mois. Ils décident d'eux-mêmes à la fin du contrat d'en trouver un autre ou de rentrer.

Les migrations sont donc parfois institutionnalisées et ne laissent pas à l'individu une marge d'action personnelle. Mais la nature des professions des Métropolitains montre qu'ils ne sont pas en majorité dans ce cas. Les enseignants, les individus en CDI (Contrat à Durée Indéterminée), les différents fonctionnaires, les chefs d'entreprise ne sont pas astreints à un temps précis en Guyane. La forte mobilité s'explique donc aussi par d'autres raisons.

### **III-3- Sexe et âge : une migration de travail**

La population née en métropole est sensiblement plus masculine. 56 % de cette population sont des hommes, ce qui est souvent interprété dans l'étude des migrations comme étant dû à la présence des travailleurs dans le territoire. Les migrants métropolitains viennent donc en majorité pour travailler et non pour s'installer.

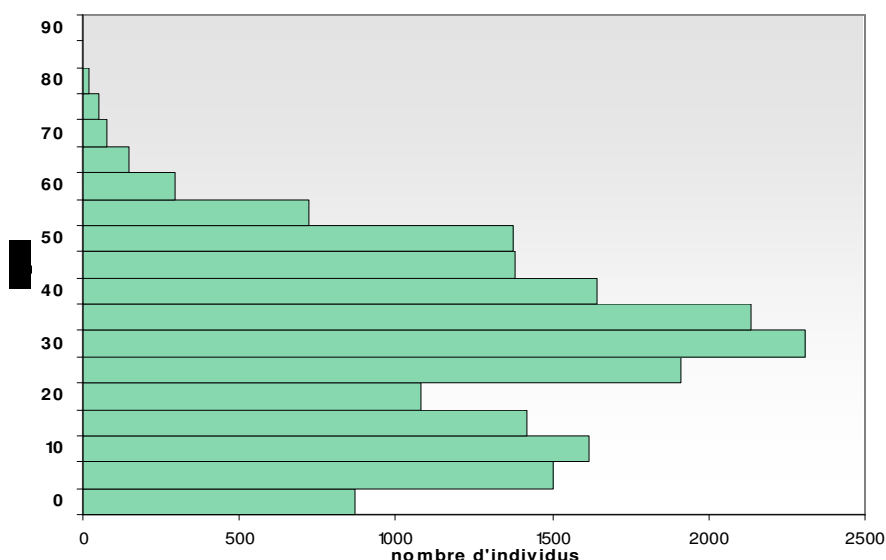
**Graphique 11 : Répartition homme-femme de la population "née en métropole" (source: INSEE 1999)**



Si l'on s'intéresse aux âges des Métropolitains, on s'aperçoit qu'ils sont proportionnellement plus nombreux dans les âges de la vie active : 66 % ont entre 25 et 60 ans, période de vie active. Ils sont aussi très présents dans les âges de l'enfance. Les migrants métropolitains ne

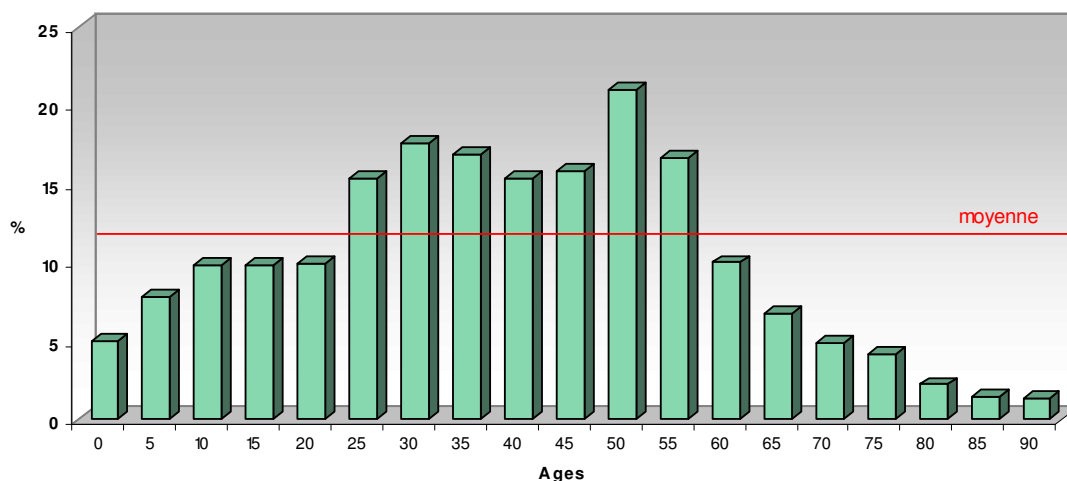
viennent pas comme individus isolés, mais avec leur famille. D'un autre côté, seuls 3 % des individus nés en métropole ont plus de 60 ans. Les individus qui restent pendant leur retraite sont finalement peu nombreux.

**Graphique 12 : Pyramide des âges des individus nés en métropole (source: INSEE 1999)**



La proportion des Métropolitains dans la population totale, entre 25 et 60 ans, dépasse les 12 % moyens, allant de 15 % à 20 % pour les 50-54 ans. Au contraire, en proportion, les individus nés en métropole sont moins présents dans les âges de l'enfance et ceux de la retraite. Si la moindre proportion dans les âges de l'enfance peut s'expliquer par une forte proportion de la population guyanaise (la population guyanaise est caractérisée par une forte population jeune : 50 % ont moins de 25 ans), celle concernant les personnes plus âgées s'explique par la mobilité des Métropolitains.

**Graphique 13 : Part de la population métropolitaine dans la population de Guyane en fonction des âges (source: INSEE 1999)**



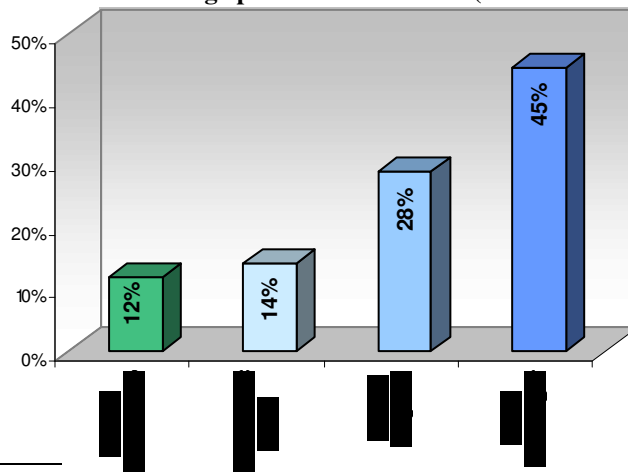
Les deux caractéristiques du sexe et de l'âge convergent pour définir la population métropolitaine comme une migration de travail. Il paraît juste alors de se demander si plutôt que de parler d'intégration on peut parler d'insertion de cette population.

### **III-4-Catégories professionnelles occupées : une classe sociale supérieure**

#### **III-4-a- Une population plus active et moins touchée par le chômage**

La population née en métropole est beaucoup plus active que la moyenne de la population guyanaise. Les proportions sont opposées : s'il y a 60 % d'actifs chez les individus nés en métropole et 40 % d'inactifs, il y a au contraire 40 % d'actifs et 60 % d'inactifs pour l'ensemble de la population guyanaise. La comparaison des taux de chômage prend toute sa signification si on les détaille pour chaque population. Si la population métropolitaine est plus active, elle est aussi caractérisée par le nombre d'actifs ayant un emploi. Rappelons que, d'après la nomenclature de l'INSEE, la personne active est celle qui a un emploi ou est à la recherche d'un emploi. Plus de 88 % des Métropolitains sont des actifs occupés et 12 % sont au chômage alors que la moyenne de la population guyanaise est de 30 %<sup>51</sup>. On constate que la population métropolitaine est la moins touchée par le chômage. Les individus nés dans les Dom Tom suivent avec 14 % de chômeurs, puis les individus nés en Guyane avec 28 % et enfin, les individus nés à l'étranger avec un taux important de 45 %. Cependant la population métropolitaine résidant en Guyane reste plus touchée par le chômage que celle vivant en métropole où le taux est de 9.5 % en 2003.

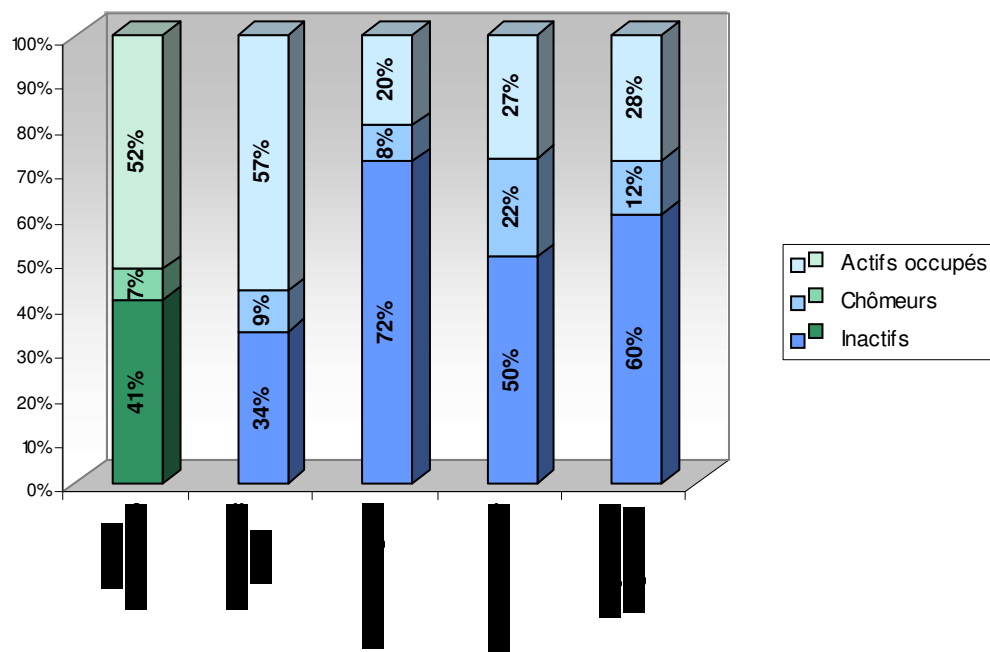
**Graphique 14 : Taux de chômage par lieu de naissance(source:INSEE 1999)**



<sup>51</sup> Le taux de chômage donné ici prend sa référence sur le recensement et non le BIT(Bureau International du Travail)

Le graphique suivant montre la répartition entre les chômeurs, les actifs occupés et les inactifs selon le lieu de naissance. Les individus nés en Guyane sont nombreux parmi les inactifs, la proportion d'enfants y est grande.

**Graphique 15 : Proportion des actifs occupés, des chômeurs et des inactifs par lieu de naissance (source: INSEE 1999)**



On confirme donc, par le fait qu'elle ait un emploi, que la population née en métropole semble être une migration liée au travail. Les Métropolitains ont un travail : soit ils viennent avec un travail, soit leur niveau de qualification leur procure plus facilement un travail sur place. Les individus sans travail sont plus rares. Il y a peu de marginaux. Il y a sûrement une dizaine de Sans Domicile Fixe métropolitains en Guyane. De cause à effet, il y a peu de délinquance chez les Métropolitains : sur 600 personnes en prison à Cayenne, il y a 10 Métropolitains, (souvent arrêtés pour trafic de drogue). Les Métropolitains sont intégrés économiquement.

### III-4-b- Une majorité de fonctionnaires

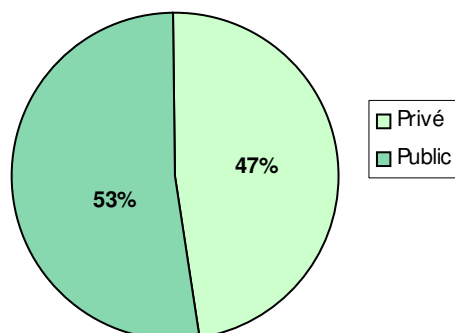
La Guyane a une proportion de fonctionnaires supérieure à la métropole. Plus du tiers des travailleurs de Guyane sont agents de l'Etat ou d'une collectivité territoriale, tandis qu'en France métropolitaine la fonction publique<sup>52</sup> en occupe seulement 26 %<sup>53</sup>. Les travailleurs

<sup>52</sup> La Fonction publique de l'Etat regroupe les ministères civils, le ministère de la Défense, les lycées et collèges, La Poste et la plupart des établissements publics nationaux (hors EDF, GDF, la RATP, la SNCF...).

<sup>53</sup> Audier Florence, « La transmission du statut dans la fonction publique », ÉCONOMIE ET STATISTIQUE N° 337-338, 2000 - 7/8

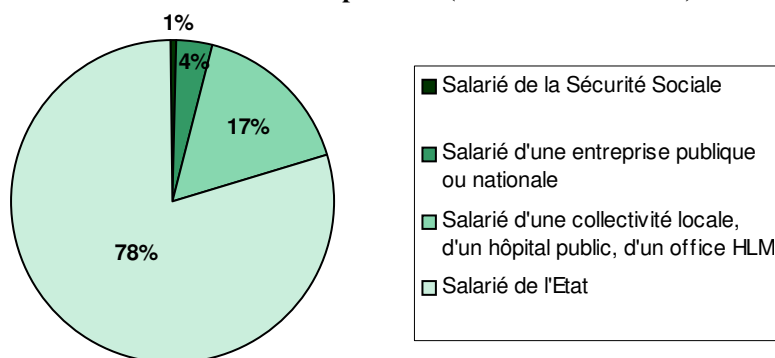
métropolitains de Guyane sont encore plus nombreux dans ce secteur puisque 53 % des actifs nés en métropole appartiennent à la fonction publique.

**Graphique 16 : Répartition privé/public de la population née en métropole (source: INSEE 1999)**



Parmi ces travailleurs du public presque 80 % sont fonctionnaires de l'Etat, 17 % travaillent pour une collectivité locale et 4 % pour une entreprise publique ou nationale. La plupart sont donc au service d'administrations déconcentrées de l'Etat.

**Graphique 17 : Répartition des fonctionnaires métropolitains (source: INSEE 1999)**

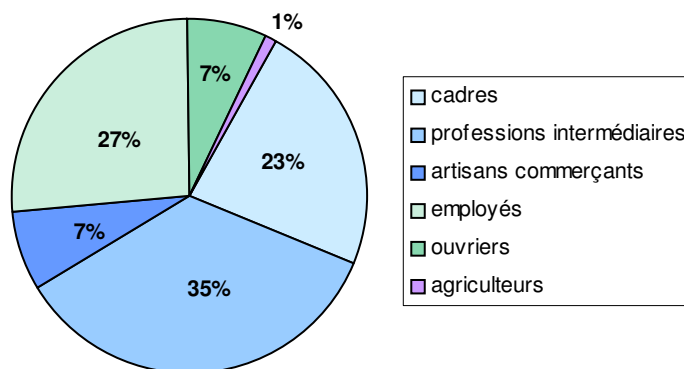


Il y a donc une majorité de fonctionnaires parmi les Métropolitains, bien qu'une part non négligeable de cette population ne le soit pas ce qui tend à relativiser l'association forte entre Métropolitain et fonctionnaire.

### **III-4-c- Une classe professionnelle supérieure et dirigeante**

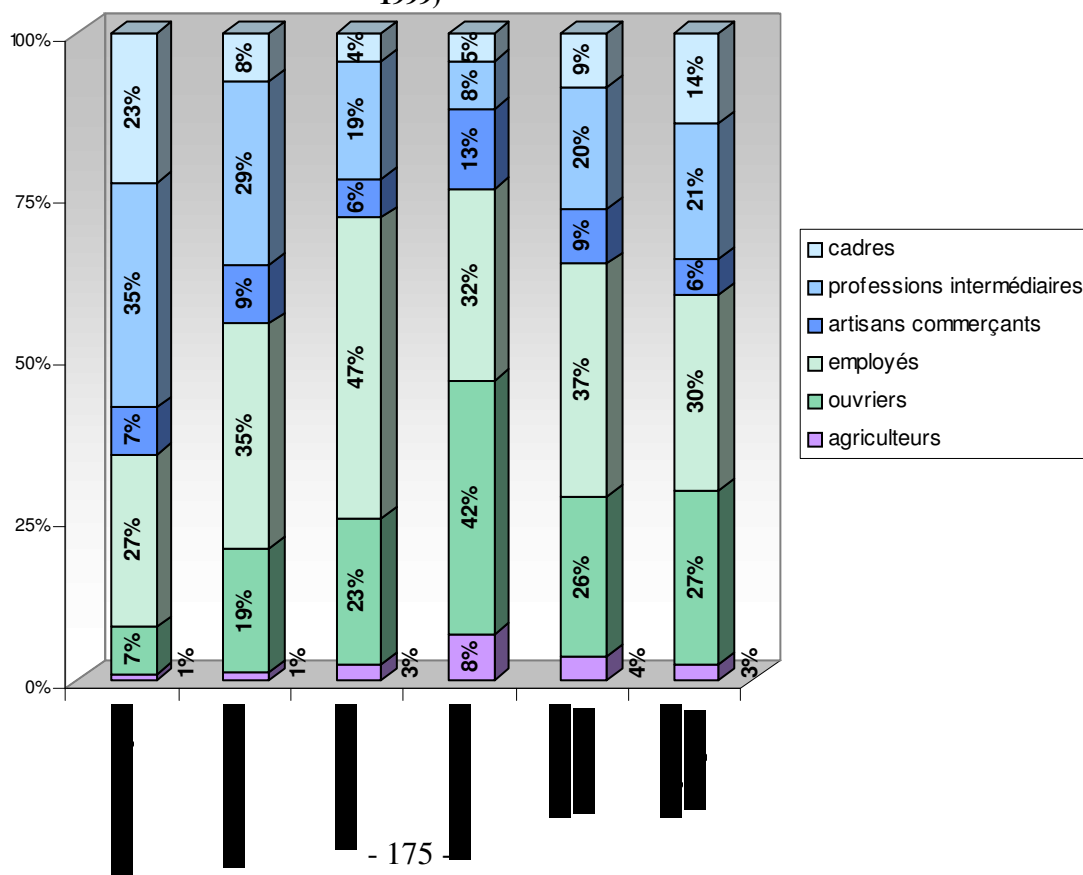
Si les individus nés en métropole peuvent se trouver dans toutes les catégories professionnelles -on peut voir des ouvriers, des agriculteurs, des employés et des cadres- ils se concentrent pour 58 % sur les fonctions supérieures et intermédiaires. 23 % sont cadres tandis que seuls 8 % de la population guyanaise le sont ou encore 14 % de la population résidant en métropole. Il en va de même pour les professions intermédiaires : 35 % des Métropolitains le sont, contre 19 % pour la population guyanaise et 21 % pour la population de métropole.

**Graphique 18 : Catégories socio-professionnelles des individus nés en métropole (source: INSEE 1999)**



D'un autre côté, la population métropolitaine est largement en dessous de la moyenne dans sa proportion ouvrière : seuls 7 % des Métropolitains sont ouvriers, alors que la moyenne guyanaise est de 25 % et celle de métropole de 27 %. Par contre la proportion d'agriculteurs et d'artisans-commerçants est quasiment équivalente à celle des populations guyanaises et de France métropolitaine. La part d'employés est moindre ce qui suppose que les Métropolitains dans la fonction publique sont plus souvent dans les positions hiérarchiques hautes. Ceci se confirme quand on observe la part d'employés pour la population guyanaise : ils sont alors 35 %, contre 27 % des Métropolitains. Les autres populations sont donc plus souvent dans les fonctions d'employés. Cette population se caractérise par son occupation des postes supérieurs de la société.

**Graphique 19 : Proportion des catégories socioprofessionnelles par lieu de naissance (source: INSEE 1999)**



Ce constat s'impose d'autant plus lorsque l'on compare les catégories socioprofessionnelles des autres populations de Guyane. Alors apparaît clairement une répartition hiérarchique par classes sociales. Les individus nés en métropole ont une position de classe privilégiée par rapport aux autres populations de Guyane. Allant de la classe dirigeante à la classe la plus populaire, on trouve : les individus nés en métropole, les individus nés dans les autres Dom et Tom, les individus nés en Guyane et les individus nés à l'étranger. L'investigation de terrain permet de confirmer que les Métropolitains se trouvent souvent dans une position hiérarchique supérieure de par leur profession.

### *Dans le secteur public*

On confirme, premièrement, que les Métropolitains sont plus souvent dans les administrations déconcentrées de l'Etat et non dans les administrations territoriales. Dans les administrations régionales ou départementales, on trouve bien moins de Métropolitains. Comme l'écrit J. -F. Orru, « les agents des services départementaux et municipaux, sont, à la différence des autres agents du service public (santé, éducation, armée), majoritairement recrutés localement » (2001 : 402). Le Conseil Régional emploie 97 % de Créoles guyanais, souvent d'origine antillaise mais élevés en Guyane, d'après notre informateur. Seuls 3 individus en Catégorie A et quelques VAT (Volontaire à l'Aide Technique) de passage sont Métropolitains. Parmi les conseillers régionaux, il n'y a pas un seul Métropolitain. A la Mairie de Kourou, 11 individus sont Métropolitains sur 600 personnes (4 au service technique, 3 à la piscine, 1 à la police, 2 à l'école de musique, 1 aux finances). Les autres individus sont Créoles guyanais dans la grande majorité, il y a aussi quelques Amérindiens, Antillais, Brésiliens, Saramaka, mais jamais dans les cadres. A la Poste, de l'avis vague du Directeur des Ressources Humaines, il y aurait 10 % de Métropolitains sur 600 personnes. Mais un autre informateur métropolitain nous dit que dans le centre de chèques, l'encadrement est uniquement Métropolitain (soit 20 personnes sur 80).

Les Métropolitains se trouvent effectivement dans les postes de direction ou d'encadrement. Tous les directeurs des services déconcentrés de l'Etat sont Métropolitains (Préfet, Trésorier Payeur Général, Directeur des Services Financiers, Directeur de l'Equipement, Directeur de l'Agriculture et des Forêts, Recteur, Directeur Régional de l'Industrie de la Recherche et de l'Environnement, Directeur de l'Institut d'Emission des Départements d'Outre-mer, Directeur



des Douanes, Directeur Régional des Affaires Culturelles, Directeur des divers centres de recherche) hormis le Directeur d'EDF (Electricité de France) qui est Antillais.

La majorité du personnel de la DDE est d'origine métropolitaine. Dans les cadres supérieurs, on compte 100 % de Métropolitains ; dans les cadres A, ils sont 80 % ; dans les cadres B, ils sont 75 % et dans les cadres C, 10 %. Une estimation des postes à la Préfecture (sans qu'il y ait eu confirmation des données) nous propose la répartition suivante :  $\frac{3}{4}$  de Métropolitains,  $\frac{1}{4}$  d'autres Guyanais et Antillais dans les cadres A ; inversement,  $\frac{1}{4}$  de Métropolitains et  $\frac{3}{4}$  d'autres populations dans les cadres C. A l'INSEE, tous les cadres A sont Métropolitains, alors qu'il y a plus de Guyanais dans les cadres C. De petites structures, comme l'ONCFS (Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage), sont essentiellement composées de Métropolitains.

La recherche représente environ 500 emplois à Cayenne et à Kourou (IRD, Institut Pasteur, Bureau de Recherches Géologiques et Minières, Institut d'Enseignement Supérieur, Institut Universitaire Technique de Kourou) qui sont essentiellement occupés par des Métropolitains. Dans le laboratoire de Petit Saut 7 personnes sont métropolitaines et une saramaka.

Si l'on regarde le secteur de la prévention du SIDA, il est presque essentiellement occupé par des Métropolitains. La DSDS emploie sur tous les postes d'infirmière et d'inspecteur, des Métropolitains, les autres étant sur des postes moins importants (il y a très peu de Créoles à des postes de direction).

Le Tribunal reste une structure où les Métropolitains sont dans les positions supérieures bien que quelques-uns soient dans les cadres C. Au Tribunal de Grande Instance, sur 13 magistrats, 12 sont Métropolitains et l'un Martiniquais. Les deux cadres A (le chef des greffiers ainsi que son adjoint) sont Métropolitains. Parmi les cadres B, il y a 10 Guyanais, 1 Martiniquais, un Africain et 2 Métropolitains ; tandis que dans les cadres C, on trouve trois Martiniquais, 2 Métropolitains et 12 Guyanais. Trois VAT sont Métropolitains et les 4 contractuels sont un Métropolitain et trois Guyanais. Au Tribunal d'Instance, les deux magistrats sont Métropolitains, ainsi que le greffier en chef, tandis que les 5 agents de catégories C sont 4 Guyanais et un Martiniquais et le greffier est guyanais. Le Conseil des prud'hommes est moins investi par les Métropolitains. Le greffier en chef est guyanais et parmi les 4 agents un seul est métropolitain (un martiniquais et deux guyanais). Les services judiciaires confirment

la prédominance numérique des Métropolitains dans les postes clés. Dans la chambre détachée, le président est métropolitain, ainsi que l'un de ses deux conseillers -l'autre étant guyanais (qui est le seul dans la magistrature)- un greffier en chef est métropolitain et les 7 agents sont deux Métropolitains, un Martiniquais et quatre Guyanais.

A l'Hôpital, le personnel administratif de catégorie B et C est majoritairement créole, ainsi que les personnels aides-soignants. Les postes clés de l'administration, les fonctions de médecins, d'infirmières sont le monopole des Métropolitains. Sur 144 médecins, 91 sont métropolitains, 10 sont d'origine arabe, 20 sont africains, 20 sont antillais ou guyanais, 2 sont allemands et 1 est laotien. A l'hôpital de Saint-Laurent, les sages femmes sont essentiellement métropolitaines alors que les postes d'aides soignantes sont essentiellement occupés par des Guyanaises.

L'Education Nationale emploie un nombre non négligeable de Métropolitains. Cette forte présence dans ce secteur est une conséquence de l'histoire et de la structure de la société. Jean-François Orru, géographe, écrit que : « dès la fin du XIXème siècle, une école normale est créée à Cayenne, pour la formation d'institutrices et d'instituteurs guyanais. Cependant, le nombre d'enseignants locaux est insuffisant et il est fait appel à des instituteurs Antillais et Métropolitains » (2001 : 387). On n'a pu avoir de chiffres précis sur leur nombre, mais il semblerait qu'ils soient en plus forte proportion que les 12 % qu'ils représentent dans la population.

Ceux-ci ne se répartissent pas également dans toutes les fonctions : encore une fois, ils sont plus dans les postes d'enseignants ou dans les cadres supérieurs administratifs que dans les postes administratifs subalternes. A Kourou sur 11 directeurs d'école, 5 sont Métropolitains. Sur 30 établissements dans le secondaire, 15 Métropolitains sont en charge des fonctions de direction. A Saint-Laurent, on nous précise qu'en 2003, sur les 5 collèges professionnels et le lycée, les postes de direction sont tenus par 3 Métropolitains et 3 Créoles, mais qu'il n'y a pas de règle. Cela dépend des années puisqu'en 2002, les mêmes postes étaient occupés par 1 Métropolitain et 5 Créoles. Enfin, sur 10 inspecteurs de l'Education Nationale seulement 2 sont créoles. Par contre les personnels de surveillance et d'entretien (IATOS) sont recrutés dans la population locale. Sur Cayenne, on trouve plus de Créoles tandis qu'à Saint-Laurent et à Kourou on retrouve des Créoles et des Businenge.

Ils ne sont pas non plus également répartis suivant le niveau d'enseignement. L'enseignement primaire est celui où les Métropolitains sont les moins nombreux. Les syndicats pensent qu'il y a dans l'enseignement primaire 1/3 de Guyanais, 1/3 d'Antillais et 1/3 de Métropolitains. Ceci s'explique en raison du nombre de personnel embauché sans réel diplôme, qui a été titularisé par l'expérience. Selon Laurent Puren, 62 % des sortants IUFM sont métropolitains en 2003 et seuls 10 % sont originaires de Guyane. A l'IUFM de Cayenne, on peut trouver, selon les années, à peu près 40 Créoles et 60 Métropolitains. Un individu témoigne de sa promotion en 1992 : sur 42 PE2 (professeur des écoles stagiaire) un seul était guyanais. En 2003, il semblerait qu'il y ait 50 % de Métropolitains et 50 % de Créoles guyanais et antillais. Donnons quelques profils d'écoles primaires. A S. Chambaud en 2003, 5 enseignants sont métropolitains sur 19 (le reste étant composé de Guyanais et d'Antillais). A l'école Bonhomme, 4 enseignants sont métropolitains sur 24. Au contraire, à Saint-Laurent, une école a 3 enseignants créoles sur 17, dont les 14 restants sont métropolitains. A Kourou, l'école Patient regroupe 75 % de Métropolitains et 25 % de Créoles. A l'école Rimane, les enseignants sont pour 70 % métropolitains, 15 % antillais et 15 % guyanais. Ceci s'explique par le fait que les Créoles guyanais dans l'enseignement privilégient Cayenne comme lieu d'exercice. Comme l'attribution des postes se fait à l'ancienneté et à la composition familiale ce sont les Métropolitains fraîchement sortis de l'IUFM (qui sont venus en Guyane pour la facilité à obtenir le concours) et célibataires qui se retrouvent sur les postes éloignés de Cayenne.

La prévalence des Métropolitains est plus flagrante dans l'enseignement secondaire. Selon les syndicats, dans l'enseignement secondaire, il y a 25 % de Guyanais, 10 % d'Antillais et 65 % de Métropolitains. Mais les constats de terrain (nous n'avons pas pu avoir de chiffres par le rectorat) indiquent qu'il y a environ 70 % de Métropolitains, 15 % d'Antillais et 15 % de Guyanais. Au collège de Matoury 1, en 2003, on pouvait trouver environ 10 enseignants Guyanais, 20 Antillais et 40 Métropolitains. Au collège Justin Catayée, sur 60 enseignants, 20 sont antillais, 2 guyanais et 38 métropolitains. A Saint-Laurent, un collège occupe 70 enseignants dont 50 Métropolitains, le reste étant Créole antillais ou guyanais. En 1972, la discipline de géographie regroupait 40 enseignants dont 10 Créoles, en 2003, elle se constitue de 200 enseignants dont 20 Créoles, les autres étant métropolitains. La proportion de Métropolitains dans ce secteur a augmenté.

En lycée, les Métropolitains sont encore plus présents. Il y a une forte proportion d'enseignants plus âgés, en fin de carrière ou d'enseignants agrégés. Au lycée de Damas, à Rémire, la filière technique regroupe 11 enseignants métropolitains, 1 africain, 2 créoles guyanais, tandis que la filière générale regroupe 74 Métropolitains et 6 Guyanais.

La proportion de Métropolitains dans les postes d'enseignement est d'autant plus flagrante qu'elle se confronte à leur faible nombre dans les postes administratifs et d'entretien, mais aussi dans le rang des élèves. Au collège J. Catayée, sur 870 élèves, 15 seulement sont métropolitains, ce qui représente environ un Métropolitain par classe. Les proportions d'élèves Métropolitains varient en fonction de l'école, donc du quartier habité ou de la réputation de l'école, on trouve 10 élèves métropolitains par classe au collège privé de Saint-Joseph.

Dans la Police, il semblerait qu'il y ait 50 % de Métropolitains, mais une fois de plus en priorité dans les postes supérieurs : les inspecteurs sont tous métropolitains, les grands chefs sont métropolitains alors que les sous grands chefs sont créoles.

La présence militaire fut par le passé assez limitée. La création du CSG a suscité une présence accrue dès 1968, la légion étrangère s'installe à Kourou. En 1973, le troisième régiment d'infanterie s'installe aussi à Kourou où l'on construit la caserne « Forget ». Le RIMA (régiment d'infanterie de la marine) s'implante à Saint-Jean du Maroni et développe en 1976 un régiment du service militaire adapté (SMA) à l'attention des Guyanais et Antillais. Sans que l'on puisse avoir des chiffres précis, on sait que l'armée emploie 95 % de Métropolitains et quelques Guyanais, Antillais ou Réunionnais. Dans le personnel de la Marine, il y a 3 % de Guyanais (soit 7 à 8 Guyanais).

La présence des Métropolitains dans les services d'Etat et leur place dans le haut de la hiérarchie est encore plus évidente dans les communes isolées de Guyane. « La plupart des postes d'encadrement sont, faute de personnel local qualifié, majoritairement occupés par des personnes étrangères à la commune et souvent même au département. Ces emplois de médecins, d'infirmiers, d'enseignants, de météorologues, de douaniers, d'agents ONF, de militaires, ainsi que les prêtres... que l'on retrouve dans les communes isolées sont essentiellement occupés par des Métropolitains, parfois par des Créoles antillais, plus rarement par des Créoles guyanais. » (Orru 2001 : 342). Les gendarmes en poste dans les

lieux isolés sont presque à 100 % métropolitains. J.-F. Orru décrit leur poste : « en dehors de Saül et de Ouanary, des brigades de gendarmerie ont été établies dans tous les autres chefs-lieux des îlots. Les effectifs sont composés de gendarmes départementaux titulaires, affectés pour des durées variant de deux à quatre ans, auxquels sont adjoints des gendarmes mobiles, remplacés tous les deux mois » (2001 : 398). Les instituteurs sont à 80 % des Métropolitains, tandis que l'on retrouve aussi un bon nombre d'infirmières, de médecins, de chefs de chantier tous métropolitains.

Il semblerait par exemple qu'il y ait 60 Blancs sur Apatou sur les 3 600 habitants (ceci comprend Maïman). A Apatou, les trois gendarmes sont métropolitains (2 gendarmes permanents et un mobile). Au dispensaire, il y a 1 médecin africain permanent et 1 médecin de passage souvent métropolitain ; 4 infirmiers dont 3 sont métropolitains, le dernier étant antillais ; 4 aides-soignants businenge. A l'école Amayota, on trouve 23 enseignants, dont 4 créoles, le reste est métropolitain. A l'autre école primaire, il y a 13 enseignants dont 7 créoles. La plus forte proportion de Créoles s'explique par le jeu des vœux groupés proposés par l'Education Nationale pour les postes en zone éloignée. Les enseignants peuvent choisir, à plusieurs, une école. Ils acceptent d'être envoyés dans un lieu mais ensemble. Comme les enseignants sortant de l'IUFM de Cayenne se fréquentent plutôt au sein d'un groupe culturel, on retrouve des écoles plus métropolitaines et des écoles plus créoles.

A Grand-Santi en 1999, il y a 50 Métropolitains, le personnel de santé est métropolitain, les 27 postes d'instituteurs et les 2 gendarmes aussi. En 2003, il y a 2 médecins et 3 infirmières métropolitains et 6 agents de santé businenge.

Malgré cette répartition, il semble y avoir une évolution notable, certains jeunes des communes étant passés par des écoles de Cayenne, reviennent avec des qualifications leur ouvrant des postes de cadres. Cette évolution se voit chez les Créoles mais aussi chez les Businenge de manière plus diffuse.

De manière générale, les Métropolitains, bien que se positionnant dans les hautes fonctions, tendent à occuper de plus en plus de postes variés. A la DAF, 69 Métropolitains sont dans la hiérarchie supérieure, les 30 Guyanais et le seul Antillais sont tous en poste de secrétaires. Une seule secrétaire métropolitaine est en poste depuis 2 ans, mais avant il n'y avait eu aucun

Métropolitain à ce poste. Ces individus restent très mobiles : un seul est là depuis 1975, tous les autres tournent tous les 4 ans. A la DIREN, 14 individus sont métropolitains sur 18 personnes : 4 sont cadres A+ ; 4 sont cadre A (il y a aussi un Guyanais); 3 sont cadre B (également un Guyanais) et 3 sont Cadre C. Ici, les Métropolitains se retrouvent à tous les niveaux de l'échelle bien qu'ils restent prédominants dans les hautes fonctions.

### Dans le secteur privé

Les Métropolitains ont ici aussi des fonctions avantageuses. Ils se situent souvent dans la direction, la sous-direction et quand ils sont employés ou ouvriers, ils ont la particularité d'être qualifiés.

Les effectifs du Centre spatial guyanais sont, en 1995, de 1 400 agents ; aujourd'hui, le CSG embauche 1 700 individus et induit 11 000 emplois. A l'origine essentiellement composés de Français métropolitains, les employés de la base ont tendance à être de plus en plus des sédentaires. Pourtant, le CSG emploie 50 % de Métropolitains. Ils sont en priorité dans les services supérieurs. Ils sont aussi très majoritaires dans les emplois très qualifiés comme ceux d'ingénieurs dans les établissements de lancement d'Ariane.

Les Métropolitains travaillant dans les commerces sont souvent chefs d'entreprise ou responsables de magasin. On le constate dans Cayenne, des magasins de souvenirs, des boutiques d'artisanat sont tenues par des Métropolitains. On trouve aussi les boulangeries ou boucheries. Sur 40 Pharmacies, on trouve 60 % de Métropolitains (beaucoup ont racheté des affaires ici), peu de Guyanais font des études de pharmacie. Au sein d'une pharmacie, les deux responsables sont métropolitains tandis que les 7 employés sont 6 Créoles guyanais et un Hmong.

Dans les entreprises de bâtiment, de maçonnerie, on trouve les Métropolitains en position de chef d'entreprise, de contremaître, de chef de chantier. De plus si l'agriculture est un secteur occupant toutes les populations, il semblerait que ce soit les Métropolitains qui détiennent les gros élevages : sur 8 gros élevages, il y a 6 Métropolitains ( un est d'origine hollandaise).

Dans les professions libérales, il y a de nombreux Métropolitains. Par exemple, sur 50 architectes (25 en libéral), 10 sont métropolitains, 10 sont des Blancs installés (selon les termes de notre informateur) et 30 sont créoles guyanais. Parmi les médecins généralistes, 70

% sont métropolitains. Par contre, les avocats installés en libéral sont beaucoup plus Guyanais. Il s'agit ici d'un domaine, qui par tradition a été investi par les Créoles guyanais, comme le montre le roman de Léon Gontrand Damas « Retour de Guyane ».

Dans l'église catholique, les postes de dirigeants sont tenus par 8 Métropolitains, 5 Africains et 3 Guyanais.

Ainsi, les Métropolitains, du point de vue de leur position sociale se trouvent dans la classe sociale supérieure ce qui induit aussi, de façon flagrante des postes dans le haut de la hiérarchie. De plus, les postes occupés sont souvent des symboles d'un pouvoir militaire, éducatif, économique. La plupart des postes administratifs sont dans les administrations déconcentrées de l'Etat, ce qui implique une certaine représentation de l'Etat par les individus. Le travailleur métropolitain n'est pas seulement vu comme un fonctionnaire mais comme un agent de l'Etat français, donc un garant de l'action de la présence française en Guyane.

La symbolique est d'autant plus forte que visible. Dans les villages du fleuve, les postes des Métropolitains se concentrent dans l'administration mais aussi dans les postes clés de la vie quotidienne : l'enseignement et la santé. Les deux représentent le savoir occidental, même si les Businenge n'utilisent la médecine occidentale qu'en combinaison avec leurs médecines traditionnelles et s'en méfient.

Les différences de professions suivant les espaces stigmatisent les Métropolitains : le Métropolitain-fonctionnaire de Cayenne et des petites communes, le Métropolitain-ingénieur de Kourou. Si la structure des emplois des individus nés en métropole est sensiblement la même à Kourou et à Cayenne, on note deux différences majeures. Premièrement, les emplois des individus nés en métropole à Cayenne sont significativement plus tournés vers les fonctions administratives et publiques. La part des emplois classés dans la fonction publique (les emplois d'instituteurs, de professeurs, de policiers et d'employés et de cadres de la fonction publique) représente alors à Cayenne plus de 50 % et 35 % à Kourou. Cayenne est la capitale administrative, elle possède la plus grande part de fonctionnaires. Proportionnellement cependant, on trouve beaucoup plus de fonctionnaires à Saint-Laurent (65 %). Et c'est dans les petites communes que les chiffres sur les fonctionnaires atteignent leur maximum. A Saint-Georges, on a presque 80 % de fonctionnaires ; à Maripasoula et

Camopi plus de 65 % ; à Grand-Santi et Apatou plus de 55 %. Les petites communes du fleuve ont toutes le même profil professionnel parmi les individus nés en métropole – instituteurs, enseignants, gendarmes, personnel de santé- et donc une forte proportion de fonctionnaires. C'est également dans ces communes qu'on a le plus fort taux d'activité (par exemple à Saint-Georges : 78 % de taux d'activité ; à Saint-Elie 100 % !). Les individus nés en métropole vont donc dans les petites communes pour travailler ou avec un travail, mais souvent dans la fonction publique.

Deuxièmement, à Kourou, on note une part importante d'actifs travaillant dans les entreprises privées, comme techniciens et ingénieurs. Près de 9 % des travailleurs sont ingénieurs à Kourou alors qu'à Cayenne ils ne représentent que 2 %. Il en est de même pour les contremaîtres et techniciens, ils sont 16 % à Kourou contre 5 % à Cayenne. Cela s'explique de manière évidente par la présence de l'industrie du spatial à Kourou. Kourou comptabilise légèrement plus de personnes inactives nées en métropole : 35 %, contre 32 % à Cayenne.

Pour conclure avec ce thème, on constate, à travers les chiffres, que non seulement la population métropolitaine est caractérisée par une migration de travail, mais que la nature de ce travail est d'être sécurisé et relativement élevé dans la hiérarchie des classes sociales. Les positions professionnelles sont marquées symboliquement et elles sont très visibles, notamment dans les petites communes. Ces positions sont mises en valeur par le caractère mobile des Métropolitains. Mais il est vrai qu'une minorité ne correspond pas à cette image globale. Marguerite de Fauquenoy, en 1990, écrit déjà avec justesse que : « les Blancs installés actuellement en Guyane (ils sont plus de 10 000) viennent principalement de métropole, mais s'ils occupent généralement, comme aux Antilles, les postes-clés du monde des affaires et de l'Administration, on en rencontre cependant de plus en plus à tous les échelons de la hiérarchie sociale».

Pourquoi les Métropolitains se trouvent-ils dans ces positions professionnelles ? Pourquoi dans la fonction publique ? Une grande partie de la réponse se situe dans la structure de la formation des cadres. L'Education Nationale en Guyane n'est que peu développée, ne s'adapte pas forcément à la réalité humaine du territoire et ne forme donc que peu de diplômés guyanais. Les Guyanais qui souhaitent donc se former, se voient dans l'obligation de quitter le territoire, soit pour les Antilles, soit pour la métropole et peu d'entre eux reviennent. Il y a donc un manque de cadres locaux, ce qui pousse la métropole à envoyer du

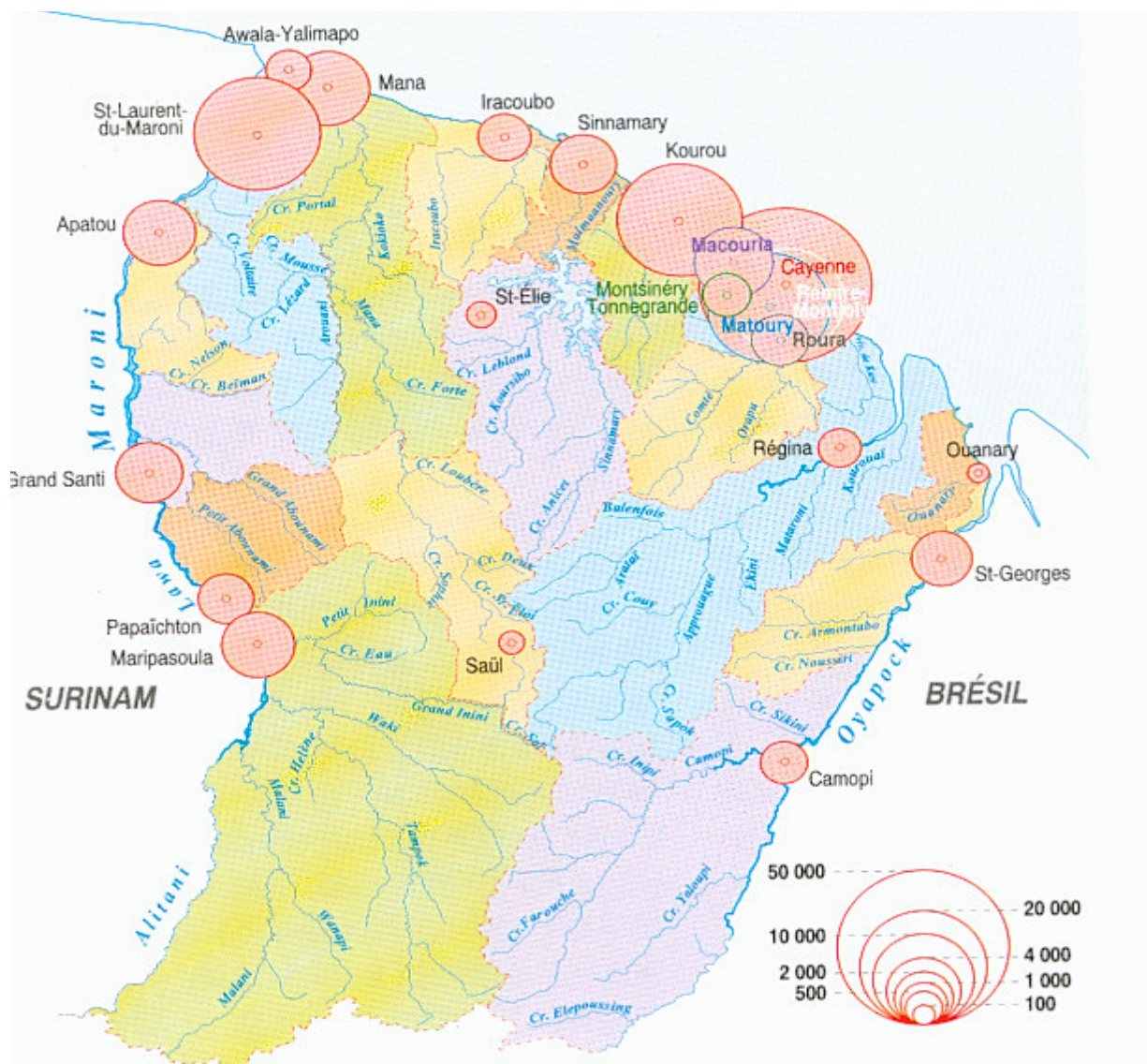


personnel originaire de métropole. Y a-t-il aussi un choix politique de la métropole de placer des hauts fonctionnaires métropolitains pour maîtriser la Guyane ? Ou bien est-ce une composition qui découle de la dynamique d'un système ? Nous ne saurions le dire.

### III-5- Une distribution spatiale ordonnée

Au niveau humain, ce département d'outre-mer est le moins peuplé. Ses 90 000 km<sup>2</sup> sont essentiellement vides d'hommes et leur distribution spatiale est totalement déséquilibrée.

**Carte 3: Répartition de la population en Guyane en 1999** (Source : *Atlas illustré de la Guyane*, sous la direction de J. Barret 2002 : 149)

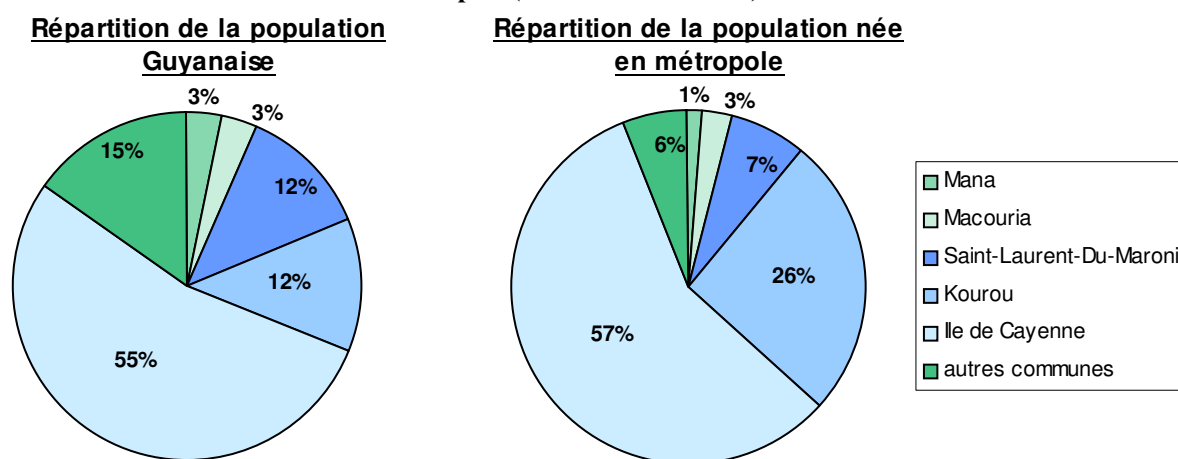


En 1999, l'INSEE recense 157 213 habitants. La densité de la population sur le territoire est donc très faible avec une moyenne de 1.9 habitants par km<sup>2</sup>, contre 108 en métropole, 248 en Guadeloupe et 339 en Martinique. Le littoral comprend l'essentiel de la population se concentrant sur cinq agglomérations principales (Cayenne, Matoury, Rémire-Montjoly, Kourou et Saint-Laurent) qui regroupent 80 % de la population. Ainsi, 2/3 de la population résident dans l'île de Cayenne (elle regroupe les communes de Cayenne, Matoury et Rémire-Montjoly) et l'intérieur de la Guyane est quasiment vide. Voyons où se situent les Métropolitains.

### III-5-a- Deux pôles majeurs : l'île de Cayenne et Kourou

Le fait est que les Métropolitains forment une classe sociale supérieure. Leur implantation spatiale révèle cette caractéristique et la rend visible. Les Métropolitains résident près de leur lieu de travail, dans des conditions privilégiées par rapport aux autres populations. Ainsi, on peut parler d'une spécialisation de la classe sociale. La majorité des individus nés en métropole (57 %) habitent sur l'île de Cayenne comme la plupart de la population de Guyane (55 %). Si l'on ajoute les individus nés en métropole résidant à Cayenne et à Kourou, on rassemble 83 % de cette population, alors que ces deux pôles ne concentrent que 67 % de la population de Guyane. Les Métropolitains sont donc plus sur le littoral que la population guyanaise.

**Graphique 20 : Répartition par commune de la population Guyanaise et de la population née en métropole (source: INSEE 1999)**



Les individus nés en métropole sont moins nombreux en proportion dans la commune de Saint-Laurent du Maroni avec 7 % de leur totalité contre 12 % de la population totale. Il en est de même pour les « autres communes » regroupant les petites communes de l'intérieur et les

petites communes du littoral, les individus nés en métropole y sont à 7 % alors que la population totale y est à 15 %.

Les Métropolitains, s'ils représentent 12 % de la population de Guyane, ne sont pas dans cette proportion sur toutes les communes. Ils sont plus nombreux sur quatre communes :

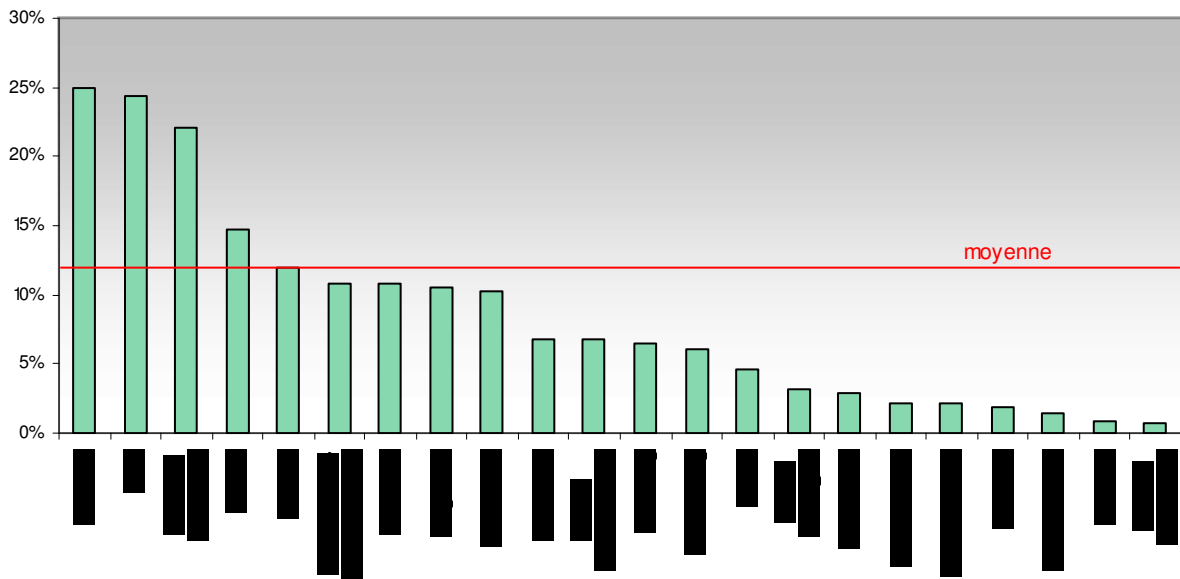
- Ils représentent 25 % de la population résidant à **Kourou**. Donc 26 % des Métropolitains résident à Kourou.
- Ils représentent 22 % de la population de **Rémire-Montjoly**. 18 % des individus nés en métropole y habitent alors que cette commune représente moins de 10 % de la population totale. On constate donc que les Métropolitains de l'île de Cayenne ont plutôt tendance à se trouver sur la commune de Rémire-Montjoly.
- Ils représentent 24 % de la population de **Saül**. 0.2 % des Métropolitains y résident (tandis que Saül compte 0.1 % de la population totale). D'après J.-F. Orru (2001 : 297) les Métropolitains représenteraient plutôt 34 % d'une population composée de 28 % de Hmong, de 27 % de Créoles, de 8 % de Saramaka et de 3 % de Brésiliens.
- Ils représentent 15 % de la population de Roura. Ces individus forment 1.4 % de la population née en métropole résidant en Guyane.

Les Métropolitains sont donc plus visibles sur ces quatre communes. Ils sont à peu près dans des proportions égales à 12 % sur : Cayenne (10.5 %), Matoury (11 %), Macouria (10 %), Régina (12 %) et Montsinéry-Tonnégrade (11 %).

Au contraire, en proportion, les Métropolitains sont moins nombreux dans la commune de Saint-Laurent du Maroni où ils représentent 7 %. Dans les communes « isolées » (sauf pour Saül), les individus nés en métropole représentent moins de 2.5 % de la population de chaque commune de l'intérieur. Ils sont plus nombreux dans les petites communes du littoral mais toujours moins de 11 % de la population de la commune.

Dans des proportions différentes les Métropolitains sont sur toutes les communes de la Guyane, comme le dit J.-F. Orru qui a parcouru les communes isolées. (Orru 2001).

**Graphique 21 : Pourcentage des individus nés en métropole par rapport à la population Guyanaise par commune (source: INSEE 1999)**



Le nombre de Métropolitains varie selon les espaces. Il faut préciser que toutes les populations de Guyane se trouvent installées sur des espaces spécifiques. Les Métropolitains répondent aussi à une configuration de la répartition humaine établie. Il y a donc une question de visibilité, une lecture spontanée de la répartition des populations sur le territoire. La répartition sur le territoire est conditionnée par l'emploi.

Il y a un regroupement dans l'espace des Métropolitains quand on observe la proportion d'individus sur un même lieu. Le Métropolitain arrive dans un espace qui est déjà organisé, segmenté. Selon Emmanuel Lézy (2000), on trouve un découpage ethnique mais aussi social du territoire : c'est une société cloisonnée. B. Cherubini écrit : « La superposition de deux formes de ségrégation, l'une ethnique, l'autre sociale, dans le processus de formation de l'espace urbain, nourrit par la même occasion l'identité de l'habitant, la relation affective, inconsciente qui le lie à un quartier, dans le sens d'une déqualification très importante des espaces périphériques et de ses habitants (1996 : 24).

Les différentes populations de migrants restent très localisées et segmentées par communes et par quartiers. La Guyane reste marquée par une division Est-Ouest. Si cette division est avant tout liée à l'histoire, au développement des réseaux de communications, de l'infrastructure, elle l'est aussi par des différences entre les populations qui les occupent. L'Ouest est la zone privilégiée des Businenge (les Amérindiens n'ayant pas une présence numérique mais

symbolique sur le Maroni et l'Oyapock) tandis que l'Est reste celle des Créoles guyanais et des Européens.

### **III-5-b- Des quartiers ethniques**

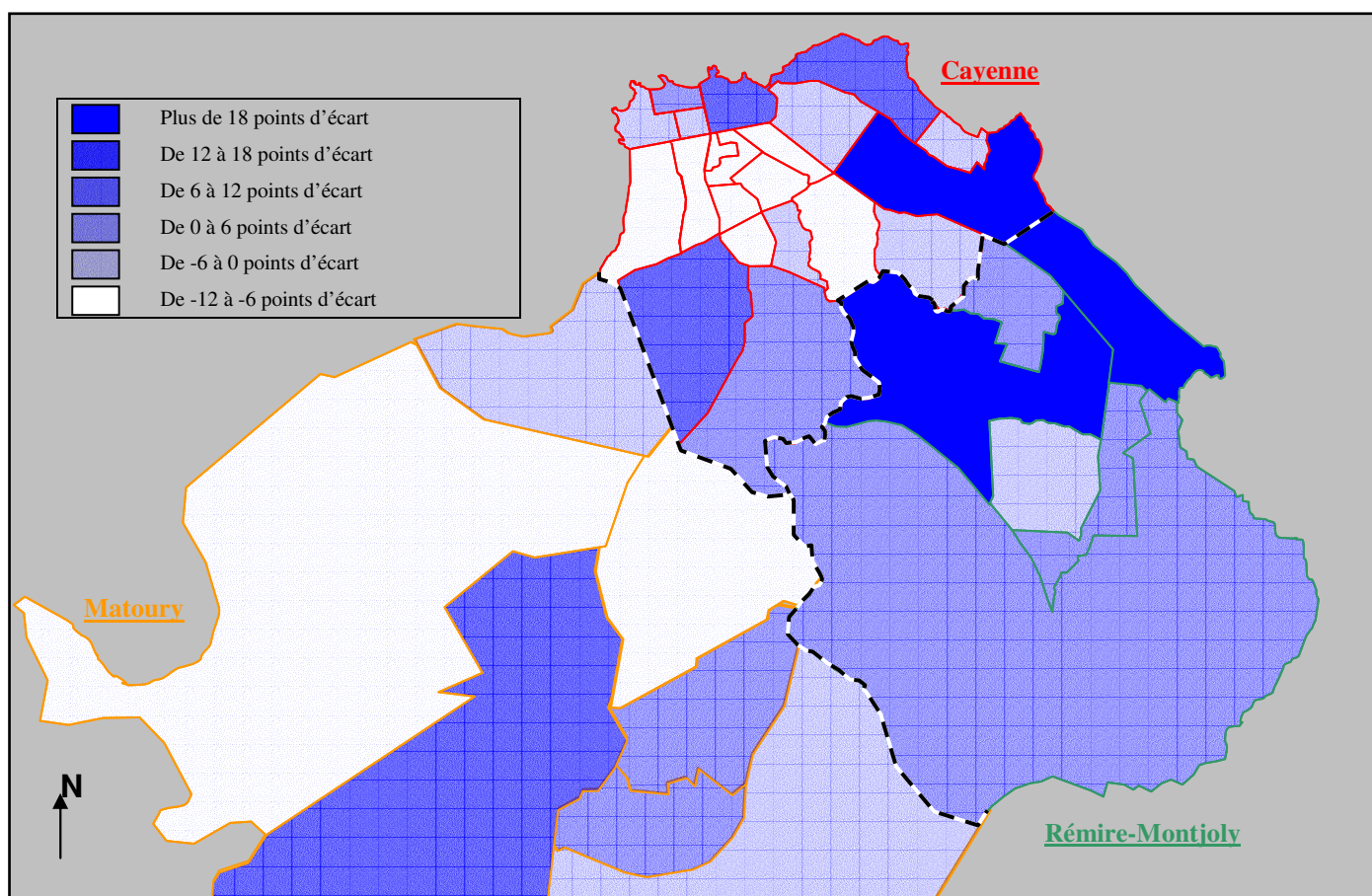
Du point de vue des quartiers, dans l'île de Cayenne, on a plus ou moins clairement des zones géographiques habitées par une ethnie spécifique. B. Cherubini montre le caractère ségrégatif de la ville dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (1986). Si le centre et le vieux Cayenne sont d'abord occupés par des mulâtres et des bourgeois ; la périphérie, les quartiers Leblond et les bords du canal Laussat sont avant tout occupés par les Noirs ou les Chinois pauvres. Les barrières ethniques ont formé des barrières urbaines. A partir de 1946, la ville de Cayenne déborde de son centre historique. Les années 1950-1960 voient se former des quartiers populaires au sud et à l'est. Dans les années 1970-1980, on trouve des « cités d'immigrés » et des bidonvilles. La ville a évolué de façon rapide avec l'arrivée des migrants.

R. Calmont (1979), par exemple, identifie les quartiers sud-est occupés par les migrants de Sainte-Lucie. S. Bourgarel (1992) met à jour la composition des quartiers Sud-Est de Cayenne. Peu de Métropolitains y habitent, comme peu d'Antillais (ils sont seulement 6 % alors qu'ils sont 17 % sur la commune). Au contraire, suivant une sous-répartition segmentée dans le quartier, on trouve plus de Guyanais, de Brésiliens et d'Haïtiens. « On note donc des localisations préférentielles pour bon nombre de groupes « nationaux », dont le résultat est une réelle ségrégation spatiale » (Bourgarel 1992 : 4). On trouve quelques Amérindiens urbanisés, mais la plupart vivent encore dans les villages (Cherubini 1985b). Les Brésiliens sont particulièrement présents dans certains quartiers (Zéchini 2001) : le village de Cabassou, le quartier de la Digue-Leblond ou Matinha Vella et matinha nova, le village de la pointe du Mahury, Eau-Lisette et Petit-Bonhomme. La cité Mirza est en grande majorité haïtienne, le centre ville, bien que très hétéroclite, compte une majorité de Créoles guyanais. En allant de Cayenne à Kourou, on trouve le village « ensemble-ensemble », composé d'une population assez hétérogène mais avant tout immigrée : Haïtiens, Brésiliens, Surinamiens.

Il y a un donc un regroupement par commune mais aussi par quartier, puis par lotissement ou résidence. Les Métropolitains ne sont pas en majorité dans le quartier Eau-Lisette ou dans les villages amérindiens ; ils se localisent en majorité dans les quartiers résidentiels ou dans des résidences privilégiées comme celui de Rémire-Montjoly pour l'île de Cayenne. Des

regroupements se produisent aussi dans un même quartier sur un lotissement ou un bâtiment. Plusieurs résidences (résidence du Mahury, la Madeleine, Nova Park) sont principalement occupées par des Métropolitains, comme des lotissements (quartiers les Jasmins, Parc Lindor, Bourda, les Marina à Saint-Laurent).

**Carte 4 : Les concentrations de Métropolitains sur l'île de Cayenne : Ecart entre le pourcentage de Métropolitains par quartier et le pourcentage moyen de Métropolitains sur l'île de Cayenne (source : INSEE 1999 ; retravaillée)**



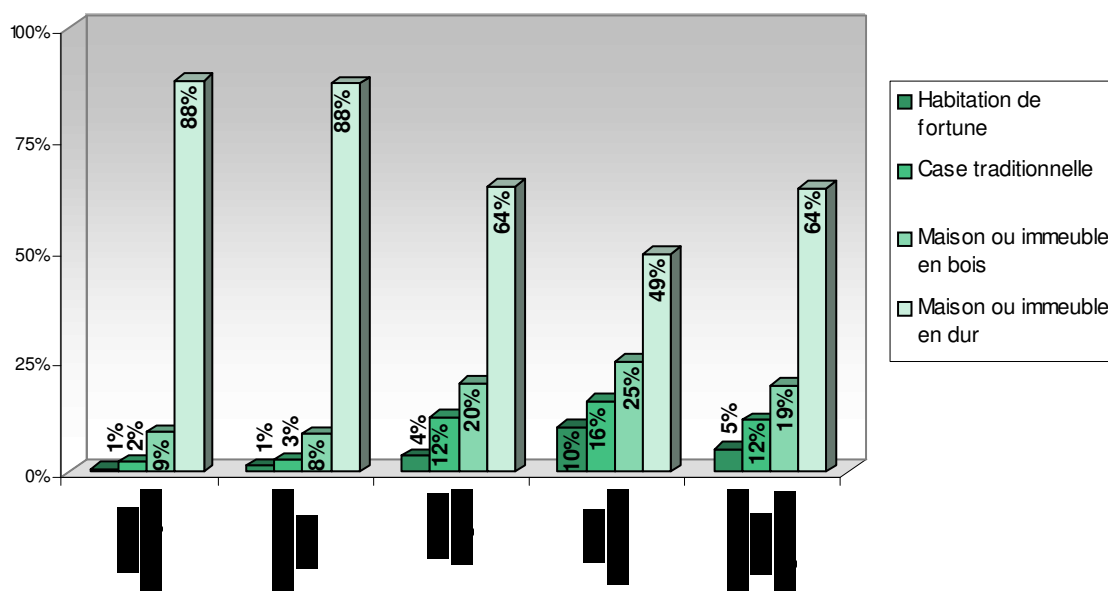
-193-

### III-5-c- Des logements de bonne qualité

Pour comprendre ces regroupements, nous avons tenté de mettre à jour la nature des logements habités. 88 % des individus nés en métropole habitent dans des maisons ou appartements en dur, 9 % dans des maisons ou appartements en bois, 2 % habitent des cases traditionnelles et moins de 1 % des habitations de fortunes. Il est intéressant de comparer avec l'ensemble de la population guyanaise : 64 % habitent dans des maisons ou appartements en dur, 19 % dans des maisons ou appartements en bois, 12 % dans des cases traditionnelles et 5 % dans des habitations de fortune. On voit donc bien, par l'étude des types d'habitats investis, que la population métropolitaine vit dans des habitats de meilleure qualité que l'ensemble de

la population guyanaise : ils sont dans la classe supérieure. Les travaux de Nicole Tabard Patrick CLAPIER et Hugues de ROQUEFEUIL (1984) ont montré que les disparités socio-économiques s'inscrivent dans l'espace.

**Graphique 22 : Types d'habitats selon le lieu de naissance des individus (source: INSEE 1999)**



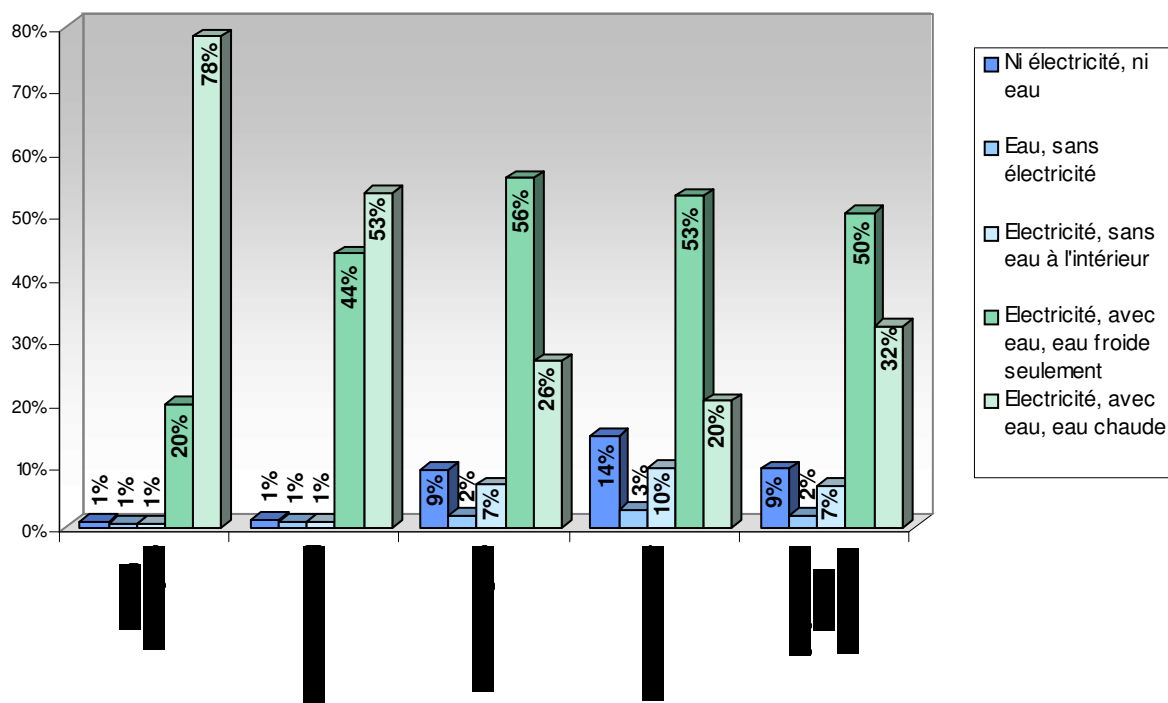
La différenciation des habitats est encore plus flagrante si l'on met en comparaison uniquement la population « née à l'étranger » : 10 % habitent dans des habitations de fortune (contre 3 % des individus nés en Guyane et 1 % des nés dans les autres DOM-TOM). Au contraire, seuls 49 % des nés à l'étranger vivent dans des maisons ou appartements en dur (contre 64 % des nés en Guyane et 87 % des nés dans les autres DOM-TOM). La Société Immobilière de Kourou écrit : « sur l'ensemble du département de la Guyane, la population des bidonvilles et des quartiers d'habitat spontané situés en zones urbaines ou péri-urbaines se compose à grands traits de 90 % d'immigrés et de 10 % de familles françaises marginalisées » (SIMKO 1995 : 10). En 1995, une estimation (sûrement très approximative) faisait état de 5 100 unités d'habitations insalubres dont 3 000 à Cayenne, 1 200 à Saint-Laurent et 900 à Kourou (soit presque 25 % de la population).

Les habitats des Métropolitains se composent d'une majorité de villas individuelles et d'appartements. On observe aussi une uniformité des habitats dans leur niveau de prestation. La quasi-totalité des Métropolitains a un logement salubre avec tout le confort eau, électricité, téléphone. Le niveau de prestations des habitats métropolitains confirme la nature privilégiée de leur habitat par rapport à l'ensemble de la population guyanaise : 78 % des nés en métropole ont l'eau chaude et froide et l'électricité, alors que seuls 32 % de la population



guyanaise a ces éléments. Moins de 1 % des nés en métropole n'ont ni eau, ni électricité alors que 9 % de la population totale est dans ce cas.

**Graphique 23 : Niveau de prestation des habitations selon le lieu de naissance des individus (source: INSEE 1999)**

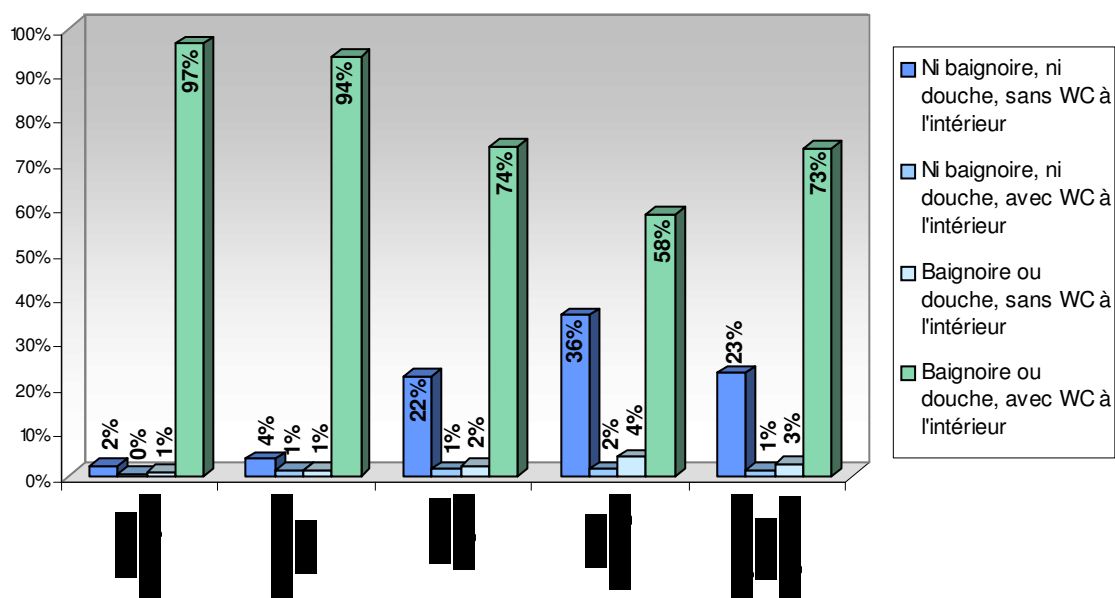


97 % des nés en métropole ont une baignoire ou douche avec WC à l'intérieur, alors que c'est le cas de 73 % de la population vivant en Guyane. Inversement, 2 % des Métropolitains n'ont ni baignoire, ni douche, ni WC à l'intérieur, tandis que 23 % de la population guyanaise sont dans ces conditions. On peut quand même remarquer que 20 % des individus nés en métropole ont uniquement de l'eau froide (même si pour la population de Guyane il s'agit de 50 %). Cette proportion est plus importante que la part des Métropolitains vivant dans des habitations de style « carbet » et laisse donc entendre que certains habitats en dur ne sont pas équipés.<sup>54</sup>

<sup>54</sup> On peut ajouter que le nombre d'habitants dans le logement est significatif du niveau de vie, comme le dit S. Bourgarel : « Si l'on considère comme hors norme le fait de vivre à deux personnes ou plus par pièce, on s'aperçoit que, hormis dans la population originaire d'autres DOM-TOM ou de France métropolitaine, cette situation est assez répandue » (Bourgarel 1992 : 6).



**Graphique 24 : Niveau de prestation sanitaire des habitations selon le lieu de naissance des individus**  
(source: INSEE 1999)



L'une des raisons flagrante du regroupement des Métropolitains est donc la nature des prestations des logements qu'ils occupent. On ne verra que peu de Métropolitains dans les bidonvilles de Cayenne, dans les habitats traditionnels « du fleuve »... Le regroupement spatial est lié à la classe sociale à laquelle appartient l'individu. Une deuxième raison se trouve dans la nature des professions des Métropolitains et les prestations matérielles qu'elles induisent. Les regroupements dans l'espace sont, en partie, institués.

Afin d'attirer les travailleurs métropolitains en Guyane, certains corps professionnels leur font bénéficier de logements de fonction. Cela est le cas notamment pour la fonction publique, le Centre Spatial Guyanais et quelques entreprises privées. Tous les fonctionnaires ne bénéficient pas de ces traitements : les enseignants n'ont pas de logements de fonction, tout comme les fonctionnaires cadres B et C, ainsi que certains cadres A. Ce sont surtout les cadres supérieurs et les militaires G. Thabouillot mentionne que seuls les chefs de service et de l'encadrement bénéficient d'un logement gratuit avec éclairage et gaz payés (rapport du Préfet Erignac, cité dans Thabouillot 2002 : 140). Pour le CSG, seuls les détachés profitent de ces avantages.

Des rues, lotissements, immeubles, résidences, sont ainsi, parfois, occupés par des corps de métier. A Cayenne, les cadres de la DDE habitent dans une même rue, les stagiaires de l'IRD, les douaniers sont dans un lotissement particulier. A Kourou, des rues sont réservées pour les détachés du CSG. Les militaires sont regroupés dans des espaces précis, comme il en est de

même dans tous les départements français : les casernes (la Madeleine, Loubert, Chaton), les camps (du tigre), mais également une résidence extérieure, Eole, réservée aux militaires, fermée par un portail. Tous les logements de fonction ne sont pas regroupés et peuvent être au sein d'autres habitats. On a de nombreux logements de fonction dispersés dans les communes. On retrouve ce constat sur la ville de Kourou : bien que certains lotissements soient occupés en grande majorité par des logements de fonction, la plupart de ceux-ci sont disséminés dans la ville. Cela semble correspondre à une politique volontaire d'éclatement du personnel dans la commune.

Les villages du fleuve Maroni renvoient l'image d'une répartition figée des logements de fonction. On observe une distribution spatiale des professions et souvent un regroupement des Métropolitains dans des quartiers, immeubles ou pâtés de maisons. Les Métropolitains habitant en logement de fonction sont souvent dans des logements attenants aux bâtiments des services qui les emploient ou des rues spécifiques en dehors du bourg qui est occupé par les populations locales plus anciennes. « Les Métropolitains sont installés dans des logements de fonction souvent attenants aux bâtiments des services qui les emploient » (Orru 2001 : 300). A Apatou, les instituteurs sont logés dans un petit immeuble en face de l'école. A la limite du village une rue est occupée par les travailleurs soignants du dispensaire (au centre du village) et les enseignants du collège situé en face. La répartition dans l'espace des Métropolitains est déterminée par leur travail et leur pouvoir économique.

## **CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE**

Dans cette première partie d'analyse, nous avons tenté de rechercher les déterminants extérieurs aux individus qui les assignent plus ou moins dans un groupe social de la société guyanaise. L'histoire a contribué à englober les Métropolitains dans un mythe commun, leur attribuant des représentations continues, bien que le groupe n'ait pas de descendance biologique directe. L'histoire de la Guyane et la place des Blancs à chaque période semblent montrer qu'ils ont toujours eu une position de dominants. Ils ont aussi toujours été attachés à des représentations ambiguës, entre attirance et répulsion, en particulier de la part des Créoles guyanais.

L'étude des représentations actuelles des autres populations face aux Métropolitains leur assigne une identité particulière : ils forment un groupe dans le regard des autres. La majorité des représentations pose des stéréotypes négatifs. Les représentations fonctionnent comme des déterminants symboliques qui précèdent l'individu et lui attribuent une identité prédéfinie. Elles les uniformisent en un groupe, pourtant, on voit aussi, des interstices, des ouvertures qui permettent à des individus de sortir du groupe et d'être acceptés par les populations locales. Les représentations diffèrent d'un individu à l'autre mais aussi d'un groupe à l'autre, ce qui nous laisse penser que l'intégration des Métropolitains dépendra du contexte particulier dans lequel il s'inscrit : des individus qu'ils fréquentent, des groupes qui l'entourent. Les Créoles guyanais sont au cœur de cette attribution identitaire.

Mais si les représentations communes des populations de Guyane donnent au groupe « métropolitain » une connotation ethnique, basée sur l'origine, la couleur, l'appartenance culturelle, les pratiques communes ; la variable, « née en métropole », utilisée dans les recensements, met avant tout l'accent sur l'existence d'un groupe social basé sur une différenciation économique. Les caractéristiques objectives des Métropolitains, si l'on se base sur l'étude des données liées à la population née en métropole, nous poussent au constat qu'ils sont une classe sociale économiquement et hiérarchiquement supérieure, qu'ils sont des migrants venus pour le travail, de passage en Guyane.

Les représentations sont souvent clairvoyantes des caractéristiques réelles. On passe ainsi de la représentation à la réalité. Les représentations sociales sur les Métropolitains les identifiaient comme une population qui passe, qui domine, qui représente l'Etat. Ils sont effectivement des individus très mobiles, appartenant à une classe supérieure, en majorité dans la fonction publique laissant planer l'ombre d'une continuité de la colonisation. On pense, comme R. Bastide (2000), que le préjugé se développe chez un groupe culturel qui se sent en danger, comme acte de défense et qu'il existe toujours une liaison entre le facteur économique et le préjugé. Ce serait la place dominante des Métropolitains dans le secteur économique qui favoriserait le développement d'un sentiment de danger, de compétition chez les Créoles guyanais. Cette concurrence économique ne se dessine pas dans les relations avec les autres groupes ce qui expliquerait des préjugés moins forts. C'est donc plus souvent un préjugé de classe qu'un préjugé de race qui gère les relations.

Les Métropolitains arrivent dans un système prédéterminé, symboliquement autant que matériellement. La structure sociale est établie, chacun y a sa place. Le système ne dépend pas de l'individu qui lui est contraint par ses appartenances symboliques et matérielles. Les représentations sociales et les caractéristiques institutionnelles jouent comme autant de contraintes sociales, comme le définirait E. Durkheim, sur l'identité des individus. Ils font partie d'une même classe sociale. Ces similitudes contribuent-elles à constituer et à renforcer le système de la société guyanaise selon lequel des groupes sociaux coexistent ? Si les Métropolitains arrivent pour et par un travail et se retrouvent dans une situation privilégiée en Guyane, cela conditionne-t-il un état d'esprit et des attitudes communes ? La classe sociale n'est qu'un agrégat d'individus ayant une similitude de situation sur le marché économique (Weber 1995), elle ne constitue pas un groupe pour autant. Il ne suffit pas d'avoir des caractéristiques communes pour fonder un groupe, comme l'écrit P. De Visscher : « le regroupement logique de personnes présentant une ou des caractéristiques quantitatives ou du moins numérables communes ne fonde, pas plus d'ailleurs que l'analogie ou la similitude, l'unité groupale. » (2001 : 19). Les considérations des différentes populations sur la manière dont les Métropolitains vivent en Guyane, nous laissent penser que le groupe se constitue aussi par son attitude collective. Y a-t-il une même pratique sociale, des relations sociales, des représentations collectives, donc une « ethclass » ?

Peut-on faire le constat comme Halbwachs que les catégories préexistantes à l'individu le marquent dans son comportement quotidien ? : « On ne naît pas paysan, gros propriétaire, fermier, manœuvrier de la campagne, en ce sens qu'on porterait dès la naissance, dans son organisme, annoncés et préformés, tous les traits qui caractérisent les hommes qui exercent ces métiers. On ne naît pas non plus bourgeois, entrepreneur, avocat, magistrat, ni ouvrier de la grande industrie. [...] Mais, en revanche, ces catégories sociales existent. Elles sont le plus souvent tranchées [...]. Chacune d'elles en tout cas détermine la conduite des membres qu'elle comprend, elle leur impose des motifs d'action bien définis ; elle leur imprime sa marque, une marque propre et bien distincte pour chaque groupe, avec une telle force que les hommes faisant partie des classes sociales séparées, bien qu'ils vivent dans un même milieu et à la même époque, nous donnent quelquefois l'impression qu'ils appartiennent à des espèces différentes. Ainsi les motifs des hommes et leurs tendances nous paraissent être, dans la plus grande quantité des cas, entièrement relatifs aux conditions qu'ils occupent dans la société » (1955 : 210). Est-il possible de retrouver la minorité qui se détache du groupe dans les pratiques sociales ?

Erving Goffman (1975), dans « Stigmaté », distingue deux types d'identités : les identités sociales virtuelles, celles qui sont attribuées par les autres populations et les identités sociales réelles, celles qui sont vécues. Les trois parties qui suivent entrent véritablement dans les biographies des individus métropolitains. On tente de comprendre par leur vécu la façon dont se forme un groupe social ou dont se singularisent des individus.

NOTES DE FIN DE PARTIE

<sup>i</sup> En France en 1789, la Révolution et la Déclaration des droits de l'homme ne concernent pas l'homme noir. Il faut attendre 1794 pour que l'esclavage soit aboli une première fois. La révolte des esclaves de St Domingue de 1791 à 1793 sous le commandement de Toussaint Louverture porte l'attention métropolitaine sur l'esclavage. En Guyane, les esclaves apprennent les changements par les conversations des maîtres et certains revendiquent leur liberté. En 1799, le général Bonaparte fait un coup d'état et il rétablit l'esclavage en 1802 sous le commandement de Rochambeau (nom de l'actuel aéroport de Cayenne, fait qui soulève les colères). La République d'Haïti est proclamée en 1804 après la défaite des armées de Napoléon. Le rétablissement provoque des réactions de marronnage en Guyane, elles seront sévèrement punies. La vie de Guyane bat au rythme de la vie de la Métropole. En 1815, la Monarchie est rétablie en France avec Louis Philippe et maintiendra l'esclavage jusqu'en 1848. Pour la Guyane, les années de 1817 à 1848 sont des moments de prospérité économique. On travaille les polders (commencés par Guisan en 1788, et repris en 1815). Il y aura de plus en plus de révoltes et de marronnages, les nouveaux pays producteurs et les nouvelles techniques rendent la Guyane moins compétitive, et les idéologues des idées libérales ont des vues abolitionnistes.

<sup>ii</sup> Jennings fait l'étude de la création d'une langue créole en Guyane. Les esclaves arrivés au début de la colonisation parlent des langues différentes mais mutuellement intelligibles, ils n'ont donc pas besoin d'en former une nouvelle et pratiquent leur langue maternelle : ce qui retarde la création d'une langue commune. Il y a sûrement eu création d'une langue véhiculaire rudimentaire, (Jennings parle d'un pidgin fon-français) pour la communication entre les Français et les esclaves. Les langues des esclaves se sont modifiées par la nécessité de s'adapter à un nouvel environnement, donnant lieu à de nouveaux objets, ou concepts. L'arrivée d'esclaves en 1673 ne parlant ni le fon, ni le français remet en question l'utilisation des langues. Un pidgin devint nécessaire pour un tiers de la population captive. Au fur et à mesure s'est développé un pidgin fon-français, conséquence de la pluralité linguistique croissante. La seconde génération peut acquérir cette langue comme langue maternelle. La proportion d'esclaves nés en Afrique devient largement inférieure aux Créoles. La langue maternelle est donc devenue la langue principale de la communauté esclave.

<sup>iii</sup> Effectif global des fonctionnaires (mis à part ceux de l'administration pénitentiaire et ceux de la Défense) (source : Thabouillot 2002 : 55).

Années	1910	1915	1919	1922	1928	1931	1936
Effectifs	408	434	397	450	466	427	455

L'augmentation des effectifs concerne de façon privilégiée le cadre local, donc le personnel recruté sur place (on développe notamment, l'instruction publique, le service de l'agriculture, le service des postes et télégraphes, les travaux publics et les Mines).

<sup>iv</sup> Evolution de l'effectif de l'administration pénitentiaire (source : Thabouillot 2002)

	1910	1919	1922	1928	1936	1949	1950	1951
<b>Administration</b>	74	107	97	67	64	23	7	6
<b>Surveillants militaires</b>	404	374	402	373	343	133	61	43
<b>Total</b>	478	481	499	440	407	155	68	49

<sup>v</sup> Louis-Ange Pitou, un déporté politique conduit à Sinnamary au XIXème siècle, donne sa vision des populations de Guyane : « On compte ici autant de races d'hommes que de distinctions sous la monarchie. Les Blancs ou colons qui diffèrent des Européens par leurs cheveux blonds, leur teint pâle, et quelque fois plombé ; les nègres par les nuances plus ou moins foncées de leur peau bronzée, ou couleur d'ébène ou de cuivre rouge tirant sur le gris. Le mélange de toutes ces couleurs, donne une progéniture semblable à l'habit d'Arlequin : un indien et une blanche ont un enfant dont la peau est d'un blanc roussâtre ; un nègre et une indienne, un rejeton cuivre bronzé ; une négresse et un Blanc, un mulâtre dont la couleur en naissant n'est reconnaissable qu'aux ongles et aux grosses lèvres ; un mulâtre et une blanche, un métis ; une métisse et un Blanc, un quarteron qui est plus blanc que les Européens. Chaque espèce a des nuances de singularité. Les Indiens...l'adresse, la jalousie, la férocité des peuples nomades des trois Arabies ; les nègres, le génie destructeur, paresseux et borné des sauvages de l'Afrique ; les autres avortons nés du croisement des races joignent aux vies du climat l'insipidité de leurs

---

pères... les Créoles, enfants nés d'Européens résidant dans les colonies, sont pétris d'infirmités, souvent de défauts et assaillis de maladies » (Pitou (1807)1989 : 110)

<sup>vi</sup> Ce deuxième objectif a vu des effets nuancés. Les incitations au mariage donnent peu de suite et l'église refuse de baptiser les enfants illégitimes dont le nombre est important. La filiation étant couramment celle de la mère, les pères se désengagent de toutes responsabilités. L'idéologie de l'assimilation va à l'encontre de l'histoire guyanaise et de la complexité des formes familiales. Le mariage reste une institution peu prisée. En 1954, 12 % des ménages se composent d'une femme seule et de ses enfants ; 22.5 % sont mariés. En 1961, 24.4 % sont mariés. Par contre le programme a vu un succès dans le domaine de la légalisation des enfants illégitimes qui auparavant n'étaient pas déclarés. En 1953, 63 % des enfants sont déclarés seulement par leur mère, en 1957, 82 % le sont par leur père.

<sup>vii</sup> Les conséquences des plans de développement au niveau économique sont doubles. D'une part, la Guyane a pris de l'importance dans le commerce mondial grâce au centre spatial, elle a développé des secteurs industriels (bois, crevettes), et de manière mesurée, le commerce intérieur (maraîchage) ; d'autre part, elle reste dans une grande dépendance financière face à la métropole, et reste un territoire sous-développé industriellement : « Nous connaissons tous les termes par lesquels on a coutume de caractériser l'économie et la société guyanaise : « sous-développement », « non-développement », « assistanat », « dépendance », etc. (Othily A., 1986). La Guyane est un territoire avec un pouvoir d'achat relatif aux pays développés mais ayant une production de pays sous-développés.

<sup>viii</sup> « Le système esclavagiste constitue le principal fondement de la société créole, le fondement le plus déterminant à la fois par sa longue durée et par ses caractères » (Mam Lam Fouck S. 1986)

<sup>ix</sup> La communauté antillaise anglophone (composée à 90 % de personnes de Sainte-Lucie, mais aussi de la Dominique, des Barbades, de Saint-Vincent, de Grenade), installée depuis 1870, compte, en 1979, 2800 personnes (Calmont 1979 : 1). Les Saint-luciens se sont peu à peu fondus dans la population créole locale, ils se sont assimilés. Ils sont arrivés lors d'une première vague de migration vers 1850 en raison de la découverte de l'or, puis dans les années 1950 en raison d'un appel de main-d'œuvre des deux distilleries de la région de Cayenne, et enfin à partir de 1965 par l'appel de main-d'œuvre du centre spatial guyanais de Kourou (Calmont R. 1979 : 3). Cette immigration s'est arrêtée dans les années 70. Lors de son enquête, R. Calmont constate que la plupart des Saint-luciens se retrouvent dans des fonctions liées à l'agriculture, puis vient ensuite les fonctions d'ouvriers. Pour ce chercheur, les Saint-luciens représentent l'exemple même de l'intégration par l'assimilation dans la société créole.

<sup>x</sup> A la base, « on pensa à représenter plusieurs clans pour permettre le maintien au sein du village de l'échange matrimonial, fondé sur l'exogamie clanique. Cacao n'est donc pas la reproduction d'un village qui aurait existé au Laos mais la reconstruction d'une communauté artificiellement réunie. » (Géraud 1993 : 732). Ce sont donc des Métropolitains, initiateurs de la migration programmée des Hmong qui sont à l'origine de la composition du village en Guyane.

**TROISIEME PARTIE :**

**SOCIALISATIONS ET TERRITOIRES DE L'IDENTITE**

Qui sont les Métropolitains ? Au regard des entretiens<sup>55</sup> et des observations<sup>56</sup> que nous avons effectués, nous allons mettre en lumière une facette de l'identité des individus. La culture d'un individu se trouve en partie dans sa manière d'appréhender l'espace naturel, comme l'a défini Sélim Abou (1981). Les sociologues de l'Ecole de Chicago basaient leurs études sur ce postulat : l'homme n'est pas différent des autres espèces vivantes, animales ou végétales : les uns et les autres s'adaptent à leur environnement naturel. Le courant de l'écologie humaine se maintiendra comme nécessaire rapport des sociétés humaines à l'espace qu'elles occupent. La migration pousse les individus dans un nouvel environnement naturel et social. Ils sont ainsi contraints de s'adapter, d'apprendre à vivre avec de nouveaux éléments. L'individu se resocialise, en même temps il est sujet à une acculturation sous l'influence des nouvelles cultures en présence.

Cette resocialisation se révèle dans les pratiques sociales quotidiennes, dans les routines (Giddens 1987). E. Durkheim définit les pratiques sociales comme « des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu » (1983 : 6). La première question que nous nous posons est donc celle-ci : quelles sont les activités, les manières de faire et d'être des individus métropolitains dans le cadre guyanais ? L'homme s'adapte à son environnement qu'il modifie en retour par ses pratiques, comme l'écrit Yves Grafmeyer : « tout espace exploité, habité, parcouru, porte ainsi peu ou prou la marque des activités humaines qui s'y attachent (...) les structures morphologiques ainsi produites et sédimentées au cours du temps, s'imposent en retour aux agents de la vie urbaine comme autant de cadres relativement contraignants » (1995 : 24-25). Comment agissent les Métropolitains dans la société guyanaise ? Subissent-ils une modification de leurs pratiques en étant en Guyane, en relation avec d'autres manières de vivre ? Quelle identité peut-on leur attribuer d'après leurs comportements ?

---

<sup>55</sup> Dans les entretiens nous posons des questions fermées ou ouvertes sur les pratiques sociales (Cf. guide d'entretien). Ainsi nous pouvons estimer par ce biais les pratiques déclarées. Nous avons aussi passé du temps à observer les Métropolitains dans les différents espaces afin de détailler les lieux investis, les attitudes, les activités : leurs pratiques réelles. La confrontation des deux méthodes nous permet d'avoir une représentation, que nous pensons assez juste, des pratiques des individus, ainsi que du sens qu'ils leur donnent.

<sup>56</sup> On va donc s'intéresser à ce qui est visible, par l'observation, et à ce qui l'est moins, par les entretiens et les documents divers. « Observer des lieux, c'est déjà les étudier dans leurs composantes sociales, regarder les personnes présentes dans ce qu'elles montrent publiquement de leurs activités, de leurs habitudes, de leurs relations. C'est être attentif aux rapports entre des espaces physiques et des activités, des comportements, des ambiances » (Clavel 2002 : 37).



Ces pratiques prennent vie dans l'espace guyanais. L'espace est marqué par la présence et l'activité des groupes sociaux. D. Bromberger et ses collègues écrivent ainsi : « toute société, tout groupement humain, à quelque niveau que l'on se place, ancre ses manifestations, son devenir, son existence dans les relations qu'il entretient avec son milieu naturel, qui se présente toujours sous la forme d'un espace à parcourir, à habiter, à aménager, à travailler, (et dont les éléments) sont tout à la fois lieux de pratiques, objets de connaissance, symboles de rapports sociaux, valeurs communautaires » (1976 : 14). Henri Lefebvre (1974), dans *La production de l'espace*, fait de la ville et de l'espace en général le résultat en devenir de pratiques et de représentations multiples de ceux qui l'habitent. Dans cette vision, l'espace terrestre devient un espace sociologique. L'espace géographique devient un espace social<sup>57</sup> quand il est occupé par des populations. C'est avant tout un espace de vie. L'espace *de vie* est, selon Armand Frémont et Jacques Chevalier, « l'espace fréquenté par chacun de nous, avec ses lieux attractifs, ses nœuds autour desquels se construit l'existence individuelle : le logis, la maison, les lieux de travail et de loisirs... c'est l'espace concret du quotidien » (cité dans Segaud, Brun, Driant 2002 : 147). Ainsi, D. Courgeau (1975 cité dans Segaud, Brun, Driant 2002 : 147) parle de la migration comme d'un changement d'espace de vie.

Ceci nous conduit à la question suivante : y a-t-il des pratiques collectives, relatives à certains espaces, qui permettent de définir une identité métropolitaine ? Est-il possible de dire comme Stéphane Monges que « tous (les Métropolitains) ont des cultures et un mode de vie quasi semblables, partagent les mêmes valeurs (culture occidentale, libre entreprise, volonté d'initiative etc.) » (1997 : 62). C'est ce que Y. Grafmeyer appelle la *cohérence* du groupe, la similitude des situations et des pratiques, qu'il oppose à la *cohésion* comme les diverses formes de solidarité et la référence à un même ensemble de normes et de valeurs (1995 : 79). Cette identité se fixe-t-elle sur un espace particulier ? Il y aurait alors une culture commune qui s'exprimerait sur un espace « ethnique » différent des autres groupes culturels, un territoire. Y a-t-il des pratiques spécifiques aux Métropolitains ? Et donc des espaces qui leur sont propres ? N'y a-t-il pas au contraire des variations individuelles ? Les différences de pratiques entre les individus métropolitains s'expliquent-elles alors par les caractéristiques objectives des individus (âge, sexe, temps passé en Guyane) ou bien par leur propre parcours et des déterminants bien plus subjectifs ?

---

<sup>57</sup> Pour A. Frémont et J. Chevalier, l'espace *social* comprend les lieux mais aussi les relations sociales qui sont impliquées autour de ces lieux, tandis que l'espace *vécu* prend en compte les valeurs psychologiques (représentations et perceptions) qui sont projetées sur l'espace par les individus.

Cette partie se découpe en cinq chapitres tous liés par la socialisation et l'espace. Le premier s'interroge sur la nature de la migration des Métropolitains, leur état d'esprit, leurs intentions, leurs prédispositions à se resocialiser dans ce nouvel espace. La question qui suit sera : où s'implantent-ils ? L'installation dans un espace privé, le logement et les pratiques qui l'entourent précéderont la question de : où vont-ils ? Cette fois dans l'espace public. Les lieux ouverts mettent en scène, pour reprendre les termes de E. Goffman, les acteurs avec leurs identités. Le quatrième chapitre sera consacré à la façon dont les individus participent à la vie de la cité : la socialisation se traduit-elle par une implication ? L'intégration culturelle est alors suivie de l'intégration citoyenne. Enfin, plusieurs individus sont en présence sur cet espace ce qui induit une communication qui passe parfois par une acculturation au niveau de la langue.

## **Chapitre I. LE PROJET MIGRATOIRE POUR LA GUYANE**

Pourquoi les Métropolitains viennent-ils en Guyane ? En faisant le point sur les raisons que les Métropolitains donnent pour venir, les représentations qu'ils ont de la Guyane et leur projet d'installation, définissons le type de migration dans lequel ils s'inscrivent. Nous avons déjà une idée du type de migration avec les données objectives, voyons ce que nous apprennent les entretiens et faisons connaissance avec les individus interrogés. Nous allons donc entrer dans les parcours de vie de 73 individus. L'hypothèse que nous posons ici est que la nature de la démarche de l'individu est déterminante dans sa façon d'aborder l'environnement guyanais et donc d'être resocialisé et intégré.

### **I-1- Les facteurs de la venue en Guyane**

Quelles sont les raisons du choix de la migration géographique ? Plusieurs facteurs entrent en jeu, Anne Bellanova, membre du CSG en énonce quelques-unes : « Qu'est-ce qui fait qu'un beau jour, on ose soudain chambouler ses habitudes et entraîner sa famille dans l'aventure d'un séjour de quelques années de l'autre côté de l'Océan ? Pour une grande partie des gens, la motivation est une combinaison de « j'ai besoin d'argent » et de « je mets 8 000 km entre mes problèmes et moi » » (Latitude 5, n°58, 2002 : 4). Si pour la compréhension nous avons

séparé strictement les facteurs, il s'agit souvent dans la démarche d'un individu de faire la combinaison de plusieurs d'entre eux. Nous livrons ici les facteurs du plus fréquemment au moins fréquemment invoqué.

**Tableau 6 : Causes de l'émigration vers la Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

	Pourcentages d'individus donnant ce facteur
<b>Le changement</b>	42 %
<b>Le travail</b>	40 %
<b>La famille, les amis</b>	37 %
<b>La qualité de vie</b>	15 %
<b>Les avantages financiers</b>	12 %
<b>L'intérêt de la Guyane</b>	12 %
<b>L'espace suffisant avec la métropole</b>	8 %
<b>Ne pas vivre en métropole</b>	7 %

### Le changement

C'est avant tout avec leur envie de changer leur cadre quotidien que 31 des 73 individus interrogés expliquent leur migration : changement du cadre de vie, envie de mettre de l'exotisme dans sa vie. Ce goût pour les mœurs et les paysages étrangers, ce désir de voir et de savoir justifie le fait d'aller dans un territoire lointain, différent, « merveilleux ». Finalement cette attitude se résume par un seul mot : « le voyage », avec tous les symboles qu'il recèle. Paul, 50 ans, instituteur à Kourou, est en Guyane depuis 5 ans. Il témoigne : « *Je suis venu ici pour changer... c'était le plaisir de changer, je travaillais dans une école près de Genève c'était parfait* ». Alexandre, 30 ans, instituteur à Apatou, en Guyane depuis 5 ans également, dit aussi : « *c'est pour l'esprit du voyage, pour construire sa vie loin de ce que l'on peut connaître* ».

Cette idée de changement s'accompagne parfois de l'idée de se rapprocher de l'Amérique latine ou du Brésil. Stéphanie, 45 ans, femme au foyer dont le mari est militaire, revient en Guyane dix ans après un premier séjour de trois ans : « *la première fois, j'avais envie de découvrir la Guyane, je suis passionnée par l'Amérique du sud, tout ce qui est hispanique, la seule possibilité était la Guyane... je me suis beaucoup documentée* ». Maxime, 47 ans, enseignant, relate : « *On avait envie de partir 2-3 ans, on a ciblé sur l'Amérique latine et le Brésil mais il n'y avait pas beaucoup de postes, donc on a demandé les DOM* ». Eric, 35 ans, enseignant, donne un autre témoignage : « *Je me faisais chier en métropole... je n'arrivais pas à être muté au Brésil donc je m'en suis approché* ».

Les individus qui se trouvent sur les espaces isolés sont, selon J.-F. Orru, de deux catégories avec d'une part un contingent d'expatriés, occupant des postes à durée déterminée (enseignants, médecins, gendarmes) et d'autre part des individus ayant un goût prononcé pour l'aventure : « Amoureux du pays ou opportunistes en quête d'argent facile, de passage pour quelques mois ou installés depuis plusieurs années, on rencontre dans ce bourg des personnes issues de tous horizons : anciens militaires ouvriers spécialisés ou routards invétérés voyageant au gré des possibilités de travail... » (2001 : 295).

L'envie de changement est une envie de rompre avec son quotidien, de partir à l'aventure. Mais certains veulent le changement tout en bénéficiant de la facilité d'accès de la Guyane, territoire français. Ce voyage n'oblige pas à faire de papiers, ni à parler une langue étrangère : l'adaptation paraît plus facile, comme l'illustre Alexandre, 30 ans, instituteur à Apatou : « *je faisais le choix entre la Réunion et un territoire en Amérique du sud, en restant en France c'était plus facile pour les papiers, la monnaie... plus pratique, pas les Antilles car l'esprit des îles est difficile, c'est dur de s'intégrer, je ne connaissais personne ici, j'ai pris un billet simple pour trouver du travail* ». Maxime, 47 ans, enseignant, a aussi voulu éviter le racisme présumé des Antilles : « *c'était la Guyane plutôt que les Antilles pour la réputation de racisme qu'il y a aux Antilles* ». D'autres sont par contre des « habitués » du voyage et cumulent les expériences outre-mer. D'autres encore viennent dans l'idée de réaliser un projet relatif à la Guyane.

Pour la majorité, cette envie de changement va souvent de pair avec une envie de confort, rares sont les Métropolitains de Guyane qui auraient aimé changer d'environnement en y perdant de leur niveau de vie. Le changement n'est donc pas synonyme de prise de risque, mais s'associe à la certitude d'une sécurité financière. Cela nous renvoie au constat déjà fait : les Métropolitains, en large majorité, font partie d'une classe sociale « supérieure ». Dans notre échantillon, une seule personne est réellement dans une situation de précarité.

### Le travail

De manière explicite, 29 des 73 individus interrogés disent que le travail les a fait venir en Guyane. L'opportunité d'un emploi les a amené en Guyane plutôt qu'ailleurs. Bruno, 35 ans, directeur d'école, présent en Guyane depuis 11 ans explique : « *ma copine avait une licence, on aimait voyager, on voulait trouver du travail, elle avait l'IUFM, moi un niveau BAC, elle a trouvé un poste de suppléante, on l'a vu dans une revue en métropole* ». Cyrielle, 30 ans, enseignante, en Guyane depuis

5 ans dit aussi : *« j'avais envie de voyager, j'avais pas de boulot, juste une maîtrise de biologie, on a postulé partout à l'étranger avec mon ami, on a été pris ici... au départ on venait pour dix mois et puis on s'est plu ».*

Plusieurs individus viennent directement d'Afrique où les postes ont été supprimés. C'est le cas pour des Métropolitains arrivés entre 1980 et 1990 (4 individus). 4 sont aussi les enfants ou petits-enfants de Métropolitains venus directement d'Afrique cette fois-ci dans les années 1965-1970. Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, témoigne : *« Je suis arrivé pour un travail dans une entreprise de gros de pharmacie en tant que directeur, je venais directement d'Afrique... (À la fin de son contrat, il repart en métropole chercher du travail) et je suis revenu en Guyane à la suite d'une proposition de rachat d'une pharmacie, que j'ai achetée ».*

Beaucoup sont venus comme Volontaire à l'Aide Technique (VAT) après la fin de leurs études. Il y a dix ans les VAT venaient pour avoir une expérience outre-mer, un changement, comme c'est le cas pour Cyril, 55 ans, agriculteur : *« J'ai fait l'école d'outre-mer donc j'étais destiné à aller dans les DOM, je suis venu comme VAT (30 mois) service agricole dans l'administration... ma femme et moi on avait décidé de s'installer et de faire un projet agricole ».* A l'heure actuelle il semblerait que ce soit plutôt la difficulté de trouver un emploi en métropole pour les jeunes diplômés qui pousse à la migration en Guyane. La Guyane peut être le garant d'une position sociale liée au travail. Certains se mettent ainsi à l'abri du chômage dans un âge qu'ils savent critique pour se réinsérer en métropole. Jacques, 50 ans, actuellement restaurateur, parle de l'idée qu'il se fait de la difficulté à faire face au chômage en métropole, ce qui l'a poussé à rester : *« j'ai été muté par l'armée, au bout des trois ans j'ai décidé de rester en Guyane pour la garantie de l'emploi, c'est plus dur en métropole, j'avais peur de ne pas me réinsérer et j'ai eu l'opportunité de reprendre un fond de commerce ».* Il a donc préféré prendre sa retraite militaire en Guyane tout en continuant une activité professionnelle dont il a besoin, plutôt que de rentrer en Métropole où à 50 ans il aurait eu du mal à retrouver un emploi. Un autre individu, au chômage en métropole, ne perd rien à venir chercher du travail, ayant un pied-à-terre. Les raisons de la migration évoluent aussi avec l'évolution du contexte métropolitain. Comme l'écrit déjà M. Toulemonde Niaussat en 1993, les jeunes ont du mal à trouver du travail en métropole, *« plus ou moins exclus ou en marge de leur société occidentale d'origine... ils sont en quête d'un travail fixe, plus gratifiant et surtout d'une reconnaissance individuelle plus importante »* (1993 : 106).

De jeunes individus (4 cas) sont venus pour passer un concours dont le taux de réussite est plus fort qu'en métropole<sup>58</sup> : typiquement le concours de l'IUFM pour devenir professeur des écoles. Marc, 30 ans, instituteur, donne ses raisons : *« j'ai passé le concours à Paris... je l'ai raté, je*

---

<sup>58</sup> Comparaison des taux de réussite au concours de l'IUFM

*suis venu voir un instit sur le fleuve... un copain de Montpellier qui avait passé son concours en Guyane était à Grand-Santi... j'avais envie de partir, de voir d'autres cultures (il a une maîtrise de sociologie) et j'ai été pris en première année à l'IUFM à Cayenne* ». Les concours de professeur des écoles sont d'autant plus difficiles que la région dans laquelle ils se déroulent est prisée. Ainsi, le taux de réussite est bien plus fort dans les banlieues parisiennes que dans des grandes villes très demandées. La Guyane a aussi un fort taux de réussite puisque peu de gens y viennent. Ainsi, schématiquement, ceux qui ne veulent pas aller en banlieue parisienne mais veulent être professeur des écoles viennent en Guyane tenter leur chance.

Certains viennent pour un travail spécifique au cadre guyanais. Les médecins ou infirmières qui veulent travailler dans un dispensaire sont obligés de se rendre dans des zones isolées, peu développées au niveau des infrastructures. Jean, 45 ans, médecin, fait partie de ceux-là : *« ça faisait longtemps que je voulais travailler en dispensaire... j'ai vu une annonce dans un périodique, j'ai postulé »*. Une infirmière est venue dans l'idée de faire une première expérience dans l'aide au développement afin de travailler plus tard dans des ONG d'aide humanitaire.

Des gens passionnés soit par les cultures des sociétés soit par la nature viendront pour exercer un emploi prenant en compte la spécificité de l'environnement social ou naturel. Christelle, 55 ans, salariée, exprime ses raisons : *« je suis revenue en Guyane (après plusieurs séjours pour effectuer ses recherches scientifiques) pour travailler sur le terrain et appliquer ma connaissance des cultures »*. Le travail est alors aussi un mode de vie, une passion.

Dans une motivation un peu différente, des Métropolitains sont venus avec la conscience d'une mission de développement : ils sont venus aider à construire un pays qu'ils se représentent depuis la métropole comme sous-développé (nous aborderons ces représentations dans le prochain point). Dans ce cas aussi c'est le travail qui fait venir les individus. Mathieu, 56 ans, inspecteur de l'Education Nationale, dit : *« j'avais une petite fascination pour la Guyane, je l'ai choisi plutôt que la Polynésie, j'avais les images d'Ariane, de la forêt, des bêtes mais pas de façon effrayante, mais surtout des idées sur le métier, tout est à faire, à défricher, je voulais m'investir énormément, j'avais lu beaucoup de documents et vu qu'il y avait beaucoup de retard... mes enfants sont grands donc j'avais envie de changement »*.

Le facteur travail n'entre pas de manière explicite dans le discours des individus, il est pourtant la condition sine qua non de leur présence. Seuls 3 Métropolitains interrogés sont venus sans avoir la certitude d'un contrat de travail. L'individu célibataire a un emploi et dans

un couple au moins l'un des conjoints travaille. Quand les individus ne citent pas ce facteur, il se combine dans presque la totalité des cas avec d'autres variables. Si on ne migre pas pour un travail, on migre avec un travail. Dans tous les cas, rares sont les Métropolitains qui viennent en Guyane sans avoir la certitude d'un emploi à l'arrivée.

Qu'ils soient fonctionnaires ou dans le privé, ils sont en Guyane à la condition d'y avoir un emploi sécurisé. Il ne s'agit pas d'une migration précaire, qui tente sa chance, mais qu'on pourrait qualifier comme d'une migration « de luxe », comme l'a formulé un individu interrogé. Certains sont motivés par l'envie de changement, voient une offre de poste et répondent, c'est donc le travail comme l'envie de changement qui sont la cause de la venue en Guyane, l'un sans l'autre ne fonctionne pas. Jules, 35 ans, contrôleur de la poste, résume cette combinaison : *« j'avais envie de changer, j'ai répondu à un appel à candidature alors que j'étais à Paris, avec une collègue, finalement deux postes ont été ouverts ».*

Même si le Métropolitain n'a pas de contrat de travail en main, il pense que le marché du travail guyanais a besoin de gens qualifiés et pense trouver du travail rapidement. Ces informations circulent par les réseaux métropolitains : ainsi une amie monitrice éducatrice vient en Guyane tenter sa chance, en prenant une disponibilité d'un an dans son travail en métropole, sécurité au cas où son envie de changement ne lui conviendrait pas (elle repart d'ailleurs un an après son arrivée).

#### Suivre ou rejoindre le conjoint, la famille, les amis

27 individus des 73 interrogés sont venus en Guyane pour suivre leur conjoint ou leur famille. Donc près de 40 % des Métropolitains sont venus, non pas comme des individus isolés, mais dans le cadre d'un déplacement familial. Il faut distinguer plusieurs types de situations :

- Des individus suivent leur conjoint (17 cas) : Suzanne, 50 ans, femme au foyer, a suivi son mari, directeur d'une administration : *« je suis venue pour suivre mon mari, on lui a proposé ce poste... moi je suis toujours prête à voyager »* (née et établie jusqu'à 12 ans au Japon, elle a aussi passé 10 ans aux Etats-Unis). L'une des personnes du foyer peut être originaire de Guyane. Gilles, 60 ans, retraité de l'enseignement, explique : *« ma femme est créole guyanaise, on s'est rencontré à Paris, donc on a décidé de revenir en Guyane, moi j'ai été muté en collègue, on avait envie du calme de la Guyane, d'un petit endroit très reculé, de ce goût de l'exotisme ».*

- Des individus sont arrivés enfants en Guyane à la suite de leurs parents et sont restés en Guyane (9 cas). Carole, 24 ans, agricultrice, est née en Guyane : *« je suis née ici, j'ai fait un BTS en France de 2 ans c'est tout... mon grand-père était prof en lycée agricole à ... (village du littoral), il était en Algérie et a du partir pendant les événements, il n'est pas retourné en métropole mais il est venu là... mon père est venu le rejoindre avec le Plan Vert, il est arrivé avec sa mère à 18 ans, ils ont beaucoup travaillé... c'est chez eux ils ont passé plus de la moitié de leur vie ici »*. Des Métropolitains (6 cas) sont arrivés dans l'enfance avec la famille et n'en sont jamais partis : ils ont fait souche. Georges, 55 ans, chef d'entreprise, relate : *« mon père est arrivé en 1951, il avait une menuiserie en métropole qui a brûlé et pas d'assurance, son frère était venu en Guyane en 1949 pour l'aventure, il l'a rejoint... ma mère est venue en 1953 pour deux ans puis elle est restée, mon oncle est à Trinidad maintenant il a 78 ans... Mon père s'est mis à son compte, une entreprise de bâtiment... il a fait une scierie »*. Cet individu est donc arrivé à l'âge de un an et n'est jamais reparti vivre en métropole. Stéphane, 29 ans, vendeur, raconte : *« je suis arrivé en Guyane à l'âge de 8 ans pour suivre mes parents médecins... mon père est venu faire VAT et s'est installé comme médecin »*.
- Des individus sont venus par regroupements de la famille large (4 cas<sup>59</sup>), ont rejoint le frère, l'oncle, les parents à l'âge adulte. Luc, 24 ans ouvrier, explique : *« je suis venu ici (1990) parce que ma famille était installée ici depuis des années (1978)... ma mère est venue pour le travail, ça s'est pas fait mais elle est restée pour la famille, elle a deux sœurs ici, leurs maris, mes cousins, cousines, un autre oncle venu pour le travail, il a ouvert une entreprise, ma tante une autre, une autre tante est dans le secrétariat, tout le monde est toujours ici... moi mes parents sont divorcés, mon père est en métropole »*.

En dehors de cette relation à la famille, on remarque aussi des venues par le fait de réseaux amicaux. 9 individus sont venus en Guyane à cause de relations amicales déjà installées ici, pour 7 d'entre eux leurs relations sont avec des Métropolitains, pour 2 avec des Créoles guyanais. Audrey, 38 ans, directrice d'association, a profité des réseaux amicaux qu'elle avait : *« j'avais envie de partir, je connaissais des gens en Guyane... j'étais sans idées précises pour m'installer, j'avais juste envie de faire une petite sortie de Lyon... je connaissais ces gens de Lyon »*. Elle est en Guyane depuis 9 ans et n'a pas l'intention d'en partir.

C'est souvent la combinaison entre l'envie de changement, l'absence de situation stable en France métropolitaine (pas d'emploi, pas de projet) et la présence d'individus de la famille ou du réseau amical qui influence la migration.

---

<sup>59</sup> L'un des individus est compté une fois dans la suite des parents, et une fois dans les regroupements familiaux puisqu'il correspond aux deux profils.



## La qualité de vie

11 des 73 individus mentionnent la qualité de vie envisagée dans leur décision de venir en Guyane : quitter une zone d'enseignement sensible, la banlieue parisienne qui fait « craquer » ceux issus de la Province ; se rapprocher de la nature quand on a vécu à Paris toute sa vie ; changer de travail ; profiter du soleil, du niveau de vie supérieur, de l'ambiance plus décontractée. Ce facteur suppose donc un ensemble de représentations préalables sur le cadre de vie guyanais. La Guyane est le vecteur de cette qualité de vie recherchée. Elle l'est comme peuvent l'être d'autres DOM TOM, à l'outre-mer, sauf que le hasard fait venir les individus en Guyane plutôt qu'ailleurs, par le jeu des mutations, par l'opportunité de travail, par le réseau de connaissances. Virginie, 35 ans, enseignante d'espagnol nous raconte : *« j'ai travaillé 4 ans dans le 93 (Seine-Saint-Denis), j'en avais marre des zones sensibles, je suis originaire de Paris, j'avais envie de changer... pourquoi la Guyane ? Parce que c'est en Amérique Latine, je n'avais pas de motivations financières, je ne savais même pas qu'il y avait les primes, j'avais juste envie d'un changement climatique, géographique, de choses... »*. Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste, en Guyane depuis 11 ans, dit : *« 25 ans à Paris, y en avait marre de prendre les transports en commun... j'avais une sœur en Afrique, c'était très enrichissant, j'ai été la voir plusieurs fois... j'ai répondu à un appel à candidature pour la Guyane... c'était l'occasion rêvée, je voulais me sortir d'un milieu ... »*.

Ces gens ont parfois eu une expérience de l'outre-mer, voire de la Guyane. Cécile, 45 ans, femme au foyer, dont le mari est militaire, relate : *« mon mari a eu une mutation professionnelle... un poste de directeur... Paris a décidé Cayenne sur trois postes proposés (Djibouti, Nouméa, Cayenne), on aurait aimé l'Afrique, Nouméa est extraordinaire, on connaît, mais on est très content d'être là, la vie n'a rien de comparable avec la métropole, la qualité de vie est meilleure... Avant on a fait Nouméa et l'Allemagne, on bouge tous les 2-3 ans en métropole... je suis déjà venue à Cayenne en 1997 pendant les vacances parce qu'on avait des amis ici »*. 4 individus reviennent après avoir fait un premier séjour en Guyane qui leur a laissé l'image d'une qualité de vie certaine. Le mari de Karine, 47 ans, infirmière, correspond à ce cas : *« mon mari était en Guyane il y a 25 ans et souhaitait revenir, on a fait une première visite en vacances pour voir si c'était possible, chez des amis métros »*. Edith, 30 ans, technicienne à la DDE, relate son histoire : *« mes parents étaient fonctionnaires de la DDE, ils sont restés 12 ans, donc moi... je suis restée de 2 ans à 14 ans, mon intégration a été difficile en métropole, j'étais déjà bien guyanaise, je me considérais comme guyanaise plus que comme bretonne et je souhaitais revenir un jour, au moins pour un temps, je suis revenue à 23 ans avec mon mari... Je suis revenue parce que ça me plaisait, la vie, la mer, la plage, la rivière toute l'année, c'est facile d'élever des enfants ici, je voulais que mes enfants vivent ça, la vie pas stressée, la belle vie pour des enfants, vivre libre, nu sur la terrasse »*. Dans la même logique, Laure institutrice avec un enfant hésite à rentrer en métropole où il fait froid, élément pénible pour les enfants qui sont bien mieux en Guyane sans trop d'habits.

### Les avantages

Peu de Métropolitains mentionnent, dans leur raison de venir, les avantages que leur procure le système dans lequel s'inscrit la Guyane. Seuls 9 des 73 interrogés disent être venus en partie à cause des avantages qu'ils ont outre-mer. 3 disent venir pour l'argent. Certains avouent être en Guyane le temps de faire de l'argent afin de pouvoir investir en métropole ou ailleurs. Cet apport d'argent est procuré par les salaires, les primes d'éloignement, les loyers pris en charge, les congés bonifiés, les billets d'avion payés. Il faut aussi considérer les annuités pour la retraite, qui permettent de gagner des années de travail et donc de partir plus tôt à la retraite avec la même indemnité. Julie, 30 ans, femme au foyer, dont le mari est militaire, déclare : « moi je viens là pour les primes, c'est pas pour la gloire de dire «j'ai fait la Guyane » ».

Cependant la majorité ne dit pas explicitement son intérêt financier à être en Guyane. Si on le ressent dans certains entretiens en arrière plan, les individus ne le mentionnent pas délibérément peut-être à cause de l'image négative que renvoie la société sur le « chasseur de prime ». On peut supposer qu'il existe un sentiment de culpabilité à correspondre en partie à cette image stigmatisante. On trouve cette démarche chez un ancien militaire qui, une heure après avoir dit qu'il était venu pour changer de décor, avoue finalement qu'il pense aller à la Réunion pour sa retraite, pour les 40 % d'indexation maintenus qu'il ne toucherait pas en Guyane. On comprend alors que sa mobilité géographique est intimement liée à une logique financière.

Mais l'analyse des entretiens nous permet de dire que l'intérêt financier n'est pas la raison première de la venue des Métropolitains. Il semblerait que ce ne soit pas le facteur incitatif prédominant, contrairement à l'idée commune. Plusieurs disent même ne pas avoir été au courant des différents avantages avant de venir, il s'agit surtout d'enseignants ou de personnels soignants.

Il est cependant clair que la combinaison de la qualité de vie et d'un niveau de vie aisé est fondamentale dans la venue et surtout le maintien de la présence des Métropolitains en Guyane. Karine confirme ce fait : « la Guyane c'est un beau pays et j'encouragerai toute personne qui a la volonté d'y aller et contrairement à ce que les Créoles pensent, je suis pas venue pour l'argent... ça a joué, si on m'avait diminué mon salaire de moitié, je serais pas venue, je suis pas maso, mais c'est pas pour ça que je serais restée ». Peu seraient venus en risquant un niveau de vie plus bas et un manque à gagner.

En même temps, on ne cite pas le facteur « avantages » de manière isolée. L'association avec l'« envie de changement » ou le fait de « suivre son conjoint » déclenche la venue en Guyane. Le seul fait d'avoir des avantages ne suffirait pas à faire venir la personne. Un seul cas relaté par des informateurs décrit un couple d'enseignants près de la retraite, revenant d'Afrique, effectuant les deux dernières années en Guyane avant de rentrer en métropole où ils projettent d'acheter une maison. La seule raison qui semble les motiver est bien celle du profit financier.

### L'intérêt spécifique pour la Guyane

On aurait pu penser que le premier facteur de la venue des Métropolitains était l'intérêt qu'ils pouvaient avoir pour ce territoire si spécifique dans son cadre naturel et social, pourtant on ne compte que 9 Métropolitains qui mentionnent de prime abord leur intérêt pour la Guyane. 4 ont un intérêt particulier pour la population et la société de Guyane, ils sont soit passionnés d'un groupe culturel de part leur travail (par exemple chercheur en anthropologie), soit par leur personnalité portée sur la découverte des cultures. Charles, 55 ans, enseignant, dit : « *je venais de métropole (il y était retourné pour le salaire)... après 4 ans au Pérou chez les Amérindiens... j'ai choisi la Guyane pour la présence amérindienne, je suis en Guyane parce qu'il y a des gens différents, la possibilité d'en connaître de toutes les cultures, je ne suis pas venu pour la forêt* ». Sabine, 40 ans, femme au foyer, alors que son mari est dans une administration, nous donne ses motivations : « *c'était une volonté de ma part de venir, j'étais passionnée par le baigne, j'avais envie de découvrir sur place mais pas en vacances* ».

5 ont un intérêt pour la nature guyanaise. De la même manière que pour la société, la personne peut se passionner pour ce domaine de par son métier, comme un chercheur en biologie, mais aussi comme mélomane. Bernard, 60 ans, chercheur, raconte : « *je suis venu dans le cadre de mes recherches... j'avais un intérêt pour la flore de Guyane... je suis arrivé comme stagiaire... je suis resté et j'ai beaucoup investi dans la défense de l'environnement* ». Henri, 32 ans, salarié d'une association, dit passionnément : « *je suis venu par choix personnel, mon ami de l'époque m'a fait découvrir pendant les vacances... ça a été un coup de foudre pour les merveilles de ce département* ».

Un autre individu est venu une dizaine de fois depuis son enfance, en Guyane pour faire des excursions dans la nature. Une passion pour cet environnement naturel est née et l'a poussé à s'installer, tandis qu'il n'avait pas d'emploi planifié. D'autres individus ont des projets

spécifiques, comme celui d'élever des tortues ou de vivre retiré de la société. La Guyane est alors spécifique par le fait qu'elle leur permet de réaliser leur projet.

Si dans les premières motivations les Métropolitains ne sont pas enclins à la spécificité de la Guyane, on verra dans leurs raisons de rester que nombreux sont ceux qui changent de logique à la suite de leur expérience quotidienne.

### Mettre de l'espace entre la métropole et soi

On trouve une catégorie de personnes mettant un espace géographique entre eux et la métropole, lieu qu'ils associent à leurs problèmes personnels ou plus psychologiques. Donc 6 personnes sur l'échantillon sont ici pour mettre de l'espace entre des problèmes personnels et eux. Le passé est parfois lourd à assumer. Sophie, 40 ans, responsable d'un bar, raconte : « *je suis venue après le décès de mon mari, j'ai tout vendu, je suis venue d'abord 15 jours, puis définitivement un mois après le décès, je suis venue avec un pied-à-terre sur Saint-Laurent, je connaissais un Créole depuis une vingtaine d'année, il m'a dit de venir, c'était une fuite* ». 3 d'entre eux veulent mettre de l'espace en particulier avec la famille. Aurélie, 25 ans, infirmière, avoue au cours de l'entretien : « *avec du recul je suis venue pour laisser une distance avec ma mère, pour montrer... pour elle je ne suis plus là, elle ne peut plus compter sur moi pour ponctuer ses souffrances et moi je me suis guérie parce que j'ai fondé une famille ici, moi je cherchais un mec, je cherchais ce rythme de vie là en France, c'est pas facile, quand je cherchait à trouver un terrain avec un mec qui m'aide à construire une maison, mon idéal c'est ça, des rêves qui ne font plus rêver personne... 25 ans c'est le bon âge pour avoir un petit, j'ai pas fait d'études, j'ai bien profité* ».

D'après nos informateurs, plus de Métropolitains que nous ne le montrons ici sont touchés par cette logique. Nous ne pouvons pas déterminer avec précision l'ampleur du phénomène, mais il semble que cette démarche ne soit pas propre à la migration en Guyane mais plutôt le lieu commun des expatriés. La mise en place d'un espace avec le lieu identifié des problèmes est un remède récurrent chez les populations migrant outre-mer.

### Ne pas vivre en métropole

Enfin, 5 Métropolitains parmi ceux interrogés sont là pour ne pas vivre en métropole. L'occasion les a amené en Guyane plutôt qu'ailleurs, mais le facteur de leur venue est surtout leur antipathie de la métropole. Ce sont essentiellement des gens qui arrivent de l'étranger, en particulier d'Afrique : après avoir été resocialisés en dehors de la métropole, ils ne conçoivent

plus d'aller y vivre, ce n'est plus leur pays d'origine, pour eux se pose la question de leur identification au terme de « Métropolitains » puisqu'ils ne sont pas reliés à la métropole. Aline, 55 ans, de profession indépendante, relate son arrivée il y a 14 ans : *« je suis arrivée d'Afrique, j'ai été élevée en Afrique, je suis arrivée en métropole à 15 ans, je m'y suis mariée, puis on est retourné à 30 ans en Afrique, on suivait les chantiers, ça c'est fini, on m'a proposé la Guyane, je ne voulais pas, ça avait l'air civilisé, mais on n'avait pas le choix sinon on était virés et c'était la France, on ne voulait pas, on venait pour un an, après on devait aller au Kazakhstan »*. On retrouve dans ces démarches un choix pour la « moins pire » des destinations. C'est pourquoi ce facteur s'accompagne toujours du facteur « travail ». C'est l'opportunité d'un travail intéressant additionné à l'envie de ne pas aller en métropole qui détermine la venue en Guyane.

Les situations bien différentes montrent que la décision d'effectuer une mobilité dans un autre espace répond à un faisceau de motivations. On distingue huit facteurs différents et autant de combinaisons entre eux<sup>60</sup>. Ainsi, pour Julia, la Guyane est le pays d'origine ou de résidence de ses deux meilleures amies, elle fait partie de la famille, elle aime la Guyane, le rythme de vie, la culture, elle est aussi venue passer le concours d'entrée à l'IUFM qu'elle avait manqué en métropole et l'a réussi : elle y a donc à présent un poste. Enfin, elle a des différences de points de vue avec sa famille, donc la Guyane est aussi un moyen de mettre de la distance et de gérer ses conflits.

Les facteurs se combinent d'autant plus quand les gens sont en couple, il faut prendre en compte les deux pensées. Par exemple, si l'un vient uniquement pour suivre son conjoint<sup>61</sup>, l'autre vient pour un travail spécifique et l'envie de changement. Mathilde, enseignante, 32 ans, est dans ce cas : *« je suis en Guyane pour suivre mon ami, mais aussi par envie de venir parce que j'avais rencontré 7 ans avant des gens vivant en Guyane... mon ami avait vécu deux ans au Sénégal : il espérait retrouver l'ambiance »*.

30 individus ne parlent que d'un seul facteur déterminant de leur venue en Guyane. Tous les facteurs hormis « ne pas vivre en métropole » et les « avantages » peuvent être l'unique facteur de la logique d'un individu. Si ce facteur est le changement de vie, on sait à présent qu'implicitement il induit aussi le facteur travail et un niveau de vie au moins équivalent à celui que l'individu avait en métropole.

---

<sup>60</sup> Plus de la moitié des individus interrogés parlent de leur venue en combinant deux ou trois des facteurs : 37 en prennent deux en compte et 6 en prennent trois en compte.

<sup>61</sup> On peut imaginer ce qui va être induit au point de vue psychologique pour les personnes n'ayant pas forcément le désir de changer de vie, de découvrir, de s'adapter.

Ce qui nous amène à réfléchir sur la différence entre deux attitudes : soit l'individu vient par choix, soit sa migration lui est imposée. 66 des 73 individus interrogés<sup>62</sup> ont choisi de venir en Guyane, donc seuls 7 se sont vus imposer cette destination. Dans la majorité des cas, la venue en Guyane est un choix de l'individu et non une contrainte. C'est un choix positif : les individus ne sont pas venus après une expulsion d'un pays ou par pauvreté, c'est avant tout une immigration spontanée et voulue.

Cependant, le choix est souvent plus ou moins imposé. L'exemple le plus parlant est celui des militaires qui choisissent délibérément de partir outre-mer, mais qui ne mettent pas la Guyane en première position dans leur liste de vœux. Martine, 50 ans, femmes au foyer, dont le mari est militaire, dit : *« une place se libérait (pour son mari), mais ce n'était pas du tout l'endroit où on voulait venir, plus les Antilles, mais puisqu'on nous proposait rien d'autre on a tenté quand même... »*.

Bien souvent, chez les militaires, la Guyane est attachée à des images négatives, elle est le dernier vœu fait par les individus : donc s'il y a un choix de partir, il y a imposition de la destination. Léa est venue avec son ami militaire *« mon ami avait mis la Guyane en fin de liste, la Guyane est vue comme le pire des séjours, le salaire diminue de 2000 francs (300 Euros) pour lui, il était dans un régiment de parachutistes bérets rouges et là il arrive dans un régiment de bérets bleus... on préfère la mer bleue avec les cocotiers, la Guyane est mal vue... il ne voulait pas que je vienne parce qu'il avait peur que je me lasse et que je reparte comme beaucoup d'autres, c'est le pire, le climat, les conditions, le paysage, le salaire, y a que des images négatives, on peut se faire manger par un crocodile en arrivant à l'aéroport, faut faire attention, en fait c'est pas si hard que ça »*.

De la même façon, Irène a suivi son mari gendarme en Guyane, bien qu'ils n'aient pas demandé la Guyane mais la Nouvelle-Calédonie, la Réunion et Tahiti. Ils sont venus pour un contrat de trois ans mais l'ont renouvelé deux fois un an de plus : l'imposition du territoire s'est transformé en choix de rester plus longtemps. Mais les informations circulant bien dans la communauté militaire, les postulants au départ sont au courant du « risque » d'aller en Guyane suivant leur grade, notation et le manque de postulants volontaires pour la Guyane. Ces individus savent qu'ils prennent un risque, plus ou moins grand suivant leur statut, leur notation... Pour ce qui concerne les militaires ou même certaines personnes du privé les conditions sont connues et mesurées.

---

<sup>62</sup> Précisons que, sur notre échantillon, 9 individus sont venus enfants donc n'ont pas choisi délibérément leur migration.

Il apparaît clairement que les militaires ont une liste type, un classement des lieux d'immigration à privilégier pour l'intérêt financier mais aussi pour des raisons de bien-être. La Guyane a très mauvaise réputation : la mer n'est pas bleue, il y a des bêtes, elle ne correspond pas à l'image idyllique de l'île d'outre-mer, elle n'a pas d'attraits touristiques classiques. La Guyane n'est pas le premier lieu demandé, elle est même l'endroit noir des mutations, ceux qui ont le moins de points s'y retrouvent. « La Guyane » (c'est ainsi que se dit le fait de travailler en Guyane) est aussi mal payée : les militaires ne touchent que 25 % de majoration tandis qu'en Nouvelle-Calédonie ils ont 40 % et à Tahiti 70 %.

On retrouve cette dialectique pour les enseignants qui sont pris dans une logique de mutation qui ne les mène pas toujours exactement où ils veulent, suivant leur profil et les demandes des autres enseignants, le mieux noté, celui qui a accumulé le plus de points, est celui qui aura son premier vœu. Pierre, 45 ans, enseignant, raconte : *« c'était mon 8<sup>ème</sup> vœux, je ne voulais pas à tout prix venir ici, je suis très attaché à l'Aveyron donc j'ai postulé pour des postes en Aveyron, dans le Tarn, à la Réunion parce que j'y ai des potes, en Guadeloupe et enfin en Guyane... Je suis un ancien d'Afrique, y en a plein ici, des nostalgiques, si j'avais eu l'Aveyron je serais resté, le climat est important, mais j'arrivais pas à obtenir l'Aveyron... je suis venu pour retrouver un peu l'Afrique »*. De nombreux Métropolitains viennent directement d'Afrique où leur poste a été supprimé contre leur volonté. Il y a eu une première vague de migrants dans les années 1970, puis une deuxième vague dans les années 1990. En 1989, la chute du mur de Berlin a été l'occasion de la création de milliers de postes dans les pays de l'Est et donc de la suppression de postes en Afrique. Les individus qui n'ont pas voulu partir dans les pays de l'Est se sont rabattus sur les Dom et Tom.

Cette immixtion de l'imposition dans le choix se révèle également pour les femmes au foyer suivant leur conjoint, si elles choisissent de rester en couple, en famille, elles n'ont pas automatiquement le même désir que le mari d'aller outre-mer, leur présence en Guyane est donc plus ou moins choisie et subie. Les couples peuvent aussi se séparer quand ils ne sont pas en accord sur leur parcours de vie, comme le montre l'exemple de cette femme au foyer de 45 ans qui a suivi son mari militaire une deuxième fois en Guyane, alors qu'elle aurait préféré rester avec son emploi en métropole. L'histoire de leur migration se terminera par un retour pour lui à la fin de son contrat, tandis qu'elle restera, seule en Guyane. Les choix ne sont donc pas figés, mais évoluent au gré des expériences personnelles.

Dans le cas contraire une première migration forcée est souvent suivie par une migration volontaire. C'est le cas pour les enfants qui ont été amenés par les parents et qui souvent reviennent pour leur vie adulte si les parents sont partis.

Au-delà d'une imposition ou d'un choix véritable, la possibilité de venir en Guyane se pose plus en terme d'opportunité, comme nous l'avons déjà écrit. De nombreux Métropolitains viennent d'Afrique. Yves, 68 ans, père dans une congrégation de veufs, est arrivé en 1983 repart en 2003 définitivement en métropole, il raconte : *« j'ai sillonné le monde, j'ai fait l'Algérie, le Maroc, la Haute-Volta, le Bénin, l'île de la Réunion et la Guyane, j'ai vécu toute mon enfance en métropole, j'ai commencé à voyager à 18 ans, j'ai vécu onze ans en Afrique du nord, j'ai fait des séjours en France à chaque fois deux ans, j'avais gardé ma maison en métropole... j'étais inspecteur de l'Education Nationale, je rentrais d'Afrique, l'Inspecteur d'Académie de l'époque, un ami, m'avait sollicité pour créer une circonscription à Saint-Laurent... pour la scolarisation des Indiens wayana, je suis veuf depuis 1971 mais j'ai 8 enfants, 6 de ma femme, 2 adoptés du Laos, en 1991, je suis venu puis j'ai pris ma retraite ici, l'évêque m'a confié la mission amérindienne de tous les villages kaliña du secteur »*. Pour la plupart des individus c'est la combinaison de l'opportunité de venir en Guyane et de multiples facteurs qui découlent sur la migration réelle. Peu d'individus arrivent en Guyane sans emploi, sans repères administratifs.

### Conclusion

La migration des Métropolitains est majoritairement volontaire. De façon générale, elle combine l'intérêt pour un style de vie que procure un environnement naturel équatorial, facilement accessible (en tant que territoire français, la certitude d'avoir un travail en Guyane est l'élément fondateur essentiel de la migration pour la grande majorité des individus), l'intérêt pour une certaine qualité de vie envisagée et pour un cadre exotique évoquant le rêve du « voyage ». La majorité des Métropolitains n'a donc pas d'intérêt particulier pour la Guyane.

Trois minorités se profilent : l'une ressent un intérêt particulier pour la Guyane, pour sa société ou son environnement naturel ; une autre vient pour atténuer des problèmes psychologiques ; une dernière révèle l'existence d'un ancrage familial en Guyane.

D'après l'étude de G. Thabouillot (2002 : 108-117), les fonctionnaires sous la colonie viennent en priorité pour le travail, la rémunération, la carrière, l'emploi, l'intérêt du travail (la Guyane reste un pays à découvrir, à défricher, à développer), mais ils viennent aussi pour



des raisons personnelles (familiales, charme du pays, esprit de curiosité, le changement). Finalement, il y a, semble-t-il, beaucoup de ressemblance avec les migrations des Métropolitains du passé, exceptés que le fait que le travail semble aujourd'hui minimisé par rapport à l'envie de changement et le fait que la famille établie en Guyane semble prendre de l'importance.

Précisons, qu'il y a des profils de personnes différents suivant les intentions qui les incitent à venir en Guyane. Chaque individu, qu'il soit homme ou femme, fonctionnaire ou chef d'entreprise, âgé ou jeune peut avoir des intentions diverses de venir. Si chaque Métropolitain se distingue par son histoire personnelle, les Métropolitains se rejoignent par la similitude des raisons qu'ils ont de venir en Guyane : ils ont donc le même visage pour les populations extérieures et se ressemblent en ce sens. Ceci explique en partie le fait que les « Métropolitains » sont un groupe qui se constitue avec le contexte guyanais, il naît dans ce territoire et efface les appartenances précédentes. L'individu a une identité métropolitaine avant d'avoir une identité basque s'il vient de ce lieu ou avant d'être sportif de haut niveau. Les critères qui rapprochent font dominer une identité au-delà des autres et masquent le passé. Si une majorité de Métropolitains adoptent la même démarche, c'est qu'ils partagent des représentations communes de la Guyane avant d'y venir.

## **I-2- Les représentations de la Guyane avant la migration**

L'individu a une connaissance, des images, plus ou moins conscientes de l'environnement dans lequel il projette de se rendre. Nous nous sommes demandés si une image collective circulait parmi les individus, qui ainsi les placerait dans une attitude commune ou s'ils avaient différentes représentations qui induiraient différentes attitudes.

Mais regardons en premier lieu comment se construisent les représentations sur la Guyane, tandis que l'individu n'est pas encore sur le territoire. On pourrait penser que les images sur la Guyane découleraient de l'histoire que l'on a appris à l'école. Pourtant, les individus ne parlent jamais de leur éducation scolaire, il semblerait que ce que l'on apprend à l'école en métropole sur les Dom-Tom soit assez limité. L'acquisition des images se fait par trois moyens principaux : la documentation, les relations personnelles et l'expérience. Nous sommes proches des trois sources de création des représentations que cite Pascal Moliner,

psychosociologue : « les expériences et les observations du sujet (j'ai vu, j'ai fait), les communications auxquelles il s'est exposé (j'ai entendu, on m'a dit) et les croyances qu'il a lui-même élaborées (je pense, je crois) » (1996 : 53-54).

La documentation est constituée de différents supports : les guides touristiques, les sites Internet (site Web des Métros et autres sites), les affiches publicitaires, les reportages vidéo... Virginie, 35 ans, enseignante, qui se réfère à la Guyane comme territoire de l'Amérique Latine dit : « j'ai lu beaucoup d'auteurs latinos ». Suzanne, 50 ans, femme au foyer, se réfère aux reportages qui passent à la télévision : « il y a eu une profusion d'émissions sur la Guyane : on a vu la pêche, l'orpaillage, les Amérindiens, les gens du fleuve, les araignées, j'ai eu moins peur des araignées en voyant les reportages ». Maxime, 47 ans, enseignant, s'est informé par les journaux : « j'ai lu deux articles du Monde : l'un sur l'orpaillage et l'autre sur le far-west et Jean Béna... je savais qu'il y avait eu le baigne à Cayenne, que la forêt n'était pas accueillante, qu'il y avait le CSG à Kourou... j'avais aussi l'image d'un confetti de l'empire français et celle des indépendantistes. Un maître de conférence m'a donné des articles de Rot Kozé et sur le parc naturel, je lisais que les écologistes négligent les problèmes amérindiens ».

Bruno, 35 ans, directeur d'une école à Apatou, montre que cette documentation est sciemment recherchée : « on pensait voyager en Amérique du sud, on connaissait Kourou et la fusée, on en disait du mal, « y a rien à faire », mais c'était l'aventure, on avait acheté l'annuaire et pris un abonnement à France Guyane ». Jacques a aussi pris l'initiative de se documenter : « on m'avait décrit un portrait très noir, tout était mauvais... mais je me suis renseigné ». Au contraire, la documentation de Aude, 30 ans, psychologue scolaire, est non recherchée : « on m'avait envoyé la carte postale des Amérindiens à côté de la fusée, c'était ma seule image avec la forêt, mais je n'en avais aucune en gros ». De nombreux Métropolitains se documentent une fois qu'ils savent qu'ils vont partir en métropole. A ce moment, les sites Internet concernant la Guyane sont très visités : les sites officiels (Préfecture, Région) mais aussi les sites personnels et notamment tous les petits sites créés par les Métropolitains sur leur vie en Guyane. Nous détaillerons cette construction de supports documentaires plus loin. Dans tous les cas, les images peuvent être le résultat d'une recherche de l'individu ou de l'action du hasard.

Les relations individuelles sont aussi sources d'images : ces dernières circulent librement dans les conversations. Mais les Métropolitains qui savent qu'ils vont venir en Guyane mobilisent leurs relations personnelles pour obtenir des informations et le cas échéant une solidarité qui se concrétisera par un accueil sur ce territoire lointain. Il est possible que des individus soient

en contact avec d'autres individus qui ont fait un séjour en Guyane : ces individus font parfois partie du réseau amical ou familial, ils sont aussi parfois des inconnus. Laure, 25 ans, institutrice, explique : *« je n'avais aucune image, sauf mon oncle qui avait travaillé au CSG, il m'avait parlé de Kourou, je savais que c'était un DOM en Amérique du sud. Les gens m'ont parlé de l'insécurité, du palu, des animaux, les gens te montent un cinéma, beaucoup de gens disent la Guyane c'est le bagne »*. Marc, 32 ans, instituteur à Apatou, montre l'influence des images de son ami sur ses propres représentations : *« j'avais de mauvaises images, les maladies, les animaux méchants, mais un copain m'a dit c'est vraiment génial, c'est cosmopolite, c'est pour ça que je suis venu »*. Ces individus transmettent parfois déjà des images sur la place d'un Métropolitain dans la société, Aurélie, 25 ans, infirmière, en a été l'objet : *« je voyais la forêt, l'Amazonie, les militaires, qui sont là pour baiser, les serpents, quelqu'un qui travaillait au CSG disait que c'était difficile de s'intégrer entre autochtones et Métro »*.

Les individus qui sont allés en Guyane renvoient une image largement positive de ce territoire contrairement à ceux qui n'y sont jamais allés. Ainsi, les Métropolitains de retour en métropole deviennent des ambassadeurs du département et contribuent à la dynamique de la migration en transmettant cette image positive. Beaucoup sont finalement venus parce qu'ils ont entendu parler de la Guyane en termes positifs par des relations plus ou moins proches.

Fabrice, 29 ans, officier de la Marine nationale, nous livre la pensée qui a précédé son départ : *« c'était une catastrophe, j'avais deux visions : le bagne et la forêt amazonienne, puis celle plus positive acquise dans la marine où j'ai vu 43 pays en 3 ans et j'avais fait une escale aux îles du Salut lors d'un passage en Amérique du sud, ça relativise ce que les gens disent, tous les gens qui sont venus, sont contents, mon prédécesseur voulait rester, sauf ceux qui restent trois mois outre-mer est toujours super, mais c'est la moins bonne parce que la paye est moins bonne, en premier choix on demande l'Afrique, en deuxième Tahiti et après la Nouvelle-Calédonie »*. Enfin, de façon plus marginale, l'expérience dans d'autres territoires outre-mer permet de se former des images sur le territoire guyanais. Jean, 45 ans, médecin, exprime cette idée : *« je savais que c'était vert et humide, qu'il y avait des Créoles et des Amérindiens parce que j'ai fait un externat aux Antilles »*. Des individus qui viennent d'Afrique se représentent l'environnement équatorial et un certain niveau de développement.

« Quelles images aviez-vous avant de venir en Guyane? ». Nous formulons une typologie des représentations collectives des Métropolitains à partir des réponses suscitées par l'entretien et notamment cette question.

Peu d'individus ont des images très précises de la Guyane. Seul un individu, Cyril, 55 ans, agriculteur, a fait une école spécifique sur l'outre-mer et a donc étudié les caractéristiques sociales, économiques et environnementales du pays : *« j'étais plus informé que la plupart des gens puisque j'ai fait l'école d'outre-mer et je m'étais beaucoup renseigné d'autant plus que je voulais m'installer : c'était la forêt vierge, un pays plus ou moins abandonné, une population restreinte, une succession historique d'échecs, beaucoup était à faire »*. Sa connaissance de la Guyane prépare un projet matériel singulier. Ses images sont donc précises et rationnelles en fonction de son objectif.

L'essentiel des Métropolitains vient avec quelques images plus ou moins floues de l'endroit dans lequel ils se rendent. Ainsi, ce sont 23 individus qui nous disent en premier lieu qu'ils n'avaient aucune image de la Guyane, comme le montre Jules, 35 ans, contrôleur à la Poste : *« je n'avais aucune image, la fusée peut-être, je n'avais aucun intérêt pour la Guyane et je n'avais jamais voyagé avant. »*. Ces individus ne savaient ni où elle se trouvait, ni ce qui s'y passait. 15 individus restent sur cette position pendant tout l'entretien, ils ne nous donneront effectivement aucune image au fil de leur discours. Ces individus viennent donc dans un endroit dont ils n'ont pas entendu parler, dont ils ne se sont formés aucune représentation. Cette population représente plus de 20 % de l'échantillon, ce qui n'est pas négligeable. Ce ne sont pas des représentations positives qui attirent l'individu mais d'autres raisons que l'on a formulées dans la partie précédente.

1/3 de ceux qui disent n'avoir aucune image nous livrent pourtant petit à petit des représentations qu'ils avaient en fait avant de venir et dont ils ne sont pas toujours conscients. Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, est venu directement de la Guadeloupe où il est né et y était depuis 14 ans, il n'avait pas envie d'en partir, il n'avait aucune image précise mais pourtant savait qu'il retrouverait des Créoles et la langue créole.

Deux grands thèmes regroupent les images librement émises : l'environnement naturel et la société.

**Tableau 7 : Les représentations sur la Guyane avant d'y venir (d'après notre enquête de 2003)**

Pourcentages d'individus ayant ces représentations	
<b>• La Guyane comme espace naturel</b>	
L'environnement naturel : la forêt, les « bêtes »	41 %
La situation géographique : en Amérique du sud, en Amazonie, loin, l' « aventure »	36 %
<b>• La Guyane comme société</b>	
La société guyanaise : sous-développée, tranquille, multiculturelle	42 %
Des notions historiques : le baigne	20 %

## **I-2-a- La Guyane comme environnement naturel**

### La situation géographique : en Amérique du sud, en Amazonie

Plus du tiers (36 %) des individus de notre échantillon se représentent la situation géographique de la Guyane. Viviane, 50 ans, employée de la Poste, pensait que c'était une île, parce qu'elle entendait toujours parler de « l'île de Cayenne ». Mis à part cette fausse représentation, deux autres reviennent systématiquement. 17 individus se représentent la Guyane en Amérique du sud. Pierre, 45 ans, enseignant à Saint-Laurent, témoigne : « *je savais que c'était en Amérique du sud, qu'il y avait Ariane, mais je voulais avant tout retrouver l'Afrique* ». Ils associent donc la Guyane aux représentations qu'ils ont des autres pays d'Amérique du Sud ou de pays similaires au niveau du développement. Certains sont, comme on l'a vu, venus en Guyane pour se rapprocher de l'Amérique du sud, parce qu'ils ne pouvaient pas y accéder autrement. 18 Métropolitains pensent aussi à l' « Amazonie ». Il y a donc l'idée d'un repérage géographique mais surtout celle d'un environnement naturel spécifique. Le repérage géographique s'associe à la nature de l'environnement.

La position géographique est une distance avec la métropole, un sentiment d'éloignement. Pour Isabelle, 27 ans, ingénieur au CSG, la Guyane est avant tout lointaine : « *je n'avais aucune image avant de partir, je cherchais du travail, j'avais envie de partir loin de la France, j'ai vu une annonce sur Arianespace<sup>63</sup> et la Guyane, ça a été rapide, le 1<sup>er</sup> Août j'étais embauchée, le 10 j'étais en Guyane* ». Audrey, 38 ans, directrice d'une association pour enfants, recherche cette distance géographique : « *j'avais peut-être l'image de l'enfer vert, mais pas d'image très précise ni en bien ni en mal, c'était une distance suffisante entre Lyon et moi que j'avais envie de mettre et ça m'était facilité par des gens que je connaissais ici qui m'ont accueillie* ». Les représentations sont donc directement impliquées dans la mise en œuvre du projet migratoire, car elles définissent la possibilité de la Guyane de convenir, comme cible définie, à des objectifs personnels.

L'éloignement est synonyme d'exotisme pour beaucoup, rappelons que le premier motif de la venue des Métropolitains est justement la volonté de changer de quotidien. Stéphanie, 45 ans, femme au foyer, attend cet exotisme dans la diversité culturelle de la population : « *j'espérais trouver un dépaysement total dans un département français, riche en diversité* ». Cet exotisme est caractéristique d'un changement de cadre. La Guyane est un territoire à l'étranger ou étranger

---

<sup>63</sup> Arianespace est l'une des entreprises faisant partie du Centre Spatial Guyanais

à la métropole. Walter, 55 ans, artisan potier, est venu il y a 25 ans comme ingénieur au CNES : « pour moi, c'était l'Amérique du sud, l'Amazonie, l'étranger, la mer et les vagues ».

Ces images relatives à l'éloignement, à l'exotisme, au dépaysement sont induites dans une grande majorité de discours. Josette, 45 ans, infirmière à l'hôpital de Saint-Laurent depuis 7 ans, formule cette idée : « pour nous c'était l'aventure, on habitait en Haute-Savoie, on n'avait jamais voyagé ». Jean-Claude, 52 ans, pharmacien, établi en Guyane depuis 22 ans, dit aussi : « c'était un pays qui avait des possibilités de développement, un pays pour un jeune, un pays d'aventure ». Pour Mathilde, 32 ans, enseignante à Cayenne, la Guyane s'associe à une période de transition dans sa vie, l'aventure est autant celle d'un nouveau territoire que celle d'une nouvelle vie avec son conjoint : « c'était un peu l'aventure, l'humidité, la mer boueuse, la forêt amazonienne : ce dont je rêvais quand j'étais petite... on allait construire notre vie, c'était super, en Guyane ou ailleurs, on faisait notre couple... je me rappelle cette chanson d'Higelin, assez lancinante, un peu gris, avec ces images du baigneur... une collègue de travail m'avait parlé de la Guyane où son frère habitait depuis 9 ans, il aimait beaucoup la nature ».

### L'environnement naturel : entre hostilité et attirance

Le thème qui revient le plus est celui de l'environnement naturel. 41 % des individus se représentent la nature avant de venir en Guyane. Parmi eux, 53 % ont des images fortement positives et 20 % seulement ont des images uniquement négatives. Le mythe de la forêt hostile n'est donc plus aussi tenace dans l'esprit des individus que ce que l'histoire aurait pu le présumer. Il nous semble que ces images positives viennent en grande partie de la transmission qu'en font les Métropolitains, de retour en métropole ou encore installés en Guyane. L'image de « l'enfer vert » persiste pourtant chez trois individus .

Les femmes se représentent plus la nature que les hommes<sup>64</sup> et c'est sûrement parce qu'elles l'appréhendent : elles sont plus angoissées à ce propos. 1/3 d'entre elles ont une vision négative de la nature, peur des animaux, de la forêt, elles viennent avec une certaine appréhension. Florence, 32 ans, enseignante à Cayenne, donne sa vision : « j'avais une très mauvaise image, à part ma copine qui était ici et m'en disait du bien, je voyais le baigneur, les moustiques, la chaleur étouffante, la pauvreté, pas du tout ce que je voulais, j'avais une certaine appréhension de trouver une vie difficile ». Clotilde, 40 ans, militaire officier, dit aussi : « je voyais beaucoup de verdure, de l'eau, mais pas de magasins, la chaleur, rien à faire et les moustiques ». Alexandra, 60 ans, femme au foyer,

---

<sup>64</sup> 46 % des femmes se représentent la nature contre 35 % des hommes

raconte : *« on voyait les bêtes, les serpents, les mygales, mais on avait un contact avec une personne ici qui nous a dit « c'est tranquille, y a pas de vols », ça nous a rassuré ».*

Dans les représentations négatives, le climat apparaît comme redouté, reste des représentations transmises par l'histoire qui associent le climat humide aux maladies incurables : le ciel est brumeux, couvert, humide (1 individu), la chaleur est oppressante (8 individus). 3 individus savent que la mer est boueuse : l'un s'en plaint, les deux autres sont plutôt contents que l'environnement ne soit pas de nature à attirer les touristes. Ils ne voudraient pas vivre dans un territoire qui serait envahi par les touristes.

Il faut remarquer que nombreux sont les Métropolitains qui viennent avec une appréhension plus ou moins grande sur ce qu'ils vont vivre. Les représentations qui circulent sur la Guyane sont empreintes de connotations négatives. Laure témoigne : *« quand j'ai pris la décision de partir j'ai eu plein de conseils. On m'a dit qu'il y avait de gros problèmes d'insécurité, qu'il ne fallait pas sortir toute seule, qu'on ne pouvait rien faire, j'avais une grosse peur du palu, mais ça, moi, j'ai eu de la chance de tomber sur un médecin qui connaissait à Poitiers quand je suis allée faire le vaccin pour la fièvre jaune, tous les médecins que j'avais vu avant m'avaient dit « faudra que vous preniez le Lariam tout le temps où vous y serez » et ce médecin là m'a dit non surtout pas, lui il m'a rassuré, lui il m'a dit vous verrez la Guyane tout le littoral ne craint rien, les fleuves ça dépend des endroits où vous avez l'intention d'aller, si vous y allez en vacances il faudra faire quelque chose mais de toute façon si vous avez l'intention d'y rester longtemps il faut pas, faut rien prendre. Bon évidemment les moustiques, les araignées, enfin tout ce qui est animaux, les gens te montent un cinéma à ce niveau là, c'est assez incroyable et puis y a quand même les gens qui te disent, la Guyane c'est le baigne, dans tous les sens du terme, ça c'est incroyable ».*

Mais il y a plus d'images positives sur l'environnement. Ce sont ses composantes qui attirent : 21 individus parlent de la forêt, 11 des animaux, 1 des fleurs, 1 autre des fleuves. Ce sont également les caractéristiques du climat pour certains. Henri, 38 ans, responsable d'une association, adore les pluies guyanaises : *« j'avais les images d'un rythme de vie différent, du climat, c'est ce que je préfère ici, j'adore la pluie, la verdure, les choses qu'on entend en métropole sont complètement fausses, j'adore la chaleur humide ».* Cyrielle, 30 ans, enseignante, montre comment plusieurs images se combinent : *« Je voyais la forêt, les animaux, plein de fleurs, la découverte, je n'avais aucunes idées sur les populations, les Amérindiens peut-être et Ariane peut-être ».*

## **I-2-b- La Guyane comme société**

### Des notions historiques : le bagne

Les images concernant la société sont moindres et celles concernant l'histoire sont quasiment nulles. Quelques Métropolitains avaient de vagues notions. 9 individus parlent des bagnards, un de Papillon, 2 individus évoquent les îles du Salut. La mémoire des Métropolitains se rappelle de cette période et occulte complètement les autres, comme celle de l'esclavage. C'est en général par l'intermédiaire d'un film ou de documentaires que les individus se sont formés ces images. Mais les Métropolitains qui situent la Guyane dans son histoire sont rares.

### La société guyanaise : sous-développée, tranquille, multiculturelle

Moins de la moitié des individus (42 %) se représentent la société avec des images variées. La Guyane est un territoire en développement (8 individus) : « Un pays où tout ou presque reste à faire » d'après l'expression de R. Vignon (1948). Nicolas, 45 ans, est arrivé en Guyane il y a 15 ans, à la suite de la proposition d'un poste d'architecte qui avait pour mission de bâtir la ville de Kourou : « *je voyais la forêt amazonienne, le poumon de la planète, un potentiel extraordinaire, tout était à bâtir, j'étais grisé par le développement, je voulais contribuer à l'évolution de ce pays, j'avais aussi l'image de l'enfer vert, ça m'excitait au plus haut point* ». Mathieu, 56 ans, est venu pour travailler comme inspecteur de l'Education Nationale : « *je connaissais Ariane, la forêt, les bêtes, mais j'avais surtout des idées sur le métier, tout était à faire, à défricher, je voulais m'investir énormément, j'ai lu de nombreux documents montrant qu'il y avait beaucoup de retard...* ». Cette idée de développement n'est donc pas une image négative qui se transformerait en une appréhension. Le sous-développement de la Guyane est souvent associé à un défi chez les hommes. Chez les femmes par contre, il reste, le plus souvent, un handicap (pas de magasins, pas de parc pour les enfants, pas de soins médicaux). 2 individus relèvent la médiocrité du niveau sanitaire. Paul, 50 ans, directeur d'une école à Kourou, parle du retard en matière de pédagogie : « *je suis arrivé il y a six ans, pourtant j'avais l'impression d'être 20 ans en arrière dans le domaine de la pédagogie* ».

Comme exception à la majorité, Aline, 55 ans, chef d'entreprise, qui venait d'Afrique, est venue en pensant à la Guyane comme un pays trop développé et avait entendu parler de Kourou comme d'une ville nouvelle. Charles, 55 ans, enseignant, arrivé dans un village du littoral, est surpris parce que la réalité ne correspond pas aux images qu'il avait : « *c'était la première fois que je voyais des Amérindiens en voiture* ».



Le sous-développement du territoire est marqué par cette image opposant la culture des Amérindiens et la culture ultra perfectionnée de la base spatiale. Cette image est bien illustrée par une carte postale où sont mis côte à côte une fusée et un Amérindien en Kalimbé (pagne cache-sexe rouge qui est l'unique habit de l'individu). Aude, 30 ans, psychologue scolaire n'avait que cette image en tête puisque son père qui habitait en Guyane lui avait envoyé cette carte postale. Ces images ne sont pas forcément teintées d'a priori négatifs et renvoient à une diversité, un exotisme attrayant.

11 individus associaient la Guyane à la fusée Ariane. Il faut dire que les médias français parlent de la Guyane surtout à l'occasion du lancement de satellites. Le faible développement est un aspect positif quand il est vu comme la condition de la tranquillité de l'endroit. La Guyane comme « un petit coin tranquille » (5 individus), où il y a peu de population (3 individus) attire. Certains individus fuient le rythme et le style de vie occidentaux. Gilles, 65 ans, enseignant, arrivé il y a 37 ans, est dans ce cas : *« je cherchais un petit coin tranquille, très calme, reculé et j'avais envie d'exotisme »*. Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, décrit ce qu'il attendait de la Guyane : *« ça correspondait à mon état d'esprit, c'était un petit pays, les habitants sont peu nombreux... »*. Cette image semble de plus en plus présente, surtout chez des individus qui remettent en question l'organisation du monde qui dépend du marché économique et de la course vers les biens de consommation. Ces « alter-mondialiste » recherchent une vie plus simple, moins dépendante de ce système qu'ils jugent nuisible, superficiel, stressant et qui les rend malheureux. La Guyane est alors une respiration, un autre style de vie qui leur permet d'atteindre un bonheur certain. Ces images, qui concernent 19 % des individus imaginant la société, renvoient à une qualité de vie ne reposant pas sur l'accumulation de biens économiques mais sur un style de vie.

Seulement 16 % des individus se représentent la société comme une société multiethnique. Des chercheurs viennent parce qu'ils connaissent la composition sociale de la Guyane. Charles, 55 ans, enseignant, était déjà informé, de par son expérience personnelle dans un pays où il côtoyait des Amérindiens, sur cette partie de la population : *« je connaissais les plantes médicinales, l'histoire des populations amazoniennes, mais je pensais que les Créoles formaient un ensemble »*. D'autres ont vu des reportages. Mais peu d'individus connaissent réellement la composition ethnique de la Guyane : 4 individus parlent des Amérindiens, 2 citent les Noirs marrons. Cette particularité si elle est centrale, est positive puisqu'elle est la source de connaissances nouvelles et d'exotisme.

Quelques images ne sont que peu récurrentes. Deux individus avaient l'image d'un site isolé : l'un est un médecin venu travailler directement en dispensaire, l'autre un agriculteur qui avait étudié la Guyane en pensant s'y implanter. Quelques personnes n'avaient comme représentations que celles qu'elles associaient aux personnes originaires de Guyane qu'elles connaissaient. Julia, 29 ans, insitutrice, est venue en Guyane en partie pour rejoindre ses deux meilleures amies, l'une créole, l'autre métropolitaine, avec lesquelles elle a fait ses études en métropole : *« c'était le pays de ma meilleure amie, je n'avais aucune image, je connaissais les gens qui y habitaient par mon amie plus que le pays lui-même, je ne savais pas localiser la Guyane... j'associais la Guyane à la liberté de la première fois où je quittais ma région, mes parents, j'étais en première, c'était des vacances de rêve... »*.

Peu d'individus ont une image unique de la Guyane avant d'y venir. Un chercheur est venu en Guyane uniquement pour l'intérêt naturel, il ne donne donc que cette image. Certains se fixent uniquement sur la nature ou la société ou sur les conditions de vie. Aline, 55 ans, chef d'entreprise, dit : *« je ne voyais que Kourou »*. Mais en général, on assiste plutôt à l'articulation de plusieurs images dans la pensée d'un individu. Véronique, chercheur en biologie au barrage de Petit-Saut, nous donne sa vision : *« je ne connaissais pas particulièrement la Guyane mais je me suis renseignée, j'avais envie de voyager, en DEA on nous a fait part de cette thèse sur le Sinnamary, le prof connaissait bien, il avait une bonne image, je n'aurais pas été dans un endroit politiquement instable, ça avait l'air bien socialement et au niveau nature c'était idéal »*. Il peut y avoir des visions très idylliques ou très réalistes de la Guyane suivant le niveau d'information de chacun. Les représentations sont globalement plutôt positives ou plutôt négatives pour un individu : elles sont nuancées puisque aucune image négative n'est assez forte pour empêcher la venue d'un individu présent en Guyane.

Les individus de la fonction publique ont plus d'images, en général, sur la nature comme sur la société<sup>65</sup>, que les gens du privé. Ceci s'explique par la différence de nature de leur emploi. Les gens du public savent qu'ils vont trouver le même emploi que celui qu'ils occupaient en métropole (ou connaissent exactement l'emploi qu'ils auront) et n'ont pas à s'inquiéter de la fragilité de leur emploi. Ils ont par ailleurs moins d'images négatives et plus d'images positives. Les gens du privé sont plus préoccupés par leur emploi. On remarque qu'ils se représentent par contre plus un aspect de la société, le développement de celle-ci. Ils ont tout intérêt à se renseigner sur la société dans laquelle ils vont travailler, leur travail dépendant

---

<sup>65</sup> En observant les profils individuels, on se rend compte que les individus de la fonction publique se représentent bien plus la société (60 %) que ceux du privé (21 %).

directement de celle-ci (commerçants, agriculteurs, artisans...) <sup>66</sup>. En proportion les gens de la fonction publique ont plus de représentations sur l'aspect multiculturel de la société et moins sur le développement. Complétons la réflexion sur le projet migratoire en nous intéressant à l'idée que les individus se font de leur inscription dans les espaces, dans l'espace guyanais.

### **I-3- Intention d'implantation dans l'espace guyanais**

Au moment de l'élaboration du projet, les individus se placent dans une posture définitive ou ouverte sur le temps qu'ils comptent passer en Guyane. Voyons ici quelles sont les intentions des individus en effectuant cette migration : s'installer, rester un temps et combien de temps, revenir dans son lieu d'origine de toute façon ou être dans l'expectative.

**Tableau 8 : Intentions sur la durée du séjour à l'arrivée en Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

		Pourcentages d'individus
• Susceptibles de rester	Pensant s'implanter de façon définitive	8 %
	Ne sachant pas s'ils resteront ou pas, sans avoir forcément l'idée du retour	30 %
• Susceptibles d'être de passage	Ne sachant pas exactement le temps qu'ils passeront en Guyane mais ayant l'idée de retour	25 %
	Pensant repartir au bout d'un temps précis	30 %

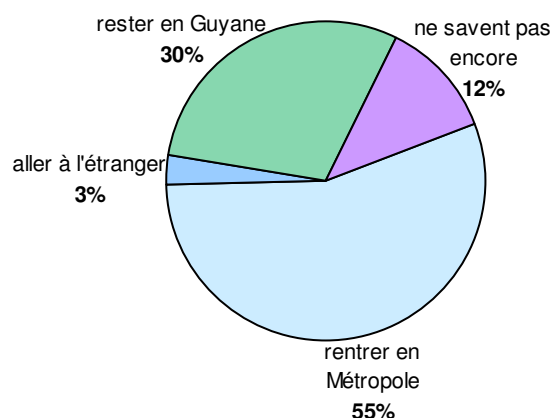
En fin de compte, on s'aperçoit qu'une majorité de la population, près de 60 %, est strictement de passage, c'est-à-dire qu'elle réside sur le territoire guyanais tout en restant dans une posture temporaire. Une minorité vient avec la ferme intention de s'implanter. Et une part de la population, non négligeable, vient sans projet fixe, l'individu navigue à vue suivant les opportunités, il ne se projette que peu dans le temps. Il y a donc trois types de migrants, même si individuellement le projet migratoire peut être remis en question par les aléas de la vie qui feront changer l'individu de destinée. La population métropolitaine correspond à la typologie élaborée par B. Cherubini sur les migrants. Il y aurait trois types de migrants : ceux qui sont de passage, les installés temporaires (provisoires stabilisés) et les migrants définitifs. La population métropolitaine est en majorité de passage, dans son esprit comme dans la réalité.

<sup>66</sup> 3 des 6 individus dans la catégorie « artisan, commerçant, chef d'entreprise » ont des représentations de la société basées uniquement sur le développement. Les « ouvriers » sont ceux qui ont le moins de représentations de la société guyanaise, ils viennent pour le travail et non pour le contexte social. Enfin, un retraité est venu, 35 ans en arrière, avec la représentation de la tranquillité de la société : il est resté en partie pour celle-ci.

Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE, est en Guyane depuis 23 ans, mais il a toujours su qu'il rentrerait un jour. Ceci est aussi le cas de Viviane en Guyane depuis 11 ans. Nous avons également rencontré des commerçants qui avaient monté leur affaire il y a 35 ans et qui repartaient en 2003 en métropole après avoir liquidé leur commerce.

Les individus conservent-ils leur attitude d'inscription dans le territoire quand ils vivent le territoire ? Au moment de l'entretien, nous avons demandé aux individus quelles étaient leurs intentions futures. Ceux qui partent sont toujours près de 60 % et il reste 10 % d'indécis. Mais on remarque aussi que ce sont 30 % d'entre eux qui désirent rester définitivement en Guyane dévoilant un ancrage. Les attitudes ont donc perceptiblement évolué par rapport au projet migratoire initial. Comme Jacques, des militaires en contrat à durée déterminée changent de métier et s'installent, d'autres repartent tandis qu'ils avaient l'intention de rester. Les parcours individuels sont donc évolutifs en fonction du vécu de chacun.

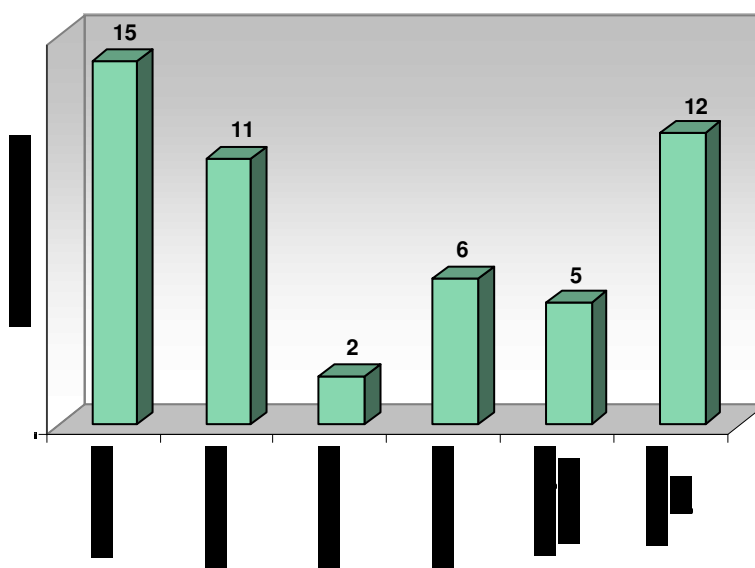
**Graphique 25 : Intention de résidence géographique pour les Métropolitains de l'échantillon au moment de l'entretien (d'après notre enquête de 2003)**



Parmi ceux qui veulent partir ou ne savent pas : 30 % projettent de passer un an de plus en Guyane, 21 % deux ans de plus, 4 % trois ans de plus, 12 % quatre ans de plus, 10 % plus de quatre ans et 23 % ne savent pas. Donc presque 70 % d'entre eux resteront moins de 5 ans.

Parmi ceux qui rentreront sur le long terme en métropole, 25 parlent de passer par un autre territoire avant leur retour. Ainsi, 17 envisagent de passer un moment à l'étranger et 8 dans d'autres DOM TOM (3 individus parlent de l'étranger et des DOM TOM suivant les opportunités qu'ils auront). Ces individus sont typiquement des voyageurs, des gens passionnés par le changement et profitant de la qualité de vie des territoires.

**Graphique 26 : Intentions de séjour en Guyane pour les Métropolitains interrogés qui désirent partir à terme (d'après notre enquête de 2003)**



## Conclusion du chapitre

Les Métropolitains viennent en Guyane avant tout pour changer de cadre de vie, pour mettre de l'exotisme dans leur quotidien. Mais ils viennent aussi parce que la Guyane leur permet d'avoir un emploi et donc de conserver voire d'améliorer une certaine qualité de vie. D'autres raisons, moins décisives, entrent dans la migration : le regroupement familial ou relationnel, les problèmes familiaux et psychologiques, la rupture avec la métropole ou l'intérêt pour la Guyane.

La Guyane est avant tout vraiment méconnue des Métropolitains, qui y associent spontanément des images négatives. Mais cette image est réévaluée par la transmission d'images positives par des individus qui y ont passé une partie de leur vie, ce qui permet la migration. Il n'y a pas d'intérêt spécifique pour la Guyane, les images sont très floues. Ceci est d'autant plus vrai quand on aborde les images sur l'histoire guyanaise. Les individus viennent dans un territoire a-historique pour eux, ce qui les place directement en décalage avec la population locale imprégnée de ce fond culturel commun. Les images sont relatives à des sentiments : l'envie d'exotisme, d'éloignement, d'aventure, de développer, de tranquillité. Autant d'éléments qui peuvent contribuer à la qualité de vie recherchée. Enfin, le projet migratoire reste pour la majorité un passage. Une minorité vient en pensant s'installer, mais l'expérience en Guyane semble pousser plus d'individus à finalement y rester.

## **Chapitre II. ESPACE PRIVE : HABITATS**

L'espace habité est le premier espace investi par la personne quand elle migre : il lui faut trouver un endroit pour passer la première nuit. L'habitat est le lieu de l'intimité, le « chez-soi ». L'individu y inscrit son identité. Son étude peut révéler cette identité. Nous allons voir comment se localisent les habitats, quels sont, en premier lieu, les déterminants, mais aussi les stratégies individuelles qui mènent à leur accès. Nous présenterons ensuite les manières d'habiter des Métropolitains.

### **II-1- Entre regroupement et dispersion : pas de territoire ethnique de l'habiter métropolitain**

Comme l'écrit G.-H. de Radkowski (2002), anthropologue qui s'est consacré à l'étude de la ville et de l'habitat en général, *habiter* signifie premièrement « être localisé ». « L'habitat constitue donc essentiellement le lieu de la présence » (2002 : 31). Selon Maïté Clavel, l'habiter « associe le désir d'une demeure, les manières multiples d'habiter un lieu et le rêve de s'approprier le monde à partir de ce lieu » (2002 : 20). L'analyse des données de l'INSEE sur la répartition des Métropolitains dans l'espace nous a informé sur leur tendance à se concentrer sur des zones particulières. Il y a un regroupement certain, une fragmentation (Navez-Bouchanine) de l'espace suivant les classes sociales et les groupes culturels. Selon B. Cherubini (1986), la ville est scindée suivant des lignes de différenciation sociale. Les Métropolitains sont repérables dans les zones urbaines, comme dans les petits villages isolés.

Le fait que la ville soit occupée différemment par les groupes sociaux n'a rien de spécifique à la Guyane. De nombreux auteurs spécialisés dans la sociologie urbaine ont remarqué que toute ville forme une partition de groupes. F. Madoré parle du concept de *hiérarchie socio-spatiale*, en précisant que « toutes les études portant sur la division sociale des villes françaises révèlent combien l'espace urbain dessine avec une étonnante précision la hiérarchie sociale » (2004 : 41). De la même façon, Nicole Tabard écrit : « la hiérarchie sociale est la

dimension structurante du territoire, celle qui induit la hiérarchie spatiale la plus marquée des catégories sociales et des activités économiques » (1993 : 151). La répartition spatiale se fait donc avant tout par rapport aux revenus économiques des individus. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (1989) se sont intéressés à la géographie résidentielle de l'élite sociale parisienne. Ils concluent que plus on monte dans l'échelle sociale, plus l'aire de résidence est restreinte. Nous ne sommes donc pas étonnés de retrouver un certain regroupement des Métropolitains dans l'espace.

A ce premier facteur économique, s'ajoute celui de la similarité culturelle, comme l'ont montré les sociologues de l'Ecole de Chicago et notamment R. E. Park (1967). Cet auteur parlait *d'aires naturelles* pour définir la manière dont les immigrants avaient tendance, à Chicago, à se retrouver dans des quartiers ethniques. Ainsi, les villes américaines étaient à l'image de la mosaïque. Dans des études plus récentes portant sur un quartier de la région parisienne, Belleville, Patrick Simon (2000) parle de *fragmentation ethnique*.

On ne parlera pas de ségrégation sociale, dans la mesure où, comme l'écrit Y. Grafmeyer, elle « doit être considérée à la fois comme un fait social de mise à distance et comme une séparation physique » (1996 : 38). Or si on peut, dans une certaine mesure penser qu'il y a effectivement une séparation des groupes dans l'espace, celle-ci n'est pas organisée par une mise à distance officielle. La ségrégation suppose une intentionnalité des individus de se séparer, de mettre à distance un groupe qui fait peur, dans un ghetto<sup>67</sup>. Nous allons voir plus loin que la façon dont les Métropolitains choisissent leur habitat n'a que peu à voir avec un raisonnement de ce type.

Pourquoi et comment s'effectue ce regroupement spatial ? La première raison vient de l'uniformité de la population métropolitaine quant à sa position sociale dans la société guyanaise (on l'a vu dans la partie précédente). L'adresse est alors l'un des facteurs de la distinction sociale, comme l'écrivent M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989 : 69). Les Métropolitains sont une classe privilégiée, ce qui implique qu'ils adoptent de mêmes types d'habitat. Les logements offrant de bonnes prestations ne sont pas répandus sur tout l'espace, il y a beaucoup d'habitats insalubres, au centre ville comme dans certains quartiers, ce qui en exclut les Métropolitains. La majorité des Métropolitains étant dans des quartiers résidentiels,

---

<sup>67</sup> Selon la définition de L. Wirth (1980), le ghetto est un espace contraint, ethniquement homogène, socialement hétérogène et soumis à une autorité externe.

ils en ont aussi en majorité des logements résidentiels caractérisés par un haut niveau de prestations : villas, assez grands volumes, climatisation et piscine pour certains. On peut y ajouter un service de ménage assuré à 90 % par des femmes haïtiennes. A ceci se rajoutent également les annexes de l'habitat : les bateaux et canoë-kayak.

Secondement, on le rappelle, l'espace est fragmenté par les ethnies présentes : des espaces sont donc symboliquement identifiables ce qui pourrait influencer les Métropolitains pour ne pas s'y installer<sup>68</sup> (même s'il n'y a pas de législation interdisant l'installation d'un individu de groupe culturel différent). Des quartiers et des communes semblent caractérisés par leur occupation unique d'un groupe culturel. On peut citer en exemple la Charbonnière de Saint-Laurent, qui est habitée par plusieurs groupes culturels businenge ; le village saramaka de Kourou ; les villages amérindiens de Saint-Laurent du Maroni, de Kourou ou de Cayenne ; les villages de Cacao, Javouhey et Rocoucoua qui sont quasi-uniquement habités par des Hmong...

D'autre part, comme on l'a déjà dit, certaines professions leur confèrent parfois des logements de fonction, lieu imposé de la résidence privée. Enfin, le marché immobilier est limité (les individus parlent de la difficulté de trouver quelque chose de correct et d'abordable), ce qui renforce l'utilisation du réseau relationnel pour se procurer un logement et reproduit les lieux d'implantation. Les Métropolitains arrivants se renseignent sur les départs et reprennent les logements laissés. Juin et Septembre sont typiquement les deux moments décisifs de la mobilité résidentielle. Ainsi, le turnover des individus permet le maintien des Métropolitains dans certains logements (nous reprendrons ce thème dans la partie consacrée aux relations sociales).

Regardons les caractéristiques des individus de notre échantillonnage. 52 % des individus interrogés vivent dans un lotissement résidentiel (donc pour la plupart dans des villas ou des appartements de bonnes prestations) qui regroupe des individus de même classe sociale. 7 % vivent dans des résidences plus ou moins fermées, en appartements. 8 % vivent dans des lieux isolés, au milieu de la forêt ou sur des domaines agricoles. Enfin, 33 % vivent dans des quartiers que nous désignerons comme « populaires », parce qu'ils mélangent des populations de niveaux sociaux et des styles d'habitats différents, donc de mélanges ethniques. Donc une

---

<sup>68</sup> Nous traiterons de ce point dans l'analyse de l'occupation des espaces publics



majorité d'individus vit en quartier résidentiel ou plus largement dans un quartier regroupant une même classe sociale. Mais une proportion non négligeable habite dans des quartiers mélangés.

Les diverses recherches mettent aussi l'accent sur le fait qu'il y a aussi, généralement, des situations de mélanges dans tout espace segmenté (Madoré 2004). Il est clair qu'il n'y a pas de réelle uniformité des habitats Métropolitains. L'espace peut être et est aussi investi par tous, ce qui interrogeait Malvy sous la colonie : « Comment se fait-il...qu'il n'y ait pas ici, comme en Algérie, une ville européenne et une médina pour les indigènes ? » (cité dans Vignon 1984 : 303).

Si l'on y regarde de plus près, les lieux habités par les Métropolitains sont d'une grande variété (Annexe 8 : Photographies de différents habitats occupés par des Métropolitains). Ils peuvent être installés dans toutes les communes : dans les grandes agglomérations de Cayenne ou Kourou comme dans les petits villages ou en plein milieu de la forêt. De la même façon, des Métropolitains sont présents dans presque tous les quartiers des trois grandes villes : le centre ville de Cayenne dont la Crique (quartier le plus populaire du centre ville), les banlieues résidentielles de Rémire-Montjoly, les quartiers « haïtiens » tel Mirza ou « brésiliens » tel Cabassou. Seuls les quartiers vraiment monoethniques et quasiment « réservés » comme le village Saramaka à Kourou ou la Charbonnière à Saint-Laurent, n'ont pas, à notre connaissance, de résidant métropolitain. Mais ces quartiers monoethniques ont été créés spécifiquement pour ces populations.

On peut aussi voir une diversité des types d'habitats, allant du carbet en forêt à l'appartement dans un espace clos et sécurisé, en passant par la maison créole, la maison en bois, le bateau ou l'appartement en centre ville. Deux enseignants se sont installés en forêt, non loin de Cayenne, y ont construit leur carbet. Un autre s'est installé au sein du quartier haïtien dans la Cité Eau Lisette, dans un habitat insalubre. A Kourou, une femme vit avec ses deux enfants dans un habitat collectif à caractère social, où ils sont les seuls blancs du quartier. Un Métropolitain habite à Balaté, village amérindien de Saint-Laurent. Les personnes célibataires et jeunes avec des profils particuliers (tels les étudiants, les VAT, les stagiaires de la recherche, les jeunes enseignants ou même les ingénieurs en mission régulière) se trouvent parfois « chez l'habitant », qu'il soit haïtien, créole guyanais ou brésilien. On trouve aussi des habitats attenants à une maison : comme ce couple qui loue un appartement dans l'enceinte

d'une maison familiale créole. Sur notre échantillonnage, 57 % des individus habitent une maison en dur<sup>69</sup>, 33 % sont en appartement en dur<sup>70</sup> et 10 % habitent dans des habitats de bois de style « carbet »<sup>71</sup>. Il y a donc une majorité de maisons indépendantes avec terrasse et piscine, comme dans les données de l'INSEE.

Ainsi, il y a un regroupement certain des habitats métropolitains, mais qui ne conduit pas, à notre sens à un territoire ethnique. On a vu qu'il y avait par contre certains territoires ethniques relatifs aux autres populations. Cela implique-t-il que l'identité métropolitaine se définisse en « creux » comme le stipulait M.-J. Jolivet (2001b) à propos des Créoles guyanais ? C'est-à-dire que l'on attribuerait l'appellation de *Métropolitains* à ceux qui ne sont ni des Businenge, ni des Créoles, ni des Chinois etc.

Après avoir expliqué le regroupement et mis à jour la diversité des situations, tentons d'y trouver une cause logique. Cette diversité des habitats est, selon C. Reginensi (1996), une caractéristique de la composition des habitats de la Guyane et n'est donc pas propre aux Métropolitains. Mais, selon nous, elle permet de penser qu'il y a parmi les Métropolitains des parcours individuels et des adaptations différents.

## **II-2- Les stratégies d'habitat**

A la lecture des discours, il nous est apparu clairement que la grande majorité des Métropolitains usait de stratégies résidentielles en fonction de différents objectifs à atteindre. Le Métropolitain est un homme rationnel. Les individus semblent avoir une marge de liberté certaine. Cette marge de liberté dépend selon Grafmeyer des « ressources de tous ordres qu'ils (les acteurs sociaux) peuvent mobiliser et des contraintes objectives qui délimitent leur champ d'action » (1995 : 67). Dans cette marge de liberté les individus font preuve de stratégies. François Madoré écrit : « nous savons que la notion de stratégie est pertinente, l'acteur dispose de sa part d'initiative dans l'élaboration de sa propre existence » (2004 : 60). L'étude de C. Bonvalet (2003) montre par exemple que les individus mettent en œuvre des stratégies dans leurs relations familiales.

---

<sup>69</sup> Parmi eux, 86 % ont un jardin, 93 % une terrasse, 33 % une piscine.

<sup>70</sup> Parmi eux, 46 % ont une terrasse, 17 % un jardin.

<sup>71</sup> Ils ont tous des terrasses, et 86 % ont un jardin.

Les stratégies sont le canevas d'analyse qui nous permet de faire le lien entre la diversité et l'homogénéité des habitats, entre les trajectoires individuelles et les comportements collectifs. Choix conscient ou plus in-intentionnel, l'acteur oriente son action en fonction d'un but rationnel, de son calcul et de son intérêt. Trois types de stratégies ressortent de la combinaison de neuf paramètres évoqués dans les entretiens. Ces types ne correspondent pas à trois individus plausibles mais plutôt à trois démarches qui peuvent se mélanger, se combiner dans les pratiques d'un individu. Ces stratégies déterminent le lieu de l'habitat, le type d'habitat et la nature de son occupation en tant que propriétaire ou locataire.

Précisons que les stratégies viennent s'ajouter à des éléments extérieurs, comme ceux que nous avons déjà détaillés (classe sociale, logement de fonction...). Par exemple, la commune du lieu de vie est en partie déterminée par le lieu du travail<sup>72</sup>. Un seul cas dans nos entretiens montre aussi une dame qui ne peut accéder à un autre type de logement par rapport à son peu de finances. Mais même dans ces conditions les individus usent de stratégies. L'ouvrage de Navez-Bouchanine (2001) dévoile comment les populations les plus déshéritées utilisent des stratégies résidentielles. Voyons de façon synthétique les neuf paramètres cités par les individus des entretiens.

**Tableau 9 : Paramètres orientant le choix de l'habitat (d'après notre enquête de 2003)**

	Pourcentages d'individus
<b>Qualité de vie</b>	59 %
<b>Argent</b>	51 %
<b>Implication dans le temps</b>	37 %
<b>Aspect pratique</b>	18 %
<b>Sociabilité</b>	12 %
<b>Sécurité</b>	10 %
<b>Tradition</b>	8 %
<b>Confiance en l'avenir de la Guyane</b>	8 %
<b>Projet particulier</b>	5 %

<sup>72</sup> L'installation dans la commune est essentiellement due au lieu du travail de l'individu ou du conjoint (pour 57 individus sur 73). Le lieu de travail est imposé en grande majorité. Il peut être le seul lieu possible, comme dans le cas des militaires, des agriculteurs à qui l'on a attribué un terrain, ou de certaines administrations. Le lieu peut aussi être imposé par le jeu des mutations : c'est le cas des enseignants des écoles mutés la première année après l'obtention de leur concours suivant leur profil personnel et les vœux émis par l'ensemble de la communauté enseignante déterminant des zones d'attraction et des zones évitées (les célibataires débutants, sans points, se retrouvent dans l'Ouest de la Guyane bien moins demandé que la zone de l'île de Cayenne). Le lieu du travail est aussi induit par la spécificité du travail, un médecin désirant travailler en dispensaire sera forcément dans des zones isolées et non dans les grandes zones urbaines. La mobilité géographique à l'intérieur de la Guyane passe par un changement de travail. Du fleuve sur le littoral pour un médecin par exemple, ou inversement du littoral vers le fleuve pour un sortant de l'IUFM. 16 individus ont ainsi bougé pour leur profession. Ce changement de travail est lui-même provoqué par un désir de changer de lieu de vie, de condition de travail ou juste de travail.

Trois stratégies essentielles : une stratégie financière, une stratégie du bien-être et une stratégie d'intégration.

## **II-2-a- La stratégie financière**

Dans une recherche de la maximisation de ses intérêts, l'individu calcule ce qui est le plus avantageux pour lui, en fonction de ses choix de vie. La démarche est de faire des économies, de ne pas dépenser sans réfléchir. Un cas consiste à dépenser le moins d'argent possible dans son habitat guyanais afin de pouvoir investir plus tard en métropole ou ailleurs. On a par exemple un couple d'enseignants en fin de carrière qui habite dans un bungalow en plastique à 300 Euros par mois et ont une petite voiture d'occasion afin d'acheter une maison en Lozère. Dans un autre cas de figure, un homme célibataire, loue un petit appartement afin de pouvoir continuer à rembourser son appartement à Bordeaux que son fils occupe. Du reste, ils ne sont pas nombreux (ici 2 sur 73).

Certains Métropolitains utilisent l'immobilier comme moyen de capitaliser, comme cela pourrait se passer ailleurs. Des Métropolitains investissent dans l'immobilier<sup>73</sup>. Ceux qui repartent prévoient de louer leur bien à l'armée qui place ses agents et s'occupe de tout l'entretien. L'armée assure finalement le rôle d'une agence immobilière pour les particuliers propriétaires, résidant en métropole, qui n'ont pas de frais, pas d'entretien, un moindre suivi et ont la garantie de louer leur bien.

Un deuxième cas consiste à profiter des avantages que procure la situation guyanaise de défiscalisation sur la construction. Certains Métropolitains font le calcul de leurs primes, de la défiscalisation et optent pour la propriété : ils sont dans une logique économique purement rationnelle. Tous les fonctionnaires sont payés 40 % en plus de leur salaire, ce qui est censé correspondre à la cherté de la vie en Guyane et la plupart ont des primes d'éloignement (leur

---

<sup>73</sup> 38 % des individus de notre échantillon sont propriétaires, 22 individus sont propriétaires de maisons, 3 d'appartements et 4 de carbet. Presque 20 % des individus de notre échantillonnage possèdent un patrimoine immobilier mis à part leur habitation principale. Tout en ayant un logement principal de bonne qualité, certains Métropolitains investissent dans un deuxième logement. 5 % des individus ont des carbet en habitats secondaires, soit 4 individus, dont ils sont propriétaires. 3 ont une maison comme habitat principal, 1 un carbet, mais les 4 sont propriétaires de leur résidence principale. 12 % possèdent d'autres biens immobiliers : terrain à bâtir, appartement en location, maison, terrain agricole... Si 6 sont propriétaires de leur habitat principal, 3 en sont locataires, en logement de fonction, ou habitant chez la famille. Enfin, 14 % ont l'intention d'investir prochainement dans l'immobilier : 6 individus dans un logement principal, et 4 individus dans un logement secondaire. Cela ne nous dit pas, pour l'instant si c'est une volonté de s'implanter en Guyane ou si c'est une pratique financière.

centre d'intérêt étant en métropole). La loi prévoit une défiscalisation à 5 % du montant de l'achat pendant 10 ans depuis 2003 (avant cette date la défiscalisation était de 10 % pendant 5 ans). Ce qui est extrêmement intéressant pour des individus qui touchent un salaire indexé jusqu'à 40 %. Le Métropolitain devient propriétaire, il choisit de placer son argent plutôt que de dépenser un loyer à perte (7 individus sont dans ce cas sur les 34).

Sur Kourou, le contexte est particulier. Une partie des travailleurs du CSG sont des « détachés » de la métropole et bénéficient de logement de fonction dont ils ne payent qu'un cinquième du loyer, par exemple 300 Euros tandis que le propriétaire en touche 1 500 euros. Le marché s'est donc envolé. Les Métropolitains résidants ont tout avantage à accéder à la propriété qui est finalement moins chère que la location. L'achat devient parfois plus économique que la location. Ceux-ci investissent et achètent les maisons longtemps détenues par la SIMKO (société immobilière de Kourou qui appartenait au CSG) principal vendeur sur Kourou.

Certains sont en attente d'une situation stable, sont en recherche d'un emploi, attendent des subventions ou la réussite d'un concours. 11 sont en logement de fonction, ils y restent par commodité financière et confort.

Enfin, certains font des économies sur leur lieu de vie pour pouvoir dépenser leur argent dans la découverte de l'environnement (cette stratégie se conjugue avec celle du bien-être à travers l'environnement).

## **II-2-b- La stratégie du bien-être**

L'individu veut profiter de la Guyane. Soit le bien-être dépend de la qualité de l'habitat, soit il se trouve dans la possibilité de découvrir l'espace public. Les Métropolitains recherchent des logements de bonnes prestations : avec terrasse, piscine, climatisation. Cela suppose qu'ils soient adaptés à l'environnement climatique. La qualité est aussi marquée dans la proximité de l'environnement ou de la ville suivant les préférences des individus. 2 individus se définissent comme urbains, Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste, vient de Paris et réside en centre de Cayenne : *« je suis une femme de la ville, une vraie parisienne, il me faut des maisons, des routes, des voitures, des magasins, faut que ça fasse du bruit, je pourrai pas vivre dans une villa »*. L'habitat est essentiel à certains individus qui construisent leur identité autour de lui.

Le côté pratique du logement est aussi un critère de choix du logement afin d'optimiser sa qualité de vie en facilitant l'accès aux endroits clés de la vie quotidienne (lieu de travail, école, commerces, travail, plage...). Un enseignant choisit de vivre dans le quartier de son lieu d'enseignement ; un couple de fonctionnaire choisit un quartier pour la proximité de l'école ; un autre pour celle de la mer ; un couple de militaires réside dans un quartier où d'autres militaires sont, afin de profiter du covoiturage pour les enfants ; d'autres choisissent leur logement en fonction de la proximité des commerces et lieux de travail pour limiter l'achat de voitures. Un individu choisit d'habiter sur Kourou pour la proximité de l'hôpital : il a des problèmes de santé qui nécessitent une prise en charge régulière. Cette raison pourrait se retrouver dans n'importe quelle enquête en métropole.

Le logement correspond aux moyens que peuvent y mettre les Métropolitains, mais surtout qu'ils veulent y mettre. Nombre de Métropolitains (20 sur 37) limitent les dépenses attribuées au logement afin de profiter de leur vie en Guyane, dans d'autres espaces. Ils axent clairement leurs priorités sur d'autres domaines de la vie quotidienne en Guyane (voyages, associations, visites, activités ludiques, carnaval, gain du temps passé à chercher une propriété ou une bonne location) et se désintéressent plus ou moins de l'habitat. Ce sont en particulier des individus assez jeunes (moins de 40 ans).

La recherche de sécurité entre dans cette stratégie. Des femmes célibataires ou des couples dont la femme doit se retrouver souvent seule vont préférer des appartements dans des résidences sécurisées, définies pour leur bonne réputation. D'autres vont envisager un logement sécurisé à la suite de plusieurs cambriolages ou d'une agression (à l'extrême de cette situation des Métropolitains peuvent quitter la Guyane à cause d'une agression). Audrey, 38 ans, directrice d'une association, s'est faite agressée lors d'un cambriolage, elle a déménagé dans un lieu plus sécurisé : *« on n'a pas eu envie de quitter la Guyane mais de changer de maison, d'avoir un truc sécurisé, si y avait eu une tour au 10<sup>ème</sup> étage on l'aurait fait... on a trouvé un rez-de-chaussée dans une petite résidence de classe moyenne, on se sent en sécurité, y a des grilles, c'est le quartier qui fait ça, c'est pas possible de se faire agresser, ça fait une impasse, tout le monde est là, je ne crois pas que les voleurs s'y sentent bien en sécurité !, avant j'étais pas là-dedans, on n'a rien eu, on s'en est bien tiré, mais avec un enfant, les choses deviennent plus concrètes ».*

28 individus disent avoir des grilles (matériel devenu courant en Guyane avec la montée du sentiment d'insécurité lié aux vagues de migrations), ce qui montre que des représentations

sur l'insécurité circulent. L'image que l'on a du quartier est primordiale dans le choix de cet habitat. Peu de Métropolitains ont envie de vivre dans Cayenne centre ville à cause de l'insécurité en premier lieu. Henri dit que tous ses amis qui habitaient au départ en centre ville, se sont tous faits agresser (vol de chaîne, de sac...). Ils ont donc déménagé. D'une autre manière, les gendarmes qui vivent en caserne préfèrent ce type d'habitat pour gérer les enfants. En caserne ces derniers sont libres, protégés, ils vont à l'école ensemble. Cette raison est une intentionnalité de se protéger dans un quartier calme, de se séparer d'une population que l'on pense « à risque ».

Ceux qui viennent en Guyane pour faire aboutir un projet particulier se positionnent entre deux stratégies : celles du bien-être et celle de l'intégration. Un homme fait un choix d'habitat en vue de son projet personnel de créer une communauté artisanale. Un père catholique habite dans une communauté afin de partager la vie de ceux qu'il veut aider. Un enseignant est venu s'installer en forêt pour faire l'élevage des tortues. Un autre individu monte une auberge d'accueil. Autant de projets qui conditionnent le lieu d'habitat.

### **II-2-c- La stratégie d'intégration**

L'individu vise à s'intégrer dans la société d'accueil et utilise l'habitat comme moyen pour atteindre ce but, comme d'autres utiliseraient les relations interculturelles ou la pratique d'une langue locale, nous le verrons.

7 Métropolitains ne veulent pas vivre entourés de Métropolitains, ils choisissent des quartiers mélangés. On va les retrouver dans le centre ville, dans des quartiers plus populaires. Deux enseignants ont choisi de ne pas rencontrer de Métropolitains, ils se sont installés en centre ville, après 7 ans, ils n'en fréquentent aucuns, mais des Créoles guyanais, des Brésiliens, des Chinois. Une femme de militaire ne voulait ni être en caserne ni dans les résidences fermées de militaires, elle a accepté la mutation de son mari à la condition qu'ils ne vivent pas dans ce style d'habitat, entourés de militaires métropolitains. Une autre femme de gendarme décide de partir au bout d'un an de la caserne pour essayer de vivre une autre vie en Guyane, avec son mari et ses enfants, ils vont dans un quartier différent. Au contraire, aucun des Métropolitains rencontrés ne font le choix explicitement de leur quartier pour le contact qu'il amène avec d'autres Métropolitains. De manière implicite cela revient à faire le choix d'un quartier sécurisé et bien fréquenté. Les colocations sont souvent entre Métropolitains parce que leurs

conditions sont identiques, qu'ils ont les mêmes attentes mais jamais parce qu'ils sont métropolitains. Quelques cas montrent le choix du lieu de travail, donc du logement pour l'intérêt du cadre environnant. Ces individus ont la possibilité de choisir (assez de points<sup>74</sup>, travail existant partout) et s'orientent par exemple vers un lieu où une ethnie est particulièrement présente. Charles, enseignant, a assez de points pour décider de sa mutation intra-académique, ancien chercheur en anthropologie, passionné de la culture amérindienne, il décide de demander un poste en commune : *« pour avoir une région pluriethnique »*.

Enfin, quelques Métropolitains anciennement arrivés choisissent de rester dans leur quartier en changeant de maison pour garder des liens de sociabilité avec l'entourage qui est devenu proche. Un couple du privé est resté 12 ans dans la même rue en location avant d'acheter un bout de la parcelle du voisin (créole) et d'y faire construire.

Le logement peut être, en lui-même, le symbole d'une intégration pour l'individu. Nicolas, 45 ans, architecte, habitait un quartier populaire de Kourou, il a déménagé pour un nouveau lotissement construit en parallèle du vieux bourg de Kourou. Il avait envie de se rapprocher du cœur de Kourou, de sa vie traditionnelle : *« c'était une opportunité mais j'avais envie de me rapprocher du bourg avec tout ce que ça peut amener comme discours derrière, je ne faisais pas partie des Métros qui fuyaient le bourg, le bourg c'est que des Guyanais et y a pas de place pour les autres, la preuve c'est faux, on est sur des terrains dans le bourg, on fait partie intégrante du bourg »*. Un autre individu décide d'habiter en dehors de Kourou, alors qu'il y travaille, car il a des représentations très négatives de cette commune : il ne veut pas habiter dans cette « ville blanche ».

L'accès à la propriété entre parfois dans la démarche de l'ancrage dans le territoire, nous allons le voir.

Enfin, entre stratégie et tradition, l'individu habite un logement qui découle de l'ancrage de sa famille en Guyane. L'individu marque son incorporation à la société via sa famille ; elle est aussi simplement la marque de l'héritage d'une implantation familiale. Ainsi, le lieu de résidence dans la commune résulte aussi pour 8 individus de la présence de la famille et parfois l'habitat est celui de la famille. Certains habitent dans une maison appartenant aux parents ou ont fait construire sur le terrain des parents. On retrouve ici les agriculteurs ou chef

---

<sup>74</sup> Dans l'Education Nationale, les mutations sont régies par un système de points. Chaque individu comptabilise des points en fonction de son état matrimonial, de son ancienneté... Plus il a de points, plus il est susceptible d'obtenir le lieu de mutation qu'il désire.



d'entreprises pour qui la terre a un sens essentiel, mais aussi des fonctionnaires, des commerçants, des artisans. D'autres reprennent les habitats des parents qui ont finalement quitté la Guyane. Ceux-ci sont les « deuxièmes générations » de la migration métropolitaine. Cet exemple conjugue une stratégie d'intégration, car les individus se sentent guyanais (leurs parents étaient déjà en Guyane, ils ont envie de rester en Guyane), une stratégie financière, ils profitent du patrimoine familial et l'absence de stratégie car ils sont dans ces habitats « naturellement », dans la continuité de leur histoire familiale.

Il y a donc la création d'un patrimoine familial. Carole, 24 ans, agricultrice, dont le grand-père était déjà en Guyane réside sur le terrain de ses parents. Ils ont développé une exploitation agricole sur laquelle ils ont bâti trois maisons : pour eux et pour chacun des deux enfants. Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, habite un carbet, dans un quartier proche du centre ville de Cayenne, sur le terrain (d'à peu près 200m<sup>2</sup>) de son ex-belle-famille (il est séparé de la mère de son enfant) qui y a aussi sa maison, à vingt mètres. Jérémy, 35 ans, chef d'entreprise, a fait construire sa maison sur une partie du terrain de ses parents sur l'île de Cayenne.

Deux éléments sont fondamentaux dans le choix des habitats : l'inscription dans le temps de l'individu et la confiance qu'il accorde à l'avenir de la Guyane. 27 des 73 individus interrogés sont influencés par le temps qu'ils prévoient de passer ou non en Guyane. Comme population migrante, le Métropolitain se place dans un parcours dynamique lié au temps, sa présence sur l'espace guyanais est pensée et agit sur les choix d'habitat. Certains sont clairement décidés à s'installer en Guyane, ils n'hésitent pas à se loger confortablement et surtout à investir dans un logement en devenant propriétaires. Dans l'échantillon, sur les 28 Métropolitains propriétaires<sup>75</sup>, 15 disent vouloir rester définitivement en Guyane, 8 vouloir rentrer en métropole (dont 5 pensent rester en Guyane encore 4 ans ou plus), 4 ne pas savoir, 1 vouloir aller à l'étranger. Donc presque 55 % des propriétaires pensent s'implanter définitivement (alors qu'ils n'étaient que 30 % dans la population totale). Si on prend les chiffres dans le sens inverse, parmi les 22 individus qui déclarent vouloir rester en Guyane, 15 sont propriétaires (donc 70 %).

---

<sup>75</sup> 62 % de nos individus sont locataires dont 40 % sont en logement de fonction (soit 25 % de l'ensemble de l'échantillonnage). On a donc dans notre étude plus de propriétaires en proportion que ce qu'il n'y aurait dans la réalité de la population totale métropolitaine, mais l'on ne peut calquer exactement les chiffres de l'INSEE sur les nôtres puisque nous n'avons pas interrogés d'enfants.

La propriété est donc bien liée à un ancrage symbolique dans le territoire. Ceux qui se disent de passage, à plus ou moins long terme, décident de ne pas investir dans leur habitat et auront tendance à rester locataires. D'autres Métropolitains restent dans l'expectative, ils n'ont pas de projets déterminés ni en Guyane ni ailleurs : ils auront également tendance à rester locataires. Mais l'on peut mettre un bémol à cette logique avec la rationalité financière des individus qui bien que se sachant de passage auront tendance à profiter des avantages liés à l'achat, comme on l'a vu précédemment.

Les interrogations sur l'avenir de la Guyane jouent aussi comme frein ou comme motivation pour l'acquisition d'un logement. On peut penser que la Guyane n'a pas beaucoup d'avenir, qu'elle est en retard de développement, qu'elle ne tient que par la présence du CSG, que si celui-ci part, elle est perdue : alors on aura tendance à ne pas investir en Guyane. La méfiance en l'avenir, la peur de perdre de l'argent et en même temps de se faire mettre dehors un jour par les indépendantistes, orientent le choix d'habitat. Aude, 30 ans, psychologue scolaire, avait prévue de s'installer en Guyane où elle a son père et sa belle-mère : *« j'ai l'intention de rester mais je doute avec la question du statut institutionnel, c'est comme en Côte-d'Ivoire, j'ai envie d'acheter mais pour qu'un jour on se fasse virer. Je me sens d'ici plus que de nulle part, je vois pas où je pourrais aller, à part à la Réunion ou à Marseille si un jour j'étais en danger ».*

De l'autre côté sont ceux qui croient en un avenir positif, qui ne pensent pas que la France va « lâcher » la Guyane. Fabrice, 29 ans, est militaire, bien que son contrat en Guyane soit pour 3 ans, il fait construire une maison comme investissement financier en pariant sur l'avenir très positif de la Guyane. Il nous explique que l'Etat a tout intérêt à garder la Guyane et à l'enrichir. Le choix de l'habitat peut être un pari sur l'avenir.

### Quelques exemples

L'individu adopte souvent une stratégie en particulier mais des stratégies secondaires en même temps. Ces combinaisons forment la diversité des pratiques d'accession au logement chez les Métropolitains. Fabrice est logé dans une petite résidence : il n'est pas content des prestations, mais ravi de la sociabilité de quartier. En changeant de poste, il demande tout de même à changer d'habitat pour un logement de représentation, aux prestations bien supérieures. Il est dans une stratégie de bien-être. Chaque individu procède à une hiérarchisation de ces paramètres.

Les stratégies peuvent aussi évoluer avec le temps ce qui se traduit par une mobilité résidentielle. Jean-Pierre, 54 ans, fonctionnaire à l'INSEE, a tout d'abord choisi son logement de Cayenne, par une annonce que lui avaient transmis ses futurs collègues, depuis Paris, en fonction de la description et du prix. Arrivé dans son habitat, il est fortement déçu : les lieux ont été squattés pendant un an, les murs sont tagués, la maison est dans un triste état. Après l'avoir remis en ordre, il est aussi déçu du voisinage mitoyen, où un individu joue du piano à trois heures du matin. Il décide de s'orienter, pour les deux ans qu'il reste en Guyane, vers un habitat plus confortable, une villa plus grande, tout en restant dans la même rue, où il s'est formé de bonnes connaissances. On passe d'une stratégie financière et pratique à une stratégie de bien-être et de sociabilité.

Pierre, 40 ans, enseignant, célibataire, arrive en Guyane sans logement. Il commence par louer pendant quelques mois une chambre d'hôtel, où il enseigne, mais ne trouve pas de location. Puis, par l'intermédiaire d'un collègue, il est mis au courant de la construction d'une petite maison dans le jardin d'un individu. Il va alors réserver cette maison d'avance. Il fait ce choix par opportunité (il est difficile de trouver un logement) et par intérêt du prix peu élevé. Il y reste à présent, depuis quatre ans, car le prix n'a pas bougé et que le propriétaire créole est devenu un ami proche. On est donc passé d'une stratégie financière et pratique à une stratégie financière et d'intégration.

Laure, 25 ans, institutrice, a été accueillie par un ami de son père, puis elle a pris une chambre en cité Universitaire, pendant un an, le temps de faire l'IUFM. En poste d'institutrice, elle habite un studio en centre ville, pour une raison pratique, car elle n'avait pas de voiture et son ami cherchait un emploi. Enfin, ils ont emménagé dans un appartement plus grand, attendant à une maison individuelle habitée par le propriétaire créole, où ils résident depuis quatre ans. Ils se sont fixés sur cet appartement pour la qualité de ses prestations (terrasse, climatisation, calme du quartier, proximité de la ville et de la mer, nombre de chambres), mais aussi parce que le quartier est cosmopolite. Ils n'ont pas l'intention d'acheter un logement puisqu'ils veulent repartir, soit à l'étranger, soit en métropole dans quelques années. L'accession à la propriété symbolise pour eux un engagement qu'ils ne veulent pas accomplir : ils préfèrent profiter de leur temps sur d'autres aspects de la vie quotidienne. Ils sont donc à l'intermédiaire entre une stratégie d'intégration et une stratégie du bien-être.

Le passage à une pratique différente est souvent corrélé aux cycles de la vie (passage à l'âge adulte, passage à une vie de famille, cessation d'activité). Mais aussi aux connaissances qui se lient, aux réseaux et à la manière de vivre la Guyane. Un nouvel arrivant va avoir tendance à plus profiter de la Guyane et moins de son logement, au fur et à mesure il tendra à profiter davantage de son logement ayant découvert la Guyane. Un étudiant aura plus tendance à être en location, un homme avec une famille investira.

Une enseignante arrive seule en Guyane, elle trouve une collocation avec deux autres femmes métropolitaines (stratégie financière et d'intégration). Puis elle rencontre un Métropolitain et aménage avec lui la deuxième année dans une villa en location (stratégie de bien-être). Ils font construire l'année d'après une villa dans l'attente d'un bébé. Les stratégies d'habitat se sont adaptées au temps de la vie (célibat, couple, famille), en même temps qu'elles se conjuguèrent au temps en Guyane (découverte, début d'installation, installation plus franche).

On retrouve ce même type de trajectoire pour Alexandre, 30 ans. Au départ, célibataire, infirmier, il vit pendant 2 ans dans un logement de fonction dans le centre du village, puis se met en couple avec une Businenge, a un enfant, change de métier devient enseignant et construit sa maison.

Jean-Baptiste est arrivé comme VAT en Guyane avec sa femme qui était sans profession, ils ont logé à Cayenne dans un habitat insalubre d'une pièce. Après un an, avec un nouveau travail, ils ont trouvé un appartement correct puis ont acheté peu de temps après une villa sur Kourou, nouveau lieu de travail.

La mise en relief de stratégies résidentielles et particulièrement la stratégie financière, révèle la culture occidentale des individus métropolitains basés sur la rationalité individuelle et la maximisation du profit. Le doute quant à l'avenir de la Guyane sous-entend également le calcul, mais aussi pose la question de la légitimité de la présence des Métropolitains sur le sol guyanais. Si l'on ajoute à cela la manière dont l'individu ressent son inscription dans le temps, on peut résolument dire qu'il réfléchit à son adaptation en Guyane. Il y a une réflexion personnelle sur soi chez de nombreux individus.

Les stratégies du bien-être et de l'intégration soulignent l'ambiguïté de l'adaptation du Métropolitain au territoire guyanais. Entre s'intégrer et profiter : deux attitudes qui mènent à

deux identités possibles. Elles renvoient à deux types d'acculturation, si l'on reprend la définition de R. Bastide. L'acculturation *matérielle* est le processus où les éléments nouveaux sont interprétés à partir de la culture d'origine, c'est aussi ce que M. Herskovits nomme la réinterprétation ; l'acculturation *formelle* touche les modes de penser et de sentir, c'est-à-dire le noyau dur de la culture d'origine qui contient par exemple les croyances religieuses. La volonté de s'intégrer favorise l'acculturation formelle, tandis que celle de profiter appelle l'acculturation-réinterprétation. Dans un cas l'individu va incorporer les bases de la culture d'accueil, dans l'autre il réinterprète les éléments de la culture d'accueil avec sa culture propre.

Les Métropolitains restent ancrés dans leur catégorie sociale, les facteurs nous montrent le visage de cette population où la recherche du bien-être domine, le désir de profiter de son passage sur le territoire. La migration en Guyane a pour objectif premier le changement, l'exotisme, la qualité de vie. C'est la stratégie qui revient le plus. On a donc plutôt tendance, à ce stade de l'analyse, à penser que la majorité du groupe subit une acculturation-réinterprétation. Il ne semble pas que l'identité des Métropolitains soit une identité « en creux », puisqu'elle se caractérise par des traits culturels marqués.

Dans les villages du fleuve, ce qui caractérise les individus qui habitent dans ces logements de fonction est le fait qu'ils soient de passage. Mise à part une poignée d'individus qui s'est installée plus ou moins définitivement, en partie par la construction d'un couple avec une personne locale ou un amour de la nature, la grande majorité des Métropolitains reste deux ans dans une commune de l'intérieur et repart. Le peu de temps qu'ils restent et la pénurie de logement poussent les Métropolitains, qui auraient pu vouloir loger ailleurs, à rester dans les logements de fonction qui leur sont attribués. Les Métropolitains qui s'installent ont un habitat en dehors de l'aire où résident ceux qui sont de passage, soit à l'orée du bourg, (une infirmière en couple mixte fait construire une maison sur le terrain de la famille du mari businenge, en attendant ils vivent dans le logement de fonction) soit dans les extérieurs (un instituteur en couple mixte a construit son carbet à l'extérieur d'un village du fleuve Maroni).

Pourtant la stratégie de l'intégration semble mettre à part un type de Métropolitains différents de l'ensemble. Ce Métropolitain serait impliqué en Guyane par son projet particulier, dans sa volonté de s'intégrer ou par son ancrage familial. Mais l'on ne peut être plus précis pour l'instant puisque les trois stratégies peuvent se lier à un ancrage dans le territoire. On ne peut

conclure à une logique définie qui attacherait un type d'adaptation au territoire, à une stratégie (on le rappelle, les stratégies ne sont pas exclusives les unes des autres). On conclut que même si la structure sociale impose à l'individu un certain type de logement, les stratégies individuelles lui permettent de choisir entre plusieurs types d'habitat. Les types d'habitat correspondent à des choix de vie différents. Le choix de l'habitat est révélateur du rôle que l'on veut se donner en tant que migrant.

Ainsi, les espaces investis par les Métropolitains découlent de leur position sociale mais également de stratégies individuelles différentes. Il y a une culture commune dans le sens où les individus recherchent avant tout leur bien-être. Mais la diversité des combinaisons possibles laisse penser que les adaptations à la société guyanaise sont très relatives à chaque individu.

## **II-3- Les manières d'habiter**

Maintenant qu'on saisit un peu mieux comment les individus accèdent à leur espace intime et quelle est la nature de cet habitat, on peut se demander comment ils vivent ce lieu. Le logement, la maison révèle l'adaptation à l'espace en même temps qu'il nous informe sur la culture de ses habitants. Nous traiterons de ce thème en deux temps : en visitant l'aménagement des habitats et en analysant les activités qui leur sont associées.

### **II-3-a- Aménagement de l'habitat**

Lors de notre enquête, nous avons voulu répondre à deux questions concernant l'aménagement de la maison<sup>76</sup> : Y a-t-il un aménagement de la maison ? Et de quelle nature est-il ?

#### *Le soin de l'aménagement est-il synonyme d'ancrage ?*

La première question sur l'existence d'un aménagement, nous est venue des stéréotypes qui circulent sur les Métropolitains, parmi eux et surtout parmi la population créole. Dans le

---

<sup>76</sup> Nous basons cette étude sur l'observation de 51 habitats. Nous n'avons pu voir les 73 habitats en raison des contraintes de disponibilité des individus et nos contraintes de temps, ce qui nous a obligé parfois à mener les entretiens sur le lieu du travail sans pouvoir rendre visite à l'habitat des individus.

regard des populations immigrées, le Métropolitain est avant tout une personne aisée financièrement. Le Métropolitain est d'ailleurs systématiquement sollicité pour embaucher des gens de service à domicile (femmes de ménage, jardinier, nourrice). Cette représentation s'est avérée justifiée. Pour ces individus, l'habitat d'un Métropolitain est riche, bien tenu. Au contraire, dans le regard de certains Créoles guyanais, le Métropolitain néglige son habitat, le meuble mal, l'entretient mal. Ceci est significatif de sa désinvolture : il est de passage, il ne s'intéresse pas à la Guyane, ne s'investit pas, profite de la qualité de vie et s'en va. Une image symbolique revient souvent : les Métropolitains se meublent avec leurs malles de voyage.

Nous avons tenté d'analyser la réalité de l'aménagement en partant de cette dernière représentation. Les Métropolitains négligent-ils vraiment leur habitat ? La difficulté de cette question tient dans la définition même d'« être négligé ». Faut-il considérer la saleté ou un rangement peu ordonné ? Quelle différence y a-t-il entre un ameublement simple et un aménagement négligé ? Autant de questions qui relèvent de jugements de valeur et ne peuvent être quantifiés objectivement.

Mais l'on peut tout de même donner un avis selon nos observations. 25 individus (sur les 51 habitats observés), ont réellement pris soin de leur habitat, voire l'ont amélioré. On peut voir des décorations, des meubles, un espace de vie vécu quotidiennement. 26 individus vivent dans un aménagement simple, sans décoration ostensible, mais sans qu'ils soient négligés, sales.

On constate donc effectivement une certaine simplicité dans l'aménagement. Est-ce pour autant négligé ? Nous n'avons rencontré qu'un seul habitat qui soit dans notre sens réellement négligé : une colocation de VAT. Mal entretenu, avec très peu de meubles, il est le type même des colocations étudiantes que l'on peut trouver aussi bien aux Etats-Unis qu'en métropole. Les personnes de cet habitat ne semblent pas associer leur aménagement à la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes dans la société, mais plus au style de vie en groupe dans leur espace privé : ils sont jeunes, peu soucieux de la prestance de leur lieu de vie. Tous les autres habitats nous ont semblé aménagés, bien que parfois simplement.

Donc une simplicité de l'aménagement est présente, c'est-à-dire qu'il y a peu de meubles, peu de décoration. Distinguons trois explications. Les gens qui se sentent de passage et passent un laps de temps court, de six mois à trois ans en Guyane, ont deux raisons de ne pas investir

dans l'aménagement de leur intérieur. L'aménagement représente un investissement en temps et en argent. L'idée d'être de passage et l'attitude de découverte décrite plus tôt, poussent les individus à profiter plus de l'espace extérieur que de l'espace intime. Ils sont dans une logique touristique, une stratégie de bien-être tourné vers l'environnement extérieur. Ainsi, Isabelle, 27 ans, ingénieur à Arianespace, en poste pour trois ans, passe presque tous ses week-ends à « vadrouiller » en Guyane et à être en relation avec des amis. Le temps est ainsi consacré à un autre aspect de la vie.

Deuxièmement, l'aménagement à un coût, non négligeable, qui est considéré comme du gaspillage si la personne repart bientôt. Un déménagement entre deux maisons à plus de 7 000 kilomètres coûte forcément de l'argent et seules quelques professions et dans des circonstances définies bénéficient d'une prime de déménagement. Dans l'Education Nationale par exemple, il faut avoir quatre ans d'ancienneté et être resté quatre ans dans son poste outre-mer pour bénéficier d'une aide au déménagement. Beaucoup d'enseignants sont jeunes, ils viennent en Guyane parce qu'ils n'ont pas beaucoup de points, ils ne bénéficient pas de cette ressource. Ils ont tout de même le salaire indexé de 40 %, mais comme on l'a dit, font le choix de dépenser cet argent sur des activités de découverte. Ainsi, une infirmière en contrat sur Apatou pendant six mois ne se meuble qu'avec des objets récupérés des précédents collègues. Tout déménagement sur Apatou se fait par pirogue, ce qui paraît plus compliqué et a un coût. Mais cette attitude semble être plus présente chez les jeunes, de plus célibataires. Mis à part ce cas très marginal, dont on a déjà parlé, d'un couple d'enseignants à trois ans de la retraite qui est venu en Guyane (après 20 ans en Afrique) pour gagner de l'argent avant de s'en retourner en métropole, qui vit dans un préfabriqué et ne se meuble pas.

Les aménagements des militaires sont un cas particulier. Ceux-ci sont en poste pour des périodes allant de deux à quatre ans : ils sont donc dans un état d'esprit de passage. De plus, l'armée leur octroie un logement de fonction et des meubles, tous identiques les uns aux autres selon le grade du militaire. Ainsi, les aménagements des militaires se ressemblent, sont plus anonymes, sans être pour autant négligés.

Le troisième cas qui révèle un aménagement simple tient à l'état d'esprit de certains individus, qui ont délibérément choisi d'être en Guyane pour le vivre. Ces individus ont voulu se « déconnecter » du style de vie occidental, trop lié au marché mercantile, à la superficialité des biens de commerce, à l'attitude consumériste. Ils prônent une simplicité en voulant se



rapprocher de la nature, à un style de vie plus sain et moins surfait. On trouve ces individus dans les carbets, mais aussi dans des maisons de ville simples. L'aménagement répond alors à une idéologie dont il devient un symbole. Jérémy, 38 ans, chef d'entreprise vit seul, dans une maison de bois à Matoury, il n'a que trois meubles, un canapé, une table, des chaises et un hamac sur la terrasse. Il dit vivre à la « façon guyanaise », très simplement, il n'a besoin de rien. Il vit pourtant en Guyane depuis 35 ans, il s'y sent chez lui et compte y rester. Yves, 68 ans, est prêtre à Saint-Laurent, il vit dans un carbet collectif construit comme mission amérindienne : il n'a qu'une chambre très simple. Walter, 45 ans, artisan, habite depuis 25 ans dans un carbet dans une commune et n'a que peu d'aménagement. Cette attitude peut paraître en décalage avec l'occidentalisation des populations créoles, businenge, brésiliennes qui tendent à adopter le modèle de consommation mondiale.

Une certaine simplicité expliquée ne correspond pas à la représentation du fait de manger sur une malle, cas dont nous avons entendu parler, sans jamais le vérifier. L'observation des habitats dévoile qu'une majorité de Métropolitains prend soin de son intérieur et que même les aménagements « simples » sont personnalisés, « investis » par son habitant. Certains individus, même s'ils sont de passage, optent pour une stratégie de bien-être orientée sur l'espace intime. Ils aménagent donc leur intérieur avec soin. C'est par exemple le cas de cette famille avec deux enfants dont le mari est gendarme et la femme au foyer. Celle-ci a beaucoup de mal à sortir hors de sa maison et passe son temps en son sein. Quand nous visitons son appartement qui se trouve dans la caserne de la Madeleine à Cayenne, nous observons des rideaux, des nappes, des tableaux, des meubles, des objets hifi, autant de marques de soin révélatrices du temps passé à l'intérieur. Cette attitude se trouve chez des individus de tout profil. Dans un cas légèrement différent, les hauts cadres administratifs sont « obligés » d'aménager leur habitat avec soin, puisque celui-ci est aussi utilisé comme lieu de réception pour les différents cocktails et mondanités liés à la fonction. Mais ces logements, s'ils sont soignés, ne sont pas marqués par la personnalité de ses habitants.

La tendance globale montre effectivement que l'aménagement est lié à la projection que l'individu se fait du temps qu'il va passer en Guyane. Si l'on aménage simplement quand on est de passage, on aménage un peu plus quand on sait que l'on va s'établir. Alexandra en Guyane depuis 14 ans, sait qu'elle va y rester à la retraite avec son mari, ses enfants et petits-enfants. Le couple a donc fait construire sa maison dans un quartier de Montjoly, a mis dans son élaboration des bois précieux, des pierres de taille, mais décore aussi l'intérieur avec soin.

La troisième raison d'un aménagement pensé est le besoin psychologique qu'à tout individu de se retrouver dans un environnement connu, rassurant, personnalisé. L'expatrié en particulier peut ressentir le besoin de reconstruire un embryon rassurant autour de lui, une tanière en quelque sorte. Ainsi, nous-mêmes, sommes venus<sup>77</sup> avec des rideaux, des objets que nous avons de nos parents, des objets de décoration significatifs de notre personnalité, démarche que nous avons déjà eue quand nous sommes partis un an vivre aux Etats-Unis. Nous ne sommes évidemment pas le seul cas. L'infirmière qui a un contrat de six mois sur Apatou, a également amené avec elle une nappe, des photos et posters, mais aussi de la musique symbole d'un environnement connu dans cet endroit étranger. Un couple dont le mari est militaire et la femme coiffeuse sur Cayenne habite dans un petit studio pour deux ans, ils ont aménagé avec soin l'endroit avec des objets de leur habitat précédent. Nous pourrions citer de nombreux exemples de cette démarche. Les individus en carbet possèdent aussi des objets les identifiant (livres, tissus, objets insolites). La simplicité n'est donc pas synonyme d'anonymat, ni de manque d'intérêt. Les objets amenés sont évidemment non encombrants, ils peuvent suivre la personne et sont comme des bouées de rappel de l'histoire de la personne au cas où elle sombrerait dans un naufrage identitaire.

Enfin, c'est le dernier cas, le moins répandu, l'aménagement délicat est une réponse à l'attaque des stéréotypes des autres populations envers le groupe métropolitain. Ainsi, Julia, 29 ans, institutrice à Saint-Laurent aménage son habitat avec soin, elle prend un crédit de plus de 1 500 euros pour acheter un bureau, un buffet, une table, un lit. Elle décore avec soin en mettant des rideaux, des lampes... Elle sait que les Créoles n'apprécient pas la négligence des Métropolitains et refuse qu'on l'associe à ce groupe. Elle adopte aussi cette attitude quant à son habillement et à sa voiture. L'apparence compte et elle veut montrer qu'elle est soignée, ce qui est associé à l'idée d'être respectueuse envers la société guyanaise. Le comportement dans l'espace intime est ici directement le résultat de l'interaction symbolique entre les populations.

L'image de la négligence de son habitat n'est donc vérifiée que dans une certaine mesure. Il est vrai qu'il y a une corrélation entre le temps envisagé en Guyane et l'aménagement de sa maison, mais elle n'est pas simple et dépend aussi d'autres paramètres. Le soin peut aussi être vu sous l'angle de l'identification au lieu, de sa personnification. Comme l'écrit M. Clavel

---

<sup>77</sup> Alors que nous n'avions pas droit à une prime d'éloignement de l'Education Nationale puisque le conjoint avait moins de quatre ans d'ancienneté, et que nous nous trouvions étudiante sans emploi.

« habiter un lieu suppose la possibilité de le faire sien, de se l'approprier, non pas pour le défendre contre les importuns, pour en interdire l'accès, mais parce qu'un lieu habité est un espace devenu familier » (2002 : 44). La maison n'est pas seulement une apparence à rendre correcte pour le regard des autres, elle est surtout la visibilité d'une identité construite et affirmée. Pour mieux comprendre la représentation des Créoles, il faudrait comparer les intérieurs des deux groupes, ce que nous n'avons pas fait. Mais avec l'observation flottante, on s'aperçoit que les Créoles n'ont pas le même style de décoration de leur habitat. Ce qui peut expliquer que pour eux l'aménagement des Métropolitains soit négligé. Il s'agit alors plus d'un décalage entre deux cultures. On peut aussi ajouter que parmi les Créoles interrogés la plupart n'ont, que peu, eu l'occasion de voir des habitats tenus par des Métropolitains. La représentation tient alors complètement du préjugé.

### *L'aménagement est la matérialisation d'une composition identitaire*

La maison est le reflet de l'identité de ses habitants. Les Métropolitains se réfèrent clairement à deux pôles culturels : la culture de la métropole, la culture de Guyane. L'aménagement reste la preuve physique d'une composition de son identité entre deux espaces culturels.

La grande majorité des individus introduise des éléments de l'environnement guyanais dans leur habitat (37 individus sur 51). Ceci à différents degrés allant de l'objet de décoration à la structure de l'habitat. Dans la manière de concevoir la construction, les Métropolitains intègrent des normes guyanaises. Ils font construire des maisons sans vitrages, avec de grandes terrasses couvertes, des fenêtres sans vitres, des moustiquaires, des aérations. Ces adaptations sont avant tout liées au climat, au primat de la vie en extérieur, mais sont aussi liées à la culture guyanaise. L'aménagement s'adapte également à l'environnement naturel. La vie quotidienne est souvent décalée vers l'extérieur. On privilégie les terrasses, les jardinets.

Certains vivent dans des « carbets », habitat spécifique de Guyane, que ce soit en pleine ville ou en forêt. Un Métropolitain, 35 ans, architecte, a choisi son habitat pour le charme qu'il possède : vieille maison créole, toute de bois constituée, en centre ville de Cayenne. Les Métropolitains prévoient des endroits pour accrocher les hamacs, construisent une petite maison créole au fond du jardin en bois de Guyane qui a fonction de chambre à coucher ou un petit carbet. Quelques-uns ont un habitat secondaire de type local : le carbet en forêt.

Au niveau du décor, il n'est pas rare de trouver chez les Métropolitains des meubles en bois de Guyane, des bancs et bibelots Saramaka, des tembé<sup>78</sup>, des ciels de case, des poteries et paniers Amérindiens, des tissus madras etc. On peut aussi trouver des affiches de la Guyane (notamment de la dernière campagne de publicité « Personne ne vous croira ! »), des cartes postales de Thierry Montfort, des calendriers avec les animaux ou paysages de Guyane. Selon les individus, leur intérêt plus ou moins grand pour la Guyane, on trouve aussi des livres sur le tourisme en Guyane, les randonnées, les animaux, le folklore ; sur la culture de Guyane, la cuisine, l'art tembé ; mais aussi sur l'histoire ou la littérature locale. Trois enseignants que nous rencontrons ont chacun une pièce consacrée aux livres concernant la Guyane, le Brésil, les relations interculturelles, la littérature créole guyanaise, haïtienne et antillaise. Françoise, 55 ans, documentaliste en collège est passionnée de littérature créole, elle fait aussi partie de l'association qui organise le salon du livre chaque année à Cayenne. Walter, 45 ans, artisan, a aussi consacré un carbet à ses livres qui portent sur de nombreux domaines, dont la Guyane. Mais la plupart s'en tiennent à des informations touristiques et à quelques romans connus (ceux d'Albert Londres par exemple).

D'autres objets font référence aux populations présentes en Guyane : objets d'origine brésilienne, tableaux haïtiens. Il est à noter que les objets présents dans l'habitat métropolitain favorisent les cultures de la Guyane qui sont productrices d'artisanat. On trouve également des objets de décoration des voyages faits autour de l'espace guyanais. Des objets du Brésil, du Surinam, des Antilles, de Trinidad et Tobago. Ces objets marquent l'exotisme que l'on apprécie et que l'on donne à voir aux autres, mais ils sont aussi le reflet de la sensibilisation de l'individu à d'autres formes d'esthétisme. Un enseignant en art plastique a un intérêt prononcé pour les différents arts locaux, il cumule les livres à ce sujet, achète des tembé, des ciels de case mais aussi une toile de peinture à un artiste local. Il peint en intégrant parfois des tembé, des paysages de Guyane dans ses toiles qui conservent pourtant son style personnel construit sur sa passion des bandes dessinées européennes.

Si l'on veut un objet symbolique de l'intégration de l'environnement dans l'habitat métropolitain, il faut se référer au hamac. Premier achat du Métropolitain, il est aussi l'objet qu'il va ramener en métropole comme symbole de son passage en Guyane.

---

<sup>78</sup> Les tembé sont des dessins figuratifs de l'art Businenge, les ciels de case sont des ornements amérindiens.

On l'a dit, l'individu se sentant de passage aura tendance à faire moins d'investissement dans son aménagement (décoration intérieure, achat de meubles, jardinage, bricolage) que celui qui se sent implanté. Mais il prendra soin d'acquérir des objets locaux marquants son passage en Guyane qu'il placera dans son habitat.

L'aménagement des habitats montre aussi un lien gardé avec la vie de métropole. Les objets sont une référence symbolique à l' « ailleurs ». On peut trouver des posters des lieux d'origine sur les murs de certains habitats : « Aveyron, je t'aime », « fêtes de Bayonne », des montagnes des Alpes. Nombre de Métropolitains exposent des photos de leurs espaces, familles et amis de métropole. Certains ont aussi amené des objets symboliques : cadeaux d'un parent, symbole d'une période (livre, bibelot). Tous ces objets sont des marqueurs de souvenirs, des matérialisations de la mémoire du passé sur un autre espace.

Les objets de communication sont aussi des marqueurs physiques du lien entretenu avec la Métropole. Et nous entrons déjà ici dans les pratiques associées à l'habitat. Le téléphone, Internet, le Satellite, la radio (notamment France Inter), la télévision sont des liens permanents avec la métropole. Ils servent à entretenir les relations avec les individus de métropole, à maintenir le lien intellectuel avec les actualités de l'Europe ou la culture. Rares sont les Métropolitains qui n'ont pas le téléphone (deux dans l'échantillonnage : ils sont dans des zones isolées) et ceux qui n'ont pas Internet au domicile (10 sur 74). Le satellite est par contre peu répandu. L'énorme majorité des Métropolitains s'abonne à un service de téléphonie qui lui permet d'avoir des tarifs spéciaux pour les appels en métropole.

Certains objets se réfèrent à l'itinéraire personnel de l'individu : divers mobiliers et bibelots des régions que la personne a parcourues (Afrique, Amérique du sud etats-Unis). Les individus viennent avec leur passé et non en s'en coupant. L'habitat montre que l'identité est une construction qui ne prend pas son départ en Guyane mais réside sur le parcours de vie de chacun. Il n'y a donc pas de scission entre le temps passé en Guyane et celui d'avant. L'individu ne vient pas dans l'optique de se couper, en reniant sa culture et son histoire, mais dans celle de s'adapter tout en gardant ses bases.

Ainsi, nous pouvons dire que tous les Métropolitains négocient leur identité entre deux pôles culturels : entre l'environnement guyanais actuel de leur quotidien et leur culture personnelle passée. La référence à la métropole est en fait une référence au passé individuel. Les individus qui viennent d'Afrique ont par exemple de nombreux objets africains. Ceux-ci rattachent

l'individu à son passé, à son expérience. Appelons cette facette de l'identité *idiosyncrasique* car elle s'attache à la construction du « je » comme l'a défini E. Erikson, comme l'identité qui fait que le sujet se sent cohérent au-delà du temps et des contextes différents. Les références à la Guyane, d'un autre côté, dans l'habitat sont de plusieurs ordres. Les individus s'adaptent d'abord à l'environnement climatique et naturel. Les objets culturels guyanais dans la maison sont eux le reflet de leur envie de dépaysement, de leur volonté de matérialiser leur expérience en Guyane. Ils sont le symbole de l'enrichissement de leur histoire personnelle, qu'ils donnent à voir à autrui. Ils montrent leur intégration, leur chance de vivre autre chose que la métropole aux autres Métropolitains ne résidant pas en Guyane. Ils marquent leur intégration, l'intérêt qu'ils ont pour la société guyanaise et une sensibilisation à une autre culture aux populations locales. L'identification à la culture guyanaise est une construction par rapport aux autres, elle forme le « moi », cette identité construite par l'immersion du sujet dans un environnement. Elle est aussi une acculturation du « je ».

Il semblerait que cette construction globale entre deux pôles culturels soit une forme de syncrétisme, un métissage, donc l'émergence d'une nouvelle culture originale. Cette culture « de groupe », plus visible que l'histoire personnelle du sujet, coupe l'individu de son identité singulière et de son passé.

### **II-3-b- Activités dans l'habitat**

L'habitat est l'espace privilégié du quotidien. Les activités dans l'habitat confirment-elles la conclusion que nous venons de porter ? Les pratiques sociales sont la mise en œuvre d'une culture. Y a-t-il un métissage des pratiques ? Nous avons demandé aux individus ce qui avait changé pour eux, dans leur manière de vivre, avec le contexte guyanais. Nous nous servons ici aussi, de notre observation participante.

De façon globale la maison est utilisée comme lieu de repos de la personne. On y pratique les activités quotidiennes classiques : manger, se reposer, lire, regarder la télé, être sur l'ordinateur, écouter la musique. L'habitat n'est pas le même que celui des Businenge, des Hmong, mais correspond, sauf pour le carbet, aux normes de celui de la métropole. Son utilisation n'est donc pas radicalement différente de celle qui pourrait être en métropole. Une part des activités consiste en l'entretien de l'habitat (bricolage, aménagement, jardinage).

Certaines professions (enseignants, chefs d'entreprise, artistes, agriculteurs) l'utilisent comme lieu de travail. Finalement beaucoup de temps est passé dans l'habitat.

Mais intéressons-nous aux changements de pratiques que nous pouvons constater qui sont dus à l'insertion dans un nouvel environnement.

### Changements dus au climat

Des éléments comme la chaleur, la saison des pluies ou la tombée de la nuit bien plus tôt qu'en métropole (18H30), incitent l'individu à rester dans son lieu de vie privée. Il fait la sieste, s'abrite, y développe des activités nocturnes. Mais la vie dans l'habitat se déplace aussi vers l'extérieur : la salle à manger est souvent sur la terrasse, on pratique beaucoup le jardinage, on se repose dans le hamac dehors.

### Changements dus à la mobilité sociale

Les avantages financiers qui sont liés à la migration pour les Métropolitains, activent une mobilité sociale vers le haut de la hiérarchie. Des enseignants, par exemple, qui font partie de la classe moyenne en métropole, se retrouvent avec les 40 %, les primes d'éloignement, les défiscalisations s'ils investissent, dans une classe supérieure. Ils peuvent alors se permettre d'embaucher du personnel de maison<sup>79</sup>. De nombreux individus ont une femme de ménage, voire un jardinier qu'ils emploient à l'heure. Il y a donc, pour reprendre une notion marxiste, un « embourgeoisement » des individus dans le contexte guyanais, qui les placent en position d'employeurs.

### Changements dus à l'environnement

Les Métropolitains investissent les objets de Guyane dans leurs pratiques quotidiennes. Les objets ne sont pas seulement décoratifs mais servent aussi de matière première pour des activités artistiques : les différentes graines récupérées en forêt sont travaillées comme mobiles, rideaux, cendriers de graines de canari macaque ou accumulées dans des collections. Quelques individus bricoleurs aiment fabriquer leurs meubles en bois du pays. De nombreux individus se passionnent pour les plantes locales (noix de coco, « oiseaux du paradis », roses de porcelaine). Un couple a une véritable passion pour les Orchidées qu'il cultive dans son

---

<sup>79</sup> Nous verrons plus loin que cette pratique n'est pas uniquement due à l'ascension sociale mais aussi à la banalisation, à la normalisation de cette pratique dans le réseau métropolitain.

jardin. Plus rarement, des individus se passionnent pour les animaux qu'ils n'hésitent pas à élever en vivarium (serpents, grenouilles, araignées).

Les habitats peuvent ainsi se transformer en lieu de travail, quand la passion les fait vivre. Un zoo proche de Saint-Laurent, de nombreux gîtes sont tenus par des Métropolitains. Cette passion de la nature incite des individus à en faire leur métier. Dans le domaine du tourisme vert, les travailleurs sont essentiellement des Métropolitains.

### Changements dus à l'environnement naturel et à la culture environnante

Des changements de manières de vivre sont le fait de l'adaptation à l'environnement naturel mais aussi à la culture locale. Ainsi, certains habitent dans des carbet, abris de bois souvent en forêt. La particularité du carbet est d'être ouvert, sans murs, ce qui est un véritable changement par rapport aux maisons de métropole fermées à clé, dans l'enceinte d'un jardin, lui-même souvent clos par un mur ou un grillage. Le carbet est ouvert, mais il est le plus souvent tellement isolé que personne, sauf des gens invités, ne peut le voir ou y accéder.

Mais cette donnée a tendance à changer avec la montée de l'insécurité surtout dans l'ouest de la Guyane. Et il faut relativiser l'ouverture de ce lieu en mentionnant que chacun a un fusil<sup>80</sup> pour se défendre en cas de visites indésirables. Ceux qui habitent dans des carbets vont plus souvent vers la forêt que vers l'espace urbain, mais des exemples comme celui de Walter, 45 ans, artisan, montrent qu'ils participent parfois autant aux deux espaces. L'habitat-carbet marque une adaptation du style de vie à l'environnement naturel. Certains, comme Cyrielle, 30 ans, enseignante, n'ont pas d'électricité ni de téléphone, mais travaillent tout de même quotidiennement sur Cayenne.

Ces individus sont souvent en rupture avec l'idéologie capitaliste, ils cherchent à se rapprocher de la nature. Cyrielle est venue car on lui proposait un emploi. Elle venait des montagnes et aimait la nature mais ne planifiait pas d'adopter ce style de vie. Walter est arrivé comme ingénieur à Kourou, au bout de trois ans, il a construit un abattis<sup>81</sup> et construit son carbet dans lequel il vit depuis presque 30 ans. La Guyane semble offrir la possibilité de vivre

---

<sup>80</sup> Précisons que le port du fusil de chasse en Guyane ne fait pas l'objet d'un permis, en raison de la spécificité de l'environnement naturel, ce qui permet aux individus d'accéder facilement à la détention d'un fusil pour la chasse ou pour la défense. Tous les individus interrogés en lieu isolé ont un fusil, et souvent des chiens.

<sup>81</sup> Terrain (entièrement ou partiellement) déboisé, qui n'est pas encore essouché, où on entasse et brûle sur place, troncs branchages, souches et résidus afin de cultiver le sol.



un style de vie en accord avec l'idéologie de certains Métropolitains qui y viennent pourtant avec d'autres intentions. Ils s'acculturent à l'environnement guyanais, mais aussi à une part des manières de faire locales, puisque le carbet n'existe pas dans toutes les cultures résidant dans des forêts équatoriales. Il y a donc réinterprétation culturelle avec l'utilisation de cet habitat originellement amérindien dans une optique altermondialiste occidentale.

Le carbet est aussi utilisé comme résidence secondaire. Josette, 45 ans, infirmière à Saint-Laurent, a acheté avec son mari un carbet sur une rivière la deuxième année de leur installation. Ils y sont allés presque tous les week-ends depuis 7 ans. Le carbet et le bateau, qui y emmène, entrent dans l'espace public tout en prolongeant l'espace intime. Logiquement le carbet est personnel bien que le fait de « squatter » ceux des autres se pratique souvent. Les individus apprennent rapidement comment accéder à l'environnement.

Dans l'alimentation, les Métropolitains introduisent les produits locaux : les fruits et légumes divers, comme les mangues, les bananes plantain, maracuja ; le manioc, couac et cassave ; le rhum ; les viandes de bois, maïpuri, cochon bois ; poissons variés, aïmara, requin ; le boudin ; etc. Parfois on compose avec ces produits avec des façons de faire guyanaises : ti punch, rhum arrangé, blaff, marinade, bami, fricassés. Parfois on adapte ces produits à notre façon de faire traditionnelle : glace de fruits exotiques, grillades. Quand on demande aux Métropolitains ce qu'ils ont changé dans leur façon de faire, ils répondent très souvent l'alimentation, notamment la consommation de fruits et la façon de cuisiner avec des ingrédients du pays.

Cette pratique est plus ou moins superficielle chez les individus. Une minorité, comme Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, qui a été élevé en Guadeloupe puis en Guyane, chasse et cuisine complètement à la façon locale. La plupart ne font que découvrir et introduire sporadiquement des mets exotiques. L'envie de l'exotisme (curiosité de goûter de nouvelles saveurs) suscite ces pratiques, mais aussi la volonté de se rapprocher de la nature. La Guyane est vue comme l'occasion de vivre plus naturellement, plus sainement. L'environnement est moins pollué dans les esprits, sauf pour Martine 50 ans, femme au foyer qui ne cuisine que du surgelé disant que les Hmong utilisent beaucoup de pesticides. C'est la seule qui ne développe pas l'idéal de la vie sauvage, du retour aux origines.

La plupart reconnaissent donc suivre leurs habitudes d'antan pour la préparation des mets, comme Laure, 25 ans, institutrice à Cayenne depuis 4 ans : « *on s'est un petit peu mis à la cuisine locale, mais on a quand même des bases métros très fortes* ».

R. Bastide (2000) montre comment l'alimentation révèle les emprunts culturels, les réinterprétations et les syncrétismes. Le « calalou », plat qui vient d'Afrique, a été importé au Brésil avec les esclaves, puis est revenu transformé en Afrique par des migrants de retour. Les apports des deux cultures ont créé un syncrétisme culinaire. Mais les emprunts des Métropolitains sont pour la majorité superficiels, la manière de manger reste équivalente à celle que l'on avait avant.

Les emprunts ne viennent, le plus souvent, pas d'une initiation faite par les locaux mais de ce que l'on a vu au restaurant ou dans un livre de cuisine guyanaise (il y en a plusieurs). Laure, 25 ans, enseignante, regrette que les Créoles soient « réticents » à donner des recettes. Ce n'est pas le cas pour les couples mixtes où deux personnes d'origines différentes vivent ensemble. Xavier, 35 ans, enseignant, dont la compagne est guyanaise, dit : « *j'ai changé ma manière de vivre, j'ai arrêté de fumer, je parle créole, j'ai l'occasion de parler à... (une organisation syndicale), avec les immigrés qui ne parlent pas français, avec la famille de mon amie, dans mon alimentation j'intègre des éléments, du piment, des fruits, là où je vais, je m'adapte* ». Pour Michèle Tribalat (1995), les unions mixtes sont le plus haut degré d'assimilation. Ils favorisent effectivement les interpénétrations de cultures.

Les emprunts sont aussi les éléments de la cuisine les plus accessibles, les plus faciles à faire. On ne fait pas de cassave (galette de manioc), ce qui nécessite du temps et du matériel, ni de bouillon d'awara (plat cuisiné en sauce à base de graine d'awara que l'on prépare sagement en plusieurs jours). Les Métropolitains font plus facilement des plats guyanais quand ils ont des invités de métropole. Cela dans le but de faire plaisir à son invité en le plongeant dans l'ambiance exotique, de lui construire un agréable séjour. C'est aussi dans le but de montrer son intégration, son savoir-faire. Dans cette logique, des éléments, comme le ti' punch à l'apéritif sont devenus presque « traditionnels » dans le rituel d'invitation<sup>82</sup>. Ces manières de faire sont une adaptation à l'environnement naturel et culturel, comme le fait remarquer Gilles, 65 ans, enseignant à la retraite, lors de l'entretien : « *on cueille des parépou, on pêche mais comme on le ferait en Bretagne, on a une vie guyanaise parce que l'environnement est guyanais, on mange*

---

<sup>82</sup> A tel point, que des individus que nous retrouvons en Métropole continuent d'adopter cette pratique lors de leurs réceptions.

*guyanais, on fréquente des Guyanais mais y a rien de vraiment spécifique, si on vivait n'importe où, on en profiterait de la même manière, on n'est pas dans un bocal... je suis créolisé, je suis resocialisé ».*

Si les Métropolitains écoutent de la musique chez eux, rares sont ceux qui aiment les musiques locales modernes (zouk). Certains individus sont même très virulents envers ce qu'ils qualifient de « merde ». Par contre, ils écoutent plus volontiers des musiques plus traditionnelles typiques des soirées touloulou du carnaval (biguine). Ainsi, les individus sont acheteurs des Mécènes, des Blue stars, groupes des Universités (nom générique des lieux de danse) ou des compilations comme « 100 % Polina », musiques de ces soirées. Encore une fois, plus qu'un réel amour de ce style de musique, on l'achète pour se rappeler le temps du passage en Guyane. Les musiques haïtiennes, brésiliennes, dominicaines sont plus appréciées. Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, juge ces musiques plus créatives, plus vivantes, plus profondes que le zouk, musique d'adolescent. Julia, 29 ans, institutrice, n'est pas de cet avis : *« je suis créolisée, j'ai des expressions créoles, des manières d'être, de manger, je ne cuisine plus pareil, je fais mariner la viande, j'écoute le zook ».*

La grande majorité des Métropolitains reste attachée à sa musique. Cyrielle, 30 ans, enseignante, exprime son choix : *« au début je cherchais l'exotisme, maintenant c'est l'inverse, je retourne plus vers la culture métro, c'est une image de réconfort, j'ai envie de théâtre, de concert ».* Pour elle, il existe une culture métropolitaine, les Métropolitains aiment plus le rock, le même type de gens vont dans les mêmes types d'endroits, aux concerts d'Eddie Mitchel, d'Henri Salvador ou au Domino (bar réputé pour l'après défilé de carnaval).

Enfin, il nous semble important de parler d'un autre élément culturel qui se manifeste dans l'intimité du chez-soi, touchant à la remise en question du noyau de la culture occidentale : la rationalité. On trouve chez quatre individus, une sensibilité aux croyances magico-religieuses<sup>83</sup> des Créoles guyanais (Mam Lam Fouck 1982), Amérindiens, Haïtiens ou Businenge (Toulemonde Niaussat 1996). Deux individus ont fait bénir leur maison. Julia, institutrice à Saint-Laurent, nous dit qu'elle n'entre jamais de face dans sa maison après minuit et qu'elle ne laisse pas traîner ni ses chaussures ni ses cheveux. Un autre installe un objet à la porte de sa maison pour la protéger des mauvais esprits. Serge, 38 ans, architecte,

---

<sup>83</sup> « Par « croyances magiques », il faut entendre toute attitude mentale qui prédispose à voir l'intervention de forces dites surnaturelles dans la réalisation de certains phénomènes » (Mam Lam Fouck 1982 : 39). Cet auteur relate la relation forte des Créoles guyanais à la magie et à son importance dans la vie quotidienne et les relations sociales avec autrui.

arrivé en Guyane à l'âge de un an parle de l'aspect magico-religieux : *« j'ai baigné dedans quand j'étais petit, et j'y fais vachement attention pour ne pas offusquer celui qui croit, je peux dire tout ce qu'il faut faire et ne pas faire, tous les dictons, tu apprends au fur et à mesure... si tu rentres après minuit, tourne le dos à la porte pour laisser les mauvais esprits... tu ne donnes pas du piment de main à main, ce genre de trucs là, je le fais, je ne sais pas si c'est vrai, c'est des habitudes, tu l'as intégré ».*

Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, dit qu'il est complètement créolisé : *« je connais bien toutes les coutumes créoles, je cuisine créole, je fais tout créole mais je connais aussi bien la communauté javanaise que ci que ça, celle que je connais moins bien c'est la métropolitaine... le magico-religieux ? je m'adapte mais je n'y crois pas, mais c'est des personnes plus âgées que moi, ma génération n'est plus autant dans le magico-religieux mais je sens beaucoup plus les différences culturelles avec les Métros, en même temps j'ai une culture métro, j'ai été élevé chez mes parents bien que j'ai été tout le temps dans les familles à droite à gauche, je m'assume en tant que Métro, je suis un Blanc, je suis un Blanc créole, on est quand même européen, français, mais je ne pourrai pas m'adapter à la métropole ».*

Sophie, 40 ans, gérante de bar, est en Guyane depuis 5 ans : *« y a une magie à Saint-Laurent quelque chose qui nous tient, en fréquentant les locaux je sais qu'il y a beaucoup de choses de ce côté-là (la magie), le Maroni dégage quelque chose, pour eux c'est clair que je suis attirée par Saint-Laurent pour ça, j'aime pas Cayenne, j'aime pas Saül, ni Maripasoula, les gens disent c'est normal t'es ancrée ici, t'es Saint-laurentaise point, y a la magie du fleuve qui est sur toi, c'est la culture qui veut ça ils vont tous à l'église mais par derrière ils font de la magie, les Métros rigolent, je ne participe pas à la magie mais y a certaines choses auxquelles je crois, je suis rentrée dans la culture, se faire laver régulièrement, se faire protéger je le fais, on rentre automatiquement dans la culture, eux le sentent, donc quand on croit à certaines choses on est intégré, ça c'est très discret, ça ne se voit pas, faut connaître pour pouvoir rentrer là-dedans ».*

Ces individus intègrent quelques éléments comme traits culturels, ils remettent en question leur mode de croyance, deviennent superstitieux, tout en restant un peu sceptiques. Leur culture est une interaction entre les deux pôles culturels. La grande majorité des Métropolitains n'est pas au courant du tout de cet aspect des cultures des autres. On sait juste que les gens sont capables de faire trente kilomètres en voiture pour contourner un endroit où ils auraient aperçu un mauvais signe, que beaucoup vont chez un « gado ». Cet aspect est l'occasion de développer tout un imaginaire sur l'autre, puisque tout cela reste pour les Métropolitains très mystérieux. En dernier point, il nous faut aborder brièvement les activités relationnelles qui se passent dans l'enceinte de la maison.

### Les relations personnelles dans l'habitat

Une grande part des activités s'exerçant dans l'espace privé est d'ordre relationnel. Nous traiterons de l'ensemble des relations sociales dans la dernière partie. Les Métropolitains utilisent les habitats comme lieu de fréquentation de leurs relations personnelles. Les invitations réciproques sont courantes, les repas, les anniversaires. On se rassemble pour regarder un match à la télé, pour prendre l'apéritif, pour faire des travaux manuels, pour que les enfants se rencontrent. On accueille les nouveaux venus chez soi. Une bonne partie du temps passé chez soi ne l'est pas seul mais en compagnie de relations amicales, souvent métropolitaines.

Regardons deux exemples : l'un interculturel, l'autre intraculturel. A Apatou, Aurélie, 24 ans, infirmière, est en couple avec un Paramaka et élève leur enfant tout en s'occupant aussi, par intermittence, des autres enfants de la famille, comme cela se fait dans la tradition. La solidarité entre individus métropolitains s'active dans des occasions ponctuelles. Plusieurs Métropolitains disent participer à ce type d'événement. Il s'agit en général d'un Métropolitain qui invite d'autres Métropolitains au travail, bien qu'il y ait parfois des mélanges de populations. Les Métropolitains rénovent ainsi leur habitat en groupe, il défrichent un terrain, font des clôtures... Si l'activité peut ressembler à une solidarité de groupe telle qu'elle existe chez les expatriés partout dans le monde, les Métropolitains la dénomment « mayouri » en voulant ainsi montrer qu'ils s'impliquent dans la tradition guyanaise.

Selon M.-J. Jolivet, le « mayouri » (voir aussi Toulemonde-Niaussat 1993) : « que les Créoles traduisent souvent par « coup de main », était un système de travail collectif. Il s'appliquait surtout au défrichage de l'abattis, parfois à la plantation et au « grageage » du manioc. Lorsqu'un paysan demandait un mahury... Il commençait par lancer un appel aux voisins et amis, précisant le lieu et la date de la tâche à effectuer. Puis, il s'occupait à réunir gibier, poisson, rhum et couac qu'il devait offrir aux travailleurs. Au jour dit, chacun arrivait par ses propres moyens, avec son sabre et sa hache. Le demandeur se contentait d'indiquer les limites qu'il pensait donner à son abattis et les autres partageaient alors le travail. La profusion de boisson et de nourriture entretenait une atmosphère de joyeuse rivalité. Tous les participants étaient des volontaires et ils venaient nombreux - 20 ou 30-, car refuser systématiquement l'entraide aurait été se condamner à l'isolement, se mettre en marge de la communauté. Ainsi, en une journée, un abattis d'un hectare était coupé, mais le bénéficiaire avait à rendre le même

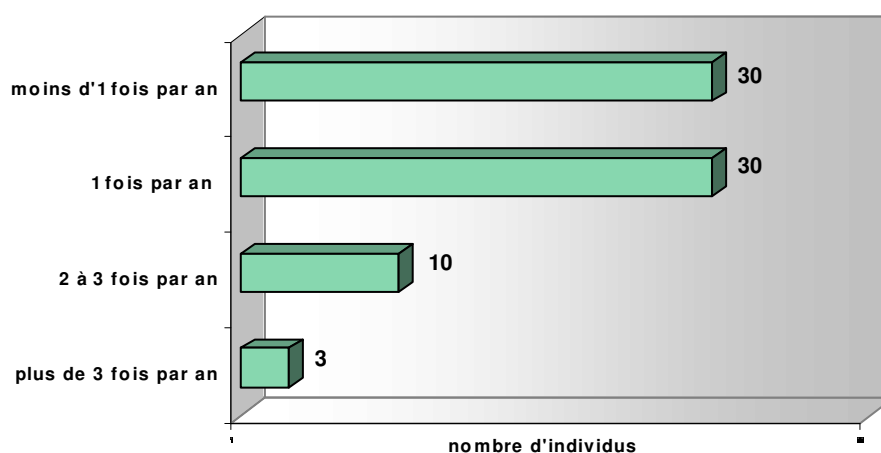
service à chacun de ceux qui l'avaient aidé » (1971 : 280). Les mayouri des Métropolitains se déroulent de la même façon que pour les Créoles : les individus travaillent tout en profitant des mets préparés par celui qui reçoit. C'est l'occasion d'une relation conviviale en même temps qu'un rassemblement utile.

Donc l'espace intime est le lieu où se révèle l'identité qui compose entre deux pôles culturels : la Guyane et la métropole. A côté des ces processus de métissage, les Métropolitains restent liés à la métropole. Cet attachement est d'ordre culturel (on garde ses manières de vivre), mais est aussi un attachement aux gens référents et notamment à la famille. Ce lien se retrouve dans les pratiques au sein de l'habitat et comme lien physique par la mobilité fréquente des Métropolitains entre ces deux espaces.

## **II-4- Mouvements entre deux espaces : métropole et Guyane**

Nous l'avons dit en première partie, la population métropolitaine est très mobile. Elle ne reste que peu longtemps dans l'espace guyanais. A ceci s'ajoute une mobilité ponctuelle mais relativement fréquente des individus entre les deux espaces de la métropole et de la Guyane. La plupart des Métropolitains font des voyages fréquents entre la métropole et la Guyane. Sur notre échantillon, 10 rentrent deux à trois fois par an, 30 individus une fois par an et 3 plus de trois fois par an. Donc presque 60 % des individus rentrent au moins une fois par an en métropole.

**Graphique 27 : Nombre de voyages en métropole (d'après notre enquête de 2003)**



Pourquoi « rentrer », comme le disent les Métropolitains (ce qui indique où est l'origine de leur mobilité), fréquemment en métropole ? Plusieurs raisons sont évoquées par ceux qui rentrent en métropole de temps en temps (donc pour 43 individus).

#### Voir la famille, voir les amis

La raison la plus forte est sûrement celle des relations personnelles. Si l'on retourne fréquemment en métropole, c'est pour maintenir le contact avec des personnes résidant en métropole. Il s'agit avant tout de la famille, mais aussi des amis, des anciens collègues. Il peut s'agir de la famille au sens large, comme de la famille nucléaire (caractérisée par l'ensemble parents-enfants). La question de la scolarité amène les familles à se séparer. Les enfants se retrouvent en métropole alors que les parents sont en Guyane, ce qui motive beaucoup les déplacements. Les couples mixtes ont des liens familiaux partagés entre la métropole et le pays de l'autre personne, ils rentrent donc moins. Mais la présence d'enfants au sein du couple mixte inverse les raisonnements : on veut alors garder le lien avec la famille élargie, pour les enfants et on fait une visite familiale une fois par an. Le lien familial est maintenu quelle que soit la durée d'installation en Guyane pour la plupart des individus. Les voyages entre ces deux espaces géographiques sont des voyages entre deux espaces intimes puisqu'ils se déroulent dans les habitats d'une famille ou d'un réseau d'amis. Gilles, 65 ans, retraité, en Guyane depuis 37 ans, ne veut plus retourner en métropole, il a cessé d'avoir des relations avec sa famille et ne voit plus aucun intérêt à y aller.

#### Se rappeler la culture française, reprendre son souffle

Jérémy, en Guyane depuis 34 ans, retourne fréquemment en métropole, avant tout il rejoint ses deux enfants qui habitent avec leur mère, mais il éprouve aussi le besoin de rentrer : « *on est bien ici, il fait beau et chaud, la façon de vivre est sympa, mais il faut partir une ou deux fois par an pour changer d'air, une fois j'ai été 4 ans sans partir, c'était dur, c'est un village, mais ça coûte cher pour partir, c'est une île* ». Beaucoup expriment ce besoin de rentrer de temps en temps pour respirer. La Guyane n'est pas leur environnement naturel, elle « fatigue » les individus. Ils évoquent le fait que l'espace soit limité, la ville petite et la population restreinte. Ils sont vite pris dans un réseau de relation qui les étouffe et éprouvent le besoin de s'échapper dans l'anonymat des grandes villes. Ils ont aussi le besoin de retrouver la culture métropolitaine, les cinémas, les cafés, les rues passantes. Tout un cadre culturel qui est différent en Guyane. Les célibataires semblent plus touchés par ce manque culturel. Les couples et familles semblent s'auto-suffire,

s'apporter un soutien et un embryon culturel commun. Le retour « aux sources » correspond au besoin de retrouver des repères identitaires.

### *Profiter de la technologie française*

De façon plus marginale, deux individus de l'échantillon rentrent régulièrement pour se faire soigner en métropole, d'une part parce qu'il n'existe pas de soins spécialisés sur leur maladie en Guyane, d'autre part parce qu'ils n'ont pas totalement confiance dans le service des hôpitaux de Guyane. Nous avons entendu le cas de femmes enceintes qui rentraient pour accoucher en métropole, mais il semble que la plupart accouchent sur place, tout en privilégiant l'hôpital de Kourou qui possède la technique de l'anesthésie par péridurale et des chambres individuelles climatisées. L'hôpital de Kourou, à cause de la présence de la base spatiale a, semble-t-il, plus de matériel et de moyens humains. Si l'accouchement se passe encore quelquefois en métropole, il s'y déroule de moins en moins.

### *Le travail*

Rares sont ceux qui rentrent plus de trois fois par an et cela est systématiquement dû à la nature de leur travail. Ils conjuguent ainsi pour tous les voyages un séjour professionnel et quelques jours pour voir la famille. Il s'agit de hauts fonctionnaires, de chefs d'entreprise. Il y a quand même 30 individus qui rentrent moins d'une fois par an, mais si l'on détaille ces réponses, il semble que ceux qui restent longtemps sans voir le sol métropolitain sont finalement rares. Certains (8 individus) savent que leur séjour est court et défini (pour deux ans par exemple), ils préfèrent alors profiter de la Guyane et recevoir des amis de métropole. Il y a les individus qui profitent des congés bonifiés donnés par les administrations pour rentrer deux mois tous les trois ans. 10 individus rentrent une fois tous les trois ans pour voir la famille.

Il y a ceux qui n'ont pas les moyens de rentrer (ils sont rares), ceux qui n'ont plus d'attaches en métropole, ceux qui ont leur famille, sont en Guyane depuis longtemps et n'ont pas envie de rentrer. 8 ne sont pas rentrés en métropole depuis plus de trois ans. Une minorité de 10 % ne garde qu'un lien très morcelé avec l'espace métropolitain.

Les hommes semblent moins rentrer en métropole que les femmes. Ce sont aussi les individus dans le secteur privé qui rentrent moins : ils sont 57 % à rentrer moins d'une fois par an,



tandis que les gens du public sont 27 %. Inversement, ceux du public rentrent donc plus souvent : 55 % rentrent une fois par an contre 24 % dans le privé. Ce sont les cadres et professions intellectuelles supérieures qui rentrent le plus : ils sont 61 % à rentrer une fois par an. Les artisans, commerçants, mais aussi les sans activités professionnelles et les ouvriers sont plus de 60 % à retourner en métropole moins d'une fois par an.

Les pratiques de retour en métropole pour de courts séjours continuent, quel que soit le temps d'installation en Guyane des individus mais décroissent. 42 % de ceux qui sont en Guyane depuis moins de 5 ans retournent en métropole une fois par an ; tandis que ceux qui y résident depuis plus de 35 ans sont 33 %.

Enfin, on remarque que les célibataires rentrent plus souvent et que les individus en couple mixte rentrent moins souvent. Par contre, ceux qui sont en couple mixte avec des enfants rentrent aussi souvent que la moyenne.

Il y a concrètement un lien physique entre la Guyane et la métropole par ces déplacements réguliers de population. Le temps est séparé en deux périodes pour les Métropolitains. Si leur forte présence en Guyane se déroule de septembre à juin, « l'été » (associé à juillet et août en métropole) est une période de moindre présence. Beaucoup retournent en métropole pour les vacances : les enseignants profitent de leurs deux mois de congés, les autres de la période où la famille de métropole prend aussi ses congés. Les déplacements individuels dans l'espace s'harmonisent en vagues de départs et d'arrivées. Cela se renforce aussi dans les moments de mutations : un enseignant nouvellement arrivé, un militaire ou un cadre administratif prennent leurs fonctions en septembre. Les cas de prise de fonction en janvier sont plus rares. De la même manière, les départs définitifs se font généralement fin juin. Ce rythme de déplacement est inscrit dans l'identité du groupe métropolitain. Il est repérable dans le temps d'une année.

Il faut signaler que les Métropolitains ne sont pas les seuls à aller fréquemment en métropole, certains Créoles ont leur famille des deux côtés<sup>84</sup>, mais vont aussi en métropole pour les

---

<sup>84</sup> 15637 Guyanais vivent en 1999 en Métropole (INSEE 2002b), soit 15 % des individus nés en Guyane. Cette émigration débute dans les années 1960. Les jeunes avaient du mal à trouver du travail sur place, mais il faut aussi compter avec l'attrait qu'exerce la France sur une partie de la population (environnement culturel, possibilité d'études. Les jeunes guyanais ne trouvent pas en Guyane le métier auquel ils auraient aimé prétendre. Enfin, la France par l'intermédiaire du BUMIDOM (Le Bureau pour le développement des Migrations intéressant les Départements d'outre-mer a organisé, entre 1962 et 1981, l'émigration vers la métropole de

mêmes raisons que les Métropolitains : prendre une respiration, voir l'environnement métropolitain, profiter des zones urbaines. On trouve étonnamment de nombreuses personnes qui vont en cure thermale en métropole. La modernité des transports facilite cette mobilité. En 1937, il fallait 23 jours à Simone Binet-Court pour rejoindre son mari à Cayenne en partant du Havre, elle avait changé deux fois de bateau, à Fort-de-France et aux îles du Salut. Au début des années 1950, avec le développement de l'aviation et la construction de l'aéroport de Rochambeau, Cayenne était rejointe en deux jours par les Antilles, en trois jours par l'Afrique. De nos jours, le vol Cayenne-Paris ou Paris-Cayenne (tel est le nom d'un restaurant de Cayenne) dure 8 heures, ce qui facilite grandement les liaisons.

Pourtant le billet d'avion reste cher. Le monopole d'Air France sur ce trajet a accru les prix. Ceci bloque les individus pour rentrer en métropole. Le voyage coûte en moyenne 760 euros et peut atteindre les 1 400 euros dans les périodes de vacances scolaires notamment celles de Noël. Mais cela bloque surtout la proportion d'individus qui rentre moins d'une fois par an, les autres estimant cette dépense comme prioritaire dans leur mode de vie.

La mobilité géographique en général, est, elle, le quotidien de plusieurs groupes culturels. Les Brésiliens effectuent de nombreux va-et-vient entre la Guyane et le Brésil (Zécchini 2001), les Businenge sont aussi très mobiles entre le Surinam, la Guyane et la Hollande, les Chinois ont des réseaux en Chine mais aussi au Surinam, au Guyana et aux Etats-Unis (Monge 1997), les Hmong ont de la famille établi en métropole, au Laos et aux Etats-Unis (Géraud 1997). Les flux de mobilité géographique pour les personnes résidant en Guyane sont intenses et relient chaque migrant à un territoire d'origine ou à un réseau relationnel.

Si les deux pôles essentiels de mouvement des Métropolitains dans l'espace sont la métropole et la Guyane, il en existe d'autres plus annexes. De nombreux individus prennent leurs vacances dans les espaces environnants : aux Antilles (Martinique et Guadeloupe), sur les îles Trinidad et Tobago, au Surinam et au Brésil. Quelques-uns vont aux Etats-Unis puisqu'il y a un vol sur la Floride avec une escale aux Antilles et quelques-uns à Cuba ou au Venezuela.

Le territoire métropolitain représente pour beaucoup une part de leur identité qu'ils ont besoin de raviver de temps en temps, ce qui explique pourquoi les conversations sur les billets trop

---

plusieurs milliers de guadeloupéens, de martiniquais, de réunionnais et de guyanais) encourage les migrants des DOM à venir s'installer en Métropole. (Calmont 1981)

chers reviennent éternellement. Le tarif est un frein au maintien de leur équilibre identitaire. Tout se passe comme si le maintien d'un lien avec ses origines était la condition de l'adaptation des Métropolitains en Guyane.

## **Conclusion du chapitre**

L'espace guyanais est fragmenté entre les groupes sociaux et culturels. Les espaces habités sont marqués par la position sociale des Métropolitains. Pourtant les types d'habitat sont variés et révèlent des parcours individuels différents. Chaque individu utilise des stratégies pour atteindre son objectif. Il semble qu'il y ait une culture comme : celle du bien-être. Mais deux facteurs relativisent ces attitudes : la présence d'une implantation familiale et la volonté de s'intégrer.

L'analyse de l'espace habité et des pratiques sociales en son sein nous mène à la conclusion que la grande majorité des individus métropolitains compose avec deux pôles culturels : la métropole et la Guyane. Les voyages entre ces deux espaces marquent le lien symbolique et relationnel qui unit le migrant à son territoire d'origine : est-ce une condition de son adaptation ? Seuls 10 % semblent être en rupture avec le sol et l'identité métropolitaine. Le Métropolitain « bricole » avec sa culture personnelle passée et la culture guyanaise présente. Le changement culturel, l'adoption de modèles culturels locaux se fait à différents degrés suivant les personnes. Il peut s'agir d'une acculturation matérielle ou d'une acculturation formelle.

En majorité, il nous semble qu'il y a une réinterprétation de la culture locale, c'est-à-dire une conservation de son système de pensée, de sentir et une adaptation aux éléments de l'environnement culturel et naturel, donc une acculturation matérielle. Cette « culture » locale ne fait pas référence à une culture en particulier mais à des emprunts partiels des cultures en présence en Guyane, les plus anciennes comme les plus récentes. Il y a alors un syncrétisme, un métissage remettant plus ou moins en question la culture d'origine. Cette acculturation matérielle correspond aussi à une adaptation de l'environnement naturel, à ses préoccupations occidentales : les Métropolitains veulent profiter de l'exotisme local. Dans son action la plus minime, l'acculturation matérielle est plutôt une approche touristique qui pousse l'individu à adopter des objets des autres cultures. Parfois le Métropolitain veut montrer son adaptation,

être un « multiculturel » (Simon 1995). Il y a donc adoption d'objets locaux par volonté d'identification à un territoire. Les Métropolitains utilisent un habillage de leur habitat afin de répondre à leur désir d'identification. D'autres individus trouvent en Guyane le style de vie qui répond à leur idéologie « alter-mondialiste ». Leur adaptation à la Guyane est à mi-chemin entre une acculturation matérielle et une acculturation formelle. Ils adoptent un style de vie local tout en ayant une logique occidentale. Une minorité encore, semble plus dans une dynamique d'acculturation formelle. Il semble que la composition de leurs relations sociales et l'idée de son implication en Guyane ne soient pas étrangères à leur différence. Quelques individus ont été élevés en Guyane, ils sont alors socialisés dans une famille d'origine métropolitaine et dans la société guyanaise.

Bastide note deux points capitaux dans le processus d'acculturation qui nous semble correspondre aux différentes pratiques que nous venons de décrire : 1° Plus un trait culturel est particulier, c'est-à-dire éloigné de la forme d'un trait culturel de la culture receveuse, plus son acceptation sera difficile car il ne pourra être réinterprété. C'est le cas de l'aspect magico-religieux des cultures créoles, amérindiennes, businenge. Son adoption pourra être effective si il est « imité » ou « additionné », cependant il n'aura sans doute qu'un rôle « satellite » car il n'aura pas été profondément intégré. 2° Un trait culturel, quelle que soit sa forme et sa fonction, sera d'autant mieux reçu et intégré qu'il pourra prendre une valeur sémantique en harmonie avec le champ des significations de la culture receveuse, c'est-à-dire qu'il sera réinterprété. L'individu intégrera une pratique de la culture qu'il reçoit avec son propre système de valeur (celui de sa culture d'origine). C'est le cas de l'adoption du mode d'habiter en carbet.

Mais l'habitat n'est qu'un « fragment de l'existence » (Radkowski 2002 : 43), il ne représente pas la totalité de la présence des individus sur un espace. Radkowski écrit que le « lieu partiel, la résidence ne représente qu'une seule, parmi d'autres, localisation possible de l'homme : s'il advient d'être bien « là », il lui arrive surtout de se trouver... n'importe où « ailleurs » (*op. cit.* : 44). Nous allons voir que si l'individu se trouve ailleurs, il ne se trouve pas « n'importe où » ailleurs.

### **Chapitre III. ESPACES PUBLICS : FREQUENTATIONS, ACTIVITES, MANIERES D'ETRE**

Après avoir traité les pratiques dans les espaces intimes, tournons-nous vers celles de l'espace public. L'espace public est ouvert à tous, sans barrières a priori : la rue, les espaces verts, la ville, la forêt, la plage, les administrations, les magasins, les bars, les restaurants, les discothèques. Comment les individus s'adaptent-ils à l'environnement public guyanais ? Où sont-ils ? Que font-ils ? La présence dans ces lieux publics montre-t-elle une resocialisation ? Et de quelle nature ?

Les individus doivent s'adapter à un espace et celui-ci est façonné par eux. Les pratiques dans l'espace inconnu construisent petit à petit un espace habité, familier. Selon G.-H. de Radkowski, « le pays, c'est surtout l'espace vital : le territoire requis pour la subsistance de l'ethnie » (2002 : 33). Cette subsistance est économique certes, mais aussi religieuse, affective... Le groupe se révèle dans les espaces qu'il occupe, comme l'écrit G.-H. Radkowski : « ce rapport entre l'existence d'une ethnie et son lieu n'est pas un rapport de fait mais de droit : l'identité même de l'ethnie, sa « personnalité » culturelle en dépend. Le pays représente la matrice, la forme en « creux » où se moule son économie, sa technique, ses croyances religieuses, jusqu'à son affectivité. » (*op. cit.* : 36-37). Ainsi, par l'étude des pratiques dans l'espace des Métropolitains nous étudions aussi s'ils forment un groupe culturel.

La répartition des habitats dévoile une fragmentation sociale. Y a-t-il un espace ethnique métropolitain ? C'est-à-dire un espace qui serait symboliquement réservé ou qui identifierait des pratiques communes à des lieux. Y a-t-il une identité visible ? Ou au contraire, les pratiques diversifiées montrent que les Métropolitains s'intègrent à un espace cosmopolite ou à différents espaces selon les profils individuels. Dans un cas le groupe apparaît spatialement et culturellement au travers de pratiques collectives, dans l'autre, la singularité des sujets se donne à voir. Peut-on, dans ce dernier cas, parler de stratégies individuelles ayant différents objectifs, qui expliqueraient les différents types de parcours dans l'espace guyanais et les différentes pratiques qui lui sont associées ?

Les observations mettent en valeur la visibilité du groupe sur certains espaces, c'est-à-dire la fréquentation qu'en font les Métropolitains par rapport aux autres groupes. Elles révèlent aussi les différentes appropriations du lieu selon les groupes. D'un autre côté, les entretiens tendent à cerner la pratique réelle d'un lieu, par individu, mais aussi pour un ensemble d'individus (nous donnons des tendances et non une estimation exacte des fréquentations de l'ensemble des Métropolitains). Nous tenterons de comprendre certaines pratiques en fonction d'études de l'INSEE sur la population de métropole. Ainsi, nous voyons s'il existe une acculturation des Métropolitains en Guyane.

Nous traiterons des activités que nous appelons « utilitaires », celles du quotidien qui oblige l'individu à se rendre dans l'espace public, qui sont liées à l'alimentation, l'habillement, l'ameublement, l'administration, les trajets ; mais aussi des pratiques des « loisirs », les activités effectuées pendant le temps libre, en dehors de l'habitat<sup>85</sup>. Trois types d'espaces peuvent être distingués : certains espaces sont fréquentés par une grande majorité de Métropolitains, ils y sont très visibles ; d'autres espaces paraissent multiculturels ; enfin, des espaces peuvent être qualifiés d'« ethniques » car ils sont le territoire d'un groupe culturel dans les représentations des Métropolitains.

### **III-1- Les espaces identifiés aux Métropolitains : forte visibilité et pratique collective**<sup>86</sup>

Certains espaces sont identifiés aux Métropolitains : les autres groupes les identifient comme typiquement métropolitains. Il n'y a pas d'appropriation par le groupe de ces espaces. Distinguons deux tendances : les Métropolitains sont très visibles dans un espace et effectivement une grande majorité des individus métropolitains le fréquente avec des

---

<sup>85</sup> Dans une étude de l'INSEE (2002) se basant sur des chiffres de 1998, portant sur la population de France métropolitaine, les auteurs estimaient le temps passé pour chaque activité pour une semaine. Un individu consacre en moyenne 49 % à des activités physiologiques essentielles (dormir, manger), 20 % de son temps global à son travail, 15 % à l'entretien domestique, 14 % aux loisirs et 5 % aux trajets. Ces proportions représentent respectivement 82.3 heures par semaine, 32.4 h/sem., 25.1 h/sem., 23.1 h/sem., et 5.1 h/sem.

<sup>86</sup> Il faut préciser que nous donnons des tendances de profils des Métropolitains suivant les pratiques dans les espaces, mais n'avons en aucun cas le but de prétendre à une étude quantitative qui déterminerait avec exactitude ces profils. L'enquête que nous avons menée se porte sur un nombre restreint d'individus ce qui explique que la représentativité ne puisse se faire. On ne peut interpréter que des chiffres marquants, regroupés ou très dissemblables. Cette analyse des proportions de notre échantillon se conjugue nécessairement à une analyse qualitative des discours qui nous permet de les interpréter.

pratiques similaires ; les Métropolitains sont très visibles pourtant une minorité d'entre eux fréquente ces espaces et ils n'ont pas une seule et même pratique.

### **III-1-a- Cohérence entre une forte visibilité et la fréquentation par une majorité des Métropolitains**

#### Les espaces de tourisme

Comme Martine, 50 ans, femme au foyer, depuis un an en Guyane, nombre de Métropolitains font des « circuits » de visite, tout au long de leur séjour, seuls ou avec les gens qu'ils accueillent : « *on fait tout ce que les touristes peuvent faire, on en profite pour visiter le pays, on va à Saint-Laurent, on va aux îles, à la pêche, en forêt, on s'occupe comme on peut... dès qu'on a de la visite on refait tout* ».

Les Métropolitains sont très visibles dans les lieux touristiques et ils sont aussi une majorité à les fréquenter. Les lieux les plus fréquentés pour les activités touristiques sont les îles du Salut, Cacao, les marais de Kaw et le Centre spatial de Kourou. Sur ces lieux, il y a effectivement prédominance des Métropolitains. La grande majorité des Métropolitains y est allée au moins une fois. Quasiment tous les Métropolitains arrivant en Guyane achètent un guide touristique sur le territoire.

Les Métropolitains vont moins systématiquement sur Javouhey, Apatou, Awala Yalimapo mais ils restent proportionnellement la population qui visite le plus. Apatou est le premier village, accessible dans la journée, sur le Maroni, il fait partie de programmes de tours opérateurs implantés sur Saint-Laurent. On prend la pirogue pour un aller direct sur Apatou, on visite le village, on mange dans l'un des trois restaurants, on reprend la pirogue direction Saint-Laurent en faisant un arrêt dans un village amérindien du Surinam (où l'on peut acheter des colliers et divers objets artisanaux). Les communes de Sinnamary, Mana, Montsinéry sont également visitées.

Saül est aussi une destination réputée, pour les randonnées en forêt que l'on peut y faire, comme les deux fleuves : l'Oyapock et l'Approuague. Un camp touristique a été monté sur l'Approuague, il attire de nombreux touristes métropolitains. Ce genre d'endroit permet d'aborder la forêt en toute tranquillité, sans se préoccuper de l'organisation, du confort. Nous avons croisé un groupe de touristes sur l'Oyapock, venu par le biais d'une agence, qui a fait le

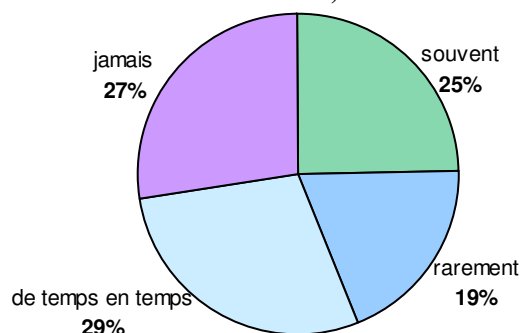
trajet Saint-Georges-Via Brasil en s'arrêtant uniquement dans des carbets équipés et dans des restaurants. Ce groupe était constitué de trois quart de Métropolitains et d'un quart de Créoles guyanais. Le même parcours peut être fait en dormant dans des carbets construits pour l'occasion et en mangeant en partie les produits de la pêche.

Des espaces sont fréquentés selon les manifestations qui s'y déroulent. La fête du Nouvel an Hmong est très prisée. Mais si les Métropolitains y sont très visibles, ils ne constituent pas l'essentiel de la population qui fréquente le lieu. Les activités touristiques d'un individu sont intimement liées à sa date d'arrivée en Guyane. Les individus visitent beaucoup à leur installation puis de moins en moins au fil du temps. De plus des individus qui pensent repartir deux ans plus tard se dépêcheront de « faire » tout ce qu'ils peuvent. Ces activités sont une réponse à l'envie d'exotisme des Métropolitains. Les individus qui ont le plus de temps de loisir sont aussi ceux qui visitent le plus. Ainsi, les cadres supérieurs, chefs d'entreprise auront tendance à moins se trouver sur les lieux touristiques.

### Les spectacles culturels

En allant à des concerts, des pièces de théâtre, des représentations de danse, on se rend vite compte que les Métropolitains constituent une part non négligeable des spectateurs, dont les Créoles sont l'autre part importante. Sur l'échantillon, 20 individus n'y vont jamais, soit presque un tiers, 14 disent y aller rarement, 21 de temps en temps et 18 souvent. Si l'on compare ces chiffres avec des données de l'INSEE (2002) sur la fréquentation des théâtres et concerts par les Français, on s'aperçoit qu'ils sont une plus grande proportion à aller dans ces événements culturels. En France métropolitaine : 68 % des français ne vont jamais dans ces lieux, 16 % y vont une à deux fois par an, 12 % 3 à 11 fois par an et 4 % au moins une fois par mois. Si l'on met en parallèle l'unique catégorie de comparaisons qui soit identique entre notre étude et celle de l'INSEE, les Métropolitains qui ne vont jamais à ces spectacles sont 27 %, nous constatons donc la forte propension à pratiquer ces lieux.

**Graphique 28 : Fréquentation des spectacles culturels par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**





Parmi les 18 individus qui déclarent aller souvent aux spectacles, c'est-à-dire dès qu'il y en a un ou le plus souvent possible, il y a plus de femmes. Ceci n'est pas propre à la Guyane et semble être le cas en métropole : les femmes sont plus attirées par les activités culturelles. Les 36-45 ans sont plus enclins à aller voir des spectacles culturels (13 individus sur les 18 sont dans cette tranche d'âge).

Les agriculteurs ne vont pas voir de spectacles : ils sont dans des zones rurales et leurs horaires de travail ne sont pas compatibles à une sortie le soir en ville qui nécessiterait un déplacement en voiture. Il y a par contre plus de cadres. Cette composante est aussi le cas en métropole. Comme l'a montré P. Bourdieu (1966), les classes supérieures ont tendance à aller plus vers les activités culturelles que les autres. Les ouvriers au contraire n'y vont jamais. Cette remarque vient s'appuyer sur les différences entre fonction publique et privée. Les fonctionnaires semblent plus tournés vers ce type d'espace public : ils ont plus de temps libre et des moyens financiers réguliers. Seuls 5 individus sur les 18 allant souvent aux spectacles sont du secteur privé. Enfin, les individus semblent plus fréquenter les spectacles culturels sur Kourou.

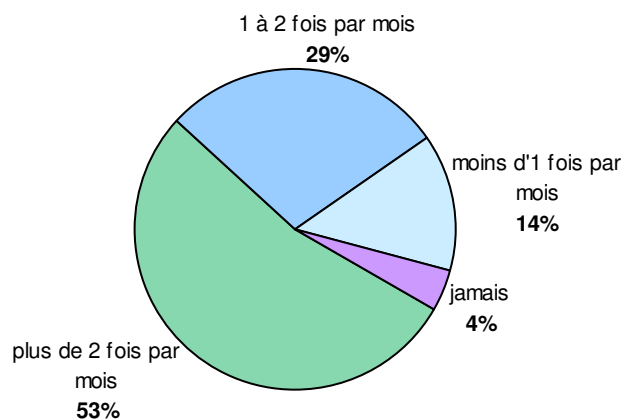
Quelques-uns sont passionnés de culture ou travaillent dans le domaine culturel, ils se tiennent informés, ils aiment cet aspect du monde urbain. Mais il semble que si les individus vont plus dans les activités culturelles qu'en métropole c'est qu'ils ressentent un manque de la culture qu'ils pourraient avoir en métropole, le manque du côté urbain. Ils sont donc à l'affût du moindre événement culturel, même si certains avouent qu'ils sont déçus par la qualité des prestations. Ceux qui disent ne jamais aller voir de spectacles ont soit d'autres centres d'intérêts, soit jugent que la qualité des spectacles en Guyane n'est pas bonne.

De manière plus large, ce sont tous les événements culturels qui attirent les Métropolitains en manque d'activités : fête de Cayenne, fête de la science, fête du livre... Il en va de même pour les expositions qui sont fréquentées par plus de Métropolitains que d'autres populations. Ceci caractérise une volonté de se rapprocher ou de ne pas perdre sa culture d'origine, symbolisée par ses activités culturelles. Les spectacles correspondent à cette préoccupation, ce qui explique que l'on observe un public à 95 % de Métropolitains au concert d'Eddie Mitchel, 60 % à celui d'Henri Salvador et qu'ils ne sont que 20 % à un concert de reggae.

## Les restaurants

Le manque d'activité culturelle détermine la fréquentation d'un deuxième espace : celui des restaurants<sup>87</sup>. Les individus ressentent le besoin de « sortir » et se dirigent vers les restaurants substitués des bars et autres lieux animés manquants<sup>88</sup>. De façon moindre, les restaurants sont l'occasion de découvrir la culture locale. Mais les Métropolitains font aussi partie de la classe supérieure, ce qui les place dans une position privilégiée de consommation. Le restaurant est un lieu investi régulièrement par les Métropolitains. Seuls 3 individus disent ne jamais y aller. L'un est en lieu isolé, l'autre est le seul de l'échantillonnage à ne pas avoir de revenus lui permettant d'y aller et le dernier invite beaucoup les gens chez lui, il privilégie les relations dans les espaces privés. 10 y vont moins d'une fois par mois, mais 21 individus y vont une à deux fois par mois et 39 plus de deux fois par mois.

**Graphique 29 : Fréquentation des restaurants par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Quand on observe la fréquentation des restaurants, on note la prédominance des Métropolitains. Sans qu'ils soient les uniques clients des lieux, ils y sont très visibles. De nombreux Créoles vont au restaurant et on tend à voir de plus en plus de Chinois et de Brésiliens dans ces espaces. Cette évolution est déjà remarquée par B. Cherubini en 1986. Cela veut-il dire que ces populations sont plus aisées financièrement qu'avant ou qu'elles tendent à adopter un mode de sociabilité différent ? Quoiqu'il en soit les Métropolitains tendent à être de moins en moins majoritaires dans les restaurants.

---

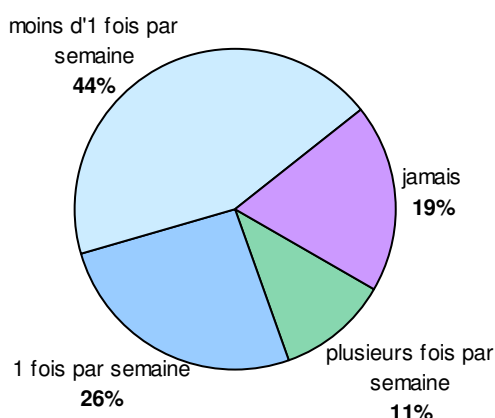
<sup>87</sup> On considère comme restaurant autant les petits restaurants chinois que des restaurants de plus grand standing.

<sup>88</sup> Précisons que lorsque nous avons demandé aux Métropolitains s'ils fréquentaient les restaurants, nous ajoutons, pour le loisir et non par obligation professionnelle.

## Les plages

La fréquentation des plages est une pratique généralisée. 11 % des individus vont à la plage plusieurs fois par semaine, 26 % des individus vont à la plage au moins une fois par semaine, 44 % y vont moins d'une fois par semaine et seulement 19 % n'y vont jamais<sup>89</sup>. Donc 80 % des individus interrogés vont à la plage de manière plus ou moins fréquente : la plage est un espace connu et investi mais pas pratiqué par tous également.

**Graphique 30 : Fréquentation de la plage par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Il ne s'agit pas forcément de se faire bronzer et de se baigner mais aussi de marcher, de faire son footing, de pêcher ou de jouer au volley : de profiter des différents atouts de la proximité de la mer. Les familles qui ont des enfants y vont plutôt en fin de journée pour jouer dans le sable. Les agriculteurs, les artisans, commerçants et chefs d'entreprise vont moins à la plage que les autres catégories professionnelles. La plage peut être un lieu où on se retrouve entre amis pour un pique-nique ou un barbecue. On voit ainsi des groupes de Métropolitains faisant un pique-nique ou jouant au foot. Pourtant, sur un terrain de beach-volley, les populations sont mélangées. La fréquentation de la plage entre dans une stratégie de bien-être. Pour ceux qui évitent le lieu : la couleur de l'eau reste répulsive, ils privilégient alors d'autres activités.

Les autres populations fréquentent aussi la plage. Comme pour les ballades du Rorota, de La Mirande ou de Vidal, on constate qu'il y a de nombreux Métropolitains mais que s'ils sont proportionnellement au moins aussi nombreux que les Créoles en pleine journée, ils sont en nombre beaucoup plus restreint le matin de bonne heure. On voit donc une différence dans le temps des mêmes lieux investis. Nous n'avons pas constaté de plages « réservées » officiellement à une population, bien qu'une plage de Montjoly se dénomme « plage des

<sup>89</sup> 8 individus vont à la plage plusieurs fois par semaine, 19 une fois par semaine, 31 moins d'une fois par semaine et 14 individus n'y vont jamais.

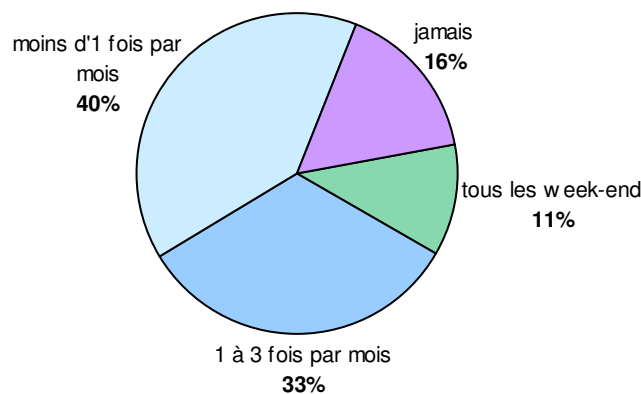
Brésiliens » (à notre connaissance parce qu'un ensemble de maisons en bois en face est occupé par des Brésiliens). La visibilité des Métropolitains s'explique donc par leur forte fréquentation mais aussi par le fait qu'ils y aillent majoritairement en groupe de Métropolitains.

### III-1-b- Paradoxe entre une forte visibilité et la diversité des pratiques des Métropolitains

#### La forêt

La forêt est un espace où les Métropolitains sont très visibles. Il suffit de partir sur un fleuve ou en carbet pour se rendre compte que leur présence y est forte. Effectivement, 84 % des individus interrogés vont en forêt au moins quelques fois dans l'année. Nous ne comptons pas ici des ballades qui peuvent se trouver dans la commune de Cayenne comme celles du Rorota ou de la Mirande. 8 individus vont en forêt tous les week-ends, 24 individus y vont une à trois fois par mois, 29 y vont moins d'une fois par mois, enfin, 12 individus n'y vont jamais. Mais si l'accès à cet espace est possible, plus de 50 % de la population métropolitaine ne profite que peu ou pas du tout de cette possibilité.

**Graphique 31 : Fréquentation de la forêt par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Parmi ceux qui vont en forêt tous les week-ends, trois cas se distinguent : ceux qui « vivent » en forêt, ceux qui « découvrent » la forêt, s'y promènent et ceux qui « chassent, pêchent » en forêt. Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, qui est en Guyane depuis son enfance, se passionne pour la chasse : « je suis tous les week-ends en forêt, je n'y vais jamais seul, mon père n'était pas chasseur, les locaux m'ont appris la chasse, je m'intéresse à la botanique, je suis tombé amoureux de la Guyane, je suis passionné par la forêt, j'ai travaillé sur les marais de Kaw pendant deux ans ».

Une majorité a envie d'explorer le pays et sa spécificité naturelle. La Guyane ne correspond pas aux schémas sur les outre-mers paradisiaques mais offre un environnement unique centré sur la forêt. Les individus ont envie de profiter de l'exception naturelle. Ils ont en général une approche touristique, c'est-à-dire empreinte d'une envie de découvrir, mais quelques-uns pratiquent aussi la chasse et la pêche.

Peu de Métropolitains possèdent du matériel pour aller en forêt comme un bateau ou un kayak<sup>90</sup>. Certains ont des bâches pour s'abriter, mais c'est encore assez rare. La plupart par contre possèdent des hamacs, moustiquaires et lampes. Les individus n'y vont pas aussi souvent qu'ils voudraient en raison des contraintes d'organisation, de temps et le partage du matériel avec d'autres personnes. L'un avoue avoir peur de la forêt, il est parmi ceux qui vont pêcher plusieurs fois par semaine à la plage. On remarque que s'il y avait (on le verra par la suite) une représentation négative de la forêt, une phobie des insectes et animaux sauvages, la plupart des Métropolitains n'en tiennent pas compte dans leurs pratiques. On expliquera cette attitude par l'influence du réseau relationnel et la transmission des représentations.

Les motivations pour ne pas aller en forêt sont diverses. 4 individus qui sont en Guyane depuis plus de 10 ans, disent qu'ils y ont été beaucoup au début, mais s'en sont lassés. Ces 4 individus font partie du secteur public, ce qui nous amène à penser que peut-être le paramètre de l'appartenance au secteur privé ou public a une influence sur la pratique de la forêt. En effet, 15 % des gens du privé vont en forêt tous les week-ends, contre 7 % dans le secteur public. Ils sont aussi 40 % à y aller une à trois fois par mois, tandis que ceux du public sont 27 %. Ils ne sont donc dans le privé que 12 % à ne jamais aller en forêt, alors que ceux du public sont 20 %.

Enfin, trois individus ne sont pas intéressés par la forêt, ils préfèrent l'aspect social de la Guyane. Xavier, 35 ans, enseignant, associe la forêt à l'espace réservé aux autochtones ou bien à celui où l'on trouve les Métropolitains de passage desquels il se différencie. Il ne va pas en forêt, ni sur les fleuves de Guyane. Il précise qu'il irait à condition d'y être invité par quelqu'un de local.

---

<sup>90</sup> 12 individus dans notre échantillon ont un bateau. 6 ont un kayak. Parmi eux, 3 vont en forêt une fois par semaine, 8 une à deux fois par mois, et 3 moins d'une fois par mois. Il y a donc évidemment une corrélation entre la possession de matériel et la pratique de la forêt.

La fréquentation ne s'explique que peu par les profils des individus et bien plus par leurs motivations personnelles. Les activités en forêt représentent vraiment ce qu'il y a de plus typique en Guyane, comme le dit Laure, 25 ans, institutrice : « *les randonnées en forêt sont vraiment spécifiques à la Guyane, moi je n'ai pas ce milieu là chez moi* ». Pour elle, le carnaval est par ailleurs tout autant spécifique.

On voit donc que les Métropolitains ne pratiquent pas également la forêt. Il y a une bonne part qui n'y vont que vraiment occasionnellement et même jamais ; ceux qui la fréquentent très souvent sont des exceptions. Pourtant l'impression que l'on retire de l'observation des lieux en forêt est leur prédominance par rapport aux autres populations. Cependant, il est évident que ces autres populations fréquentent aussi la forêt.

Il est vrai que l'on serait tenter de dire, en accord avec l'opinion courante que les Créoles ne vont pas en forêt. Ceci s'expliquerait, comme l'écrit B. Cherubini, par le fait que dès 1860-1870, « les bois » et « les communes » deviennent des espaces dévalorisés par rapport à la ville, des espaces de distanciation, d'exclusion sociale pour les Créoles guyanais (1986 : 23). Mais nous ne pouvons être sûr de cette affirmation (il faudrait faire une étude précise sur leur fréquentation). Il semble effectivement, d'après les entretiens, qu'une partie des Créoles ne trouvant pas de plaisir dans la fréquentation de la forêt, lui attribue tout un ensemble de légendes effrayantes qui motiverait leur évitement. Pourtant, nous nous sommes aperçus de leur présence dans les carbets privés, dans des bateaux et les individus interrogés (de toutes origines) nous confirment qu'ils vont chasser et pêcher avec des Créoles. Les Brésiliens sont aussi en forêt, sur les criques facilement accessibles en voiture, mais aussi, comme ils forment la grande masse de la population des orpailleurs, on les trouve au travail et sur leurs lieux de campements (véritables villages créés le temps de l'exploitation d'une crique). Les Businenge vont en forêt à la chasse mais très peu vont dans des carbets, comme les Amérindiens.

Trois conclusions à ceci : premièrement les lieux que fréquentent les différentes populations dans la forêt ne sont pas identiquement les mêmes, ce qui explique l'impression de nette prédominance des Métropolitains en forêt en général, alors qu'ils n'occupent qu'un espace défini au sein de celle-ci (les carbets et leur voies d'accès, les cours d'eau). Les Métropolitains ont accès en particulier à certains carbets (carbets privés différents, carbets des institutions ou de plein air). Les pratiques ne sont pas non plus les mêmes : les autres populations chassent, pêchent (exceptés les Brésiliens), tandis que la majorité des

Métropolitains visitent : ils sont attachés à une forte connotation touristique. Les Métropolitains qui occupent la forêt pour y vivre, y chasser sont finalement peu nombreux. Les individus du privé ont effectivement plus ce genre de pratique ce qui les rapproche des autres populations. Enfin, les réseaux ne sont pas les mêmes : les Métropolitains sont souvent en groupe, ils donnent l'impression d'une masse (ils sont facilement dix dans un carbet). Comme l'écrit B. Cherubini, « certains espaces sont pratiqués sans distinction de classe ou de race (ou presque). Ils restent cependant l'objet d'une mise en scène particulière des rapports inter-ethniques » (1986 : 20).

### Les bars du centre ville

Une observation flottante mène à la conclusion que les Métropolitains sont majoritaires dans les bars, autant sur Cayenne, Kourou ou Saint-Laurent. Pourtant les entretiens nous apprennent que les Métropolitains ne sont pas nombreux à les fréquenter et les observations systématiques nous révèlent que les fréquentations des populations dépendent du type de bar mais surtout de l'heure de la journée et que les Métropolitains n'y sont pas forcément majoritaires.

Peu de Métropolitains fréquentent les bars. Ceux qui y vont souvent travaillent en centre ville, comme les commerçants, les agents du tribunal ou de la Police. Ils y vont donc « prendre un café », dans la journée, coutume très européenne. D'autres fréquentent les bars en soirée, pour écouter de la musique ou prendre un verre. Les militaires privilégient les soirées pour aller dans certains bars. Dans un cas, c'est donc un trait culturel qui sous-tend la pratique (le café ou s'amuser dans des bars), dans un autre c'est la recherche de cette culture métropolitaine et le besoin d'activités sociales nocturnes. Des lieux sont privilégiés pour la journée à Cayenne : le « Tam tam » bar, la « Bodéga », le « Dixieland ». Le soir on privilégie le « Dixieland », le « Harry's », pendant un temps les « Deux rives ». Mais la plupart n'y vont pas. On juge souvent que le centre ville n'est pas agréable pour se promener et boire un verre. Il y a peu de terrasses et elles donnent sur la route.

Le Dixieland est surtout fréquenté par les Métropolitains et les Créoles, mais on commence à voir des Brésiliens, des Chinois. A la Bodéga, quelques Métropolitains sont des habitués, ils viennent tous les matins entre 7 h 30 et 8 h 00 : ce sont les commerçants du coin, les chefs d'entreprise, la serveuse nous précise que ce sont des Métropolitains en Guyane depuis

longtemps. Il y a quelques Chinois vers 13 h 00 pour le café et les jeux d'écran et très peu de Créoles. Le dimanche matin, il y a beaucoup de Créoles, ce qui semblerait correspondre à la fréquentation de la loge maçonnique voisine. Dans la journée et la soirée ce sont surtout des militaires. Au Tam tam bar, les matinées sont investies par les fonctionnaires, surtout des Métropolitains et des Créoles, des deux administrations proches : le tribunal et le commissariat de police. Les soirs sont plus occupés par les Créoles, quelques Brésiliens et militaires métropolitains.

Les Créoles et les autres populations occupent aussi les lieux suivant leurs rythmes. Il y a donc un partage des lieux par plusieurs populations, même si la spontanéité du regard nous indique que certains bars sont fréquentés par des Métropolitains. Il est vrai que d'autres bars observés sont plus fréquentés par des Créoles que des Métropolitains, mais il n'est pas rare d'y voir deux individus Métropolitains.

A Saint-Laurent, la fréquentation des bars dépend également de l'heure de la journée, si on voit au « Mambari » beaucoup de Métropolitains en matinée puis après le déjeuner, on trouve toutes les populations pour les soirées musicales. Les restaurants comptent plus de clients Métropolitains, mais il y a aussi des Créoles, des Chinois et quelques Businenge. A Kourou, les bars sur la place de Monnerville sont fréquentés par de nombreux Métropolitains, notamment des individus du CSG et de la Légion, mais il y a aussi d'autres individus. Les « soirées » comme les cafés philosophiques, lancés par des Métropolitains, attirent tout type de populations bien que les Métropolitains y restent prépondérants. Isabelle, 27 ans, ingénieur à Arianespace, explique que si elle ne fréquente pas les bars à Kourou c'est qu'ils sont monopolisés par une clientèle « spéciale » : les légionnaires et les prostituées. De ce fait, elle et ses amis se retrouvent les uns chez les autres ou dans des bars de Cayenne.

Ainsi, une petite proportion de Métropolitains fréquente les bars, mais leur visibilité laisse à penser qu'ils prédominent dans ces espaces et notamment certains bars que l'on juge comme des « bars de Blancs ». Pourtant l'observation assidue de ces bars montre qu'il y a des heures de fréquentations différentes suivant les populations. Malgré tout, l'image n'est pas entièrement fautive, la tradition du café reste très métropolitaine. Mais d'autres populations viennent de plus en plus, notamment les Brésiliens qui ont aussi cette tradition forte du café et commencent à gravir les marches de l'échelle sociale.

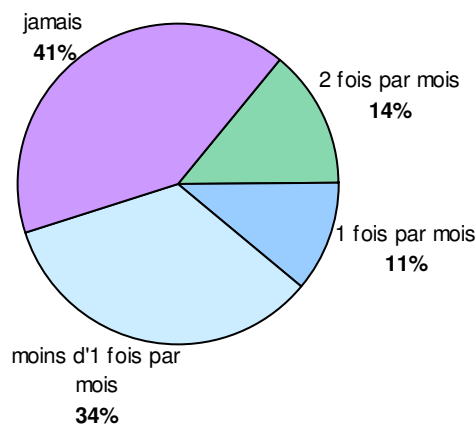


Certains Métropolitains ont adopté la coutume locale qui consiste plutôt que d'aller dans les bars, à boire une bière ou une autre boisson devant les Chinois. Ainsi, en rentrant du travail ou après un match de sport, les Métropolitains se retrouvent devant le « chinois » pour passer un moment ensemble. Il arrive, mais de façon plus exceptionnelle, que des individus adoptent cette pratique dans la journée, seuls et rencontrent ainsi des individus de tout groupe culturel.

### Le cinéma

Les Métropolitains sont plus nombreux que les autres à aller au cinéma, mais ils ne le fréquentent pas plus qu'en métropole. D'après l'INSEE (2002), 48 % des Français ne vont jamais au cinéma, 34 % y vont moins d'une fois par mois, 14 % y vont une à deux fois par mois et 4 % y vont plus de trois fois par mois. Respectivement 41 % des individus de notre échantillonnage n'y vont jamais, 34 % y vont moins d'une fois par mois, 11 % y vont une fois par mois et 14 % y vont deux fois par mois<sup>91</sup>. Les Métropolitains en Guyane suivent presque exactement les moyennes de la métropole. On peut en conclure qu'ils ne changent pas leurs habitudes en venant en Guyane. Certains y vont dès qu'un film sort, pour avoir une activité culturelle, mais la plupart ne se focalisent pas sur le cinéma.

**Graphique 32 : Fréquentation du cinéma par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Plusieurs disent ne pas être intéressés par la programmation de films portés sur les grandes productions, c'est pourquoi l'activité cinéma ne polarise pas l'envie de se rapprocher de la culture métropolitaine comme le font les spectacles. D'autres, sont dans des zones géographiques éloignées comme Apatou mais disent aller au cinéma dès qu'ils viennent sur Cayenne ou Saint-Laurent.

<sup>91</sup> 30 individus n'y vont jamais, 25 y vont moins d'une fois par mois, 8 une fois et 10 deux fois par mois.

### Les discothèques

Inversement à la fréquentation des restaurants, rares sont les Métropolitains qui fréquentent les discothèques. Pourtant, une certaine partie de la population métropolitaine les fréquente : les militaires.

**Graphique 33 : Fréquentation des discothèques par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Sur notre échantillonnage 2 individus vont en discothèque une fois par semaine, activité liée à leur profession : l'un est restaurateur, l'autre serveur. 5 y vont une fois par mois, ils ont moins de 35 ans, ils sortent beaucoup, que ce soit dans les restaurants ou dans les bars (trois d'entre eux sont des hommes qui ont été élevés en Guyane et sortent donc avec de nombreux locaux. Un autre est un militaire). 18 individus y vont moins d'une fois par mois. Ceux-ci y vont occasionnellement, par exemple pour un anniversaire, mais ne sont pas des adeptes de ces endroits. Ils n'ont pas changé leur mode de sortie en venant en Guyane, ils n'allaient déjà que peu en discothèque. Enfin 48 individus n'y vont jamais, ce n'est pas dans leur mentalité, ils privilégient les sorties aux restaurants ou les rencontres dans les espaces privés. La discothèque reste un lieu de fréquentation exceptionnel. Ceux qui fréquentent les discothèques sont le plus souvent jeunes et célibataires. La catégorie des militaires y est très visible dans certains endroits. Kourou paraît symptomatique de la sortie des militaires et légionnaires (mais nous n'avons pas observé ces lieux). Il y a un paradoxe entre la forte visibilité des Métropolitains dans ces lieux et le faible nombre d'individus sur l'ensemble du groupe métropolitain qui fréquentent ces lieux.

### Les courses alimentaires : Match

On dit souvent que les Métropolitains vont de façon privilégiée au magasin Match et en particulier celui de Montjoly et celui de Kourou, du fait qu'ils habitent le quartier proche et privilégient une alimentation de type métropolitaine. Pourtant, pour l'approvisionnement

alimentaire, la plupart des Métropolitains combinent plusieurs lieux d'achat<sup>92</sup> : les supermarchés Match, Leader Price, huit à huit, les « Chinois », les marchés, la boucherie, la boulangerie, les magasins de métropole, du Brésil, du Surinam. On ira au marché le samedi plus ou moins régulièrement, chez le Chinois pour les petites courses quotidiennes et au supermarché pour le gros des courses. On ne trouve effectivement pas les mêmes ingrédients dans tous les magasins, mais Match comme les autres ne couvre pas l'ensemble de la demande, de plus ses prix exorbitants refroidissent plus d'un Métropolitain. D'après les observations, on constate que la clientèle des supermarchés Match Montjoly et Cayenne est composée à peu près de 60 % de Métropolitains (le reste de la fréquentation étant en majorité créole).

Cécile, 45 ans, femme d'un haut cadre militaire, préfère faire ses courses à Leader Price pour une raison pratique, le marché étant à côté. De plus, les prix de Match l'exaspèrent et elle préfère boycotter ce magasin. Elle utilise aussi un magasin Chinois en particulier, avec qui elle a lié de très bons contacts. Si des Métropolitains choisissent Match c'est pour des raisons pratiques, on peut se garer facilement, il y a la climatisation, on trouve presque tout (faisant partie de la classe supérieure, ils peuvent s'offrir ces biens de consommation).

Si les Métropolitains varient les lieux d'achat, ils sont aussi fidèles à certains commerçants. La boulangerie de Montjoly est très prisée des Métropolitains puisqu'elle est l'une des rares à faire un pain goûteux. La boucherie « mégaboeuf » est aussi très prisée car elle respecte les normes d'hygiène attendues par les Métropolitains. .

### **III-2- Les espaces cosmopolites : présence de tous les groupes**

Des espaces sont associés à une certaine multiculturalité, tels que le marché et le carnaval. L'observation flottante fait effectivement ressortir la présence de nombreuses populations

---

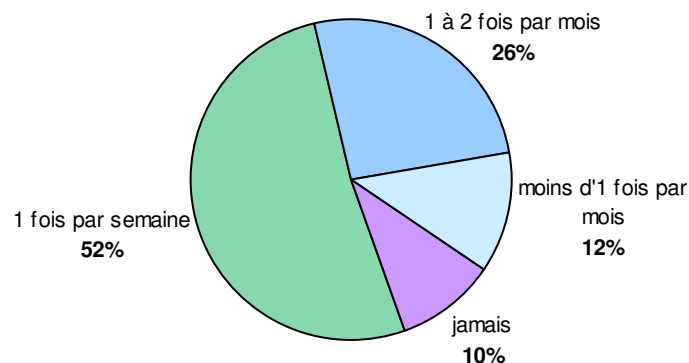
<sup>92</sup> Les fréquentations de l'espace ont évolué en fonction de la structure de la ville. En 1970, la ville de Cayenne était tout à fait différente de celle que l'on peut vivre en 2003. Les lieux de ravitaillement étaient concentrés autour du marché, près du port, il y avait des entrepôts, des magasins. En 1970, on y trouvait la seule boucherie de Cayenne, à la même époque apparaissait le premier libre service, à la fin de ces années ouvrait le premier supermarché. Les bateaux n'arrivaient pas tous les mois, on peut donc comprendre que l'un des problèmes majeurs était celui du ravitaillement. Il y avait alors un lieu de ressource tandis qu'il y a actuellement une variété de lieux d'approvisionnement.

dont les Métropolitains ne sont qu'une partie. Mais ces espaces sont segmentés par les pratiques des différents groupes. Derrière cette façade interculturelle, il y a des micro-fragmentations de l'espace, des micro-territoires d'identification.

### Marché

Le marché est largement fréquenté par les Métropolitains: 38 individus y vont une fois par semaine (soit 50 %), 19 une à deux fois par mois, 9 moins d'une fois par mois et 7 jamais. Il s'agit du marché de Cayenne ou de Rémire-Montjoly ou de Matoury, de ceux de Kourou, de celui de Saint-Laurent. Si 10 % des individus ne fréquentent pas le marché, c'est qu'ils se trouvent en site isolé (Apatou, Grand-Santi), qu'ils n'en ont pas le temps. Les différences de pratiques s'expliquent plus par les motivations des individus que par leurs caractéristiques objectives<sup>93</sup>. Certains n'aiment pas du tout le lieu, sale et trop peuplé, d'autres ont peur des agressions : mais ceux-ci forment une très mince minorité.

**Graphique 34 : Fréquentation du marché par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Quelques personnes n'y vont que dans un besoin d'approvisionnement comme Nathalie, 47 ans, gestionnaire d'un ranch avec un restaurant. Mais la plupart, conjuguent à ce besoin pratique un intérêt de sociabilité. On recherche une fois de plus l'exotisme, mais aussi à concrétiser l'idéal d'interculturel que l'on a.

<sup>93</sup> Il n'y a pas de véritable distinction de fréquentation suivant les caractéristiques des individus mais quelques nuances. Il y a plus de femmes qui fréquentent assidûment le marché. Quelques-unes sont femmes au foyer et y vont régulièrement et il semble que la femme soit généralement plus en charge de l'alimentation que les hommes. L'étude des catégories socioprofessionnelles nous confirme que les femmes au foyer vont plus au marché puisque les individus sans activité professionnelle sont 80 % à y aller une fois par semaine, alors que les autres catégories sont au maximum 57 %. On remarque également la grande fréquentation des personnes retraitées qui effectivement ont plus le temps de faire le marché. Les ouvriers sont ceux qui fréquentent le moins assidûment le marché : ils ne sont que 30 % à y aller une fois par semaine.

Le marché est l'occasion de se promener, de profiter de l'exotisme du pays et de prendre un bain de multiculturalité. C'est l'un des rares lieux publics où se côtoient toutes les populations. L'activité marchande est l'occasion d'une relation, bien que brève et superficielle avec des gens de toutes populations. De nombreux Métropolitains y vont dans l'optique de cette expérience sociale. Les Métropolitains ont alors la sensation « d'être intégrés » à la population guyanaise. L'ambiance décontractée du marché attire beaucoup les Métropolitains. Il s'agit aussi de prendre plaisir à voir les étals colorés et les différents fruits et légumes que l'on n'a pas l'habitude de voir.

Le marché de Cacao ou de Javouhey sont plus l'occasion d'une promenade le dimanche que d'un réel besoin d'approvisionnement. Il semblerait d'ailleurs que la composition des étals soit en train d'évoluer : les produits touristiques remplacent progressivement les produits alimentaires. Ces deux marchés reflètent bien l'envie de dépaysement, d'exotisme qui est présente dans la venue même des Métropolitains en Guyane. Les Métropolitains y sont majoritaires mais l'on voit aussi beaucoup de Créoles et quelques Brésiliens. Selon M.-O. Géraud, « depuis l'installation des Hmong, les touristes métropolitains sont les plus nombreux à se rendre dans le village présenté par tous les dépliants touristiques comme une des « curiosités » de la Guyane. Les Guyanais sont plus réservés : ils ne disent venir à Cacao que pour « le fleuve, les paysages ». Le village en lui-même est présenté comme inintéressant » (1993 : 734). Nous ne confirmons pas la distinction d'objectifs entre Métropolitains et Guyanais dont semble parler M.-O. Géraud. Selon nous, chacun vient dans l'intérêt d'un dépaysement culturel, cela semble marquer une certaine évolution par rapport à 1993.

Les Métropolitains se rendent en particulier dans les lieux où ils peuvent avoir une sociabilité de groupe : les petits restaurants à l'intérieur pour la soupe chinoise ou le jus de fruit frais. A Saint-Laurent, ils se retrouvent à la viennoiserie, y prennent un café ou un jus de fruits frais ou dans les deux restaurants chinois du marché couvert. En même temps, les Métropolitains marquent leur curiosité envers des aliments différents de ceux qu'ils ont l'habitude de consommer : la salade haïtienne au marché du Bourg de Kourou, le Kalawang au marché de Cacao, la cassave ou la soupe chinoise à Cayenne ou Saint-Laurent, le Bami à Saint-Laurent. Cette installation dans l'espace résulte de la sociabilité alimentaire comme le décrit Gwenaël Larmet (2002). Les espaces d'achat touristique sont aussi les zones privilégiées : l'intérieur du marché de Cayenne, l'allée extérieure à Saint-Laurent ou au marché de l'Eldo à Kourou.

Les Métropolitains ne vont pas partout dans l'espace du marché. Leur culture de l'hygiène est différente de celle qu'on leur propose. Le marché aux poissons de Cayenne n'est pas très fréquenté par les Métropolitains qui craignent le manque d'hygiène des lieux (en 2003, il est encore sur la rive du canal Laussat). A Saint-Laurent on n'achète pas la viande proposée par les Businenge qui est en train de décongeler ni les viandes sur le bord de la route qui relie Saint-Laurent à Cayenne. Seuls quelques-uns s'approvisionnent en poissons au marché, ils sont d'ailleurs « regardés » par les vendeurs. Le marché aux poissons a été modifié en 2003, mis aux normes d'hygiène de l'Europe, a-t-il changé de fréquentation ?

Dans le marché de Cayenne, les Métropolitains vont généralement à droite du bâtiment pour les achats de fruits et légumes, souvent chez les Hmong. Si les Métropolitains achètent moins aux vendeurs Haïtiens qui se trouvent du côté gauche du marché, c'est qu'ils ont des représentations fortement positives des Hmong (nous en parlerons dans la prochaine partie). Les Métropolitains qui s'approvisionnent dans les boucheries de l'intérieur sont rares, encore pour des raisons de perception d'une hygiène limitée. Un éleveur métropolitain nous explique les différences de traitements de la viande qui correspondent à deux façons différentes de cuisiner : les Créoles font mariner la viande et la font cuire longtemps, ils utilisent une viande qui a tout son sang, elle est d'apparence très rouge et sanguinolente. Au contraire, le Métropolitain fait peu cuire la viande, elle est achetée vidée en partie de son sang et vieillie, elle a donc un aspect plus foncé.

La fréquentation par les différents groupes s'inscrit dans des temps différents. Les Métropolitains fréquentent plus le marché le samedi que le mercredi et plus en fin de matinée. A Cacao, une vendeuse nous dit que la fréquentation dépend des heures, ce que nous confirmons. Les premiers à venir sont les Hmong, ils s'installent, mangent leur soupe ; en deuxième viennent les Créoles et quelques Métropolitains et en troisième les Métropolitains. Ceux-ci restent tard, ils mangent dans un restaurant du marché puis souvent vont, soit se promener dans Cacao, soit à Saut Bief (un lieu de baignade proche). Il y a donc une fragmentation liée à des heures de fréquentations différentes.

A Kourou il y a deux marchés : celui du bourg et celui de l'Eldo. Il semble que les Métropolitains fréquentent plus le marché de l'Eldo, pour plusieurs raisons. Le bourg est occupé par des vendeurs Créoles et les Métropolitains interrogés disent que les prix sont très chers et qu'ils se font souvent avoir. Il y a donc un sentiment d'arnaque, d'inconfort qui ne va

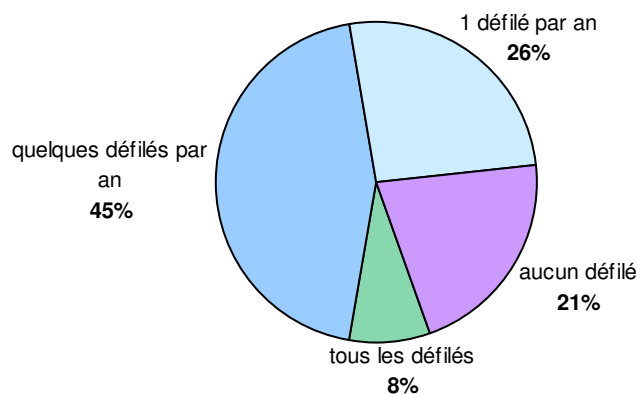
pas avec l'envie de faire le marché pour la promenade, la détente. Au contraire, le marché de l'Eldo est moins cher (bien qu'il soit plus cher que celui de Cayenne) et les vendeurs sont d'origines plus diverses (Hmong, Javanais, Haïtiens, Créoles guyanais, Métropolitains), il y a donc moins de tensions.

### Le carnaval

Le carnaval, comme le marché, met en présence de nombreuses populations. Deux événements constituent le carnaval : le bal du samedi soir et le défilé du dimanche après-midi. Il peut y avoir différents degrés de pratiques du carnaval comme l'écrit M.-J. Jolivet : « On peut choisir le rôle passif de spectateur et se contenter d'aller se promener le dimanche après-midi, dans les rues de la ville, pour voir défiler les bandes de *touloulou* ; on peut se déguiser pour défiler soi-même ; on peut aussi aller danser le samedi soir dans l'une des deux grandes salles de bals qui accueillent les *masques* ou bien chez des amis, car cette saison est aussi celle des « soirées » privées ; on peut encore, vouloir ne manquer aucune occasion de s'amuser et, chaque week-end, après avoir partagé la galette des rois avec des amis, aller danser tous les soirs, jusqu'à l'aube, sans pour autant renoncer à « sortir » (déguisé) le dimanche après-midi » (1994 : 535).

La grande majorité des Métropolitains fréquente en tant que « spectateur » au moins une fois dans l'année le défilé de rue puisque seuls 15 individus (soit 20 %) disent ne jamais y aller. 19 y vont une fois par an, 33 quelques fois par an et 6 regardent tous les défilés. Ces derniers sont des individus qui aiment particulièrement la coutume ou qui ont des enfants qui s'y amusent. Une personne fait une étude sur le carnaval, elle est donc obligée de tous les observer.

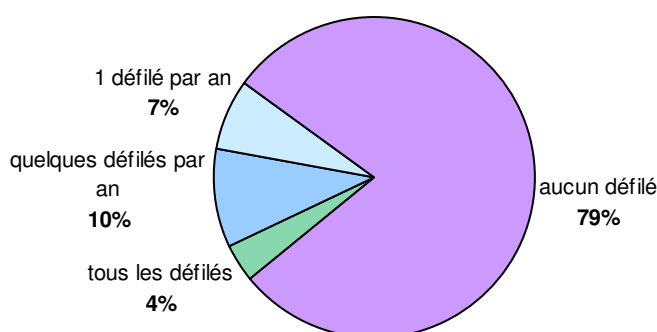
**Graphique 35 : Fréquentation des défilés du carnaval en tant que spectateur par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Ceux qui n’y vont jamais évoquent plusieurs raisons. Les individus en Guyane depuis de nombreuses années y ont beaucoup participé au début, mais à présent s’en sont lassés. Mais plusieurs individus en Guyane depuis plus de 20 ans y vont plusieurs fois par an. Il n’y a donc pas de corrélation simple entre le temps passé en Guyane et l’intérêt pour le carnaval. On trouve 9 individus qui n’aiment pas les défilés et trouvent le carnaval de Cayenne assez « pauvre ». Une personne craint l’insécurité, une autre ne s’intéresse pas aux événements de la société (ceci n’étant pas propre à la Guyane). Une part non négligeable des individus ne fréquente jamais le carnaval en raison d’une critique négative de son contenu. Mais la majorité y trouve de l’intérêt, de l’exotisme. Le bien-être vient aussi de la possibilité de participer à ce genre d’événements.

La « participation » aux défilés est moins fréquente. 58 individus disent n’avoir jamais participés aux défilés du carnaval, 7 ont fait un défilé dans l’année, 5 quelques-uns par an et 3 les font tous. Ces trois individus sont trois femmes de 45 ans, elles ont pourtant trois raisons différentes de faire tous les défilés. La première est serveuse, elle aime beaucoup la fête, vit dans le monde de la nuit et prolonge cette fête la journée depuis trois ans. La deuxième est employée de bureau, elle a deux enfants élevés en Guyane qui, avec une bande d’amis, font tous les défilés : elle organise et fait les costumes depuis 5 ans. La troisième est venue en Guyane lors d’un premier séjour il y a vingt ans, elle est passionnée par la culture créole. Elle est nostalgique du temps de la prédominance de cette culture et pour s’en approcher a choisi de participer à un groupe carnavalesque depuis deux ans.

**Graphique 36 : Fréquentation des défilés du carnaval en tant que participant par les Métropolitains (d’après notre enquête de 2003)**



Certains ont des enfants, aiment le carnaval, d’autres font partie d’associations de musique, de danse ou d’associations diverses qui se regroupent pour l’occasion. Un groupe est particulièrement composé de Métropolitains : Os Band. Ce groupe est aussi formé par des locaux mais il y a une prédominance des Métropolitains qui y participent naturellement par le réseau relationnel que les premiers membres, du milieu de la recherche, ont mis en œuvre.



Comme l'écrit M.-J. Jolivet, le groupe se forme au gré des relations : « il ne s'agit jamais de formations aussi structurées que les écoles de samba au Brésil. Ce sont tantôt des associations, dont la pérennité est assurée par des activités sportives ou sociales, tantôt des groupes informels qui ne fonctionnent que, pour et pendant, le carnaval. Quelle que soit la nature du groupe, son noyau est le plus souvent restreint ; mais la bande peut grossir à la faveur du défilé et prendre des proportions telles que les responsables ne la contrôlent plus. » (1994 : 544). Les groupes ne sont pas définis mais évoluent au gré des rencontres personnelles.

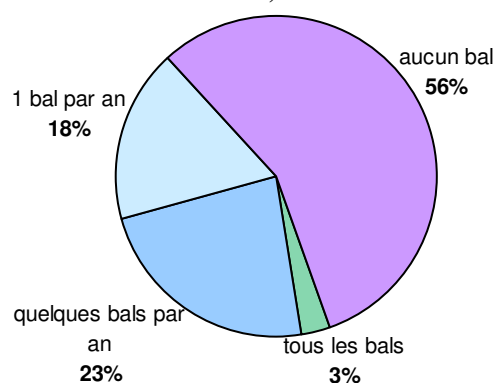
On constate cependant que pratiquement tous les groupes qui défilent ont un Blanc dans leur rang. Le groupe Piguim est un groupe brésilien au sein duquel on peut trouver quelques Métropolitains (Zéchini 2001). La pratique des défilés reste rare, mais les Métropolitains sont pourtant visibles partout.

Ceux qui veulent prolonger la fête après le défilé, se retrouvent pour danser, boire de la caïpirina, discuter, devant un bar : le « Domino ». La population qui fréquente ce lieu est majoritairement brésilienne et métropolitaine mais on trouve de plus en plus de Créoles guyanais et d'individus d'autres populations. Comme le font remarquer M.-A. Hily et C. Rinaudo, la fête est en général un moment de redynamisation des liens sociaux (2002 : 228).

Le bal des universités est pratiqué par une minorité. Si l'on décide d'y aller en spectateur, on ne se déguise pas et on peut s'asseoir sur les estrades qui dominent la piste de danse. Si elle y va en actrice, la femme doit se déguiser de la tête au pied, afin de ne pas être reconnaissable et devient un « touloulou » (personnage fétiche du carnaval guyanais). L'homme, sans costume, entre sur les bords de piste en attendant qu'un touloulou l'invite à danser. La coutume veut que ce soit les femmes qui invitent les hommes (Jolivet 1994, Migerel 1985, Waser 1997).

Dans notre échantillon, on note que 41 individus n'y ont jamais été, alors que 13 y sont allés une fois par an, 17 ont fait quelques bals par an et 2 les ont tous fait.

**Graphique 37 : Fréquentation des bals parés-masqués par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Deux personnes passionnées par le carnaval et la danse vont s'investir énormément. Une jeune femme, préparatrice en pharmacie, s'est prise d'une véritable passion pour les bals parés-masqués. Elle participe à tous les bals, a de nombreuses robes et peut y aller seule sans problèmes. Une fois dans les lieux, elle invite rapidement les hommes et danse toute la soirée. Cette tradition la fascine et elle l'a complètement adoptée. Ces Métropolitains se prennent au jeu. Ceux qui fréquentent quelques bals ou un bal dans l'année sont plus des curieux, des gens qui aiment faire la fête. Ils ont envie de découvrir, de comprendre sans réellement intégrer la coutume. Beaucoup pensent que c'est une coutume sympathique mais dont ils se sentent en décalage : les femmes n'osent pas inviter les hommes (une fille de 20 ans mettra 3 heures à inviter un cavalier), elles ont trop chaud sous les robes (plusieurs ont fait des malaises), elles ne voient pas l'intérêt de se cacher et d'acheter des robes aussi chères. La plupart des femmes louent donc les robes. D'autres femmes nous montrent leur garde-robe : elles ont accumulé une dizaine de robes depuis dix ans. Pour certaines, elles fréquentaient assidûment les bals au début de leur séjour et se sont lassées, pour d'autres, c'est le contraire, elles ont pris goût à la coutume en prenant de l'assurance en danse, en découvrant les facettes de la tradition.

La participation se fait en groupe, les filles se réunissent, mangent entre elles, se préparent puis vont au bal, où se trouvent les garçons. Beaucoup disent que la préparation est autant un plaisir que le fait de danser. La pratique n'est pas solitaire, sauf pour les passionnés. Pour la plupart, le jeu basé sur l'anonymat, ne résiste pas. Les groupes se reconnaissent. Les femmes ont souvent l'impression qu'elles sont reconnues par les Guyanais comme des Métropolitaines, à leurs yeux et à leur façon de danser. Elles sont donc identifiées mais cela se passe bien. Cette pratique est une manière de renforcer ses relations de groupe : il n'y a pas forcément relations interculturelles. Il y a donc une réadaptation de la coutume en fonction de la culture des individus.

Celles qui connaissent le bal et ses codes, transmettent ce savoir aux nouvelles venues. Il faut bien s'habiller, les chaussures sont très importantes, il faut respecter l'idée que le touloulou est une reine de beauté, on ne doit pas voir un coin de peau, ni les yeux clairs, certaines mettent ainsi des lentilles noires pour ne pas être reconnues comme Métropolitaines. Afin de se cacher, on porte deux masques, l'un sur l'autre, pour voiler le regard. Il faut inviter un homme, de manière sûre, en lui tendant la main et décider de son sort quand la danse se termine. Il faut masquer sa voix en parlant avec une petite voix fluette. Il ne faut surtout pas être reconnue, règle qui est souvent brisée quand les groupes d'hommes et de femmes se

rejoignent. Pourtant certaines femmes cachent à leurs maris leurs robes ou se les échangent entre amies pour ne pas déroger à la tradition.

Ceux qui ne font jamais le bal touloulou, se distinguent par les a priori négatifs qu'ils ont de la coutume. Ils pensent que ce bal est l'occasion de dépravations sexuelles, n'ont pas envie de se frotter contre quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Julia, 30 ans, professeur des écoles, nous dit : « *on m'a bandé sur la jambe* », argument repris par deux autres filles pour ne pas y aller. « Selon les critères occidentaux, indéniablement, la danse est obscène : elle mime l'acte sexuel » (Jolivet 1994 : 538). Mathilde, 32 ans, enseignante, ajoute : « *il fait trop chaud, il faut se cacher : c'est ridicule, pourquoi ne pas faire les choses simplement au lieu de se cacher* ». Certains n'aiment pas danser ou ont le complexe de mal danser, par rapport aux gens du pays qui savent très bien le faire. Les hommes ont peur de faire le « pilier » toute la soirée et les femmes de ne pas savoir se déhancher.

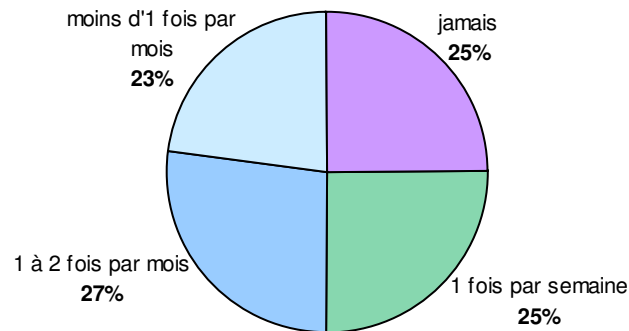
Une majorité participe à différents degrés au carnaval. Mais la pratique du carnaval est majoritairement axée sur une fonction de spectateur, bien que quelques-uns soient acteurs. Il est évident que la participation au carnaval, contrairement à d'autres groupes, n'a pas une fonction de marqueur identitaire (Jolivet 1994 : 545). Le Métropolitain qui participe ne le fait pas dans le but de montrer sa culture propre, ni de s'affirmer en tant que groupe. Il s'agit plutôt de marquer la légitimité de sa place en Guyane par la participation au folklore local, comme symbole de son intégration et plus simplement de profiter de la différence culturelle proposée comme marque de l'exotisme et du changement. Mais la participation repose souvent sur une dynamique de groupe.

### Le centre ville

La rue du centre ville donne l'impression d'être un lieu cosmopolite. La fréquentation du centre ville comme lieu de promenade, de course (en dehors du travail s'il s'y trouve) est très aléatoire suivant les Métropolitains. Il n'y a pas de pratique collective dominante, mais une répartition des pratiques suivant les motivations des individus. Un quart des individus ne fréquente jamais le centre ville. La plupart de ceux-ci n'aime pas ce lieu, l'évite. Le centre ville provoque un malaise, un sentiment d'insécurité, on trouve les rues mal en point, sales. Ceci se confirme quand on s'aperçoit que les hommes fréquentent plus le centre ville que les femmes. Celles-ci parlent de leur peur de se faire agresser, mais aussi de ce malaise

inconscient, cette absence de sécurité. Pour eux, le centre ville n'est pas un espace où ils se reconnaissent mais plutôt celui d'Autrui. Trois individus parmi ceux qui ne vont jamais en centre ville disent ne pas avoir la nécessité d'y aller. Ces individus refusent la centralité de Cayenne. Le lieu central pour eux est alors soit leur habitat, soit la forêt.

**Graphique 38 : Fréquentation du centre ville par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



17 individus y vont moins d'une fois par mois, 18 y vont une à deux fois par mois, 20 y vont une fois par semaine. Ceux-ci y vont par plaisir de la promenade, pour les courses, mais aussi pour les lieux qui font lien avec la culture de métropole. Beaucoup parlent de la papeterie AJC qui permet de se tenir au courant des nouveautés culturelles de la métropole. La bibliothèque est aussi un lieu fréquenté. Le centre ville est un lieu de passage, sans qu'il y ait de véritables promenades, ni d'installation dans un café, les individus le fréquentent occasionnellement.

La ville de Kourou semble particulière : il n'y a pas de centre ville unique. La ville s'organise autour de trois centres : le bourg traditionnellement le véritable centre ville, la place de Monnerville et la place du marché et du cinéma. Pourtant le fait que la ville soit plus réduite que Cayenne, qu'il y ait moins de voitures, facilite la promenade à pied ou en vélo et l'on constate donc que plus de gens fréquentent la ville. L'idée qu'il n'y ait pas de centre, pas de lieu de promenade nous mène à une réflexion sur les achats des Métropolitains.

Pour les achats matériels -meubles, décoration, vêtements- les Métropolitains utilisent la palette de magasins disponibles entre le centre ville et les zones industrielles aux alentours de Cayenne et Kourou. Les gens de Saint-Laurent ou des sites isolés « remontent » ou « descendent » selon les individus, à Cayenne pour faire ces achats. De nombreux Métropolitains cependant préfèrent acheter leurs vêtements en métropole. Ceci pour plusieurs raisons. Les prix y sont moins élevés. Certains individus, bien qu'ayant les 40 % attribués pour la cherté de la vie en Guyane, se font envoyer des paquets ou ramènent des aliments, des

produits d'entretien... De plus, le retour en métropole en Juillet coïncide avec le moment des soldes rendant les prix encore plus bas.

On peut considérer que les Métropolitains veulent économiser<sup>94</sup> sur les dépenses de la vie quotidienne pour accumuler le plus d'argent possible, mais il semble aussi que cette pratique fasse partie d'une habitude de vie. Les Métropolitains n'arrivent pas dépourvus de tout bagage culturel, ils ont pris des habitudes de dépenses en métropole, sans les 40 %. Beaucoup d'entre eux voient leur niveau de vie nettement augmenter en Guyane, tout en gardant leurs habitudes de consommation antérieure. Ainsi, ils ont du mal à payer un paquet de couches pour bébé 15 euros alors qu'ils peuvent l'avoir sans trop de problèmes logistiques pour 10 euros.

D'autres raisons orientent cette pratique. Le retour en métropole est aussi un moment de vacances, on a le temps de flâner : faire les magasins est l'occasion de se promener dans les villes, de redécouvrir. Le fait que le centre de Cayenne soit empreint de connotations négatives, que les magasins soient éparpillés dissuade beaucoup de Métropolitains d'y aller pour marcher longuement, de plus, sous la chaleur. Mais il n'est pas rare qu'un individu repère un magasin et s'y dirige directement la fois où il a besoin de quelque chose. La manière d'acheter ne sera pas la même, on est moins tenté de dépenser puisqu'il n'y a pas le temps de ballade agréable devant les vitrines qui fait naître les besoins.

Enfin la mode vestimentaire n'est pas tout à fait la même. Le style se base plus sur le Brésil (vêtements serrés, jupes courtes) et est fait de matières synthétiques, tandis que les Métropolitains achètent plus de coton et de lin. Tout ceci fait que les Métropolitains achètent moins que ce qu'ils pourraient en Guyane. Les individus sur Kourou ou Saint-Laurent se plaignent du manque de magasins, de choix. Ils sont consommateurs quand ils viennent sur Cayenne, mais ont aussi cette démarche d'achat en métropole. Finalement le centre ville est plutôt un espace évité par les Métropolitains.

---

<sup>94</sup> Ils sont d'ailleurs critiqués sur ce point : ils ne développent pas le commerce en Guyane et donc ne participent pas au développement du pays. Ils profitent des avantages mais dès qu'ils sont face à un inconvénient, ils choisissent la solution qui les favorise le plus, sans tenir compte de ce qu'ils pourraient apporter. La plupart ne raisonnent pas en vue de l'intérêt de la Guyane mais dans leur intérêt personnel.

### **III-3- Les espaces « ethniques »**

Un troisième type d'espace apparaît : les espaces marqués par la présence majoritaire d'une autre population. « Le passage du monde connu du quartier au monde inconnu de la périphérie (« la brousse » à « bo-dégrad », le village chinois et « la crique » au sud, les pâturage ou « les bois » au-delà du boulevard Jubelin) s'effectue à travers l'assouvissement de l'imaginaire de l'individu en matière d'identification ethnique » (Cherubini 1986 : 24). La fréquentation des espaces se comprend par le ressenti de la personne sur les lieux qu'il investit. Ces espaces paraissent moins investis par les Métropolitains.

La ville de Kourou garde des caractéristiques de sa création : une segmentation spatiale des populations. Dès 1965, la politique d'urbanisation crée un urbanisme de zonage, marquant par quartiers les disparités socio-économiques des populations : le bourg, le village Saramaka, la cité des relogés, le village indien, les villas du CSG. En 1985, avec la décentralisation et la récupération des pouvoirs de décisions par la commune, on tente de développer une politique urbaine de réconciliation, de mélange, de décroisement<sup>95</sup>. Pourtant des zones sont identifiées clairement.

Le village Saramaka de Kourou se crée avec la base spatiale. En 1993, le village représente 14 % de la population de Kourou et 2 800 personnes y vivent (SIMKO, 1993). En 10 ans, la population du village est passée de 600 à 2 800 personnes. Les constructions spontanées sont faites de cases, le plus souvent de bois et de tôle. Le village regroupe 4 ethnies de Noirs marrons : les Saramaka (88 %), les Ndjuka et Paramaka (5 %), les Aluku (6 %) et un petit nombre d'Haïtiens, Brésiliens et Créoles (1 %). Chaque ethnie s'est regroupée dans une partie du village et l'organisation de l'espace est liée principalement aux références de lignages des individus. Souvent des groupes d'individus se reforment suivant leur village d'origine au Surinam, mais on a aussi des regroupements par catégories socio-professionnelles.

L'organisation de l'espace se fonde donc en priorité sur les règles familiales et traditionnelles mais intègre des nouvelles normes modernes. L'espace entre les cases est souvent d'un mètre, donnant au village un aspect de médina. Les maisons sont formées autour de petits îlots

---

<sup>95</sup> « L'imbrication de programmes aidés et non-aidés, de logements collectifs ou individuels, locatifs ou en accession, insérés dans une maille fine d'équipements publics est certainement le trait caractéristique du Kourou de 1995 » (SIMKO, 1995, p.6).

d'espaces communautaires. Tous ces éléments entraînent la perception pour ceux qui sont extérieurs au quartier, d'un espace réservé, privé, presque clos, dans lequel il est difficile de pénétrer. Il reste de nombreuses zones d'habitats spontanés, de bidonvilles. Cette pauvreté visible marque la présence d'individus de classes sociales plus basses, éloignées de celle des Métropolitains.

Il y a donc toujours une présence blanche même si elle n'est pas massive. Certains lieux sont évités parce qu'ils procurent l'impression de faire du voyeurisme. Josette ne veut plus aller à Apatou parce qu'elle a l'impression d'être « chez les gens » sans y avoir été invitée. Les villages du fleuve sont formés, comme le village Saramaka, de petites maisons de bois, accolées les unes aux autres, laissant peu d'espace entre elles. La « rue » est en même temps l'espace de la maison, les Métropolitains la voient comme la terrasse pour les Occidentaux.

Les fêtes traditionnelles sont des lieux en même temps prisés et évités. Une fête amérindienne ouverte à tous, va faire venir de nombreux Métropolitains, mais beaucoup n'y vont pas pour cette impression d'intrusion : se sentant touristes et illégitimes. Le sentiment de ne pas être chez soi domine dans ces cas-là. On voit revenir le sentiment identitaire avec la manière d'investir les lieux.

Ce sont des lieux teintés d'exotisme qui attirent les Métropolitains. Pourtant on observe que si la majorité des Métropolitains s'arrête en bordure du village dans le restaurant de brochette à la mode « Chez Dizou », seuls quelques-uns « s'aventurent » à l'intérieur du village où il y a aussi des petits bars et restaurants. Ce lieu et celui de la Charbonnière à Saint-Laurent, sont considérés comme des espaces étrangers, un peu inconnus, un peu dangereux, que l'on ne pénètre pas sans risque. Josette, 45 ans, infirmière à Saint-Laurent, nous dit qu'elle contourne toujours la Charbonnière en vélo pour ne pas se faire agresser. Jacques, 50 ans, chef d'entreprise, au contraire dit que son fils est maintenant bien intégré : « *il passe souvent en booster par la Charbonnière* ». Ces lieux sont donc des espaces craints mais dont l'accès prouve son intégration. D'autres Métropolitains en Guyane depuis longtemps ont leurs marques, sont repérés par les individus du village et n'ont pas peur d'y aller. C'est le cas pour ce médecin, dont le cabinet est limitrophe au village, qui parle le « taki taki » et dont la clientèle est composée d'individus du village. Le fait d'aller dans des zones « évitées » par la majorité des Métropolitains est pour lui le meilleur signe de son intégration. La différence entre un

individu intégré et un individu resté métropolitain se joue donc sur les espaces qu'ils peuvent investir ou non. Etre dans un espace est bien synonyme d'avoir une certaine identité.

A Cayenne, on évite les quartiers de la Crique, de Cabassou, de Bonhomme, de Mirza. Ces quartiers ont la réputation d'être pauvres et sont investis par des communautés culturelles (Brésiliens, Haïtiens). On risque de s'y faire voler ou agresser<sup>96</sup>. La « Crique » à Cayenne est considérée comme un espace de désordre, de violence, de pauvreté mais aussi de fête, d'exotisme, d'illicite (prostitution, alcool). Cabassou est connu pour sa fête annuelle, où stands de boissons, brochettes et musique sont ouverts sur la rue.

Comme le dit B. Cherubini, la « Crique » est un espace vécu de deux façons différentes par les différentes populations, ceux qui y habitent et ceux qui le visitent ponctuellement : « Pour un même espace morphologique, la Crique est à la fois un « espace d'interdiction » pour les classes supérieures guyanaises (et les classes moyennes par le jeu de l'identification sociale) et un « espace d'identification » pour les classes marginalisées (immigrés, pauvres, exclus de tout ordre)... il y a superposition et/ou juxtaposition de nombreux espaces sociaux (groupes ethniques, nationaux, catégories sociales, immigrés, bourgeoisie locale etc.), donc superpositions et/ou juxtaposition des pratiques de ces espaces concrets ou symboliques, produits ou offerts. » (1985a : 39). Pour les classes supérieures, la Crique est un espace d'attraction. Les populations extérieures au quartier, selon les termes de B. Chérubini, viennent s'y « encanailler » (1985a : 38). Ce quartier est donc un terrain évité par un grand nombre de Métropolitains, mais aussi un espace ludique.

Une majorité évite alors ces quartiers qui les mettent en péril, tandis qu'une minorité en est attirée. La Crique est réputée pour ces petits bars à l'ambiance torride, où l'on trouve tout le cercle de la prostitution. Une étude du CNRS a démontré que la clientèle principale des prostituées était composée de Créoles guyanais et de Métropolitains. La population militaire est particulièrement représentée dans la clientèle des prostituées. Il faut aussi dire que les tarifs sont moins élevés qu'en France métropolitaine et que l'accès semble plus facile. Il y a

---

<sup>96</sup> B. Cherubini infirme l'hypothèse selon laquelle les quartiers pauvres sont aussi les plus violents « le simple fait de constater qu'il existe de nombreux espaces de pauvreté dans la ville de Cayenne (cités périphériques de Bonhomme, Petit-bonhomme, Eau-lisette, HLM Palétuvier, etc.) et une inégale répartition des bagarres, coups et blessures, suicides, suffit à infirmer cette hypothèse. » (1985a : 43)



une espèce de banalisation du fait d'aller voir les prostituées qui entraîne certains hommes dans cette pratique qu'ils n'auraient peut-être pas eu en métropole.

## **Conclusion du chapitre**

Il y a un groupe qui s'inscrit dans les espaces par sa visibilité. Mis à part le fait que la couleur des individus facilite leur repérage, ils sont très voyants de part la nature de leurs pratiques. Certains espaces comme la forêt, les lieux de spectacles culturels, les lieux touristiques, les plages, les restaurants et certains supermarchés, sont identifiés aux Métropolitains. Ces lieux révèlent dans un sens l'envie d'exotisme qui sous-tend la majorité des pratiques et le rattachement à la culture d'origine. Le pôle culturel métropolitain est donc bien marqué, comme nous l'avions conclu pour les pratiques liées à l'espace intime. Une majorité occupe les espaces dans une stratégie de bien-être, avec une envie de découvrir le pays, de profiter de la nature et de la société guyanaise. Ainsi, « l'habitant élabore un monde familier » (Dictionnaire de l'habitat et du logis : 2005 : 29). Les Métropolitains rendent familier un espace par leur pratique de groupe. Leur homogénéité vient de cette nature de la pratique et conduit à leur différenciation d'avec les autres populations.

Ces traits identitaires sont repérables par les autres populations et renforce l'idée d'une appropriation des lieux qui n'est parfois pas réelle puisque d'autres groupes y sont également présents mais avec d'autres pratiques. Selon le *Dictionnaire de l'habitat et du logis*, l'appropriation est d'une part l'adaptation de quelque chose à un usage défini, d'autre part une action visant à rendre propre quelque chose. Les Métropolitains s'approprient par leurs pratiques, mais sans intentionnalité, des espaces. Ce qui provoque chez les autres un sentiment de désappropriation, sentiment éprouvé par le citoyen que la ville ne lui appartient pas, selon P.-H. Chombart de Lauwe (1962). On retrouve ce sentiment éprouvé par les Créoles face à l'espace de la forêt occupé par les Métropolitains.

Certains espaces peuvent être vus comme « multiculturels », ils sont l'occasion pour toutes les populations de contacts, de relations ponctuelles. Pourtant ils sont aussi les lieux de pratiques de groupe, ces espaces sont fragmentés : les Métropolitains n'y viennent pas aux mêmes heures, ils y viennent souvent en groupe et ils n'y ont pas exactement les mêmes pratiques. Ainsi, la recherche d'hygiène, l'achat de nourritures spécifiques, l'appréhension du centre

ville rappellent leur culture d'origine ; les pratiques effectuées en groupe ou par l'intermédiaire du groupe métropolitain les distinguent des autres groupes. Le groupe est sous-jacent même dans les espaces cosmopolites.

Parallèlement, il y a des espaces évités par les Métropolitains parce qu'ils sont occupés par d'autres populations : une majorité s'y sent illégitime, en insécurité et met alors en action des stratégies d'évitement de ces lieux. Une minorité pénètre ces lieux et on distingue alors plusieurs profils d'individus : ceux qui veulent *s'accoquiner*, profiter de l'« exotisme » par la fête, la prostitution, la drogue ; et ceux qui ont un réel intérêt pour les populations, une ouverture d'esprit et marquent par leur présence sur ces lieux leur intégration et leur différence avec les autres Métropolitains.

Les pratiques individuelles peuvent être diversifiées et si il y a des espaces plus ou moins occupés, aucun n'est vraiment « interdit », ni « réservé » aux Métropolitains. On ne peut pas dire qu'il y ait de *territoire* métropolitain, dans le sens que lui donnent P. Alphanéry et M. Bergues : « mot qui met en scène les frontières que les hommes instituent dans l'espace » (2004 : 5), conséquence de comportements individuels visant à constituer une zone contrôlée par un groupe. Dans les espaces identifiés aux Métropolitains, il y a une réelle diversité de pratiques, comme le montre l'occupation de la forêt : de l'approche touristique en carbet à la pratique de la chasse. Il y a donc plusieurs degrés d'adaptation, d'acculturation si l'on considère la chasse comme un trait culturel des Amérindiens, Businenge et Créoles.

Il y a une minorité qui vit une acculturation plus profonde aux cultures locales. Dans le carnaval, on distingue des degrés d'adaptations : du spectateur au participant. Les individus occupent différemment l'espace suivant leurs relations interpersonnelles, les représentations qu'ils ont de l'environnement et leur degré d'implication.

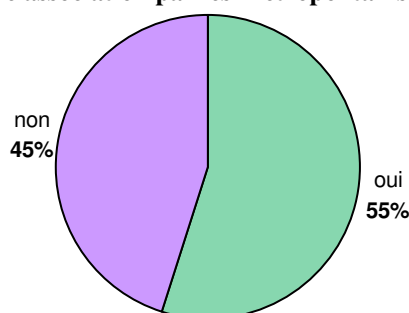
## Chapitre IV. LA CITOYENNETE GUYANAISE

La citoyenneté ou la participation à la vie politique du pays, au sens large, fait partie des conditions de l'intégration des immigrés dans la définition de M. Khellil (1997). L'absence de participation à la vie de la Cité des Métropolitains est un thème récurrent dans le regard des autres populations. Nous considérons ici la participation citoyenne au travers de plusieurs facteurs<sup>97</sup> : la pratique associative, l'inscription en bureau de vote, l'engagement politique de certains individus. Nous envisagerons également la relation symbolique de l'individu à la société guyanaise et à la société française : par son sentiment d'appartenance, son implication, par l'intérêt qu'il manifeste pour la vie locale. L'individu métropolitain se sent-il citoyen français ou guyanais ? Exerce-t-il son « droit de cité » ? C'est-à-dire qu'il exercerait un pouvoir, une influence sur l'organisation et le développement de la société guyanaise, de la Région Guyane. Ainsi, les Métropolitains seraient intégrés à la vie politique, à la gestion de la Cité.

### IV-1- Participation associative

L'un des indicateurs de la participation des Métropolitains à la société est leur investissement associatif. Prenons notre échantillon comme exemple de leur possible pratique. 33 individus (sur 73) ne fréquentent aucune association. Donc, 40 individus fréquentent une association, ce qui représente 55 % des individus interrogés. Cette proportion peut paraître importante. D'après une étude de l'INSEE (2004), les Français seraient 43 % de la population à être adhérents d'une association. Notre échantillon n'étant pas représentatif nous ne pouvons conclure que les Métropolitains sont plus nombreux dans les associations que les Français de métropole, mais nous pouvons dire qu'ils ne sont en tout cas pas moins nombreux.

**Graphique 39 : Participation à une association par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



<sup>97</sup> Nous nous appuyons sur les 73 entretiens effectués et sur des entretiens avec des responsables associatifs, politiques.

La moitié des individus s'investissent mais pourquoi et de quelle manière ? 22 individus sont des membres actifs, des bénévoles (55 % de ceux qui participent aux associations), ils contribuent à la vie de l'association en y prenant part activement, ils « travaillent sans être rémunérés » (selon les termes employés par l'INSEE lors de son enquête « Vie associative » en 2002), tandis que 13 sont des membres passifs, qui participent aux activités proposées par l'association. 30 % des Métropolitains de notre échantillon sont bénévoles comme 28 % des Français vivant en métropole le sont aussi. Mais comme le précise l'INSEE, les individus qui travaillent plus de 6 heures par semaine dans une association ne sont en fait que 11 %, les deux-tiers offrent au plus une heure hebdomadaire. (INSEE 2004). Mais il semble, sans que nous n'ayons de données précises, qu'ils soient plus nombreux qu'en métropole. Dans l'échantillonnage, il y a donc un tiers des Métropolitains qui ont une activité personnelle engagée dans une association.

Parmi les membres actifs qui participent, il y a plus d'hommes. En règle générale, on trouve plus d'hommes que de femmes dans les associations (INSEE 2004 : 47 % d'hommes et 39 % de femmes). Les individus de 56 ans et plus sont à 80 % des membres actifs, ils sont dans les associations depuis plus longtemps. Inversement, ceux qui sont dans les associations et en Guyane depuis moins de 5 ans sont plus membres passifs. Il y a donc une corrélation entre le temps passé en Guyane et le type de participation au réseau associatif. Les Métropolitains du secteur privé participent plus au réseau associatif mais de manière moins engagée que ceux du public dont 62 % sont actifs (alors qu'ils sont 47 % chez les individus du privé). Les associations investies sont de plusieurs types<sup>98</sup>.

**Tableau 10 : Types d'associations investies par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**

	Pourcentages d'individus
<b>Culturelles</b>	23 %
<b>Sportives</b>	22 %
<b>Défense de l'environnement</b>	5 %
<b>Caritatives</b>	5 %
<b>Syndical</b>	5 %
<b>Politiques</b>	5 %

<sup>98</sup> 8 individus font partie de deux, trois ou quatre associations à la fois. Trois individus sont à la fois dans une association sportive et culturelle, un individu dans des association culturelle, politique, syndicale et caritative, un individu dans des associations culturelle et politique, un individu dans des associations culturelle et environnementale, un individu dans des associations politique et syndicale et un individu dans des associations sportive et environnementale.

### Associations de défense de l'environnement

4 individus font partie d'une association de défense de l'environnement. Trois sont fonctionnaires. Deux travaillent dans le secteur social et l'une est femme au foyer. Une personne est membre actif, elle s'occupe de la comptabilité. Les trois autres peuvent être considérées comme passives puisqu'elles ne prennent pas part à l'organisation même de l'association mais suivent les activités déjà établies (la protection des tortues du littoral demande la mise en place de rondes de surveillance). Trois défendent les tortues et un les paresseux. Trois de ces individus prennent part à d'autres associations en Guyane et ont déjà une expérience solide dans le domaine associatif en métropole. Si les associations de défense de l'environnement paraissent beaucoup investies par les Métropolitains, cela ne veut pas dire que la plupart des Métropolitains en font partie mais qu'ils sont proportionnellement plus nombreux parmi les individus de ces associations.

Sur les trois associations interrogées, deux comptent une large majorité de Métropolitains. La première est constituée de 23 Métropolitains actifs sur les 26 de l'association et 80 % de Métropolitains dans les adhérents. Le profil type de ce Métropolitain est un fonctionnaire, plutôt de l'Education Nationale, de 24 ans ou retraité, avec une moyenne d'âge de 35 ans, mais arrivé depuis peu. Le noyau actif de la deuxième association compte principalement des Métropolitains et presque 90 % de ses adhérents sont métropolitains. On nous signale aussi des fonctionnaires, de l'Education Nationale, de la prison, des douanes, mais aussi des femmes au foyer et des gens du privé en moindre nombre. Enfin, la troisième association fait preuve d'une véritable volonté politique de mélanger les populations en son sein. Il y a donc moins de Métropolitains que dans les deux autres mais ils restent très présents : sur 16 salariés, 7 sont Métropolitains.

Ces associations permettent aux Métropolitains de découvrir l'environnement (ils ont une légitimité pour aller sur les plages près des tortues par exemple, ils ont un accès), d'acquérir rapidement des informations sur le milieu naturel et de bénéficier d'un réseau de relations déjà structuré. De plus les préoccupations sur la protection de l'environnement sont dans l'air du temps. Les pays occidentaux, riches, mènent une réflexion sur les influences néfastes de l'homme sur le milieu naturel.

### Associations caritatives

4 individus s'investissent dans des associations caritatives. 3 sont actifs. Il s'agit de donner des cours d'alphabétisation, d'aider les gens dans les démarches administratives ou de faire des dons pour une bonne cause (création d'une école) par l'intermédiaire d'un club service du style Rotary ou Lion's club. Deux individus font donc partie de ces clubs et participent à des réunions où ils organisent des soirées cocktails pour réunir les fonds nécessaires pour leurs actions d'aide. Ces clubs sont un lien social entre les individus ayant une place stratégique dans la société. Ces deux individus sont chefs d'entreprise. Un informateur nous relate combien il est utile de faire partie de ces clubs qui réunissent souvent tous les cadres et personnes de direction de la société. Ces individus du public ou du privé tissent ainsi des liens avec leurs homologues hiérarchiques dans divers domaines, ils se créent un réseau de connaissance qu'ils pourront activer suivant leurs besoins. Ainsi, il semblerait qu'il soit de coutume que le directeur d'EDF s'inscrive au Rotary tandis que le sous-directeur participe au Lion's club ou inversement. L'activité caritative a une fonction utilitaire : l'action citoyenne est souvent accompagnée du profit individuel.

La présence de Métropolitains, en général, reste très aléatoire d'une association à l'autre et d'une année sur l'autre. Dans le domaine caritatif, on constate bien ce côté non figé de la situation. Voyons quelques cas. Une association caritative nous parle d'un seul membre passif métropolitain sur l'ensemble des 14 individus oeuvrant pour les femmes victimes de violence. Tous les autres membres sont Créoles guyanais. Une autre association, pour l'entraide des handicapés, compte un Métropolitain sur les 7 salariés et trois sur les membres actifs. Il n'y a aucuns Métropolitains parmi les 9 membres d'une autre association d'entraide aux défavorisés. Une dernière association, défendant les droits de l'enfant, compte 12 Métropolitains sur 29 adhérents, dont 2 très impliqués. Les participations sont donc très aléatoires suivant l'association. Il suffit qu'il y ait un Métropolitain dans une association pour que d'autres viennent par le jeu des réseaux de connaissance. Ce qui explique qu'une association ait 50 % de Métropolitains dans son équipe et une autre aucun.

Les Métropolitains occupent souvent dans ces associations des positions à responsabilité. Ils ont une compétence dans la gestion des dossiers, dans la recherche de subventions, dans la connaissance des rouages associatifs français. Certains clairement se confortent dans cette

situation de « pouvoir » tandis que d'autres trouvent dans ces activités une voie d'accès à la société, à des relations avec d'autres populations.

Mais en général, dans les associations d'entraide, on trouve plus d'immigrés et de Créoles. Dans les cours d'alphabétisation les immigrés peuvent être les apprenants mais aussi les enseignants. Sur une association d'entraide dans un quartier majoritairement haïtien, on ne voit qu'une personne métropolitaine sur un ensemble de 150 adhérents.

### Associations de type syndical

Les 4 individus pratiquant des associations de type syndical sont des membres actifs. Ils sont tous enseignants de l'Education Nationale et avaient tous une expérience de syndicat ou d'action politique avant leur présence en Guyane. Il faut remarquer que les syndicats enseignants sont fortement représentés par des individus métropolitains. Au contraire le syndicat UTG (Union des Travailleurs Guyanais) est très fortement créole, il ne compte en son sein que quatre Métropolitains. Cette répartition de population explique que les manifestations à l'appel d'une association soient plus ou moins blanche. Pierre, 45 ans, membre d'un syndicat de l'enseignement, explique comment à Saint-Laurent une seule manifestation a réuni deux syndicats : l'un est considéré comme un syndicat de Guyanais et l'autre un syndicat de « Métros » : « contrairement à Cayenne on a fait un défilé commun sous une seule bannière, tous ensemble, on n'a pas les moyens de faire deux défilés, on était 500 en tout, on a d'excellentes, on n'a pas les problèmes de personnes de Cayenne, nous ça se passe bien, ils sont contre la décentralisation, c'est normal, nous on avait pris que les retraites comme point de bataille pour le défilé, on a fait des concessions ».

### Associations politiques

4 individus font également partie d'associations politiques. Les 4 sont des membres actifs. Deux d'entre eux sont également dans les associations syndicales. Les deux autres sont en Guyane depuis plus de 15 ans et se sont toujours investis dans la politique locale. Les quatre ont une vision critique de la situation de l'administration française en Guyane, ils remettent en question cette domination. Ils sont donc dans des associations à gauche mais des associations locales (PSG, Walwari).

On trouve aussi des Métropolitains (pas dans notre échantillon) investis dans le Parti Socialiste se détachant du PSG. Il s'agit de personnes qui ont voulu construire une antenne du

PS métropolitain en Guyane sans vraiment entrer dans le débat de la relation de la France à la Guyane, sans tenir compte de l'histoire de la création du mouvement de gauche du Parti Socialiste Guyanais. Il semblerait qu'à Kourou l'investissement politique soit plus fréquent chez les Métropolitains qu'à Cayenne. L'investissement politique des Métropolitains reste une pratique ambiguë : les Créoles disent qu'ils ne s'investissent pas assez, mais en même temps il semblerait que le fait d'être blanc bloque l'ascension en politique. Plusieurs personnes nous racontent l'histoire de l'élection de Yan Pennec à Kourou : *« on avait été élu et on a été cassé parce qu'il était blanc et cadre du CNES, moi j'ai la version complète, il a été élu, y a eu un recours sur une émission qu'avait fait RFO sur le Maire de Kourou à propos de perquisition dans une entreprise, la façon dont le reportage a été fait on pouvait comprendre que la perquisition a été faite à la Mairie, les tribunaux ont jugé que c'était de nature à remettre en cause le résultat des élections, on se laisse démettre, on fait pas de recours, y en a un qui fait un recours dans l'équipe, on a démissionné en bloc, c'était une situation où le Maire était devenu illégitime pour deux ans, Pennec ne voulait pas se présenter, il croyait pas qu'il allait être élu, Pennec a pas voulu y retourner, c'était évident que le tribunal avait statué en fonction de sa couleur, normalement ce recours ne devait pas passer, on a eu des échos »*. Pourtant les Métropolitains qui s'investissent en politique nous assurent qu'ils ont été bien accueillis et qu'il ne s'agit que d'une question de volonté de la part des Métropolitains s'ils ne sont pas représentés en Guyane. A Kourou, sur 33 conseillers municipaux on trouve une dizaine de Métropolitains.

Les associations politiques locales comptent aussi en moyenne très peu de Métropolitains. Dans un parti de gauche (Walwari), il y a trois Métropolitains dans le noyau dur actif de 35 personnes et seulement 3 sur les 150 militants. Le parti indépendantiste (MDES) dit ne pas avoir beaucoup d'adhérents « français » sur l'ensemble, bien qu'il en compte quelques-uns. De la même manière quelques Blancs sont membres du PSG (environ 3 sur 200 personnes). Le PS est au contraire fondé sur les activités de membres uniquement Métropolitains. Il semblerait qu'il y ait plus de participation de Métropolitains dans le parti UMP. On ne peut donner de constat sur les factions d'extrême droite qui ne forment pas de parti défini à ce jour, mais, d'après les entretiens, on peut penser qu'une partie non négligeable de ce groupuscule informel est métropolitaine.

### Associations sportives

16 individus font partie d'une association sportive et seuls 3 sont membres actifs. Les individus sont plus participants aux activités que de véritables instigateurs de l'association. On trouve plusieurs sports : la danse (5 individus) dont la danse africaine, la danse créole et la



salsa ; l'aquagym (3 individus) ; la gymnastique (3 individus) ; le judo (2 individus), le kayak (1 individu) ; la natation (1 individu), la chasse (un individu) et le rugby (un individu). Pour quelques-uns, il s'agit de sports qu'ils pratiquaient avant de venir, mais la plupart se sont initiés en Guyane. Des individus pratiquent le sport pour le bien-être, pour la connaissance de la culture guyanaise (danse), de la nature (kayak) ou pour le réseau relationnel qu'il apporte avec d'autres Métropolitains (rugby).

Dans le domaine sportif, il semble que la proportion de Métropolitains dépende du sport. Si les équipes de rugby sont largement métropolitaines (sur 35 membres, ils sont 30), les adhérents d'un club de judo sont majoritairement Créoles et l'on retrouve 5 % de Métropolitains. Certains sports pratiqués avant de venir en Guyane, comme le rugby, sont marqués par un sentiment identitaire fort (on ne peut pratiquer le foot si on est passionné de rugby) qui perdure dans la migration. Le kayak est aussi plébiscité par les Métropolitains où ils sont 80 % de l'équipe, comme les activités de défense de l'environnement, ce sport facilite la découverte du milieu naturel. Par contre l'athlétisme est plutôt créole. La natation attire plus de Métropolitains chez les adultes que les Créoles ou les autres populations. La fréquentation de certains sports évolue avec le temps et l'on remarque aussi ici l'importance de réseaux de relations. Un ami « parraine » un autre, lui donne accès aux informations, lui présente les membres, brise l'anonymat. En cours de danse africaine en 2001-2002 sur 25 personnes on pouvait voir 10 Métropolitaines. En 2002-2003 elles étaient 30 sur 50 personnes.

Il faut constater que les fréquentations des Métropolitains sont toujours comparées à celles des Créoles, puisque ce sont eux qui se situent dans la même catégorie sociale. Il semble évident que les immigrés n'ont pas les moyens de se payer des cours d'aquagym.

### Associations culturelles

Enfin, 17 font partie d'une association culturelle, 13 sont des membres actifs. Il s'agit d'associations de musique (3 individus), d'associations de relations interculturelles (4 individus) portant par exemple sur la mise en rapport des traditions amérindienne et haïtienne ou sur le carnaval (3 individus), 3 font partie d'associations littéraires, un de poterie et deux de cours d'encadrement. On remarque trois femmes au foyer qui ont le temps de participer et s'investissent activement. Deux organisent des cours d'encadrement chez elles et se trouvent

dans le réseau des femmes de militaires, une autre s'investit de façon passionnée dans le carnaval, dans une association liée elle aussi à l'institution militaire.

Pour une part, les Métropolitains suivent la culture associative qu'ils avaient avant de venir, pour l'autre ils s'investissent dans ces associations pour s'adapter au contexte guyanais, naturel ou humain.

Tout investissement associatif implique une démarche altruiste et égoïste, comme l'écrivent Lionel Prouteau et François-Charles Wolff (2004). Le « fait d'être utile à la société » et de « faire quelque chose » vient certes en tête des motivations citées par les bénévoles, mais cette raison est suivie de près par le souhait de « rencontrer des personnes » et de « se faire des amis », vient ensuite la « volonté de s'épanouir, d'occuper son temps libre ». On peut donc dire qu'une partie des Métropolitains s'investit dans la société guyanaise en se mobilisant dans les associations : par la prise de position politique, par la découverte de la nature, par le développement d'un réseau relationnel. Cette partie choisit une voie de développement personnel orienté vers l'Autre, vers l'étranger. L'autre partie au contraire participe aux associations dans le but d'un développement personnel centré sur soi : on pratique une activité pour le plaisir, pour se perfectionner. Mais, il y a une tendance à se tourner vers des activités orientées vers un développement personnel et non des activités « citoyennes », exercées dans le but de développer, de participer.

8 individus font partie de deux associations ou plus. Ils ont une culture militante ou associative qui est née avant la Guyane. La plupart des individus participants aux associations en Guyane étaient déjà des participants dans des associations en métropole. Les Métropolitains ne s'investissent donc pas à priori pour s'investir en Guyane mais parce qu'ils ont une culture associative. Les individus arrivent avec leur bagage culturel, leur représentation d'eux-mêmes dans la société. S'il y a un investissement dans le domaine associatif, il correspond à un état d'esprit qui suit la personne en dehors du territoire et non à une prise de conscience sur place de la nécessité de s'investir. Cette culture associative explique aussi peut-être pourquoi les Métropolitains se retrouvent plus nombreux dans des fonctions de responsabilité. Connaissant les rouages des associations, des demandes de subventions, ils sont plus vite amenés à prendre les rênes d'une équipe que les Businenge ou

les Amérindiens qui n'ont pas de culture associative ou que les Haïtiens qui ne maîtrisent pas la langue française.

Il y a plus de femmes dans les associations culturelles et sportives et plus d'hommes dans les associations politiques et syndicales (tendance qui semble aussi présente en métropole selon L. Prouteau et F.C. Wolff 2004). Les individus du secteur public se retrouvent plus dans les associations syndicales, politiques et culturelles, tandis que ceux du privé sont plus dans le caritatif et le sport. Les gens du privé s'impliquent dans les clubs service en partie pour le réseau relationnel qu'ils peuvent ainsi construire. On voit aussi une implication nette dans la politique et le syndical chez des individus en couple mixte.

Notons que l'on n'a pas pu trouver d'association ethnique métropolitaine. On nous a parlé à plusieurs reprises d'une association des Corses ou des Bretons ou encore des Basques mais il n'a pas été possible de trouver leurs coordonnées. Ces associations semblent plus être de l'ordre d'un rassemblement amical entre connaissances personnelles issues de mêmes régions, que le regroupement institué d'individus ne se connaissant pas par ailleurs. De plus, un informateur nous dit qu'il a essayé de contacter plusieurs fois l'association des Bretons pour les faire connaître mais que le responsable a toujours refusé de faire de la publicité. On peut donc penser qu'il y a une sociabilité de groupe mais pas de démarche politique pour affirmer un groupe ethnique.

Au contraire, il n'est pas rare de trouver des associations ethniques menées par d'autres populations. Si elles ne sont pas réservées aux membres de la communauté, elles sont fortement dirigées par eux et leurs activités sont orientées dans le sens de leurs préoccupations. On trouve par exemple CHAC (Centre des Haïtiens...), l'association des Amérindiens de Guyane, une association italienne « un amico in Guiana », une association chinoise « Fa Kiao Kon So » créée dès 1957 (Monge 1993)<sup>99</sup>.

S'il y a regroupement des Métropolitains au sein des associations, c'est plus par la pratique d'une activité d'intérêt commun (rugby, kayak, défense de l'environnement) ou par réseau de connaissances (on connaît une association par quelqu'un) que par volonté délibérée de se

---

<sup>99</sup> La fête du nouvel an chinois, organisée par cette association, est d'ailleurs accessible sur cartons d'invitation, non pas réservée aux Chinois, mais donc aux individus affiliés au réseau chinois, on peut donc trouver des Créoles ou des Métropolitains qui auront déjà établi un contact avec cette communauté.

regrouper. La pratique d'une association comme critère d'investissement dans la société guyanaise n'est qu'un paramètre qu'il faut compléter par d'autres. On se tourne alors vers d'autres pratiques qui sont révélatrices de l'intérêt que l'individu porte à son environnement.

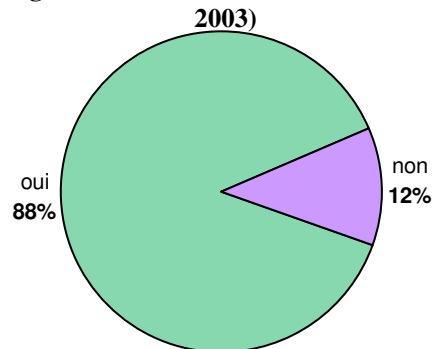
## **IV-2- Intérêt manifesté**

La citoyenneté est selon E. Renan (1992) un plébiscite de tous les jours. Le citoyen se doit de s'informer de la vie de sa société, en l'occurrence de la vie guyanaise. Nous avons choisi certains critères qui dévoilent les intérêts portés à la société.

### **IV-2-a- Les informations télévisées locales**

Une large majorité regarde les informations locales soit sur RFO soit sur ACG puisque seuls 9 individus disent ne jamais les regarder. Sur ces 9 individus, 6 ne lisent jamais le journal non plus, 2 boycottent totalement les nouvelles locales et ne s'intéressent pas à la vie quotidienne des autres en général, sans que ceci soit propre à la Guyane, mais 4 n'ont pas de télévision par principe ou par manque d'électricité.

**Graphique 40 : Métropolitains regardant les informations télévisées locales (d'après notre enquête de 2003)**



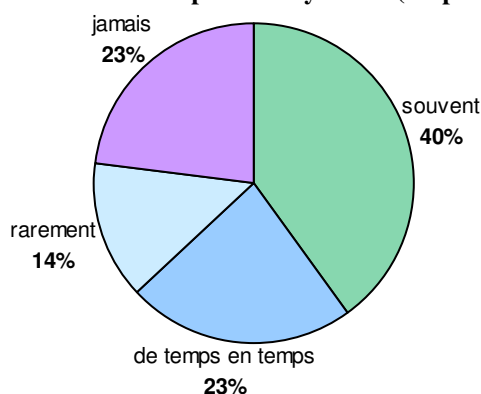
La plupart aiment se tenir au courant, même si, dans les discours, beaucoup critiquent la qualité des médias. La facilité d'accès aux informations par la télévision explique en partie cet intérêt. Les Métropolitains regardent aussi de près l'information nationale.

### **IV-2-b- La presse guyanaise**

La lecture de la presse locale n'est pas uniforme. Dans l'ensemble, les Métropolitains lisent la presse guyanaise. 77 % des individus interrogés disent lire la presse guyanaise de manière

plus ou moins fréquente. 29 individus, soit 40 %, la lisent souvent, 17 de temps en temps et 10 rarement. Le journal le plus lu est le « France-Guyane », ensuite vient « la semaine guyanaise », puis des journaux plus rares comme « Okamag » (magazine sur les problématiques liées à la communauté amérindienne) ou « Rot Kozé » (journal à tendance indépendantiste). Certains journaux sont édités pour un domaine professionnel comme celui du CSG (Latitudes). Les Métropolitains qui lisent, trouvent qu'il est normal de savoir ce qui se passe dans l'environnement proche, d'être au courant de la vie locale : ils s'intéressent soit à la vie quotidienne, soit à la vie politique. Certains commerçants ou personnes du privé ont un intérêt professionnel à se tenir au courant de toute évolution. Les hommes semblent lire plus, ils s'intéressent plus à la vie locale.

**Graphique 41 : Métropolitains lisant la presse Guyanaise (d'après notre enquête de 2003)**



Parmi les 17 individus (23 %) qui ne lisent jamais, beaucoup trouvent que le niveau de la presse est limité, sur la forme comme sur le fond. Deux ne s'intéressent pas à la vie locale. On retrouve ici encore la même logique que pour les autres pratiques : plus qu'une question de profil personnel, ce sont les motivations individuelles qui orientent la pratique de lecture de la presse guyanaise. Edith, 30 ans, technicienne à la DDE, a le discours le plus extrême : « *je ne lis pas les journaux, je ne regarde pas la télé et je n'écoute pas la radio, il y a trop de créole, trop de fautes, trop de conneries dites, trop de racisme, ils ne sont pas impartiaux, ils sont bêtes je trouve, pas assez cultivés pour faire ni de la radio, ni de la télé, j'en n'ai rien à faire, on est au courant de rien mais on s'en fout* ».

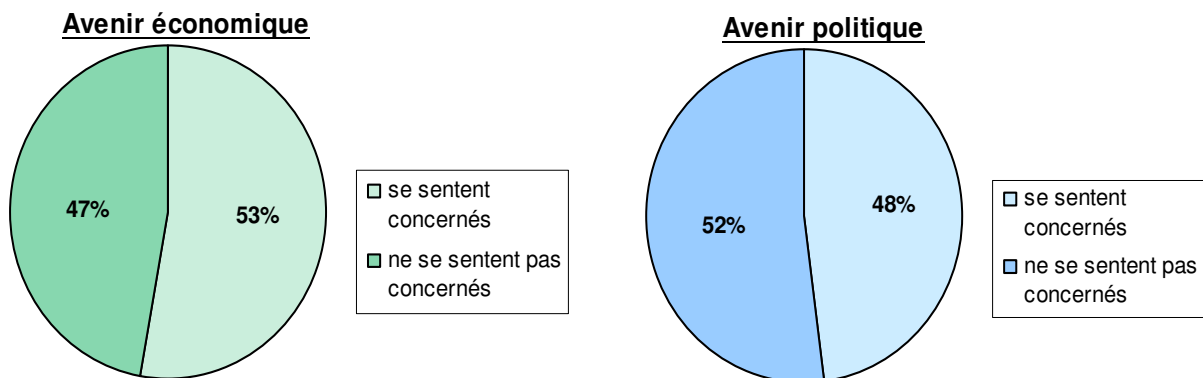
#### **IV-2-c- La radio**

Bien moins de Métropolitains écoutent la radio locale, RFO, ils sont plus à l'écoute de France Inter. Cela repose, d'une part, sur la perception du bas niveau culturel de la radio guyanaise, d'autre part, sur l'envie de maintenir un lien avec la métropole en écoutant directement les nouvelles.

#### IV-2-d- Se sentent-ils concernés par l'avenir de la Guyane ?

Etre citoyen suppose de se projeter dans un avenir commun. Nous avons donc posé cette question simple aux Métropolitains interrogés : vous sentez-vous concernés par l'avenir de la Guyane : son avenir politique et son avenir économique ? La moitié des individus se sent concernée, l'autre non. Il faut pourtant distinguer deux sens du verbe « être concerné » : soit on est intéressé, on se documente, soit on est concerné parce que l'on s'est impliqué et donc notre sort dépend du développement guyanais ou inversement le sort de la Guyane dépend de notre investissement. Dans ceux qui répondent qu'ils se sentent concernés, la moitié se sent en fait intéressée. Il n'y a donc que peu d'individus qui se sentent liés à l'avenir de la Guyane.

Graphique 42 : Sentiment d'implication dans l'avenir de la Guyane (d'après notre enquête de 2003)



Les individus de l'échantillon se sentent plus concernés par l'avenir économique de la Guyane que l'avenir politique<sup>100</sup>. L'avenir économique les concerne plus car ils pensent que sans l'économie, la population guyanaise vivra mal, dans la pauvreté, par contre la question du statut politique, celle des identités est moins préoccupante. On ne se sent pas vraiment concerné par les histoires de statut. Donc la moitié des individus se préoccupent de la Guyane sur un long terme, voire après leur hypothétique départ. Ce qui ne signifie pas qu'ils feront des actions pour aider son développement. Mais beaucoup vont continuer à acheter des journaux concernant la Guyane. Le responsable du journal Okamag nous dit qu'il y a une centaine d'abonnés en France métropolitaine, pour la grande majorité des Métropolitains. L'intérêt se manifeste par une attention particulière portée aux informations concernant la Guyane.

<sup>100</sup> 35 individus de l'échantillonnage se sentent concernés par l'avenir économique de la Guyane, 39 ne se sentent pas concernés. 40 individus se sentent concernés par l'avenir politique de la Guyane, et 37 non.

Viviane, 50 ans, contrôleur à la poste, explique qu'elle découpe fréquemment des articles intéressants dans « France-Guyane » pour les envoyer à des Métropolitains retournés en métropole. « *Ceux-ci, dit-elle, prennent beaucoup de plaisir à avoir des nouvelles fraîches du territoire* ».

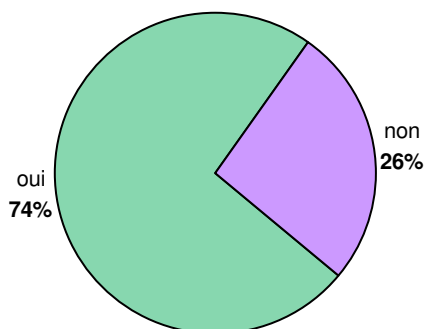
Les Métropolitains se sentent concernés par la Guyane lors de faits spécifiques, quand Léon Bertrand, enfant de Saint-Laurent, est nommé ministre du tourisme, quand Christiane Taubira se présente aux élections présidentielles, quand une fusée part... Il y a donc un sentiment de collectivité qui se manifeste de façon sporadique. C'est une citoyenneté ponctuelle. Les individus ne sont pas tous identiques dans l'intérêt qu'ils portent à la Guyane. Nous verrons des exemples d'individus qui s'investissent réellement. Mais voyons à présent quelle est la participation en tant qu'électeurs.

### **IV-3- Implication politique**

#### **IV-3-a- Inscription sur les listes électorales de Guyane (déclarée par l'individu)**

Contrairement à l'idée commune, la majorité des Métropolitains, d'après notre échantillon (il ne nous a pas été possible d'avoir ces renseignements selon le lieu de naissance des individus), sont inscrits sur les listes électorales de Guyane, soit 74 %.

**Graphique 43 : Métropolitains inscrits sur les listes électorales de Guyane (d'après notre enquête de 2003)**



19 individus ne sont pas inscrits. Certains n'ont pas fait le changement par négligence alors qu'ils sont en Guyane depuis plusieurs années et comptent y rester. Pour eux, le vote n'est pas essentiel, ici pas plus qu'en métropole : ils sont déçus par le monde politique en général. Il y a aussi l'idée qu'ils n'ont pas envie de se prononcer, ils ne savent pas pour qui voter, puisqu'ils ne connaissent pas les acteurs locaux. L'idée de citoyenneté nationale est en effet mise à mal en France comme le prouve le taux d'abstentionnisme croissant et le vote aux dernières

élections présidentielles. Jacques, 50 ans, chef d'entreprise, dit : *« je suis dégoûté de la politique, en 1995 la politique a fait une erreur, y a trop de répression, pas assez de prévention, de formation, d'emplois ».*

Quelques individus ne s'intéressent pas à la politique, ils ne se sentent pas concernés par ce qui est politique en Guyane en général. Virginie, 35 ans, enseignante, dit : *« je ne m'informe pas trop de ce qui se passe ici, les dérives, les abus, je m'en moque un peu ».* Yves, 68 ans, père catholique, témoigne : *« c'est pas la première de mes préoccupations, les Guyanais sont plongés dans leur statut, ils veulent le beurre et l'argent du beurre ».*

Dans l'ensemble, la plupart des Métropolitains s'abstiennent de s'investir dans la politique locale. La majorité n'a pas de culture politique, elle ne participait pas non plus en métropole. Mais une bonne partie a aussi le sentiment de ne pas être légitime sur le territoire et donc de ne pas pouvoir prendre part aux débats.

Certains ne votent pas parce qu'ils ne se sentent pas légitimes de voter dans un endroit qu'ils ne se représentent pas comme la France, comme chez eux. On trouve une large part d'individus qui n'ont pas fait le changement de bureau de vote parce qu'ils savent que leur passage en Guyane est court et qu'ils restent attachés à leur région d'origine où ils pensent que leur vote sera plus utile. Il s'agit en général de rattachement à de petits villages, où les élections locales ont une portée plus concrète pour les individus. Un individu marin, qui a migré à de nombreuses reprises, a toujours gardé son bureau de vote à l'endroit où résident ses parents pour une raison pratique.

Il y a donc 54 individus qui sont inscrits dans les bureaux de vote en Guyane. On trouve des individus pour qui le vote est un devoir, dès qu'ils se déplacent, ils changent de bureau. La plupart ont envie de donner leur avis et de participer à la vie locale. Parmi eux se trouvent des individus en Guyane depuis longtemps mais aussi des nouveaux venus. Un individu nous dit qu'il vote parce qu'il est en France, il paie des impôts et peut donc donner son avis sur la société.

Ceux qui votent sont généralement plus des hommes : encore une fois on remarque qu'ils se sentent plus concernés que les femmes. Les jeunes de 20-25 ans sont moins inscrits, ils ne se sentent pas concernés par la politique en général, attitude que l'on trouve en métropole dans cette même tranche d'âge. Les femmes au foyer sont moins inscrites que les autres



professions. La liaison entre les inscriptions et le temps passé en Guyane apparaît de façon flagrante. Si ceux en Guyane depuis moins de 5 ans sont 45 % à ne pas être inscrits, ils ne sont plus que 30 % s'ils ont passé entre 5 et 10 ans en Guyane et moins de 1 % plus de 10 ans. Il y a donc une corrélation intime entre la projection de soi en Guyane et la pratique du vote.

#### **IV-3-b- Engagement politique de certains individus**

Des individus s'investissent dans une action personnelle ou collective pour développer la Guyane. On peut distinguer deux cas : soit ces individus adaptent la Guyane à leur cadre de pensée, soit ils adaptent leur cadre de pensée à la Guyane. Dans un sens les actions sont dirigées par une vision ethnocentrique (l'individu pense que son système de pensée est le meilleur), dans l'autre l'individu s'acculture (il adopte le système de pensée de la société d'accueil ou il modifie le sien).

##### *Une vision ethnocentrique ?*

L. Wittgenstein définissait l'ethnocentrisme comme l'impossibilité de concevoir la vie de l'autre en dehors du « cadre de notre paroisse bien anglaise » (cité dans Encyclopedea universalis 1997). Le fait de s'impliquer en Guyane tout en gardant une démarche métropolitaine peut faire dire aux autres populations que l'individu a un comportement « conquérant ». Cette démarche est indissociablement liée à des préjugés. Le préjugé culturel est selon Bastide le plus répandu en France « nous avons tendance à nous considérer supérieurs aux autres peuples [...] nous croyons que notre civilisation et notre culture sont supérieures aux autres civilisations et aux autres cultures » (2000 : 21).

Yves, 68 ans, est prêtre, il est arrivé il y a 20 ans en Guyane comme inspecteur de l'Education Nationale. Il avait, à cette époque, la mission de créer une circonscription à Saint-Laurent du Maroni, en particulier lancer la scolarisation des Indiens Wayana du haut Maroni. A présent, il dirige une mission amérindienne à Saint-Laurent qui a pour objectif de créer des emplois pour les Amérindiens. Il est aussi à l'origine de la création d'une école pour les enfants non scolarisés de Saint-Laurent. Il s'agit d'un gros investissement personnel qui se situe de façon ambiguë entre une aide au développement et une mission de civilisation. Il est difficile de distinguer dans cette pratique le geste d'humanisme et les restes d'une dynamique de colonisation.

Une dame de 60 ans, enseignante de français se bat pour la scolarisation des Haïtiens. Elle s'oppose violemment aux Créoles guyanais qu'elle trouve racistes. Son action est brève puisqu'elle repart quatre ans après son arrivée. Elle est pourtant dans trois associations différentes et mène bataille contre les Créoles qui, pour elle, veulent maintenir les immigrés dans leur misère. Elle est à l'origine d'un article sur l'analphabétisme des immigrés en 2005. Il y a cette tendance de certains à se substituer aux personnes concernées premièrement par les problèmes : c'est un impérialisme des Métropolitains. Comme on le disait, les Métropolitains ont une culture administrative, d'organisation qui leur permet de rapidement monter des projets, mais ils n'ont pas toujours des visions identiques à ceux qui sont directement concernés par les problèmes.

Certains individus de groupe culturel différent ressentent cette désappropriation de leur identité par le travail des chercheurs en sciences sociales. Ainsi, des Haïtiens se fâchent contre un chercheur voulant imposer son mode de fonctionnement.

Certains s'engagent dans des actions avec une tendance à reproduire les modèles Métropolitains. Par exemple, les acteurs dans les syndicats enseignants sont préoccupés par les conditions des salariés. Ils se battent surtout sur des problèmes concernant l'ensemble de la profession, donc découlant de problèmes métropolitains. Les spécificités guyanaises ne sont prises en compte qu'après ou ignorées.

Le CEFISEM sort un imagier en plusieurs langues outil pédagogique pour l'apprentissage des langues pour les enfants des classes de primaire. Mais les animaux dans le livre sont des phoques et des girafes, animaux qui n'existent pas en Guyane. Deux Métropolitains sont à la base de ce travail. Comment un petit Ndjuka va pouvoir comprendre ? Et quelle utilité cela a-t-il ?

Cette vision ethnocentrique bloque les individus dans leur participation. Martine, 50 ans, en Guyane depuis un an, est en décalage avec des intérêts locaux : *« faire des remous pour changer le nom d'un aéroport, je trouve ça invraisemblable, alors qu'il y a tant de choses à faire et de choses importantes, tout ce qui est important finalement ils le laissent un peu de côté, ils comptent que sur la métropole pour renflouer les caisses y en a pas beaucoup qui prennent en main leur pays...pour rien au monde je voudrais m'investir dans un pays comme ici ».*

### Une vision acculturée ?

Au contraire des individus s'adaptent aux problématiques du pays avec la volonté de comprendre, de voir avec le regard des autres. Ils sont alors des individus relais, des passerelles entre la société guyanaise et la culture française.

Une enseignante, en Guyane depuis 31 ans, s'est engagée dans l'écriture de manuels scolaires portant sur l'histoire et la géographie de la Guyane. Cette activité est partie de l'idée d'introduire dans le programme enseigné des éléments sur la Guyane : « *on avait la pensée de guyaniser les programmes* ». Cette implication va à l'encontre du programme éducatif du rectorat de l'époque qui ne mettait pas au programme l'histoire locale (introduction de cette thématique en 2002). C'est donc une citoyenneté guyanaise contre la citoyenneté française.

La « Mission Guyane » dirigée par Michel Mignot (ancien directeur du CSG, en Guyane depuis plus de vingt ans), créée le 3 janvier 2000, est chargée de proposer et d'accompagner des projets et actions devant contribuer au développement économique de la Guyane à partir des axes stratégiques et politiques retenus par l'Etat et la Région Guyane dans le cadre du 12<sup>ème</sup> contrat de Plan 2000-2006. Elle fait l'interface entre le Centre Spatial Guyanais et la société guyanaise. Sa création s'est élaborée sur la réflexion que le CSG tirait de la Guyane plus qu'il ne donnait, critiques largement émises par la population. La Mission Guyane a pour objectif de créer un contact entre les décideurs locaux et le CSG afin de développer des secteurs économiques guyanais.

Xavier, 35 ans, enseignant en Guyane depuis 5 ans, est engagé sur plusieurs fronts en Guyane : « *moi sur 4 ans, c'est incroyable ce que l'on peut faire : j'ai emmené une classe une semaine à Paris, y avait un gros fond (d'argent) qui ne servait à rien, avec le club UNESCO et une convention avec le Brésil on a fait un voyage au Brésil d'une semaine, on a fait le journal du lycée, faut avoir envie de faire des choses, faut avoir envie de travailler pour l'endroit où tu es* ». Il est membre de plusieurs associations, professionnelle, culturelle, caritative. Quelques individus font de l'alphabétisation auprès des populations immigrées en répondant à la demande des immigrés. Cet individu a une culture associative forte mais aussi une réelle envie de partager le destin de la Guyane.

Mais la dualité entre deux systèmes de pensée reste ancrée. La création d'une antenne de l'association ATTAC en Guyane s'est faite autour d'un groupe de Métropolitains. Le groupe prend forme en novembre 2001. Certains membres ont l'idée de reprendre la problématique

d'ATTAC national, c'est-à-dire la lutte contre la société de consommation, en l'adaptant à la société guyanaise. Cette fois il s'agit de défendre la particularité d'un territoire contre la domination d'une société capitaliste. Il y a donc une véritable critique de l'Etat français, de « l'Etat colon ». Pourtant les débats entre ses membres sont difficiles, certains, d'après notre informateur, ne voulant pas assumer cette idée d'Etat dominant. Le groupe a donc du mal à se structurer : les discussions tournent autour de la place que doit prendre ATTAC dans la société guyanaise et du fait que le groupe ne peut pas être constitué que de Métropolitains.

Audrey, 38 ans, en Guyane depuis 9 ans, a créé et dirige une association qui s'occupe de la garde d'enfants. Elle a le souci constant de l'interculturel : *« nous on est considéré comme une association de Blancs, quand les gens sont méchants ils disent « y a que du blanc », on ne voit que moi, parce que dans l'équipe y a pas que du blanc, y a de moins en moins de Métropolitains dans les animateurs, ils partent, y a deux animateurs métros et la secrétaire, y a trois animateurs brésiliens et une femme, y a trois Créoles et moi, on fait attention aux proportions, c'est dingue mais on essaye d'avoir en quelque sorte des quotas, si on trouve une Créole qui est aussi bien qu'une Métro, ben on la prend, elle va rester, ça me fait vachement plaisir quand je trouve quelqu'un d'ici qui fait un bon boulot, les gens ont été très mal formés... on a le souci d'être une association interculturelle, c'est important pour ce qu'on fait, pour les gosses, faut tenir, faut qu'on soit tous mélangés, c'est sûr que de pouvoir dire aux gens « c'est pas vrai on n'est pas que des Blancs » j'aime bien aussi »*. L'équipe monte un projet sur l'idée que l'Europe est loin, que la Guyane n'est pas la France au niveau des infrastructures, de l'éducation, de la santé... Elle prend donc en compte les spécificités guyanaises.

Gilles, 65 ans, enseignant retraité, en Guyane depuis 37 ans, s'engage très tôt au côté d'un parti politique local. Il a écrit un ouvrage en critiquant de façon virulente le poids de l'administration française sur la Guyane. Ici la citoyenneté guyanaise se marque comme une prise de position contre les instances de direction française. Il faut donc remettre en question sa citoyenneté française pour entrer dans une citoyenneté guyanaise.

Un site internet est créé par une Métropolitaine qui veut mettre en valeur les différentes activités culturelles qui se déroulent en Guyane. Par ce biais, elle crée un lien entre les habitants de la Guyane. Elle dit mettre toutes les informations qu'on lui donne sur les expositions, manifestations, concerts, activités d'association et il est vrai que le site fournit des informations émanant de diverses populations de Guyane. C'est une mission politique d'informer sur les activités du territoire, de créer un lien entre les acteurs de tous bords et les populations diverses.

Des Métropolitains ont mis en place des cafés philosophiques sur Kourou, en prenant le relais d'un premier lancé sur Cayenne. La notion de débat sur des questions philosophiques ou celle de parler en public, au vu et su de tous, ne sont pas présentes dans toutes les cultures, comme nous explique une organisatrice, mais les meneurs tentent d'intégrer toutes les populations en invitant les chefs coutumiers, en lançant des thèmes en créole, en partant des « dolo » créoles (proverbes). Il y a une envie de faire participer toutes les populations pour qu'il y ait un échange, une connaissance mutuelle. La participation à la société est aussi cette prise en compte des diverses populations et la volonté de faire de l'interculturel, de bâtir une société en contact.

Dans cette même démarche, certains enseignants prennent en compte les différentes cultures dans leur pédagogie. L'IUFM dispense un cours sur l'interculturalité. S'il n'y a pas de politique commune sur la prise en compte des cultures, les acteurs individuellement sont parfois dans cette dynamique. Mais ce sont des approches personnelles qui retombent quand la personne quitte la Guyane.

Les chercheurs en linguistique, focalisés sur les langues de Guyane, ont bien pris en compte les problèmes d'éducation dus à l'apprentissage des langues et donc aux rapports entre les cultures. Le programme « langues de Guyane » initié en 1997 par des chercheurs de l'IRD et du CNRS, vise à décrire systématiquement les langues de Guyane et à transférer, au service des acteurs sociaux, la part applicable de ses recherches. Ces chercheurs sont à la base de la création d'un projet de « médiateurs bilingues » et signalent dès 1991 la nécessité de prendre en compte la diversité linguistique en Guyane. Ce projet est un effort pour la prise en compte des cultures locales contre l'assimilation à la culture française. Les linguistes veulent faire reconnaître depuis de nombreuses années que les langues de Guyane<sup>101</sup> sont des langues maternelles et que le français, langue officielle de l'éducation par l'école est alors, pour les habitants de Guyane, souvent une langue seconde et non une langue maternelle. Ici, la citoyenneté guyanaise se résume à prendre en compte les spécificités locales. Le témoignage d'un médiateur bilingue wayana, en 2001, recueilli par Solidarité Guyane, montre l'intérêt de cette démarche pour les populations concernées : « la mise en place des Médiateurs bilingues (ou culturels) a été la plus importante avancée pour essayer de rompre le cercle de l'échec scolaire et a permis à des jeunes des villages d'introduire leur culture dans l'école. Les enfants,

---

<sup>101</sup> Le terme « langue de Guyane » renvoie aux langues officialisées comme langues régionales par le gouvernement (Launey 1999)

en s'appuyant sur leurs racines, s'ouvrent mieux au monde extérieur plutôt qu'en subissant la greffe d'un système éducatif étranger à leur culture »<sup>102</sup>.

#### **IV-3-c- Citoyenneté française : Attachement à la politique menée en France**

Il est intéressant, pour comprendre la participation en Guyane des individus, de voir comment ils se représentent la politique française en Guyane. Il semblerait que les individus se sentent sujet français. C'est ce que l'on observe pendant les manifestations de l'Education Nationale de mai 2003, reposant sur l'opposition à la décentralisation des services de l'Education Nationale et la suppression de certains postes. Les rues sont alors l'espace de la revendication d'un corps de métier. Comme l'Education Nationale est plus représentée par des Métropolitains, il est normal qu'ils fassent masse dans la rue. Les Métropolitains se sentent très concernés par les décisions nationales, ils ne se sentent pas coupés par la distance géographique en partie parce qu'ils savent que plus tard ils reviendront sûrement dans l'espace européen. Au contraire, certains Créoles considèrent uniquement les réformes politiques qui touchent la Guyane. Cela renforce la blancheur des manifestations. Ce constat est confirmé par la scission de la grève du 27 mai 2003 en deux manifestations indépendantes. D'un côté, défilent des personnes appelées par le syndicat UTG qui avait axé ses revendications sur les intérêts de la Guyane et ne se positionnait pas en opposition à la décentralisation ; de l'autre, les manifestants contre les réformes globales de l'Etat. Si le premier défilé comptait 500 personnes dont une grande majorité de Créoles, le deuxième en comptait environ 1 500 et de majorité métropolitaine.

Mais dans ce cas, il y a aussi une prise de position face à l'avenir de la Guyane, la décentralisation étant porteuse de plus de pouvoir aux collectivités locales, sans qu'il n'y ait forcément les fonds correspondants.

Les Métropolitains ne sont donc pas pour autant en symbiose avec la politique française. Deux profils se distinguent parmi les individus qui donnent leur avis sur la politique française : l'un juge favorablement la politique française, l'autre se place en porte-à-faux.

Deux personnes ont une vision vraiment positive de la politique française, elles se mettent aussi en opposition à la société guyanaise et en particulier à la population créole. Cette prise

---

<sup>102</sup> source : [http://perso.wanadoo.fr/solidariteguyane/ASG\\_Okamag20.htm](http://perso.wanadoo.fr/solidariteguyane/ASG_Okamag20.htm)

de position est une façon de nier les qualités des Créoles et de rejeter la faute du non développement sur eux. Le seul argument est le fait que la France envoie beaucoup d'argent. Florence, 32 ans, enseignante en Guyane depuis 5 ans, ne supporte plus de vivre en Guyane, elle ne lui trouve aucune excuse d'être ce qu'elle est : « *la Guyane est pas trop mal servie, à l'hôpital vu le manque de personnel qu'il y a en France ici on trouve toujours du monde, y a même du matériel qu'il n'y a pas en France, l'Etat paye beaucoup, la Guyane n'est pas malheureuse* ». Josette, 45 ans, infirmière, reproche aux Créoles leur passivité : « *la politique française n'est pas plus mal qu'autre chose, je la trouve honnête, on peut pas donner plus, ils veulent toujours plus, la Guyane a déjà beaucoup de subventions, ils ne savent pas s'en servir, y a de la malhonnêteté, un côté assistanat, on est à 7000 bornes on ne va pas les prendre par la main* ».

Au contraire, la majorité des individus critique l'Etat. L'Etat ne prend pas en compte les caractéristiques de la Guyane. Ces individus reconnaissent implicitement ou explicitement la spécificité du territoire et la nécessité d'avoir une politique adaptée. Sans aucun doute, il y aura une évolution institutionnelle. Le lien avec la France est nécessaire mais une autonomie l'est tout autant. Michèle, 55 ans, enseignante, dit : « *le changement statutaire est inévitable et nécessaire, la Guyane devrait être indépendante, associée à la France, mais ce n'est pas le moment... j'ai une inquiétude face à l'avenir* ». Jean-Claude, 56 ans, pharmacien en Guyane depuis 22 ans, est pour une autonomie : « *c'est une bonne chose, la décentralisation, on ne peut se passer de la manne française, mais la décentralisation est bien... le contexte géographique, en Amérique Latine, les pays autour ont des niveaux de vie bien inférieurs, ici la qualité de vie est haute mais l'industrie est basse : le pays n'a pas le potentiel qu'il faut, on peut pas se passer de la métropole mais il faut qu'elle lâche du lest aussi... le CSG peut se déplacer... la France calcule les budgets en fonction du nombre d'habitants, c'est pas logique* ». Serge, 38 ans, architecte, en Guyane depuis 37 ans, ajoute : « *on n'a pas encore trouvé le bon compromis avec la France, beaucoup de choses ne fonctionnent pas, on n'a aucune autonomie... 90 % des terres à l'Etat, c'est pas logique* ».

Finalement, quelques-uns voient dans la Guyane encore une colonie de la France. Aline, 55 ans, chef d'entreprise, s'exprime ainsi : « *la métropole déconne, l'intérêt de la Guyane c'est de prendre un peu d'autonomie, c'est vrai qu'il y a une structure colonialiste, ils ont tellement bonne conscience* ». Alice, 24 ans, étudiante, en Guyane depuis 6 mois, dit : « *il n'y a pas trop de prise de position, la France reste la Mère patrie et continue le rapport de l'époque coloniale* ». Xavier, 35 ans, enseignant, en Guyane depuis 5 ans, est très virulent contre les actions de l'Etat, mais il s'oppose à l'idée d'un complot organisé pour maintenir la Guyane dans un sous-développement. Il s'agirait plutôt d'une négligence, d'un manque de réflexion, d'un sentiment de supériorité incorporé : « *c'est une administration colonialiste gérée de manière incompréhensible par rapport au terrain, l'Etat*

*blanchit l'administration, c'est facile pour l'administration française de ne pas trouver un cadre correspondant guyanais et d'embaucher un Métro... Il faut former des cadres, l'esclavage ne fait pas partie des manuels scolaires, il n'y a pas de transmission orale de la culture... la réalité de la domination est indiscutable... L'Etat ne veut pas vraiment le développement de la Guyane, il n'y a pas d'exploitation des richesses du sous-sol, mais on ne peut pas dire qu'il y ait un blocage conscient ».* Pour lui la France continue la colonisation en Guyane sur les plans culturel, économique et social : *« j'ai découvert ce que c'était que la colonisation, y a des rapports de domination culturelle, les cultures locales ne peuvent pas s'exprimer à travers l'institutionnel, le seul point d'expression c'est les médiateurs culturels bilingues... il y a une domination économique, une économie de comptoir, une perfusion de l'Etat, on perfuse des revenus indirects, la CAF et la Sécurité Sociale sont bénéficiaires ici parce que les grandes maladies sont traitées en métropole... il y a une domination sociale, dans le découpage ethnique, les fonctionnaires sont blancs, ils peuvent être créoles mais pas tout le temps, ils y sont plus on va vers le bas, plus on va vers les catégories C plus c'est guyanais... il y a aussi une domination symbolique, les filles espèrent avoir un enfant mulâtre, quelqu'un qui aura la peau noire aura moins de chance ».*

Au contraire, Alexandra, 60 ans, femme au foyer, en Guyane depuis 17 ans, pense qu'il existe une sorte de complot organisé, sans trop savoir qui serait à sa base : *« c'est les élus locaux ou la France, y a une volonté politique de ne pas faire monter la Guyane, elle restera toujours sous mainmise... La France devrait s'occuper un peu plus de la Guyane, mais est-ce que c'est l'Etat ou le département, je ne sais pas ? ».* Michèle dit aussi : *« la France se désintéresse de la Guyane, laisse l'insécurité monter... c'est le complot colonial, il n'y a pas d'effort pour changer ».* Et s'il n'y a pas de complot, la politique française est incohérente, inadaptée, comme l'exprime Gilles : *« l'administration française en Guyane est inadaptée, les Métros ne comprennent rien »* ; et Fabrice, 29 ans, commissaire dans la Marine, en Guyane depuis un an, de rajouter : *« on amène un schéma métro en Guyane, c'est pas très judicieux au niveau politique, il faudrait réfléchir le service public, plutôt que d'arroser tout le monde pour acheter la paix sociale ».* La politique française n'est pas très présente en Guyane pour Irène, 32 ans, en Guyane depuis 4 ans, qui est pourtant secrétaire au tribunal de justice et dont le mari est officier de la gendarmerie de Cayenne : *« la politique française ?... on ne la voit pas beaucoup ».*

La Guyane est oubliée, négligée. Jules, 35 ans, contrôleur à la Poste, en Guyane depuis 11 ans, pense que le seul *« intérêt pour la France est que la fusée décolle à l'heure, le monopole d'Air France est un véritable scandale, la Guyane est oubliée, c'est loin ».* L'emploi du pronom personnel « on » est significatif de la manière dont l'individu se place par rapport à la politique française. Quelques-uns se sentent membres de la France et suivent plus ou moins sa politique, le « on » représente alors la France métropolitaine, l'Etat. Suzanne, 50 ans, femme au foyer, en Guyane depuis un an, s'inclut à la politique française : *« on devrait donner la moitié de la Guyane au Surinam,*



*l'autre au Brésil et garder Kourou, on ferait vachement d'économie... la politique guyanaise : je suis pas guyanaise donc c'est leur salade, les politiques sont tous sortis du même moule, donc je n'ai pas d'intérêts pour l'avenir politique mais économique oui, c'est tout ce qui peut profiter* ». Mais la plupart des Métropolitains emploient le « on » en parlant d'eux en Guyane, voire de la population guyanaise ou des Guyanais dans lesquels ils s'intègrent. Sophie, 40 ans, serveuse, depuis 5 ans en Guyane, se sent partie prenante pour la Guyane : *« on est un peu oublié, la Guyane n'existe pas, on a la chance d'avoir Léon Bertrand qui fait bouger beaucoup de choses, ils veulent appliquer des lois de métropole ici, c'est pas possible »*. Sabine, 40 ans, femme au foyer, en Guyane depuis 2 ans, pense avant tout aux Métropolitains quand elle dit : *« ils s'en foutent largement, on a un peu la chance d'avoir Léon Bertrand, on est oublié, les spectacles qui viennent nous montrent qu'on est sous-développés c'est insultant, comme si on était des sauvages, on est des Français comme les autres, la Guyane, pour eux, c'est la forêt c'est tout »*. De façon plus restrictive, le « on » peut donc aussi parfois représenter uniquement le groupe métropolitain. C'est ainsi que l'emploie Rose, 54 ans, femme au foyer en Guyane depuis 3 ans : *« ils nous laissent tomber, on n'entend jamais parler de la Guyane à la télé, on est les laissés-pour-compte »*.

La politique française est considérée comme une mauvaise politique, elle crée une société d'assistés. Carole, 24 ans, agricultrice, née en Guyane, est contre la politique française et dit : *« j'attends qu'on soit brésilien, je n'aime pas la politique d'assistanat et en Guyane les gens en profitent beaucoup et ça m'énerve, c'est toujours les mêmes couillons qui payent pour ceux qui ne font rien »*. Françoise, 50 ans, documentaliste, en Guyane depuis 35 ans, dit aussi : *« l'Etat français ne gère pas bien ce territoire, pour le campus universitaire par exemple, c'est dans un état lamentable, c'est un pays de bricolage, quand on fait les choses on les fait mal, ça reflète la gestion de fonctionnaires qui viennent là pour un temps, avec un esprit prétentieux, ils arrivent avec leur schéma tout fait, ils projettent ça dans leur façon de travailler... La France est mesquine... Kourou c'est mesquin par rapport à l'enjeu du spatial »*. La politique française est quelque fois mise en relation avec les fonctionnaires envoyés en Guyane, donc les Métropolitains, mais l'ensemble des discours qui critiquent la politique française, montrent que l'individu ne cautionne pas la France, ne se sent pas relais de ce pouvoir, au contraire il veut avoir une vision réaliste et se détache de la collectivité.

Il n'y a pas de politique de développement. La phrase de Karine, 47 ans, infirmière, en Guyane depuis 3 ans, reflète le jugement de cet ensemble d'individus : *« on perfuse un malade : on le maintient en vie mais on ne veut pas qu'il guérisse »*. Bruno, 35 ans, directeur d'école à Apatou, en Guyane depuis 11 ans, dit : *« il n'y a pas de remous, mais on ne donne pas les moyens, il n'y a pas de politique, on navigue à vue au jour le jour, ça passe dans les poches des uns tant que ça calme, y a pas de plans sérieux, pas de réelle volonté »*. Pierre, 45 ans, enseignant à Saint-Laurent depuis 5 ans, donne son

avis : « la politique française, elle est inexistante, c'est une politique d'assistanat, la Guyane c'est pas une priorité, tout le monde est d'accord pour dire que c'est une catastrophe, y a un retard dans tout, il faudrait tout changer, on se demande pourquoi ils s'accrochent ». Walter, 45 ans, artisan, en Guyane depuis 29 ans, pense aussi que : « ce sont les mêmes qui ont monté le Plan Vert et l'ont détruit, la France n'a jamais voulu monter de Plan Vert, ils l'ont monté pour faire fermer la gueule aux Guyanais parce que la Guyane était le seul département qui n'avait pas une tune, tout le fric partait aux Antilles, à la Réunion, y a des gens qui ont commencé à foutre le bordel avec le mouvement indépendantiste donc ils ont débloqué du fric pour faire taire, les leaders sont passés à des échelles supérieures, ils ont eu plein de fric, ils ont fermé leur gueule, mais le Plan Vert n'a pas fonctionné, le gouvernement a distribué du fric mais ça n'a pas tenu, le gouvernement a placé des personnes à la tête de chaque organisation pour l'agriculture, tous ces gens-là avaient à voir avec la Franc-maçonnerie, les importateurs de la Guyane n'ont pas intérêt à ce que la Guyane produise et exporte... ». Arnaud, 36 ans, technicien au CSG, en Guyane depuis 35 ans, dit : « j'en sais rien, un coup c'est bon, un coup c'est mauvais, ils nous oublient, ils nous oublient pas, il n'y a jamais vraiment eu de politique pour la Guyane... les lois françaises sont mises ici alors qu'elles sont plus ou moins adaptées... Le CNES ne fait pas du bien à la Guyane, la France injecte de l'argent, mais réellement rien ne se fait ».

Enfin, on ne comprend pas où l'Etat veut en venir, comme le dit Magali, 45 ans, cadre supérieur à la DDE, en Guyane depuis 2 ans : « en tant que fonctionnaires on devrait tout faire pour les faire rentrer dans une sorte d'autonomie, c'est à ça qu'on devrait servir nous, l'Etat devrait donner de l'autonomie à la Guyane, l'Etat, pas à maintenir la Guyane dans le giron, le MDES, ils sont frileux, il faut y aller, y a des moyens, y a des compétences... j'ai du mal à percevoir la place de la France ici, plus ça va et moins je la comprends, on crée des choses avec l'Europe et le Brésil ou alors on rend la Guyane au Brésil, on part quoi, on peut pas maintenir un truc comme ça, où on développe où on part, je ne vois pas ce qu'on a à y gagner, on ne rend service à personne. On ne peut pas transposer ce qui est fait en métropole, la France en Amérique du sud, ça veut rien dire, c'est contre-productif, je comprends pas, je n'ai pas compris le discours de Girardin, je ne vois pas ce qu'on a à y gagner, même par rapport à Ariane, on ne rend service à personne, même aux représentants de l'Etat, je souhaite une forme d'autonomie, ce qui est fait en métropole ça ne peut pas coller, on ne peut pas transposer, on sait faire une route en zone tropicale mais on ne sait pas l'entretenir... ».

Laure, 25 ans, enseignante, en Guyane depuis 4 ans et Mathieu, 56 ans, inspecteur de l'Education Nationale depuis 4 ans aussi, pensent que la France tente de préserver la paix sociale : « la France traîne un boulet, elle donne des crédits pour avoir la paix, y a pas de volonté de développement » ; « la France vise à la paix sociale, elle engage des gens peu compétents, propulse des notables guyanais sur des postes clés, y a des orientations données par le ministère pour «guyaniser»... y a des intérêts de garder la Guyane, elle a une position stratégique, y a l'économie du CSG, c'est un enjeu pour le contrôle de la planète ». Cyrielle, 30 ans, enseignante, dit aussi : « la France n'est pas honnête envers la Guyane, elle s'en fiche tant qu'on ne fait pas chier ça va mais rien n'est fait, la France n'a pas le respect des départements d'outre mer ».

Maxime, 47 ans, enseignant, en Guyane depuis 2 ans, doute de la compétence de l'Etat : *« l'Etat se satisfait de l'ordre social, sans se rendre compte qu'il peut être explosif, il donne le sentiment de ne pas prendre la mesure d'un certain nombre de problèmes »*. Mais, plane un fort sentiment de confusion sur qui est responsable du sous-développement de la Guyane. L'Etat français est bien sûr accusé, mais on ne sait pas dans quelles proportions les politiques locales le sont aussi. Pour Véronique, 35 ans, chercheur, en Guyane depuis 12 ans, rien n'est clair : *« la politique est très variable en fonction des sujets, ça dépend des gouvernements en place, on ne sait jamais si c'est la faute de l'Etat ou de la Région »*.

Un seul Métropolitain reproche à l'Etat de ne pas avoir fait venir plus de Blancs, qu'il juge comme les seuls vraiment compétents pour développer la Guyane. Il a des représentations très négatives des Créoles guyanais qu'il côtoie pourtant depuis plusieurs décennies : *« c'est un système d'assistanat... Ils ont laissé les étrangers envahir, ils auraient dû encourager les Métropolitains, pour blanchir un peu la Guyane, je ne suis pas raciste mais ils auraient dû faire un effort pour les Blancs, y a beaucoup de Blancs en métropole qui auraient voulu venir »*. C'est le seul discours qui relie la race à la politique.

## **Conclusion du chapitre**

Globalement, la participation à la vie de la Cité, en tant qu'implication personnelle dans des projets locaux et le sentiment d'avoir un destin commun, est faible : on veut bien savoir ce qui se passe localement mais on ne veut pas s'investir. Les Métropolitains ne prennent pas les rênes du pouvoir en Guyane, ils sont plutôt effacés.

La majorité des Métropolitains ne veut pas s'impliquer par manque de connaissance, parce qu'elle ne se sent pas légitime, parce qu'elle se sent de passage, parce qu'elle juge négativement la Guyane. Une majorité d'individus s'oppose aussi à la politique française et pense que la Guyane doit prendre une autonomie. L'absence de citoyenneté guyanaise n'est donc pas synonyme d'une symbiose avec les décisions politiques du gouvernement français<sup>103</sup>. Pourtant la majorité se sent extérieure à son développement. Est-ce une manière de ne pas se sentir responsable ou coupable de son « mal-développement » ? Il n'y a pas de reconnaissance, de la part des Métropolitains, de leur rôle dans le maintien de l'Etat en

---

<sup>103</sup> Nous verrons dans la partie qui traite des représentations que cette opposition est une manière de se distancier individuellement de son étiquette de « colon ».

Guyane tandis qu'ils reconnaissent qu'ils ne comprennent pas ce que fait la France en Guyane.

Mais une minorité s'investit en Guyane. Cet investissement est souvent une lutte pour mettre en valeur les particularités guyanaises. L'investissement en Guyane pour le Métropolitain suppose qu'il prenne position face à la politique métropolitaine, ce qu'il fait volontiers ou moins facilement. On peut donc distinguer quatre types de participation à la société guyanaise : l'individu ne se sent pas concerné, l'individu s'intéresse mais ne s'engage pas, l'individu s'investit et travaille au développement de la Guyane et l'individu s'investit en prenant en compte les particularités guyanaises et en se plaçant souvent contre la politique française. La corrélation entre le temps passé ou celui qu'on pense passer en Guyane et la participation est évidente.

## Chapitre V. L'ACCULTURATION PAR LA LANGUE

Comment les Métropolitains s'adaptent-ils à la culture locale guyanaise ? Aux cultures guyanaises ? Nous ne pensons pas que les Métropolitains forment à la base un groupe homogène lié par une culture commune. Il suffit de voir que la moitié de nos informateurs ont vécu la plus grande partie de leur vie à l'étranger pour penser qu'ils n'ont pas été immergés dans une culture identique. Pourtant, il est vrai que derrière les histoires de vie différentes, les socialisations variées et face aux autres groupes culturels, les individus métropolitains partagent un certains nombres de traits culturels, comme nous le voyons dans cette partie. Ils ne sont ni Businenge, ni Amérindiens, ni Créoles et partagent un socle culturel commun dans le contexte guyanais.

Il n'est pas facile de « mesurer » l'acculturation : il faudrait une base de départ pour constater une évolution. Mais quelle base de culture prendre ? La manière de manger, de parler, de bouger, les visions du monde. La culture est par définition floue et ne permet pas de s'en tenir à des éléments objectifs. Elle forme un ensemble toujours mouvant au gré des contacts, des expériences personnelles. Il n'y a donc pas dans une culture de point de départ ni de point d'arrivée, bien qu'il y ait des évolutions, elles sont difficilement mesurables. Un facteur de la culture nous paraît plus facilement analysable : la langue. Les différentes populations de Guyane utilisent différents langages entre elles. Rappelons que plus de 20 langues sont parlées en Guyane<sup>104</sup>, non pas de façons épisodiques mais le plus souvent comme langues maternelles, de socialisation primaire. Odile Renault-Lescure et F. Grenand nous précisent que « environ 80 % des Galibi, 30 % des Arawak, 80 % des Palikur, 100 % des Wayapi, 100 % des Wayana et 100 % des Emérillons parlent leur langue maternelle » (1985 : 36). Il existe six langues amérindiennes appartenant à trois familles : la famille arawak, la famille carib et la famille tupi-guarani. Les langues « créoles » se distinguent entre le créole guyanais et les langues des Noirs marrons ou Businenge (on connaît aujourd'hui quatre variantes de langues Businenge parlées en Guyane : l'aluku, le ndjuka, le paramaka et le saramaka, parfois le sranan tongo, langue majoritairement parlée par les différentes communautés du Surinam, est aussi parlée). Comme le dit Jean Sibille dans son allocution lors du colloque de 2003 « écrire les langues de Guyane », les langues de Guyane n'ont pas le même usage que les langues

---

<sup>104</sup> Une mission de recherche en linguistique débutant en 2001, menée par Isabelle Léglise permettra de faire l'état des lieux sur les pratiques réelles des différentes langues en Guyane.

régionales de France métropolitaine. Si en France métropolitaine, les langues régionales sont pratiquées pour la plupart par des personnes âgées, la transmission familiale a pratiquement cessée ; les langues de Guyane continuent d'être transmises dans le cadre familial et sont langues premières de communication au sein de la communauté. Ainsi, il dit : « le but affiché des écoles Diwan, n'est pas de scolariser les enfants bretonnants dans leur langue maternelle, mais d'apprendre le breton à des enfants dont la langue maternelle est le français ; alors que lorsqu'on parle, en Guyane, d'enseignement des langues locales, il s'agit de savoir quelle place on veut donner, dans l'institution scolaire, à la langue maternelle des enfants. » (Sibille 2003 : 3)

La pratique de ces langues par un Métropolitain est le signe d'une acculturation, mais aussi d'une implication dans la société et de l'existence de relations interculturelles. Quels sont les Métropolitains touchés par cette acculturation ? En quoi sont-ils différents des autres Métropolitains ? Comment se déroule cette acculturation ?

Nous allons voir ici comment la pratique d'une langue est une acculturation spontanée, due à la présence d'un individu dans un nouveau contexte social. Nous verrons dans les prochaines parties comment la pratique des langues locales peut aussi être un acte « citoyen », selon le sens que lui donnent les individus qui adoptent cet usage. Pour ceux-ci, la langue représente leur implication dans la société, leur volonté de s'intégrer, d'entrer en communication, en adoptant une partie de la culture de l'autre. L'apprentissage d'une langue locale pour le Métropolitain montre bien qu'il est dans un contexte d'acculturation bien que sa culture soit la culture officielle de cette Région française.

## **V-1- Description de la pratique des langues locales par les Métropolitains de l'échantillon**

34 individus sur les 73 interrogés disent avoir une pratique d'au moins une langue de Guyane, soit presque 50 %. Les langues de Guyane sont toujours pour le Métropolitain des langues secondes, utilisées dans l'espace public ou privé. La pratique suppose soit la compréhension, soit le fait de parler une langue : donc l'utilisation d'une langue entre deux individus<sup>105</sup>. La

---

<sup>105</sup> La capacité de « parler » sous-entend le fait de comprendre également, donc on ne comptera dans la catégorie de ceux qui comprennent, que ceux qui ne font que comprendre, et dans la catégorie de ceux qui parlent, ceux qui donc parlent et comprennent. On ne peut vérifier que partiellement le niveau de pratique de la langue mais

définition de cette pratique se base sur plusieurs éléments : le discours des Métropolitains<sup>106</sup>, ce qui correspond à la pratique déclarée ; l'observation des individus dans leur environnement et les recoupements d'informations par des individus d'un même réseau social, soit la pratique réelle.

Cela peut paraître être une proportion importante. Il faut cependant relativiser et faire la distinction entre le fait de comprendre une langue qui est le cas pour presque 50 % des Métropolitains et le fait d'en parler une, qui ne concerne alors que 16 individus, soit 20 % de l'ensemble de l'échantillon (ou encore, sur les 34 qui disent pratiquer une langue : 53 % comprennent et 47 % parlent). Il est évident que le fait de parler une langue implique plus un individu dans sa pratique.

**Tableau 11 : Pratique des langues locales de Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

	Pourcentages d'individus
• <b>Pratiquent une langue locale</b>	<b>47 %</b>
comprennent	25 %
parlent	22 %
• <b>Ne pratiquent pas une langue locale</b>	<b>53 %</b>

5 langues de Guyane sont citées dans les pratiques : le créole guyanais, le sranan tongo (ou taki taki), le créole haïtien, le portugais et le wayana.

**Tableau 12 : Langues locales pratiquées par les Métropolitains en Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

		Pourcentages d'individus sur l'ensemble des Métropolitains interrogés (73 individus)	Pourcentages d'individus sur l'ensemble des Métropolitains pratiquant une langue locale (34 individus)
• <b>Comprennent une langue</b>	<b>Creole guyanais</b>	25 %	53 %
	<b>Sranan tongo</b>	8 %	18 %
	<b>Creole haïtien</b>	5 %	12 %
	<b>Wayana</b>	1 %	3 %
• <b>Parlent une langue</b>	<b>Creole guyanais</b>	12 %	26 %
	<b>Portugais</b>	10 %	20 %
	<b>Sranan tongo</b>	7 %	15 %

uniquement se fier aux dires des individus tout en sachant qu'ils n'ont sûrement pas les mêmes critères pour définir s'ils parlent ou pas, s'ils comprennent bien ou médiocrement. Il faut donc compter avec un manque de rigueur de vérification des renseignements, et d'équivalence des niveaux de pratiques. Toutefois on peut considérer que ceux qui sont comptabilisés dans « ceux qui parlent » le font de manière courante, et ne correspondent pas à des individus qui seraient capables de prononcer quelques mots. Le niveau de compréhension est plus difficile à cerner.

<sup>106</sup> A la question : Comprenez-vous ou parlez-vous une langue de Guyane ? Ou de manière libre dans le courant de l'entretien : mais on peut alors dire avec Albric qu'il s'agit plus d'une étude sur les représentations des pratiques que sur les pratiques elles-mêmes

Le créole guyanais est la langue la plus pratiquée, autant dans la compréhension que dans son parler (37 % des 73 individus le pratiquent). Le sranan tongo est la deuxième langue comprise (15 % le pratiquent) et le portugais, la langue parlée (10 % le parlent). Puis, suivent la compréhension du créole haïtien (5 % le comprennent), l'utilisation parlée du sranan tongo. Un seul individu dit comprendre le Wayana (sa femme est Wayana) ce qui semble être une exception. On peut remarquer que le créole haïtien est seulement compris. Au contraire, le portugais est toujours parlé.

Si le créole guyanais, le sranan tongo et le wayana sont les langues de peuples originaires de Guyane ou arrivés sur le territoire de longue date, le portugais et le créole haïtien sont par contre les langues des immigrants arrivés plus récemment. Ces immigrants commenceraient-ils à être considérés comme des Guyanais ?

Les 34 Métropolitains peuvent pratiquer une seule langue ou combiner la pratique de plusieurs :

- 21 ne pratiquent qu'une langue (14 pour le créole guyanais, 6 le sranan tongo et 1 le portugais), seuls 7 parlent une langue et la comprennent, les autres ne faisant que la comprendre.
- 9 pratiquent deux langues (créole guyanais et créole haïtien ou créole guyanais et wayana, créole guyanais et portugais ou créole guyanais et sranan tongo), 5 parmi eux parlent une langue (un seul en parle deux).
- 4 pratiquent trois langues (en combinant par exemple le créole guyanais, le créole haïtien, le sranan tongo ; ou le créole guyanais, le créole haïtien et le portugais ; ou encore le créole guyanais, le sranan tongo et le portugais), les 4 parlent au moins une langue et trois en parlent deux.

Le créole guyanais semble central et l'on peut déjà voir qu'il y a différents degrés d'acculturation à travers les différents degrés de pratiques. 8 individus parlent et comprennent une langue de façon courante. 6 ont une bonne maîtrise de la langue (parler et compréhension). 7 individus ont une compréhension correcte et 13 individus ont une compréhension superficielle. Finalement la majorité des individus a une connaissance superficielle de la langue qu'elle pratique. Ceux qui parlent plus ou moins couramment ne sont finalement que 11 %, ce qui reste tout de même une proportion importante. De la même manière tous n'utilisent pas la langue locale dans le quotidien avec la même fréquence. Ceux



qui maîtrisent la compréhension et l'expression pratiquent plus fréquemment que ceux qui n'utilisent que la compréhension, ce qui induit des relations interculturelles plus denses.

**Tableau 13 : Nombres d'individus suivant le niveau et la fréquence de leur pratique d'une langue locale (d'après notre enquête de 2003)**

	Pratique quotidienne	Pratique fréquente	Pratique relativement fréquente	Pratique sporadique
Langage courant : acculturation ou socialisation de jeunesse	6	2	0	0
Bonne maîtrise parlée et comprise	1	3	2	
Compréhension correcte	0	0	2	5
Compréhension superficielle	0	0	3	10

Les 6 individus qui ont une pratique courante et quotidienne d'une langue l'ont apprise dans leur enfance. Il s'agit donc d'une socialisation en Guyane, contrairement aux autres qui y ont été « resocialisés ». Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, dit qu'il utilise le créole guyanais quotidiennement avec ses amis mais aussi avec son frère. C'est pour lui une langue maternelle comme le français. Il ne sait se disputer qu'en créole, il pense avec les « dolo » créoles et avec l'humour créole. Mis à part deux individus qui comprennent le créole sans le parler, les 6 autres, arrivés jeunes, parlent créole et l'un le sranan tongo. Le fait d'être élevé en Guyane joue un rôle non négligeable dans l'incorporation de la culture locale. Mais il n'y a pas d'automatisme, plutôt un fort déterminant. Deux individus élevés en Guyane ne pratiquent aucune langue locale, il semblerait que l'enculturation (la socialisation familiale) dont ils ont été l'objet, ait été forte.

## **V-2- Une socialisation dans une situation relativement contraignante**

La pratique d'une langue découle de la socialisation, du contact des individus avec d'autres populations. 29 individus expliquent leur pratique des langues locales par leur socialisation en Guyane. Ils sont amenés à côtoyer les autres groupes culturels, à vivre avec eux et donc à changer leur propre culture, manières de faire et de penser, pour l'adapter à ce nouvel environnement. Plus qu'une raison motivée, c'est une adaptation spontanée à ce contexte social, une intériorisation des normes et valeurs de la société environnante et donc une intériorisation des pratiques locales. L'individu se définit comme subissant le contexte social.

Cette socialisation est d'autant plus active que l'individu est immergé. Il peut l'être au cours du temps, dans son contexte familial, dans un contexte professionnel ou dans le contexte social où la proximité physique est forte.

Le facteur temps : la durée de la socialisation

Le temps passé en Guyane est une donnée primordiale pour l'apprentissage des langues puisqu'elle conditionne grandement l'effet de la socialisation (17 individus évoquent son influence). Il est évident qu'un individu présent en Guyane depuis 20 ans va avoir tendance à apprendre spontanément, par contacts, par habitude, le langage des gens autour de lui. Comme on l'a dit, les individus arrivés jeunes en Guyane ont plus de chance de pratiquer une langue locale. Il y a donc un rapport au temps passé en Guyane évident.

**Tableau 14 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le temps passé en Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

Temps passé en Guyane	de 0 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	de 15 à 20 ans	de 20 à 25 ans	de 25 à 30 ans	de 30 à 35 ans	plus de 35 ans	Total
<b>Pratiquent une langue locale</b>	<b>33 %</b>	<b>48 %</b>	<b>64 %</b>	<b>50 %</b>	<b>50 %</b>	<b>100 %</b>	<b>66 %</b>	<b>100 %</b>	<b>47 %</b>
Nombre total d'individus	36	8	11	2	6	1	6	3	73

Effectivement, les individus depuis plus de dix ans en Guyane pratiquent plus que les autres. Alors que 33 % des individus en Guyane depuis moins de 5 ans pratiquent une langue de Guyane, ils sont 66 % pour ceux étant présents entre 30 et 35 ans et 100 % pour ceux présents en Guyane depuis plus de 35 ans. Plus les individus sont socialisés en Guyane plus ils parlent une langue du territoire. La durée de séjour en Guyane influence également le niveau de pratique d'une langue mais de manière moins évidente. On constate que plus les personnes ont passé du temps en Guyane, plus elles parlent une langue plutôt que, seulement, la comprennent.

**Tableau 15 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le temps passé en Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

Temps passé en Guyane	de 0 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	de 15 à 20 ans	de 20 à 25 ans	de 25 à 30 ans	de 30 à 35 ans	plus de 35 ans	Total
<b>• Comprennent seulement</b>	<b>67 %</b>	<b>71 %</b>	<b>100 %</b>	<b>0 %</b>	<b>0 %</b>	<b>50 %</b>	<b>33 %</b>	<b>33 %</b>	<b>53 %</b>
<b>• Parlent</b>	<b>33 %</b>	<b>29 %</b>	<b>0 %</b>	<b>100 %</b>	<b>100 %</b>	<b>50 %</b>	<b>67 %</b>	<b>67 %</b>	<b>47 %</b>
Nombre total d'individus	12	7	1	3	1	4	3	3	34

L'immersion sociale : familiale, professionnelle, de voisinage

Les Métropolitains qui se trouvent au sein d'un environnement social interculturel sont plus influencés à pratiquer la langue de ceux qui les entourent. La pratique est considérée comme allant de soi, comme une adaptation à l'environnement social proche, comme une part du métissage culturel qu'ils subissent.

Les individus en couple mixte ont plus de chance de pratiquer (10 individus citent cet élément). Effectivement, la structure familiale paraît déterminante dans la pratique des langues de Guyane. Les individus en couple ou famille métropolitaine, donc dans un certain « entre-soi », sont moins portés à pratiquer une langue de Guyane que ceux qui vivent avec des personnes d'une autre origine ou avec des enfants issus d'un couple mixte.

**Tableau 16 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon la structure familiale (d'après notre enquête de 2003)**

structure familiale	couple métró avec enfant	couple métró	divorcé, séparé ou veuf avec enfant	célibataire ou divorcé	couple mixte avec enfant	couple mixte	divorcé, séparé ou veuf avec enfant mixte	Total
<b>Pratiquent une langue locale</b>	<b>20 %</b>	<b>27 %</b>	<b>56 %</b>	<b>83 %</b>	<b>73 %</b>	<b>100 %</b>	<b>100 %</b>	<b>47 %</b>
Nombre total d'individus	25	15	9	6	11	4	3	73

Ce qui paraît plus étonnant, c'est la grande proportion de célibataires ou divorcés qui pratiquent une langue de Guyane. On aurait pu penser que les célibataires se retrouvaient entre eux. Ils ont en fait envie de découvrir l'autre plus que les individus en couple. Mais les célibataires sont plus enclins à comprendre une langue qu'à en parler une. La pratique des célibataires et des divorcés est donc plus superficielle. Il en est de même pour les individus qui ont été en couple mixte mais ne le sont plus. On peut supposer qu'ils ont eu le temps de s'initier à la compréhension mais n'ont pas poursuivi leur pratique par la suite. Au contraire, la pratique des langues par les individus encore en couple mixte est plus profonde.

**Tableau 17 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon la structure familiale (d'après notre enquête de 2003)**

structure familiale	couple métro avec enfant	couple métro	divorcé, séparé ou veuf avec enfant	célibataire ou divorcé	couple mixte avec enfant	couple mixte	divorcé, séparé ou veuf avec enfant mixte	Total
• Comprennent seulement	40 %	50 %	60 %	60 %	62 %	25 %	67 %	53 %
• Parlent	60 %	50 %	40 %	40 %	38 %	75 %	33 %	47 %
Nombre total d'individus	5	4	5	5	8	4	3	34

Certains individus (9 dans l'échantillon) font état de leur besoin, dans le cadre du travail, de pratiquer une langue essentielle à la communication : les médecins, les infirmières, les commerçants mais aussi dans une moindre mesure les enseignants. Un médecin à Grand-Santi, va être obligé d'apprendre un minimum du langage businenge pour comprendre ses patients et leur expliquer les remèdes : *« au bout d'un mois je parlais le taki, au début je travaillais avec les traductions des aides-soignantes, il a fallu s'y mettre avec 50 personnes par jour en consultation... ils ne parlent qu'en taki, seuls quelques-uns parlent français, ceux qui travaillent pour la commune ou le dispensaire »*.

**Tableau 18 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le secteur professionnel (d'après notre enquête de 2003)**

secteur professionnel	Privé	Public	Total
Pratiquent une langue locale	52 %	42 %	47 %
Nombre total d'individus	33	40	73

Les agriculteurs travaillent souvent avec des immigrés, ils apprennent les langues spontanément, par nécessité professionnelle. La langue est un outil, elle est la voie de communication obligatoire pour gérer le quotidien. Quand un médecin dit parler le « taki-taki » au bout d'un mois, on se rend compte qu'il s'agit des rudiments et du vocabulaire spécifique à son métier et non d'une maîtrise fine du langage. Les individus du secteur privé sont plus amenés à apprendre une langue, pour leurs besoins professionnels et par leur immersion dans la société, que ceux du secteur public. Ils ont aussi une pratique plus aboutie de la langue.

**Tableau 19 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le secteur professionnel (d'après notre enquête de 2003)**

secteur professionnel	Privé	Public	Total
• Compréhension seulement	41 %	65 %	53 %
• Parlent	59 %	35 %	47 %
Nombre total d'individus	17	17	34

Le contexte proche, le voisinage pousse certains individus (ici 3) à apprendre une langue. Parfois les individus n'ont pas le choix, pris dans des relations sociales imposées, ils doivent apprendre des rudiments de la langue pour pouvoir communiquer. Joanne, 35 ans, femme au foyer à l'époque où elle habitait sur Grand-Santi, dit : « *tout le monde parle Ndjuka, on a des contacts parce qu'on a besoin d'eux pour avoir de la viande* ». Elle a communiqué pour obtenir les objets de premières nécessités.

Bruno, 35 ans, directeur d'une école, a passé 4 ans dans un village amérindien où il a été forcé de parler quelques rudiments de la langue. Ludivine, 45 ans, coordinatrice d'une association, en Guyane depuis 14 ans, vit sur Kourou dans une cité sociale. Elle et sa famille sont les seuls Blancs du quartier, totalement immergés dans des relations de voisinage proche, ils ont appris superficiellement leurs langues.

Ces Métropolitains ne sont plus dans une situation de « sécurité linguistique » (Léglise et Migge 2003), c'est-à-dire qu'ils ne sont plus dans le cas où leur langue maternelle est la langue dominante et véhiculaire.

Deux facteurs objectifs : le sexe et l'âge

Il semblerait que les hommes pratiquent plus et mieux que les femmes car ils apparaissent plus souvent en couple mixte et ont plus de relations interculturelles.

**Tableau 20 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le sexe (d'après notre enquête de 2003)**

Sexe	Femmes	Hommes	Total
Pratiquent une langue de locale	40 %	60 %	47 %
Nombre total d'individus	39	34	73

**Tableau 21 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le sexe (d'après notre enquête de 2003)**

Sexe	Femmes	Hommes	Total
• Comprennent seulement	78 %	35 %	53 %
• Parlent	22 %	65 %	47 %
Nombre total d'individus	14	20	34

L'idéal type de l'individu pratiquant une langue est un homme, travaillant dans le privé, étant en Guyane depuis plus de 10 ans, dans un contexte d'immersion sociale (familiale, professionnelle, de voisinage). Il y a donc des facteurs récurrents qui entrent en jeu dans la pratique de langues. Le contexte social dans lequel se trouve l'individu détermine sa pratique : la langue est une partie de la culture locale que l'on incorpore naturellement. La langue est aussi un outil, elle a une fonction utilitaire : communiquer. Selon cette analyse, il semble que les Métropolitains communiquent plus et soient plus en contact avec les Créoles guyanais. Mais la langue pratiquée dépend du groupe dans lequel on s'insère, les individus résidant sur Saint-Laurent ou sur le Maroni ont plus tendance à pratiquer le « taki-taki », tandis que ceux de Cayenne sont plus tournés vers le créole et le portugais.

L'individu est dans une situation sociale prédéterminée et contraignante qui le pousse à pratiquer, mais l'attitude explicite (dont il a conscience et qu'il verbalise) de cinq individus de notre échantillon nous pousse à croire que la pratique de la langue fait entrer d'autres paramètres que ceux décrits.

### **V-3- Pratiquer pour s'intégrer : l'utilité identitaire de la pratique d'une langue locale**

Si la majorité dit pratiquer une langue comme résultat de son acculturation, certains (5 individus) avouent leur volonté de « s'intégrer » en pratiquant une langue.

Eric, 35 ans, enseignant, en Guyane depuis 5 ans, a appris le créole à son arrivée. Il ne le pratique pourtant pas, il le comprend mais ne le parle pas, il n'a presque aucune relation avec

des Créoles. Sa volonté d'apprendre entre dans une logique pré-établie qui précède sa présence en Guyane. En étant au Brésil il a appris le portugais, en Guyane il apprend la langue majoritaire du lieu, selon lui, le créole. Sa pratique est liée au fait qu'il se représente les Créoles comme le groupe majoritaire et à son idée de l'intégration en Guyane. Pourtant il déclare : *« si je me sens intégré à la Guyane je ne me sens pas intégré à la population guyanaise, alors que deux ans au Brésil je me sentais intégré à la population brésilienne »*. C'est en priorité le créole guyanais qui est appris.

3 individus ont appris une langue au travers des cours dispensés à l'université ou au sein d'une association. Les 2 autres l'ont fait spontanément, par le contact avec des individus Créoles rencontrés dans le cadre d'activités associatives : par les relations contractées dans une association de carnaval ou dans un syndicat. Stéphanie, 45 ans, femme au foyer témoigne : *« avec X (président d'une association carnavalesque)... je traduis le créole et je me fais corriger, j'essaye d'apprendre, je comprends le créole »*. La culture créole est pour elle une passion. Elle cherche à se rapprocher de cette culture qu'elle avait pleinement appréciée lors de son premier séjour en Guyane dans les années 1980.

Ces 5 individus nous permettent d'introduire la question des significations sous-jacentes à la pratique : la place que l'on veut jouer dans la société et le lien voulu avec les autres populations. Le choix de certains individus de pratiquer une langue montre leur conscience de l'enjeu qu'elle représente par rapport à leur place dans la société : la langue serait alors un outil utilisé pour se positionner dans la société. Nous verrons cela dans la prochaine partie. L'acculturation est alors le fruit d'une stratégie d'intégration.

## **CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE**

Nous sommes partis de deux questionnements : quelle est l'adaptation et la resocialisation de l'individu métropolitain à l'espace guyanais ? Et, y a-t-il des pratiques collectives, sur un espace défini, qui identifient le groupe métropolitain ?

Les Métropolitains viennent dans l'ensemble pour les mêmes raisons, le changement de vie, la qualité de vie, qui sous-entendent des représentations communes de la Guyane. Cette majorité projette de ne pas s'établir en Guyane. Ces motivations conjuguées à l'appartenance à une même classe sociale supérieure orientent les pratiques des Métropolitains. Ces pratiques sont motivées par l'envie de profiter de l'exotisme local et la culture du bien-être. Les Métropolitains sont visibles, dans le regard des autres, à cause de l'intention qui sous-tend leurs pratiques : l'envie de bien-être tiré de l'exotisme de l'espace guyanais. Certaines pratiques sont clairement associées à la classe sociale supérieure dont ils font partie. Selon Alain Chenu et Nicolas Herpin : « la différenciation des pratiques de loisirs selon le niveau scolaire conserve les mêmes caractéristiques principales en 1974 et en 1998 : les spectacles et sorties, la participation à la vie associative, la lecture, la pratique des jeux ou de la musique sont plutôt l'apanage des plus diplômés » (2002).

Les pratiques marquent aussi l'attachement des individus à leur culture d'origine, les distinguant ainsi des autres groupes. Une certaine identité métropolitaine existe : la pratique des spectacles, des restaurants, la façon de manger, les outils de communication, la notion de l'hygiène, les allers-retours entre la métropole et la Guyane sont autant de marqueurs identitaires. Ainsi, il y a effectivement des pratiques de groupe, basées en particulier sur le loisir, des logements similaires, des espaces identifiés où ils sont « visibles », une absence d'implication politique. Les individus s'adaptent à l'environnement guyanais mais n'y sont pas citoyens. Une acculturation matérielle opère et crée un syncrétisme, une culture originale, celle des « Métros ». La majorité semble intégrer des éléments de l'environnement guyanais sans remettre en question fondamentalement leur vision du monde. La *réinterprétation* est une acculturation qui touche les côtés matériels de la culture et laisse intacte la manière de les vivre, de les penser et de les sentir. Les contenus nouveaux sont alors réinterprétés en fonction du système culturel originaire et dotés de significations anciennes. C'est donc une acculturation partielle. On a vu la manière d'adapter des éléments de la nature, par exemple les graines de végétaux, pour les mobiles de décoration ou, de mener un projet de développement avec sa culture.

Si une majorité correspond à cette description, certains sont en rupture avec l'idéologie consumériste et recherchent en Guyane à vivre une vie différente. Ils sont aussi porteurs d'une nouvelle culture.



D'autres montrent une réelle envie de « s'intégrer » : ils habitent dans un quartier mélangé, pratiquent des activités « culturelles », une langue locale, s'investissent dans des associations politiques, sont porteurs de nouveaux projets avec une volonté d'empathie. Il y aurait donc des marges de manœuvre et non une caste métropolitaine qui assignerait un individu fatalement dans un groupe. La pratique d'une langue locale montre bien l'interaction entre une acculturation « subie » et une acculturation faisant partie intégrante d'une stratégie d'intégration. L'individu est créateur de son identité. Ses pratiques sont donc le reflet du rôle qu'il entend jouer dans la société.

Certains encore sont plus immergés que les autres : ils ont vécu une socialisation primaire en Guyane, ils sont en famille mixte, ils sont dans un réseau interculturel. Ces deux derniers types d'individus vivent une acculturation formelle, plus profonde. Une minorité remet en question les contenus de sa culture. L'adaptation à l'appréhension de la réalité par le magico-religieux, l'utilisation d'une langue, l'implication politique avec les préoccupations guyanaïses sont autant de façon d'intégrer des visions du monde différentes. Le temps passé en Guyane a une incidence sur ces profils, mais c'est surtout le temps que l'on prévoit de passer en Guyane qui distingue la majorité de ces minorités et explique le passage d'individus de l'une aux autres.

L'un des résultats de l'acculturation formelle est l'*assimilation* qui consiste en l'abandon de sa culture d'origine au profit de la culture d'accueil. L'individu se défait de sa culture pour en adopter une autre. Ce type d'acculturation suppose qu'il y ait une culture dominante et une culture dominée, celle qui va disparaître. Or, la culture métropolitaine est, on l'a vu dans la partie précédente, le pôle vers lequel tendent les cultures de Guyane notamment les Créoles, elle n'est donc pas en situation de dominée. L'assimilation ne peut se produire en Guyane puisque les individus métropolitains font partie de la culture dominante. Sélim Abou écrit ainsi : « de manière générale, dans un contexte pluriethnique, plus une culture est prestigieuse et plus elle est en mesure de fournir au groupe correspondant les conditions d'une acculturation harmonieuse, c'est-à-dire l'acculturation dans laquelle il peut reconnaître et faire reconnaître sans peine son apport à la culture de synthèse en gestation » (1981 : 54). Nous constatons qu'effectivement l'ensemble des individus conservent des éléments de la culture métropolitaine et aucun, même ceux qui sont élevés en Guyane, ne s'assimilent entièrement à un autre groupe culturel.

Si l'on décrit des tendances de profils, il faut préciser qu'il n'y a pas d'uniformité entre tous les individus métropolitains : les adaptations, les acculturations sont différentes. L'image d'un groupe homogène est à relativiser car chaque individu construit son identité personnelle sur son histoire passée : les individus arrivent avec leurs bagages culturels, leurs expériences personnelles. Une partie importante de la population dite « métropolitaine » vient d'Afrique ou d'autres pays, une partie a aussi, par exemple, une culture associative et activiste. Pourtant les identités personnelles subissent le poids du système social guyanais.

Les Métropolitains semblent se différencier des autres groupes puisqu'ils ressentent des lieux comme « ethniques », ils ne s'identifient pas à eux ; d'un autre côté, ils s'opposent vigoureusement à la politique française. La partie suivante s'interroge sur le sentiment d'appartenance identitaire des Métropolitains et leur partage de mêmes représentations sur le contexte guyanais.

**QUATRIEME PARTIE :**

**LA CONSTRUCTION DE SON IDENTITE  
FACE A AUTRUI**

On a vu comment se concrétisait l'adaptation au territoire et le rôle que peuvent jouer les motivations, l'état d'esprit des individus. On peut à présent se poser la question de savoir comment l'individu voit l'espace qu'il occupe, comment il définit l'Autre<sup>107</sup> et finalement comment il se définit. Nous suivons ici l'analyse égo-écologique, développée par Marisa Zavalloni et Christiane Louis-Guérin (1984), qui se propose d'étudier les représentations qu'une personne se fait de soi-même, d'autrui et de la société. Selon Wilhem Doise (2002), l'individu construit son identité par rapport à autrui, par rapport à Soi mais aussi par rapport à sa perception de l'environnement dans lequel il se trouve.

Les représentations sociales correspondent à l'élaboration d'un savoir qui permet aux sujets de nommer, définir, interpréter les différents aspects de la réalité de tous les jours et de s'y situer (Jodelet 1984). Pour E. Goffman, « les acteurs disposent d'immenses édifices de représentations symboliques qui semblent s'élever au-dessus de la réalité quotidienne » (1974 : 47). Les représentations sont un outil pour interpréter la réalité mais sont elles-mêmes créatrices de la réalité quand elles orientent les attitudes et comportements des individus, comme l'écrit justement Hélène Chauchat : « un des postulats du courant de pensée des représentations sociales réside dans l'idée que les représentations qui sont du domaine de la pensée créent un univers tout aussi déterminant que peut l'être la réalité dans la mesure où elles sont à la source des conduites et les dirigent » (Chauchat 1999 : 13-14). Nous n'allons pas entrer dans une étude psychosociale sur les représentations mais plutôt nous servir de ce concept pour comprendre la façon dont l'individu se figure le monde qui l'entoure et se place dans celui-ci. Comment les Métropolitains comprennent-ils le monde social, comment l'interprètent-ils ? Cette question se mêle à notre préoccupation principale : y a-t-il un groupe métropolitain, une identité métropolitaine ?

Selon Carmel Camilleri, la culture est « la configuration de significations suffisamment liées, constantes et étendues à travers laquelle un groupe saisit la totalité des éléments constituant la trame de son existence » (1993). L'identité suppose une culture commune, le partage entre plusieurs individus d'une vision du monde. La façon d'appréhender son expérience en Guyane est-elle identique pour tous les Métropolitains ? Y a-t-il des pensées, des valeurs

---

<sup>107</sup> « L'autre avec une minuscule, indique l'individu en particulier que je veux nommer (untel, là, appartenant à telle culture) ; l'Autre, avec une majuscule, renvoie à l'universalité du concept, genre ou espèce, et désigne tout ce qui n'est pas soi, extraterritorialisé, délimité par le sujet qui parle : si l'on veut, c'est l'Autre en soi ; par altérité enfin, il faut entendre la position du problème philosophique et anthropologique. Parfois on a eu droit à « autrui » : c'est l'équivalent de l'Autre » (Affergan 1987 : 178).

communes aux individus Métropolitains : des représentations collectives ? E. Durkheim définissait la conscience collective comme l'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société, formant un système déterminé de similitudes qui a sa vie propre. Pour Denise Jodelet, les représentations sociales sont élaborées dans un groupe, par les interactions sociales et contribuent en retour à la reproduction de ce groupe. Elle écrit ainsi : « la représentation sociale est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (1989 : 36). Ainsi nous nous demanderons si l'ensemble des Métropolitains partage de mêmes représentations, si les profils minoritaires, dont nous avons parlé, se distinguent par des représentations différentes. Y a-t-il des représentations collectives et des variations individuelles ?

Enfin, l'identité se base aussi sur le sentiment d'appartenir à un ensemble. Ce que l'on a nommé le sentiment d'appartenance est le lien fondamental d'une cohésion de groupe et la base de l'ethnicité. Les représentations sociales permettent d'étudier les frontières subjectives de l'appartenance d'un individu. La psychosociologie s'intéresse à la manière dont s'articulent l'identité individuelle et l'identité sociale. *L'identité individuelle* concerne la façon dont un individu, au niveau psychologique, organise son identité, tandis que *l'identité sociale* renvoie à la manière dont les individus se placent dans la matrice sociale et culturelle. D'après les psychosociologues la conception de soi d'un individu provient de la perception qu'il a des catégories sociales et des groupes sociaux auxquels il appartient, définissant ainsi son identité sociale. Ainsi, selon Henri Tajfel, l'identité sociale d'un individu se construit par la conscience qu'il a d'appartenir à un groupe « l'identité sociale d'un individu est liée à la connaissance de son appartenance à certains groupes sociaux et à la signification émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance » (1972 : 292). Ce n'est pas l'appartenance ou non à un groupe comme réalité qui compte mais la manière dont l'individu se représente son appartenance ou non à un groupe. Mais l'individu élabore aussi son identité en fonction des groupes auxquels il n'appartient pas. Il se situe et construit sa place par rapport à des groupes de références (Merton 1965 : 203 et 247). Où l'individu pose-t-il les frontières de son identité personnelle ? Peut-on dire qu'il y ait un sentiment d'appartenance à un groupe métropolitain ? Le Métropolitain tient-il à se différencier de l'Autre ? Qui est cet Autre ?

Nous sommes partis des discours des individus. Une analyse thématique, horizontale nous a permis de dégager les images, les thèmes récurrents ou comme le définissent M. Zavalloni et

C. Louis-Guérin (1984) des Unités Représentationnelles ou mots identitaires. Ce sont les mots qui ont du sens pour l'individu, qui décrivent la situation à laquelle il se trouve confronté (Annexe 9 : Représentations des autres groupes par les individus de l'échantillon). Nous avons aussi analysé de façon verticale, par individu l'articulation des représentations pour dégager les différents profils individuels, les différentes stratégies d'intégration.

## **Chapitre I. LES REPRESENTATIONS DE LA GUYANE**

Commençons par décrire la façon dont les Métropolitains se représentent la Guyane. La différenciation qui était apparue dans les images que les Métropolitains se formaient avant de venir en Guyane se trouve confirmée. Le contexte guyanais est la combinaison de deux espaces : l'environnement social et l'environnement naturel. L'environnement naturel, la nature, le climat est tout l'environnement physique qui existe indépendamment de la création humaine. L'environnement social, quant à lui, se définit comme l'interaction des hommes.

### **I-1- L'environnement naturel**

La nature est un facteur important de la représentation du contexte dans lequel s'inscrit l'individu. Il est vrai que la nature en Guyane est particulière : la forêt équatoriale recouvre l'essentiel du territoire<sup>108</sup>. La Guyane a un réseau hydrographique d'une grande intensité avec des criques, des rivières, des fleuves (les trois plus grands fleuves sont le Maroni, l'Approuague et l'Oyapock). La faune et la flore sont en Guyane d'une richesse étonnante (il y a plus de 700 espèces d'oiseaux contre moins de 500 en Europe ; 177 espèces de mammifères ; 300 000 espèces d'insectes en Guyane contre 30 000 en métropole ; 430 espèces de poissons d'eau douce contre 70 en métropole ; et 5 500 espèces de plantes supérieures). L'environnement naturel est donc particulier et complètement différent de ce que l'on pourrait trouver en métropole.

---

<sup>108</sup> Le sous-sol est constitué de terrains granitiques, volcaniques et sédimentaires. Leur formation remonte à environ deux milliards d'années. Le relief de la Guyane est uniforme mais non plat avec une juxtaposition de petites collines dont le point culminant est le Sommet Tabulaire (830 m).

D'un autre côté, le climat est aussi singulier. Situé sur l'équateur, le territoire est soumis à quatre saisons : une petite saison des pluies de mi-novembre à mi-février, un petit été de Mars, une saison des pluies d'avril à mi-août et une saison sèche de mi-août à mi-novembre (il n'y a pas de cyclones contrairement aux Antilles ou à la Réunion). Les températures moyennes sont de l'ordre de 26° toute l'année, mais on trouve des minima de 16° le matin dans l'intérieur du pays et des maxima de 36° en début d'après-midi en période sèche. L'humidité relative moyenne est élevée, entre 80 et 90 % selon la saison. La durée de jour est quasiment invariante toute l'année, la nuit survient vers les 18h30 pour se terminer vers 6h00 le lendemain. L'environnement naturel et climatique est un réel facteur de changement pour l'individu.

### **I-1-a- Différentes approches de la nature**

La nature est complètement différente de celle qui se trouve en métropole et représente donc une source véritable d'exotisme. On a vu précédemment que les représentations sur la Guyane avant d'y arriver sont en partie polarisées sur cet environnement naturel. Mais si avant l'arrivée celles-ci sont partagées entre des jugements négatifs et positifs, une fois sur le sol guyanais il semble que la nature devienne fondamentalement attractive pour les Métropolitains. Un seul individu nous dit avoir peur de la forêt et ne pas y aller. Il y a une véritable démythification, la nature ne fait plus peur. On l'a dit les Métropolitains passés en Guyane deviennent pour la plupart des ambassadeurs en métropole et essaient de changer l'image de « l'enfer vert ».

Clotilde, 45 ans, major dans la Marine, dit : *« la Guyane je trouve ça super joli, les arbres, la verdure »*.  
Mathilde, 32 ans, enseignante, explique : *« alors oui j'aime beaucoup la Guyane, je ne saurais pas exactement expliquer complètement pourquoi, mais je sais que quand je rentre en métropole ça me manque énormément, enfin la nature me manque, je me rappelle cet été je suis partie en Ardèche et je n'arrêtais pas de regarder dans les arbres si on ne voyait pas des iguanes, des paresseux, des choses comme ça, c'est marrant, disons que je trouve qu'ici la forêt attire tout le temps la curiosité et on est toujours vigilant, donc ça c'est quelque chose que en métropole je n'ai pas, mais oui j'aime beaucoup la Guyane, vraiment je m'y sens très bien»*.

La nature guyanaise représente un idéal et les individus peuvent instaurer une relation quasi-passionnelle avec elle. Véronique, 35 ans, chercheur en biologie, est venue en Guyane pour la nature, elle continue d'être très absorbée par elle : *« dès les premiers jours sur le fleuve c'était*

*magique* ». Henri, 38 ans, responsable associatif, voit la Guyane comme il l'avait imaginée : « *la pluie, la verdure, le rythme de vie différent : ça a été le coup de foudre, mon père avait une coque alu<sup>109</sup> et un carbet* ». Aude, 30 ans, psychologue scolaire, est venue la première fois en Guyane pour un mois et demi : « *je suis tombée amoureuse de la Guyane pour le côté nature* ». Elle s'y est établie depuis 6 ans.

La nature est un retour aux sources, elle est pure, originelle. Henri, 38 ans, responsable associatif, en Guyane depuis 2 ans, ajoute : « *ce que j'aime en Guyane c'est qu'on peut aller dans des endroits où la civilisation est lointaine, même si je le fais peu, c'est agréable* ». La forêt est entourée d'une symbolique forte pour le Métropolitain. Comme pour le Canadien avec la forêt d'Anticosti, le Métropolitain associe la forêt à ses premiers habitants et l'oppose à la civilisation. Ainsi, la pratique de la forêt devient une manière de revenir aux sources, de quitter le monde moderne qui nous déçoit ou qui nous dépasse. Il y a sûrement une recherche des origines dans cette pratique. Disons avec Geneviève Brisson qu'« *alors, le tourisme de villégiature prend un autre sens. Marcher au cœur du sauvage n'est pas un déplacement, c'est un changement d'état, de normes de références, de temporalité* » (2003 : 43).

Nous distinguons trois manières d'appréhender la nature guyanaise :

Certains individus travaillent sur la spécificité de l'environnement : les chercheurs, les gens de l'ONF (Office National des Forêts), de l'ONCFS (Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage)... Jean-Baptiste, 45 ans, travaille quotidiennement sur l'environnement : « *j'ai un travail que je ne pourrais pas faire ailleurs, si vous vous intéressez aux tortues Luth, le principal lieu de ponte c'est ici, pas ailleurs, la forêt amazonienne la moins abîmée de toute l'Amazonie, c'est ici, c'est là où il faut être, les découvertes au niveau scientifique sur l'Amazonie c'est ici, c'est un endroit magique* ».

Un type particulier de Métropolitain focalise son attention sur la nature. Ce type serait dénommé « l'Indiana Jones » par les Créoles guyanais. Cyrielle, 30 ans, en recherche d'emploi, a postulé sur un poste d'enseignante de biologie en Guyane avec son ami parce qu'ils avaient des représentations positives sur l'environnement naturel et l'esprit de la découverte : « *on avait envie de voyager et pas de boulot, on a postulé partout à l'étranger, ici parce qu'on voyait la forêt, les animaux, plein de fleurs, on avait des idées négatives sur l'état sanitaire et aucune idée sur les populations, on voyait les Amérindiens, peut-être Ariane aussi* ». Ils sont à présent établis en Guyane

---

<sup>109</sup> C'est de cette façon que l'on nomme des embarcations en aluminium



depuis 5 ans, sur le bord de la Comté : « *on avait prévu de rester 10 mois et finalement on s'est bien plu, la forêt nous plaisait, on a acheté un terrain, on a construit un carbet, on n'a pas envie de partir... on n'a plus de place en métropole* ». Leurs activités sont essentiellement centrées sur la forêt : déforester et construire le carbet et tous leurs temps libres, les mercredis après-midi, les week-ends et les vacances, sont aussi consacrés à des promenades, excursions et observations de la forêt. Ils ont une « coque alu » et partent à deux dans la forêt, à l'aventure.

Un intérêt pour la nature existait avant la Guyane : elle dit qu'étant des Alpes françaises, ce sont des montagnards. Il s'agit de la même façon d'appréhender la nature « *on se ballade, on regarde* ». Ils ont le projet de monter un parcours d'initiation à la forêt pour les enfants. Leur temps est donc investi dans l'espace naturel guyanais et ils vont au contraire peu dans l'espace urbain, mis à part pour le travail. Elle avoue sortir peu au cinéma ou dans les bars à cause de la distance de leur habitat, mais aussi par goût : « *on se retire de ce qui se passe sur Cayenne, on n'est pas de la ville* ». Si son ami semble vraiment concentré sur la nature, elle dit qu'elle a appris énormément sur les cultures et populations locales. Tous deux ressentent pourtant le besoin de s'investir dans la vie locale et veulent prendre des responsabilités dans la commune de Roura. On a donc un exemple de Métropolitains qui se focalisent sur la nature, non pas comme repli par rapport à la société mais par goût prononcé pour l'environnement. Ils deviennent des « spécialistes » de l'environnement tout en voulant s'insérer dans la société guyanaise.

Enfin, un autre type d'individu, la majorité, pratique la forêt comme un objet susceptible de leur apporter exotisme et bien-être. Sabine, 40 ans, femme au foyer, est en Guyane pour l'intérêt qu'elle porte à l'histoire du baigne mais aussi à l'environnement naturel : « *si on est en Guyane c'est pour visiter, aller en forêt, notre argent sert à ça... moi, je vis en consommatrice de la nature, c'est tout* ». La forêt est alors un bien touristique. Le témoignage d'un membre du CSG est explicite : « en 1979, on décidait de m'envoyer en Guyane, pour deux ans ! J'ignore encore si l'idée était de me faire subir un séjour au « pénitencier », mais je l'ai vécu comme tel ou presque ! je me suis débattu comme un diable...et j'ai perdu...ouf ! » (Hauzeur Max A., *Latitude 5*, n° 21, 1993 : 4-5). Ces représentations sont très négatives avant de venir en Guyane. Il continue : « je débarquais à Rochambeau avec ma chienne...qui devait vivre avec moi la découverte de l'Enfer Vert ! Mais très vite, nous comprîmes que les fleuves et la forêt de Guyane nous feraient vivre l'aventure et la fascination d'un monde vierge » (*Op. cit.* : 4-5). Cet individu instaure une relation intense avec la forêt et met tout en œuvre pour y accéder : « l'achat d'un carbet... sur le Kourou et celui d'un bateau nous en ouvrirent très vite les

voies... Ariane n'était pas la seule à me donner des émotions... Puis se furent les grandes excursions : l'Oyapock jusqu'à Trois-Sauts et une partie de foot contre les Oyampis (6/1 pour eux... qui jouaient sans Adidas !). Le Sinnamary et le tir du premier maïpouri à 3h du matin... le Maroni, ses sauts, avec le premier cachiri d'honneur autour du feu... Guyane que de souvenirs ! Beaucoup de bons et quelques moins bons... de la nature et des hommes » (*Op. cit.* : 4-5). Au contraire son regard est nettement plus acerbe sur les hommes vivant en Guyane. Si la nature est, pour lui, magique, la société provoque plus de nuances : « parmi les hommes de Guyane, il y a ceux que la vie n'agite jamais et que l'on rencontre naturellement sur les berges des fleuves (mais aussi moins normalement dans les bureaux des administrations). Il y a ceux qui croient se battre pour une Guyane meilleure, qui accusent et vomissent encore, par pure facilité, le colonialisme d'un autre âge... il y a ceux qui travaillent courageusement et solidairement pour développer cette belle région d'Amérique du Sud. Ce sont ceux-là qui feront gagner la Guyane ! » (*Op. cit.* : 4-5).

La campagne publicitaire « Personne ne vous croira », lancée par la Région Guyane en 2002, pour promouvoir le tourisme, se base sur le thème du « vécu incroyable », comme le qualifie I. Hidair (2003). Les slogans qui accompagnent les photos, s'appuient sur les atouts naturels et culturels de la Guyane comme objets exotiques. Ils tentent de renverser les stéréotypes sur l'Enfer Vert : « j'ai navigué sur un océan de verdure », « j'ai survécu à la folie Touloulou », « je ne savais pas que la France était aussi sauvage », « j'ai réussi à remonter un fleuve à mains nues ». Si ce thème est retenu, c'est qu'il interpelle les futurs touristes, métropolitains en grande partie (la campagne est lancée sur les radios, dans les agences de voyages de métropole).

La fréquentation de la forêt se relie aux images positives que l'on en a. Elle se relie également aux images négatives que l'on a de la ville, du monde urbain : la forêt est alors plus une manière de bien vivre la Guyane, en compensant le mal-être que procure la ville. La forêt devient alors l'espace « connu », « familier » des Métropolitains : ils s'approprient symboliquement, en quelque sorte, ce lieu, ce qui fait dire aux autres populations qu'ils y vont beaucoup.

Certains apprécient l'espace urbain comme Virginie, 35 ans, enseignante à Saint-Laurent, qui a une représentation très positive de Saint-Laurent. Elle pratique la marche à pied dans les rues fréquemment avec une amie métropolitaine : « *Saint-Laurent est une charmante petite ville, avec*

*une petite église, de jolies maisons restaurées, le quartier officiel, des endroits très sympas et le fleuve... c'est un grand village, les gens sont très souriants et sympas* ». Au contraire, beaucoup comme Mathilde, 32 ans, enseignante à Cayenne, est très mal à l'aise en ville, elle préfère se tourner vers la nature : *« la mer n'est pas si boueuse, les plages sont belles, il y a des vagues, le ciel est bleu, mais Cayenne est très moche, trop carrée, sale, les trottoirs sont défoncés »*. Cette description de ses premières impressions correspond exactement aux images qu'elle avait avant de venir : une appréhension de la société, de la ville et une réelle attirance pour la nature. Ses représentations persistent au bout de 6 ans de présence en Guyane : elle ne va pas en centre-ville mais à la plage et en forêt (elle a d'ailleurs une embarcation pour y accéder). Elle relate ses premières impressions de la Guyane : *« j'avais une drôle d'impression par rapport à Cayenne, ça m'angoissait un peu cette ville, je la trouvais pas bien jolie, je n'avais pas envie d'y aller, je ne trouvais pas ça accueillant, il n'y avait aucun centre historique... j'ai été déçue par plein de trucs... on est allé à Saint-Laurent, à Sinnamary ça m'a surpris, je ne trouvais pas ça très joli, on s'était arrêté à l'église d'Iracoubo, il y avait quelque chose d'angoissant... il y avait quelque chose d'angoissant dans Cayenne, dans la Guyane en général, mais je ne sais pas par rapport à quoi, si je repense à ce sentiment c'était même assez fort, peut-être un sentiment d'isolement, tu te retrouvais à des endroits où il n'y avait rien, enfin pas grand-chose, c'est plus en ville ça parce qu'en forêt c'était super mais tous les endroits habités par les gens c'était un peu angoissant, un peu arriéré... »*. Pour elle, la forêt est par contre un endroit de prédilection : elle est clairement plus à l'aise en forêt qu'en ville. L'appréhension des différents espaces touche les affects de la personne, ses sensations, ses émotions.

Il n'y a pas de corrélation entre le fait de se représenter positivement la nature avant de venir et le fait d'aller en forêt. Il est vrai que parmi ceux qui vont en forêt tous les week-ends la majorité se représentait la nature avec des images positives. Mais 37 % de ceux qui vont en forêt une à trois fois par mois se représentaient la nature avant de venir en Guyane avec autant de représentations positives que négatives. Et 33 % de ceux qui ne vont jamais en forêt se représentaient la nature avec plus de représentations positives. Il n'y a donc pas de lien unilatéral entre pratiques et représentations. Ce qui prouve que les représentations sur l'environnement se construisent en vivant en Guyane.

### **I-1-b- Le bien-être est corrélé à la nature**

C'est dans l'aspect environnemental de la Guyane que se joue une grande partie du bien-être des Métropolitains. Selon C. Sèze et al. (1994), cette nouvelle culture de l'intimité, du bien-être et de l'épanouissement personnel naît dans les années 1950 et s'épanouit vingt ans plus

tard en n'étant plus le privilège de quelques-uns. C'est donc la dynamique générale de la société de consommation et de l'augmentation des niveaux de vie.

Notre questionnaire comprenait la question : « Comment définiriez-vous la qualité de vie en Guyane ? ». Quatre réponses étaient alors proposées : *très satisfaisante*, *satisfaisante*, *peu satisfaisante* et *pas satisfaisante du tout*. 27 individus ont répondu « très satisfaisante » et 46 « satisfaisante ». L'essentiel de la population métropolitaine considère que la vie en Guyane est plutôt bien agréable. Les réponses à la question « êtes-vous très content, content ou mécontent d'être en Guyane ? » vont dans le même sens. Un seul individu est mécontent d'être en Guyane, cela fait plusieurs années qu'il demande sa mutation sans l'obtenir. 29 sont contents : ils apprécient la qualité de vie et trouvent aussi que c'est une expérience enrichissante. 43 sont très contents d'être en Guyane. L'essentiel de la population métropolitaine vit donc bien sa présence en Guyane.

La qualité de vie est le résultat de plusieurs éléments. Nous avons voulu affiner cette recherche et avons posé, aux interviewés, une troisième question sur les raisons de la qualité de vie en Guyane<sup>110</sup> : « Quels sont, pour vous, les aspects de la qualité de vie en Guyane ? ». Les entretiens de la préenquête nous ont permis de lister cinq réponses courantes que l'on a alors proposé aux individus, dans le but de quantifier les réponses.

Cinq réponses étaient possibles : le fait de vivre dehors, le soleil, le rythme de vie, la population ou la nature. Les individus devaient classer ces cinq éléments dans un ordre hiérarchique, du plus important au moins important. Notons premièrement les facteurs qui sont donnés en haut de la hiérarchie comme premier élément de la qualité de vie en Guyane.

Le fait de vivre dehors est classé en première position par 18 individus. La nature est en première position pour 14 individus. Le rythme de vie est à la première place pour 13 individus. Tandis que le soleil est cité par 9 individus et la population par seulement 7 individus. Au contraire, si l'on regarde les facteurs qui sont donnés en cinquième position, on retrouve : le soleil et la population cités chacun par 18 individus, puis la nature pour 11 individus, enfin le rythme de vie et le fait de vivre dehors sont cités chacun en cinquième position par cinq individus.

---

<sup>110</sup> Cinq éléments ressortaient clairement des discours libres, ce qui nous a servi de base pour construire des réponses fermées, plus faciles à quantifier.

La majorité place donc les facteurs qui se rapportent à l'environnement naturel au cœur de leur bien-être. Le soleil est considéré comme une donnée évidente dans cette partie du monde, il ne suscite donc pas l'intérêt premier, mais le fait de vivre dehors, le rythme de vie découlent de façon claire de la présence du soleil. Certains individus souffrent de la chaleur c'est pourquoi ils le placent en cinquième position. La société, la population ne sont que secondaires dans leurs préoccupations. Nathalie, 47 ans, gestionnaire d'un ranch, dit ainsi que les facteurs de son bien-être sont : « *le soleil, la mer et surtout la manière de vivre cool... sûrement à cause du temps, c'est l'environnement, être à l'air, dans la nature* ». Ceux qui placent le facteur « population » dans les deux premiers critères sont des individus plus tournés vers la société, des individus qui aspirent à vivre pleinement la richesse sociale et les relations sociales, mais ils font figures de minorité

Donnons quelques exemples. Charles, 55 ans, enseignant à Cayenne, est venu en Guyane pour travailler et vivre les questions de l'interculturel qui le passionnent. Il place la population en première position dans sa qualité de vie, il est peu préoccupé par les aspects naturels de la Guyane : il ne va jamais en forêt, il n'a pas été à la plage depuis un an alors qu'il réside à 200 mètres de la mer, il vit essentiellement entre son bureau à domicile et les lieux où il dispense ses cours. Gilles, 65 ans, retraité et ancien enseignant, en Guyane depuis 35 ans, est passionné par la littérature mais aussi par la vie politique du pays. Il place pourtant le rythme de vie en première position avant la population, qui elle devance la nature. Mais la qualité de vie est un ensemble de variables.

Daniel, 35 ans, intermittent du spectacle, place la nature en premier, il la vit quotidiennement avec des activités de chasse, mais aussi comme guide pour les touristes, souvent métropolitains. Il place le rythme de vie en second, ravi de son travail à temps partiel et de ses activités de guide, il définit la Guyane comme un pays de liberté, critère qui se rapporte au rythme de vie et à l'absence de stress. Enfin, la population arrive en troisième position, il a grandi en Guyane, il partage le quotidien d'individus de populations variées et apprécie pleinement cette diversité.

Pour Mathilde, 32 ans, enseignante, la Guyane est associée à un changement de rythme de vie. Elle qui était dans le secteur privé, dans un poste soumis à la pression du rendement, se retrouve en Guyane enseignante, avec beaucoup de temps libre : « *Je pense que je suis plus décontractée, j'ai pris du recul par rapport à plein de choses... je me suis éloignée de ce monde un peu dur je*

*trouve, vers lequel tend beaucoup la métropole et je me suis éloignée d'une vie citadine mais ça je pense que j'y serai arrivée à un moment ou à un autre par contre, parce que ça devient affreux de vivre en ville, voilà je crois qu'en gros c'est un peu ça, y a toujours des choses qui me manquent : ne pas aller à des concerts, enfin ça me manquera tout le temps et je ne m'en passerai jamais... ».*

Aude, 30 ans, psychologue scolaire, montre l'imbrication de quelques facteurs agissant pour son bien-être : *« on a une excellente qualité de vie, les gens ne sont pas stressés, c'est dommage qu'il y ait des embouteillages, y a pas de saisons moi j'aime la chaleur, on a de l'espace, les relations humaines jusqu'à présent sont sympas, les gens sont souriants ouverts, ça a changé mais c'est toujours mieux qu'en métropole, les gens sont quand même encore gentils... quand on se plaît ici on est anti-rigidité, on aime bien les choses floues, vagues, on n'a pas envie de choses rigides, mon père me dit « ici c'est interdit d'interdire » pour moi c'est ça qui résume la Guyane et c'est pour ça qu'on l'aime, bien qu'il y ait des gendarmes qui commencent à nous arrêter, c'est le pays des relations faciles, on fait tout sauter, t'arrives toujours à te faire pistonner ».*

Donc la qualité de vie découle plus du fait de vivre dehors, du rythme de vie, de la nature et du soleil que de la population. Le critère du rythme de vie est intermédiaire entre une donnée de la nature, la chaleur ralentit le rythme et une donnée de la culture, c'est le rythme de la société. Ce qui est étonnant, on le verra, c'est que certains Métropolitains reprochent aux autres populations leur nonchalance, qu'ils considèrent pourtant comme la première donnée de la qualité de vie en Guyane.

Edith, 30 ans, technicienne à la DDE, a passé son enfance en Guyane de 1975 à 1986, ses parents étaient aussi fonctionnaires à la DDE. Elle est revenue en Guyane en 1995 avec son mari : *« je suis revenue parce que ça me plaisait, la vie, le soleil, la mer, la plage, la rivière, toute l'année... c'est facile d'élever des enfants ici, ayant vécu ici enfant, je voulais que mes enfants vivent ça aussi, le ski nautique, la rivière, la vie pas stressée, la belle vie pour des enfants, vivre libres, nus sur la terrasse ».*

Le bien-être est ressenti par beaucoup comme une ambiance « cool ». Pour Laure, 25 ans, institutrice à Cayenne, cette caractéristique se ressent dans son activité professionnelle : *« c'est vrai que c'est cool et puis professionnellement moi ce qui me fait peur c'est qu'ici tu peux faire tout ce que tu veux tout le monde s'en fout, que ce soit les parents, les autres enseignants, t'es pas du tout encadrée, bon moi je pense avoir un minimum de conscience professionnelle donc j'essaie d'être réglo, mais c'est vrai que professionnellement le jour où je partirai je pense que ce sera dur, parce que je vais me retrouver avec des parents sur le dos, avec des impératifs, qu'ici, c'est cool, je crois que c'est ça, l'ambiance générale est cool, je suis cool, j'étais pas spécialement nerveuse non plus avant mais je trouve que je le suis beaucoup plus ».* Beaucoup deviennent plus laxistes. Des enseignants partent en métropole pour les vacances

scolaires trois jours avant les vacances ou reviennent une semaine après la rentrée, « *parce que le billet d'avion est plus cher dans les périodes de vacances* ». Certains jouent sur la souplesse du système guyanais, en abusent et contribuent à le renforcer. Quand on demande à Laure de résumer pour elle ce qu'est la Guyane elle répond : « *c'est un endroit où on est bien, c'est agréable, cool et nature donc c'est positif, pour moi la Guyane est positif, les points positifs l'emportent haut la main sur les points négatifs, en quelques mots c'est ça* ».

Mathilde dit encore : « *je crois que ce qui est particulier ici c'est cette façon d'être cool, de ne pas avoir de pression* ». Elle résume ce mot à deux éléments : d'une part on vit plus près de la nature, il y a moins de pollution, de voitures, de klaxons ; d'autre part on a moins de pression sociale : « *ma façon de m'habiller a changé en Guyane, je mets des tongs, ma façon de m'habiller est très différente de la métropole, en ville on avait une pression sociale, il ne faut pas qu'on sorte de chez soi n'importe comment, le regard des gens est très fort en métropole, c'était gênant, alors qu'ici franchement je m'en fous, je me fous un short, un pagne, je vais chez le chinois habillée un peu n'importe comment, en tongs... par contre pour travailler non, je n'y vais pas habillée n'importe comment* ». Le côté cool de la Guyane influence la manière d'être des Métropolitains qui s'habillent comme s'ils étaient en vacances dans un endroit chaud.

Cette absence de règles fixes est aussi vécue comme une liberté qui n'existe pas en métropole : pouvoir ne pas mettre sa ceinture de sécurité<sup>111</sup> et ne pas être contrôlé, avoir un fusil pour aller chasser sans permis de chasse... La Guyane est un peu vue comme une zone de non-droit, qui arrange beaucoup de monde.

Florence, 32 ans, enseignante à Cayenne, montre bien une conception du bien-être basée sur l'opposition entre la nature et la société. Si elle se dit prête à rester pour la nature, la société la fait partir : « *je ne regrette pas d'être venue ici, pour la nature, la qualité de vie, si y avait mes copines ici je passerai ma vie entière ici, il fait toujours beau, j'adore le soleil, rien que l'idée de rentrer et d'avoir froid ça me fout le cafard, l'idée des voitures, de la pollution... mais il faut que je retrouve quelque chose d'humain sinon je vais devenir folle, le social importe plus, dans ma tête je ne suis pas bien parce que je n'ai pas de rapports humains et je ne suis pas la seule* ». Evidemment pour elle le facteur « population » vient en cinquième position tandis que l'on trouve d'abord le fait de vivre dehors, le soleil, le rythme de vie et la nature.

---

<sup>111</sup> Ceci est limité par le fait d'être blanc selon certains. Ils seront plus arrêtés par la police, plus contrôlés, on les verbalisera s'ils ne portent pas de casque sur une mobylette.

Mais il faut relativiser le poids de la nature comme facteur de bien-être. La population est aussi un facteur important, mais que l'on affirme moins dans son discours. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, montre que le bien-être vient de la composition entre la nature et la société : *« y a un folklore fantastique à découvrir, ça c'est la société guyanaise qui le crée, y a des fêtes splendides à voir, toutes celles du carnaval, le premier novembre dans les cimetières, les fêtes des communes, je dirais à ceux qui veulent venir, venez, j'adore la Guyane, c'est fantastique, on a un climat fantastique toute l'année, on peut passer Noël les bras nus sur la terrasse à danser, on a bien les saisons des pluies mais il ne fait pas froid, à côté de ça la vie est chère mais y a des compensations... on a adoré l'Afrique et on retrouve beaucoup de choses ici, tout le Maroni c'est comme si on était en Afrique, hier on mangeait dans un petit resto en plein centre ville, on a l'impression de se trouver au Maroc y a trente ans ou dans le sud de l'Espagne, on a de la chance de trouver ça, en métropole tout est tiré à quatre épingles, ici vous avez encore la chance de vous croire en vacances, vous avez l'exotisme un peu partout, quand on aime c'est agréable ».*

Le bien-être ressenti en Guyane est finalement un élément décisif de l'équilibre psychologique de la personne. Geneviève, 51 ans, agent commercial, en Guyane depuis 12 ans, témoigne : *« les gens sont moins contraignants, il y a une plus grande tolérance, on va à la Poste pendant les heures de travail, l'ambiance est plus cool, on est moins stressé... j'ai changé grâce à la Guyane, j'ai pris du recul, je me suis affirmée, c'est lié à la Guyane, je suis bien dans ma peau... je suis bien portante (elle veut dire ronde), on passe bien ici... l'âge n'a pas d'importance dans les relations... la qualité de vie est différente de la métropole, on a envie d'être dehors... Les gens sont coincés en métropole, pourtant je ne fais pas des choses extraordinaires mais je suis mieux ici ».*

Le bien-être est évidemment aussi le résultat d'un meilleur niveau de vie que celui que l'on pourrait avoir en métropole. Cécile, 45 ans, femme au foyer et son mari militaire ont été muté à Nouméa avant de venir en Guyane, ils apprécient beaucoup la qualité de vie des Dom et Tom : *« on aime beaucoup, je trouve que c'est authentique, on a pas mal voyagé donc on peut comparer, ici c'est très authentique, c'est tranquille, y a encore beaucoup d'espace à soi, on aime beaucoup la forêt donc on sort beaucoup en forêt, on profite de la Guyane, on a aussi fait le tour de Saint-Laurent, de Mana... on n'a pas du tout le même niveau de vie en métropole, pas du tout, en métropole comme des grands on se cherche une maison et voilà, c'est vraiment des avantages d'outre-mer, c'est pour ça que l'outre-mer c'est sympa».* Elle apprécie d'autant plus la qualité de vie qu'elle sait que c'est leur dernière mutation outre-mer. Elle s'apprête à rentrer sur Paris, Lyon ou Bordeaux, ce qui ne l'attire guère : *« moi j'aime beaucoup la nature, en Guyane de voir qu'il y a encore cette étendue de forêt, en métropole l'écologie c'est catastrophique... j'aime le soleil, j'aime la chaleur, j'aime les cocotiers donc à partir de là, il fait beau toute l'année c'est extraordinaire, la vie est belle ».* Elle place elle aussi la population en cinquième position.



Si les Métropolitains en Guyane font partie de la classe supérieure de la population guyanaise, en métropole ils font partie, pour la grande majorité (instituteurs, enseignants, cadres B, commerçants, agriculteurs, techniciens), de la classe moyenne. Ils atteignent donc un niveau qu'ils n'auraient pas en métropole créant une vie privilégiée, presque surréaliste puisqu'ils gardent les mêmes fonctions professionnelles. Un instituteur est payé 2 100 euros au lieu de 1 400 euros, on touche en plus sur 4 ans une prime équivalent à un an de salaire. Magali, 38 ans, cadre A+ à la DDE, dit : « *on a une belle maison, située en plein Cayenne au bord de la mer, j'ai pas eu à galérer pour la trouver, le loyer est ridicule : c'est une vie un peu virtuelle* ». Beaucoup de Métropolitains « s'embourgeoisent », prennent une femme de ménage, font des voyages à chaque vacances, s'achètent des voitures... Ils ne pourraient plus vivre sans cet univers de facilité.

Quelques éléments vont à l'encontre de la qualité de vie : ils sont alors souvent en relation avec la société et non avec l'environnement. L'insécurité vient de la population. Sabine, 40 ans, femme au foyer, a une représentation négative de la société : « *Les premières images que j'ai eues c'était terrible, on nous a dit « il faut se barricader, l'insécurité est énorme* ». L'idée qu'il règne beaucoup d'insécurité est transmise de bouche à oreille, mais certains ont vraiment vécu des événements touchant leur vie personnelle. On a vu deux cas de familles Métropolitaines braquées chez elles avec une arme à feu. A Kourou, on retrouve cette montée du sentiment insécuritaire, sans que l'on puisse définir s'il y a réellement une augmentation de la délinquance.

En 2001, on assiste à des manifestations contre la violence : des jeunes filles qui gardaient des maisons se sont fait violer. De nombreux Métropolitains retirent leurs bijoux de peur de se faire arracher leur chaîne au marché ou arrêter à un feu rouge. Le départ de certains Métropolitains est dû à cette donnée. Nathalie, 47 ans, gestionnaire d'un ranch, est souvent seule dans son habitat son mari travaillant six mois ailleurs dans l'année. Elle habite en lieu isolé et se protège sans avoir ce sentiment d'insécurité. Elle garde un fusil, a sept chiens et prévient la gendarmerie locale quand elle est seule : « *on ne ressent pas du tout l'insécurité ici mais je ne dis jamais que je suis seule, mon mari a une réputation de violent et d'un peu fou, tout le monde en a peur, c'est pas plus mal, je n'ai pas peur, je suis tranquille mais sur le qui-vive, je dis que je m'entraîne à tirer... je ne sors jamais avec des bijoux, je n'ai pas confiance en ville, j'ai la trouille d'y aller* ». Finalement les individus résidant en dehors des zones urbaines ressentent moins l'insécurité que ceux qui résident en ville. L'insécurité conditionne aussi le style d'habitat des Métropolitains qui se

protègent avec des grilles. Julie, 32 ans, femme au foyer dont le mari est gendarme, ressent cette insécurité : *« j'ai peur quand je me promène en ville, je me suis faite agressée y a deux mois devant l'école, je ne sais pas ce qu'il voulait, on n'a jamais su, on a porté plainte, il s'est acharné sur la voiture, je ne suis pas rassurée maintenant, à chaque fois que je vais en ville y a quelque chose, encore ce matin j'y suis allée, y a rien eu mais, par exemple, il y a un type qui me suit, je suis obligée de rentrer dans un magasin, c'est un camé, c'est pas tout le temps, mais je ne suis pas bien, tout me fait peur »*. L'espace urbain est donc plus propice à donner cette sensation de peur.

La cherté de la vie, le manque de compétence dans le système de santé sont des sources de désagréments. Nathalie reprend : *« mon mari est médecin, il travaille en métropole ou aux Antilles, il ne travaille pas en Guyane, y a pas de sécurité, en Guyane se retrouvent tous les déchets de la société qui ont un diplôme douteux, moi je préfère aller en métropole, ici la meilleure médecine c'est Air France... ils ont du bon personnel mais certains sont mauvais, ce n'est pas hygiénique, il n'y a pas de matériel »*. Parmi les éléments qui entravent la qualité de vie se trouve le manque d'activités culturelles ou le manque d'aliments. Martine, 50 ans, femme au foyer, s'ennuie en Guyane, elle a décidé de rentrer pour deux mois en métropole pour repartir sur de meilleures bases à son retour. Elle trouve les gens sympathiques, mais fainéants, lents, *« un peu désespérants »*.

Par nécessité les mères (dans tous les cas vus) emmènent les enfants à l'école. Julie, 32 ans, femme au foyer, passe plus de deux heures par jour dans les trajets. Quand on lui demande ce qu'elle fait dans une journée, elle répond : *« rien, je fais le ménage, j'emmène les enfants, donc je fais le taxi toute la journée matin, midi et soir, l'après-midi on ne peut rien faire, les magasins n'ouvrent qu'à 16h00, je fais le repassage, c'est la routine, la routine de métropole sauf qu'on ne peut pas aller dans les magasins »*. Souvent, les parents se groupent pour alléger les corvées. Les trajets sont quelque part obligatoires puisqu'il y a peu de transport en commun. Normalement, on attribue à l'enfant, l'école du quartier dans lequel il réside, mais bien souvent il n'y a plus de place ou les parents choisissent une école de meilleure réputation et sont donc forcés de faire des trajets plus longs.

Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, voulait venir en Guyane pour changer de l'environnement parisien, avoir une qualité de vie différente et meilleure, elle ne l'a pas trouvé : *« ce que je cherchais en terme d'une autre qualité de vie, je l'ai pas du tout, je rentre le soir il fait nuit donc la mer je la vois pas (elle a une maison de fonction face à la mer dans Cayenne), le week-end, il faut s'organiser pour partir ça demande de la logistique et on n'a pas le temps, donc c'est un engrenage sans fin, c'est boulot-dodo, plus qu'à Paris, je n'ai pas le même type de travail, c'est très lourd, on dépense une énergie*

*folle pour un résultat assez minime... à Paris à 20h00 on fait plein de choses, ici on a besoin de dormir bien 2h00 de plus avec la chaleur, à Paris c'est plus facile pour partir, y a internet ou d'autres services, ici il n'y a rien le soir, la vie sociale est réduite, on est fatigué, pour organiser quelque chose faut avoir du matériel, faut trouver des gens, c'est compliqué ... au début je quittais le boulot, j'avais l'impression d'être en vacances, maintenant j'ai moins cet esprit là à cause de la fatigue ressentie». Elle associe donc son manque de qualité de vie à son poste de directrice cadre A+ de la DDE qui lui demande beaucoup de temps et d'énergie, mais aussi aux caractéristiques de la Guyane tant dans son environnement naturel que dans sa structure sociale.*

La majorité de la population métropolitaine définit ainsi le bien-être vécu en Guyane par sa relation à l'environnement naturel. Nous allons voir au travers des représentations sur la société pourquoi les Métropolitains se fixent sur cette partie de l'espace.

## **I-2- L'environnement social et l'ambiguïté de son positionnement personnel**

Si l'individu se tourne vers la nature c'est que la société provoque en lui un malaise. Il a du mal à définir la société guyanaise et celle-ci le pousse à définir sa position. Il est donc dans une position délicate, inconfortable, antagonique à son bien-être.

### **I-2-a- Difficulté de saisir la Guyane**

L'une des discussions récurrentes entre les Métropolitains est de savoir si la Guyane est réellement la France ou si elle n'en a que le statut. Cette préoccupation est importante puisque les réponses avancées orientent la façon dont l'individu s'identifie.

#### **La Guyane : la France ?**

Spontanément au cours de la discussion, 36 individus de l'échantillon donnent leur impression sur l'identité de la Guyane : entre une identité française et une identité propre à la Guyane. 6 individus ont l'impression d'être en France, 11 n'ont pas l'impression d'être en France et 19 oscillent entre les deux positions. La majorité se situe donc dans un entre-deux.

Les individus se sentent en France avant tout pour les moyens administratifs qui y sont équivalents : le travail est le même qu'en métropole, c'est un département français, l'administration, les services, la monnaie, les produits de consommation, la télé, les papiers, les allocations, les impôts, les infrastructures (école, santé) sont les mêmes. Carole, 24 ans, agricultrice dit : *« je me sens en France ici, y a tout comme en France, les mêmes droits et les mêmes devoirs, les autres populations n'ont pas compris qu'elles étaient en France encore, surtout les Créoles, ils ont compris mais ils prennent ce qui leur plaît, ils se sentent dans un pays où ils ont tous les droits »*. Jean, 45 ans, médecin, dit : *« je me sens totalement en France, je peux vivre comme en France, j'y trouve tout, mais par le paysage et l'environnement non, pas par la population mélangée et il y a de grosses différences culturelles, à Grand-Santi ou à Saint-Laurent, je me sens à l'étranger, la manière de vivre est différente, alors qu'à Cayenne-Kourou c'est la même manière de vivre : je peux fermer les yeux et vivre tout a fait normalement »*.

Joanne, 35 ans, secrétaire dans un centre de recherche, donne son avis sur la question : *« non ce n'est pas la France, enfin oui c'est un département français mais qui a des particularités. Je suis contente qu'on soit en France ça garantie pour nous un bien-être et pour les autres aussi, c'est ce qui plaît par rapport à l'étranger, ici il y a un fond de services communs, je préfère vivre en Guyane qu'au Congo... Ce qui me plaît c'est d'avoir ça dans un pays étranger, par les populations, à Grand-Santi, on voit la fusée partir mais il n'y a pas de téléphone, la Guyane ce n'est pas la France mais l'application d'un modèle français, je suis française donc patriote, le système français garantit les libertés individuelles, tant qu'on peut exporter ce modèle dans le monde je trouve ça très bien... Mais il n'y a pas d'interface entre le système et la population qui y a accès, nous les Métros, il nous convient mais pour les populations du fleuve ce n'est pas certain ? à Grand-santi un homme a 50 enfants, le modèle français ne peut pas s'appliquer à des populations qui culturellement n'ont rien de françaises, des adaptations seraient nécessaires... je suis ici parce que j'ai un travail, je suis cadre français, pas loin de la France, j'ai une bonne qualité de vie : je me plais, mais je n'y terminerai pas ma vie, j'aime aller chez le chinois, j'ai des amis, je me sens bien »*.

Aline, 55 ans, chef d'entreprise, décrit sa perception de la Guyane par rapport à son expérience africaine: *« j'ai été assez éblouie, ça m'a plu, ces gens de toutes les couleurs, je me retrouvais dans un monde noir, parce que je ne sais pas vivre sans le monde noir, c'est bizarre, un monde qui avait les mêmes droits que moi, c'est très important, en Afrique ce n'est pas ça, quand on est blanc on a beaucoup plus de droits même dans un gouvernement noir, on passe à la douane, on passe partout, on est français, on peut se permettre plus de choses qu'un Noir ne peut, en Afrique les Noirs disaient : « les Blancs ils sont comptés, les Noirs non, on peut en tuer un ou deux c'est pas problématique », ici les gens avaient les mêmes droits, le SMIC, les Allocs »*.

Certains ne se sentent pas en France à cause des différences de langues, de cultures, de populations. Certains disent qu'ils sont en pays noir ou que la façon de vivre est différente.

On se trouve à 8000 Km, en Amérique du sud, l'environnement, le climat ne sont pas les mêmes. Il y a aussi un écart face au respect de l'administration française : les lois ne sont pas respectées, c'est un pays en développement. Enfin, c'est le regard de l'autre qui nous montre que l'on n'est pas chez nous : *« le Guyanais nous envoie pâtire »* (Josette, 45 ans, infirmière). Il y a des espaces en Guyane où l'on se sent plus ou moins en France : le fleuve, les villages éloignés du littoral sont plus particuliers que ne le sont les agglomérations de Cayenne et de Kourou.

Yves, 68 ans, père d'une congrégation catholique à Saint-Laurent, est catégorique : *« pas du tout, nous sommes en Guyane, ce n'est pas du tout pareil »*. Bruno, 35 ans, instituteur à Apatou, déclare : *« on n'est pas en France, à 7000 Km, les Français ne savent pas où c'est, la France est un territoire où il y a une culture, des valeurs communes, ici la première langue n'est pas le français, on n'est pas dans le même climat, ce n'est pas la même mentalité, c'est la Guyane, donc c'est une colonie puisqu' elle est dirigée par la France »*. Les individus qui sont dans l'Ouest de la Guyane ou dans des sites isolés reconnaissent plus facilement qu'ils ne sont pas en France. Ce sont les spécificités culturelles qui distinguent la Guyane de la France. Xavier, 35 ans, enseignant à Cayenne, dit aussi : *« quand on arrive avec notre construction française, on pense d'abord que la Guyane c'est un département comme les autres, c'est faux, y a des langues, un aspect géographique, une histoire différente, est-ce que l'Ardèche a subi 350 ans de colonisation et 200 ans d'esclavage ? Il y a des caractéristiques, des manières d'être, la population est imprégnée de cette période là, on a du mal, il faut s'adapter mais on peut prendre une place »*.

Pour d'autres c'est l'absence de règles, de normes françaises qui font la différence. Suzanne, 50 ans, femme au foyer dont le mari est directeur d'une administration déconstruite de l'Etat sur Cayenne, dit : *« ça n'a de la France que le nom, c'est un département à part, ici c'est un no man's land, en France on est plus respectueux, c'est pas forcément les Guyanais d'ailleurs il y a aussi des Métros »*. Mais dans ce cas, l'individu ne remet pas en question sa place.

Ces deux appréhensions différentes du territoire déterminent l'individu de deux façons différentes : soit la Guyane est spécifique, ce n'est pas la France, alors l'individu se sent immigré ; soit la Guyane est la France et l'individu se sent chez lui entouré de populations variées. Clotilde, 40 ans, officier de la Marine, se sent clairement étrangère en Guyane : *« on est immigré »*.

La majorité se situe entre ces deux identités, entre immigré et citoyen légitime. C'est un sentiment de l'entre-deux : si la structure administrative nous maintient dans un système français, la composition sociale et naturelle sont des spécificités qui différencient la Guyane de la France et lui donnent une identité propre.

### Une société sous-développée

Dans un deuxième temps, l'individu se représente les relations que l'Etat entretient avec la Guyane. On a vu que la plupart des individus jugent négativement la politique française, mais quand il s'agit de parler du développement de la Guyane l'ambiguïté est réelle.

La Guyane est toujours vue, il en était de même avant d'y venir, comme une société sous-développée. On souligne le décalage entre deux types de sociétés, celle, symbolisée par Kourou, de la haute technologie, de l'Occident, de la rationalité ; et celle, symbolisée par les Amérindiens de la forêt, d'un mode de vie traditionnel, simple, naturel, mais peu évolué. A ceci s'ajoute l'image d'une scission entre l'Est et l'Ouest. Si certains ne voient dans l'Ouest qu'une autre Afrique et s'en tiennent éloignés, d'autres voient le sous-développement maintenu par la capitale administrative, Cayenne et le mépris, qui caractérise les Créoles, face aux autres populations.

Rose, 60 ans, femme au foyer, tient un discours extrême qui oppose la « civilisation » à un pays arriéré : *« 4 ans ici c'est bien, 6 ans c'est courageux, on a besoin de voir des gens civilisés, on se dit c'est passer, on laisse couler, si on devait rester ce serait dur, les gens ne sont pas civilisés, mon mari est très virulent là-dessus »*. Son mari, Jean-Pierre, 54 ans, employé à l'INSEE, est effectivement virulent, il est aussi le seul à employer le terme de « sauvages » pour décrire les Amérindiens.

Sur le constat d'une société en mal-développement, qui fait l'unanimité, deux raisonnements se construisent. La société est sous-développée au niveau économique, industriel. Elle vit sous perfusion de la métropole puisque la plupart de la population est fonctionnaire. On a donc un pays avec un niveau de vie riche mais qui se base sur une assistance superficielle et non un véritable développement. La métropole est alors le garant de la vie en Guyane. L'individu qui s'associe à la politique française se ressent comme indispensable et utile. Par ce raisonnement il légitime sa présence. Cécile, 45 ans, femme au foyer dont le mari est un haut cadre militaire, se sent *« très à l'aise en Guyane : avec tous les impôts qu'on paye, sans nous pour payer la Guyane n'irait pas bien du tout »*.

Le deuxième raisonnement fait état de la société d'assistanat que l'Etat a contribué à développer par ses politiques successives, dont on ne connaît pas forcément le détail. L'individu, qui encore une fois se sent partie prenante de l'action de l'Etat, se sent alors coupable. Ce sentiment de culpabilité entretient celui qui naît de l'histoire de l'esclavage. Le Métropolitain blanc s'identifie au colon blanc et on a vu qu'il continuait d'y être identifié par les autres (mais en grande partie parce qu'il continue d'être en position dominante). Bien qu'ils s'en défendent souvent, les Métropolitains portent cette double culpabilité.

Si quelques individus se positionnent clairement dans une logique, la plupart alterne entre les deux : ce qui a pour conséquence de provoquer un malaise. Un dernier point révèle cette ambiguïté du positionnement.

### Représentation de l'avenir de la Guyane : rien n'est assuré !

Si on doute sur ce que la Guyane est, on doute aussi sur ce qu'elle va devenir. Le sentiment d'inquiétude domine : rien n'est assuré quant à l'avenir de la Guyane. Ce doute se base sur plusieurs points : le niveau économique, la démographie, l'immigration, l'éducation, la dynamique des populations, l'insécurité, les luttes identitaires, la politique de l'Etat. Seul Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, pense que l'avenir ne va pas s'accompagner de rupture : « *la Guyane va se développer comme elle se développe depuis 20 ans* ».

9 individus ont une vision uniquement positive de l'avenir de la Guyane. 17 individus ont une vision mitigée : entre des arguments en faveur d'un développement positif et des craintes envers les possibilités d'un avenir négatif. Enfin, 29 individus penchent du côté d'un avenir négatif. Il y a donc en majorité une vision noire de l'avenir de la Guyane bien que le doute soit en arrière-plan de nombreuses représentations.

Cyrielle, 30 ans, enseignante, dit : « *des fois c'est très positif, je vois la vie en harmonie, des fois je vois les manif, la violence, il n'y a pas de boulot, pas de développement, ça va péter, c'est un peu le reflet du déséquilibre mondial* ». Maxime, 47 ans, enseignant, dit aussi : « *la société guyanaise va plutôt mal, je ne sais pas quel avenir, les élites semblent peu porteuses de projet solide... l'avenir est sombre : l'économie est déterminante, c'est assez inquiétant, la cohésion aussi, c'est une situation qui ne produit aucune identité, tout vient de l'extérieur* ». Des individus qui connaissent la Guyane depuis de nombreuses années, sont inquiets, comme Christelle, 55 ans, salariée à l'hôpital de Saint-Laurent, présente en

Guyane depuis les années 1970 : *« tout le monde a peur de l'évolution, je ne dirais pas que je vais rester 20 ans en Guyane, ça va exploser ».*

Les individus s'inquiètent du développement industriel de la Guyane, le sous-développement est un danger pour l'évolution du pays : d'une part parce que le chômage va se développer, d'autre part parce que la Guyane va rester dépendante du système français. Jacques, 50 ans, chef d'entreprise à Saint-Laurent, est affirmatif : *« ça explosera, la démographie explose et il n'y a pas de travail ».*

La croissance démographique est aussi un problème : les naissances et les arrivées de migrants ne peuvent s'intégrer au marché de l'emploi car le système éducatif ne forme pas les individus aux bons métiers, ni de façon appropriée, le chômage va donc augmenter et les jeunes sous-qualifiés vont être dans la rue. Virginie, 35 ans, enseignante à Saint-Laurent, regrette : *« je ne suis pas très optimiste, avec la jeunesse galopante, il n'y a pas d'emploi, il va falloir que la Guyane se développe un peu plus, il faudrait plus de moyens à l'éducation et un développement des voies professionnelles ».* Viviane, 50 ans, contrôleur à la poste, est sceptique : *« quel avenir ? Je ne vois pas bien, tous ces gosses, tout ce chômage, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?... On va continuer à vivre les uns à côté des autres ».*

L'immigration non contrôlée est un danger pour la cohésion sociale du pays. Jean, 45 ans, médecin, est optimiste : *« l'avenir, je le vois bien, rose, les populations vont se heurter, se battre, les Brésiliens sont envahissants, les Créoles guyanais ne pourront pas faire grand-chose, mais ça va bien se passer malgré tout, peut-être en douleur... c'est un pays intéressant ».* Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, n'est pas de cet avis : *« je crains, j'ai peur que les choses deviennent plus dures parce qu'il y a de nouveaux mots qui émergent : « autochtones » « droit à la terre », ça peut durcir les positions ».*

La société ne peut absorber autant de populations différentes et en si grand nombre. La compétition ethnique ne va faire que s'amplifier, laissant le doute d'une explosion sociale inquiétante. L'immigration, l'accroissement du chômage, de la pauvreté va forcément créer de plus en plus d'insécurité et réduire la qualité de vie. Stéphane, 29 ans, vendeur à Saint-Laurent, conclut : *« ça va exploser avec l'insécurité, les jeunes qui ne font rien ».*

Certains ont aussi une vision positive : l'immigration va amener un nouveau souffle ; la Guyane va prendre une autonomie politique nécessaire. Carl, 62 ans, retraité de l'Education Nationale, prédit *« un avenir brillant de la Guyane malgré les crises, les affrontements obligés ; les apports*



*d'étrangers en font un pays neuf, ça va apporter quelque chose au monde entier dans plus de 20 ans, mais dans 10 ans il va y avoir des problèmes... Il y aura un nouveau statut administratif, sans rompre avec la métropole, il faut dépasser les mots de colonialisme ».*

D'un autre côté, il y a un gros doute émis sur le potentiel de la population locale à trouver une dynamique. Cette représentation est illustrée dans son extrême par Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE : *« la Guyane a besoin d'un plan Marshall mais c'est pas avec les Créoles qu'on peut faire ça... je ne suis pas mécontent de ne pas être guyanais, il faudra une révolution comme la prise du pouvoir par les immigrés qui représentent le pouvoir économique... il y aura une explosion démographique dans 15 ans ».*

Certains mettent toujours l'accent sur le retard de la Guyane par rapport à la métropole. Léa, 20 ans, coiffeuse, formule ce rapport : *« y a un temps de décalage entre la Guyane et la métropole qui va rester mais ça va évoluer quand même ».*

Dans de nombreux esprits, il y a toujours cette incertitude sur la présence du CSG dans l'avenir. Tous pensent que si il s'en va, ce serait une catastrophe pour le pays. Laure, 25 ans, institutrice, dit : *« je me demande si la Guyane va rester longtemps française, parce qu'y a des bruits qui courent, bon ce ne sont que des bruits, mais je pense que l'un des piliers, l'un des points forts pour que la Guyane reste française, c'est le CSG et le CSG a déjà trouvé un site de remplacement, les Brésiliens les accueillent les bras ouverts, ils attendent que ça et plus ça va plus le CSG en a marre, de devoir dépendre de grèves indépendantistes, de blocage du pays pour lancer ses fusées, donc je pense que dans les dix prochaines années le CSG va partir, la Guyane coûte plus d'argent qu'elle ne rapporte...». Ces « bruits » viennent d'une amie institutrice sur Kourou dont le mari travaille au CSG. Pour Aline, 55 ans, chef d'entreprise, le présent relie trop la Guyane au CSG : *« des fois j'y crois (en un bel avenir) des fois pas du tout et j'ai envie de partir, il y a vachement de gens bien mais ils sont coincés, il faut créer d'autres moyens de vie que le CSG ».**

On constate que les représentations des Métropolitains associent l'avenir de la Guyane à la politique métropolitaine. Carole, 24 ans, agricultrice, l'exprime : *« je ne pense pas que la Guyane soit brésilienne de mon vivant, y a quand même le centre spatial et la France y tient, c'est pour ça que la France injecte toujours plus d'argent en Guyane... y a plein de freins au développement, c'est une volonté de la France, pour que ça reste comme ça, bien calme, ils arrivent à garder la population calme, sans révolte, tant que ce sera comme ça on n'arrivera à rien, l'administration rame, pour avoir du foncier c'est très dur, y a que des locations, nous on est en location pour 30 ans et au bout on sera propriétaires... l'indépendance ne se fera jamais parce que la France ne veut pas ».*

On trouve trois visions du futur politique de la Guyane : la Guyane restera comme aujourd'hui, un département français ; la Guyane prendra son indépendance ou son autonomie ; la Guyane deviendra brésilienne. Cela dépend de l'Etat, de la population locale et de l'immigration.

Ainsi, le devenir de la Guyane est incertain pour une grande majorité. Les Métropolitains s'interrogent sur le futur statut de la Guyane, français ou non, sur son développement économique, éducatif et sur sa cohésion. Ainsi, la vision d'un territoire étranger, sous-développé et en période de trouble, inquiète fortement et remet en question sévèrement leur présence, leur envie de rester (comme leur légitimité pour rester) en Guyane. Le doute empêche la formation d'un sentiment sécuritaire dont chaque individu a besoin pour s'implanter durablement dans un nouveau territoire. Les représentations sur un avenir négatif sont donc un frein à l'ancrage de ces individus, ce qui confirme les conclusions sur l'habitat. Un individu qui ne ressent pas l'avenir de la Guyane comme positif ne va pas s'ancrer, sera moins tenté d'acheter un bien immobilier. Comment s'ancrer dans une société que l'on ne voit pas stable. Seule une vision positive permet un ancrage.

Les représentations de la société guyanaise ont donc un impact direct sur le sentiment de Soi. L'individu se situe en fonction de ses convictions et il est clair que de façon générale le Métropolitain est dans un entre-deux, un positionnement paradoxal qui lui procure un malaise. Ainsi, nous pensons que ce malaise en société pousse l'individu vers la nature qui, elle, lui procure du bien-être. Mais il nous manque un élément primordial pour tirer cette conclusion. Si l'individu ressent un malaise c'est que la société lui demande de se positionner. Il pourrait très bien être en Guyane sans se poser de question sur son identité.

### **I-2-b- Nécessité de se positionner dans un contexte concurrentiel**

Le propre des sociétés créoles, selon R. Bastide, est ce questionnement constant sur son identité, son appartenance, son origine. Cet auteur décrit le questionnement identitaire du mulâtre, métissé, entre deux identités, à l'intermédiaire. Pendant longtemps, on disait que le mulâtre était une sous-espèce, qu'il ne pouvait pas se reproduire car il était une pathologie. Après avoir prouvé le contraire, R. Bastide dit que de cette négation de leur identité, les mulâtres ont depuis toujours cherché à revaloriser leur identité mais ont aussi cherché à

définir cette identité. Cette obligation de se définir toucherait aussi les individus métropolitains présents en Guyane.

### L'existence des groupes culturels

L'un des thèmes primordiaux sur la société guyanaise pour les individus est celui des groupes culturels. Nous avons donc orienté notre entretien en vue d'analyser cette représentation<sup>112</sup>. L'essentiel de la population métropolitaine (mis à part un individu) pense qu'il existe effectivement différentes populations résidant en Guyane. Thomas, 31 ans, artisan, résume cette idée : « *y a des communautés culturelles qui se sont regroupées, développées et dont on entend parler* ».

Les individus emploient tour à tour les termes de « communautés », de « groupes », d'« ethnies » et de « populations ». Tous ces termes tournent autour de la même considération du partage de la société en plusieurs entités définies verbalement par des noms de groupes. C'est avant tout l'idée de la différenciation de groupes d'individus, même si cette différenciation n'est pas définie strictement. La grande majorité des images sont neutres, elles définissent la société sans donner de jugements de valeur.

### Entre cloisonnement et relations interculturelles

L'idée du cloisonnement est insidieuse dans tous les discours : « *les groupes sont définis... la société est cloisonnée... communautaire* ». Christelle, 55 ans, salariée à l'hôpital de Saint-Laurent, parle de l'évolution des contacts entre les populations : « *il y a des tensions, on les passe sous silence, il y a des groupes ethniques, il y a des classes sociales chez les Créoles... des tensions entre Créoles et Businenge... des tensions entre la communauté de Balaté et la Mairie... l'installation spontanée des Noirs marrons à la Charbonnière était insalubre mais maintenait une structure sociale qui ne l'est pas dans les bungalows actuels, les relations avec Balaté étaient très bonnes à l'époque, maintenant y a de la drogue, du désordre, on a voulu disperser les familles, individualiser les gens, c'est un souhait du Maire de casser les familles... les lois ne sont pas adaptées pour les Noirs marrons... les gens se tournent le dos, ne se connaissent pas, ils croient mieux se connaître que ce qu'ils ne se connaissent... il y a plus de contacts qu'avant, qu'au temps où j'étais la première blanche qu'on avait vu sur le fleuve dans les années 70, maintenant l'état d'esprit a changé, les gens vivent ici, les mariages se font, des enfants naissent, les gens entrent en contact... les liens se forment par les échanges constants, par les écoles, tout le monde est obligé de parler français mais ce n'est pas homogène, les Créoles veulent une identité virtuelle... il y a des passages d'une communauté à l'autre dans la*

---

<sup>112</sup> La première question prévue dans le cadre de l'intérêt sur les représentations sociales était : « pensez-vous qu'il existe des groupes culturels ? », la deuxième question : « Que pensez-vous de ces groupes culturels ? Quelles images en avez-vous ? ».

*médecine, les gens se soignent les uns chez les autres : les Noirs marrons vont chez les Haïtiens, chez les Créoles, les Créoles vont chez les Saramaka, ils échangent des produits avec les Amérindiens, prennent du couac chez les Noirs marrons : il y a des échanges de produits, de soins, de services, une transmission des savoirs ».* L'image de la segmentation est donc complétée par celle de la relation entre les groupes. Il y a contact, relation, échange, coopération.

L'image de la segmentation culturelle de la société est forte puisque même des individus qui ont des relations interculturelles se représentent la société de cette façon. Carl, 62 ans, retraité, est marié à une Brésilienne, a des amis de longue date Créoles guyanais, a une petite-fille issue du mariage mixte de l'un de ses fils, pourtant il dit : *« il n'y a pas d'interpénétration entre les communautés ».*

Les groupes culturels existent dans le quotidien des Métropolitains qui disent en être témoins : en salle des professeurs, dans les soirées, au carnaval, dans les grèves enseignantes, entre élèves, dans la répartition géographique des individus, à la poste, dans les Transamazoniennes, au café philosophique de Kourou, sur la route, dans les fêtes culturelles. Les individus se basent donc sur leurs observations personnelles pour juger de la structure sociale. Joanne, 35 ans, employée d'un centre de recherche sur Kourou donne son impression : *« il n'y a pas de lieux de rencontres, d'échanges, les populations sont vachement cloisonnées... les Chinois, c'est les commerces et les restos, ils parlent chinois... les Noirs marrons on en voit, on leur dit bonjour mais ce n'est pas des gens avec qui on va faire des soirées ».* La segmentation se remarque surtout sur le point de vue relationnel.

Les regroupements de populations, qui à première vue sont ethniques, sont en fait basés sur d'autres paramètres comme l'appartenance à une classe sociale. Les individus habitent dans un même quartier, ont les mêmes envies, les mêmes intérêts, les parents se connaissent, font partie de la même classe sociale. Les groupes ne sont donc pas uniquement culturels mais aussi sociaux, professionnels, relationnels. Les élèves qui se fréquentent sont effectivement du même groupe culturel mais il s'agit aussi d'enfants qui habitent à côté et qui font le trajet entre l'école et la maison à pied, ensemble, deux fois par jour. Chaque population est un corps de métier maintenant les individus dans leur groupe d'appartenance.

L'image de la société en groupe est forte. L'aspect multiculturel de la société provoque un sentiment ambigu. Dans un sens les individus ressentent l'intérêt, la richesse de la diversité,

voire même l'exotisme qu'elle apporte et dans un autre, la diversité renvoie à la segmentation, état de la société qui va à l'encontre des idées humanistes d'égalité, de similitudes développées par la France. La multiculturalité est donc à la fois positive et négative dans l'esprit des Métropolitains.

D'un autre côté, dans les mêmes espaces où l'on avait noté le cloisonnement, on observe des mélanges : entre élèves, dans les discothèques, dans les fêtes ouvertes, dans les soirées, les jours de fêtes, les Transamazoniennes, dans le travail, les assemblées, les restaurants, les lieux publics, chez les gens, à l'école, dans le sport, les bars, le carnaval, le cinéma, la plage, les criques. Encore une fois les individus se basent sur leurs observations personnelles. Une même situation, un même espace peut être lu de deux façons différentes en fonction de l'individu, mais aussi chez un même individu en fonction de son humeur, de sa disposition intellectuelle et du moment de l'observation. Les transamazoniennes sont vues soit comme un lieu de mixité et de rencontres, soit comme le lieu de communautés particulières (business et métropolitaine) et non d'autres (créoles). Les fêtes et moments de loisirs sont souvent cités en tant que lieux de rencontre.

Julia, 29 ans, institutrice à Saint-Laurent, nous parle des relations sociales définies entre proximité et distance : *« dans les soirées il y a toujours des mélanges quand même, il n'y a pas que des Métros, mais il faut rester plus de deux-trois ans... à St Laurent les gens vivent côte à côte, il y a des contacts, il y a des échanges, mais le soir chacun rentre chez soi bien à sa place, il y a pas de mépris, pas de haine, il n'y a pas les mêmes problèmes avec les Métros qu'entre les Créoles et Noirs marrons... à Cayenne il y a plus de lieux de rencontres, plus d'emplois de sociétés, à St Laurent, tous les gens sont fonctionnaires, à Cayenne il y a des « Blancs pays » qui sont là depuis longtemps ».*

Certains individus mettent l'accent sur l'absence de lien entre les communautés. Les gens s'ignorent, ne se connaissent pas, ils vont vers ceux qui leur ressemblent. Suzanne, 50 ans, femme au foyer qui a accompagné son mari, directeur d'une administration déconcentrée de l'Etat, compare la société guyanaise à la société américaine, où elle a vécu 10 ans : *« les différentes populations sont là mais il n'y a pas de mélanges, elles vivent en très bon voisinage, mais ça ne veut pas se mélanger... les Américains sont plus racistes, il y a une ségrégation, ici, c'est vraiment un melting pot, dans quelques générations ça se mélangera, aux Etats-Unis non, ici il y a quand même la culture française ».* Dans une même phrase cette dame dit une chose et son contraire : les groupes ne se mélangent pas mais c'est vraiment un melting-pot, donc un métissage.

Entre communauté et métissage, entre cloisonnement et relations, les choses ne sont pas simples. On peut dire que les rapports entre les groupes sont définis de façon contradictoire et partagée. Il semble pourtant qu'il y ait une plus grande proportion de Métropolitains (17) pensant qu'il n'y a pas de mélanges.

Seuls 5 individus parlent des différences culturelles immuables, d'un sens de l'humour différent, des conversations et intérêts différents, des manières de vivre différentes, qui empêchent les individus de se fréquenter. Aline, depuis 5 ans en Guyane, chef d'entreprise, dit : *« quand on parle d'intégration ce n'est pas vrai, chaque population vit avec sa culture, on ne rigole pas des mêmes choses, ce n'est pas qu'on ne s'aime pas, mais on n'a pas les mêmes plaisirs à être ensemble parce qu'on n'a pas les mêmes sujets, déjà entre Blancs on ne se comprend pas, faut pas demander parce qu'on est noirs et blancs d'avoir des affinités, la difficulté est encore accrue... oui il y a des groupes culturels... ici on fonctionne encore en ethnie, il n'y a pas le sentiment d'être une population, une société, on est dans des fratries, dans un groupe social... mais les Métros bien placés invitent les Créoles bien placés parce qu'il faut se mélanger, ça peut être utile, il y a beaucoup de relations d'intérêts... »*. Carl, enseignant retraité, en Guyane depuis 23 ans, marié avec une Brésilienne, parle de ces différences culturelles qu'il vit aussi au quotidien dans son ménage : *« il y a des barrières culturelles, même avec de la volonté on n'a pas envie de se mélanger, il y a cette loi qui dit : « je préfère mon frère que mon voisin », culturellement c'est pas facile, il y a un choc de cultures, c'est pas simple, ce n'est une remise en question, la solution de facilité est de faire ma vie avec des gens qui me ressemblent, d'où la difficulté du couple mixte »*.

Selon Michèle, 55 ans, enseignante, cette représentation d'une société segmentée n'existait pas il y a 20 ans. On ne voyait pas les communautés amérindiennes et businenge, donc il y avait cette impression que seule la communauté créole existait, la communauté guyanaise. Il y avait un sentiment d'uniformité qui n'existe plus. Finalement, la société est complexe. Le « vivre-ensemble » de la Guyane n'est pas installé : il se situe entre cloisonnement et relations.

### Une société sans racisme ?

La majorité des individus sont partagés entre l'idée qu'il n'y a pas de conflit et celle qu'il y en a. De nombreuses images font état du fait qu'il n'y a pas de tensions, pas de racisme : on parle de cohabitation, de bon voisinage, de développement de la tolérance. Finalement, tout se passe bien. Stéphanie, 45 ans, femme au foyer, est de cet avis : *« entre ethnies ça se passe bien, chacun a trouvé sa place, il y a un profond respect »*. Les images montrant le côté pacifique des relations sont citées 34 fois. Tout semble bien se passer, pour un territoire comptabilisant

autant de populations différentes, les relations sont jugées très positives. Sabine, 40 ans, femme au foyer, s'extasie sur l'équilibre de cette société : *« ce que je trouve génial, c'est d'arriver à mêler dix nationalités différentes et ça se passe bien, ici ce que j'aime bien c'est la tolérance, alors peut-être que chacun reste chez soi mais en règle générale on n'agresse pas son prochain, même s'il n'a pas la même nationalité ou la même couleur de peau, ça donne des leçons de tolérance »*.

Jean-Claude, 56 ans, pharmacien en Guyane depuis 22 ans témoigne : *« il n'y a pas de racisme, en 22 ans j'ai eu un seul problème avec un type un peu fou, sinon jamais, il y a un melting-pot, il y a beaucoup de métissage entre les populations, ça reste bon enfant, on évite de parler de ces choses là, ce n'est pas dans la mentalité guyanaise de parler de racisme... mais quand il y a des problèmes sociaux ça peut ressurgir... les gens sont gentils, corrects, polis, 80 % de ma clientèle est guyanaise, en recherche d'une compétence, d'un service... oui, il y a des groupes définis, bien sûr, ce n'est pas qu'ils ne se mélangent pas, mais par exemple il y a très peu de Métros en politique, très peu de Chinois ou de Libanais, il y a des domaines où l'on préfère ne pas s'intégrer »*.

10 individus disent qu'ils ne ressentent aucun racisme, comme Bernard, 60 ans, chercheur, qui est en Guyane depuis 34 ans : *« il n'y a pas de tensions raciales, pas plus qu'avant, je ne le sens pas du tout... ici les problèmes humains sont les problèmes de drogués, de la délinquance, avant on laissait les clés sur la voiture »*.

10 individus pensent également que les litiges sont ponctuels. N'importe quelle situation conflictuelle a tendance à se transformer rapidement en conflit ethnique. Paul, 50 ans, instituteur, dit : *« il n'y a pas vraiment de rivalité entre enseignants métros et enseignants créoles, c'est plus latent, il y a des gens qui fonctionnaient au ralenti, l'arrivée des Métros les a bousculé... il n'y a pas vraiment de mélanges, les Métros sont quand même avec les Métros, les Créoles avec les Créoles mais il n'y a pas de rivalités ni de tensions, pas de problèmes de racisme... c'est évident qu'il y a une population brésilienne, une population haïtienne, une population métro... Créoles et Businenge s'ignorent et s'évitent... dans les accidents de vélo, il y a tout de suite 300 personnes, les rivalités ressortent, si t'es Métro et que tu renverses un Créole et que tu as tort, t'es mal ! »*.

Les Créoles sont souvent cités comme étant au cœur des relations : en tant que relations plus denses ou plus conflictuelles. Sophie, 40 ans, serveuse à Saint-Laurent, dit : *« il y a des tensions entre le Créole et le reste, il ne va pas aimer le Businenge, il ne va pas aimer le Métro... »*. Charles, 55 ans, enseignant, décrit cette proximité et en même temps cette relation toujours ambiguë entre les Métropolitains et les Créoles : *« toutes les populations présentes sont en Guyane avec des trajectoires différentes, pour des raisons différentes, avec des objectifs, des intérêts différents, donc il n'y a pas d'ensemble social, il n'y a pas de tissu social en Guyane... (au collège dans un village du littoral) on voyait des groupes de*

5-6 filles, il y avait peu de relations interethniques, elles sont regroupées parce qu'elles ont envie de continuer les études, ce sont les seules qui ont le niveau, en seconde y a des petits groupes, il y a quelques élèves en déperdition, comme cet Amérindien à...(lycée de Cayenne), il y a aussi des Noirs marrons en désespoir... le binôme traditionnel, c'est Métros-Créoles, les groupes métro et créoles ne se fréquentent pas beaucoup mais il y a plus de proximité, les rapports entre Métros et Créoles sont extrêmement tendus, rien n'a été évacué de la relation de l'esclavage, nous on nie, c'est l'arrogance française, on donne des leçons... chacun joue un jeu ce n'est pas facile d'avoir des relations simples et directes, c'est encore moins facile à Cayenne et à Kourou que dans des petits villages où il y a plus de proximité, de familiarité »

Eric, 35 ans, enseignant, livre son observation : « chaque population est venue dans un but précis, donc il y a une forte spécialisation professionnelle, on se fréquente dans le groupe professionnel donc ça limite les relations interethniques... du coup aussi on a des relations entre les communautés dans le domaine professionnel, le créole va chercher un jardinier haïtien... les relations sont nécessaires, on a besoin des autres. J'ai une vue optimiste... il n'y a pas de bagarres interethniques, sauf quelques jeunes éméchés au carnaval... les tensions ne sont pas permanentes mais il y en a... les métiages existent... le plus de contact qu'il y ait c'est entre Créoles et Métros, car c'est l'élite économique et culturelle, ils ont la même profession, vont aux mêmes clubs de sport, se retrouvent dans les activités socio-culturelles... mais les Métros travaillent entre Métros, c'est très visible au collège il y a une bande de jeunes brésiliens, ils sont entre eux, il y a eu des bagarres ethniques... il y a des remarques négatives des Créoles guyanaises sur les Brésiliennes des défilés, par jalousie... les relations sont plus entre Brésiliens et Métros pour la fête, qu'entre Brésiliens et Créoles car le Métro a une image très favorable du Brésil, mais de plus en plus de Créoles vont au Domino... quand des groupes se forment dans les intercourts c'est souvent plus dû à des raisons sociales, les Guyanais se connaissent tous, les parents se connaissent, sont voisins, ils rentrent ensemble à pied, ce n'est pas forcément des raisons ethniques... il y a une crispation de la société créole... les Guyanais ne se regroupent pas par profession puisqu'ils se connaissent tous, ils ont été à l'école ensemble, ils sont dans le même voisinage... au resto, j'ai vu des groupes avec des Noirs et des Blancs... mais il n'y a jamais de Blancs dans les enterrements... les gens ne sont pas racistes ».

Les images concernant une tension ou l'existence du racisme sont données 33 fois, elles sont donc aussi récurrentes que celles qui parlent d'un état où tout va bien. Mathilde, 32 ans, enseignante, dit : « il n'y a pas de racisme affiché, donc ça ne me dérange pas, mais il y a du racisme latent... il n'y a pas de mélange, les populations sont séparées, il y a quelque chose qui bloque, pas les mêmes affinités, ni intérêts ». Françoise, 55 ans, documentaliste, en couple avec un Créole guyanais remarque que le racisme est dans tous les sens : « le racisme est partout, le racisme vis-à-vis des Européens et chez les Métros, c'est du racisme ordinaire dans le fond, cette espèce de condescendance, ils sont fondamentalement persuadés qu'ils sont supérieurs, ça génère des frustrations... on voit des groupes, des communautés, c'est pas facile d'en sortir ». Florence, 32 ans, enseignante, dit aussi : « il y a du racisme... dans une réunion au collège, il y a eu une bagarre raciale entre deux profs, il y a des clans dans la salle des profs, les seuls qui travaillent ensemble sont les jeunes métros, quand il y a une réunion, il y a un black



*sur 60 personnes, quand tu entreprends quelque chose, ils essayent de casser... il y a des bagarres raciales au carnaval entre Brésiliens et Guyanais, ils vont te chercher parce que t'es pas Guyanais... c'est des insultes en voiture, des regards durs, des mauvaises réflexions, les gens te passent devant* ». Florence focalise particulièrement sur les aspects négatifs des relations.

Les images relatent bien l'ambiguïté de la situation sociale et surtout la lecture qu'en font les Métropolitains. Il n'y a pas de définition tranchée, mais un vacillement entre deux avis souvent chez un même individu. Ce n'est souvent pas le reflet d'une pensée modérée, relative, mais plutôt celui d'un déséquilibre, on ne sait trop que penser, si parfois on pense que tout va bien, d'autres fois on voit tout sous le jour du racisme. Ainsi, les individus en Guyane depuis 15 ans ou plus, parlent de l'évolution de la composition de la population, mais sont partagés entre plus de conflit et de segmentation et plus de mélange et une atténuation des conflits. La seule représentation évidente est celle de l'existence de groupes. Cette fois, les images se focalisent sur deux idées : le lien et l'absence de lien. Certains parlent de l'absence d'un tissu social guyanais englobant les particularismes.

L'évolution et les considérations sont vraiment subjectives, dépendant du milieu dans lequel évolue l'individu et de l'accent qu'il met lui-même sur les événements. Ainsi, on prend toute la mesure de l'état d'esprit dans lequel se trouve la personne. On trouve des individus qui font une fixation sur le racisme et ne lisent le quotidien qu'à travers cet aspect. Il s'agit bien pour chaque individu de grille de lecture qu'il établit au fur et à mesure de ses convictions propres, de ses expériences et des images véhiculées par le réseau de relations.

### Une société compétitive

Si le Métropolitain est poussé à se positionner, c'est que la dynamique sociale est compétitive, sous tension. 11 images marquent l'importance d'une compétitivité entre les populations. Il y a des luttes identitaires en jeu. Chaque population essaie de prendre de l'importance, de s'affirmer dans son identité particulière. Les Métropolitains se sentent pris dans cette dynamique sans se sentir vraiment concernés. Ils font le calcul de qui est en tête à présent et de qui va monter et prendre le pouvoir. Magali, 38 ans, cadre à la DDE, regarde avec appréhension la compétition communautaire : *« moi ce qui me désole c'est ce cloisonnement entre les communautés, même si j'essaie de contribuer au décroissement, ce sera peut-être la perte de la Guyane, il y a des groupes qui vont devenir dominants... on ne peut pas appliquer les raisonnements de l'intégration à la*

*française, il n'y a pas assez de temps d'échanges, chaque groupe a un secteur professionnel, on arrive à une logique de communautés, soit ça fonctionne, soit ça se durcit ».*

Chaque groupe veut être représenté politiquement. Gilles, 62 ans, à la retraite, donne son avis : *« les gens ne se détestent pas d'une communauté à l'autre mais ils ne s'aiment pas non plus, l'élu businenge au Conseil Régional représente les Busi, les Créoles c'est pareil, il y a 4 ans la communauté chinoise a demandé un représentant chinois, ce n'est pas possible d'ethniciser... il ne faut pas casser les communautés, elles sont nécessaires pour chacun ... c'est difficile de dissocier le côté culturel et le côté politique... les catégories débordent les unes sur les autres, il n'y pas d'appartenance sûre ».*

Isabelle, 27 ans, ingénieur à Arianespace, déclare : *« les Haïtiens grossissent, les Créoles tiennent les rênes du pouvoir, les Brésiliens sont aussi une communauté grandissante, il y a beaucoup de tensions envers tout le monde, les Chinois aussi, on fait l'amalgame entre les Chinois et les Hmong, il y a une jalousie des Créoles pour eux qui tiennent les commerces et sont au marché, le conflit c'est avec eux ».*

Les Créoles sont au centre de cette lutte, ils sont vus comme l'ethnie majoritaire à présent mais aussi comme celle qui va se faire dépasser pas d'autres plus dynamiques. Alice, 24 ans, étudiante, pense qu' : *« il n'y a pas de racisme, mais des tactiques d'affirmation de certains groupes sur d'autres, des stratégies... les Créoles guyanais cherchent à ne pas être étouffés, ils essaient de garder leur place de dominants... les groupes de Métros sont à part, chaque groupe est un peu à part, il marque son identité ».*

## **Conclusion du chapitre**

La société est finalement présente dans tous les esprits. Elle joue dans le quotidien comme toile de fond, comme décryptage des pratiques de chacun. Si l'on devait définir une représentation moyenne des Métropolitains par rapport à cette société, on dirait : il y a des groupes culturels différents, il vivent les uns à côté des autres, dans une ambiance plutôt bon enfant, il y a cependant des tensions sous-jacentes qui se manifestent au moindre problème ; il y a des contacts et de plus en plus de métissage mais la plupart des individus vivent dans leur groupe ; la société guyanaise est une compétition de pouvoir, une compétition identitaire entre les populations, dans laquelle les Créoles sont l'élément central. Cette position moyenne montre bien l'ambiguïté des représentations. Elle est à la base d'un malaise profond chez le Métropolitain qui est poussé à définir sa place au sein de cet ensemble. La dynamique sociale provoque un questionnement identitaire chez les Métropolitains.

Nous pensons que cette dynamique est propre au territoire guyanais et que l'individu métropolitain s'acculture à ce système de pensée puisqu'il intègre cette classification sociale et les questionnements qui vont avec.

Nous confirmons cette hypothèse en revenant sur la vision des autres populations sur la société, que nous avons détaillée dans la deuxième partie. La lecture de la société est la même chez les Créoles, les Businenge, les Amérindiens etc. La société est multiculturelle et il y a une course à l'identité. Il y a donc, au niveau des représentations, un socle culturel commun aux populations de Guyane. Si ces représentations traversent tous les esprits métropolitains, elles ne s'arrêtent pas à cette population. L'appréhension du contexte guyanais d'un individu dépend en grande partie de l'appréhension par le groupe. « Le résultat majeur de l'enquête (celle d'Elton Mayo), pour la psychologie sociale, est la démonstration que l'individu réagit aux conditions pratiques du milieu non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il les ressent et que la manière dont il les ressent dépend en grande partie des normes et du climat du groupe dans lequel il travaille ou vit et de son degré d'appartenance à ce groupe » (Anzieu D., Martin J.-Y. 1968 : 73). Mais on ne saurait dire que ces représentations se limitent au groupe métropolitain.

L'individu est pris dans un système de pensée, propre à la Guyane, duquel il a du mal à s'autonomiser. Il incorpore un ensemble de représentations, tombe dans un univers de représentations qui le domine. Henri, 38 ans, responsable d'une association, décrit ce processus : *« une des premières questions qu'on pose ici c'est l'appartenance communautaire, maintenant je suis tombé là-dedans aussi, en métropole ça ne me serait jamais venu à l'esprit de demander l'origine, ici quand on parle de quelqu'un on qualifie la personne, quand il y a des trucs où c'est important pourquoi pas, par exemple on recrute pour la prévention on veut cibler des communautés, mais des tas de fois ça n'a rien à voir et moi-même je le dis, je me surprends à demander « c'est une métro, c'est une guyanaise ? », c'est con, mes représentations me jouent des tours, je pense être quelqu'un de très ouvert, je ne pense pas que je peux être méprisant »*. Il y a de ce fait une certaine homogénéité des idées.

Ce qui est commun aux Métropolitains, c'est cette façon de se tourner vers la nature pour échapper au malaise que provoque la société. Il faut dire que la notion de bien-être, qui domine, est typiquement une valeur développée dans les sociétés occidentales, capitalistes. Les individus recherchent la satisfaction de leurs besoins, leur bonheur individuel. Les Métropolitains sont typiquement des individualistes dans leur manière de vivre la Guyane. Le

groupe ne se vit pas sur le mode de la soumission de l'individu à une entité collective comme ce serait le cas pour d'autres populations.

Si les individus ne nomment pas la société dans les critères de bien-être, ils sont pourtant nombreux à parler du rythme de vie, qui découle de la conjonction entre le climat et la culture locale. On peut donc dire que malgré eux, inconsciemment, c'est bien la société qui leur procure du bien-être. Ainsi, la culture commune métropolitaine serait cette recherche du bien-être à travers la nature et ce refoulement de la société. Nuançons notre propos en rappelant les différentes approches de la forêt, les différentes visions de l'avenir de la Guyane et de sa relation à la politique française.

La construction de son identité est intimement liée à Autrui : on se positionne, on s'affirme face à ce que l'on veut ou ne veut pas être ou à ce que l'on pense ou ne pense pas être. Qui est l'Autre pour le Métropolitain ?

## **Chapitre II. LES REPRESENTATIONS DES AUTRES : LES DIFFERENTS GROUPES CULTURELS OBJETS DE LA REPRESENTATION COLLECTIVE**

Pour le Métropolitain, l'Autre est avant tout l'individu appartenant à un groupe culturel différent, non métropolitain. L'identité d'un individu résulte de la combinaison de plusieurs paramètres (voir la partie théorique), mais nous l'aborderons dans les deux chapitres qui suivent de la façon dont M. Zavalloni (1984) la théorise. L'identité sociale est la représentation que le sujet se fait de son environnement, c'est-à-dire des différents groupes auxquels il se réfère, groupes d'appartenance mais aussi groupes de non-appartenance (Chauchat 1999 : 10). Le sujet définit Autrui afin de pouvoir s'en distinguer ou s'y identifier.

La représentation sociale est une activité de catégorisation pour de nombreux auteurs (Abric, Tajfel, Codol...). La catégorisation sociale est liée aux processus psychologiques qui tendent à ordonner l'environnement en terme de catégories : groupes de personnes, d'objets, d'événements (ou groupes de certains de leurs attributs) qui sont semblables, soit équivalents les uns aux autres pour l'action, les intentions ou les attitudes d'un sujet (Tajfel 1972). L'individu a besoin de structurer le monde qui l'entoure en catégories afin de le comprendre et de pouvoir se positionner. « Chaque groupe humain (...) produit ainsi ses catégories identitaires, un répertoire évolutif et de référence dans lequel on classe « autrui »... » (Dictionnaire de l'Altérité : 19). Dans cette démarche, l'individu voit les autres à travers des images simplifiantes, stéréotypées. Les individus fonctionnent, à la façon de Max Weber, en réalisant des idéal-types de la réalité, en sélectionnant les traits pertinents de compréhension. La réalité devient ainsi familière. Comme le concept pour le chercheur, le stéréotype est une simplification de la réalité qui lui permet de lui donner une signification.

Pascal Moliner définit les stéréotypes comme « l'ensemble des caractéristiques que les membres d'un groupe social attribuent systématiquement à eux-mêmes (auto-stéréotypes) ou attribuent aux membres d'un autre groupe (hétéro-stéréotypes) » (1996 :55). Cet auteur précise que le stéréotype se présente donc comme un ensemble de caractéristiques attribuées aux membres d'une catégorie par une large proportion des membres d'une autre catégorie. Selon Jean Maisonneuve, on peut définir le stéréotype comme « une sorte de schéma perceptif associé à certaines catégories de personnes ou d'objets... » (1967 : 110). Le stéréotype est

donc une façon d'attribuer quelques éléments significatifs à l'identité d'autrui. Il fait partie de la représentation sociale mais n'en est qu'un élément extérieur facilement accessible pour le chercheur. C'est sur ces catégorisations et sur les stéréotypes attribués à chaque catégorie que nous allons nous attarder.

L'acte de nomination, comme l'écrit H. Chauchat, est le début de toute identité (1999 : 63). Nommer, c'est identifier. L'identification, comme l'écrit Alex Mucchieli, consiste à « reconnaître quelque chose à certains signes pour pouvoir le ranger dans une catégorie de connaissance » (1986 : 31). L'individu définit son *identité sociale objective* (Zavalloni 1984) en faisant l'inventaire des différents groupes existant pour se situer dans l'espace social. 10 populations<sup>113</sup> sont nommées par les Métropolitains : **les Créoles guyanais, les Businenge, les Amérindiens, les Haïtiens, les Brésiliens, les Chinois, les Hmong, les Surinamiens, les Antillais et les Métropolitains**. Ce sont les grands groupes culturels de Guyane qui sont finalement repris.

L'individu définit son *identité sociale subjective* (Zavalloni 1984) en formant ses représentations sur les différents groupes<sup>114</sup>. Dans un premier temps, nous avons dénombré les images se rapportant à chacun des groupes cités. Nous voulions ainsi saisir l'importance symbolique de chaque groupe dans la construction identitaire des Métropolitains en admettant que plus ils en avaient de représentations, plus le groupe était important. Dans un deuxième temps, nous avons analysé le contenu significatif de ces représentations, tout en distinguant les connotations positives et négatives, ces « connotations affectives » (Chauchat 1999)<sup>115</sup>.

---

<sup>113</sup> D'autres populations ont pu être nommées, par un ou deux individus, dans l'entretien, mais sans être associées à aucune image, comme les Libanais, les Guyaniens (plus communément dénommés Georgetowiens), les Saints-luciens ou les Javanais.

<sup>114</sup> Nous avons étudié les discours des individus dans l'ensemble et plus particulièrement leurs réponses aux questions : « que pensez-vous des différentes populations de Guyane ? Avez-vous des images sur ces populations ? ». L'analyse des représentations s'est faite en deux temps : une première grille d'analyse pour sortir du discours global les représentations sur les populations, une seconde grille pour classer les sous-ensembles thématiques qui constituent l'ossature de la représentation (c'est celle que nous présentons ici) en mettant en valeur les connotations affectives. Il ne s'agit pas de dégager le noyau central, comme le définit le psychosociologue J.-C. Abric (2003), mais plutôt de saisir les représentations qui circulent dans les relations sociales.

<sup>115</sup> Nous avons décrypté ces jugements de valeurs, impliqués dans les représentations par rapport à leur place dans le discours, à la manière de les formuler (l'intonation, les mimiques) de l'individu. C'est-à-dire d'une part ce que les Métropolitains considèrent avec admiration, respect, et d'autre part ce qu'ils déconsidèrent, déprécient, méprisent. Cette sélection est en soi, il faut l'admettre, un premier jugement de notre part. Il y a donc une part d'interprétation subjective dans ce classement mais qui est objectivée par la récurrence sur les entretiens de même sentiment de représentations.

**Tableau 22 : Importance des images des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

Populations	Pourcentages d'individus donnant des images sur la population	Nombre d'images associées à la population	Moyenne du nombre d'images associées à la population par individu
<b>Métropolitains</b>	100 %	609	8
<b>Créoles</b>	86 %	273	4.5
<b>Brésiliens</b>	64 %	120	2.5
<b>Chinois</b>	62 %	118	2.5
<b>Haïtiens</b>	56 %	115	3
<b>Businenge</b>	53 %	173	4
<b>Amérindiens</b>	53 %	88	2
<b>Hmong</b>	50 %	68	2
<b>Antillais</b>	12 %	22	2.5
<b>Surinamiens</b>	8 %	8	1.5

Les individus métropolitains donnent de nombreuses images sur les Métropolitains. Ils sont la première population à laquelle ils attribuent des images. Nous pouvons déjà dire que cela montre qu'ils se placent comme une population, un groupe culturel parmi les autres. Ils s'identifient et se distinguent. Leur place dans la société parmi les autres groupes les intéresse, les interpelle, les préoccupe. Mais nous reprendrons cet aspect dans l'analyse des représentations de Soi. Le groupe créole est le plus présent dans les discours. Les individus donnent chacun en moyenne 8 images sur ce groupe. Il y a donc un regard très présent sur les Créoles. Les Métropolitains se représentent ensuite les Brésiliens, les Chinois, les Haïtiens, les Businenge, les Amérindiens et les Hmong. Les Antillais et les Surinamiens sont largement moins présents dans les discours. Ces proportions portent sur l'ensemble des Métropolitains de notre échantillon, précisons que suivant les lieux de vie de chacun l'ordre d'importance change. Les individus se représentent en fait plus les populations qui les environnent : à Saint-Laurent, les Métropolitains parleront plus facilement des Businenge. L'image que nous donnons des représentations est donc celle qui est présente plutôt sur Cayenne, où la majorité de nos informateurs résident, mais c'est aussi celle qui domine chez l'ensemble des Métropolitains.

Dans un deuxième temps, donc, nous avons mis en valeur les connotations affectives associées à chaque groupe. Le tableau qui suit révèle le regard global des Métropolitains sur les groupes.

**Tableau 23 : Nombre d'images des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane en fonction de leurs connotations affectives (d'après notre enquête de 2003)**

Populations	images <b><u>négatives</u></b>	images <b><u>neutres</u></b>	images <b><u>positives</u></b>
Créoles	<b>190</b>	38	45
Brésiliens	28	31	<b>62</b>
Chinois	<b>55</b>	25	38
Haïtiens	20	<b>60</b>	35
Businenge	34	40	<b>99</b>
Amérindiens	<b>42</b>	26	20
Hmong	17	11	<b>40</b>
Antillais	2	7	<b>13</b>
Surinamiens	2	1	<b>5</b>

L'ensemble des images récurrentes qui circulent dans les discours des individus d'un même groupe, les représentations collectives des Métropolitains, décrivent une attitude collective à l'égard des groupes. Il y a plus d'images négatives se portant sur les Créoles guyanais, sur les Chinois, sur les Amérindiens et plus d'images positives sur les Brésiliens, les Businenge, les Hmong, les Antillais et les Surinamiens. Les Haïtiens sont le seul groupe dont les images sont neutres, sans jugement de valeur.

Ce deuxième tableau, ne met plus en valeur les tendances positives ou négatives de la représentation collective des Métropolitains, mais définit l'attitude personnelle de chaque individu interrogé. L'individu peut avoir un regard plutôt négatif (positif) si les images négatives (positives) qu'il donne sont plus nombreuses et plus prégnantes dans le discours. Il peut aussi avoir une vision nuancée c'est-à-dire balançant entre des images négatives et positives sans trancher. Il peut enfin avoir une vision neutre s'il n'émet pas de jugement de valeur sur les groupes.

**Tableau 24 : Nombre d'individus en fonction de la connotation affective de leurs images sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

Populations	vision globalement <b><u>négative</u></b>	vision globalement <b><u>nuancée</u></b>	vision globalement <b><u>neutre</u></b>	vision globalement <b><u>positive</u></b>
Créoles	<b>23</b>	15	<b>17</b>	8
Brésiliens	9	<b>19</b>	0	<b>19</b>
Chinois	8	<b>23</b>	6	8
Haïtiens	10	<b>15</b>	0	<b>16</b>
Businenge	1	<b>13</b>	6	<b>19</b>
Amérindiens	7	<b>20</b>	6	6
Hmong	1	<b>13</b>	1	<b>19</b>
Antillais	2	<b>5</b>	0	2
Surinamiens	0	<b>4</b>	0	2

Les représentations individuelles sont toujours plus nuancées que les représentations collectives. Si l'individu intègre les représentations collectives, il est toujours plus nuancé dans



son jugement personnel que les images qui dominent. Beaucoup d'individus ont une attitude négative à l'égard des Créoles, mais les individus qui ont des attitudes nuancées et neutres sont plus nombreux. Inversement, la vision globalement positive sur les Brésiliens est ici relativisée par des attitudes individuelles positives ou nuancées. De même, les attitudes envers les Amérindiens et les Chinois (mais aussi les Antillais et les Surinamiens) sont plus modérées que les représentations collectives négatives le laissent voir. Seuls les Hmong et les Businenge conservent dans les attitudes individuelles la domination d'images positives. Enfin, les individus qui ont des représentations positives sur les Haïtiens sont plus nombreux mais les attitudes neutres sont très présentes.

Ce que les autres populations perçoivent des Métropolitains sont les représentations collectives (les images récurrentes dans les discours des individus d'un même groupe). Pourtant les attitudes individuelles sont aussi celles qui structurent les comportements individuels. Voyons les images qui sont associées à chaque groupe, en partant des groupes ayant une forte connotation positive.

*Les Hmong : « à Cacao, travailleurs, traditionnels, fermés, »*

Cités par la moitié des Métropolitains interrogés, les Hmong ont une image globalement positive (19 Métropolitains ont une image uniquement positive des Hmong, 1 seul individu à des images uniquement négatives et 13 individus ont des images nuancées ou neutres). Mais les individus ont une attitude plus nuancée.

Les images neutres (citées 11 fois) tout d'abord, font état des localisations géographiques de ce groupe, de son secteur d'activité spécifique : l'agriculture. Ces localisations correspondent aux lieux de vie mais aussi au lieu de travail, le milieu rural, à Cacao ou à Javouhey et les différents marchés où se vendent les fruits de ce travail. Les contacts peuvent se faire sur ces espaces. Ces représentations orientent les déplacements dans l'espace des Métropolitains qui savent qu'en allant au marché, à Cacao ou Javouhey, ils seront en contact avec des Hmong.

Les représentations positives sont partagées entre la qualité intrinsèque des personnes et leur activité. Cette dernière suscite l'admiration : c'est un groupe travailleur, qui nourrit la Guyane avec les fruits et légumes, il est indispensable au développement du territoire. Ce travail lui donne le statut de Guyanais.

Ce dynamisme est aussi le reflet de leur personnalité : ils sont forts, courageux : « *ils sont extraordinaires* », ils sont gentils, sympas, supers, ce sont des gens discrets. Certains ont une vision extrêmement positive. Sabine, 40 ans, femme au foyer, déclare : « *ils sont très entreprenants, ils ont sauvé la Guyane* », Aurélie, 25 ans, infirmière, dit aussi : « *ce sont des gens forts, courageux, ils vont s'en sortir* ». (Cette dernière remarque montre que cette femme pense qu'ils sont encore un peu « arriérés »).

Les Hmong renvoient aussi l'image d'une culture forte. Ils ont su garder une tradition, ils vivent en groupe, avec une certaine cohésion, une identité culturelle comme le montre leur culture culinaire. M.-O. Géraud relate cette représentation commune qui circule depuis leur installation en Guyane : « Cacao serait un morceau de Laos arraché à l'Asie, une clairière isolée par la barrière naturelle de la végétation, un milieu préservé où les Hmong auraient retrouvé et poursuivi, à l'abri de toute pollution culturelle, une existence faite de traditions momentanément interrompues par la guerre au Laos » (1993 : 732). C'est donc l'exotisme du groupe que l'on valorise, comme le confirme la remarque de Martine, 50 ans, femme au foyer, qui dit bien aimer les Hmong parce qu'elle adore les nems ! Mais certains individus nuancent ces propos en parlant de la jeunesse qui ne correspond pas à cette description. Dernier point, ils sont maltraités par les Créoles, critère qui leur attribue automatiquement un sentiment de sympathie de la part des Métropolitains.

Les images négatives sont le revers des aspects positifs. Ce qu'on leur admettait comme qualité s'est inversé en défaut. Si l'existence d'une identité culturelle était admirée, on considère que c'est une population fermée, n'ayant pas de lien de communication avec les autres, une culture « arriérée », clanique. C'est surtout le fait d'être renfermés sur eux-mêmes, d'être impénétrables, qui marque les Métropolitains. Les relations avec eux sont inexistantes. Le dynamisme n'est pas toujours souligné : les jeunes n'ont pas l'air de suivre le chemin de leurs parents et se dirigent vers d'autres professions, ce qui suscite l'inquiétude. Un individu reproche leur fainéantise. Enfin, leur intégration n'est que partielle puisqu'ils ont toujours l'idée d'une porte de sortie vers le Laos si les choses se dégradent.

#### *Les Antillais : « entrepreneurs, différents des Guyanais, proches des Métropolitains »*

Seuls 12 % des individus parlent des Antillais. Les 13 images positives mettent très largement les Antillais du côté des bons groupes culturels. Les attitudes individuelles sont plus nuancées.

L'Antillais est vu comme quelqu'un de dynamique, il est venu travailler, s'implique, s'investit, dirige des associations ; il est aussi quelqu'un de plus ouvert que le Créole guyanais. L'Antillais se place à l'intermédiaire entre le Métropolitain et le Guyanais. Il est plus proche, il a fait des études en métropole, il est donc plus accessible puisqu'il connaît la culture de l'hexagone, on peut parler avec lui, en même temps il est aussi expatrié, donc a les mêmes préoccupations que le Métropolitain.

Les images neutres mettent l'accent sur leur opposition relationnelles aux Créoles guyanais : ils n'aiment pas la Guyane, se sentent supérieurs, sont mal perçus, prennent le pouvoir, n'ont pas le même discours. Ils sont aussi mal aimés des Guyanais, ce que les Métropolitains ressentent pour eux-mêmes et donc devient un compagnon de douleur. Seules 2 images négatives parlent du racisme envers les Métropolitains et de sa nature d'expatrié qui le voue à repartir et à ne pas lier d'amitié.

#### Les Brésiliens : « travailleurs, sympas, nationalistes, envahissants »

Le groupe Brésilien est important dans les représentations. Il est vu de façon globalement positive, mais les individus, encore une fois, nuancent leurs propos. Les images positives reposent sur la combinaison de deux thèmes importants : les Brésiliens sont travailleurs et ils sont aussi fort sympathiques. Le premier thème traite de la dynamique du groupe : les Brésiliens sont en Guyane pour travailler, ils « en veulent ». Ils ont en plus un savoir-faire très apprécié dans les métiers du bâtiment ou du bois. Pierre, 45 ans, enseignant, le dit : « *il est doué de ses doigts, il est souvent menuisier, électricien ou dans le bâtiment* ». On les voit aussi dans les activités très pénibles de l'orpaillage, ils sont alors forts et courageux. Georges, 55 ans, chef d'entreprise, qui travaille avec de nombreux Brésiliens dans son entreprise met l'accent sur plusieurs éléments : « *ce n'est pas pareil que les Haïtiens, ils sont venus pour travailler et repartent, ils ne viennent pas pour rester, très peu ont acheté des maisons, des terrains, ils font leur maison au Brésil, il est brésilien, il reste brésilien, il vient pour gagner de l'argent, leurs femmes sont au Brésil, ils sont les rois... ils sont bien vus, ils sont bosseurs, ils aiment s'amuser, ce sont des bons vivants, ils ont le couteau facile donc ils sont respectés... le brésilien fait vivre le pays, il aime boire, manger, certains gaspillent tout ici* ». Donc les Brésiliens investissent leur argent en Guyane mais en même temps n'envahissent pas le territoire puisqu'ils comptent repartir.

Le deuxième thème est relatif à la personnalité des Brésiliens, ils sont « supers », positifs. Cette personnalité est valorisée par leur association à la fête : comme population la plus

festive. Cette image des Brésiliens ne prend pas son origine uniquement en Guyane, elle précède la venue des Métropolitains, puisqu'on retrouve cette image déjà dans les représentations des habitants de la métropole. Le Brésil est le pays de la fête, la Brésilienne, la représentation idéale typique de l'exotisme. Comme le dit Sabine, 40 ans, femme au foyer : « *ils font super bien la fête* ». Ces aspects de leur personnalité rend les relations possibles avec les Métropolitains : ils sont faciles d'accès et respectueux, contrairement aux Chinois inaccessibles et aux Créoles guyanais. Enfin, on considère qu'ils sont en train de s'intégrer en Guyane ce qui est jugé positivement.

Les images neutres montrent des Brésiliens travailleurs, venus en Guyane faire de l'argent et gardant leur identité brésilienne. Quelques individus parlent de leur insertion, de leur créolisation, de leur ancrage en Guyane mais la grande majorité voit plutôt le maintien d'une culture brésilienne. Certains font le constat que cette population s'accroît, tandis que d'autres jugent cette caractéristique de façon négative.

Des Brésiliens sont colonisateurs, envahissants, sans-gêne. Joanne, 35 ans, secrétaire, dit : « *ils sont très colonisateurs, pour eux c'est plus le Brésil que la France, ils étendent leur style de vie, parlent brésilien, s'emparent du carnaval, des petits commerces, ils se sentent chez eux* ». Leurs relations sont marquées par le manque de respect, de chaleur et leur personnalité vulgaire. La Brésilienne, loin de l'image de la beauté exotique, est ici intéressée et fille facile. Ces images, contrairement à ce que l'on pourrait croire, sont données par autant d'hommes que de femmes. Elles renvoient à la montée de la délinquance et à l'abus du système français, comme pour les Businenge.

#### Les Businenge : « A l'Ouest, agréables, dynamiques, violents »

La représentation collective des Businenge est positive tandis que les représentations individuelles sont plus nuancées. L'amalgame entre les Businenge français et les Surinamiens est omniprésent. Les gens ne connaissent pas forcément l'histoire, certains pensent que tous les Businenge sont Surinamiens et d'autres ne se posent même pas la question de la différence. C'est pour cela que les images données sur les Surinamiens se retrouvent dans celles liées aux Businenge.

Les Businenge, aussi nommés Noirs marrons, sont vus la plupart du temps de façon globale, sans distinction des différentes ethnies. Les Businenge sont ramenés à leur passé, à leur création, avec respect, on n'oublie pas qu'ils sont des Marrons de l'esclavage. Quelques individus, souvent ceux qui résident à côté d'eux, caractérisent plus précisément les Saramaka ou Ndjuka.

Les images neutres identifient, comme pour les Hmong, ce groupe culturel à une région de Guyane : l'Ouest et le fleuve Maroni. Cette zone est identifiée à l' « Afrique ». Magali, 38 ans, cadre de la DDE, dit ainsi : *« sur le Maroni, c'est une autre planète, je suis admirative, ils ont résisté à l'esclavage, ils ont fui et mis en place une société qui perdure, même si ils entrent dans la société de consommation, ils ont préservé leur culture, remettent en cause l'establishment guyanais, ils sont nombreux, on passe de Cayenne à l'Afrique... c'est incroyable la maîtrise des piroguiers, ils savent, ils sont en lien avec la terre »*. Des espaces sont bien identifiés par les Métropolitains aux autres populations, comme nous l'avons vu dans la partie précédente.

Les images positives concernent en premier la personnalité des Businenge. Ils sont souriants, « sympas », sains, comme le dit Virginie, 35 ans, enseignante, à Saint-Laurent : *« j'aime bien, c'est un peuple simple, souriant, sympathique, qui a beaucoup d'humour, ils se moquent d'eux, de toi, ils ont du goût pour s'habiller, ils sont très extravertis, ils rient à gorge déployée, ils sont vifs... Mes petits élèves sont adorables, remuants, mais sains »*. Ils sont respectueux et en même temps se moquent de la couleur des blancs. Les Métropolitains apprécient cette simplicité puisqu'ils n'ont pas à se justifier, à se définir. Les Businenge sont bien dans leur peau, attitude liée au fait qu'ils aient gagné leur liberté dans l'histoire. Mais le trait positif majeur est leur dynamisme à l'œuvre dans plusieurs domaines : leur sociabilité (c'est une population agréable de contact, chaleureuse, mais aussi une population qui utilise les réseaux, s'entraide), leurs activités professionnelles (ils sont vifs, débrouillards, entrepreneurs, ils vont de l'avant, bougent), leur identité (ils ont conscience de leur culture et la gardent), enfin la démographie (c'est une population qui grandit).

Ce dynamisme est placé dans le contexte de la Guyane, les Businenge sont une population qui va prendre de l'essor et concurrencer les Créoles, voire inverser la situation sociale. Dans cette compétition ethnique, les Businenge sont une population montante, adaptable qui va gagner du terrain. Comme les Hmong, ils sont mal aimés des Créoles, relation qui suscite de la sympathie. Ce sentiment est une association symbolique contre un ennemi commun : le

Créole guyanais. Joanne, 35 ans, secrétaire, dit : *« je les aime bien, c'est l'avenir pour la Guyane, ils ont un fond culturel assez franc, encore des traditions fortes, un respect familial, une éducation, ce sont des gens droits, ils s'intégreront facilement, par contre ils vivent un échec scolaire, ils vont se faire doubler par les Haïtiens, pour l'instant la représentativité est détenue par les Créoles mais ils sont de plus en plus minoritaires... les Businenge sont un peu partout, c'est un nœud au village (à Kourou) ».*

Le thème dominant des images négatives est la violence. Tout d'abord, leur place dans la montée de l'insécurité n'est pas négligeable. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, a une image très négative : *« la majorité de la délinquance vient du Surinam, du Guyana et des Créoles... des plaies, ils ne viennent pas pour travailler, il y en a peut-être qui travaillent, ceux dans les consulats mais dans l'ensemble c'est la plaie, ce sont les vols à main armée, les agressions, les attentats ».* On retrouve surtout ce discours chez des Métropolitains vivant à Saint-Laurent, étant confrontés aux cambriolages. Les Businenge sont ici souvent assimilés aux Surinamiens. Mais cette violence se trouve dans leur culture, dans leur personnalité. Des enseignants, par leur expérience quotidienne en classe et leur dialogue avec les enfants, sont spectateurs des relations parents-enfants ; des couples mixtes voient de plus près le fonctionnement familial et pensent qu'il existe une violence dans la culture businenge, surtout envers les femmes et les enfants. Cette image porte sur leur personnalité : ils sont bruyants, agités, trop extravertis. Les images négatives montrent aussi l'aspect profiteur, assisté du Businenge qui vit « sur le dos » de l'Etat. Enfin, cette population en pleine évolution se déstructure, perd son identité, mais reste cependant encore dans une culture d'un autre temps, une culture non civilisée.

*Les Haïtiens : « jardiniers ou femmes de ménage, discrets, travailleurs, victimes d'ostracisme »*

Si les Métropolitains ont conscience de l'importance de ce groupe, du point de vue numérique, leurs représentations sont dominées par des images neutres, ce qui est le reflet d'une absence de réel intérêt : il n'y a pas de prise à partie émotionnelle dans la relation avec les Haïtiens. Ceux-ci ne sont que très peu fréquentés et vus. Mais les attitudes individuelles marquent plus de sympathie.

Ils sont avant tout décrits par leur place dans les secteurs d'activité. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, les décrit ainsi : *« ce sont des bosseurs, les hommes sont jardiniers, les femmes sont femmes de ménage ».* Les deux professions typiques sont jardiniers et femmes de ménage, cela s'explique en partie par le fait que le seul contact existant souvent entre Métropolitains et Haïtiens réside dans l'embauche pour un travail à domicile. Les Haïtiens font les petits boulots. Enfin, on souligne leur appartenance à un milieu modeste, leur peu de connaissances intellectuelles, ce

que l'on verra dans les images négatives et leur intérêt pour le magico-religieux. Cela se conjugue au fait qu'ils restent entre eux, dans leur communauté, dans des quartiers précis, souvent peu visités par les Métropolitains, sans que cela soit gênant.

Ils sont opprimés et victimes des Créoles guyanais. Cette image est ici plus présente que pour les autres populations. Ils n'ont pas de poids symbolique sauf celui d'être victime. Les Créoles guyanais sont vus comme les bourreaux et les immigrés les victimes. Les Métropolitains s'associent au malheur des immigrés : ils ont tendance à se sentir immigrés eux-mêmes, d'autre part ils s'opposent aux Créoles. Le fait qu'ils soient plutôt invisibles dans la société guyanaise est une stratégie de leur part pour pouvoir y évoluer en paix et une caractéristique de leur personnalité définie comme calme.

Les images positives font référence au côté travailleur des Haïtiens : ils sont actifs et courageux. Les enfants travaillent à l'école car ils ont conscience de son rôle d'ascenseur social. Ce sont des gens stratégiques. Leur personnalité est calme, discrète, chaleureuse.

D'un autre côté, dans les images négatives, les Haïtiens profitent du système, abusent, sont irrespectueux. Serge, 38 ans, architecte, dit ainsi : « *ils ont étudié le système social, ils en usent et en abusent* ». Ce ne sont pas les meilleurs qui viennent, on retrouve cette expression pour plusieurs populations, ils ne sont pas futés, ce qui contredit l'image sur leurs stratégies. Stéphane, 29 ans, vendeur à Saint-Laurent, les décrit : « *ils viennent tous de la même région... l'Haïtien fait les jardins, c'est les femmes de ménage, il n'y en a pas un dans les bureaux, aux Etats-Unis ils sont tous taximen mais ils sont plus évolués que ceux qui viennent là... ils sont pas très futés... ils sont localisés à Saint-Laurent : quartier route des Malgaches, un peu route de Fatima, aux Sables blancs, ils restent entre eux... ils sont là pour faire ce que le Guyanais ne veut pas faire, sauf le ramassage de poubelles qui est un secteur réservé aux Antillais et aux Guyanais* ». Certains Métropolitains qui engagent des femmes de ménage haïtiennes soulignent qu'elles ne savent pas utiliser un aspirateur.

Certains Métropolitains, qui en ont été spectateurs ou victimes, pensent qu'ils peuvent être racistes, intéressés. Ils englobent alors toute la population sous ce dénominateur. Tout individu généralise facilement une expérience particulière à la catégorie tout entière.

#### Les Amérindiens : « calmes, détruits par la civilisation, repliés sur eux »

Les Amérindiens sont une population primordiale de la Guyane que l'on a tendance à oublier. Plusieurs individus ne pensent pas à parler d'eux quand ils sont interrogés sur les groupes

culturels et pourtant les intègrent dans leurs récits de vie. Le regard des Métropolitains englobe les populations amérindiennes en un ensemble. On ne trouve pas de distinction entre les différentes ethnies, pas de reconnaissance de la spécificité de chacun des groupes comme l'écrivent P. et F. Grenand : « même si de nos jours, chaque minorité amérindienne se trouve indissolublement liée à la politique particulière de tel ou tel Etat du continent américain, il n'en reste pas moins que son image est le produit d'une idéologie globale, issue de la pensée occidentale depuis le XVIIème siècle... les Européens, au cours des 450 dernières années, se sont forgés une vision globalisée de l'Indien d'Amérique, composée d'images fixes et de vérités applicables à n'importe quelle « tribu », de l'Alaska à la terre de feu. » (1990a : 9). Cette généralisation se retrouve également pour les Businenge ou les Hmong, voir aussi les Créoles. Seuls les individus qui sont vraiment à leur contact formulent les différences. Dans notre échantillon, ceux-ci sont : un homme marié avec une femme Wayana, un prêtre chargé d'une mission amérindienne et un chercheur en anthropologie.

Force est de constater que les représentations collectives associent les Amérindiens à des images plutôt négatives. Mais les attitudes individuelles sont plutôt nuancées et neutres. Les Métropolitains ne se sentent pas dans une relation affective avec les Amérindiens. Les images négatives ne concernent que peu la personnalité des Amérindiens, seuls deux individus disent qu'ils sont nonchalants et intéressés. L'Amérindien est la source d'images paradoxales, comme le montre le témoignage de Pierre Barrere (p...). La personnalité paradoxale de l'Indien est la projection des angoisses de cet homme occidental. Les images négatives semblent se centrer sur la place des Amérindiens et leur interaction avec la société. 8 images relatent leur oppression par la culture blanche ou par les Créoles. Ils sont dominés. Ici les Métropolitains prennent conscience du rôle de leur culture dans l'histoire du développement des autres groupes culturels. Ils en tirent un sentiment de culpabilité. Mathilde, 32 ans, enseignante, dit : « *on les a trop changés, moins ils voient de Blancs, mieux c'est pour eux* ». Les Métropolitains s'apitoient pour cette population victime de leur civilisation.

J.-J. Chalifoux écrit : « depuis la découverte du Nouveau Monde, l'imaginaire blanc voit l'« Indien » comme porteur de qualités naturelles que l'Européen a perdues. Selon ce schéma évolutionniste<sup>116</sup>, le seul bon Indien est celui qui présente les signes de son intégration à la

---

<sup>116</sup> L'évolutionnisme social, selon la pensée de H. Spencer, découle de l'évolutionnisme théorisé par C. Darwin. Il stipule que les sociétés passent par toute une série d'étapes : l'étape de la sauvagerie, puis celle de la barbarie et enfin l'étape de la civilisation.



nature. » (1989 : 19). L'Amérindien qui ne correspond pas au « mythe du bon sauvage » est perdu, se dégrade. L'Amérindien renvoie à la figure de l'*exote*, qui voit le passé comme un moment de plénitude et le présent comme une chute (Amorim 1996 : 42).

Les Amérindiens sont donc encore représentés par le mythe du bon sauvage. Un seul individu utilise le terme de « sauvage » sans mettre volontairement de négativité. Si leur trait de personnalité reste le calme, la tranquillité et leur savoir-faire sur la nature, ils n'en sont pas moins avant tout une population polluée par la modernisation. Gérard Collomb le rappelle, les représentations des Occidentaux sur les Amérindiens ont toujours été la combinaison de cette image du « sauvage » et de celle de l'homme de la forêt amazonienne (1996 : 42).

P. et F. Grenand résument les images attachées aux Amérindiens au cours des siècles par les Européens. L'Amérindien est nu, il est guerrier, il est nomade, il est fils de la nature (comme bon connaisseur de celle-ci mais aussi il est, comme les animaux, livré à ses instincts), enfin, il se dégrade inexorablement dès son premier contact avec « La Civilisation ». On retrouve donc dans les représentations actuelles des Métropolitains la proximité à la nature, avec sa double signification et la pollution inévitable qu'amène la culture occidentale. La forêt, comme l'Amérindien, renvoie à l'idéal de pureté naturelle.

L'Amérindien n'est plus porteur de cette pureté, il est par conséquent « détruit ». Laure, 24 ans, institutrice à Cayenne, livre une représentation transmise par une amie qui a été institutrice en stage chez les Amérindiens sur le Haut Maroni : « *les Amérindiens, je ne connais pas, il n'y en a pratiquement pas ici, je suis allée à Awala mais c'est tout... chez les Amérindiens ce qui me dérange c'est la pollution métropolitaine justement... ma copine disait, le problème c'est le RMI, tant qu'ils ne l'avaient pas ils allaient chasser, ils allaient pêcher, ils avaient une vie saine, c'était leur vie à eux, je la respecte complètement, depuis qu'il y a le RMI, ils ne font plus rien, ils deviennent violents parce qu'ils boivent, donc c'est plus la culture occidentale que je blâme... c'est criminel quelque part, c'est un effet pervers de l'occidentalisation* ». Les Métropolitains ne connaissent pas les Amérindiens mais ils se pensent néfastes pour eux, ce qui ne les encourage pas à entrer en relation avec eux.

L'image de la perte d'identité des Amérindiens est liée à cette réflexion. Ce groupe est en perte de vitesse, il a du mal à se maintenir : l'avenir est loin d'être rose pour cette population. Certains deviennent alcooliques, sont nonchalants, passifs. Karine, 47 ans, infirmière, est de cet avis : « *ce sont des gens fermés sur eux-mêmes, les femmes baissent les yeux, ils sont introvertis, ils*

*s'alcoolisent beaucoup* ». Ils n'ont pas de stratégie, ni de dynamique. Leur moyen d'intégration passe par les prestations sociales et donc l'assistanat.

Les images positives font en premier lieu état de leur personnalité : ce sont des gens calmes, silencieux, sans violence, gentils. Les Amérindiens maîtrisent les connaissances de l'environnement, ont une culture agréable, se mobilisent politiquement, ne sont pas des fauteurs de trouble dans la société.

Les images descriptives neutres font état de leur repli sur eux, de leur vie en communauté, ce qui est en partie expliqué par le fait que les Métropolitains vivent en zone urbaine et les Amérindiens plutôt en zone rurale. On les voit peu. Les Métropolitains habitant Kourou ou Saint-Laurent sont plus enclins à avoir des représentations que ceux de Cayenne.

*Les Chinois : « fermés, ne s'intègrent pas, travailleurs, dans les commerces »*

Ce groupe est visible et identifié clairement par les Métropolitains qui le citent pour 62 %. Contrairement à l'idée commune de l'affection des Métropolitains pour les Chinois, l'analyse des représentations permet de mettre en valeur l'importance des images négatives. Mais chaque individu a une vision souvent plus nuancée.

8 individus ont des images uniquement négatives et 8 aussi uniquement positives. La majorité (23 individus) ont des images neutres ou nuancées, ce qui indique l'absence de relation affective avec ce groupe. Sabine, 40 ans, femme au foyer, déclare : *« ils sont très réservés, ils ne se mêlent pas aux autres populations... ils sont très commerçants, mais pas très accueillants... ils essayent de protéger leur culture »*.

Le principal reproche fait à cette population est le fait d'être fermée, sans relations avec l'extérieur. Sophie, 40 ans, serveuse, dit : *« il n'y a aucune intégration, j'en connais dans leur magasin, si ils viennent au bar c'est en groupe et ils ne s'intègrent pas »*. Ce reproche de fermeture est pourtant toujours accompagné d'une remarque positive sur la conservation de sa culture, de sa tradition. La vision des Métropolitains sur l'intégration est donc complexe et ambiguë, ils ne sont pas pour une assimilation à la culture française, mais pas non plus pour une société trop segmentée et compartimentée. L'idée du repli sur soi est confortée par l'image d'une mafia chinoise. Stéphane, 28 ans, vendeur, témoigne : *« on n'entend pas parler de mort de Chinois, c'est une*

*communauté, on ne sait jamais les problèmes, ils ne font pas d'emprunts à la banque, ils s'arrangent entre eux, ils jouent au majong, ils parient leur magasins, un autre Chinois reprend l'identité du premier ».*

Pour les Métropolitains les Chinois ne font aucun effort d'intégration. On voit bien ici que si l'intégration des Hmong était basée sur l'implication dans le travail, elle est ici basée sur le système relationnel et le fait de parler français. Les Métropolitains pensent que les Chinois sont travailleurs, mais cet argument n'est pas une preuve de leur intégration comme elle l'est pour les Hmong. Leur manque d'effort se révèle dans leur personnalité : ils sont méchants, peu accueillants, mal élevés. Ces images, attribuées en général à l'asiatique, impénétrable, hypocrite car on ne sait pas ce qu'il pense, ne sont pourtant que minoritaires.

Les images positives mettent surtout l'accent sur l'aspect travailleur des Chinois. Leur personnalité est charmante, gentille, respectueuse. Quelques images soulignent l'évolution des Chinois, de la jeunesse, vers plus d'ouverture, plus de mélange. Enfin, comme on l'a dit, la fermeture du groupe est perçue comme une qualité quand elle est associée à l'idée du maintien culturel.

Les images neutres font d'abord état de la place des Chinois dans le monde professionnel : ils sont commerçants, en particulier dans l'alimentation. La vision du Chinois tourné vers sa communauté est alors sans connotation : « *ils travaillent entre eux, en famille* ». Dans les images neutres, on retrouve cette préoccupation que pose le groupe chinois sur son intégration dans la société : est-il plus Chinois que Guyanais ? Ou encore, le commerce chinois est-il devenu une tradition guyanaise ?

#### *Les Créoles guyanais : « passifs, xénophobes, fonctionnaires, chaleureux, essentiels »*

Les Créoles sont la population la plus présente dans les représentations des Métropolitains, mis à part eux-mêmes : ils sont cités par 86 % des individus interrogés. Les Créoles sont aussi nommés Guyanais, ce que l'on retrouvera dans les réponses à la question « qui est Guyanais ? ». Les représentations sur les Créoles sont, en très large majorité, négatives (70 % des images sont des jugements négatifs). La population créole guyanaise n'est donc pas sans toucher les affects des Métropolitains : elle occupe une place importante dans leurs représentations de l'Autre. De façon individuelle, il y a plus de mesure. Ainsi, 23 individus ont des images uniquement négatives sur les Créoles guyanais, 8 individus ont des images uniquement positives, 15 individus ont des images nuancées et 17 ont des images neutres. Il y

a donc 32 individus qui n'ont pas tranché avec des jugements de valeur, sont partagés et prudents.

Parmi les images négatives, deux traits principaux décrivent les Créoles guyanais : la passivité et la xénophobie. Cette population est peu dynamique, s'opposant ainsi à l'attitude des autres populations, notamment immigrées. Cette passivité se joue dans le domaine du travail : les Créoles sont plutôt fainéants, ils ne veulent pas travailler, ils choisissent des postes de fonctionnaires, ils restent dépendants de la France. Julie, 32 ans, femme au foyer, a un jugement clairement négatif : *« les Guyanais sont très sales... les parents d'élèves, sont des gens mal élevés, sans-gêne, ils vous passent devant, ils tambourinent à la porte, ils ne nous aiment pas, ils se foutent de tout, en priorité des gamins, beaucoup d'enfants partent de l'école sans leurs parents... ce sont de gros fainéants »*. La passivité est aussi une attitude culturelle puisqu'ils ne vont pas en forêt, ne sont pas curieux, restent chez eux.

Les Créoles sont aussi xénophobes : ils n'aiment pas les immigrés ni les Blancs. Ce racisme est vu particulièrement chez les jeunes. Leur personnalité découle de cette attitude : ils sont agressifs, impolis, méprisants, prétentieux, susceptibles. Suzanne, 50 ans, femme au foyer, parle des Créoles de façon négative et positive à la fois : *« ils sont un peu racistes envers les autres, ils sont très possessifs de ce qu'ils ont, si il y a un risque de perdre ils deviennent méchants... c'est pas chez les vieux, les jeunes c'est par provocation comme en métropole... mais les gens sont foncièrement gentils, j'ai eu des gentillesse gratuites en arrivant, tous les Créoles que j'ai pu rencontrer sont gentils ça rend la vie agréable »*.

Les relations sont souvent vécues comme difficiles par les Métropolitains. Ce qui est confirmé par leurs images sur l'autosuffisance relationnelle des Créoles qui possèdent famille et réseau de relations, sans avoir besoin d'entrer en contact avec des Métropolitains. Pierre, 45 ans, enseignant, montre cet aspect au milieu de plusieurs images : *« ils sont fonctionnaires, responsables à la Poste, à l'ANPE, tous les petits chefs de service... ils se mobilisent moins, ils sont plus individualistes, c'est la famille et c'est tout... ils sont emmerdés d'avoir du blanc dans leur peau, il y a un problème d'identité, ils sont mal dans leur peau »*.

L'allusion à l'absence d'identité des Créoles et à leur peur de perdre leur culture est récurrente : individus mal dans leur peau, ils sont à l'intersection entre les cultures blanche et noire. Certains Métropolitains ressentent du mépris pour ces personnes qui « jouent » les Blancs mais sont en permanence en opposition à eux, car pris dans le souvenir de l'esclavage.

Les Créoles sont aussi sur la défensive car ils sentent leur place remise en question et ont peur de la perte de leur domination sur le pays. Cet aspect rejoint le thème de la passivité : ils sont spectateurs de leur déclin. On leur reproche leur monopole du pouvoir politique : ce qui pourrait prouver leur dynamisme professionnel, est vu comme un repli identitaire passant par l'accaparement du pouvoir. Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, les décrit : *« ils font très clan familial, ils ne veulent pas être redevables des autres... ici on se contente de passer des concours mollement dans l'administration, l'élite guyanaise est en métropole et ne revient pas... il y a des réseaux auxquels il faut appartenir sinon on n'est pas dans les élites ici... leur réaction montre bien qu'ils savent qu'ils vont devenir minoritaires, ça va être dur pour eux... c'est la communauté qui me paraît la plus fermée pourtant c'est celle que je connais le plus... ils n'ont pas cette magie de création dans la musique du kasséko au zouk... ils sont trop dans une logique de défendre leur image, leur culture, comme si elle s'était arrêtée en 1848, les autres sont plus créatifs, plus dynamiques mais je ne les connais pas bien ».*

Malgré cette remise en question sévère de l'existence d'une identité créole, les Métropolitains donnent des images négatives qui lient traits culturels et personnalité, ce qui montre qu'ils leur attribuent des caractéristiques culturelles. Ils sont dans l'apparence, la superficialité. Ils ont tendance à être inconscients : ils ne maîtrisent pas leur vie, ils s'amusent, sont immatures (l'image qui les compare à des enfants revient trois fois), les enfants qui sont livrés à eux-mêmes et battent leurs enfants. Certaines remarques font allusion à la nature « instable » des familles créoles et aux relations inégalitaires entre hommes et femmes<sup>117</sup>. Enfin, ils n'ont pas de sens de la collectivité et sont très individualistes.

Les images neutres traitent essentiellement de leur activité professionnelle : les Créoles sont fonctionnaires. Ils détiennent aussi le pouvoir politique. L'autosuffisance relationnelle des Créoles qui sont très en famille et sont du coup, moins ouverts aux Métropolitains, est un constat, attitude que l'on comprend par rapport au contexte. Un dernier constat est celui qu'ils restent chez eux et ne vont pas en forêt.

Les images négatives pour les images positives mettent l'accent sur la personnalité des Créoles : ils sont gentils, chaleureux. Les personnes âgées et les Créoles ayant séjournés en métropole sont considérés comme plus ouverts que les autres. Viviane, 50 ans, contrôleur à la poste, dit avec une vision nuancée : *« j'aime bien les Créoles, ils sont d'un abord facile, j'aime beaucoup les vieux... ils aiment pas la forêt, ils pensent que c'est un truc de Blancs... ceux qui ont vécu en métropole sont*

---

<sup>117</sup> M.-J. Jolivet rappelle (1971) que l'instabilité familiale des Créoles découle largement du système esclavagiste qui ne permettait pas aux esclaves d'avoir une famille définie.

*plus ouverts... c'est très famille... y a beaucoup d'apparat... ils utilisent les immigrés, ils ne peuvent pas les blairer, ils se sentent propriétaires du pays ». Pour Carl, 62 ans, retraité, ils sont honnêtes en amitié : « les Guyanais, contrairement aux Antillais sont plus réfléchis, plus sobres, ils sont moins communicatifs, justes polis mais il n'y a pas d'invitations artificielles, ils vous observent d'abord et quand ils jugent que vous en valez la peine ils vous intègrent, alors qu'aux Antilles c'est très superficiel, ici c'est des gens sur lesquels on peut compter ».*

Ils ne sont plus fainéants mais tranquilles, « cools ». Ils sont sérieux. Leur culture est charmante et le folklore très intéressant. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, dit : *« je n'en pense rien, je n'ai pas de clichés, le folklore est intéressant et amusant, c'est une bonne chose que la communauté créole apporte, manger créole c'est intéressant... ils ne sont pas fainéants, on le pensait des Africains, mais ici ils sont fonctionnaires à 92 %, c'est cool et tranquille, c'est comme ça, c'est pas à nous de dire quelque chose, leur fonction veut ça, ils savent très bien s'adapter à leur boulot ».*

Contrairement aux représentations sur leur perte d'identité, celles-ci parlent des Créoles comme la base de la société guyanaise : ils sont le lieu du métissage, de la créolité. Ils sont maîtres de leur destin identitaire et solidaires entre eux. Xavier, 35 ans, enseignant, a une représentation fortement positive du groupe créole : *« les Guyanais sont constructeurs de leur identité et ils le font savoir de façon plus ou moins virulente à la communauté blanche... leur relation aux objets est différente de la nôtre, l'esclave n'avait pas de propriété donc on comprend l'importance de la voiture, de l'or, ils sont très propres... les Créoles sont le lieu de l'intégration, la créolité est le lieu d'intégration, d'identification, le calcul comme quoi les Créoles sont minoritaires est faux, ils sont alimentés par les autres Créoles... il y a une différence entre le discours et la pratique ; les Créoles disent ne pas aimer les Haïtiens mais ils les intègrent... ».* Xavier contre spontanément les images qu'il sait circuler parmi les Métropolitains sur la xénophobie des Créoles.

S'il y a diversité des représentations des Métropolitains sur les Créoles guyanais, on retrouve tout de même un noyau fort des représentations de groupe qui a tendance à le stigmatiser de manière négative. Les Créoles sont bien le nœud des représentations des Métropolitains, ils sont l'élément de comparaison, de référence, même s'il sont, pour beaucoup, déniés comme tels. Le nombre de représentations sur ce groupe parle de lui-même. Si ces représentations tentent de déconstruire l'identité d'un groupe, le fait même de se le représenter autant le cautionne.

## Conclusion du chapitre

Enfin, on constate que des images sont récurrentes dans les discours des Métropolitains et qu'elles s'attachent particulièrement à des groupes. Il y a donc des représentations collectives de l'Autre qui marquent l'existence d'un groupe métropolitain. Si l'on parle de représentations collectives, c'est qu'il y a l'existence d'un groupe, qui suppose des relations assez fréquentes entre ses individus pour que se créent et circulent les informations. On parle toujours de représentations « collectivement produites et engendrées » (Moscovici 1961). Moliner explique ce processus : « dans le temps de l'action ou de la conversation et pour des raisons d'efficacité, l'individu serait amené à stabiliser son univers de connaissance relatif à l'objet, c'est ce phénomène de *pression à l'inférence* qui favoriserait l'adhésion des individus aux opinions dominantes du groupe » (1996 : 34). Une célèbre expérience de Mustapher Shérif démontre la dépendance entre les jugements individuels et les jugements collectifs. Dans le cas où la réalité objective n'impose pas une opinion déterminée, la réalité sociale (celle qui est adoptée), représentée par la tendance de l'opinion collective, tend à se substituer à elle. Il y a donc une tendance générale pour tout groupe à se former une homogénéité de points de vue.

L'Autre est clairement l'individu appartenant à un autre groupe culturel. La vision multiculturelle imprègne l'individu dans les catégorisations qu'il construit sur le monde qui l'entoure. Il semble que les images attachées à la société circulent dans l'ensemble des populations guyanaises. Le Métropolitain subit une acculturation en ce sens qu'il adopte les schèmes de pensée de l'ensemble de la population installée sur le territoire. Ainsi, il est facile d'adopter rapidement ces schèmes, d'autant plus que les images reflètent des traits de la réalité, comme le fait d'associer les Métropolitains à la classe supérieure.

Ce qui est propre au groupe métropolitain c'est l'angle de vision que les individus adoptent pour se représenter autrui. Cet angle de vue est nommé *focalisation* par Serge Moscovici (1984). La position sociale du groupe par rapport à l'objet, lui donne un angle de vision spécifique, des intérêts et désintérêts particuliers. Les Métropolitains, en majorité, font partie d'une même classe sociale, viennent avec de mêmes raisons en Guyane et ont des pratiques communes motivées par des recherches similaires. Il est donc logique qu'ils adoptent un même angle de vue.

L'ensemble des représentations de l'Autre s'articule autour de plusieurs éléments : le rôle de la population dans la société, l'utilité pour la construction de la société (passif ou dynamique) ; leur relation à cette population, le degré d'ouverture du groupe ; la relation de cette population aux Créoles guyanais, victime ou opposé ; leur force identitaire, identité marquée ou perte d'identité ; et leur personnalité, la sympathie ou l'antipathie qu'ils inspirent. Les représentations sont teintées de jugements de valeur. Moscovici (1961) le premier, a montré qu'elles se séparaient entre une dimension descriptive et une dimension évaluative.

**Tableau 25 : Représentations récurrentes des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane**

(a priori négatifs – a priori positifs)

Populations	Rôle dans la société	Relation aux Métropolitains	Relation aux Créoles	Identité	Personnalité	Jugement d'ensemble
Créoles	passifs	difficile	<del>                    </del>	Perte d'identité	antipathique	négatif
Brésiliens	dynamiques	Chaleureuse	Inexistante	Identité forte	sympathique	positif
Chinois	dynamiques	Inexistante	difficile	Identité forte	ambiguë	mesuré
Haitiens	dynamiques	Inexistante	difficile	Identité forte	sympathique	neutre
Businenge	dynamiques	Chaleureuse	difficile	Identité forte	sympathique	positif
Amérindiens	passifs	Inexistante	difficile	Perte d'identité	ambiguë	neutre
Hmong	dynamiques	Inexistante	difficile	Identité forte	sympathique	positif

Les Métropolitains se positionnent en majorité du côté des Hmong, des Brésiliens, des Businenge. Dans ce positionnement, il ne faut pas négliger le poids de l'exotisme que dégagent les groupes brésiliens, hmong et businenge (folklore, musique, artisanat, langage, vie quotidienne). Le Métropolitain, dans sa volonté de découvrir, de se dépayser, est attiré par cet aspect des groupes. Les Amérindiens font naître un sentiment de culpabilité, donc ils sont évités. Les Chinois et les Haïtiens sont des groupes neutres, qui n'influencent pas le positionnement identitaire des Métropolitains.

Enfin, ils se placent face aux Créoles guyanais. Les représentations collectives dégagent une vision négative d'eux, tandis que les attitudes individuelles montrent plus de nuances. Elles varient de l'opposition franche à l'assimilation en passant par divers degrés s'appuyant sur les deux pôles du rejet et de l'attraction. L'étude des représentations de l'Autre confirme la place centrale des Créoles guyanais dans la construction identitaire du sujet métropolitain. Ce groupe centralise les plus fortes représentations positives ou négatives. Le sentiment de partager le même sort unit les Métropolitains aux autres immigrés. La valorisation des groupes immigrés est en fait une prise de position face aux Créoles guyanais.



*La réaction*, selon R. Bastide (2000), est la réponse qui s'exprime sous forme de conflit, de violence, de guerre et donc d'un rejet total de la culture adverse dominante, c'est une réaction de défense et d'autoprotection de sa culture. Selon M. Schérief (1964), le développement de préjugés s'accompagne d'un sentiment de supériorité et de valorisation de soi-même (une plus grande confiance en soi, un sentiment de cohésion, de puissance, attribution de qualités). Pour les tenants de la psychanalyse, les préjugés sont considérés comme des systèmes de défense qui visent surtout à réduire l'angoisse. Ainsi, si les Métropolitains développent des préjugés à l'égard des Créoles guyanais, c'est en partie parce qu'ils se sentent menacés par eux.

La nature de la représentation des Créoles que peuvent avoir les Métropolitains ne varie pas en fonction de leur sexe, âge ou profession. On peut autant avoir une femme qui juge négativement les Créoles qu'un homme. Les individus du privé ne se distinguent pas des individus du public par leurs représentations : les deux peuvent être modérés, critiques envers les autres groupes ou envers les Métropolitains. L'étude des profils des individus ne nous donne aucune source d'explication de la variation des représentations chez les différents individus. La formation des représentations dépend donc d'autres variables.

Par contre, il semblerait que la nature des relations sociales soit déterminante des représentations. La plupart du temps, dans les couples mixtes l'individu adopte des représentations positives du groupe auquel appartient son conjoint. Un seul exemple montre le contraire : un individu a des représentations plutôt négatives du groupe amérindien de sa femme. Il juge le groupe passif et soumis et regrette qu'il ne se prenne pas plus en main. Tous les individus avec des conjoints créoles, businenge, haïtiens ou brésiliens ont des images positives sur leurs groupes et prennent parti pour ce groupe dans la compétition ethnique symbolique. C'est donc au niveau relationnel qu'il faut rechercher les causes des différences de représentations.

Ainsi, le lieu de vie a une influence sur la nature des représentations. Il semblerait que ceux qui vivent à proximité d'un groupe prennent son parti. Par exemple, les Métropolitains habitant sur le fleuve Maroni, avec les Businenge, prennent largement le parti des Businenge contre les Créoles guyanais. Il en est de même pour ceux qui habitent près des Amérindiens ou près des Hmong ou Haïtiens.

Dans une moindre mesure, on constate que le temps passé en Guyane joue sur les valeurs des représentations. Il semblerait que plus on passe de temps en Guyane moins on ait de jugements de valeur sur les groupes culturels. Ceci reste une tendance puisque Georges, 55 ans, chef d'entreprise, depuis 50 ans en Guyane utilise énormément de jugements de valeur pour définir les autres et Alice, 24 ans, étudiante, depuis un an en Guyane, ne veut pas se laisser entraîner par ses préjugés.

Les représentations sont teintées de jugements de valeur, mais il faut distinguer les représentations collectives des représentations individuelles. Si l'on ressort des représentations collectives, des stéréotypes, comme nous l'avons indiqué en tête de chaque groupe, les représentations individuelles sont toujours plus nuancées. Un Métropolitain peut en même temps attribuer une image négative et positive à un groupe, il peut reprendre une même idée en la traitant des deux façons opposées. Ce qui est admiré dans un sens est réprouvé dans l'autre : on admire le fait qu'une certaine culture soit gardée et on reproche l'état fermé du groupe.

S'il y a des différences entre les individus, on peut distinguer des types d'attitudes qui se retrouvent chez plusieurs d'entre eux :

- L'individu a un regard critique sur tous les groupes, il est sur la défensive
- L'individu est contre les Créoles et pour les immigrés
- L'individu est modéré dans toutes ses représentations, ne s'est jamais posé de question sur les groupes et n'a pas de jugement de valeur
- L'individu a choisi un groupe clairement et se met dans son camp
- L'individu a des représentations positives de tous, un intérêt pour les populations

Ces attitudes cadrent les actions des individus. Selon Allport (1935), l'attitude est un « état mental et neurophysiologique, constitué par l'expérience, qui exerce une influence dynamique sur l'individu, le préparant à réagir d'une manière particulière à un certain nombre d'objets et de situations » (cité dans Anzieu et Martin 1968 : 277). Ce sont donc des prédispositions à agir, des visions positives ou négatives d'un objet qui conditionnent notre comportement. Selon P. Moliner « l'attitude correspond à l'orientation globale des individus (favorable ou défavorable) par rapport à l'objet » (1996 : 52). La catégorie dans laquelle l'individu place un objet de représentation détermine ainsi sa conduite envers lui. J.-C. Abric (1971) a montré que

la présentation d'une même tâche comme tâche de « créativité » ou tâche de « résolution de problème », par exemple, déterminait des comportements différenciés de travail en groupe. De plus, comme M. Billig (cité dans Moliner 1996 : 56) l'a montré, l'interprétation des conduites d'autrui dépend aussi des représentations que l'on attache à cet autrui. Tel un cercle vicieux, les représentations orientent les pratiques, les relations sociales, qui elles-mêmes peuvent orienter les représentations. Les représentations collectives des Métropolitains sont saisies par les autres populations et seul le contact d'un individu métropolitain permet de casser cette tendance aux stéréotypes.

Cette tendance aux stéréotypes est liée à la méconnaissance de l'Autre, donc à l'absence de relations interpersonnelles. Ainsi, S. Moscovici (1984) détermine trois conditions de l'émergence des représentations. La première condition est la *dispersion de l'information* concernant l'objet de représentation. Les individus ne peuvent accéder à des informations vraiment utiles à la connaissance de l'objet. Se créent de nombreuses distorsions de définition de cet objet : la méconnaissance est donc à la source des représentations. La deuxième condition est dénommée *focalisation* (nous en avons déjà traité). La troisième condition est la nécessité que ressentiraient les individus de développer des conduites et des discours cohérents à propos d'un objet qu'ils connaissent mal. Communiquer et agir à propos de cet objet ne serait possible pour l'individu que s'il comble les zones d'incertitude de son savoir. L'individu a tendance à expliquer de façon cohérente pour lui des choses qu'il ne comprend pas.

Les stéréotypes montrent la méconnaissance de l'Autre. Il y a une profonde méconnaissance des différentes cultures. Certains individus ne font aucune distinction entre les Noirs marrons et les Créoles guyanais ou entre les Créoles guyanais et les Antillais. Martine, 50 ans, femme au foyer et son mari s'interrogent : « *c'est quoi les Créoles, est-ce que ce sont ceux qui viennent de Martinique et de Guadeloupe et se sont installés ici oui et eux ne sont pas Guyanais, ils sont Martiniquais ou Guadeloupéens, alors que les familles descendant des Noirs marrons qui sont installées là eux se disent Guyanais... (elle : je sais pas), enfin certains se disent Guyanais et d'autres Africains... ( elle : pour moi les Créoles c'est les Noirs guyanais, alors qu'aux Antilles les Créoles peuvent être blancs... les Noirs marrons, la plupart sont restés sur le fleuve, en haut, je sais pas très bien, j'ai lu des bouts de leur histoire, quand je dis Guyanais je pense Noirs, ils sont distincts géographiquement, si on va les voir dans leur environnement un peu primitif, mais ici ils ne le sont pas du tout, sur Cayenne, je sais pas les reconnaître... oui voilà ce qui fait un Guyanais c'est quelqu'un qui a la même culture que nous alors qu'un Noir Marron n'a pas la même culture) ».*

L'appréhension de l'Autre se base fréquemment sur des idées non fondées, non documentées.

Florence, 32 ans, enseignante, ne connaît pas la différence entre la population créole et la population Businenge. Pour elle, il s'agit d'une même population. Mis à part les individus qui sont allés vivre dans l'Ouest, peu savent que les Businenge sont en fait le terme générique englobant plusieurs ethnies, qui ont parfois même des rapports conflictuels entre elles. Très peu de Métropolitains connaissent l'histoire de la Guyane, notamment celle de la colonisation et de l'esclavage : ils ont souvent plus axé leurs connaissances sur le baignage et la présence du CSG. Cela n'est pas forcément un choix délibéré au départ, mais la conséquence de l'information délivrée en métropole sur ce territoire. Par contre, le fait de ne pas s'informer une fois sur le territoire, est un choix de comportement.

Ce manque de connaissances vérifiées, amène les individus à faire des amalgames, à tirer des conclusions hâtives, à produire des discours et des représentations parfois fort éloignés de la réalité. Comme l'écrit R. Bastide, « l'ignorance intervient (...) dans la naissance du préjugé » (2000 : 26). Mais pour lui, elle n'est pas le facteur dominant de l'existence des préjugés. Il réunit deux théories pour l'expliquer : la théorie économique (les préjugés se portent sur le groupe qui entre en compétition de façon économique) et la théorie psychanalytique, celle « du bouc-émissaire »<sup>118</sup> (l'homme a tendance à reporter ses fautes et ses lacunes sur l'Autre qu'il fustige ensuite d'avoir ces tares). Ainsi la construction des représentations du Métropolitain sur l'Autre dépendent des représentations collectives circulant en Guyane, circulant dans le groupe métropolitain ; de la méconnaissance de l'autre, du besoin de comprendre, de rendre cohérent son contexte ; et de l'angoisse que suscite chez eux le groupe créole guyanais.

D'après la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1954), la compagnie d'autrui est nécessaire à l'autoévaluation de chacun : nous sommes amenés à comparer nos attitudes à celles d'autrui, autrui étant un objet de comparaison et d'ajustement. Les représentations de l'Autres sont ainsi en grande partie une information sur les représentations de Soi.

---

<sup>118</sup> « Vous connaissez peut-être le passage de la Bible : lorsque les Hébreux se trouvaient en difficulté par suite d'une maladie, d'une crise économique, etc, ils considéraient que cela provenait de ce qu'ils avaient péché contre Dieu. Il fallait donc expulser les péchés. Mais comment se pratiquait cette expulsion ? On prenait un bouc et on faisait passer mystiquement les péchés du peuple sur l'animal ; puis on le chassait hors de la ville et on le lapidait jusqu'à ce que le bouc meure ; les péchés du peuple disparaissent ainsi avec lui » (Bastide 2000 : 28).

### **Chapitre III. LES REPRESENTATIONS DE SOI ET LE SENTIMENT D'APPARTENANCE**

Après avoir décrit les représentations de la situation sociale et de l'Autre, nous allons nous concentrer sur les représentations de *Soi*. Le *Soi* dépend intimement du contexte social dans lequel s'insère l'individu (Mucchieli 1986). Il est le résultat de l'interaction entre le *Moi*, qui est la manière dont j'adopte les définitions des autres à mon égard et les normes sociales ; et le *Je*, qui au contraire se rapporte au personnel, (c'est la conscience de former un seul individu à travers le temps et l'espace). Le *Soi* est une interaction entre la construction de l'identité par les autres et l'identité par moi-même. Peut-on dire que « je » construis mon identité par l'appartenance au groupe métropolitain ?

L'existence d'un groupe culturel ne peut se passer du sentiment partagé par ses membres d'appartenir à ce groupe. Le sentiment d'appartenance est défini dans le *Dictionnaire de l'Altérité et des relations interculturelles* comme « la conscience individuelle de partager une (ou plusieurs) identité(s) collective(s) et donc d'appartenir à un (ou plusieurs) groupe(s) de référence dont l'individu a intégré un certain nombre de traits identitaires (valeurs, modèles comportementaux et interprétatifs, emblèmes, imaginaires collectifs, savoirs partagés etc.) » (2003 : 19).

Certaines questions du guide d'entretien visaient à comprendre le positionnement de l'individu en Guyane en fonction du groupe métropolitain. « Que pensez-vous des Métropolitains ? Avez-vous l'impression de faire parti d'un groupe ? Vous sentez-vous intégré, exclu, en marge, chez vous dans la société guyanaise ? Vous sentez-vous plutôt Français, Guyanais, Blanc, Métropolitain ? ». Force est de constater que le sentiment d'appartenance des Métropolitains n'est ni simple ni homogène pour l'ensemble des individus.

Les travaux des psychosociologues expliquent bien les nuances entre le sentiment d'appartenance à un groupe et la singularisation de l'individu face aux autres membres du groupe. Il n'y aurait donc pas de logique déductive simple dans les phénomènes de définition de *Soi* en relation avec une appartenance de groupe. Dans ce sens, M. Zavalloni et C. Louis-Guérin (1984) ont montré que « les mécanismes d'identification et de différenciation

s'opéraient non seulement entre endogroupe et exogroupe, mais aussi à l'intérieur même de ceux-ci, un groupe d'appartenance pouvant susciter des aspects différenciés du Soi tout comme un hors-groupe peut constituer un support d'identification et servir de référent identitaire pour le Soi » (Chauchat, Busquets : 215). De la même manière, pour H. Tajfel (1972) deux phénomènes apparaissent quand l'individu s'inscrit dans un groupe : une catégorisation de soi en terme d'appartenance collective et une catégorisation de soi en terme de spécificité individuelle. J.-C. Deschamps (cité dans Chauchat 1999) admet que ce sont parfois les différenciations intergroupes qui favorisent l'augmentation des différenciations entre soi et autrui dans son propre groupe. Il n'y a donc pas forcément une corrélation logique entre le sentiment d'appartenir à un groupe et la définition de soi comme étant identique à ce groupe. Ces théories expliquent que la définition du *Soi* peut être opposée d'une part à l'autre groupe, d'autre part aux membres de son groupe.

Ce mécanisme psychologique décrit par M. Zavalloni (1973) est à la base d'une technique d'entretien (Zavalloni et Louis-Guérin 1984) permettant de sonder dans le sentiment d'appartenance à un groupe le mouvement de singularisation du sujet : « il s'agit de la manifestation d'une différenciation au sein même de l'endogroupe : les groupes d'appartenance sont différemment qualifiés selon qu'ils sont activés en termes de Eux ou de Nous. Cette procédure de l'IMIS (Investigateur Multistade de l'Identité Sociale) met en évidence l'existence dans l'univers représentationnel de sous-groupes contrastés, certains servant de support à l'identité propre, d'autres permettant au sujet de rejeter dans l'altérité les aspects négatifs du groupe d'appartenance global [...] cette stratégie permet de protéger à la fois le soi et le groupe » (Durand-Delvigne : 127-128). Cet auteur utilise les deux termes du « nous » et du « eux » pour qualifier un groupe et recueille ainsi plusieurs représentations (ou Unités représentationnelles)<sup>119</sup>. Nous avons cette double vision en ce qui concerne le sentiment d'appartenance des Métropolitains. Voyons premièrement quelles informations les Métropolitains nous donnent quand ils parlent du groupe métropolitain en terme de *Eux*.

---

<sup>119</sup> Il pose la question, par exemple : « si vous pensez aux (Métropolitains), quels sont les termes qui vous viennent à l'esprit ? Vous diriez, eux les Métropolitains ils sont... » puis la même question avec le nous : « si vous pensez à présent aux (Métropolitains) en termes de nous, quels sont les termes qui vous viennent à l'esprit ? Vous diriez, nous les Métropolitains nous sommes... »

### **III-1- Eux les Métropolitains : « divers types, pas d'implication, un complexe de supériorité, fermés »**

Les individus interrogés ont tous des représentations des « Métros ». Les images sont décrites de manière bien plus longue que pour les autres populations. Les Métropolitains ont plus de choses à dire sur eux-mêmes. Il y a 609 images pour 73 individus soit 8 images par individu (voir tableau 25). Contrairement à ce que l'on pourrait penser de prime abord, ces représentations ne sont pas positives.

**Tableau 26 : Nombre d'images des Métropolitains sur le groupe métropolitain en fonction de leurs connotations affectives (d'après notre enquête de 2003)**

	<u>images négatives</u>	<u>images neutres</u>	<u>images positives</u>
Métropolitains	<b>262</b>	258	89

Les représentations collectives tendent vers des images négatives et neutres. Les attitudes individuelles, décrites dans ce second tableau sont à l'identique : une majorité d'attitudes nuancées, neutres et négatives.

**Tableau 27 : Nombre d'individus en fonction de la connotation affective de leurs images sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003)**

	<u>vision globalement négative</u>	<u>vision globalement nuancée</u>	<u>vision globalement neutre</u>	<u>vision globalement positive</u>
Métropolitains	21	<b>29</b>	18	5

Donc 47 individus, la majorité, n'ont pas de représentations univoques de ce groupe mais nuancées, dans le balancement entre des jugements négatifs ou positifs ou dans des images uniquement descriptives. Cette démarche relativiste se retrouve dans le souci de distinguer les différents types de Métropolitains, sans généraliser. Il y a donc beaucoup de descriptions de catégories de Métropolitains, de groupes : est-ce pour empêcher de croire à un groupe uniforme auquel ils ne veulent pas s'identifier ? Sophie, 40 ans, serveuse, décrit les Métropolitains : « ils forment des groupes, les locaux sont habitués avec les Métros, mais les instits sont avec les instits, les profs avec les profs, les infirmières avec les infirmières... la plupart arrivent avec un emploi dans l'administration, on est peut-être une vingtaine comme moi sur Saint-Laurent à avoir notre vie privée, à avoir tout ici... les Métros clients sont entre Métros, ils parlent du boulot, c'est des relations professionnelles, on le voit en Juillet et Août la Guyane est aux Guyanais, c'est le moment où on se sent le plus tranquille.... je connais pas beaucoup de Métros qui s'intègrent bien, ils ne fréquentent pas, ils sont intégrés par rapport à leur boulot, le médecin va être obligé d'apprendre le taki par nécessité... les Métros qui n'ont rien à faire créent des ragots, critiquent... les Métros qui sont là depuis longtemps s'intègrent, ils sont Guyanais... les profs sont assez mal vus, on verra jamais un prof qui est là depuis vingt ans ou ils ne sont pas nombreux ou alors ce sont des gens d'un

*certain âge qui ont dépassé la quarantaine et sont en rupture avec la métropole, ils ont leur famille ici, ont construit leur vie ici.... les gendarmes font n'importe quoi, ils sont là depuis trois mois, les filles vont chez eux, les Brésiliennes, les Businenge, eux ils profitent de la situation, des gens de cinquante ans vont avec des gaminas de 16 ans, au début c'est choquant maintenant je me suis habituée, les filles en échange se font payer le loyer... les jeunes profs viennent ici et font des choses qu'ils ne feraient pas en métropole, les sages-femmes arrivent la fleur dans les cheveux avec l'impression de faire de l'humanitaire « j'étais à Saint-Laurent du Maroni », derrière ils font la fête, le cul... pour moi les Métros sont les plus racistes avec les Noirs, les Amérindiens, même entre eux, moi je suis mal vue parce que je fréquente des blacks, on a facilement une réputation c'est dur ». Il y aurait donc des groupes professionnels, des groupes selon le temps de présence en Guyane et des groupes d'attitudes.*

Les images négatives sont regroupées autour de trois grands thèmes : l'absence d'implication des Métropolitains en Guyane, leur personnalité désagréable, les différents types gênants.

Les Métropolitains ne s'impliquent pas en Guyane : ils sont de passage, ils viennent pour profiter du système financier. La Guyane n'est finalement que peu le lieu d'une adaptation à long terme. De passage et intéressés par l'argent, les Métropolitains ne s'intéressent pas au pays, aux populations, à leur travail. Ils bloquent en partie le système. La Guyane est pour eux plus un terrain de jeu qu'un territoire qu'il faut apprendre à vivre. Les Métropolitains ne s'investissent pas, ni en politique, ni dans l'apprentissage des langues, des autres cultures. Ils sont rares à vouloir s'intégrer.

Xavier, 35 ans, enseignant à Cayenne, pense que les Métropolitains ne veulent pas s'intégrer : *« je suis arrivé ici j'ai fait beaucoup référence au Maroc pour avoir les attitudes les plus humbles possibles, sinon je me mets en short et je fais le touriste... leur échelle de valeur (aux Métropolitains) c'est l'habit n'a pas d'importance, alors qu'ici il a beaucoup d'importance parce qu'il traduit ta propreté, c'est un pays humide, les jeunes doivent être propres, les habits, les chaussures, les voitures pourries... le lien à l'objet n'est pas du tout le même que chez nous en Europe, si tu éclabousses une voiture, c'est un drame, c'est très personnalisé, l'esclave n'avait pas de propriété, tout ce qu'il avait appartenait à son maître, les gens ont beaucoup d'or, sont très propres, lavent les voitures, on arrive avec une échelle de valeur autre mais on ne cherche pas à l'adapter un minimum, c'est une volonté de ne pas s'adapter, c'est une forme de mépris ». Cet homme va donc s'habiller de façon très correcte avec un pantalon, des chaussures fermées et une chemise, mettre du parfum, au contraire de la majorité des Métropolitains qui adopte le short, le tee-shirt, les sandales. Les femmes, quant à elles, ont tendance à porter des robes ou jupes simples, des pagnes, comme le mentionnait le témoignage de Mathilde (p. 354).*



Leurs comportements symbolisent l'absence d'implication et leur mépris du pays. Dans leur personnalité, les Métropolitains sont pédants, peu intéressants, superficiels. Ils critiquent beaucoup la Guyane sans raisons fondées. Ils sont racistes et paternalistes.

Deuxièmement, ils sont la communauté la plus insupportable, ils n'ont rien amené à la Guyane, ils ont plutôt détruit ce territoire. On avait déjà cette représentation face aux Amérindiens. Tout d'abord, ils ont une attitude de supériorité insupportable. Ils sont en pays conquis, le Blanc croit que tout lui est permis. De nombreuses images font référence au système colonial dans lequel les Blancs se sentiraient toujours : certains font le tour des DOM, d'autres ont vécu en Afrique. Stéphane, 29 ans, vendeur, témoigne : *« ceux de métropole sont pédants, pas accueillants, ils sont culturellement intéressants mais du point de vue relationnel y a zéro... les fonctionnaires sont là pour foutre la merde, ils ont leurs idées métropolitaines et c'est tout, dans les grèves enseignants, il n'y a que des Métros, pas un Créole, pas un Chinois, pas un Amérindien... les gendarmes et militaires sont mutés en Guyane et font venir les copains en leur disant c'est le pieds tu bois, tu fumes, tu peux niquer à fond les blacks elles sont là pour ça, les mobiles sont là pour trois mois, le boulot c'est zéro, ils boivent et se tapent les « négresses »... la mentalité des Métros je supporte pas... ».*

Il est intéressant de répertorier les mauvaises images que les individus métropolitains attribuent aux Métropolitains. 25 individus parlent du « chasseur de prime », celui qui ne viendrait en Guyane que par intérêt financier, pour accumuler les avantages financiers. Ces individus sont particulièrement ceux qui viennent finir leur carrière en Guyane après avoir eu un poste en Afrique ou outre-mer et ceux qui font « la tournée » des postes outre-mer. 14 critiquent les « anciens » d'Afrique. Aude, 30 ans, psychologue scolaire, dit : *« les relations entre Métros sont assez sympas, on t'héberge facilement, on s'invite, il y a de la solidarité, mais au Break Club par exemple, on voit des militaires, il y en a qui sont là pour les primes, ils sont pas là pour longtemps, surtout... les femmes quand elles ne travaillent pas... c'est des cons de Blancs, il y en a qui m'énervent, les derniers arrivés, c'était pas la même ambiance avant, ils klaxonnent, ils te collent au cul en voiture, ça on ne fait pas ici... il y a des gens qui viennent d'Afrique, surtout à Kourou, ils ont environ 55 ans, je les vois maintenant, c'est des desperados qui ne pouvaient pas aller en métropole ou en Afrique, ils ont arrêté de croire que l'interculturel est possible, ils pensent que les Guyanais sont cons, un peu dégénérés, plus que les Africains d'ailleurs, ils sont déçus... ils méprisent les Guyanais qui ont honte de leurs origines africaines... ces vieux blancs sont souvent avec des femmes noires, mais pas guyanaises, des Dominicaines, des Africaines, des Georgetowniennes... »*

21 individus installés durablement, critiquent les gens de passage. 19 disent que certains sont conquérants, 6 parlent de la fainéantise des Métropolitains, 3 disent qu'ils sont peu tolérants, 3 autres peu ouverts, 2 des enfants gâtés et 2 disent que ce ne sont pas les meilleurs qui

viennent. Josette, 45 ans, infirmière, parle de cette population de Métropolitains privilégiés dont elle ne fait pas partie : *« il y a des gens qui ont un discours, ils ne font que les Dom Tom, ils parlent, ils ont une mentalité différent de la nôtre, ils recherchent pas mal l'argent... ce sont des gens qui ont beaucoup d'argent, qui ont fait l'Afrique, il y a beaucoup d'enfants dans les écoles privées, de médecins, de sages-femmes, de pharmaciens, c'est se mettre à part ; ils pensent que l'Education Nationale n'est pas sérieuse... c'est des gens qui vivent sur une autre planète, ils sont dans leur petit cocon, ils ont une belle maison, une piscine, ils gagnent bien leur vie, ils mettent leurs enfants dans une école privée, c'est ça la Guyane ».*

Parfois ce sont des groupes dans le groupe métropolitain qui sont montrés du doigt. Parmi les types de Métropolitains décriés, les gens du CSG et de Kourou sont les plus stigmatisés (10 individus les citent). Stéphane, 29 ans, vendeur, dit : *« le pire c'est à Kourou, les Métros là-bas disent : « moi je travaille au CNES, toi t'es un petit Métro, moi j'ai un statut, tu m'appelles Monsieur »... Kourou c'est la ville métro de la Guyane... faut voir le comportement de certains Métros, gendarmes ou militaires en boîte... il y a peut-être 25 Métros qui sont là depuis longtemps, pas que des familles entières mais des individus, même des profs qui sont restés longtemps, soit des anciens gendarmes mis à la retraite, je connais un gendarme qui revient s'installer après 17 ans... les anciens ne se fréquentent pas forcément entre eux, y a des groupes, les médecins qui sont là depuis longtemps se fréquentent, mais ça empêche pas de voir d'autres personnes... les infirmiers sont beaucoup au Mambari, en boîte et la journée on ne les voit pas, ils bossent... le marché commence tôt, les profs pourraient aller acheter une salade... ».*

Ils sont odieux, à part, peu intégrés, ils vivent avec beaucoup plus d'argent, sont déconnectés. Les professeurs et les militaires ont aussi mauvaise réputation, ils sont entre eux et prétentieux : 10 individus parlent du comportement des professeurs et 6 des militaires. 3 individus critiquent les fonctionnaires en général, 2 parlent des gendarmes et 1 dernier des gens du style baba cool. Nathalie, 47 ans, dit encore : *« le groupe de Métropolitains du CSG, ils sont odieux, ils sont ici que pour gagner du fric, ils détestent la Guyane, ils ne supportent rien, ils disent « vivement que ce soit terminé », ils ne restent que 2-3 ans ici, ils sont réparables, ils ne sortent pas de Kourou, si ils sortent ils se vantent d'être au CSG, ce ne sont pas des gens qui vivent en Guyane... les fonctionnaires viennent ici profiter des 40 %, ceux qui sont mutés de métropole ne foutent rien, ils ont 40 % en moins sur les impôts, les filles calculent pour tomber enceinte pendant l'année scolaire ».*

Les images neutres marquent la modération des Métropolitains sur eux-mêmes : ils ne se mettent pas tous dans un ensemble uniforme mais tiennent à marquer les différences. On voit ces distinctions dans deux sous-thèmes : les types et les groupes. On distingue les Métropolitains venus pour le travail et ceux venus pour visiter. Les images comme pour les autres populations marquent la place des Métropolitains dans les activités professionnelles de la société, ils se concentrent dans des secteurs d'activités spécifiques : fonction publique,

soins médicaux, enseignement. Quelques-uns sont dans le privé et tiennent des commerces. Ils sont de passage mais les images rappellent qu'une tranche de la population s'installe et s'intègre. La dialectique entre « être de passage » ou « s'ancrer » revient dans de nombreux sous-thèmes et semble faire partie du noyau central de la représentation des Métropolitains. Le passage est toujours associé au thème du non-investissement personnel dans le pays. Etre de passage signifie être superficiellement en Guyane. Cyril, 55 ans, agriculteur, témoigne : *« les 80 % sont de passage, les fonctionnaires, les militaires, les commerçants, ont tous des projets en Europe, ils s'intéressent peu au pays, ils s'intéressent de façon touristique mais peu de façon humaine »*. Serge, 38 ans, architecte, fait aussi la distinction entre les Métropolitains et les Blancs installés.

Les Métropolitains sont aussi une population étrangère, immigrée et sont donc victimes de l'ostracisme des Créoles guyanais, mais de manière moindre que les autres immigrés.

Le deuxième thème important se rapporte aux relations intra-groupales qu'entretiennent les Métropolitains. Certains pensent qu'ils ont des relations homophiles fortes, c'est-à-dire des relations essentiellement entre Métropolitains, une sociabilité communautaire (Tribalat 1995), tandis que d'autres mettent en valeur les relations interculturelles. A l'intérieur de la population métropolitaine, il y a des sélections spontanées suivant les années d'arrivée ou les métiers.

Quelques individus mettent l'accent sur le mal-être de certains, en particulier des femmes au foyer. Sur les 8 femmes au foyer interrogées, 2 étaient effectivement dans un mal-être évident, état qu'elles reconnaissaient.

L'image positive majeure est celle de l'installation de certains Métropolitains et de leur intégration. Cette notion d'intégration dans la durée, dans la population est essentielle aux yeux des Métropolitains. Finalement, les individus construisent un idéal-type du « Métropolitain intégré ». Carole, 24 ans, agricultrice, résume cette idée : *« il y a une différence entre les Blancs blancs et les Blancs nég : ça veut dire adaptés, qui sont là depuis longtemps et sont attachés au pays, aux coutumes, qui ont des relations avec tout le monde, ne sont pas enfermés dans leur petit monde métró, voient toutes les communautés, sont bien avec tout le monde »*. Il semble que dans tous les esprits il y ait une frontière psychologique de l'intégration liée au temps passé en Guyane. Au-delà de quatre années de présence, l'individu devient un « ancien », ce qui sous-entend quelqu'un qui sait,

qui connaît la Guyane. Mais il n'est pas forcément considéré comme un Métropolitain « intégré ».

Le fait d'avoir des relations avec toutes les populations est un critère de son intégration. Le Métropolitain a donc tendance à mettre en valeur la moindre relation interculturelle puisqu'elle lui donne une légitimité en Guyane. Chacun est fier de montrer ses amis d'un autre groupe. L'amitié ne se construit pas uniquement pour cette raison, il ne faut pas négliger l'enjeu d'établir des relations interculturelles pour se représenter soi-même comme intégré à la Guyane. Julia, 29 ans, institutrice, le dit d'ailleurs très bien : le fait d'être accompagné par des gens d'un autre groupe ouvre tout de suite des portes. C'est le regard de l'Autre sur soi qui change quand on s'associe à des gens d'un autre groupe.

Le Métropolitain est aussi l'Autre pour l'individu métropolitain. Chaque individu a la volonté de se singulariser. L'image globale sur le groupe est négative. Mais il y a de nombreuses nuances de jugements. L'individu connaît plus son groupe que les autres, les images sont plus nombreuses, plus détaillées, plus nuancées. On distingue des types de Métropolitains, des sous-groupes. L'individu met en valeur des différences, l'hétérogénéité de la population métropolitaine, comme pour se distinguer. Les individus utilisent facilement la troisième personne pour parler des Métropolitains « ils sont ... ». Ceci montre qu'ils ne s'incluent pas dans leur description, sinon ils utiliseraient le « nous » ou le « on ». Cette attitude peut s'expliquer par l'image négative qui se pose sur le groupe métropolitain dans le regard des autres populations. Mais cela suppose que les Métropolitains aient connaissance des images négatives qui circulent à leur rencontre.

### *Représentations des Métropolitains sur les représentations que les autres ont d'eux*

Pour vérifier cette logique, nous avons mis en lumière les idées que les Métropolitains se font sur les images que les autres populations ont d'eux. Encore une fois, on remarque que ce sont les Créoles qui centralisent les appréhensions du Métropolitain. D'après eux, la plupart des Créoles les perçoivent mal en pensant qu'ils prennent les primes, sont de passage, critiquent la Guyane, ne s'investissent pas. Les Métropolitains pensent qu'ils sont difficilement acceptés : ils se sentent stigmatisés. E. Goffman précise que « la notion de stigmaté implique moins l'existence d'un ensemble d'individus séparables en deux colonnes, les stigmatisés et les normaux, que l'action d'un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux

rôles, au moins sous certains rapports et dans certaines phases de sa vie. Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue. Ces points de vue sont socialement produits lors des contacts mixtes, en vertu des normes insatisfaisantes qui influent sur la rencontre » (Goffman 1975 : 160-161). La part de vérité dans ces représentations négatives touche d'autant plus.

Les Créoles n'ont pas envie de s'investir dans les relations. Ils sont encore très marqués par l'histoire de l'esclavage. Aude, 30 ans, psychologue scolaire, livre son sentiment : « *le Blanc réveille des choses fortes comme la colonisation, plus que le Haïtien, mais il a aussi toujours une meilleure situation, plus de fric, moins d'attaches affectives au département, le Haïtien est noir, il n'a pas une situation économique enviable, il n'énerve pas autant... toute population blanche dans un pays black pose problème... il y a la réputation des femmes métros : toutes des salopes qui piquent les hommes... ils ne voient que les côtés négatifs* ».

On se représente les Créoles comme ayant de gros a priori sur les gens du spatial : Kourou est la ville blanche, comme pour la population métropolitaine extérieure à Kourou. Il apparaît que si effectivement avant 1985 la ville était investie en grande majorité par des Métropolitains, dès cette date, avec les différentes vagues de migrations, elle devient une ville cosmopolite (nous l'avons déjà dit, la population née en métropole ne rassemble officiellement que 25 % de la population kourouciennne, sûrement moins si l'on prenait en compte les individus clandestins). Mais le mythe de la suprématie blanche persiste et Kourou est le symbole de la domination.

L'attitude des Créoles place les Métropolitains dans un sentiment de culpabilité, comme le dit Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste : « *ils ont l'impression que les Métros leur ont pris quelque chose, on a l'impression d'être pris en faute mais on ne sait pas pourquoi* ».

Les Créoles les considèrent comme des concurrents, des gens qui viennent prendre leur place et qui veulent en plus les faire travailler. Cyril, agriculteur, qui est en Guyane depuis 1968, qualifie de mythe l'idée que les Métropolitains ont envahi la Guyane lors du Plan Vert. Il y aurait une vingtaine de familles qui seraient venues tenter leur chance en faisant de l'agriculture et il resterait actuellement peut-être une dizaine d'exploitations agricoles tenues par des Métropolitains, d'ailleurs pas forcément installés lors du Plan Vert. Le projet de peupler la Guyane de 50 000 Métropolitains n'a jamais vu le jour, mais le mythe reste vivace. Il se sent encore pris dans ces représentations qu'il dénigre.

Les Métropolitains sont les représentants de l'Etat français. Michèle, 55 ans, enseignante, le ressent : *« les gens assimilent les Métros à l'Etat, on débarrasse la France des gens les moins capables... Le Créole voit le Français de métropole différemment du Métropolitain en Guyane, le Métropolitain représente le pouvoir, l'utilisation de son territoire avec intérêt, les Métros sont toujours vus comme les colons l'étaient, il n'y a pas d'affrontements, la vie est paisible, mais ils sont vus comme les représentants du pouvoir, les oppresseurs ».*

Pourtant, on reconnaît que ceux qui construisent quelque chose en Guyane sont bien perçus. Il faut prouver que l'on s'intègre pour être bien perçu par les Créoles. Cette preuve s'acquiert par le fait d'investir de son temps, dans une entreprise, dans une association, mais aussi de fréquenter toutes les populations. Le Métropolitain pense qu'il doit légitimer sa place face aux Créoles guyanais qui le remettent en question en permanence. En même temps, pour le Créole guyanais, le Métropolitain ne représente pas de danger dans la lutte identitaire en dynamique. Magali, 38 ans, cadre à la DDE, énonce l'ambiguïté de la place des Métropolitains : *« il a l'image du profiteur... pour le Créole guyanais le Métro est mieux considéré parce qu'il est extérieur à tout ça, on a à voir avec le passé, on représente l'Etat, on représente les gens qui sont venus ici, mais on n'est pas les descendants de ces gens-là et on n'est pas non plus occupants de ces terres, on est plus neutre, c'est plus facile pour nous que pour les Haïtiens... tout le monde nous aime bien ou nous déteste mais on est tampon, on est neutre, on est ceux qui ont le moins à perdre et le moins à gagner ».*

Les autres populations, selon les Métropolitains, ont un regard plus neutre, plus clément : ils sont plus indifférents. Audrey, 38 ans, directrice d'une association, le confirme : *« les Métropolitains sont beaucoup mieux perçus par les Brésiliens et les Amérindiens et on est mieux perçu pourtant on n'est pas chez nous, par les Brésiliens que les Guyanais peuvent l'être, par les Amérindiens aussi, mais pas les gens de passage, mais ceux qui ont envie de faire quelque chose ici ».* Les Businenge et les Amérindiens sont contents d'avoir les Métropolitains pour le système social et éducatif. Pour le Businenge, le Blanc est celui qui sait, qui connaît les lois de la métropole, il est aussi gentil. En même temps, les Businenge ne font pas confiance, n'ont pas de respect. La majorité se « fout » de la présence des Métropolitains, ce qui les met à l'aise en leur ôtant le poids de la culpabilité de leur existence en Guyane et de leur blancheur, signe de leur domination et de leur péché passé.

L'image qu'on leur renvoie est donc largement négative, en particulier de la part des Créoles. Ce rejet fonde l'envie de se distinguer du groupe stigmatisé, comme un réflexe pour garder une image positive de Soi. On refuse d'être assimilé à cette catégorie. Si l'on suit la théorie de

Karl Marx, pour lequel la conscience de classe, du prolétariat, naît sous l'effet de l'oppression des classes dominantes, on peut dire que les Créoles sont dominants symboliquement pour les Métropolitains. Le Métropolitain admet alors que l'image sur le groupe n'est pas fausse, mais elle concerne une partie du groupe. S. Abou (1981) pense que l'assimilation est une aliénation de l'individu dans la mesure où celui-ci intègre les stéréotypes que les autres ont de lui. En ce sens, les Métropolitains assimilent la vision de la société guyanaise comme pluriethnique, ainsi que leur place et leur identité en son sein. Ils intègrent le jugement dépréciatif des Créoles. Il y aurait donc une culture commune en Guyane, c'est cette vision partagée d'une société pluriculturelle et la répartition en son sein de chaque population.

La meilleure façon de réfuter cette attribution identitaire est de construire une image idéale du « Métropolitain intégré », qui contredit toute volonté d'uniformisation. La grande majorité des individus refuse de rentrer dans le groupe métropolitain mais ne s'identifie pas non plus à un autre groupe culturel. Il n'y a pas de groupe de référence, tel que définit M. Scherif et C. Schérief comme « les groupes auxquels l'individu se rattache personnellement en tant que membre actuel ou auquel il aspire à se rattacher psychologiquement ; ou, en d'autres termes, ceux auxquels il s'identifie ou désire s'identifier » (cité dans De Visccher 2001 : 39).

Une fois encore, on confirme la centralité des Créoles dans la construction identitaire des Métropolitains. Il y a un effet miroir entre les représentations que les Métropolitains ont d'eux-mêmes et celles qui leur sont attribuées par les Créoles (voir la deuxième partie) qui se basent eux-mêmes sur leur expérience.

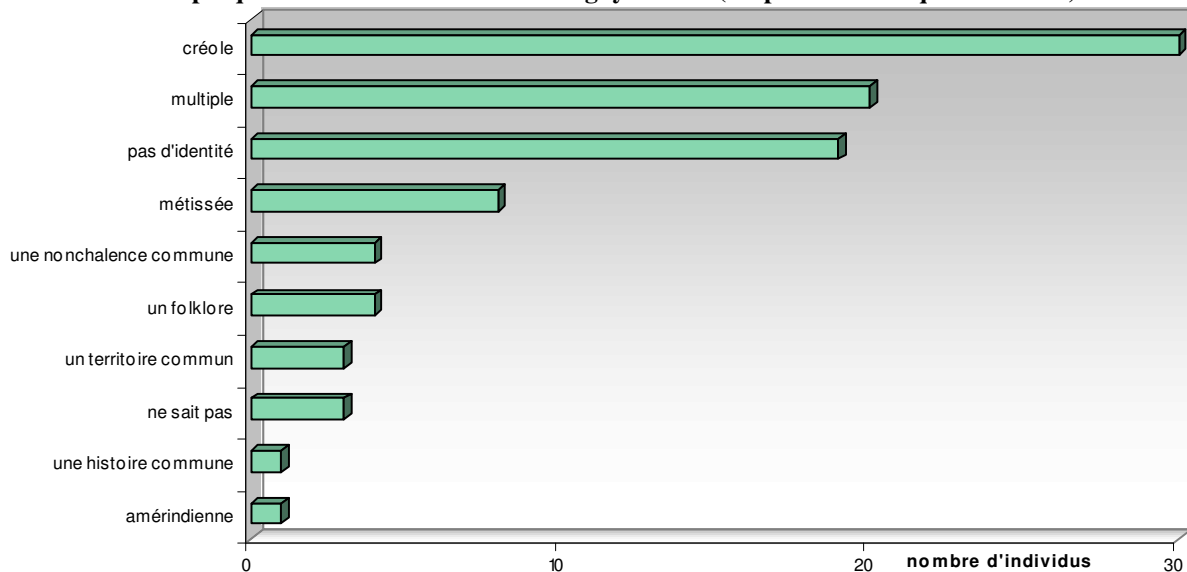
Pour vérifier la centralité des Créoles nous avons introduit deux questions : Y a-t-il une identité guyanaise ? Laquelle ? Qui est Guyanais ? Le graphique ci-après répertorie les différentes réponses que les individus donnent lorsqu'on leur demande s'il existe une identité guyanaise.

### Une identité guyanaise

Si 19 individus pensent qu'il n'y a pas d'identité guyanaise, la plupart donnent des éléments de ce qu'elle pourrait être. 30 individus pensent automatiquement à l'identité créole. La plupart des Métropolitains ne voudraient pas voir une identité guyanaise basée sur l'identité créole, mais pourtant ils en parlent comme telle et l'admettent. Il y a donc une scission entre

ce qu'ils perçoivent de la réalité, les Créoles dominent l'identité guyanaise et ce qu'ils voudraient voir en Guyane, une identité basée sur les différentes populations.

**Graphique 44 : Existe-t-il une identité guyanaise? (d'après notre enquête de 2003)**



20 individus parlent de l'identité multiple et non uniforme de la Guyane. La multiculturalité est alors un élément de reconnaissance de la société guyanaise. En même temps, cette multiplicité de culture souligne le fait qu'il n'existe pas une identité mais finalement plusieurs identités sur un même territoire. Cette idée de sous-identités est reprise dans de nombreux discours et rappelle le caractère composite de la société. Joanne, 35 ans, secrétaire, voit l'identité guyanaise en construction : « *l'identité guyanaise est en formation, en naissance, petit à petit les gens vivent leur culture dans un système, il y a quelque chose en formation, les populations sont vachement différentes les unes des autres, en Guyane il y a un art de prendre la vie* ». Cette multiculturalité bloque parfois l'idée d'un ensemble cohérent. Chacun s'identifie en fait par rapport à son origine. Il n'y a pas le sentiment d'être Guyanais avant celui d'être Ndjuka ou Brésilien. Les seuls qui s'approprient la dénomination de Guyanais sont les Créoles mais ceci est perçu comme une marque de crispation identitaire. Pourtant cette multiculturalité est aussi la base du métissage dont quelques-uns parlent et qu'ils qualifient de ciment de la société. Donc la diversité des populations est en même temps la caractéristique identitaire de la Guyane et la cause de son absence de cohésion.

L'identité renvoie à divers éléments partagés par toutes les populations. La nonchalance est, pour certains, commune à tous les groupes, comme le dit Aude, 30 ans, psychologue scolaire : « *un truc relie toutes les communautés même s'il n'y a pas de cohésion sociale, il y a des points communs : la nonchalance créole, le sentiment de vacances des Métros, il y a des traits communs qui font que les gens se*

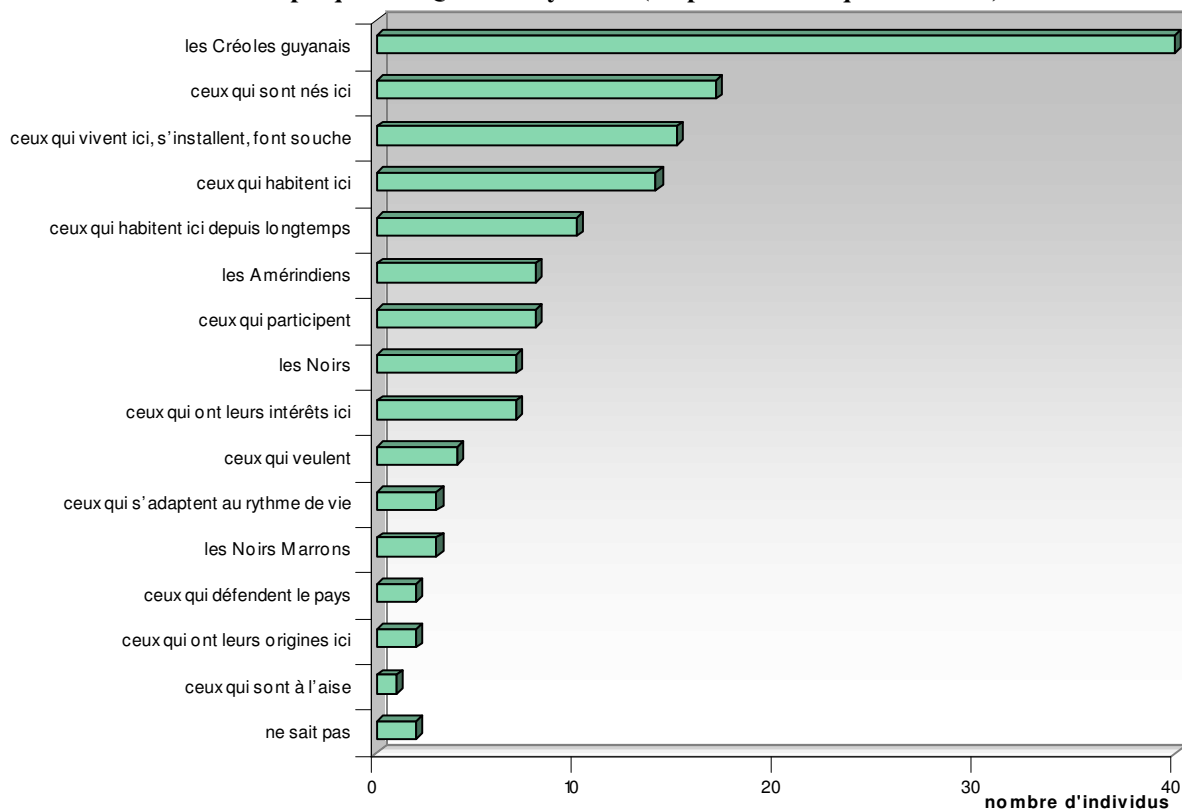


*plaisent en Guyane* ». Gilles, 65 ans, retraité, pense que la question de savoir s'il existe une identité guyanaise n'est pas intéressante et que la réponse qu'on pourrait y trouver ne serait pas un élément important pour le développement de la Guyane. Pourtant, il en donne quand même sa représentation : « *il y a une identité guyanaise, mais elle est difficile à cerner, ce n'est pas simple, on la voit quand on est à Paris... la créolité est le pilier et l'utilisation de la langue créole à sens unique : les Amérindiens parlent créole... c'est très fragile, c'est un domaine emmêlé... il y a une communauté née du partage du territoire, on vit dans le même climat, on mange les mêmes fruits, ça crée des liens* ». Le groupe créole est central dans l'identité du territoire.

### Le Guyanais

Les questions sur l'identité amènent toujours des réponses floues puisque le concept même d'identité n'est pas clairement défini pour chacun. Si l'on demandait « qui est Français ? », il est certain que plusieurs réponses seraient données et qu'elles reflèteraient le flou de ce concept. Pourtant la question de « qui est Guyanais ? » nous est apparue intéressante afin de voir qu'elles étaient les caractéristiques de la définition en Guyane d'un individu. Les réponses reflètent la représentation que l'individu a de lui-même dans la société. Le graphique ci-dessous répertorie les réponses des individus.

**Graphique 45 : Qui est Guyanais? (d'après notre enquête de 2003)**



On remarque en premier lieu qu'aucun individu ne répond : les Métropolitains. Ce n'est pas en tant que groupe que le Métropolitain peut devenir Guyanais, il doit s'intégrer individuellement.

Deux types d'attitudes se distinguent : soit l'individu donne une définition qui l'exclut, soit il donne une définition dans laquelle il peut s'inclure. Si le Guyanais est noir, créole, amérindien, businenge, l'individu métropolitain s'exclut. Si le Guyanais est qualifié par des attitudes (ceux qui font souche, qui s'investissent, qui participent à la société ou partagent des valeurs), l'individu se laisse la possibilité de se ressentir comme Guyanais.

7 individus pensent que ce sont les Noirs qui sont Guyanais. Ils en excluent par là-même toutes les populations hmong, brésiliennes, chinoises, libanaises et métropolitaines. Soit ces individus sont en Guyane de manière planifiée et ne pensent en aucun cas s'intégrer ; soit ils ressentent un rejet sous-jacent dans leur vie quotidienne de la part des « Noirs » qui sont en fait les Créoles guyanais. C'est le cas d'Alexandra, 60 ans, femme au foyer, en Guyane depuis 17 ans et qui compte y finir sa vie : *« le Guyanais c'est le Noir, le Créole, le Saramaka, moi je vais me dire guyanaise parce que j'habite là depuis 17 ans, je le dis quand je rentre en métropole parce que je sais que je vais mourir ici et que je resterai là, ici je ne le dis pas, on ne me croirait pas... il faut être noir pour être Guyanais oui ça on vous le dira, nos amis vous le diront, les Amérindiens ne sont pas considérés comme Guyanais, on dira Amérindiens, non le Guyanais est le Créole, pourtant c'est le dernier arrivé, l'Amérindien était là, le Métro était là »*. Alexandra a assimilé le discours qu'elle pense que les Créoles ont sur elle. Par là-même, elle conçoit leur légitimité à donner le discours juste et admet leur non-acceptation.

Arnaud, 36 ans, technicien au CSG, est arrivé à l'âge de 1 an en Guyane mais ne se sent pas Guyanais : *« on dit Guyanais pour Créole, mais c'est faux, c'est celui qui est né en Guyane, le Créole c'est un mélange, un métis... il y a une différence entre celui qui est parti en France et celui qui est resté dans la tradition, si on veut voir le vrai Guyanais on va au bourg, si on veut les autres, on va dans la ville, ils sont disséminés partout... c'est quelqu'un qui habite en Guyane, qui y est né et qui a vécu en Guyane depuis des années, c'est une personne de couleur noire vivant en Guyane, maintenant le vrai Guyanais c'est l'Amérindien, pourtant ça ne se dit jamais, ma fille est Guyanaise mais la couleur n'aidant pas, on la dira jamais Guyanaise, si j'étais né ici jamais je ne serais considéré comme Guyanais... c'est le Noir né en Guyane, comme le Martiniquais est un Noir, pour un Blanc de Martinique on dit soit Béké, soit tu viens de la Martinique, si on n'a pas la couleur on n'a pas vraiment le label, quand on discute, on n'a pas besoin de préciser »*.

40 individus pensent aux Créoles guyanais et le disent, on pourrait y ajouter tous ceux qui dans leur discours emploient le terme de Guyanais à la place de Créoles sans vouloir avouer cette association. Karine, 47 ans, infirmière, l'avoue clairement : *« quand je dis Guyanais je pense Créole, c'est dans les habitudes, la routine, mais je fais attention parce que qui est Guyanais ? C'est à chacun de prendre sa place »*. Les Amérindiens sont moins cités et, s'ils le sont, c'est surtout dans l'intention de montrer que les Créoles ont moins de légitimité d'être Guyanais qu'eux. Dans cette logique, si l'on doit dire qui est vraiment Guyanais, il faut voir les premiers arrivants : les Amérindiens. Les Noirs marrons sont encore moins cités, puisque la plupart des individus associent les Businenge aux gens du Surinam. Ceux qui les nomment vivent sur le fleuve et sont confrontés à ces populations quotidiennement. Il y a donc une corrélation entre le lieu de vie et l'image que l'on se fait de celui qui est Guyanais bien que le Créole soit le référent majeur.

Parmi ceux qui pensent aux Créoles, on trouve des Métropolitains qui ne veulent pas forcément être Guyanais, ils se déclarent Français ou Basques. Certains se sentent rejetés. Certains se sentent différents et acceptent donc, avec une espèce de fatalité, leur différence.

Les autres réponses ne marquent pas un groupe culturel mais font appel à des caractéristiques individuelles. La gyanité ne serait pas l'affaire d'une appartenance culturelle mais d'un certain profil de la personne. Profil qui renvoie à ce qu'est sensé être le « Métro intégré ». On remarque que certains font du terme guyanais l'unique qualification du fait d'habiter en Guyane, alors que d'autres mettent dans le terme tout une identité, une appartenance. Pour Jacques, 50 ans, chef d'entreprise à Saint-Laurent, être Guyanais signifie habiter en Guyane : *« moi, je suis Guyanais, j'habite en Guyane, après j'ai des racines italiennes, je ne me revendique pas italien, quand je partirai en métropole je ne me revendiquerai pas Guyanais. »*. A ce moment, l'identité est une identité de surface. Jacques dédramatise la question de l'identité en la simplifiant afin de légitimer sa présence. Mais la plupart adopte une définition de l'identité en profondeur, c'est-à-dire qui englobe leur personne dans une appartenance particulière. Le fait d'habiter en Guyane ne suffit pas, il faut y habiter depuis longtemps ou même avoir l'intention d'y rester, d'y faire souche. Jean, 45 ans, médecin, déclare : *« ce sont les Créoles guyanais... mais effectivement je pourrais être Guyanais, je suis Guyanais d'adoption, quoique encore je ne connaisse pas encore bien la Guyane, au bout de dix ans peut-être, je ne peux pas dire que je suis Guyanais d'adoption pour l'instant »*.

Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, montre différentes facettes du terme : *« je suis Guyanais : c'est celui qui vit en Guyane, qui va défendre le pays d'une certaine façon, qui sait comment vivre en*

*Guyane, à la guyanaise en écoutant les anciens, en respectant les traditions, faut garder le patrimoine... je suis un Guyanais d'adoption, je ne suis pas né en Guyane, je ne peux pas revendiquer être Guyanais, ma fille est née en Guyane, elle est Guyanaise-Cayennaise, elle parle le portugais, sa belle-mère est Brésilienne, elle parle aussi un peu le créole ».* Pour certains la naissance reste un élément indéniable de l'appartenance au territoire. S'il ne sont pas nés en Guyane mais désirent être guyanais, ils parlent de leurs enfants qui, eux, sont nés en Guyane, légitimant par là-même leur présence.

Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, dit : *« le Créole oui... moi je ne suis pas né ici, mes enfants oui, un Créole m'a dit un jour que je n'étais pas Guyanais, mais mes enfants oui... moi je le perçois autrement, je suis venu, je suis resté, donc je n'en ai pas profité pour faire du fric et repartir, je gagne bien ma vie, mais j'investis ici, j'ai apporté du bon travail, contrairement à beaucoup de Guyanais qui vivent en métropole et n'investissent pas ici, j'ai plus d'argent ici que certains Guyanais, j'ai construit, j'ai investi dans l'immobilier ».* L'idée de la participation, de l'investissement personnel sur le territoire revient plusieurs fois. Carole, 24 ans, est née en Guyane, mais elle tire son identité de son investissement sur le sol en tant qu'agricultrice : *« ce sont les gens qui sont nés ici, qui aiment leur pays, qui y travaillent, qui y vivent... On n'est pas Guyanais par la couleur, les autres me disent Guyanaise, je suis blanche, française et guyanaise, c'est peut-être les Amérindiens qui sont guyanais en premier, d'ailleurs tous les Créoles qui partent en métropole ne reviennent jamais, ils ne sont pas guyanais, je ne suis pas d'accord... être guyanais c'est faire quelque chose pour son pays ».* Charles, 55 ans, enseignant, est pour une vision individuelle de l'identité : *« c'est vivre en Guyane, aimer la Guyane, être né en Guyane... l'identité guyanaise, est-ce que ça a un sens ?... je donnerai une définition large : toute personne qui y vit, mais on se pose tout de suite la question depuis combien de temps, celle qui a des attaches, celle qui a ses centres d'intérêts ici ».*

La question de « qui est Guyanais ? » se pose dans la vie quotidienne, d'une part entre Métropolitains, afin de comprendre leur place en Guyane, mais aussi par les interactions avec les autres. Seul un individu ne veut pas répondre à cette question qui pour lui n'a pas d'intérêt : *« c'est un faux débat de savoir qui est Guyanais... si les gens veulent être Guyanais ils le sont ».* Celui qui est Guyanais trouve une légitimité d'être sur le territoire. C'est généralement le Créole guyanais qui se qualifie de Guyanais, donc la définition que l'on donne du terme est aussi réellement la définition de la relation que l'on établit avec le Créole.

Les réponses données montrent bien que d'une part le Guyanais est le Créole, mais que les individus donnent d'autres critères d'appartenance qui leur permettent de s'inclure dans cette identité. Une partie de la population métropolitaine a une volonté de faire partie de cette identité, mais aussi une envie de faire face aux Créoles et à leur définition ou plutôt celle qu'ils croient qu'ils ont, de qui est Guyanais. Certains se sentent assimilés, créolisés, ils

auront tendance à se qualifier de Guyanais. La question de qui est Guyanais revient à demander si les gens se sentent Guyanais ou pas.

### **III-2-Identité personnelle : Nous les Métropolitains ?**

Peut-on dire que les individus construisent leur identité personnelle dans le groupe métropolitain. Y a-t-il un sentiment d'appartenance au-delà de la réaction première de distinction de soi face au groupe stigmatisé ? Ce n'est pas parce que la différenciation au sein du groupe est forte qu'il n'y a pas d'identification au groupe d'après J.-C. Deschamps, « on peut à la fois rechercher la similitude et la différence » (1997, cité dans Costalat-Founeau). Nous en venons donc à traiter la question de comment ils se ressentent.

#### **III-2-a- Vision d'ensemble sur le sentiment d'appartenance des Métropolitains**

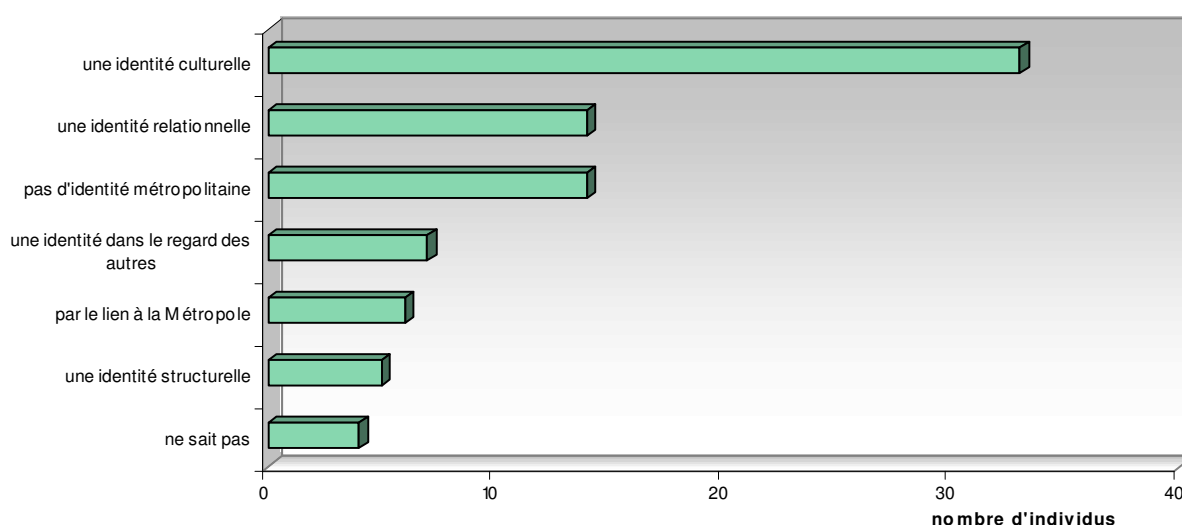
Nous voyons ici ce qui ressort de l'ensemble des individus interrogés. Il y a des tendances générales, que nous allons affiner dans un deuxième temps, en distinguant des profils d'individus différents.

##### *Une identité métropolitaine*

Si la majorité se détache du groupe métropolitain, il n'en reste pas moins qu'il est un référent identitaire. A la question « pensez-vous qu'il existe une identité métropolitaine ? », 80 % des individus interrogés répondent oui. Donc, la majorité des Métropolitains pense qu'il y a une identité métropolitaine notamment par le partage d'une culture commune, l'existence d'un tissu relationnel métropolitain, le lien à la métropole par le regard des autres assigne les individus dans un groupe par la position des Métropolitains dans une même classe sociale haute, souligne aussi leur groupe. On peut donc dire qu'il y a deux types d'identités : une identité vécue et une identité subie. Seuls 19 % pensent qu'il n'y a pas d'identité métropolitaine. Les avis ne sont pas tranchés, si certains réagissent avec verve en disant qu'il n'existe pas d'identité métropolitaine, ils n'en reconnaissent pas moins des facteurs de rassemblement. Cela tient en partie à l'absence de définition précise du terme « identité ». Ceux qui n'admettent pas d'identité sont les premiers à vouloir se détacher de ce groupe. Maxime, 47 ans, enseignant, est sceptique : « *il y a une identité métro ? encore moins qu'une identité créole, il n'y a aucune identité, parce qu'ils sont essentiellement de passage, ceux qui restent 25 ans sont peu*

nombreux et ne sont pas insérés ... l'identité renvoie au passé et rien ne se construit... peut-être que les chefs d'entreprise ont une identité plus forte, je ne connais pas... il n'y a pas un groupe, peut-être une culture commune, une culture de groupe social ». La notion de groupe ou d'identité culturelle s'associe immanquablement à l'image que l'on a des autres groupes culturels. Les Métropolitains trouvent les autres groupes cohérents, structurés, autour d'une culture forte, des valeurs, ce qu'ils ne retrouvent pas chez eux. Ils en concluent donc qu'ils ne forment pas un groupe à l'image des autres.

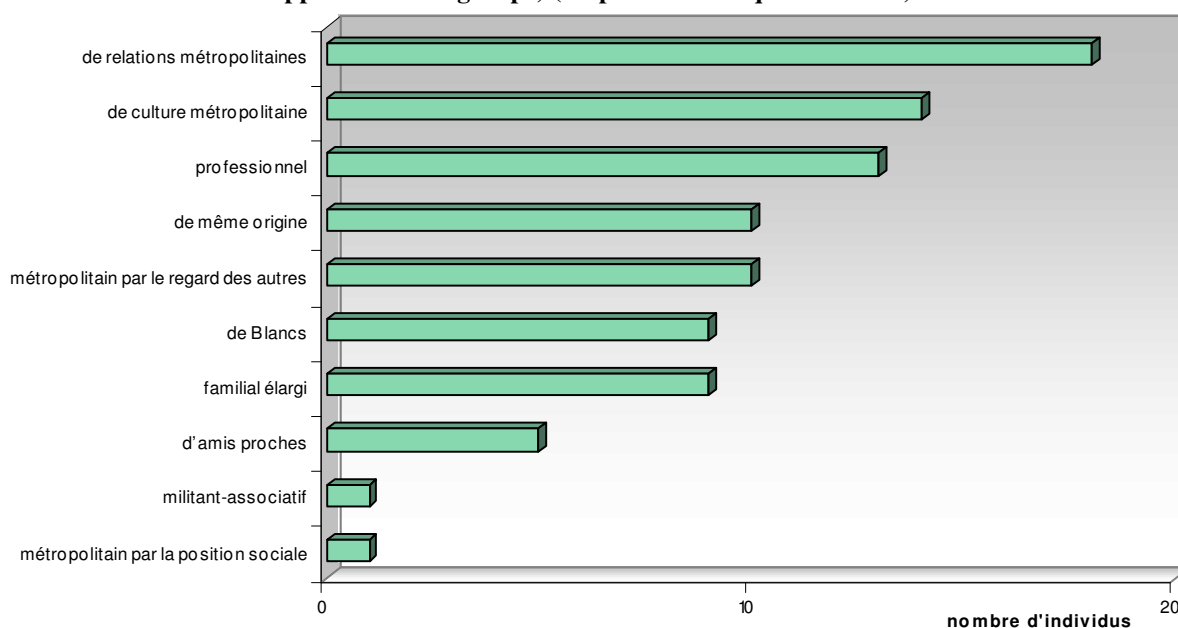
**Graphique 46 : Existe-t-il une identité métropolitaine? (d'après notre enquête de 2003)**



### Le sentiment d'appartenir à un groupe

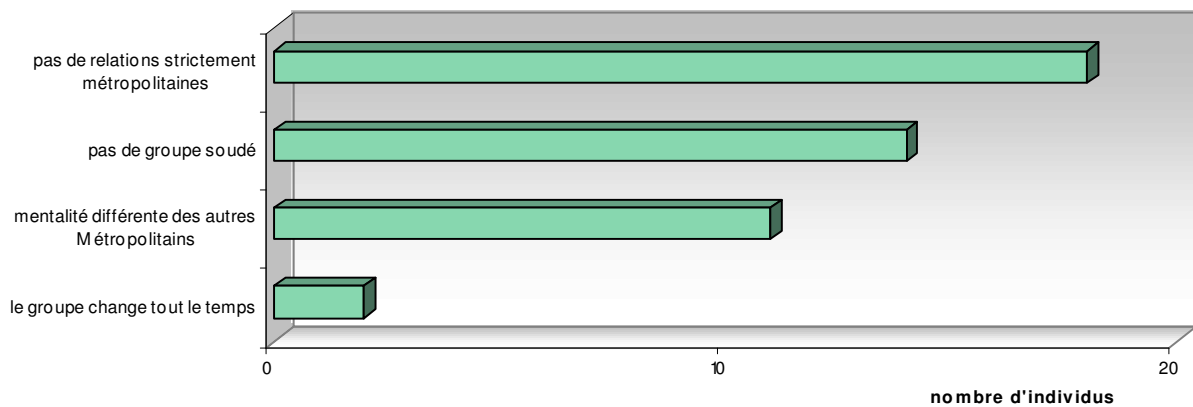
62 % des individus ont l'impression d'appartenir à un groupe. Il s'agit en grande majorité d'un groupe métropolitain : un groupe culturel, un groupe par origine, un groupe de couleur blanche, un groupe relationnel, un groupe social.

**Graphique 47 : A quel groupe vous sentez-vous appartenir? (sur 45 individus interrogés se sentant appartenir à un groupe) (d'après notre enquête de 2003)**



Quatre types de groupes ne font pas référence directement à un groupe métropolitain : le groupe professionnel, le groupe familial, le groupe associatif et le groupe d'amis. D'un autre côté, 48 % des Métropolitains disent qu'ils ne se sentent pas faire partie d'un groupe. Quelques individus répondent à la fois « oui » et « non », ce qui explique qu'il y ait un total dépassant les 100 %. Si l'individu n'appartient pas à un groupe, c'est qu'il dit, en premier lieu, avoir des relations interpersonnelles interculturelles et être en bon terme avec tout le monde. Puis, il pense ne pas partager la mentalité des autres Métropolitains. Enfin, il ne ressent ni de conscience de groupe, ni ne voit de groupe soudé, solidaire. Le fait que la majorité de la population soit de passage n'est pas un facteur anodin. Ce facteur empêche la construction d'un groupe unit sur une histoire et des projets.

**Graphique 48 : Pourquoi ne vous sentez-vous pas appartenir à un groupe métropolitain? (sur 35 individus interrogés ne se sentant pas appartenir à un groupe) (d'après notre enquête de 2003)**



### Plusieurs sentiments d'appartenance

Nous proposons cinq choix de réponses à la question « comment vous définiriez-vous en Guyane ? » : Français, Guyanais, Métropolitain, Blanc, Européen, Citoyen du monde ou autre (au choix). Nous tentions ainsi de saisir l'identité consciente (et discursive) ou voulue des individus. Ceux-ci ne sont pas nombreux à répondre « Métropolitains », pourtant on a vu que ce cadre identitaire est très présent dans leur esprit. Ils refusent de s'inclure dans cette identité. Pourtant, 15 individus se définissent, malgré eux, comme métropolitains, ce qui montre bien le poids du regard d'autrui. Le choix des identités « française » et « citoyenne du monde » confirme que les individus ne veulent pas se laisser assigner à des cadres identitaires locaux connotés de façon négative.

Le fait d'être français domine les autres qualificatifs. 23 individus se sentent citoyens du monde. Le concept de citoyen du monde semble convenir à nombre de Métropolitains et mérite qu'on s'y attarde. Il ne fait pas référence au sens où leur place est légitime partout mais

à celui où ils n'ont pas de racines définies et dans la beauté de l'idéologie que la terre est ouverte à tous. Michèle définit son identité multiple : « *je me sens ... (région d'origine de la grand-mère) de façon sentimentale, française pour la république, laïque, guyanaise pour ma place ici et citoyenne du monde en valeur* ».

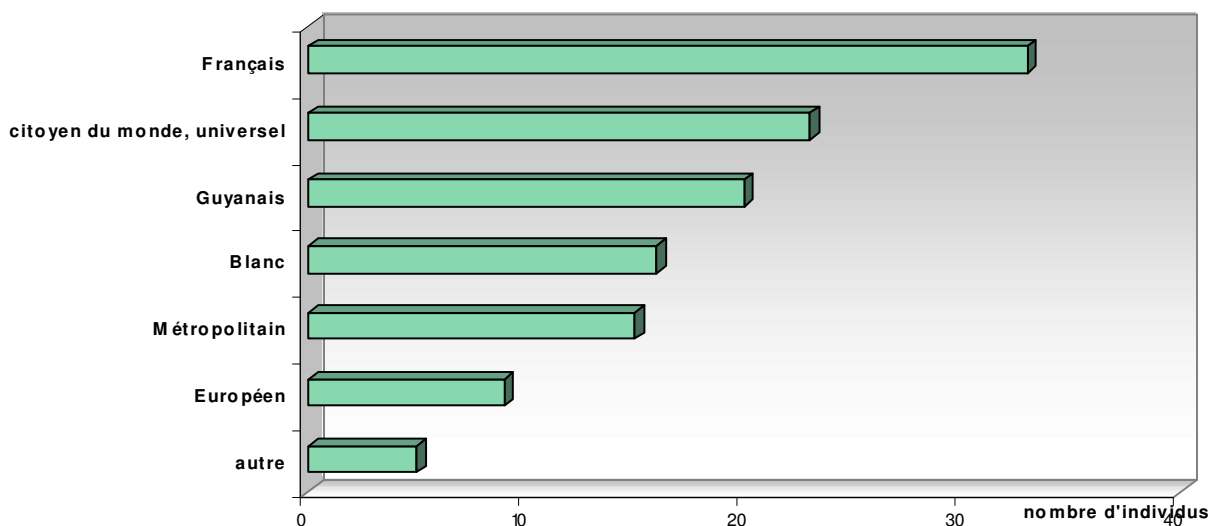
P. Aarou définit « les citoyens du monde » comme l'un des trois types d'identité sociale possible dans l'exil avec « les nostalgiques » et « les amnésiques ». Les sujets « citoyens du monde » se définissent à l'intersection entre deux communautés culturelles, ils sont dans un entre-deux : « l'exil s'accompagne d'une prise de conscience de la relativité des valeurs culturelles, de la pauvreté ethnocentrique. Ces citoyens du monde tisseront une identité sociale métissée, se référant à des cadres de mémoire élargis, conciliant les mémoires sociales des deux communautés » (1999 : 274). Comme le décrit P. Aarou, les Métropolitains qui se désignent comme « citoyen du monde » ne considèrent pas que leur place est justifiée partout, montrant un impérialisme et une supériorité, mais pensent que les frontières sont finalement des barrières peu importantes, que les cultures des peuples sont certes différentes mais qu'il faut avant tout penser en terme d'humanité. Cette position serait donc l'inverse d'une vision ethnocentrique.

C'est aussi ce qu'explique Claude Javeau dans son article sur la notion de *cosmopolitisme* (2003 : 74-75). Cette notion est plutôt louable quand elle renvoie à celui qui voyage, se fixe où il l'entend, noue ça et là des contacts enrichissants, devient une figure positive d'un monde ouvert à tout un chacun, où est niée l'existence de frontières ethniques, politiques ou religieuses. Les hommes sont alors des citoyens d'une *polis* qui comprend l'univers entier, des « citoyens du monde ». Mais il continue en mentionnant que cette notion devient aussi condamnable quand, ceux qui se réclament d'elle, se pensent dans un groupe d'hommes au contraire d'autres, qui n'auraient pas accès à ce statut de « citoyen du monde ». On retombe alors dans une vision raciste ethnocentrique. Il ne nous semble pas que les Métropolitains qui se sont désignés comme « citoyens du monde » se sentaient à part, comme caste supérieure. Il s'agit bien du sentiment que les frontières sont finalement ridicules, justifiant par là-même, leur présence en Guyane. Dans cette optique les hommes sont co-propriétaires de la terre. Mais et nous aurions dû leur poser la question, pensent-ils aussi de cette façon lorsque, revenus en métropole, ils considèrent les étrangers où tout autre migrant ? Une partie de ces individus sont des voyageurs invétérés et penseraient, a priori, de la sorte partout où qu'ils soient. Une autre partie pense, à notre avis, de cette façon uniquement comme réaction à leur



présence dans un territoire « étranger ». Cette fois 36 individus se définissent avec seulement un qualificatif.

**Graphique 49 : Comment vous définissez-vous en Guyane? (d'après notre enquête de 2003)**



L'identité de citoyen du monde est une manière de refuser les cadres identitaires donnés par la société guyanaise. Françoise, 55 ans, documentaliste, est partagée entre l'identité qu'on lui attribue et celle qu'elle veut se donner : « *ce n'est pas évident de sortir de sa communauté... je suis reconnue ici comme la femme de mon compagnon (qui est créole), je suis pour les autres : blanche, métro et colonialiste, moi je me sens plutôt femme et citoyenne du monde* ».

Seulement 5 individus définissent leur identité en dehors des cadres que nous donnions dans le questionnaire, ceux qui existent en Guyane le plus fréquemment. Une femme se sent avant tout femme, deux hommes se définissent comme basques, une femme Saint-pierrese et un homme se sent périgourdin.

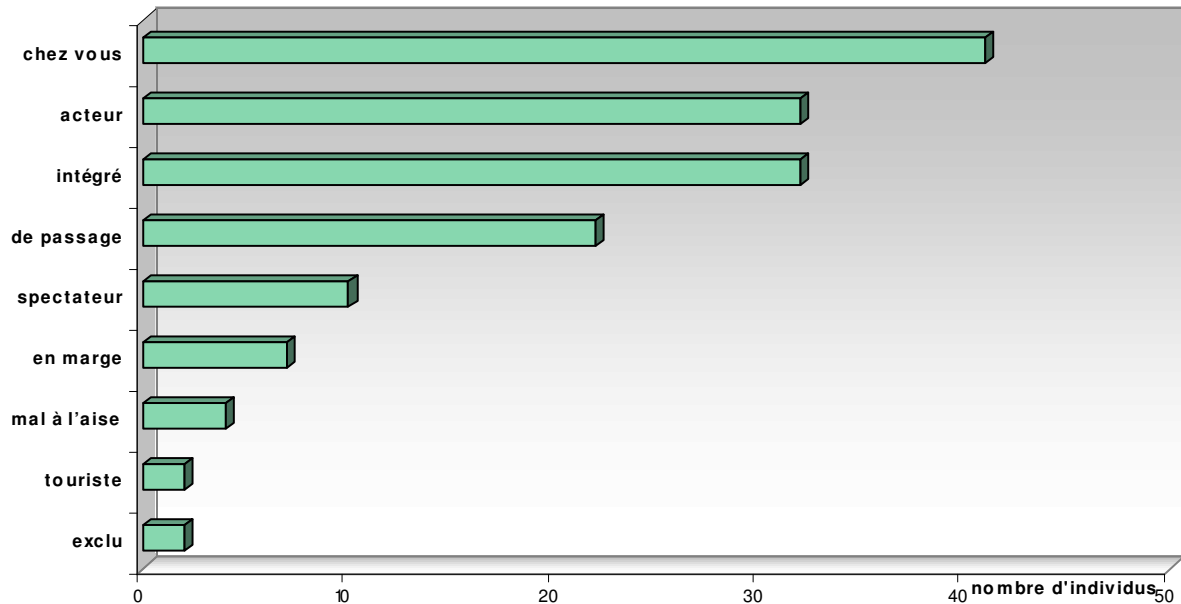
Nous voyons donc qu'une grande majorité des individus refuse de se définir comme des Métropolitains, ils refusent cette étiquette qu'on leur colle.

#### Le sentiment d'être intégré...exclu

Enfin, nous posons la question suivante : « vous sentez-vous plutôt exclu, en marge, intégré, touriste, mal à l'aise, spectateur, acteur, de passage, chez vous ou intégré ? ». Seuls 11 individus n'ont répondu que par un item, les autres ont conjugué plusieurs d'entre eux. Un tiers des individus se sent de passage. Une minorité, qui ressent sa non-acceptation, qui

ressent la remise en question de son identité, se dit mal à l'aise, en marge, exclue, touriste ou spectatrice.

**Graphique 50 : Comment vous sentez-vous en Guyane? (d'après notre enquête de 2003)**



Une majorité au contraire se sent chez elle, actrice ou intégrée. Il paraît logique de penser que les individus qui se sentent guyanais, se sentent aussi intégrés. Mais ceux qui se sentent intégrés ne sont pas uniquement parmi eux, certains se sentent français, européen, « citoyen du monde » ou métropolitain. Environ 40 % de ceux qui se sentent métropolitains ou français, se sentent également intégrés à la société guyanaise.

Ainsi, les individus métropolitains, pour la majorité, acceptent de reconnaître qu'il existe une identité métropolitaine, qu'ils appartiennent à un groupe, mais ont du mal à s'identifier consciemment à des Métropolitains. D'un autre côté, il semble que le fait de se sentir métropolitain ne mène donc pas uniquement vers un sentiment d'exclusion.

### **III-2-b-Différents profils : Typologie des individus selon leur sentiment identitaire**

Différents sentiments d'appartenance existent parmi les Métropolitains. Nous avons formé une typologie des sentiments de Soi. Gardons à l'esprit qu'il ne s'agit pas ici du reflet exact de la réalité mais de types d'attitudes que nous mettons en valeur afin de comprendre les phénomènes de construction identitaire. Nous trouvons quatre types de sentiments identitaires qui se définissent sur deux échelles : le sentiment d'être en marge ou d'être intégré ; et le

sentiment d'être métropolitain ou d'être guyanais. Il y a donc une corrélation étroite entre le sentiment d'être guyanais et celui d'être intégré ; ou entre le sentiment d'être dans un groupe métropolitain et celui d'être en marge.

**Tableau 28 : Nombre d'individus en fonction de leur sentiment d'appartenance (d'après notre enquête de 2003)**

Sentiments d'appartenance	En marge et métropolitain	Métropolitain et français	Français et guyanais	guyanais	Total
	11 %	52 %	25 %	12 %	100 %
Nombre total d'individus	8	38	18	9	73

### L'individu se sent en marge et métropolitain

8 individus se définissent essentiellement en marge de la société guyanaise, mal à l'aise ou encore exclus. Ils ont l'impression d'être pris en faute, d'être illégitimes sur ce territoire et intériorisent un sentiment de culpabilité fort. Une majorité d'entre eux se sent faire partie d'un groupe qui est avant tout basé sur un réseau de relations métropolitain et une culture métropolitaine commune. Ceux qui ne se sentent pas appartenir à un groupe le justifient par l'absence d'une cohésion forte du groupe métropolitain. Ces individus se définissent aussi comme blanc, métropolitain ou citoyen du monde. Une grande majorité se sent spectateur et de passage.

Des individus peuvent se sentir très mal à l'aise en Guyane, comme le témoigne le cas de Julie, 32 ans, femme au foyer dont le mari est gendarme : *« je ne suis pas très bien, tout me fait peur... je ne suis pas quelqu'un qui va vers les autres, j'aime bien être tranquille... c'est une expérience de vivre ici mais qui n'est pas enrichissante pour moi, mais je suis un peu dans une bulle... je suis mal à l'aise parce que j'ai la trouille, j'ai peur qu'ils me tapent dessus parce que je suis blanche, je ne mets plus de bijoux, dans la rue je me sens regardée, pourtant je ne psychote pas ».*

La relation à l'Autre est la source du malaise et du mal-être. Audrey, 38 ans, directrice d'une association, se sent immigrée : *« je n'ai pas l'impression d'être en France, on se sent immigré car on peut nous reprocher à des moments donnés le fait de notre couleur de peau ou qu'on n'est pas d'ici... il n'y a pas de tensions dans le quotidien, ça m'est rarement arrivé, mais si y a un problème avec quelqu'un c'est ce qui va sortir... là où je me sens immigrée, c'est qu'il faut que je fasse 15 fois plus pour avoir quelque chose, on doit être irréprochable, faire un boulot fantastique comme l'Arabe de banlieue, on va lui demander d'être plus citoyen, d'être meilleur que les autres... on n'est pas chez nous, ça c'est sûr, c'est les Créoles qui nous le font sentir, c'est pas simple, c'est un petit pays, il n'y a pas grand monde, d'un coup ils se sont sentis envahis, c'est douloureux pour eux... ça ne doit pas être évident ».*

Ce sentiment d'être déprécié pousse les individus à justifier leur présence. Certains ont un fort sentiment de culpabilité à être en Guyane, sentiment que l'Autre leur renvoie et qu'ils incorporent. Le besoin de légitimer sa présence en Guyane se traduit par le fait d'apporter quelque chose au développement, de connaître des Guyanais ou de bien connaître la Guyane dans son environnement naturel. Karine, 47 ans, infirmière, se différencie de son mari car, selon elle, elle travaille pour le développement du pays : *« lui il a son poste, il est dans un service au niveau des permis de construire donc son vécu à lui de la Guyane est différent du mien dans le sens où lui il est dans un cadre très réglementaire moi je suis sur un poste de prévention donc moi j'ai l'impression d'amener des choses à la Guyane... tandis que lui il se sent un peu dans un cadre restreint de Métros qui arrivent avec une réglementation métropolitaine qui n'est pas adaptée à ce qu'attend la Guyane. Donc il a l'impression un peu d'être colonialiste en voulant pas être colonialiste alors que moi je n'ai pas ce sentiment là parce que si un jour on me dit qu'on ne veut plus de moi je partirai en ayant l'impression qu'on m'avait demandé de venir et de repartir donc je ne serai pas frustrée...on n'est pas sous les mêmes thématiques ».*

Certains individus limitent leurs actions de peur d'être pris en faute. Ils n'osent pas avoir un comportement « naturel » parce qu'ils ont le sentiment de ne pas être chez eux. Karine habite dans un immeuble, face à une villa où la personne, créole, fait un élevage de coqs de combats : *« on est très bien mis à part qu'il y a un élevage de coqs de combats en face de chez nous ce qui est complètement illégal mais malgré que je sois à la DSDS et que le service « santé environnement » s'occupe de tout ce qui est nuisances de bruit et c'est un de mes services voisins donc j'aurais pu faire quelque chose mais... le fait d'être métropolitaine, je n'ai pas souhaité aller au-delà de la recherche de renseignements... je ne veux pas voir mes pneus de voiture crevés, je sais que c'est un Créole martiniquais guadeloupéen qui est en face et que c'est un peu la culture.... la sienne, donc je mets des boules Quiès et puis je vais essayer de changer de côté dans mon immeuble parce qu'il y a un côté face à la forêt donc je vais déménager... pourtant la loi dit qu'en ville, on n'a pas à faire d'élevage de coqs de combats. Bon peut être que ça donne une image de la cohésion sociale ».*

Sabine, 40 ans, femme au foyer dont le mari est cadre supérieur à la DDE, est très claire sur sa place en Guyane : *« j'ai l'impression de faire partie d'un groupe de Métros, forcément par la couleur de peau, par l'origine, je ne me vois pas du tout intégrée aux autres populations, je ne connais pas assez de personnes... moi je vis en consommatrice de la nature ici c'est tout...je suis d'abord blanche, après métro et après française... le terme « métro » ça distingue des Créoles puisque tout le monde est français ».* Les femmes au foyer sont plus touchées par ce sentiment puisqu'elles n'ont pas l'occasion de développer des relations, ni d'apporter quelque chose dans un travail, elles se sentent *« parasites ».*

Sabine fait très attention à son attitude face aux Créoles guyanais : « une fois j'ai été victime de racisme à la Poste, une femme m'a dit « mais vous les Français vous avez tous les droits », elle voulait dire « toi la blanche », j'ai répondu « toi aussi t'es française », c'est tout, j'essaye d'être très respectueuse avec les Créoles, plus qu'avec les Métros parce que je pense qu'ils ne vivent pas très bien de se voir envahir par les Brésiliens, les Métros, les Surinamais, ils sont grignotés petit à petit, il y a peut-être aussi une part de leur faute, je ne sais pas... les pauvres, ils se font grignoter de plus en plus par les autres, mais il y a une part de responsabilité parce qu'ils ne sont pas très entreprenants, si ils font leurs études en métropole, ils y restent, ils cherchent à tout prix à être fonctionnaire, à être peinarde, à en foutre le moins possible, je trouve ça dommage, si ils étaient un tout petit peu plus dynamiques ils pourraient garder leur pays en main et faire des choses intéressantes, c'est vrai que le pays n'évolue pas énormément, c'est un peu la faute des Créoles, tout ce qu'il y a d'entrepreneur c'est pas les Créoles, les commerces sont Chinois, il y a beaucoup d'association où il y a des Métros, des Haïtiens et les Créoles non, il paraît que c'est la faute du baigneur que jusqu'il y a 60 ans, ils avaient l'habitude que les bagnards fassent tout... des fois quand je me promène en ville, je me sens blanche, c'est moi-même, ça ne me le fais plus, mais au début quand j'arrivais qu'on était sur un trottoir, qu'il y avait un Créole ou pas un Blanc en tout cas, qu'il n'y avait pas beaucoup de place pour se croiser, systématiquement je descendais du trottoir par ce que j'avais toujours à l'esprit ce mépris que les Blancs avaient pour l'esclave et que ils étaient obligés de se détourner pour laisser passer le Blanc, le Blanc c'était celui qui avait toutes les prérogatives et je me dis, il faut que ça change, bien sûr que ça a changé, mais c'était une espèce de symbole pour moi, pour dire « moi aussi je peux me détourner, les Blancs ne sont pas arrogants et ne se sentent pas supérieurs », c'était un geste symbolique et à chaque fois que je croisais quelqu'un, je pensais à ça et je me détournais pour lui laisser la place, pour lui dire qu'il était l'égal et j'avais aussi le devoir de le laisser passer... avec l'habitude je n'y pense plus, c'était au début, les 2-3 premiers mois... j'étais fatiguée de voir les couleurs noires, je n'avais qu'une envie c'était de retourner en métropole pour voir du blanc, c'était culturel, c'était une habitude, ça m'a passé aussi, j'ai l'impression que je dois respecter plus les Créoles que je ne le ferais en métropole pour des Blancs, parce que je suis sur leur territoire malgré tout, je suis là importée et ça les dérange oui c'est la France, mais eux ne le considèrent pas comme ça, la Guyane est différente culturellement, il ne devrait pas y avoir de différence, mais en fait j'en fais ». Ce discours très ambiguë où on ressent à la fois le malaise, la compassion, le reproche est fondé sur la culpabilité d'être blanc par rapport à l'histoire et à sa position actuelle dans la société.

Le malaise ressenti provient de la relation confuse avec les Créoles et perce à certains moments du quotidien : il est un état plus ou moins passager. Virginie, 35 ans, enseignante à Saint-Laurent, formule ce sentiment : « je me sens différente suivant les moments, quand je suis dans un milieu où l'on parle une autre langue je peux me sentir en marge et spectatrice... je me sens exclue par rapport à mes collègues créoles, je le ressens profondément, je n'existe pas pour eux, ils n'existent pas pour moi, c'est établi... d'autres ressentent ça mais on n'en parle pas, on ne remue pas le couteau dans la plaie et ça ne nous empêche pas de vivre, c'est pas tous, c'est quelques-uns... le manque de communication avec les Créoles me laissera un goût amer, mais ça ne m'empêche pas d'être heureuse ici, à côté de ça j'ai des supers amis, beaucoup d'attaches avec les gens, les élèves... je suis actrice avec mes gamins... je suis citoyenne du monde

*parce qu'il n'y a pas de frontières, si j'ai envie d'aller n'importe où je me sens capable de le faire, dans la condition où l'on peut communiquer un minimum avec les gens, s'il n'y a pas de communication, c'est un phénomène d'exclusion... j'adore voyager, c'est une passion... oui, j'ai l'impression de faire partie d'un groupe, on me le fait ressentir, en ne me parlant pas au collègue, les femmes ne me parlent que lorsqu'elles ont besoin d'une info... Moi je ne suis pas non plus quelqu'un qui va naturellement vers les autres... ils ont un regard assez froid, les Créoles surtout, les Businenge utilisent plus la barrière de la langue, j'ai été aux 10 ans de Mama bobi à Apatou, ils n'étaient pas à nous montrer du doigt ou nous embêter, mais faisaient leur vie, forcément on discutait avec des gens qui parlent la même langue... je comprends un peu le taki, mais je ne parle pas, pas le créole non plus, je n'en ai pas le besoin ».*

Il semblerait que les relations dans le groupe métropolitain compensent, soignent, le malaise ressenti dans les relations avec les Créoles : ce qui explique la corrélation entre le sentiment d'être en marge et celui d'être dans un groupe restreint. Mais le sentiment d'être en marge domine chez cette personne qui s'en va l'année suivante sur un poste à la Réunion, motivée par sa passion du voyage. Pour elle, il existe clairement une culture commune aux Métropolitains : *« oui, il y a une culture, une éducation commune, on fait référence au parcours, on a le même parcours la fac, la fréquentation des mêmes lieux, Paris est une référence, certaines villes de province, l'Europe, on connaît plus ou moins, l'Espagne, on met ça en commun, la communication s'établit, on l'a plus facilement avec le groupe métro... on a les mêmes envies, envie d'aller au cinéma, de manger au resto, d'aller une semaine au Brésil, on a un rythme commun, que n'ont pas les Créoles, ils fonctionnent différemment, plus par des réunions familiales, le week-end à se réunir, pour manger, pour les mariages, ils sortent moins de chez eux, tous ne sont pas intéressés pour connaître le Surinam, alors que tous les Métros font des choses, je n'en connais pas qui s'ennuient ».*

Le regard des autres est le facteur décisif du malaise. Pour Julie, 32 ans, femme au foyer, le regard de l'autre est une assignation identitaire : *« oui il y a des communautés donc, à partir du moment où vous êtes clair de peau, on a l'étiquette métro, alors qu'on n'est pas forcément métro ».* Aude, 30 ans, psychologue scolaire, dit aussi : *« notre identité c'est aussi celle qu'ils ont de nous, ce qu'ils nous renvoient, le Blanc qui vient prendre le boulot du Noir ».*

Cet état de malaise peut être passager. Mathilde, 32 ans, enseignante, se sent à la fois en marge et chez elle. Elle se sent à l'écart des autres populations, en groupe métropolitain, mais vit de façon agréable dans sa famille et son entourage amical et possède sa maison. Le malaise peut aussi être continu et mène alors la personne au départ, comme Florence, 32 ans, enseignante. Le malaise est le reflet d'une exclusion. On se sent alors « métro », comme on porte un stigmaté.

### L'individu se sent français et métropolitain

La majorité des Métropolitains de l'échantillon reconnaît être une population particulière de la Guyane, métropolitaine, sans se sentir mal à l'aise, comme le type précédent. 80 % de ceux qui se sentent métropolitains et 65 % de ceux qui se définissent comme français reconnaissent qu'il existe un groupe métropolitain. Le fait de reconnaître l'existence d'un groupe et de se définir comme l'un de ses membres est évidemment lié. Ceux qui se définissent comme guyanais ne sont que 45 % à reconnaître l'existence d'un groupe : ils définissent alors les Métropolitains comme des individus non uniformes.

Il y a donc un sentiment d'appartenance à un groupe par le regard des autres, par la même couleur de peau, par une culture commune ou encore des relations privilégiées entre Métropolitains. Laure, 25 ans, institutrice, se sent métropolitaine : *« je me sens française en train de découvrir la Guyane, je ne serai jamais guyanaise, t'es obligée de te sentir métro par le regard des autres et par toi-même aussi, du moment où t'as toutes tes attaches en métropole et puis t'es blanc oui je me sens métro parce que t'as pas le choix, à la limite je me sens guyanaise quand je rentre en métropole »*. On remarque que les Métropolitains se nomment tour à tour « Blancs » ou « Métros ». Ils emploient les termes de la même façon mais « Blancs » met l'accent sur les oppositions avec les Noirs.

Geneviève, 51 ans, agent commerciale, conçoit une identité métropolitaine avec désolation : *« oui il y a une identité métropolitaine, mais je ne voudrais pas qu'il y en est, mais par la force des choses on ne peut pas faire autrement, c'est une identité subie »*. L'identité est symbolisée par la couleur blanche. Cyrielle, 30 ans, enseignante, a pris conscience par rapport aux réactions des autres de l'importance de la couleur et de ce qu'elle symbolise : *« au début je n'avais pas trop capté les histoires de colonisation et après je me suis rendue compte que j'étais blanche que c'était une ancienne colonie... quand je suis arrivée au collège, une collègue m'a dit de rentrer chez moi, au début j'ai eu l'impression de représenter l'Etat français, les gens te regardent quand on parle de l'Etat, mais je n'ai eu que deux exemples en 5 ans, au début je ressentais la culpabilité de venir piquer les boulots, mais je suis française depuis deux générations avant on était Polonais et puis non, je n'y peux rien si c'est indépendant ou pas, il y a certaines prises à partie parce que je suis blanche mais ce n'est pas la majorité, je ne représente pas l'Etat français... la Loi Taubira c'est très bien, c'était à faire, ça a permis d'en parler en France, de France on ne pense pas que ça marque encore certaines personnes »*.

Clotilde, 40 ans, major dans la Marine, est surprise : *« on n'est pas habitué à ressentir le racisme envers nous, en règle générale c'est plutôt nous qui faisons sentir aux autres qu'ils sont noirs et là c'est le contraire, ça fait drôle »*. Sa fille a de gros problèmes à l'école où ses camarades, selon elle, la traitent mal, lui disent « sale blanche », lui montrent du racisme. Celle-ci veut partir de

Guyane, elle ne supporte plus les Noirs : *« ma fille souffre du racisme, en France on nous dit « faut pas être raciste » et en fait, ici ma fille est la seule blanche dans sa classe, elle est la meilleure, ils lui font sentir qu'elle est blanche, elle veut partir, elle ne reviendra jamais en Guyane, elle n'a jamais été à l'école avec des étrangers... mon fils lui n'a pas de problème, il est bien adapté »*. La couleur blanche est un frein à l'intégration. Le Blanc doit justifier de sa guyanité, tandis que le Noir l'aura de façon plus automatique. Thomas, 31 ans, artisan, est mariée avec une Businenge du Surinam : *« moi je dis regarde la couleur de ma femme, elle est là mon intégration »*. Etonnement, il se sent à la fois en marge, spectateur et intégré.

L'identité est le partage d'une culture. Jean, 45 ans, médecin, suit cette pensée : *« oui dans leur manière d'être, de parler, de réagir à certains problèmes, quand les rayons sont vides au supermarché tout le monde râle, dans les conversations récurrentes sur la bouffe, on ne trouve rien dans les magasins, sur l'avion, sur les idées de voyages en Amérique du sud... la mer n'est pas belle, la Guyane ne progressera jamais, elle est tenue par les Créoles, ils n'aiment pas les Métros donc on ne peut rien obtenir »*. Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, est de cet avis : *« il n'y a pas de groupe dans le sens où il y aurait un sentiment d'appartenance, il faut avoir des liens assez forts, par exemple des liens de minorité, on appartient à un groupe qui est la métropole, notre culture est la culture métropolitaine, c'est très dilué, ce n'est pas un groupe comme les Hmong, qui est une minorité qui a gardé ses traditions, mais qui se dilue avec le temps, on devient de plus en plus individualistes, on n'est pas relié à une caste culturelle »*.

Les relations communautaires fondent le groupe. Viviane, 50 ans, contrôleur à la poste, voit cette identité par les relations formées : *« les Métros sortent ensemble, ils dansent ensemble, ils vont au ciné ensemble, ils font des groupes de carnaval oui il y a sûrement une identité... c'est facile de rencontrer des Métros »*. Jean-Baptiste, 45 ans, délégué d'une agence locale pense de même : *« il y a sûrement une identité de ceux qui restent, qui est liée au fait qu'on se connaît plus ou moins, ce n'est pas très grand, on voit toujours les mêmes têtes »*.

Certains événements font ressortir le sentiment d'appartenir à un groupe. En 2003, la femme du Trésorier Payeur Général de Cayenne, deuxième personnage représentant l'Etat après le Préfet, est assassinée. Les Métropolitains s'interrogent sur les motivations du meurtrier : Est-ce une attaque directe contre l'Etat ? Les Métropolitains sont-ils pris à partie directement ? Il se révélera que l'ex-mari de la femme est en fait l'assassin et le crime « passionnel ». Un deuxième exemple se déroule en 2003, un jeune enseignant métropolitain est tué en centre ville de Cayenne, alors qu'il était sorti dans un bar. Après diverses rumeurs, l'enquête révèle que ce sont des personnes Sans Domicile Fixe sous l'emprise de la drogue qui l'ont tabassé à mort. Le corps enseignant organise une marche dans Cayenne en son nom. Les manifestants



sont plutôt blancs, puisque les postes de l'Education Nationale sont occupés par de nombreux Métropolitains, mais les discussions informelles nous révèlent que ce meurtre a fait naître des inquiétudes sur leur place et sécurité en Guyane. On se demande si le meurtre était à l'encontre de l'origine du jeune homme, d'autant plus que des rumeurs circulent sur des actes de torture que les meurtriers lui auraient infligé. A ce moment-là, les Métropolitains peuvent se sentir concernés : il s'agit alors d'une communauté d'émotion et de réaction qui révèle aussi une identification au « même ».

Le sentiment d'être remis en question est toujours présent même s'il n'est pas omniprésent comme pour le premier type. Les individus de ce type ne sont pas dépourvus du sentiment de culpabilité de profiter d'un espace sans donner en retour. Isabelle, 27 ans, ingénieur au CNES dit : *« j'ai l'impression de profiter d'un endroit, d'être redevable de quelque chose, je ne trouve pas ça très réglo, quelque part ça me gêne mais après, quand je rentre de 10 h 00 de boulot je n'ai pas forcément envie d'aller faire ça (aller donner des cours d'alphabétisation au village Saramaka) »*. L'individu se sent impliqué dans l'histoire liée aux Métropolitains qui sont venus avant lui en Guyane. Isabelle parle des préjugés négatifs qui entourent les gens du spatial : *« une fois je me suis fait descendre par une nana parce que je bossais pour le spatial « la Guyane est exploitée par les gens du spatial » que c'était tous des cons, que ils ne voulaient pas connaître la Guyane qu'ils se foutent des gens qui vivent en Guyane... le gouvernement donne beaucoup d'argent parce qu'il y a le spatial ça c'est clair après effectivement c'est vrai qu'ils ont réquisitionné une partie des terres et je pense que ça a été mal... les premières personnes, quand le CSG est arrivé elles se sont mal comportées, les Métropolitains sont arrivés en terrain conquis et je pense que ça a été super néfaste d'un point de vue historique parce que ça a été imposé à la population, ils ont du prendre les gens de haut, les traiter comme des indigènes et leur faire faire les tâches les plus subsidiaires qui soient, du coup le spatial a été mal perçu, si ça avait été mieux géré à l'époque ça aurait pu aller, les gens qui sont arrivés c'était la nouvelle Algérie, le nouveau pays colonial, chapeau sur la tête, on vire les indigènes et ça ça reste, ça va pas disparaître comme ça, du coup la population créole s'est sentie envahie, elle a réagit de façon aigrie forcément, ce que je conçois mais je trouve ça dommage »*.

Geneviève, 51 ans, agent commercial, depuis 11 ans en Guyane, ne s'autorise pas toutes les pratiques sociales : *« je suis un peu d'ici, j'aurai eu envie d'aller aux assises (réunions organisées dans chaque région par le ministère pour consulter le peuple sur le projet de décentralisation), mais je ne me suis pas sentie vraiment le droit d'y aller, c'est pour les natifs d'ici, ce n'est pas vraiment notre problème, les gens d'ici doivent parler »*.

Le fait de se sentir part d'un groupe n'empêche pas le sentiment d'intégration. La plupart éprouvent ce sentiment parce qu'ils fréquentent des gens de diverses populations. Le

sentiment d'intégration passe par une reconnaissance des autres et la création de relations sociales. Etre intégré pour certains, signifie être connu et reconnu. Jacques, 50 ans, chef d'entreprise, dit : *« je n'ai pas de problème d'intégration ... je me sens père de famille, commerçant, presque retraité, responsable, je suis dans une vie familiale, je suis quand même de la France mais je n'ai pas envie de le revendiquer... j'habite en Guyane mais je ne suis pas guyanais, un Guyanais il supporte la chaleur même si il transpire à grosse gouttes, ils ont la connaissance de l'histoire de la Guyane, pas tous, y en a qui ne sont jamais monté à Saint-Laurent, sur le fleuve, ils ont peur de la forêt, mais ce n'est pas si facile de découvrir son propre pays, c'est pareil en France entre Toul et Paris, il y en a qui ne sont jamais allés à Paris alors qu'ils habitent à 50 kilomètres... je me sens acteur en tant que commerçant mais pas acteur dans la Guyane... je me sens intégré, je connais partout, je tutoie B., j'appelle D., y en a qui m'appelle commandant, d'autre X, d'autre l'ancien, c'est pareil dans un village, on s'intègre là où on veut bien »*. Inversement, le sentiment d'exclusion est souvent celui d'être coupé relationnellement des autres populations. Suzanne, 50 ans, femme au foyer dont le mari est directeur d'une administration déconcentrée de l'Etat, ne se sent pas intégrée : *« je ne me sens pas complètement intégrée parce que je ne connais pas assez de gens, je ne fais pas assez de choses, on est quand même dans un microcosme, dans le directoire, on n'a pas la vie de tout le monde, on est privilégié... je suis fière d'être française... je ne me sens pas métropolitaine, parce que je n'ai pas vécu la métropole, j'y suis arrivée à 12 ans, mais les autres m'identifient comme Métropolitaine... je suis un peu mélangée, mon père est quarteron vietnamien, moi je suis octavone... je me sens blanche »*.

Julia, 29 ans, institutrice, définit son intégration par son adaptation à la culture créole : *« Moi je suis une Métro qui vit en Guyane, je ne suis pas Guyanaise, mais je ne suis pas métro non plus, Métro sous-entend touriste, de passage, c'est un peu négatif... je suis créolisée, j'ai des expressions créoles, des manières d'être, de manger, je ne cuisine plus pareil, je fais mariner la viande, j'écoute le zook »*.

Aude, 30 ans, psychologue scolaire, pense aussi qu'elle est créolisée : *« je mange créole, je baise créole, je vais au carnaval, je mets du produit pour cheveux crépus, je regarde la télé de Guyane tous les jours, je mange des sandwichs salés le matin, je fais la sieste »*. Elle se définit comme européenne parce qu'elle a ses attaches en Belgique et non guyanaise parce qu'elle se sent exclue par les Créoles. Mais elle ne veut pas admettre que l'intégration équivaut à être en bon terme avec les Créoles : *« l'intégration c'est d'être bien, tu ne déranges personne, l'intégration ce n'est pas de vivre comme les Guyanais, c'est illusoire, on a une étiquette métro, mais si tu vis là depuis longtemps tu crées une nouvelle identité à cheval entre métro et guyanais, tu prends tout ce qui te plaît... on ne peut pas dire qu'il n'y ait pas d'intégration à partir du moment où on n'est pas bien avec les Guyanais qui ne sont que 40 % de la population... mais on va être bien avec tout le reste, tout le monde, pour nous c'est plus du tout une référence, les Créoles, on est bien là, on se sent bien ici chez nous, mais sans hypocrisie s'ils prennent la violence pour nous chasser, ils auront gain de cause... l'intégration ne dépend pas des relations avec les Créoles, on attend tous ça au début mais on se rend tous compte que... on est plus avec les autres ethnies... je n'ai plus d'attentes, y a du racisme, les*

*nanas sont connes, des dégénérées, ils sont toujours en train de taper sur leurs gamins, ils croient tout savoir sur l'éducation alors qu'il n'y a pas d'argument, leur raisonnement par rapport à la Guyane, aux Français, je suis dégoûtée, pour moi ça bloque dans leur tête, ce n'est pas la même logique. ».* Le sentiment d'intégration est aussi la conséquence du bien-être que l'on vit quotidiennement. Aude qui ne trouve pas son acceptation dans la société créole se tourne vers les autres populations et profite de la qualité de vie qu'elle a en Guyane.

Le sentiment d'intégration est différent pour des individus qui vivent dans des villages mono ethniques ou dans des lieux assez isolés. A Apatou, tous les individus interrogés ont le sentiment d'être différents des Businenge, mais ils se sentent intégrés s'ils pensent être reconnus, acceptés. L'intégration n'est pas ici synonyme d'acculturation mais d'acceptation par l'Autre dans sa singularité. A Cayenne, Kourou ou Saint-Laurent, le problème n'est pas le même, l'intégration est toujours sous-entendue comme la similarité à l'Autre. On pense que c'est en devenant identique que l'on s'intègre. Ceux qui vivent sur le fleuve ont une vision beaucoup plus tranchée de leur identité : leur différence avec les autres populations est flagrante. Ils se définissent plus facilement comme Blancs ou Métropolitains. Ils sont aussi plus souvent de passage. Ainsi, Jean, 50 ans, médecin, parle de ces deux expériences de vie sur le fleuve et à Kourou : *« sur le fleuve, on se sentait inséré plus qu'intégré, parce que si un Noir Marron ne veut pas que vous compreniez, il peut vous exclure par le langage très rapidement, les rapports sont des rapports de force, le médecin est responsable, il doit montrer qu'il a raison, il n'y a pas de service sans un rendu, ils pouvaient nous exclure à n'importe quel moment... (à Kourou) on a l'impression de faire partie d'un groupe métro... on se sent inséré, intégré ce serait un peu présomptueux, je me sens bien, est-ce que je suis vraiment accepté par la population locale ? A chaque fois que je vais dans une administration je n'ai pas l'impression d'être intégré, je me sens chez moi, je ne me sens pas désintégré, pas exclu, mais pas forcément intégré, ça voudrait dire que tout le monde m'accepte et je ne pense pas... je pourrai vivre partout, je me suis toujours bien senti partout, jamais je ne me suis pas senti chez moi, je ne me dis pas métropolitain parce que ça me rappelle le CSG, ça veut dire que je suis venu en Guyane et que je repartirai dans ma métropole, c'est un terme péjoratif ».*

Cette notion de sentiment d'installation en Guyane semble essentielle : 60 % de ceux qui se définissent comme métropolitains se sentent de passage, ils ne sont que 32 % pour ceux qui se disent français. Ces derniers refusent d'être assimilés à un groupe stigmatisé. Nathalie, 47 ans, gestionnaire d'une entreprise, est en Guyane depuis 7 ans et se sent française : *« je me sens française qui vit dans un pays français, qui vit en France au milieu de pleins d'ethnies... je ne me sens pas métropolitaine, je suis capable de vivre comme eux sauf en carbet sans eau et sans électricité... je n'ai pas l'impression de faire partie d'un groupe, je m'entends bien avec tout le monde, je n'ai pas d'a priori, je sors*

*aussi bien avec les uns et les autres... j'ai le respect de tous... je ne pense pas être raciste... il faut se faire accepter par les populations auxquelles vous avez affaire, quand on connaît quelqu'un ça va mieux... je suis arrivée avec mes idées carrées de métropole et je me suis adaptée, je ne vais pas tout révolutionner, je suis moins stressée... je me sens française, pas guyanaise, c'est pas parce qu'on vit comme certaines personnes qu'on peut se sentir comme eux, peu importe où on vit, je suis française point, mais je suis plus attachée à la Guyane qu'à la métropole ». Il faut remarquer que ce sont souvent des individus qui ont vécu ailleurs en dehors de la métropole qui se sentent français. Eric compare la Guyane au Brésil, Nathalie au Maroc, Suzanne à la Chine et aux Etats-Unis...*

### *L'individu se sent français et guyanais.*

L'individu revendique son appartenance guyanaise, en acceptant son origine, sa différence, mais refuse de se définir dans le groupe métropolitain. Ces individus se sentent plus acteurs, plus chez eux, moins en relation avec des Métropolitains. Ils n'ont plus de problème de culpabilité à cause de leur origine, sinon de façon très exceptionnelle. Ils se considèrent comme blancs, c'est surtout par le regard des autres. S'ils se ressentent comme guyanais, ils hésitent encore à le dire à cause de ce regard des autres.

*Aline, 55 ans, chef d'entreprise, livre son sentiment d'appartenance : « je ne suis pas dans un groupe parce que je ne suis plus avec personne, je ne joue le jeu avec personne, chaque groupe à des codes, faut les suivre, quand vous ne les suivez pas vous n'êtes dans aucun groupe, volontairement je n'y suis pas, les Métros qui fêtent leur anniversaire à tout va, je n'y vais pas, bien que ce soit des copains, ça me fait chier, le cinéma c'est pareil... je ne suis pas représentative, c'est plein de morceaux collés les uns aux autres... je fais partie de la population qui reste, j'en suis même à écarter la population qui passe »*

Elle montre comment il faut toujours se positionner par rapport à sa couleur : *« moi je n'en est rien à foutre d'être blanche je ne vais pas culpabiliser, je suis différente des autres parce que j'ai passé ma jeunesse dans les écoles africaines avec des Africains, j'étais la seule blanche, j'étais fille de militaire, on était là au temps de la colonisation, chacun à sa place, je suis restée un an après l'indépendance les relations s'assouplissaient, j'avais que des copains noirs, je ne les amenais pas à la maison, j'allais chez eux, quand vous revenez en Afrique après y avoir été colon, vous avez un regard de coupable mais que j'ai évacué à cet endroit là... si il y a des survivances coloniales ici, c'est à ceux qui en souffrent de s'en préoccuper moi ça ne me dérange pas... je suis une sauvage je fréquente assez peu de gens, les gens viennent me voir, mais je ne vais pas les voir, j'ai beaucoup de connaissances, très peu de fréquentations... en politique je suis pour les Créoles, dans les moments de crise avec les Antillais... je ne fréquente pas par couleur mais par culture, quelqu'un qui a les mêmes préoccupations que vous... je suis identifiée comme une Blanche mais je me sens plutôt Nég, pour une forme de révolte, j'ai pas envie d'appartenir à la communauté blanche, on me rappelle ma couleur quand il y a*

*un conflit, on dit « sale blanche » les relations de couleur existent, il y a un vrai malaise, on ne sait pas si on veut être blanc ou noir ».*

Carl, 62 ans, retraité, est installé depuis 23 ans en Guyane où il a tous ses enfants. Pourtant il hésite à se dire guyanais même s'il se ressent comme tel : *« mes enfants sont vraiment intégrés, ils ont 36 ans, ils sont blancs mais ça ne se voit pas... ils ont la mentalité, la langue, les us et coutumes, la métropole ne les intéresse pas, ils sont très attachés à la Guyane, leurs contacts sont très différents des miens, je suis arrivé trop tard, mes amis guyanais ne me considèrent pas comme un vrai Métro mais il me manque quelque chose pour être guyanais, je ne parle pas créole, je ne suis pas bon en langue ».*

Une femme a été adoptée par un homme noir et deux de ses frères sont noirs. Elle dit ne plus voir les couleurs : *« mon histoire de famille me donne un autre regard sur la vie en général, je ne vois pas les couleurs, ça me rend sensible aux attaques par rapport aux gens de couleur... ».* Pourtant, elle se définit comme française et hésite à se dire guyanaise à cause de sa couleur. Elle dit qu'elle ne sera jamais intégrée totalement, son fils qui est bronzé passe bien, mais sa fille très blanche n'a aucune chance d'être identifiée comme une guyanaise.

Michèle, 55 ans, enseignante, en Guyane depuis 31 ans, mariée avec un Créole, pense que la couleur remet toujours en question l'identité réelle : *« on est situé par le regard de l'autre, les Guyanais me voient comme quelqu'un de guyanisé, mais mes élèves me voient comme blanche, sauf si j'ai eu les aînés, les gens sont toujours considérés comme blancs, mêmes s'ils sont particuliers, on se sent toujours blanc... la distinction blanc-noir est très présente dans les esprits ».* Françoise, 55 ans, documentaliste pense que la couleur intervient dans les relations avec les autres, elle parle de la présidente de son association : *« c'est une Métro, elle a eu un compagnon créole et elle a la couleur pour elle, elle a la peau dorée, on dirait une métisse ».*

Xavier, 35 ans, enseignant, remarque que les relations sont toujours empreintes de l'idée que les gens se font des couleurs : *« le Blanc reste à la fois celui qui est détesté et celui qui est aimé, on l'utilise dans l'administration, pour le français, dans les associations, ça peut être malsain dans les relations d'amitié, d'amour, dans la vision que tu as de toi-même, dans la vision de l'autre, plein de gens jouent là-dessus, je connais des gens (des Blancs) qui utilisent leur couleur de peau pour se positionner, pour coucher avec des filles, pour créer une amitié, c'est un problème, il faut toujours se méfier, seule l'inscription dans le temps permet de juger de la valeur des relations ».*

Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, qui se sent à la fois français, métropolitain, guyanais et citoyen du monde, est très gêné de parler des couleurs de peaux : *« le Blanc, quand on dit blanc, on*

*a toujours l'impression qu'on parle du blanc maître, le blanc directeur, je n'aime pas ça, je n'aime pas parler de ça, moi je suis gêné, ça me gêne, je suis plus citoyen du monde, je suis parti vivre en Afrique, c'était pas pour rentrer dans ce genre de polémique, je n'ai jamais eu de problèmes, j'essaye de rester simple et étant directeur de société j'étais plutôt paternaliste, je ne traite jamais de noir ou de blanc oui je vois les couleurs, je le vois par la couleur des gens mais surtout à travers le regard de mes employés qui font des remarques... eux ils voient plus les couleurs que nous, moi je les vois mais je m'en fous, mais les Guyanais ou les Martiniquais voient plus ce genre de problème que nous... les Guyanais emploient facilement les termes de « chabin », autant moi je suis mal à l'aise, c'est différencier des gens sur la couleur de peau, pour moi ça pose un problème, on a l'impression de créer en permanence un conflit, alors que chez les Guyanais ils l'emploient facilement... quand ils parlent entre eux d'une naissance « comment il est sorti le bébé, il est sorti noir ou blanc ? », c'est important, derrière tout, il ça y a peut-être quelque chose ».*

Le sentiment d'être chez soi domine. Les Métropolitains expliquent ce sentiment de plusieurs façons. Certains ont leur maison, leurs repères, leurs livres, comme le dit Charles, 55 ans, enseignant : *« finalement je ne suis plus de nulle part... chez moi c'est mon bureau... est-ce que je suis intégré ? je ne sais pas trop mais en tout cas je ne suis pas mal intégré, chez moi est transportable, c'est mes livres, je suis citoyen du monde, je suis en Guyane donc je suis guyanais »*. Se sentir chez soi n'est pas synonyme de se sentir guyanais dans le sens d'être identique aux Créoles guyanais ou aux autres populations de Guyane. On retrouve ici, le sentiment d'établir sa vie et de vivre en ce lieu : le bien-être vécu entraîne le sentiment d'être chez soi.

Le sentiment d'intégration est aussi le fait d'être à l'aise, sans tensions dans son quotidien. Pierre, 45 ans, enseignant, dit : *« où tu t'intègres le plus facilement c'est avec tes élèves, l'intégration c'est être à l'aise partout, j'ai des élèves hmong qui m'invitent à leur mariage, d'autres pas, quand tu passes, que les gens te disent bonjour, c'est ce que j'appelle être intégré, être reconnu en tant que prof, être à l'aise, tu te poses pas trop de questions... moi je vis en Guyane, je suis guyanais, je ne suis pas d'accord avec les indépendantistes, je vis avec des amis, je suis militant syndicaliste, je me sens bien, je partage les joies et les peines de ce pays... j'ai mes racines, mon passé, ma famille en ...(région de métropole), ce sont de fortes attaches... je me sens d'abord citoyen du monde, ensuite guyanais et ensuite blanc »*.

L'intégration est le fait d'avoir coupé avec les autres Métropolitains et d'entrer en contact avec les autres. Xavier, 35 ans, enseignant, explique son parcours : *« j'ai l'impression de faire partie de plusieurs groupes : la communauté métropolitaine au début, à l'arrivée je connaissais très peu de Guyanais, il est difficile d'être invité chez les Guyanais, les rapports ne sont pas simples, la majeure partie des soirées se faisaient entre Métros, les mêmes questions revenaient, qu'est-ce que la Guyane ? qui sont les Guyanais ? C'était toujours les mêmes discours, j'ai fait ça pendant 2 ans... Comme deuxième groupe, je suis militant, j'ai très vite pris ma place dans le milieu associatif et syndical, ça c'est très très bien passé, j'ai connu des Guyanais, très vite j'ai eu des responsabilités, on m'a invité, avec ma compagne, des liens forts, amicaux,*

*fraternels se sont tissés, c'est un peu une communauté de destin, celui qui veut bosser pour la Guyane deviendra Guyanais... pour certain Guyanais ils ne se posent même plus la question de si je suis blanc, ils le voient mais ça y est je suis rentré... j'ai aussi l'impression d'appartenir au groupe de mon association.... enfin le troisième groupe c'est le groupe familial, ma compagne est d'origine haïtienne, sa famille habite dans un quartier cosmopolite où il y a des Haïtiens, des Guyanais, des Métros, beaucoup de familles se connaissent, quand on rentre dans une famille on rentre dans le quartier, on est invité aux fêtes, aux anniversaires, aux mariages... je suis un immigré de luxe, fonctionnaire, avec un emploi sécurisé, mais quand même immigré, parce qu'il y a une langue nouvelle, le créole n'est pas une langue qui s'impose directement aux métros... je suis en train d'avoir de moins en moins de contacts avec les Métropolitains, je suis passé de l'autre côté, je baigne dans la société réelle guyanaise, avec les Haïtiens, les Créoles guyanais, les discussions seront les mêmes qu'avec les Métros mais sur la mise en pratique ce sera toujours avec les Créoles, les Métros ne sont pas dans l'action, ils n'ont pas de dynamique, de projet... je suis en phase de balancement, je prends du recul par rapport à moi-même... quand un Métro se met à parler créole les regards changent, au bout d'un moment tu passes de l'autre côté, tu as plus d'échanges avec la population locale, si j'ai le choix entre deux soirées une métro où il y a 10 personnes autour de la table et une créole, une soirée galette avec 100 personnes, où on danse, je choisis la galette... je me situe dans une position intermédiaire mais je sais que je vais passer de l'autre côté, je vais vivre ici, faire des enfants ici, je vais devenir guyanais, les autres le disent, tu le sens « lui c'est un nègre blanc », elles te mettent déjà dans une catégorie qui est celle de l'intégration, c'est une victoire, mais j'aurai fait pareil partout ailleurs ».*

Xavier est un cas flagrant de la distance que veut prendre le Métropolitain face au groupe métropolitain afin de pouvoir s'identifier à la population locale : *« il y a un groupe de Métros, ils s'identifient à la culture française et sont embêtés de se trouver avec une culture en opposition qui les bouscule : ils sont très réactifs à la culture créole... mon voisin est ici depuis 14 ans, il a du mépris pour les Guyanais qui sont pour lui une sous-descendance d'Africains qui n'ont même pas les bons sons de tambour... le Métro aime le plus faible, ils adorent les Amérindiens, les Brésiliens, ils ont une connotation exotique en France, ils adorent les immigrés parce qu'ils sont un peu immigrés et donc ils partagent leur malheur, ils ont droit aux paroles xénophobes, mais surtout ça leur redonne une position de supériorité, de paternalisme... la majorité des Métros qui viennent ici ne cherchent pas à avoir une place, parce que dans leur projet de départ ils ne se voient pas rester... un enseignant fait 4 ans et ramasse sa prime, rares sont les individus qui s'impliquent, la 1<sup>er</sup> année, c'est une année d'observation, une année d'accueil des autres, c'est le rituel, la 2<sup>ème</sup> année, c'est le début de l'inscription dans un corps, une profession... les touristes rencontrent très peu de Guyanais, ils sont sollicités sur la forêt, la nature et ont peu de rapports, ce qui est symptomatique d'un état d'esprit et d'un état de relation... les Métros sont un groupe homogène, donc ils ont des idées homogènes, c'est tout le temps les mêmes idées, donc moi je rentre en contradiction... le Métro qui arrive ici, il se sent supérieur, c'est la France mais les maisons sont délabrées, les plages sales, on voit les drogués, il se dit on n'a qu'à faire ça, tous les Métros deviennent des spécialistes de la Guyane, ils ont des discours paternalistes, on vient d'une société riche, ici l'habitat est pauvre, les Guyanais sont sales, racistes... ça dépend de l'âge des Métros, s'ils sont jeunes ils sont plus ouverts... les Métros ne veulent pas parler créole... beaucoup de Métros ne sont pas inscrits pour voter, n'écoutent pas RFO... les Métros sont en rupture avec le magico-religieux, ils créent de l'infantilisation des Créoles... il y a beaucoup d'entraide entre métros, on accueille, on s'aide, on porte les bagages, on se véhicule*

*ensemble, on loue les villas, on garde les voitures... dans les profs il y a deux catégories : ceux qui n'ont pas fait les Dom, qui ont un œil naïf, ils s'interrogent sur pleins de trucs, mais ils ont un petit côté satisfait et moqueur et les vieux blancs africains, ce sont les pires, ils ont une démarche uniquement individualiste et critique de la société, ils sont venus pour le pognon, ils ont une culture de l'investissement spéculatif et non productif... les Métros du privé sont déconnectés des Métros fonctionnaires, il y a très peu de rencontres, il y a le type de conquérants, les bosseurs, eux peuvent rester, ils vivent la Guyane... ceux qui sont nés ici se définissent comme Guyanais, ils s'opposent aux comportements des Métros ».*

Beaucoup se sentent finalement guyanais d'adoption sans oser se dire complètement guyanais à cause de leur couleur et du regard des autres.

### L'individu se sent guyanais

Ces individus refusent d'être assimilés aux autres Métropolitains et revendiquent leur guyanité. Ils ne subissent plus l'attribution identitaire, le regard des autres. Ils acceptent leur couleur et leur origine tout en revendiquant une appartenance locale. Ils se désignent comme des Blancs-pays, des Vieux-blancs, des Blancs-créoles ou des Nègres-blancs. La couleur est alors la dernière marque de différenciation, qui cède parfois. Dans notre échantillonnage 9 individus se définissent clairement comme guyanais.

Ces individus se positionnent en opposition aux Métropolitains. Jérémy a été élevé en Guyane, il ne se sent pas faire partie d'un groupe et encore moins d'un groupe métropolitain : *« je m'entends bien avec tout le monde, je m'entends bien avec les gens que je côtoie, mais je suis assez associable, j'ai très peu de fréquentations, mais j'ai vraiment des gens de valeur, aussi bien des Créoles que des Français, je connais des Amérindiens, des Haïtiens, des Saramaka, il n'y a pas de problème, je parle le créole couramment, l'anglais, je sais me mettre à la portée des gens et là on passe partout... je suis ici depuis 1969, ça fait 34 ans, mes parents sont venus ici, moi j'avais 4 ans, je parlais presque créole avant de parler français, mon père était dans le bâtiment, il est toujours ici, je suis rentré une fois deux ans pour le diplôme, maintenant je suis à mon compte ici, je me considère d'ici, je n'ai rien en France, ici j'ai un bout de terrain, une maison, je ne suis pas français, enfin si sur les papiers, mais je suis plus guyanais que français, je ne suis pas métro ».* Son histoire personnelle en Guyane, son ancrage, ses relations sociales, son acculturation sont, pour lui, les marques de sa différence avec les Métropolitains. Il définit par ailleurs les Métropolitains de façon très négative : *« il y a un groupe de Métropolitains, il y a ceux qui sont installés ici depuis longtemps, les « j'ai tout vu, j'ai tout fait », il y a les profs, les militaires, beaucoup de gens de passage, ces gens-là c'est des cons, à 60-70 % c'est des cons, les gens viennent ici pour une prime, il y en a très peu qui viennent ici pour développer, pour faire quelque chose, ils viennent faire de l'argent plus que pour faire avancer le pays, c'est dommage, ils disent « la Guyane c'est pourri », ils restent entre eux, des gens partent en vacances ils reviennent avec la valise pleine de pâtes, de shampoing parce que c'est 10 centimes*



*moins cher là-bas, ce n'est pas faire marcher le pays ça, il y a pas mal de choses à faire, les gens des bureaux sont plus occupés à faire un coup de frein plutôt que de faire avancer les choses, beaucoup sont de passage, ils viennent ils ont une idée, il la pondent, ils s'en vont et il y a abandon de l'idée, d'autres arrivent avec des objectifs différents... je ne fréquente pas ces gens-là, je fréquente des Métros qui sont là depuis des années, j'ai grandi avec certains, il n'y en a pas beaucoup, beaucoup sont partis ».*

L'opposition au groupe passe parfois par une opposition à sa couleur. La couleur reste le dernier élément de distinction contre lequel on lutte. Ludivine, 45 ans, coordinatrice associative, décrit comment son fils trouve des parades à sa blancheur qui contredit l'identité qu'il veut se donner : *« mon fils, c'est le nègre blanc de l'immeuble ou le rasta blanc, tout le monde se moque de lui parce qu'il refuse de ressembler à un blanc, il a les cheveux tressés, il se fait bronzer sur la plage... mon fils se sent guyanais, il assume très bien le fait de vouloir être noir de couleur, il ne revendique jamais son côté blanc, il est très très médisant au niveau des blancs, il a des idées sur les jeunes qui arrivent sur le campus, il n'en veut pas à la maison, il a monté un groupe et en fait il y a des Blancs dans le groupe ils sont 15 en tout, ils sont 4 blancs, il a été obligé parce qu'il trouvait personne d'autre, l'enjeu c'est aussi de faire un groupe multiethnique, il y a des Coolies, des Créoles, un Haïtien, un Saramaka, son enjeu était de mettre toutes les races, la race métro est celle qui l'intéressait le moins ».*

Le temps passé en Guyane justifie l'identité guyanaise. Se sentir guyanais est forcément lié au temps passé en Guyane. Quand on lui demande s'il se sent guyanais, Georges répond avec passion : *« ah oui, ma vie c'est ici madame ! Vous avez vu, c'est ma vie, la rivière, la chasse, la pêche, les arbres c'est ma vie, je ne me vois pas aller travailler en métropole... ».* Il parle des relations avec les différentes populations : *« moi il n'y a pas de problème le courant passe bien avec tout le monde, étant donné que j'ai 50 ans de Guyane, je parle le créole couramment, je parle le portugais aussi comme je travaille avec des Brésiliens, je comprends un peu le taki taki, donc il n'y a pas de problème, le courant passe bien, moi on appelle ça un vieux blanc , je suis un vieux blanc et le courant passe bien dans tous les sens, vieux blanc ça veut dire qui a longtemps de Guyane, les copains m'appellent vieux blanc, qui a 50 ans de Guyane, il y en a très peu... 50 ans c'est pas n'importe qui... je suis absorbé par mon travail... il n'y a pas de réseau de vieux blancs, parce qu'on est absorbé dans notre travail... je me sens comme guyanais blanc, le nègre blanc, pas créole, le blanc qui s'est bien adapté au pays... je suis imprégné de la forêt... quand on est blanc c'est difficile, les administrations vous mettent des bâtons dans les roues, parce que tu viens manger leur pain... moi on ne me le reproche pas, je parle créole même mieux qu'eux, moi on me respecte, moi je lui dis t'es un fainéant, il va entendre le bon créole, il va se méfier, l'autre va lui dire c'est le fils X, oh la !... mon papa était déjà là qu'ils étaient pas nés, j'ai l'autorité du nom et je suis autoritaire, de père en fils, je suis très gentil mais quand on m'attaque je mords, c'est la loi de la jungle, moi j'ai mes gars avec moi ils me respectent ».* Georges se distingue des Métropolitains qui sont là depuis trente ans, lui est là depuis 50 ans.

Pour comprendre le sentiment de soi en Guyane, il est indispensable de le relier à l'idée que l'on se fait du temps que l'on va passer en Guyane (au moment de l'entretien). Ceux qui pensent qu'ils vont rester en Guyane ont tendance à vouloir s'assimiler à des Guyanais et à donner une définition du terme « Guyanais » qui les englobent. Au contraire, ceux qui pensent partir, identifient le Guyanais au Créole. Ceux qui pensent rester se positionnent aussi clairement en opposition au groupe métropolitain. Tandis que ceux qui sont de passage « assument » leur appartenance.

L'idée de rester oriente forcément son implication en Guyane. Tous les individus qui déclarent ne pas se sentir concernés par l'avenir économique de la Guyane sont aussi des individus qui pensent rentrer en métropole. Tous ceux qui veulent rester en Guyane se sentent concernés par son avenir économique et politique. Une seule femme ne se sent pas concernée par l'avenir politique puisque pour elle peut importe que la Guyane soit française ou brésilienne.

Si les parents ne se sentent pas forcément Guyanais, ils revendiquent au contraire la guyanité de leurs enfants qui sont, soit nés en Guyane, soit élevés en Guyane depuis tout-petits. Mais pourtant le temps passé en Guyane ne suffit pas à se sentir guyanais. Par exemple, Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE, est en Guyane depuis 23 ans, ses enfants y sont nés et pourtant : *« après 23 ans j'ai une part de guyanais en moi, j'ai œuvré, travaillé pour ce département, quand on vote ici on a une certaine guyanité, mais je n'ai pas le sentiment d'être Guyanais »*. Il l'explique en décrivant ses relations interpersonnelles avec les Métropolitains et son idée de retour en métropole. On constate aussi ses représentations uniquement négatives des Créoles guyanais qu'il considère comme les Guyanais. Il veut partir dans quelques années et a toujours su qu'il partirait.

L'identité guyanaise est une acculturation profonde. Gilles, 65 ans, retraité, se sent guyanais : *« je n'ai pas l'impression de faire partie d'un groupe, je ne suis pas absorbé par la famille de ma femme guyanaise... j'ai toujours été accepté dans mon parti politique...je suis bien avec beaucoup de gens mais il y a aussi certains qui ne peuvent pas me supporter... je suis perçu comme blanc, un « blanc pays »... moi, je me perçois comme un guyanais, je prends le parti guyanais dès que possible... je ne me ressens plus comme français, je suis de culture française, je parle français, je parle créole, je préfère vivre ici, je me sens mieux avec les Créoles qu'avec les Blancs en métropole, c'est 40 ans de fréquentation, la mentalité créole me convient, ils sont plus calmes, ils regardent la vie avec plus de sérénité, mais je ne vais pas dans la partie magico-religieuse... je me sens créolisé, j'ai l'impression d'être intégré à la communauté créole, mais la couleur de peau restera toujours... la première réaction des gens qui ne me connaissent pas, c'est de se dire : c'est un Blanc... si la Guyane devient indépendante je reste, tous mes biens sont ici, je n'ai rien ailleurs, mes enfants resteront... »*

*être marié à une créole aide à l'intégration... je me sens guyanais, créolisé, resocialisé». Sophie, 40 ans, serveuse, se sent assimilée : « je peux me trouver seule dans n'importe quel endroit, je connais toujours quelqu'un, je ne me sentirai jamais isolée... je ne me sens pas créolisée, mais guyanaise... je suis devenue comme eux dans le rythme de travail, je suis en retard, je remets au lendemain, je suis guyanaise, j'ai le même rythme, je vais manger le blaff le matin, je suis comme eux ».*

L'intégration est le fait d'avoir des relations interculturelles. Stéphane, 29 ans, vendeur, dit : *« je considère Saint-Laurent comme ma ville, la Guyane comme mon pays, à chaque fois je reviens, je suis Saint-Laurentais et les gens me prennent aussi pour un Saint-Laurentais, je parle toutes les langues d'ici, le créole, le taki, un peu d'amérindien, de chinois, j'ai travaillé dans la restauration avec des Chinois... je ne me sens pas faire partie d'un groupe métro, au contraire, j'ai deux cultures, j'ai la culture antillo-guyanaise, j'ai la culture française, mais je suis tellement impliqué ici, que je tends à réagir comme les locaux envers les Métros qui sont là depuis pas longtemps, qui critiquent tout le temps... moi je suis hyper bien intégré, il n'y a aucun problème, ça fait 10 ans que je suis pas allé en métropole... j'ai aucun problème ici, je peux me balader à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit... avec les Métros ça va, je ne suis pas forcément d'accord avec tout le monde, parce que les Métros ont des idées différentes des locaux... les relations se passent très bien, j'ai fait ma scolarité avec les gens d'ici et par la profession de mon père (médecin) je connais beaucoup de monde et maintenant avec le travail, j'ai des relations avec tout le monde, je connais la moitié de Saint-Laurent, la moitié de Saint-Laurent me connaît, ça se passe très bien je peux me promener n'importe où, si j'ai des problèmes ce sera avec des gens d'en face (Surinam), qui traversent et qui viennent juste pour les vols, mais avec les gens de Saint-Laurent il n'y a pas de problème sauf avec les Métros ou les Businenge parce qu'ils ne veulent pas comprendre, mais ce sera juste une prise de bec...».*

Le regard des autres les place dans la catégorie des Blancs « intégrés ». Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, est arrivé directement de Guadeloupe à l'âge de 14 ans : *« il y a eu un an d'adaptation, c'était plus facile pour nous que pour les gens qui viennent directement de métropole, on avait le créole, l'environnement... un an le temps de se faire des amis et après ça a été le coup de foudre, la Guyane je ne la quitterai pas... je suis né en France mais je suis arrivé très tôt outre-mer, on savait parler créole avant de savoir parler français, en Guadeloupe on était en pleine campagne en zone hindou, mais on en avait marre des tensions de la Guadeloupe et on était amateurs des grands espaces... la Guyane est indispensable à ma vie... nous on est blanc donc pas vraiment guadeloupéen... moi on m'appelle « chabin » souvent parce qu'il y a que l'emballage qui change : je suis le mec métissé à mort, même si je suis d'origine française à 100 %, je suis quand même vachement bien accepté dans toute la société guyanaise... la langue c'est le passeport, dès que je parle créole les relations changent, c'est pas du tout les mêmes, tu passes partout, tu rentres dans toutes les maisons et puis moi je me suis bien adapté, je connais bien toutes les coutumes guyanaises... je cuisine créole, je fais tout créole mais je connais aussi bien la communauté javanaise que les autres, celle que je connais le moins bien c'est la métropolitaine... mon père n'est pas un vieux blanc parce qu'il n'est pas arrivé jeune, nous on est une première génération, il n'y en a pas beaucoup, sinon les descendants de bagnards, les Békés... on est des Blancs intégrés à la société qui parlent créole, baragouine quelques mots du fleuve, parle le portugais pas mal,*

*en amérindien je sais dire « bonjour »... j'ai des différences avec la culture créole, le magico-religieux par exemple, je m'adapte mais je n'y crois pas, j'en parle avec des personnes plus âgées que moi, ma génération n'est plus autant dans le magico, mais je sens beaucoup plus de différences culturelles avec les Métros, en même temps j'ai une culture métro, j'ai été élevé chez mes parents bien que j'ai été tout le temps dans les familles à droite à gauche... je m'assume en tant que Métro, je suis un Blanc, un Blanc créole... dans ma culture, ma musique, ma façon de faire, je vis créole... on est quand même européen, français, je ne pourrais pas m'adapter à la métropole, il n'y a pas de retour possible, je suis trop bien, je revendique cette vie, j'admire mes copains guyanais qui vivent dans les banlieues parisiennes... on n'a pas de gros besoin, la vie est chère mais t'es bien... moi j'ai pu avoir des problèmes identitaires, quand je vais en France, je suis plus guyanais que métropolitain ».*

Il n'y a pas forcément de rupture avec la culture d'origine.

Jérémy ne s'attache pas aux histoires de couleurs : *« certains Métros sont complexés, gênés d'être blancs, ils pensent « les pauvres petits noirs ! » moi je ne suis pas gêné d'être blanc dans un pays noir, moi les histoires de couleurs ça me sort par les yeux, les petits branleurs du coin me font remarquer parfois que je suis blanc, les autres non... il y en a qui disent des vérités d'autres c'est du pur racisme, j'ai pas la couleur locale, il y a des cas comme ça dans l'autre sens aussi, les Blancs sont aussi des enculés ».* Ceux qui se sentent guyanais ont réussi à faire le point sur leur place dans la société et à rayer le sentiment de culpabilité d'être blanc.

Les couleurs renvoient à des identités culturelles, comme le montre Carole : *« (dans un village du littoral) ils sont tout le temps en train de cracher sur les Blancs et c'est marrant quand ils nous voient, ils nous voient pas comme des Blancs, mais bon moi il y a des Créoles quand je les vois, je ne les vois pas comme des Créoles je ne les vois pas comme des Noirs, je les vois comme des Blancs alors qu'ils sont noirs, au niveau de leur mentalité parce qu'ils ont pas la même culture que les autres Créoles, ils sont plus proches de la culture métro il y a des histoires de couleur mais il n'y a pas que la couleur ».*

L'exemple de Daniel montre l'enjeu de la couleur : *« je suis un Blanc pays, ils peuvent dire sur moi « ce n'est pas un Blanc c'est un Noir, il est plus noir que moi », il n'y a que l'emballage qui change, ils peuvent parler de certains Blancs devant moi, ils ne me considèrent pas comme un Blanc, moi je ne me sens pas concerné, ils n'ont pas peur de dire devant moi « c'est un neg », je passe partout, je suis caméléon, les Blancs eux me considèrent comme un Blanc, je peux être très métro, j'ai plusieurs cultures ... moi je suis plus noir que blanc, je suis plus noir que toi (il s'adresse à moi)... je me sens citoyen du monde pour le concept ».*

L'intégration passe donc parfois par un changement de couleur dans le regard des uns et des autres.

Le Métropolitain qui se sent guyanais est un Blanc intégré. Il n'y a pas de sous-groupe relationnel mais uniquement une similitude de sentiment d'appartenance entre une origine

métropolitaine, un attachement à la Guyane et une couleur. Carl, 65 ans, retraité, explique comment il a construit son identité, avec difficulté, sans être à l'heure actuelle sûr de son positionnement : *« je n'ai plus la mentalité métropolitaine... je ne peux plus correspondre à l'identité métro, je ne sais plus à quoi je ressemble, je ne sais plus si j'ai une identité, je m'identifie à mes amis, mes voisins Guyanais d'origine chinoise, j'ai un tas d'amis qui n'ont pas la même origine... je partage très peu avec les Métropolitains, j'ai tendance à être critique envers eux... je ne suis pas créolisé, mais momentanément j'ai été dans une communauté de pensée, j'ai vécu une identification aux Créoles, mais pas d'identité créole, il n'y a pas de « Blancs pays », qui seraient nés au pays, pas non plus de Petits Blancs d'origine modeste, ici il n'y en a presque pas, les Blancs pays seraient les descendants de colons... les Blancs qui restent ont tendance à se fondre dans la population ».*

Daniel est en contact avec d'autres Blancs intégrés : *« je suis ami avec des vieux blancs comme moi, des jeunes qui sont arrivés ici il y a longtemps, j'en connais une vingtaine de jeunes arrivés dans les années 70 de mon âge, il doit y en avoir une cinquantaine, ils sont là, jamais partis, installés en Guyane, ils parlent aussi bien le créole que moi, vont à la chasse, font beaucoup de forêt, connaissent à fond la Guyane ... ».* Gilles est complètement contre l'idée d'un groupe au sens d'une uniformité des individus : *« il n'y a pas d'identité métropolitaine, c'est une blague, il y a différents types de Métros, ceux qui sont intégrés à la société guyanaise et créole, ceux qui ont tous leurs biens en Guyane et aucune attache ailleurs, aucune envie de partir et les fonctionnaires, les gens de passage, ceux qui viennent, foutent la merde et s'en vont ».* On imagine bien de quel côté il se définit.

Carole, 24 ans, agricultrice, se sent guyanaise et distingue aussi deux types de Métropolitains : *« il y a les Blancs blancs et les Blancs nég ça veut dire adaptés, être là depuis longtemps et être attaché au pays, aux coutumes avoir des relations avec tout le monde, ne pas être enfermé dans son petit monde métro, voir toutes les communautés, être bien avec tout le monde pour moi c'est ça, moi je suis bien avec tout le monde ».*

## **Conclusion du chapitre**

Les sentiments d'appartenance des Métropolitains sont complexes et divers. De façon générale, on constate un paradoxe entre la volonté de se distinguer du groupe métropolitain pour ne pas être assimilé au stigmaté porté sur lui et le sentiment d'appartenance qui se joue toujours à ce groupe métropolitain.

L'image que les Métropolitains ont du groupe métropolitain est fortement négative, elle est le reflet de l'image que les autres ont d'eux. L'ensemble des Métropolitains veulent se

différencier du groupe métropolitain qu'ils définissent avec les images que les autres en ont. Quand on parle des Métropolitains, ce sont les images des autres populations qui restent dominantes bien que l'on ait vu que les Métropolitains ont des images bien plus nuancées. Finalement on confirme que les nuances dans les images sont une façon de se distinguer du groupe en montrant les différences dans lesquelles on s'inscrit. Il n'y a donc pas de fierté d'appartenir à un groupe, ni de volonté de se distinguer des autres populations dans ce groupe : il n'y a pas d'ethnicité. On aurait plutôt tendance à renier son appartenance, qui marquerait inmanquablement l'absence d'intégration. Etre Métropolitain signifie ne pas être intégré, être de passage, chasseur de prime... le terme de Métropolitain renvoie donc à une image stéréotypée négative. Les individus s'opposent à ce groupe, qui remet en cause leur intégration individuelle, et mettent en valeur l'image du « Métro intégré » afin de rompre avec le stéréotype général. La différenciation avec le groupe est une réaction contre l'identité assignée et qui désigne une part de la réalité qu'on ne veut pas voir.

En même temps, l'individu ne peut se définir en dehors de cette identité métropolitaine qui le distingue des autres populations. Il reconnaît la couleur commune, une certaine culture, des relations communautaires. Quatre types de sentiments identitaires se distinguent chez les Métropolitains en fonction du profil individuel de chacun : le sentiment d'être métropolitain et en marge de la société, d'être métropolitain et français, d'être français et guyanais et d'être guyanais. Le sentiment d'être français est le signe du rejet des cadres d'identification de Guyane : on refuse d'être « métro », on est français dans tous les contextes. En même temps, pour la plupart, le sentiment d'être français renvoie au regard de l'Autre qui nous stigmatise. Le regard des autres est le facteur déterminant du sentiment d'appartenance. Ceux qui se sentent guyanais ont réussi à accepter leur couleur, leur origine tout en revendiquant leur appartenance au territoire. Ils sont créateurs de nouvelles formes culturelles, celles du Blanc ancré en Guyane. Ces individus ne semblent s'assimiler à aucun groupe présent, ils prennent des traits culturels des différentes populations formant ainsi une culture guyanaise.

Il y a une corrélation entre le fait de se sentir métropolitain et en même temps en marge de la société ; ou guyanais et intégré. Donc le sentiment d'être intégré passe par une distanciation du groupe, une individualisation. Mais une partie des individus qui se sentent métropolitains, se sentent aussi intégrés : le bien-être, le fait d'être à l'aise en Guyane a une grande importance. Dans la dernière partie, nous allons voir que le réseau relationnel métropolitain

favorise ce bien-être, permet une adaptation et un sentiment d'intégration et contribue en même temps à reproduire les stéréotypes, le stigmatisme et l'exclusion.

On remarque une véritable réflexivité de l'individu sur son identité, une auto-analyse de sa place dans la société. Ce qui permet une flexibilité des identités et un vrai dynamisme du positionnement individuel. Il n'y a pas d'immobilité des identités, les sentiments d'appartenance évoluent au grès des expériences de vie de chacun et de ses choix propres.

## Chapitre IV. AU-DELA DU SENTIMENT D'APPARTENANCE AU GROUPE METROPOLITAIN : DES STRATEGIES IDENTITAIRES

L'individu veut « être », démarche qui conditionne ce qu'il « est ». La réflexivité de l'individu sur sa place en Guyane l'oriente vers plusieurs démarches. La difficulté de se positionner entre plusieurs référents identitaires, le poids du regard des autres lui assignant une identité négative et l'obligation de se positionner, poussent l'individu à justifier de sa présence, à éviter les conflits internes (psychologiques) et les conflits externes (avec les autres). Carmel Camilleri (1990) a étudié l'articulation entre le social et l'individuel, entre une approche sociologique et une approche psychologique. En étudiant les trajectoires d'intégration des migrants maghrébins en France, il émet la thèse que lorsque l'identité culturelle d'un groupe est menacée, c'est-à-dire lorsque la comparaison entre son propre groupe et la société d'accueil est défavorable à son groupe d'appartenance, l'individu adopte différentes stratégies individuelles ou collectives qui lui permettent de revaloriser son groupe et par là-même de revaloriser son estime de soi. L'individu cherche à atteindre un équilibre entre, d'une part, les valeurs et représentations auxquelles il s'identifie et d'autre part, celles qui lui permettent de s'accorder avec son environnement. L'individu tente de préserver la cohérence de son identité, ce que Camilleri appelle la fonction ontologique.

L'individu recherche donc la cohérence de son identité, mais il cherche aussi à maintenir une image positive de lui, ce que Hanna Malewska-Peyre (2000) nomme une *image de Soi positive*. Une image de Soi fortement dévalorisée, ainsi qu'une image incohérente ou éclatée sont des signes de la crise d'identité (1982). « Par identité positive nous comprenons le sentiment d'avoir des qualités, de pouvoir influencer sur les choses et les êtres, de maîtriser (au moins partiellement) son environnement et d'avoir des représentations de Soi plutôt favorables, en tout cas aussi favorables que celles des autres » (Malewska-Peyre 2000 : 40). Elle ajoute comme son complément : « l'identité négative est, par contre, un sentiment de mal-vivre et de mal-être, d'impuissance, d'être mal considéré par les autres, d'avoir une mauvaise image de Soi et de ses activités. C'est un état pénible, un état de souffrance ». Ainsi la notion d'intégration fait aussi appel à des aspects psychologiques. Il semblerait que l'individu en mal-être à cause de son acculturation (nous mettons donc à part les autres mal-être d'ordre psychologique qui ne dépendent pas du choc des cultures) ne soit pas intégré.



Selon C. Camilleri (1990), l'individu élabore des stratégies identitaires pour palier à l'image négative que la société lui renvoie de lui-même, pour maintenir une image de Soi positive et un Soi cohérent. Les stratégies sont des conduites déployées dans le but conscient ou inconscient d'éviter ou au moins de modérer les tensions intrasubjectives dues à ces difficultés identitaires. L'Autre est bien essentiel dans la définition de Soi. Les stratégies visent aussi à donner à voir à l'autre ce que l'on veut être. Nous retrouvons plusieurs stratégies identitaires chez les Métropolitains de Guyane, plusieurs dynamiques de construction identitaire (Camilleri 1990).

- Une identité *négative*
- Une identité *négative déplacée*
- Une identité *polémique*
- Une identité *par distinction*
- Une maximisation des avantages
- Une stratégie d'intégration

#### Une identité négative

L'individu a intériorisé l'image négative que les autres ont de lui. Il vit un malaise quotidien. Pour rétablir une image de Soi positive, il n'y a alors qu'une solution, le départ vers un autre espace. Cet autre contexte présente des cadres d'identification différents qui permettent à cet individu de se resituer et de se revaloriser. C'est alors une stratégie de préservation. De nombreux individus ont tendance sporadiquement à intérioriser cette image négative d'eux-mêmes, ils éprouvent alors le besoin de prendre de la distance avec la Guyane, de se « ressourcer » en métropole. Cet aspect psychologique explique en partie les retours fréquents des Métropolitains dans leur territoire d'origine. La stratégie d'utiliser une nouvelle migration pour définir son identité ne permet donc pas l'intégration en Guyane. Pour s'intégrer, du moins en avoir le sentiment, il faut sortir individuellement de l'image négative assignée.

#### Une identité négative déplacée

L'individu pose l'image négative que lui renvoient les autres groupes sur les autres membres de son groupe, afin de se singulariser. Il évacue l'identité négative en s'assimilant au favorisé et en transférant l'injonction dévalorisante sur les autres membres de son groupe d'origine. Ce processus se retrouve dans les identités de nombreux Métropolitains. Les individus qui sont en Guyane depuis longtemps et comptent y rester se différencient automatiquement de ceux

qui sont de passage. Ils activent ainsi la différenciation entre ceux qui « sont d'ici » et ceux qui « sont ici » comme le décrit Yannick Sencébé dans son étude sur le milieu rural français (2004). Marie-Antoinette Hily et Christian Rinaudo montrent la séparation qui s'opère dans un quartier rénové entre les « établis » et les « marginaux », nouvellement arrivés. Pour les premiers, la « réponse consiste donc à se placer dans une position d' « établis » par rapport à ces « intrus » : ils s'imaginent pourvus d'un charisme collectif et doués d'une vertu spécifique que partagent tous les membres quand elle fait défaut aux autres » (2002 : 221). Pour ces auteurs, l'ancienneté est alors capable d'engendrer une cohésion de groupe, une identification collective en s'opposant à un autre groupe. Dans notre étude, si les Métropolitains anciennement installés se différencient des nouveaux, de ceux qui sont de passage, il semble qu'ils s'associent intellectuellement à ceux qui restent, sans pour autant concrétiser ce groupe d'appartenance par des relations sociales privilégiées, ce que nous verrons dans la prochaine partie.

Les Métropolitains sont à la recherche d'une reconnaissance de la part d'autrui. A Kourou, si l'on est sédentaire, on se différencie des détachés. Arnaud, 36 ans, technicien au CSG, marque bien cette différence de traitement tout en disant que les détachés peuvent être de plusieurs types : ceux qui profitent de la nature, ceux qui ne sortent pas de chez eux, ceux qui s'investissent dans les associations. Il pense ainsi que les profils de personnes sont aussi variés que chez les sédentaires.

Alexandre, 30 ans, instituteur, est sur le fleuve depuis 6 ans, y a construit sa maison et vit avec sa femme businenge et leur enfant. Il distingue deux types de Métropolitains : ceux qui « habitent » en Guyane, passent et ceux qui « vivent » en Guyane. Il fait partie du deuxième groupe et veut se distinguer de l'autre : « *y a de plus en plus de touristes jusqu'à Apatou, pour des gens comme moi qui vivent ici c'est très dur de se démarquer de ça* ». Julie, 32 ans, femme au foyer ne supporte plus d'être associée aux autres gendarmes qui vivent dans la caserne, comme elle, elle a l'impression d'être parquée et va quitter ce lieu d'habitat prochainement.

Finalement les individus ont du mal à se reconnaître comme appartenant à un groupe métropolitain. Les chercheurs ne font pas exception. Ils parlent rarement des Métropolitains comme groupe propre. Ils apparaissent pourtant toujours en toile de fond comme groupe à part. Par exemple, J.-F. Orru (2001), géographe, donne la répartition de la population des communes isolées sans proportion sur les Métropolitains : Maripasoula est constituée, selon

ses estimations, de 20 % d'Amérindiens, 54 % d'Aluku, 6 % d'autres Noirs marrons, 8 % de Créoles et 12 % de Brésiliens (2001 : 294). Pourtant, il parle du groupe existant, dont il relève à chaque étape de sa réflexion, la présence et le rôle à part.

### Une identité polémique

Quelques individus réagissent en sur-affirmant leurs différences et en les érigeant comme supérieures. Cette attitude est à la source du racisme. On protège son identité en dévalorisant l'Autre, en lui attribuant des caractéristiques immuables qui le maintiennent dans l'adversité. Il s'agit d'un repli identitaire. Cette « identité polémique » peut se révéler à différents degrés. Durant notre séjour, nous avons rencontré trois individus de ce type. Les trois, trois hommes, en Guyane depuis plus de dix ans, dont l'un venant d'Afrique. L'un, retraité de l'ONF, est à l'origine, dans les années 1990, d'une liste politique de front national depuis lors éteinte. Un autre est enseignant et isolé en forêt. Le troisième est un commerçant.

Mais sans développer un discours raciste extrême et sans que leur identité se résume à un repli identitaire, certains individus peuvent avoir des discours « racistes » ou « évolutionnistes » à un moment donné. Ces individus ont pourtant des relations interculturelles, des amis de toutes origines et leur comportement vient contredire leurs paroles acerbes.

Un individu a une vision évolutionniste de l'humanité et agit avec un paternalisme profond, pour lui : « *il y a deux civilisations en décalage, nos ancêtres les Gaulois étaient sans doute plus proches d'eux (Businenge, Amérindiens) que nous le sommes d'eux, il y a quand même des siècles de civilisation qui nous séparent de nos ancêtres qui étaient sans doute de même acabit, qui vivaient au jour le jour, alors évidemment il faut prendre les gens comme ils sont, à côté de ça il y a toute une gentillesse, un accueil* ». Finalement, l'idée que la civilisation occidentale est plus avancée est encore dans les esprits des Métropolitains. Comme le note Robert Ezra Park (1967), le préjugé a pour finalité de maintenir les distances sociales : il ne s'agit pas d'un comportement agressif mais d'une attitude conservatrice. Inconsciemment, nombre de Métropolitains exercent une distinction entre eux, de culture occidentale et les autres, de « culture traditionnelle ». Le préjugé conservateur fait valoir la menace de l'ordre établi par la présence de l'Autre. (Khellil 1997 : 76), il agit comme protection.

Un autre individu prononce une phrase, au cours de l'entretien, qui surprend car elle dénote par rapport à l'ensemble de son discours et de ses attitudes : « *ils* (Les descendants d'esclaves)

*devraient être heureux qu'il y ait eu l'esclavage, parce qu'au lieu d'être en Guyane, d'avoir des possibilités d'emploi, ils seraient toujours en Afrique dans des pays complètement pauvres, à feu et à sang* ». D. Lapeyronnie (1993) pense que ce n'est pas la différence qui fait peur mais la ressemblance. L'on retrouve bien cette réalité dans les représentations sur les Créoles guyanais qui sont des « Métros » mais qui sont en même temps Autre. Le préjugé de race est alors une façon de différencier ce qui pourrait être trop proche.

### *Une identité par distinction*

L'individu prend conscience de sa singularité, mais n'intériorise pas la dévalorisation qu'on lui attribue et l'évite en prenant de la distance. Nous attribuons cette identité aux individus qui ne veulent pas se poser de question sur leur identité en Guyane, ils assument leur identité personnelle et se tournent vers l'environnement naturel et le bien-être de la qualité de vie, comme conduite d'évitement des conflits. Cette attitude est un refus des catégorisations identitaires propres à la société guyanaise. On se définit avant tout comme français, dans tous contextes.

Mathilde est venue avec des représentations négatives de la société et positives de la nature, elle a gardé ces représentations en vivant en Guyane. Elle a des représentations teintées de méfiance envers les Créoles guyanais et les Businenge qui l'effraient. Elle se sent rejetée et totalement métropolitaine. Elle a conscience de sa différence et ne cherche pas à changer puisqu'elle pense que les identités sont définies de façon immuable. Elle légitime alors sa présence et fait abstraction de ce malaise avec la qualité de vie qu'elle a en Guyane. Les pratiques culturelles des Métropolitains résultent aussi d'une stratégie pour maintenir une image positive de Soi et évacuer le malaise identitaire.

### *Une maximisation des avantages*

Pour C. Camilleri (1990), les populations immigrées du Maghreb en France adoptent prioritairement cette stratégie. La personne « choisit » dans chaque culture en présence ce qui lui conviennent le mieux. Ainsi, l'individu construit son acculturation en saisissant les traits culturels qui lui convient et en ignorant ceux qu'il ne désire pas assimiler. La pratique du carnaval, la chasse, la culture culinaire sont adoptés en fonction de l'intérêt de l'individu, de l'adoption totale à l'ignorance totale. L'individu est donc, au-delà des déterminismes sociaux,

un être rationnel qui agit pour une optimisation de sa personne. L'individu façonne ainsi son identité personnelle et crée une culture unique.

### Une stratégie d'intégration

Enfin ajoutons la stratégie d'intégration à la typologie développée par C. Camilleri. Les Métropolitains construisent leur identité en fonction de l'Autre qui détient le pouvoir de lui octroyer le label de l'« intégration ». Pour sortir de l'identité assignée de métropolitain, certains individus utilisent des symboles en pensant que l'Autre « verra » sa différence. Il adopte alors un comportement particulier pour être vu comme il veut « être ». L'individu est alors comme l'acteur dont parle E. Goffman (1984), il joue un rôle sur la scène sociale. Au-delà d'une culture subie, l'individu fait le choix de son acculturation et le sentiment d'appartenance devient la base de cette action et son résultat. La stratégie d'intégration repose sur une identification à un modèle que l'on désigne comme idéal. Rappelons que l'identification, selon G. Vinsonneau, peut être définie comme « le processus par lequel le sujet cherche à se reconnaître à travers des individus extérieurs à lui-même : individus de son entourage plus ou moins proche, réels ou imaginaires, dont il adopte les conduites, les symptômes, les idéologies, les fantasmes... pour tenter de se confondre avec eux » (2002 : 84). Le concept d'identification nous mène vite à celui d'imitation de Gabriel Tarde (1993) : les individus tendent à imiter les référents. Les référents sont alors, comme on l'a déjà dit, cette image du « Métro intégré ».

Stéphanie, 45 ans, femme au foyer, est venue en Guyane une première fois dans les années 1980 avec son mari militaire, puis est retournée en métropole où elle a trouvé un travail. Elle ne voulait pas revenir en Guyane parce que son travail en métropole lui plaisait, mais elle a suivi son mari et était ravie de retrouver la Guyane qu'elle avait beaucoup aimée. Toutes ces attitudes sont dirigées dans le but de refonder un lien avec la société créole : *« j'ai cherché à rencontrer les purs Guyanais que j'avais rencontré lors de mon premier séjour... je me suis dit que pour renouer des liens il fallait entrer dans un milieu où il y avait des Guyanais : donc par le carnaval, je me suis inscrite dans le club de l'armée qui fait le carnaval... au bout de trois semaines j'ai voulu repartir, il y avait beaucoup trop de militaires, j'en avais marre des gens du travail, en métropole, j'ai mes amis à moi, mais quand on va ailleurs on est toujours entre militaires, dans la danse il n'y a que des fonctionnaires... c'est difficile de sortir du cercle de l'armée... je me sens intégrée en Guyane parce que je fais l'effort d'aller vers les autres, je n'ai jamais été rejetée, je pourrai rester sans problème... je suis tiraillée entre deux groupes : comme femme de militaire et*

*ma façon de penser et de faire qui est à l'opposé* ». Finalement, à la fin du contrat de son mari, celui-ci repartira seul en métropole et elle restera.

Plusieurs stratégies identitaires décrites par C. Camilleri se retrouvent dans la stratégie globale d'intégration. La *stratégie de dissociation* est la tendance à ne présenter une facette identitaire que dans un contexte favorable et à la dissimuler de façon étanche dans d'autres contextes. Daniel dit qu'il peut être très métro comme il peut aussi être le chabin, le métisse. *L'identité critique* est l'acceptation de la stigmatisation de certains traits et la mise à l'honneur simultanément de certains autres traits propres à la même culture, comme la culture associative. Le *refoulement de l'expérience raciste* (Malewska-Peyre 2000 : 43) est la façon d'éviter de voir que le racisme existe. L'état d'esprit dans lequel se place l'individu est donc primordial dans sa perception de la réalité. Une même réalité est lue de façons différentes, il est alors très difficile de dire s'il y a réellement racisme ou s'il s'agit d'une perception de racisme ou inversement s'il n'y a pas de racisme ou s'il s'agit d'un refoulement de l'expérience raciste. Dans cette visée intégrative, les individus font des efforts de changements culturels. Ils tentent d'adopter une attitude d'empathie. Ainsi, un homme de 30 ans, en relation avec un homme ndjuka de 25 ans, nous relate combien il est surpris par la façon de penser de ce dernier et montre un réel intérêt pour comprendre sa logique. S'en suivent de grandes discussions sur la création du monde, la vision du temps... Enfin, la *stratégie d'assimilation ou « passing »* (passer de l'autre côté), où l'individu tend à ressembler le plus possible au groupe de référence. Le « passing » est présent par rapport aux Créoles guyanais, dont la culture n'est pas éloignée de celle des Métropolitains. Des individus qui adoptent cette stratégie avec les Businenge, par exemple, risquent de ne pas réussir à construire un Soi cohérent. Selon de nombreux témoignages sur le fleuve Maroni, les individus qui tentent l'assimilation, la fusion, se retrouvent tôt ou tard dans un état de mal-être et partent de Guyane mal en point.

On distingue plusieurs symboles, marques de l'identité que l'individu veut se donner. Dans la partie traitant des différentes pratiques sociales, nous en avons déjà mis en valeur plusieurs : l'habitat dans un milieu hétérogène, la participation à des activités « typiques », comme le carnaval, l'occupation de certains territoires « ethniques », la participation associative et politique. Il est apparu dans les citations relatives au sentiment d'appartenance d'autres éléments : le mariage mixte, le changement de couleur, l'habit.

### L'exemple de la pratique d'une langue locale comme outil de l'intégration

On ne pratique pas une langue uniquement pour sa fonction utilitaire. Dans la partie précédente nous étions arrivés au fait que la pratique d'une langue découle de la socialisation mais qu'elle semblerait aussi entrer dans le jeu des identifications de l'individu. La pratique d'une langue locale est un symbole du rôle que l'on veut se donner dans la société guyanaise. Les individus revendiquent leur citoyenneté, leur participation à la Cité, leur identité en montrant cet attribut, ce trait culturel qu'ils ont adopté volontairement. Ainsi, la fonction utilitaire d'une langue n'est pas uniquement de l'ordre de la communication physique mais se trouve aussi dans la communication symbolique.

Les individus interrogés mentionnent d'eux-mêmes, spontanément, leur pratique d'une langue<sup>120</sup>. Ce qui insinue que les individus accordent une place importante à cette pratique dans leur quotidien<sup>121</sup>. Ils reconnaissent son rôle, comme « passeport » des relations sociales, comme « marqueur » identitaire. Elle devient un attribut de l'individu qui lui permet d'être identifié dans le regard des autres.

Les individus qui pratiquent une langue prennent en compte la lutte identitaire de cette société multiculturelle et s'y inscrivent. Ils choisissent un groupe culturel, comme référent, se représentent ce groupe comme la culture dominante ou qui va dominer dans la société guyanaise. Le groupe dont on parle la langue devient le groupe de référence dans la construction de son identité. Les individus s'opposent alors en partie aux autres populations. Le cas est particulièrement flagrant pour ceux qui pratiquent le « taki taki ». Ces Métropolitains ont des représentations positives sur les Businenge et déterminent leurs représentations des autres groupes en fonction de celui-ci. Romane, 26 ans, étudiante, habitant à Grand-Santi, voit les Créoles guyanais, qu'elle ne fréquente pas, en opposition aux Businenge. Elle a des représentations négatives sur eux. Alexandre, 30 ans, instituteur, a appris le sranan tongo au dispensaire et dans les troquets au fil du temps. Il l'utilise dans sa famille mais aussi dans les échanges quotidiens avec la population locale, il parle alors

---

<sup>120</sup> Pour ceux qui ne le mentionnaient pas, nous posions la question à la fin de l'entretien, mais on peut dire que 100 % de ceux qui pratiquent une langue l'ont mentionné. Le thème de la langue est souvent apparu dans la description des relations personnelles, ou dans la question sur le sentiment de soi en Guyane. Mais aussi dans la question « que faites-vous de spécifique à la Guyane ? »

<sup>121</sup> Cette analyse s'est déroulée sur trois axes : on a comparé les représentations collectives des autres de l'ensemble du groupe métropolitain avec le type de langues pratiquées ; on a comparé les représentations sociales des Métropolitains qui pratiquent une langue avec celles de ceux qui ne pratiquent pas ; enfin, on a analysé pour un individu l'articulation entre ses représentations et ses pratiques afin de dégager des liens de corrélation. Plusieurs représentations sont impliquées dans la pratique d'une langue.

français ou taki : *« je suis connu, ça m'apporte une reconnaissance, une entraide... beaucoup de gens baragouinent, moi, je parle bien... j'ai l'impression d'être un immigré ici, pas parce que je suis blanc mais parce que je suis venu habiter ici alors que je n'y étais pas avant, mon fils est d'ici... Ici c'est chez nous, j'ai un sentiment d'appartenance, je me sens attaché à ici... les Blancs ne sont pas médiateurs ils sont clairement du côté des Businenge »*. Les Métropolitains prennent généralement position pour le groupe dont ils parlent la langue.

Il en est de même pour les autres langues pratiquées : il y a focalisation du groupe comme élément central de jugement des autres. Xavier, 35 ans, enseignant, a appris le créole guyanais clairement parce qu'il est pour lui le groupe de référence dont l'intégration dépend : *« le creuset est cette créolité du littoral »*. Il a des représentations très positives des Créoles. Il explique sa motivation : *« ... quand un Métro se met à parler créole les regards changent, au bout d'un moment tu passes de l'autre côté, tu as plus d'échanges avec la population locale »*.

Plus les représentations sur le groupe sont positives et plus on pratique sa langue. Ceci est flagrant pour les Créoles guyanais. Certains ont une image radicalement positive du groupe porteur de la langue qu'ils pratiquent. Jean, 45 ans, médecin, parle des Businenge : *« je les aime bien, c'est l'avenir pour la Guyane, ils ont un fond culturel assez franc, encore des traditions fortes, un respect familial, une éducation, ce sont des gens droits, ils s'intégreront facilement »*. La pratique du Sranan tongo et du portugais est essentiellement liée à des représentations positives du groupe. On a aussi des représentations de soi interculturelles, liées à l'exotisme dont on affuble le groupe.

Les Créoles guyanais sont l'élément central, dans la lutte identitaire, en fonction duquel on se place. Soit le Métropolitain adopte ce groupe comme groupe de référence, soit il se situe dans un groupe culturel vu comme « opposé ». On s'intègre en fonction des Créoles guyanais. Si l'on ne pratique pas les langues hmong ou chinoise, c'est que d'une part, il n'y a pas de contexte objectif de socialisation dans ces groupes et d'autre part, que ces groupes ne sont pas associés à des enjeux identitaires en Guyane. Les Businenge entrent en jeu dans cette lutte des identités, comme, dans une moindre mesure, les Brésiliens, qui, pourtant sont des immigrés. Ils sont alors placés comme un contre-pouvoir face aux Créoles guyanais et permettent de redéfinir la notion de Guyanité en l'élargissant à de nouvelles populations.

La pratique du créole haïtien est la seule à ne pas être foncièrement due à des représentations liées à la construction de l'identité. Elle découle plutôt des facteurs objectifs de socialisation.



On pratique plus par nécessité. Les Haïtiens sont presque absents de la lutte identitaire dans le regard des Métropolitains, ils tendent à s'assimiler à la créolité des Créoles guyanais. De plus, ils ne voient pas tellement la nécessité de parler le créole haïtien, proche du créole guyanais, qui, ce dernier, leur apporte plus au niveau identitaire.

De plus, les seuls individus de l'échantillon général qui ont des représentations uniquement neutres sur les populations ou très nuancées, font partie de ceux qui pratiquent une langue locale. Ces individus ont moins de stéréotypes, moins de préjugés, moins de jugements de valeur. Si l'on peut, en général, être surpris de l'ambivalence des représentations des Métropolitains qui, même si elles s'orientent vers un jugement de valeur, se composent toujours de jugements nuancés, on l'est encore plus de ces Métropolitains qui pratiquent une langue. La pratique d'une langue suppose des contacts interculturels. Véronique, 35 ans, chercheuse en biologie, en Guyane depuis 15 ans, comprend le créole par son mariage mixte. Elle n'a pas de représentations des populations et n'adhère pas aux représentations collectives : *« je ne me suis jamais posée la question des images sur les populations, il y a des gens plus ou moins sympas dans toutes les communautés, sinon j'ai des images classiques stéréotypées, le chinois on l'imagine toujours derrière un comptoir, le Brésilien clandestin... les gens les plus implantés sont les Créoles et les Saramaka »*. Christelle, 55 ans, salariée, a des représentations neutres sur les Businenge, elle considère cette population comme sa famille. Elle a également des représentations neutres sur les Créoles, elle n'émet aucun jugement de valeur sur les populations sauf sur les Métropolitains parmi lesquels elle distingue ceux qui ont l'esprit colon, profiteur et les autres. Rappelons qu'il s'agit de quelques individus parmi ceux qui pratiquent : la plupart sont marqués par des jugements de valeur au même titre que le reste de la population métropolitaine. Mais ceux qui ont une certaine ouverture d'esprit et tombent moins dans les stéréotypes pratiquent une langue de Guyane.

Il existe une relation intime entre l'identification et la pratique d'une langue. Les représentations de l'Autre sont une motivation ou un frein à la pratique d'une langue locale. Lorsque l'on étudie la dialectique dans le temps entre les représentations de l'Autre et les pratiques des langues pour un individu, on considère pleinement leur rôle. Deux schémas se dessinent : soit les représentations de l'autre orientent la pratique ; soit la pratique oriente la représentation de l'Autre. Carole, 24 ans, agricultrice, parlait le Créole, appris à l'école par le contact avec les autres enfants. Après être partie en métropole 2 ans, elle ne le pratique plus autant (elle comprend sans parler). Elle a depuis appris le portugais, qu'elle pratique de façon

courante quotidiennement avec les employés de l'exploitation. On peut expliquer en partie ce changement par ses relations individuelles : elle ne fréquente aucun Créole guyanais, par contre, elle est quotidiennement en contact avec des Brésiliens pour le travail. Mais ses représentations sont tout aussi significatives (et en relation avec la nature de ses fréquentations) : ses représentations des Créoles sont essentiellement négatives « *ils sont fainéants... ils ne connaissent pas leur pays... ils crachent sur les Blancs* » ; ses représentations des Brésiliens sont plus positives ou neutres (ils sont une population en pleine croissance démographique, ils sont souvent clandestins, ils sont très travailleurs). Sa première pratique s'est faite par la socialisation, puis si elle ne s'est pas affirmée (abandon de la langue créole et acquisition du portugais), c'est en partie en fonction des représentations que cette jeune femme s'est formée au cours du temps. Il y a ici un va-et-vient entre pratiques et représentations de l'Autre.

Un autre exemple nous confirme cette dialectique. Aude, 30 ans, psychologue scolaire, nous explique les représentations très positives qu'elle avait des Créoles guyanais à son arrivée. Elle a commencé à pratiquer la langue créole dans ses relations, puis s'est mise en couple avec un Créole guyanais, a eu un enfant avec lui. Si elle n'a pas continué dans sa pratique (elle comprend sans parler) c'est qu'elle a eu des difficultés avec lui, s'est séparée et dénigre à présent l'ensemble du groupe créole guyanais : « *je deviens raciste envers les créoles qui sont des dégénérés, je ne suis plus du tout aussi ouverte qu'avant parce que je sens le racisme envers les Blancs, mis à part ceux qui ont été en métropole, les Antillais. J'ai appris le créole dans la période positive où j'en fréquentais beaucoup et avec mon ami.* ». Si la pratique des individus ayant été en couple mixte ne perdure pas, c'est en grande partie par un changement de représentations.

La représentation des autres ne va pas sans son corollaire : la représentation de Soi. Ce que les Métropolitains nous disent des autres est avant tout une information sur la représentation qu'ils ont de leur place dans la société. Ceux qui pratiquent une langue transpirent un élément commun : la nécessité implicite de trouver sa place dans la société, la nécessité de s'intégrer. Tous se sentent concernés par leur identité en Guyane, se posent des questions.

Certains ont une **représentation interculturelle d'eux-mêmes** et la pratique d'une langue est un moyen d'affirmer cette interculturalité. Stéphane, 29 ans, vendeur à Saint-Laurent, se sent intégré, il pense faire partie des mélanges de la société guyanaise (voir p. 442). La pratique des langues entre dans son argumentaire de relationnel et d'intégration, il fréquente tout le

monde, parle plusieurs langues. Les représentations que l'on a, avant de venir en Guyane peuvent jouer sur le mode d'intégration de l'individu. Ainsi, Xavier, 35 ans, enseignant, arrive en voulant se lier aux autres populations, il a un passé d'activiste politique et se pense multiculturel, « passe-partout ». Il oriente donc son attitude dans ce sens et joue son intégration sur le lien social. Il ne met d'ailleurs pas un pied en forêt et axe toutes ses activités sur le monde urbain.

Certains **se sentent guyanais** et le prouvent avec leur pratique des langues locales. Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, est arrivé jeune en Guyane : le créole est sa langue maternelle, tout autant que le français. Il en parle comme d'une compétence culturelle, associée à d'autres compétences comme la chasse, la connaissance du territoire : *« je suis reçu chez les vieux Créoles comme un Guyanais, ils sortent le rhum, les gens ne me parlent qu'en créole... avec mon frère on ne parle qu'en créole, on ne sait s'engueuler qu'en créole... avec les vieux Blancs potes on ne parle qu'en créole, c'est la langue maternelle qu'on a connue à l'école, ici elle passe partout, chez le Chinois, les Brésiliens, les Amérindiens (leur langue n'est pas facile), c'est la langue qui t'ouvre tout »*. Donc, d'une part le créole est sa langue de socialisation, acquise « naturellement », mais d'autre part, il la considère comme le passeport de ses relations, de son intégration en Guyane et la marque de son identité guyanaise, ce qui justifie qu'il continue de l'employer et la cultive. Si la pratique au départ était de l'ordre de la socialisation, elle est devenue une marque identitaire consciemment entretenue. Arnaud, 36 ans, technicien au CSG, à l'opposé ne pratique pas de langue locale alors qu'il est arrivé en Guyane à l'âge de un an. Il se dit français mais pas guyanais parce qu'il pense qu'il ne sera jamais intégré, n'ayant pas la couleur « locale ». Pour lui, son identité ne se construit pas, elle est définie une fois pour toute dans le regard des autres. Serge, 38 ans, architecte, montre comment la langue peut, un instant, faire changer la couleur de peau : *« il y a l'accent, moi je l'ai méchamment, on m'a dit que j'étais Suisse, les Créoles me disent que j'ai un accent, plus qu'eux, au téléphone des gens croient que je suis un gros black, ils sont surpris en me voyant »*.

Cette mise en valeur d'une identité guyanaise ressort lors de conflits. Walter, 45 ans, artisan, en Guyane depuis 30 ans, relate une expérience. Lors d'une altercation en voiture avec un Créole guyanais qui commençait à s'échauffer, à l'insulter avec des termes péjoratifs sur son appartenance ethnique, notre informateur a répondu en créole : la situation est retombée tout de suite. *« Les créoles qui me connaissent depuis 30 ans, il y a longtemps que pour eux je suis un vieux blanc, je suis guyanais, moi je ne réclame pas non plus le passeport guyanais, mais si on m'insulte je réponds en créole et j'assois le gars »*. Il se sent guyanais, sa pratique de la langue est une compétence qu'il utilise pour justifier sa présence, son investissement dans la terre, sa connaissance du pays.

Certains se sentent **rejetés de la société guyanaise** : la langue intervient alors comme moyen de légitimer leur présence, de faire lien avec les autres et de lutter contre l'exclusion. Beaucoup ont un sentiment d'exclusion quand les autres parlent une langue devant eux qu'ils ne comprennent pas. Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste, relate son expérience. Arrivée il y a 12 ans, elle apprend dès le départ le créole guyanais volontairement pour deux raisons : une question d'utilité dans le travail et en réponse à une situation difficile dans le travail où on la juge très négativement : *« l'adaptation a été difficile, ils (les collègues créoles) faisaient de la rétention d'informations, ils me faisaient passer un examen, parce que dans leur tête on a la réputation du chasseur de prime, de profiteuse, de mémoire de l'esclavage, ils critiquaient mes habits, ils étaient très susceptibles, les gens ne me parlaient pas, les indépendantistes me parlaient de mes seins, me disaient « t'es qu'une paysanne », faut être fort »*. La pratique de la langue lui a permis de comprendre ce que les Créoles disaient et de se sentir plus à l'aise, mais aussi d'avoir une reconnaissance et, du fait, de sortir des relations stéréotypées entre Métropolitains et Créoles : *« j'ai appris le créole au GEREC<sup>122</sup> au début, je comprends bien mais je ne parle pas ; ça m'a fait du bien, les plaisanteries en créole je ne savais pas si on se moquait de moi, j'étais seule au milieu de tout le monde, quand j'ai appris ils étaient très fiers de moi au début, ils expliquaient, puis ils ont arrêté quand ils ont considéré que je comprenais assez »*. Quand nous interrogeons une de ses amies créoles, ex-collègue, elle assure que Viviane n'est pas vue comme une Métro, elle est intégrée.

La pratique de la langue locale entre, aussi, dans la stratégie d'identité négative déplacée. Les individus se sentent fondamentalement **distincts du groupe métropolitain** et pratiquent une langue locale en vue de matérialiser cette différence. Daniel se distingue ainsi à la fois des Métropolitains de passage et des Métropolitains qui restent et pratiquent une langue, mais de façon moins approfondie : *« il y a deux créoles, le créole métropolitain et le vrai créole, avec l'accent, c'est une langue très vivante, très imagée, on fait des jeux de mots... eux (les Métropolitains qui n'ont pas été éduqués en Guyane) ne parleront jamais le vrai créole »*. Il parle de l'un d'eux qu'il connaît par relations interposées *« il parle mal le créole, il est perçu comme un Métro, il ne parlera jamais le créole comme un Créole, il parle le créole comme un Métro »*. Le langage joue ce rôle de dissocier l'individu de l'ensemble des Métropolitains et de faire le lien avec les autres populations. Sophie, 40 ans, serveuse, est aussi dans cette dynamique : *« ce qui fait la différence avec les autres Métros c'est qu'on se sent intégré, je parle le taki, le créole, avec les collègues Businenge, mon amie créole »*.

---

<sup>122</sup> Groupement d'Etudes et de Recherches en Espace Créolophone : association qui dispensait des cours de langue créole

Certains individus marquent leur **identité métissée**. Ils veulent montrer leur adaptation à la Guyane, tout en gardant leur identité métropolitaine. La langue leur permet ce compromis. Gilles, 65 ans, retraité, en Guyane depuis 30 ans, se considère comme un Guyanais, mais dans le sens d'un Métropolitain très adapté. Il s'identifie clairement à un blanc. Il comprend très bien le créole, marié à une Créole, mais ne parle jamais en Créole parce qu'il considère que cette langue ne lui appartient pas. Pour lui, elle a été créée par les esclaves pour ne pas se faire comprendre des maîtres blancs, ainsi la pratiquer serait leur enlever leur intimité, faire intrusion dans leur identité. Les Créoles le connaissant savent qu'il parle créole et il le dit rapidement à ceux qui ne le connaissent pas pour établir les règles du jeu, au cas où ils viendraient à dire quelque chose sur lui en créole. Il se positionne directement comme un Blanc intégré et non comme un Métropolitain. Le cas de Françoise, 55 ans, documentaliste, est un peu complexe. Elle comprend le créole mais ne le parle pas, elle est dans un entre-deux. Son insertion dans la société guyanaise a commencé à l'âge de 15 ans, elle vit avec un Créole guyanais avec lequel elle a un enfant. Pourtant ses relations avec les autres Créoles ne sont pas établies, son compagnon créole a eu beaucoup de problèmes avec sa famille et sa communauté. La pratique est donc liée d'une part à une socialisation dans un milieu, mais d'autre part aux relations qui n'ont pu s'entretenir. Elle est liée à la communauté créole mais en est en même temps séparée. Elle connaît la langue par son acculturation mais ne l'utilise pas comme marqueur identitaire. Comme Gilles, elle perçoit le créole comme une langue dont elle ne peut se servir puisqu'elle n'en fait pas partie : « *...le créole est utilisé par les gens pour ne pas être compris* ».

Donc, si les facteurs objectifs de la socialisation entrent en jeu dans la pratique des langues locales, des facteurs plus subjectifs, plus symboliques sont aussi fortement présents. La pratique des langues locales entre pleinement dans une stratégie d'intégration de l'individu. Ainsi, nous sommes d'accord avec P. R. Dasen et T. Ogay qui écrivent : « la langue est généralement un important enjeu identitaire et l'utilisation du code linguistique sert à témoigner de l'appartenance à un groupe, à se rapprocher ou au contraire à se distancier de ses partenaires d'interaction » (2000 : 60).

## CONCLUSION DE LA QUATRIEME PARTIE

Nous sommes partis de deux questions : y a-t-il une culture commune aux Métropolitains qui se marquerait par le partage de représentations communes sur le contexte guyanais ? Et existe-t-il le sentiment d'appartenance à un groupe métropolitain ? Les Métropolitains sont touchés par le regard des autres. Ils construisent leur identité face à ce regard, pour lui échapper, pour s'y conformer, pour le changer.

Les Métropolitains se tournent vers la nature de Guyane plutôt que vers la société. L'ambiguïté de la société, la tension sur le positionnement identitaire poussent les individus à se retrancher vers la nature qui ne leur procure pas de malaise personnel. Une majorité a donc tendance à légitimer sa place en Guyane par le bien-être qu'elle vit et son adaptation à l'espace naturel. Cependant quelques cas se distinguent. Certains se tournent vers la nature par passion, mais aussi par un choix délibéré de renier le style de vie capitaliste. La nature est alors synonyme de retour aux sources, de pureté. Un autre type d'individus se tournent sciemment vers la société, ont la volonté d'y trouver leur place, ceux-ci adoptent des stratégies d'intégration. La majorité qui se tourne vers l'espace naturel adopte une même démarche face à la société.

Il y a une culture commune dans le sens où les représentations sur les autres sont récurrentes, on peut dégager des représentations collectives. Ces représentations collectives, que nous avons données en introduction de chaque groupe, sont les représentations qui circulent dans la société et que les autres peuvent percevoir. Les nuances individuelles sont moins perçues de l'extérieur, mais existent réellement. Pourtant, il faut admettre que ce partage de représentations n'est pas propre au groupe métropolitain. L'image d'une société multiculturelle, où les populations luttent pour leur identité semble être partagée par l'ensemble des populations de Guyane. Ainsi, il y aurait une représentation collective de la population de Guyane sur la société guyanaise. Mais ce qui est propre aux Métropolitains ce sont les images qu'ils posent sur les autres à partir de leur place, ce que S. Moscovici (1984) appelle la *focalisation*, place qu'ils ont acquise par l'attribution que les autres leur ont fait, mais aussi par leurs caractéristiques communes.

Enfin, les Métropolitains suivent le même mécanisme de définition de leur identité, non pas dans le sens où ils se sentent tous appartenir à un groupe dont ils revendiquent l'existence et la spécificité, mais dans le sens où, touchés par le stigmate qui se pose sur eux, ils adoptent une attitude identitaire identique : l'opposition au groupe. Les Métropolitains ont intériorisé le regard des autres, largement stigmatisant, comme le dirait E. Goffman (1975). L'incorporation de l'identité que nous renvoie l'Autre finit pas construire une identité en soi.

Le groupe créole est central, il est l'Autre que l'on voit, que l'on pense le plus. Si les Métropolitains ont des représentations majoritairement négatives des Créoles, c'est en partie par réaction défensive contre le stigmate qu'on leur colle. La réaction contre les cadres identitaires guyanais est le refus de s'assimiler aux autres Métropolitains. Ainsi, l'Autre est l'individu d'un groupe culturel différent, mais aussi le Métropolitain. Il y a une volonté forte de se dissocier du groupe et de se singulariser. Le sujet fait alors référence à des sous-groupes<sup>123</sup> et à un idéal du « Métro intégré » auxquels il peut s'identifier sans avoir une image de Soi négative et auxquels il fait référence quand on l'attaque avec des stéréotypes négatifs. Cette dynamique peut être un trait culturel commun.

Pour autant, il n'y a pas d'ethnicité au sens d'une différenciation de soi, comme groupe à part, face aux autres groupes. Il n'y a pas de construction d'une identité commune, ni le partage d'une histoire commune, ni une revendication de son identité de groupe. Nous pouvons dire, avec S. Abou (1981), qu'il existe une identité culturelle, avec le partage de mêmes représentations, mais pas d'identité ethnique, qui renverrait à une ethnicité. Il y a donc quand même un groupe dans le sens où « toute identité collective est à la fois inclusive pour ceux qui la partagent (in-group) et exclusive (out-group) pour ce qui ne la partagent pas » (Poutignat et Streiff-Fenart 1995 : 134-135).

Le sentiment d'appartenance est tiraillé entre deux pôles identitaires : être métropolitain et être guyanais. On retrouve symboliquement ici les deux espaces géographiques de la métropole et de la Guyane. Espaces et identités restent liés. Le Métropolitain refuse l'étiquette qu'on lui assigne mais en prend largement compte dans sa construction identitaire. Le fait de se dire « français » est une manière de refuser son identité stigmatisée tout en reconnaissant sa

---

<sup>123</sup> Ceci n'est d'ailleurs pas propre aux Métropolitains puisque selon la thèse de l'école de Genève, en psychologie sociale, la définition de soi se façonne plus en fonction des appartenances à des groupes intermédiaires, restreints à l'intérieur du groupe global (Chauchat 1999).

particularité culturelle, son origine et sa couleur. On a distingué quatre types de sentiments identitaires combinant deux échelles : entre se sentir métropolitain ou guyanais et se sentir exclu ou intégré. Si le sentiment d'être guyanais renvoie au sentiment d'être intégré et celui d'être mal à l'aise renvoie à celui d'être « métró », on voit aussi des individus qui se sentent métropolitains et intégrés. Certains assument leurs différences et ne se sentent pas pour autant exclus de la société guyanaise. Il y aurait donc une intégration à la société guyanaise par le groupe métropolitain.

D'un autre côté, les deux derniers types tendent à se distinguer fortement du groupe métropolitain et à s'intégrer directement dans la société guyanaise, ce que nous confirment les stratégies. On se sent alors guyanais parce que « créolisé », dans le sens d'être adapté à des traits culturels locaux. Certains revendiquent une identité guyanaise tout en se démarquant comme Blancs. La couleur reste l'élément visible de la différence, symbole que quelques-uns veulent changer pour atteindre l'identité souhaitée.

Les recherches sur la constitution de l'identité montrent qu'un groupe dominé suscite, chez les sujets, une identification plus importante qu'un groupe dominant. Ainsi, « pour les femmes, le groupe de genre constitue un pôle identificatoire positif important, ce qui ne semble pas être le cas pour les hommes » (Chauchat, Busquets : 219). Il y a une relation claire entre le statut hiérarchique du groupe et le poids de l'appartenance du groupe dans l'identité du sujet. Par cette loi psychosociologique (Deschamps 1977), on peut voir que l'appartenance au groupe métropolitain - en considérant que le groupe métropolitain est un groupe dominant, symboliquement (représentant du pouvoir administratif, blancheur de peau), socialement et économiquement (postes hiérarchiques supérieurs, classe sociale supérieure) - n'entre que peu en jeu dans la définition de Soi de l'individu. Il se place en opposition à ses membres plus qu'à leur similaire. En même temps, le groupe métropolitain est dominé par l'attribution d'images négatives du regard des autres, ses membres, en ce sens, s'y identifient.

Ces phénomènes collectifs marquent un groupe. Les membres peuvent être remplacés sans que le système du groupe change fondamentalement. Le groupe vit par lui-même. Il y a donc une interchangeabilité des individus et une continuité du groupe.

Au-delà du poids de la structure sociale qui s'impose à lui, l'individu maîtrise en partie son identité. L'ensemble des Métropolitains a une véritable réflexivité sur sa place dans la société



guyanaise. La dynamique identitaire du territoire, le fort regard des autres, les pousse dans ce débat. Ainsi, les individus adoptent des stratégies identitaires pour conserver une image de soi positive et un Soi cohérent. Il s'agit pour le sujet de maintenir une identité positive tout en acquérant des éléments de connaissance sur son environnement, comme l'écrivent J. Costa-Lascoux, M.-A. Hily et G. Vermes : « la production identitaire du sujet se situe à l'horizon d'une double finalité : sauvegarder l'unité de sens (« l'identité de sens ») et l'image de valeur du sujet (« identité de valeur ») (2000 : 6). L'individu a réellement une marge de manœuvre et peut s'investir dans différentes stratégies. La pratique de la langue des Wayana, bien que marginale, par un individu, montre la flexibilité des attitudes des individus métropolitains. Il y a une réelle composition des représentations sociales, des choix identitaires.

Nous confirmons, dans notre contexte d'étude, cette thèse de W. Doise (1990) et de C. Camilleri (1990) qui admet que les individus tendent à reconstruire une image positive du Soi face aux attributions identitaires négatives. Les Métropolitains ne choisissent pas tous les mêmes axes identitaires, d'où la diversité des profils. Les stratégies empruntées expliquent les pratiques sociales. Ceux qui adoptent une identité négative d'eux-mêmes ne peuvent rester en Guyane, ceux qui adoptent une identité polémique sont en rupture avec les populations de Guyane et donc ne s'intègrent pas. Les autres trouvent des voies entre le groupe et la société d'accueil. Ce qui distingue les uns des autres, c'est leur volonté de s'intégrer et les symboles qu'ils choisissent pour atteindre ce but. L'intégration, au sens de tous, est l'acceptation par l'Autre, ce qui explique que l'acculturation est surtout l'adoption de signes que l'on donne à voir à l'autre comme marqueur identitaire.

La volonté de s'intégrer est en soi une intégration car elle aboutit à l'acceptation de l'individu par l'Autre qui reconnaît son effort. Donc, l'intégration est un effort partagé, celui du Métropolitain qui fait l'effort de changer, d'intégrer les normes de la société d'accueil et l'effort des Autres qui l'accepte dans sa démarche. L'Autre est donc éminemment présent dans la construction identitaire des Métropolitains. Symboliquement, l'Autre est à la source des pratiques individuelles et des acculturations. Nous allons voir, dans cette dernière partie, quelles sont les relations physiques à l'Autre.

**CINQUIEME PARTIE :**

**UN CERCLE METROPOLITAIN**

Pour de nombreux sociologues, l'élément fondateur du lien social se trouve dans les relations entre les individus. « L'interactionnisme symbolique », qui apparaît sous la plume de Herbert George Blumer, en 1937, stipule que les humains agissent à l'égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux et que ce sens est dérivé ou provient des interactions de chacun avec autrui. Ce qu'on appelle les relations interpersonnelles, les interactions de co-présence (Giddens 1987), sont selon M. Weber (1995), la conséquence des actions sociales réciproques. Si l'action est un comportement d'un individu orienté vers autrui auquel l'individu donne un sens, les *relations sociales* sont alors des liens entre des individus telle que l'action de l'un est orienté par rapport à l'action de l'autre et vice versa. Pour G. Simmel (1999), les relations et la forme qu'elles prennent, le conflit, la liaison amoureuse, la compétition, sont ainsi le fondement de la cohésion sociale. Bien que longue, cette citation de G. Simmel a le mérite de mettre en lumière les faits anodins de tous les jours et d'introduire notre propos : « Il existe un nombre infini de formes de relations et de sortes d'actions réciproques entre les hommes (...) La socialisation se fait et se défait constamment et elle se refait à nouveau parmi les hommes dans un éternel flux et bouillonnement qui lie les individus (...) les hommes se regardent les uns les autres, ils se jalouent mutuellement, ils s'écrivent des lettres et déjeunent ensemble, ils éprouvent sympathie et antipathie par-delà tout intérêt tangible ; de même la reconnaissance pour un acte altruiste crée des liens indéfectibles ; l'un demande son chemin à l'autre ; ils s'habillent et se parent les uns pour les autres : ces milliers de relations de personne à personne, momentanées ou durables, conscientes ou inconscientes, superficielles ou riches en conséquence, parmi lesquelles nous avons choisi tout à fait arbitrairement les exemples cités, nous lie constamment les uns aux autres » (1981 : 89-90).

Notre hypothèse affirmait que les relations sociales du Métropolitain étaient fortement orientées vers les autres Métropolitains, mais qu'il pouvait y avoir aussi des brèches dans le groupe, des relations avec des individus d'autres populations. Nous allons nous poser ces différentes questions : Qui est fréquenté ? Par qui ? Quels sont les degrés de relation ? Comment les individus se rencontrent-ils ? Où se déroulent les relations ? Quels sont les espaces investis et les activités communes ? Quels sont les facteurs déterminants des fréquentations ? Quelles sont les fonctions des relations dans l'intégration sociale des Métropolitains ?

Si les relations sont majoritairement *communautaires*, entre Métropolitains, il y a des profils différents. Les individus sont pris dans ces relations communautaires, contraints par des facteurs extérieurs. Mais ces relations communautaires sont aussi un choix de l'individu qui les actionne dans son intérêt, pour s'adapter à la Guyane et atteindre le bien-être désiré. Dans cette dynamique, les *relations interculturelles*, les relations entre un Métropolitain et un individu appartenant à un autre groupe culturel, sont moindres et plus compliquées mais elles sont le reflet de cette volonté d'intégration dont on a parlé et de l'intégration réelle d'individus.

## **Chapitre I. ETAT DES LIEUX DES RELATIONS SOCIALES DES METROPOLITAINS : UNE SOCIABILITE COMMUNAUTAIRE**

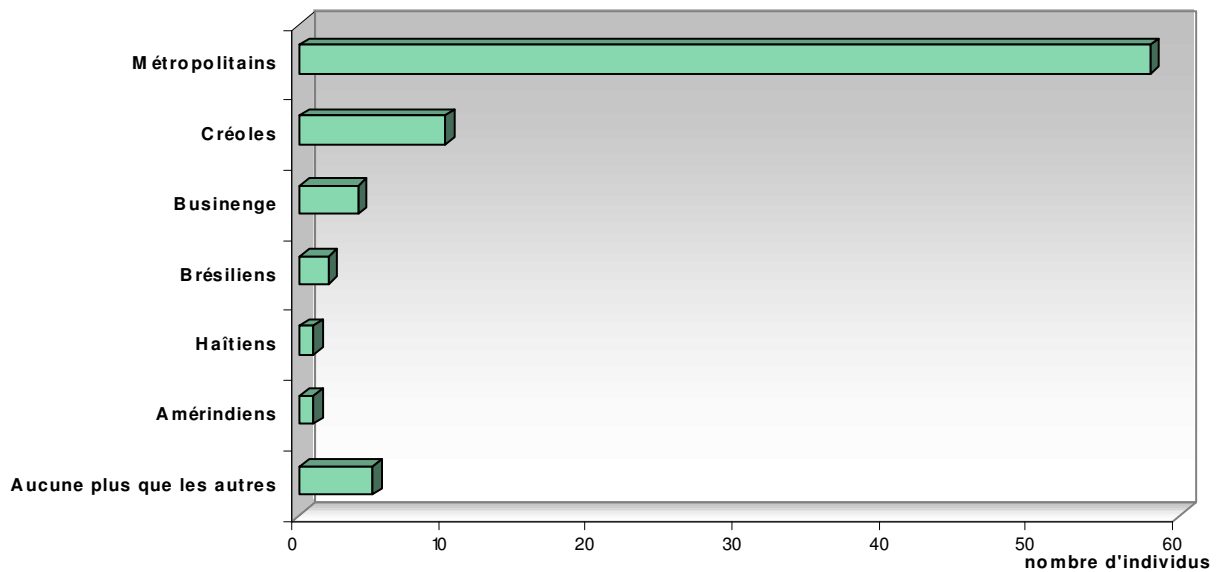
### **I-1-Quantité de relations et leur fréquence**

A partir de l'analyse des entretiens, nous avons établi le visage des relations sociales de chaque individu<sup>124</sup>. Qui, d'après eux, fréquentent-t-ils le plus, en terme de groupe culturel ? 58 Métropolitains sur les 73 interrogés citent des Métropolitains comme la population qu'ils fréquentent le plus souvent. Sur ces 58 individus, 10 disent fréquenter autant de Métropolitains que d'individus d'une autre population : 7 fréquentent autant de Métropolitains que de Créoles guyanais, 2 autant de Métropolitains que de Businenge et 1 autant de Métropolitains que d'Haïtiens.

---

<sup>124</sup> Les données travaillées ici sont tirées des entretiens. Il y avait une question ouverte : « quelles sont vos fréquentations ? ». Il aurait peut-être été préférable par souci de rigueur, de fermer la question en donnant des questions plus définies du style « fréquentez-vous des Créoles guyanais ? Vos relations sont-elles tous les jours, une fois par semaine, occasionnellement ? Ces relations sont amicales, de travail, de courtoisie ou de simples contacts ? Ces relations se sont créées dans le travail, par l'intermédiaire d'amis, dans une association, dans les lieux publics... ». Et ce procédé aurait pu être appliqué à tous les groupes culturels. Nous avons testé cette méthode mais voyant la longueur des questions et la baisse de la motivation de l'individu au fur et à mesure, nous avons opté pour la démarche ouverte qui, bien que moins rigoureuse permettait d'impliquer réellement l'individu dans la réflexion sur ces relations. Cette méthode ouverte permet aussi de mettre l'accent sur les relations qui comptent pour les individus. Les relations auxquelles on pense, sont aussi celles qui ont de l'importance à nos yeux.

**Graphique 51 : Population la plus fréquentée par les individus métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**



Enfin, sur 18 individus qui disent fréquenter plus souvent un autre groupe, 10 avouent fréquenter autant ce groupe que les Métropolitains<sup>125</sup> : 8 individus fréquentent vraiment un autre groupe plus que les individus métropolitains. 5 individus disent ne pas fréquenter des individus d'un groupe plus que de l'autre (l'un reconnaît ensuite fréquenter plus de Métropolitains). Enfin, seuls 5 individus ne fréquentent aucun Métropolitain.

Donc 68 % des individus de l'échantillon citent exclusivement des Métropolitains comme étant leur première fréquentation ; 14 % citent autant de Métropolitains que des individus d'une ou de plusieurs autres populations ; 11 % citent plus d'individus d'une autre population et 7 % ne citent pas un groupe culturel en particulier. Il y a donc une grande majorité de relations entre Métropolitains : des relations intra-groupe. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, installée en Guyane depuis 17 ans, dit ainsi : *« mes amis intimes ce sont de bons grands amis, ce sont des Métropolitains, ça se trouve comme ça, on a les mêmes activités, on a la même façon de penser, ce n'est pas une séparation, ça s'est fait comme ça ».*

Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE, en Guyane depuis 23 ans, explique son parcours : *« j'ai rencontré ma compagne ici, elle est métro, on a décidé de s'arrêter ici quelques années... au début j'étais VAT et célibataire, on faisait beaucoup de fêtes, on rencontrait des célibataires, puis je me suis mis en couple, puis j'ai eu une vie de famille, on voit des gens du même âge, avec des enfants... on fréquente beaucoup plus de*

<sup>125</sup> 10 individus fréquentent plus les Créoles guyanais (en comptant les 7 cités auparavant), donc seuls 3 fréquentent uniquement plus de Créoles guyanais. 4 fréquentent plus de Businenge, donc 2 fréquentent réellement plus de Businenge. 1 individu fréquente le plus souvent des Amérindiens. 2 individus fréquentent le plus souvent des Brésiliens et 1 individu fréquente plus d'Haïtiens.

*Métros que de gens d'autres ethnies... on a un cercle de connaissances, ça a très peu évolué depuis le début, on a très peu de contacts avec les Créoles».*

On peut qualifier ces relations d'*homophiles*. L'homophilie est la propension des individus à choisir leurs relations parmi des gens présentant des caractéristiques similaires aux leurs. De nombreuses études de sociologie, de communication, montrent que les relations sociales se basent souvent sur l'homophilie (Grosseti 2002). Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste, est consciente de cette homogénéité de profil : « *les gens que je préfère ce sont les gens qui ont 50 ans, mon âge, qui ont les mêmes références, le même vécu, c'est le plaisir d'être en osmose, mes meilleurs amis ont mon âge* ». On a tendance à se trouver en relation avec des gens qui nous ressemblent. Si l'homophilie, en France, par exemple, est respectueuse aux âges, professions, sexes, en Guyane, il semblerait qu'elle soit avant tout basée sur le critère de l'appartenance ethnique : on a des relations avec les individus du groupe culturel dans lequel on s'inscrit. Nous verrons ensuite si d'autres facteurs, en particulier la profession, interviennent dans la sélection des relations. L'appartenance à un même groupe domine les autres appartenances identitaires.

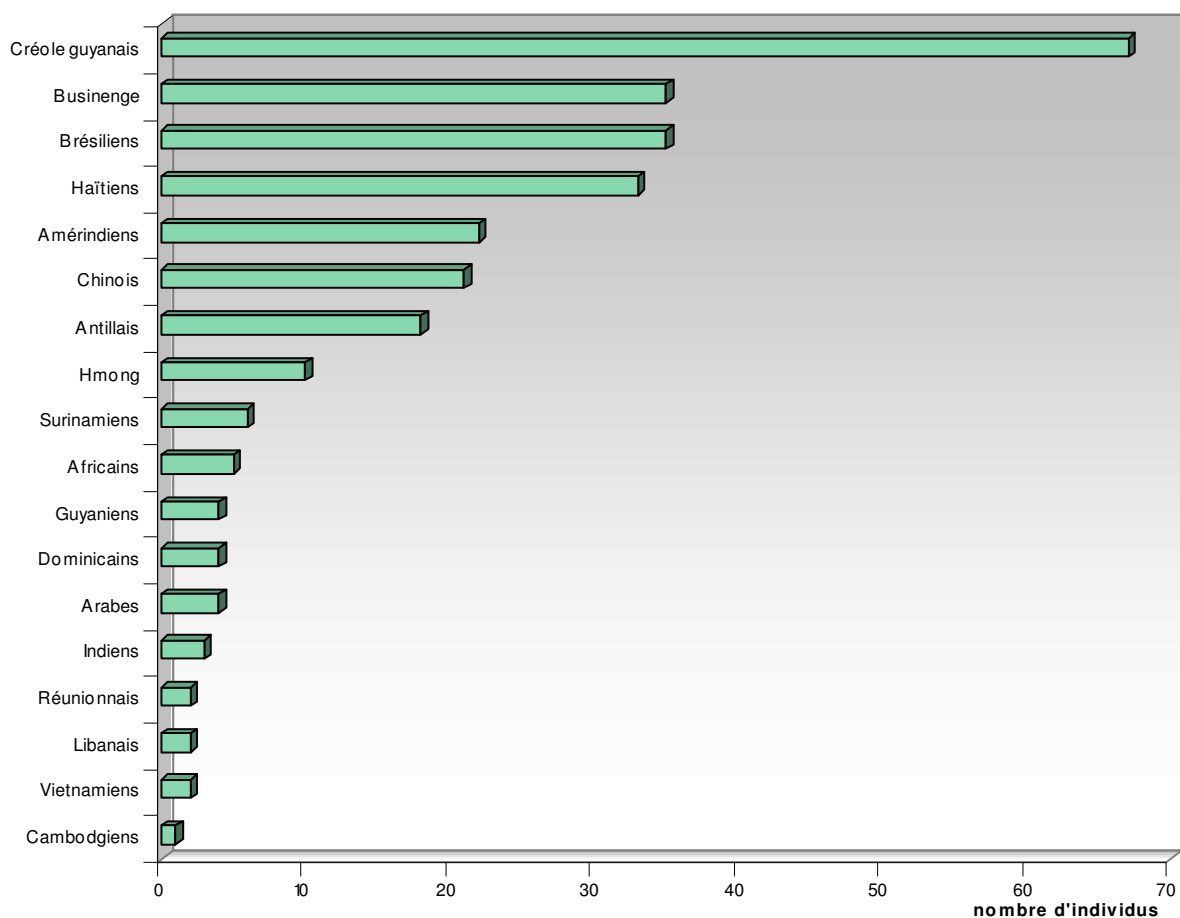
Il y a aussi des relations extra-groupales, que nous qualifierons de relations interculturelles ou, plus loin, de relations mixtes. La population créole guyanaise est celle avec laquelle les Métropolitains ont le plus de contacts. Tous les individus disent fréquenter des individus des autres groupes<sup>126</sup>. Il y a des contacts entre toutes les populations.

Les contacts existent entre les populations. Si la très grande majorité des Métropolitains fréquente le plus souvent les Métropolitains, ils fréquentent aussi tous des individus d'autres populations. La dominance des relations avec les Créoles est effective, mais le fait que de nombreux Métropolitains en parlent, montre aussi leur volonté de démontrer qu'ils sont vraiment en relation avec des Créoles guyanais, signe de leur intégration en Guyane. Des relations avec les Brésiliens, les Businenge, les Haïtiens, les Amérindiens, les Chinois, les Antillais et les Hmong existent aussi dans des proportions moindres. Les relations ont des profils variés et l'interculturalité existe. Il n'y a pas de cloisonnement relationnel mais une large préférence communautaire. Michèle Tribalat parle de sociabilité communautaire (1995).

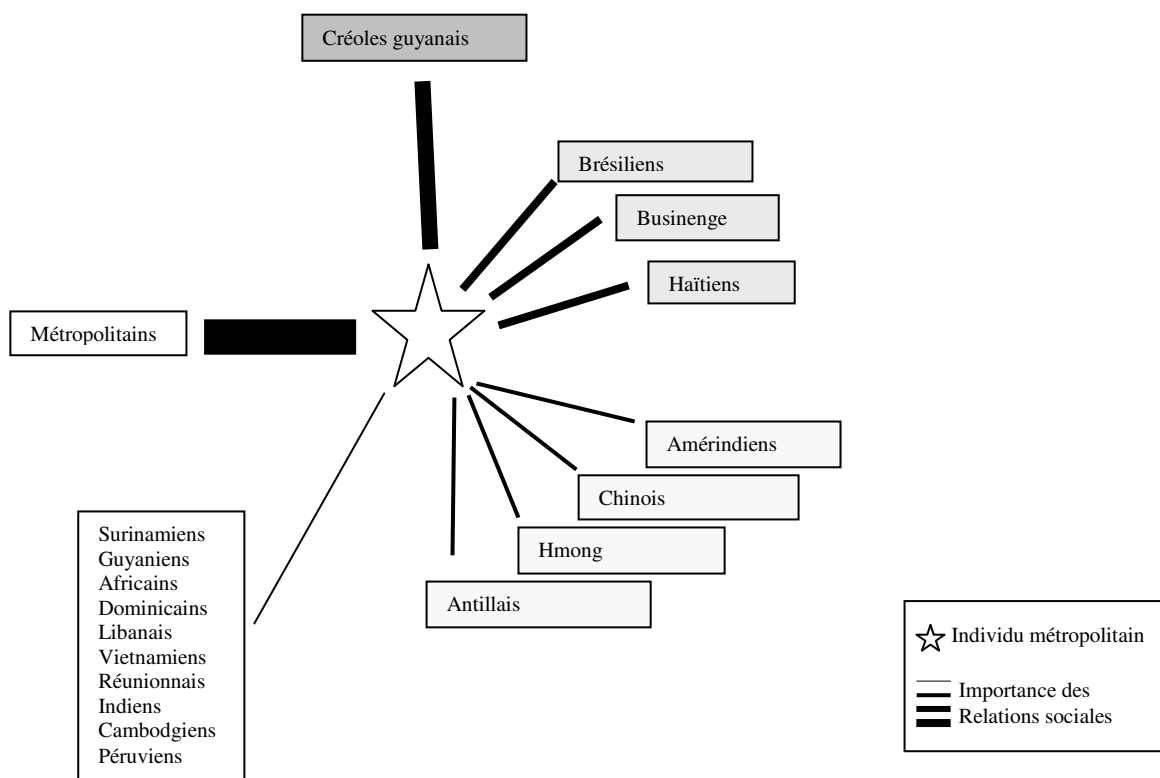
---

<sup>126</sup> Les relations décrites ne correspondent sûrement pas à la réalité des relations sociales vécues. D'une part, elles sont celles qui viennent à l'esprit au moment de l'entretien, on peut en oublier certaines ; d'autre part, il est possible aussi, que les individus voulant mettre en avant leur identité « multiculturelle » aient tendance à citer des relations interculturelles qui n'existent pas ou dont ils amplifient l'importance.

**Graphique 52 : Nombre de Métropolitains qui ont des relations avec les autres populations (d'après notre enquête de 2003)**



**Schéma 3 : Description quantitative des relations sociales d'un individu métropolitain moyen**



La structure des relations de Mathilde, 32 ans, enseignante, en Guyane depuis 5 ans, correspond à ce schéma, elle nous détaille ses relations quotidiennes : *« les relations de simples « bonjour, au revoir » j'en ai avec mes collègues de travail, qui sont en majorité créoles, donc ça ne va pas du tout au-delà... avec les Créoles j'ai très peu de relations... il n'y a aucun échange, j'ai juste eu une personne avec qui je m'entendais très bien, c'était au collège où j'étais avant, donc un Créole, avec qui on avait fait un comité des fêtes, on organisait à peu près tous les mois des pots etc, lui il est super sympa, on avait des discussions très sympas, mais il est marié avec une blanche, donc c'est peut-être pour ça, aussi qu'il a un esprit comme ça, sinon après j'ai mes élèves, qu'ils soient Brésiliens, Créoles ou Blancs, j'ai exactement les mêmes relations, je trouve qu'ils sont tous très ouverts et sympathiques, il y a beaucoup de respect, je dirai que les Créoles avec qui j'ai le plus de relations, c'est justement mes élèves créoles, avec les adultes je n'ai aucune relation. Les Chinois, alors là c'est encore pire, je n'ai aucune relation, enfin par exemple je vais toujours dans le même chinois, à part bonjour et au revoir c'est tout ce qu'on va se dire, mes élèves chinois sont souvent très discrets, il n'y a pas du tout de relation, je ne peux même rien en dire, après les Brésiliens, j'en connais très peu, parce que je pense qu'ils ont un niveau de vie qui est assez faible et bon moi je suis enseignante dans un établissement privé, donc forcément ça sélectionne par l'argent et j'ai très très peu de Brésiliens, j'en ai eu à Montjoly, mais c'étaient des Brésiliens qui avaient déjà un certain niveau de vie et qui n'étaient pas représentatifs de la grande majorité des Brésiliens qu'on peut rencontrer au carnaval. Les Hmong j'en ai eu aussi un petit peu en tant qu'élèves, ils sont très gentils, j'ai une collègue qui est hmong, très très sympa, qui est mariée avec un Blanc, c'est marrant d'ailleurs, peut-être qu'effectivement les gens avec lesquels j'ai le plus de rapports, ce sont des gens qui eux-mêmes sont mariés avec des Blancs... Les Noirs marrons, on a eu une voisine saramaka, on avait beaucoup de relations, parce qu'on s'entendait très très bien avec les petites et on va les chercher encore assez régulièrement, donc eux ils habitent carrément dans une maison en tôle, vers Montsinéry, on a des très bonnes relations... en dehors du travail, j'ai beaucoup de relations avec le club sportif, en fait, grâce à X (son compagnon)... c'est principalement métro, les relations que j'ai c'est principalement avec les nanas de joueurs, donc c'est des Métros... c'est aussi par le travail que j'ai rencontré... j'ai aussi des relations de voisinage assez fortes ici, c'est aussi très métro». Les différents lieux de rencontre, pour elle, sont en priorité le travail, le voisinage, le club sportif et le réseau. Le carnaval est un lieu de contact sans qu'il n'y ait vraiment de rencontres établissant une relation amicale (mais nous détaillerons ce point plus loin).*

Comme Mathilde, les Métropolitains se fréquentent majoritairement entre eux. Les individus d'autres populations interrogés nous confirment ce fait. La majorité (13 individus sur 27) disent ne pas fréquenter du tout de Métropolitains, mis à part les simples contacts du travail ou de courtoisie. Certains fréquentent des Métropolitains mais précisent que les relations sont moins naturelles qu'avec des individus de leur groupe. Seule une jeune femme hmong, en couple mixte avec un Métropolitain se sent plus proche des Métropolitains que des autres populations, elle nous dit : *« les amis actuels sont plus Métros, je me sens plus proche d'eux que des Guyanais »* (Entretien D3).



Nos observations révèlent une majorité de groupes métropolitains présents dans les différents lieux publics, mais également dans les espaces privés. La forte visibilité de ces groupes de Blancs (c'est le critère que nous employons au premier abord) est contrebalancée par des groupes mélangés, interculturels, de toutes les couleurs. Mais pour affiner ces conclusions, il faut prendre en compte la nature des relations. Les Métropolitains fréquentent plus de Métropolitains mais sont-ils aussi plus intimes avec eux ? Y a-t-il des différences dans le degré des relations entretenues suivant qu'il s'agisse d'un Métropolitain ou d'un Créole Guyanais ? De quelle nature sont les relations interculturelles ? Sont-elles intimes bien qu'elles soient moins fréquentes ?

## **I-2-Degré des relations : liens faibles et liens forts**

Selon Michel Grossetti « diverses recherches sur les réseaux sociaux montrent que si un individu connaît en moyenne plusieurs milliers de personnes et que s'il pourrait s'adresser à une ou deux centaines de personnes pour joindre quelqu'un qu'il ne connaît pas, il ne parle régulièrement qu'avec une vingtaine de personnes au cours d'une semaine et ses confidents les plus intimes se comptent sur le doigts de la main » (2002 : 12). Il y a donc des degrés d'intimité. Toutes les relations ne se valent pas quant à leur intensité. M. S. Granovetter définit la force des liens comme : « une combinaison de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (confiance mutuelle) et des services réciproques qui caractérisent le lien » (1973 : 1361). Une relation serait donc du temps passé ensemble (des interactions répétées) produisant de la confiance, de l'*intensité émotionnelle* et des échanges de services. Les personnes connaissent au moins le nom de ceux qu'elles fréquentent, ainsi que divers attributs (sexe, âge, profession, lieu de résidence, ...). Les relations plus anonymes qui se déroulent dans le quotidien à diverses occasions (commerçants, lieux publics, administrations...) avec lesquelles on discute parfois mais dont on ne connaît pas le nom seront dénommés *contacts* plutôt que relations. Les relations peuvent se classer sur une échelle allant des liens faibles aux liens forts.

Il nous est paru utile de faire appel à une deuxième classification des relations qui distingue, de manière plus nette, l'intensité des relations amicales. Dans leur classification de la force des liens, G. Degrenne et M. Forsé (1994) distinguent : les *intimes*, ceux à qui on peut parler d'un problème grave ; les *proches*, ceux avec qui on échange régulièrement ; les *relations*,

ceux à qui on peut demander de jouer les intermédiaires pour une prise de contact avec une personne qu'on ne connaît pas et les *connaissances*, ceux qu'on a connu à un moment ou un autre.

La majorité des Métropolitains semblent intégrer dans leurs relations *intimes* un noyau de Métropolitains. Les *proches* sont aussi souvent des Métropolitains, mais on y voit plus d'individus d'autres groupes culturels. Les *relations* sont plus mélangées : on peut trouver des individus d'autres groupes culturels comme des Métropolitains. Les *connaissances* font intervenir autant de Métropolitains que d'individus d'autres groupes.

Carole, 24 ans, agricultrice, née en Guyane, décrit ses relations en cercles d'intimité : « *les rencontres sont autour du centre de recherche ..., les VAT je les connais par X (un Métropolitain chercheur) et après c'est un cercle, les mêmes personnes restent, il y en a qui arrivent et repartent mais les mêmes restent, on a 4-5 vrais amis, c'est tout, c'est toujours eux qu'on voit, on est aussi relativement solitaires et on est habitués à ça, à vivre ensemble en famille, moi je ne souffre pas du tout de ne pas avoir beaucoup de monde, les 4-5 sont Métropolitains, les Guyanais et Brésiliens on les a connus parce qu'untel sortait avec elle ou lui... dans le cercle plus éloigné il y a des Guyanais* ». Elle met bien en valeur les degrés de relation que peuvent avoir un individu. Toutes les fréquentations que l'on a ne se valent pas, en terme d'intimité, de proximité affective et comme on l'a vu de fréquence de relation.

Nicolas, 45 ans, en Guyane depuis 15 ans, montre que le cercle d'intimes est toujours plus fortement composé de Métropolitains bien qu'il développe des relations interculturelles. Moins les relations sont intimes plus elles deviennent interculturelles : « *on a un noyau d'amis, des gens : c'est la famille, ça représente 25-30 personnes, le noyau hyper fermé il y a 6-7 personnes et après il y a énormément de relations hypers positives mais qui restent épisodiques, le noyau très dur il y a deux Guyanaises mariées à des Métros, mais les relations sont plus avec les filles au départ, ce sont des filles qui ont fait leurs études en métropole, elles ont une ouverture d'esprit, un asiatique et des Métros... dans les 30 c'est plus mélangé, il y a des potes business, quelques Haïtiens, c'est plus métro dans la famille mais après c'est très melting-pot...* ».

Afin d'affiner notre analyse, nous avons voulu distinguer, pour les relations des individus de notre échantillon, la nature des relations en termes de *relations amicales*, proches ou intimes, de *relations de courtoisie* ou relations ou encore *relations de travail* et de *simples contacts* ou connaissances, par groupe culturel. Nous avons introduit l'élément « relation de travail » parce qu'il nous a semblé émerger fréquemment des discours. Les individus qualifient de

« relation de travail » des relations non intimes mais fréquentes. Cette approche confirme que les Métropolitains entretiennent effectivement des relations plus intimes entre eux, les relations interculturelles sont pour beaucoup des relations de travail. Le lieu de travail est un lieu de rencontre pour toutes les populations. Si rencontres il y a, elles ne sont pas forcément suivies par des relations amicales et ceci en raison des tensions quotidiennes liées aux rapports hiérarchiques (nous traiterons ce point plus loin). Les relations amicales créées dans le travail sont particulièrement celles entre Métropolitains : 41 % des relations amicales avec des Métropolitains sont aussi des relations professionnelles tandis qu'elles ne sont que 20 % pour les Créoles guyanais, 15 % pour les Businenge, 6 % pour les Brésiliens, 5 % pour les Haïtiens ou 0 % pour les Chinois, les Amérindiens, les Hmong.

Les relations avec les Chinois sont en majorité des relations de contact. 11 des 25 relations sont des relations de simples contacts. 4 sont des relations de courtoisie, 4 des relations professionnelles et 6 des relations amicales. La grande majorité des contacts entre Métropolitains et Chinois se concrétisent dans les relations commerciales à l'épicerie de quartier que tient le Chinois et dont le Métropolitain est client. Les relations avec les Dominicains sont des relations de travail ou des simples contacts. Il en est de même pour les relations avec les Vietnamiens. Les relations avec les Amérindiens sont équilibrées entre les relations amicales (10 relations sur 22) et les relations professionnelles (9 relations sur 22). Il y a également 3 relations de courtoisie et 3 de simples contacts.

Les relations avec les Brésiliens soulignent la prévalence des relations professionnelles. 17 individus ont des relations de travail (dont une est aussi une relation amicale), 9 des relations amicales, 7 des relations de courtoisie et 4 de simples contacts. 20 des 35 relations avec les Businenge sont professionnelles (dont 3 sont aussi des relations amicales), tandis que 11 sont amicales, 4 de courtoisie et 3 de simples contacts. Il y a donc légèrement plus de relations de travail que de relations amicales. Les relations avec les Hmong suivent ce schéma. 4 relations sur 10 sont d'ordre uniquement professionnel, tandis que 3 sont amicales, 1 est de courtoisie et 2 sont de contact.

Les relations avec les Haïtiens semblent suivre le même schéma. 21 relations sont professionnelles (une est aussi amicale), tandis que 6 sont amicales, 3 de courtoisie et 5 de simples contacts. Chez les Haïtiens, les relations de travail dominent un peu plus que chez les Brésiliens qui sont plus orientées sur le côté amical. Ceci s'explique par le nombre d'Haïtiens

qui travaillent à domicile chez les Métropolitains. Il y a donc un contact régulier mais qui reste de l'ordre professionnel. Les relations avec les Surinamiens, les Guyaniens sont essentiellement des relations de travail.

Sur les 67 individus qui ont des relations avec les Créoles guyanais 2 sont en simple contact à l'occasion de situations d'interactions ponctuelles et rapides. Ils sont certainement plus nombreux dans ce cas parmi ceux qui n'ont pas déclaré en rencontrer. 11 entretiennent des relations de courtoisie dont une est aussi une relation de travail ; 28 ont des relations de travail ; 35 ont des relations amicales dont 7 sont aussi des relations de travail. Donc 48 % des individus de l'échantillon disent fréquenter des Créoles guyanais de façon amicale et 29 % fréquentent des Créoles guyanais uniquement par des relations de travail. Les relations se répartissent entre des relations amicales et des relations plus superficielles, de travail, de courtoisie ou de contact. 4 individus ne parlent de ces relations qu'en terme de conflit.

Les relations avec les Arabes sont essentiellement amicales (3 sur 4) et, dans une moindre mesure, de travail (1 sur 4). Il en est de même pour les relations avec les Africains, les Indiens ou Javanais, les Libanais et Cambodgiens. Mais il faut préciser que le peu d'individus qui nous parlent de ces relations ne peut déboucher sur une conclusion d'ordre général. Les relations avec les Antillais semblent prendre la même configuration dans une moindre proportion. 11 des 18 relations sont amicales, 5 sont professionnelles et 2 de courtoisie.

Enfin, les relations avec les Métropolitains sont en majorité amicales. 63 des 68 relations avec des Métropolitains sont décrites comme amicales. Seuls deux individus ont exclusivement des relations de travail avec des Métropolitains tandis que 26 ont à la fois des relations de travail et des relations amicales. 7 ont des relations de courtoisie, dont 4 sont uniquement des relations de courtoisie. Les individus parlent des nombreux contacts qu'ils ont l'occasion d'avoir avec d'autres Métropolitains. Ainsi, les relations avec des Métropolitains se trouvent à tous les degrés de relations : du plus intime au simple contact. Il semble qu'il existe un réseau relationnel métropolitain.

Donc, les Métropolitains entretiennent des relations amicales en priorité avec des Métropolitains, mais ils partagent aussi ce type de relations avec des individus d'autres communautés, en particulier avec les Antillais, les Créoles guyanais et les Brésiliens. La quantité de relations avec les Chinois ne correspond pas à une intensité de relations puisque la

majorité ne sont finalement que de simples contacts. Au contraire, les relations avec les Amérindiens, les Businenge, les Hmong reflètent une dualité entre les relations amicales et de travail. On peut considérer que les relations avec les Métropolitains priment sur les autres, mais que les Métropolitains ne sont pas en groupe clos et s'ouvrent sur les autres populations, contrairement aux Blancs créoles de Martinique décrits par Edith Kovats (2002). Le travail est un lieu de relations interculturelles qui restent des relations de travail et ne deviennent pas des relations intimes.

Les relations homophiles sont encore plus flagrantes dans les sites où les populations différentes sont homogènes et culturellement bien distinctes. Dans les villages du fleuve Maroni, la population métropolitaine a tendance à créer des relations en son sein. Jean, 45 ans, médecin à Grand-Santi, dit : « *comme en site isolé les gens sont seuls, on se regroupe, on fait des fêtes ensemble, du sport ensemble, il y a des affinités qui se créent entre des personnes, le dimanche on fait des barbecues entre une dizaine de personnes, entre nous, quand on aime bien certaines personnes au village on leur dit de venir boire un coup mais autrement c'est des réunions bien métros* ».

L'*entourage relationnel* (Bonvalet 2003) du Métropolitain se résume donc souvent à des Métropolitains<sup>127</sup>. Les individus qui ne fréquentent aucun Métropolitain sont très rares. Tous les Métropolitains peuvent se connaître : ils forment un « petit monde », comme le dirait Stanley Milgram (1974). Beaucoup se connaissent réellement ou de nom. Nous confirmons ce point par l'utilisation du réseau d'informateurs que nous avons créé. Nous demandions à la fin de chaque entretien à l'individu interrogé de nous donner des contacts à interroger, or fréquemment on nous redonnait les mêmes contacts et nous nous apercevions que les individus se connaissaient entre eux. Les Métropolitains forment un *réseau relationnel*. Le réseau est un ensemble de personnes en liaison entre elles, directement ou indirectement. Les réseaux sont formés par un mélange de *liens forts* et de *liens faibles*.

S'il y a des réseaux par profession, par association, par âge, nous le verrons plus loin, il y a aussi un réseau « métro » qui englobe ces caractéristiques et les dépasse. La Guyane, par le réseau métropolitain, offre la possibilité de côtoyer des cadres supérieurs comme des ouvriers, plus facilement qu'en métropole où l'homophilie se base plus fortement sur la catégorie

---

<sup>127</sup> Nous nous sommes inspirés du travail de C. Bonvalet qui part de l'étude des réseaux personnels, des relations sociales d'un individu. On cherche à obtenir des enquêtés des informations sur les personnes citées, mais aussi sur les liens qu'elles ont entre elles, ce qui permet de calculer la densité des relations. On peut aussi appeler ces relations « entourage » ou « entourage relationnel » (Bonvalet et Maison 1999).

professionnelle. L'homophilie ne se base pas uniquement sur une appartenance ethnique. Audrey, 38 ans, directrice d'une association, nous dit : *« je suis amie avec des gens qui ont vécu dans des grandes villes, qui ont un même niveau scolaire que moi, qui ont les mêmes lectures, qui regardent les mêmes films donc après c'est forcément plus des gens qui habitent dans des grandes villes européennes que des gens qui vivent dans la forêt ou au bord du fleuve... c'est vrai ça limite et ça risque d'être plutôt des Métropolitains, mais pas forcément et il y a plein de Métros que je ne veux pas voir et que je ne vois pas, l'artisan qui boit sa bière au Chinois, le vieux blanc, je ne les fréquenterais pas à Lyon donc je ne le fais pas ici, les femmes de militaires... mais ce qui change par rapport à une grande ville c'est qu'il a beau être gendarme c'est un brave gars et il a d'autres qualités... on les côtoie plus, dans une grande ville je rencontre que des gens comme moi, plus qu'ici ».*

On peut aussi dire qu'il existe un *cercle métropolitain*. La notion de *cercle* (Degrenne et Forsé 1994) désigne des entités collectives qui ont une existence dépassant le réseau de leurs membres. Un cercle est un ensemble de personnes qui se reconnaissent comme faisant partie d'un ensemble (la reconnaissance d'appartenance, l'usage du « nous », les règles collectives utilisées, les frontières perçues, les moyens communs de communication). L'intimité ressentie envers les autres Métropolitains est le signe de ce sentiment d'appartenance et vient confirmer les conclusions que nous avançons dans la partie précédente. Cercle et réseau se mêlent, l'un amplifiant l'autre et inversement. Nous allons expliquer cette qualification des relations sociales métropolitaines en cercle après avoir vu les relations au travers du regard des Métropolitains, distingué de la tendance générale, les différents types de réseaux personnels possibles et mis à jour un dernier élément essentiel des relations sociales : la famille.

### **I-3- Les relations interpersonnelles vécues**

Après avoir eu un regard extérieur sur les relations sociales des Métropolitains, nous voudrions saisir la manière dont ces individus vivent leurs relations. Cette approche plus qualitative nous permet de relativiser l'intimité partagée par les Métropolitains et de mettre en lumière les différentes relations existant avec les individus d'autres groupes.

#### **I-4-a- Les relations communautaires : entre convivialité et superficialité**

S'il est sûr que les individus ressentent souvent plus d'intimité entre Métropolitains qu'avec les autres, il y a aussi une certaine superficialité. Les individus parlent de ce paradoxe de la nature des relations entre Métropolitains. Le fait d'être « expatrié », de se retrouver dans un

« entre-soi », est créateur d'une spontanéité, d'une chaleur, d'une proximité ; pourtant les relations sont aussi vécues comme superficielles. Si on peut créer de véritables amitiés avec des individus Métropolitains, il n'est pas systématique d'avoir des relations intimes avec des individus fréquentés souvent.

Sabine, 40 ans, femme au foyer, fait part de la grande convivialité qui règne entre les Métropolitains : *« entre Métros c'est très chaleureux, il y a une grande convivialité peut-être parce qu'on est expatriés, les liens se resserrent, on accueille très facilement les autres, ceux qui viennent de métropole, ça fait du bien de voir des nouveaux... »*. On vit ses relations comme en « colonie de vacances », comme le disent les professeurs des écoles qui habitent dans l'immeuble d'un étage réservé aux enseignants à Apatou, le « blockhaus ». Tous aux environs de trente ans, célibataires, ils vivent en semi-collectivité. Les liens sont chaleureux, fréquents, on ne se pose la question de leur intensité qu'après l'émulsion des premières années passée. Cette convivialité se concrétise dans des activités communes basées sur le partage d'un temps de loisir. Virginie, 35 ans, enseignante, décrit les relations entre amis métropolitains : *« le week-end il y a souvent des fêtes chez quelqu'un ou à quatre ou cinq personnes on regarde un DVD, on fait un tarot, c'est souvent les mêmes personnes qu'on voit, le cercle d'amis proches et il y a souvent des anniversaires, tous les mois, la fin de l'année il y a encore plus d'anniversaires et de départs, parfois on a trois départs en une soirée, on ne peut pas aller voir tout le monde, les week-ends sont très souvent occupés, soit chez les gens soit dans les bars, aux concerts »*.

L'ambiance conviviale prolonge le réseau en dehors du territoire guyanais. La nostalgie de l'ambiance pousse les « anciens » de Guyane à se regrouper sur d'autres espaces afin de recréer l'atmosphère de leurs relations en Guyane. Ainsi, de nombreux Métropolitains de retour en métropole pour les vacances, font la tournée des anciens de Guyane ou vont leur rendre visite dans leur nouveau lieu de résidence (Réunion, étranger...). Cette convivialité est propice à la solidarité. Jean, 45 ans, médecin, parle de cette proximité naturelle entre expatriés : *« on est plus enclin à l'entraide qu'en métropole, le fait d'être éloigné et de ne pas être vraiment dans notre pays »*. Les Métropolitains ont tendance à se regrouper à l'occasion des grandes fêtes ponctuant l'année, qui se dérouleraient habituellement en famille : Noël, Pâques, les anniversaires...

Les Métropolitains reconnaissent qu'ils trouvent une intimité qu'ils ne peuvent avoir avec les autres. Alexandre, 30 ans, instituteur, qui vit sur le fleuve en couple mixte explique que les relations avec les Businenge ne seront jamais des relations d'amitié au sens où il l'entend. Il a

donc des relations avec les Métropolitains car il ne peut se passer de ce type de relations. Jean, 45 ans, médecin, dit aussi qu'il ne peut y avoir d'amitié avec les Businenge puisqu'il y a toujours un rapport d'intérêt. Rien n'est donné sans qu'il n'y ait un retour. Le sens de l'amitié est un trait culturel propre, il ne peut se trouver dans d'autres cultures. Françoise, 55 ans, documentaliste, qui vit en Guyane depuis plus de vingt ans avec un Créole guyanais, avoue qu'elle ressent une proximité avec les Métropolitaines : *« On se retrouve avec des copines métros, guyanaises aussi, mais on a tendance à être plus proche avec les Métros, à se retrouver plus facilement ».*

Certains ressentent l'absence de relations profondes et finalement se sentent seuls. Karine, 47 ans, infirmière, se tourne vers son couple et ne développe plus de relations : *« je pense qu'on a une vie sociale un peu pauvre mais je n'en souffre pas... Je crois que je me recroqueville... actuellement, par contre je n'en souffre pas parce que j'ai une vie sociale très riche au travail, moi j'ai une vie très riche socialement avec les interlocuteurs d'associations... par contre quand j'ai de la souffrance personnelle... j'ai recours à mes mails, à la métropole, à mes amis d'avant, moi j'ai un noyau amical très fort de gens en métropole. C'est comme si je ne les avais pas quittés, ce n'est pas un océan qui nous sépare, on a des échanges très personnels par mail avec les personnes avec qui j'ai créé des liens ici, qui sont repartis, j'ai des liens forts aussi mais si tu veux... ma fille a fait une amniocentèse pendant sa grossesse j'étais très inquiète et tout, j'avais eu les larmes aux yeux..... X (une copine métropolitaine) était là ce jour-là, j'en ai parlé avec X ce jour-là mais je n'en ai parlé avec personne d'autre, mis à part mon compagnon. J'aurais un pépin, je me tournerais vers la métropole ».*

Florence, 32 ans, enseignante, a des paroles très dures sur les Métropolitains qui, selon elle, *« papillonnent »* à droite, à gauche. Ils vont d'une relation à l'autre sans s'investir vraiment. Elle n'a créé, selon elle, aucune amitié en cinq ans de présence. Edith, 30 ans, technicienne à la DDE, vit avec son mari et ses trois enfants en bas âge : *« on n'a pas beaucoup de vrais amis de toute façon, après c'est des relations comme ça, un peu superficielles, ça va avec tout le monde ».*

Les discussions, qui reflètent la superficialité des relations entre Métropolitains, sont souvent les mêmes : les billets d'avion, la sécurité, la Guyane, le logement. Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, livre son ressenti : *« quand on arrive, on est submergé de conseils divers et variés et puis chacun y va de son analyse, de son interprétation, mais c'est un peu normal, les gens parlent de la Guyane quand il y a un nouveau, on parle des impressions, mais après on va parler du week-end qu'on a fait, des endroits où on va aller, mais plus trop de la Guyane en général, si par moment, lors des Assises on s'interroge sur l'avenir, à l'équipement on a pas mal d'infos donc les gens nous posent des questions, c'est lié à la fonction... avec les gens proches ici, on parle de nous, des situations difficiles, c'est moins superficiel, c'est au-delà de la relation d'aide, de la voiture, avec quelques personnes on arrive à discuter de la relation avec nos mères et du passé et du quotidien, mais parler que du quotidien c'est aussi ce que je n'aime pas dans certaines*



*relations, si on parle que du quotidien ça ne dure pas, les affinités doivent être basées sur quelque chose, pas forcément des souvenirs communs ensemble, mais des choses que l'on partage dans nos vies passées».*

Fabrice, 29 ans, militaire, dit que quatre thèmes reviennent systématiquement dans les conversations : la délinquance, la sécurité routière, le système aérien, les relations à l'administration. Les discussions tournent souvent autour du quotidien et du futur mais très peu autour de l'expérience passée de chacun. Les individus ne connaissent que peu en profondeur les vies des uns et des autres.

### L'illusion d'une proximité affective à cause de la proximité relationnelle

Le réseau pousse des individus à se fréquenter, tandis qu'ils ne se seraient pas forcément fréquentés en d'autres occasions et n'ont pas forcément d'atomes crochus. Ces relations sont donc comme des relations intimes sans leur intimité. C'est parce que les relations entre Métropolitains ressemblent à des relations de proches ou d'intimes que les Métropolitains les qualifient de « superficielles ». Viviane, 50 ans, contrôleur à la Poste, dit : *« ici je fais partie d'un groupe, je vois des Métros, mais c'est pas vraiment ce dont je rêvais, j'ai cru que ça serait plus fort les relations, ce n'est pas si fort que ça, au début j'ai été déçue après on s'y fait... ce n'est pas très fort, ils ont des relations parce qu'on est tous un peu exilés, il y a sûrement des grosses amitiés, des bonnes relations, mais en fait les gens s'en vont, les relations se déplacent dans l'espace et pas dans le temps, on a des relations mais un groupe, un bon groupe bien soudé je dirais qu'il n'y en a pas »*. Elle a des amis créoles mais pense que les liens en général avec les Créoles sont difficiles. Globalement, elle est assez déçue par les relations humaines en Guyane.

Si beaucoup sont déçus des relations entre Métropolitains, c'est qu'ils ont placé des espoirs dans celles-ci. Certains ne se font pas d'illusion. Laure, 25 ans, professeur des écoles, illustre ce propos : *« avec les Métros, il y en a c'est devenu de très bons copains, il y en a c'est superficiel, comme en métropole on n'a pas des atomes crochus avec tout le monde, on mange ensemble, on va dans les carbetts, on va à la piscine, les relations sont plus faciles ici par le fait communautaire, un Blanc arrive tu l'accueilles... il y a un système d'entraide entre les Métros, j'ai été accueillie »*.

Les vrais proches des Métropolitains se trouvent en métropole : amis de longue date, amis d'enfance, d'études, collègues, amis de quartier. Magali, 38 ans, cadre supérieur à la DDE, dit : *« ici il y a des gens que je vais appeler amis, mais les vrais amis sont là-bas... mes amis de métropole sont fidèles, on se donne des nouvelles tous les six mois, j'appelle en arrivant à Paris, on se retrouve, ils me prêtent un appart... on ne se fait pas en 2 ans des amitiés de 15 ans »*. Florence n'a pas de relations proches en

Guyane et compense avec ses relations de métropole : *« j'appelle mes copines en métropole, je vis avec ça, les email, le téléphone, je suis dans l'attente des nouvelles, ça me manque, je sature ici ».*

### L'absence de construction dans la durée à cause de la mobilité géographique

Le cercle produit donc cet effet de relier des individus qui n'ont pas forcément d'autre point commun que celui d'être Métropolitain. Comme le décrit Cyrielle, 30 ans, enseignante, cette superficialité tient aussi au fait de la grande mobilité des Métropolitains : *« il y a une superficialité en Guyane mais est-ce le monde adulte ou la Guyane ? Il y a très peu de gens sur qui je peux compter et à qui je vais me confier, on n'a pas le temps de mettre en place des relations, on doit tout faire en un an ou deux avec les Métros, le turn-over et les gens restent en vacances sur la métropole, quand on s'ennuie on va s'inviter à manger, on parle boulot, des expériences de forêt, de voyage, on parle beaucoup sur les actes, quand un fait d'actualité marque, au début on parlait de la Guyane ou des rapports France-Guyane... on se présente comme on est là, maintenant, il y a des gens qui fuient un peu leur passé, il y a des familles désunies, des personnes instables en métropole, il y a de la solitude, les gens n'ont plus de repères, ils arrivent ici et c'est encore pire pour eux, ils tombent en déchéance... c'est pas facile d'être déraciné ».* Une grande part de la population métropolitaine ne reste que 4 ans. On ne crée pas les mêmes relations en 15 ans ou en 2 ans. De plus, les individus qui se sentent de passage ne s'investissent pas de la même manière que ceux qui s'installent. Le don de soi est différent : il y a une réticence à donner quand on sait que l'on s'en va ou quand on sait que l'autre s'en va. Les relations entre Métropolitains sont souvent relatives dans l'intensité et dans le temps. Il n'empêche que l'on voit de vraies amitiés.

### L'individualisme

Le niveau de vie joue un rôle considérable dans la raison d'être en Guyane des Métropolitains et influence la nature des relations. Certains sont avant tout en Guyane pour leur bien-être personnel, ce qui ne peut correspondre à la notion de partage, présente dans l'amitié occidentale. Les préoccupations des Métropolitains gâchent les amitiés. Viviane est en Guyane depuis presque 10 ans, elle parle des autres : *« tous ces Métros en France ils parlent de sous, d'acheter des bagnoles, d'investir, je me suis dit je vais venir en Guyane on ne va pas parler de ça et j'arrive ici, devine de quoi on parle, des sous, des primes, on ne parle que de ça, moi j'ai voulu échapper à ça mais je n'ai pas réussi, j'ai trouvé autre chose, mais je voulais me sortir d'un milieu et je n'ai pas réussi, parce que l'argent ici c'est peut-être plus important qu'en France, ça dépend là où on bosse, je suis fonctionnaire alors on parle beaucoup de sous, de bagnole, de quatre-quatre, les Métros en parlent, les autres aussi, il y a des histoire de primes, de 40 % de vie chère, ils pensent beaucoup au fric. ».* Elle nous dit s'être disputée avec des

« amis » parce qu'ils voulaient qu'elle leur prête de l'argent alors qu'ils n'en avaient pas vraiment besoin.

Jérémy, 38 ans, chef d'entreprise, a été très déçu par les individus métropolitains avec qui son père était ami. Lorsque celui-ci a eu des problèmes avec sa société, personne n'était là pour l'aider : *« quand tout va bien, t'as des collègues partout et quand il y a un problème il n'y a plus personne, c'est beaucoup les Métros, la solidarité est là quand tu n'as besoin de rien... mais finalement c'est le comportement humain en général, c'est pareil ailleurs ».*

### Le commérage et la compétition

Le fait que tout le monde se connaisse rapidement apporte un effet « village », où commérages, jugements sur les personnes prolifèrent. On vit en vase clos dans la double impression d'être en famille, d'être connu et reconnu et de perdre son espace individuel. En ce sens on voit l'effet d'une communauté.

Mathilde, 32 ans, enseignante, n'apprécie pas forcément cet aspect mais le vit pourtant pleinement : *« on n'est pas nombreux donc on est vite connu, c'est le mauvais penchant de la Guyane ».* Certains préfèrent se couper complètement ou décident de restreindre le poids des Métropolitains dans leurs relations. Nicolas, 45 ans, architecte, relate comment sa femme et lui ont mis de l'espace dans les relations avec des Métropolitains : *« ce qui fait qu'on a été amené à sélectionner nos fréquentations, c'est ce qui est envieux, jaloux, les femmes entre elles c'est terrible, on a fait un tri, je veux avoir la paix, je veux être tranquille, je veux avoir des relations sociales normales avec les gens, pas des relations d'intérêt, ça fait du gros nettoyage, il y a des jalousies entre femmes, sur leur niveau d'indépendance professionnelles, sur les relations qu'elles ont avec leur mari, leur capacité à se faire plaisir plus que d'autres, même si les autres ont, s'il y en a une qui se fait plus plaisir ça rend jaloux, ce n'est pas fort mais ça existe ».*

Il n'y a pas de complicité entre tous les Métropolitains. Comme dans toute relation sociale, il peut y avoir des conflits entre eux. Prenons un exemple, à Apatou, les Métropolitains en couple mixte avec des Businenge ne s'entendent pas forcément parce qu'ils n'ont pas la même vision de la culture businenge, parce qu'ils ne sont pas mariés avec une personne de la même ethnie (ndjuka, paramaka...) et entrent dans les oppositions d'ethnies ou encore parce qu'ils jugent le comportement de l'autre comme malsain face à l'autre population. Dans ce

type de lieu isolé où la population est restreinte, les paroles circulent facilement entre les individus et les informations sont vite déformées ce qui surenchérit les conflits de personnes.

Ainsi donc, l'intimité entre Métropolitains n'est somme toute que relative. Si les individus ont conscience de cette superficialité, on peut se demander pourquoi les relations entre eux restent plus prégnantes que celles avec les autres populations. Les relations interculturelles, d'un autre côté, sont multiples mais provoquent généralement un malaise chez le Métropolitain.

#### **I-4-b- Les relations interculturelles**

Suivant les profils individuels, les relations interculturelles peuvent être de différentes natures. A Apatou les enseignants jouent au foot avec et contre les Businenge. Irène, 32 ans, secrétaire au Tribunal, connaît les interprètes du tribunal, elle a invité une fois l'interprète businenge chez elle et part au Surinam avec elle, elle connaît aussi l'interprète brésilienne. Maxime, 47 ans, enseignant, a prêté de l'argent à un individu guyanien qu'il avait rencontré en le prenant en stop. Des touristes ont des relations avec le piroguier businenge le temps d'un voyage sur le fleuve. Les relations peuvent être très brèves : de simples contacts ou connaissances éphémères.

Les contacts se créent dans des temps de rencontre : les fêtes, les activités sportives, les cérémonies religieuses. Dans les soirées entre jeunes de 25 à 35 ans, des rencontres se font entre plusieurs cultures. Isabelle, 27 ans, ingénieur à Arianespace, dit que des groupes de musique de Saramaka viennent animer les soirées composées essentiellement de Métropolitains. Il y a alors des discussions, des contacts entre les deux populations, mais ils ne sont pas suivis au-delà de ce temps festif.

Plusieurs individus disent que les relations de face à face quotidiennes avec les autres populations se déroulent de façon chaleureuse. Magali, 38 ans, cadre DDE, compare les relations quotidiennes avec celles de Paris : *« l'ambiance est sympa, même s'il n'y a pas de mélange, la cohabitation est assez sympa, c'est tranquille, relax, les gens se parlent, c'est agréable »*. Charles, 55 ans, enseignant, dit : *« l'ambiance en Guyane n'est pas désagréable, comme dans tous les pays tropicaux, les contacts sont plus faciles qu'en France »*.

Eric, 35 ans, enseignant, parle des relations entre les Blancs et les autres populations : *« moi ce que j'aimais bien dans mes premiers contacts avec les Guyanais ici, c'était les gens qui faisaient visiter les appartements, tous, ils me demandaient ce que ce je venais faire, quel métier j'allais faire, où j'allais travailler, de quelle région je venais, pour me dire « vous savez, moi aussi j'ai vécu en métropole, j'ai été étudiant à tel endroit, j'ai travaillé 7 ans dans cette ville etc., un peu comme ça se fait quand je rencontre des Brésiliens, je leur demande d'où ils sont, c'est la même complicité, donc ce n'est pas du tout « oh, encore le Métro qui vient nous envahir », bon c'est vrai que professionnellement je leur apporte quelque chose, je leur loue un appartement, mais je vois par exemple, des Créoles s'adresser à des gens, à moi, ils me voient en train de feuilletter un bouquin sur le Brésil à AJC, spontanément des gens, un type qui vient me voir en me disant « je vais partir au Brésil dans quelques jours est-ce que vous pouvez me donner quelques conseils ? », pareil une vendeuse à Match, je ne sais plus pourquoi on parlait, très spontanément, très gentiment je n'ai pas l'impression que parce que j'étais blanc les gens ne voulaient pas me parler, moi je n'ai jamais été confronté à ça, mais je sais que ça existe, je connais pas mal de gens qui ont été confrontés à ça, à ces problèmes, bon la seule fois que je me suis fait traiter de sale Blanc, c'était par un clodo à qui je n'ai pas voulu donner de l'argent, par ailleurs j'ai de très bonnes relations avec des clodos d'ici».*

Les ethnies se répartissent dans les secteurs d'activités professionnelles ce qui, d'une part forme des réseaux ethniques de relations, mais d'autre part oblige à la complémentarité et donc au contact. Un Créole va faire appel à un jardinier haïtien qui, lui, sera au contact de Métropolitains à la Préfecture, fera ses courses chez un Chinois ou au marché chez les Hmong. Il y a de toute façon des contacts entre les populations par les relations commerciales. Cyril, 55 ans, agriculteur, vend des chèvres aux Hmong, fait faire des promenades à cheval aux touristes métropolitains ou créoles.

Dans ce cas, les groupes culturels vivent en bonne *cohabitation*, situation où « les uns et les autres vivent côte à côte sans être contraints de vivre ensemble, sans se sentir concurrents » (Khellil 1991 : 58). Les relations avec la population locale se réduisent aux contacts publics obligés. Deux éléments décrits par cet auteur correspondent à la situation guyanaise : il peut y avoir des tensions sociales au moindre problème ou incident ; les immigrants métropolitains ne s'investissent pas dans le pays d'accueil, sachant qu'ils repartiront.

Les relations interculturelles d'Alexandra, 60 ans, femme au foyer, sont clairement des relations superficielles : *« l'association (association qui s'occupe d'organiser des raids) ça va se passer une fois par mois, on contacte beaucoup de gens, avec la Mairie de Roura, c'est que des Créoles bien sûr, on a de bonnes relations, on se fait la bise, il y a une amitié quand même, on se connaît mais ce ne sont pas des gens qui vont venir manger tous les jours à la maison ou nous aller chez eux, il y a une certaine réticence, on va prendre un pot de temps en temps mais chacun a sa famille».*

On dit souvent « mon Chinois » pour parler de l'épicerie, mais souvent les dialogues avec le commerçant chinois prennent une minute et se limitent à des sujets sur l'alimentation. Certains créent un contact plus sympathique et régulier, quand ils se fidélisent à un « Chinois ». Des groupes d'individus vont toujours boire une bière au même « Chinois », où il y a un aménagement particulier : un banc, un ouvre-bouteille.

Les relations de travail sont souvent quotidiennes et superficielles. Karine, 47 ans, infirmière, travaille à la DSDS<sup>128</sup> : *« Ça se passe bien même si ce n'est pas aussi intime au niveau de la proximité que ce que je voudrais. Je pense qu'au début quand elles voient des Métros arriver, elles sont très méfiantes. Je pense qu'il m'a bien fallu mes deux ans pour... qu'elles sentent qui j'étais... C'est de la très bonne cohabitation, ça se passe bien mais elles ne m'invitent pas chez elles moi je fais des tentatives d'inviter entre autre une de mes collègues, elle disait oui mais ne venait pas sans s'excuser... Mais ça se fait couramment en Guyane... j'ai dû réessayer une fois, elle a dit qu'elle ne pouvait pas... Donc moi je ne veux pas faire du rentre-dedans, après je n'ai pas réinvité. On a été invité une ou deux fois chez elle mais X mon compagnon avait donné des cours gratuitement à son fils donc est-ce qu'elle ne s'était pas sentie obligée ?... On avait mangé le bouillon d'Aouara chez elle... et après il n'y avait pas eu de suite. Et puis avec les autres collègues non, rien ne s'est passé... ».*

Les relations interculturelles se limitent souvent à des relations professionnelles. L'enseignant avec ses élèves et les parents d'élèves, le client avec le commerçant, le médecin avec ses patients, l'administrateur avec les administrés, le cadre supérieur avec les employés. Ces relations sont flagrantes dans les villages du fleuve Maroni où l'espace est aussi visiblement segmenté : l'école, la gendarmerie et le dispensaire sont repérables. Les relations avec les Haïtiens se cantonnent souvent à celles d'un employé de service de maison à son employeur. Les relations professionnelles sont donc souvent teintées de relations hiérarchiques, elles ne sont pas toujours entre collègues mais plutôt du chef aux subalternes. D'un autre côté, les relations entre collègues sont marquées par les stéréotypes, les représentations collectives traversant les deux interlocuteurs.

Les relations interculturelles, plus ou moins ponctuelles, peuvent être des relations sexuelles. Celles-ci sont révélatrices de l'ambiguïté de la place du groupe métropolitain en Guyane : entre dominant et dominé. Comme dominants, de façon économique et sociale, les individus profitent de l'autre. Les hommes sont très attirés par les femmes brésiliennes ou businenge. Le Brésil est un lieu très fréquenté. La représentation fortement positive du Brésil chez les Métropolitains naît en métropole. Une partie minoritaire des Métropolitains, sans que l'on

---

<sup>128</sup> Ancienne Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales

puisse assurer que ce soit seulement le fait de Métropolitains, hommes et célibataires, profite de la facilité financière qu'elle a, de la misère sociale du pays pour faire du tourisme sexuel. (n'ayant pas été au Brésil pour un séjour assez long, nous n'avons pu le constater par nous-mêmes).

Florence, 32 ans, enseignante, est arrivée seule en Guyane, elle a fréquenté pendant un an un groupe de Métropolitains célibataires, tous enseignants. Elle relate leur évolution : *« les uns sont restés célibataires, X fait toujours sa vie à 200 % entre les sorties, la forêt, les voyages, les repas, il a du mal à se poser, d'autres sont comme moi en couple, pour les célibataires c'est chaque année la chasse à la nouvelle métro qui arrive, deux autres ont reconstitué un autre groupe de célibataires, ils passent chaque vacances au Brésil, au Surinam, c'est malsain ce sont que des Métros entre 29 et 33 ans, au début on pensait qu'ils cherchaient l'âme sœur, mais il n'y a pas une fois où ils rentrent de vacances sans se vanter d'exploits sexuels avec des gamines brésiliennes, il n'y a pas d'issue, elles sont gentilles, prêtes à tout, c'est sans limite, ils ne font pas attention à l'âge, il n'y a plus de bien ni de mal, c'est du tourisme sexuel, on les a vu au Brésil dans les bars avec les Brésiliennes ... il y a un homme de 55 ans, gardien de prison, sa femme est en métropole et il va tous les week-ends au Brésil voir les putes, il s'en vante, il pense que ça ne choque pas»*. Les femmes brésiliennes cherchent une ascension sociale, tandis que les Métropolitains cherchent à assouvir leurs besoins.

Sophie, 40 ans, serveuse, dit que si les relations avec les femmes business sont possibles, celles avec les hommes sont toujours portées sur le sexe : il y a toujours un intérêt sexuel derrière une apparence amicale. Notre étude sociologique ne nous permet pas de dire si les relations sexuelles sont l'occasion de lutte de pouvoir entre les couleurs. Pour R. Bastide, les relations sexuelles entre personnes de couleur différente sont imprégnées de préjugés, d'enjeux identitaires, bien que l'on puisse penser le contraire. *« C'est dans l'étreinte même des deux partenaires sexuels de couleur différente ou dans la cour qui la précède, dans ces moments privilégiés qui semblent être un défi au racisme et la redécouverte de l'unité de l'espèce humaine, que nous allons voir se glisser le racisme, paradoxalement, sous ses formes les plus haineuses, les plus méprisantes »* (2000 : 78)<sup>129</sup>.

---

<sup>129</sup> Dans son texte «Vénus noire et Apollon noir » R. Bastide décrit ces processus : L'homme blanc utilise la femme noire pour assouvir ses besoins sexuels, pour initier les plus jeunes aux frasques de l'amour, mais il ne l'épouse pas. La femme noire cherche un homme blanc puisqu'il représente la classe haute de la société et donc la possibilité pour ses enfants d'avoir des conditions meilleures. L'homme noir cherche une blanche pour se venger du vol des femmes noires par les Blancs. Et la femme blanche cherche un homme noir quand il a des revenus supérieurs à ce qu'elle pourrait trouver chez un homme blanc.

Comme dominé, l'individu cherche à atteindre une identité par le rapport sexuel. S. Abou établit une typologie des comportements sexuels des individus appartenant à des minorités culturelles. Quelques types semblent concerner les individus métropolitains. 1° Le comportement sexuel peut être vu comme un remède au déracinement, il se traduit alors comme un déchaînement sexuel des individus célibataires « ils traversent alors une sorte de chaos culturel dans lequel une activité sexuelle débordante compense un vide psychologique et moral angoissant et tient pour ainsi dire le rôle d'une drogue (1981 : 75). 2° Le comportement sexuel peut aussi être le signe d'une rébellion contre le groupe familial, porteur de la culture passée. L'individu veut rompre avec les normes enseignées et bousculer la morale sexuelle établie. 3° Le comportement sexuel est un moyen de se faire reconnaître par l'autre : l'individu se choisit des partenaires dans le groupe où il aspire à se faire reconnaître. 4° Le comportement sexuel devient une réaction à une impossible acculturation : « c'est le cas des personnes qui ont conscience d'avoir échoué, à se faire reconnaître par l'Autre à travers la relation sexuelle et plus généralement d'avoir manqué leur intégration dans la nouvelle société. Leur relation à l'Autre devient le lieu symbolique de ce double échec » (1981 : 78).

Aude, 30 ans, psychologue scolaire, rencontre des hommes créoles dans les magasins, dans la file d'attente de la boulangerie, dans un chinois. Ce sont des rapports de séduction qui se créent, elle dit : « *je trouve les mecs vraiment beaux* ». Elle ne pourrait plus être avec un Blanc et n'est attirée que par les Noirs.

Les relations sexuelles créent du mélange. Un homme de 35 ans est homosexuel, il dit fréquenter beaucoup d'homosexuels et notamment des Créoles guyanais. Même si l'homosexualité n'est pas vécue à jour ouvert en Guyane, un réseau est constitué. Il a participé à trois fêtes d'une centaine de personnes en un an où il n'y avait qu'une dizaine de Métropolitains. Il dit : « *c'est dramatique, c'est frustrant, mes relations c'est essentiellement métro à 98 %, par le travail, par les connaissances chez des amis, par le cercle amical élargi, étant homo, il y a le cercle particulier des homos, on se retrouve souvent entre nous, à des soirées... j'ai eu quelques contacts avec des Brésiliens c'est vachement plus facile qu'avec les Créoles, mais les autres non* ». Il reste donc en cercle métropolitain.

Une cause commune peut rallier les différentes populations. Michèle, 55 ans, enseignante, relate le moment où tous les enseignants d'un collège ont manifesté pour avoir des postes d'enseignants supplémentaires : « *il y a eu l'unanimité de la communauté scolaire, les gens qui partent*



*comme ceux qui restent se sont retrouvés, les plus anciens et les plus nouveaux* ». Ponctuellement se construit une communauté de pensée et d'action supplantant les communautés culturelles. En 2003, alors que les Etats-Unis attaquent l'Irak, un comité se crée en Guyane « contre la guerre en Irak ». Quelques réunions sont organisées, un débat est ouvert. Les investigateurs du mouvement sont des militants associatifs (à ATTAC, à l'UTG), des intellectuels, auxquels s'ajoutent des individus isolés.

Les relations interculturelles peuvent aussi être constantes, elles deviennent l'environnement premier de l'individu. C'est évidemment le cas dans les mariages mixtes, mais d'autres occasions existent. Georges, 55 ans, chef d'entreprise, vit sur son lieu de travail avec une trentaine d'ouvriers en très large majorité brésiliens. Chacun a une petite maison en bois, très simple, comme lui. Les maisons sont accolées les unes aux autres sur une rue. Au bout de la rue se trouve le lieu de production, les machines. Il dit : « *ici ça a toujours été comme ça, je suis en train de casser les maisons qui ont trente années et je refais petit à petit, il y a toujours eu des ouvriers, à l'époque il n'y avait pas la route donc les ouvriers étaient obligés d'habiter sur place, au départ il n'y avait pas de Brésiliens, pendant 3 ans j'ai fait avec des Guyanais, des Saramaka et puis après les Brésiliens sont arrivés, donc j'ai pris de la main d'œuvre brésilienne, les anciens guyanais ont disparus, les trois-quarts sont décédés et j'ai gardé la main-d'œuvre brésilienne, les jeunes guyanais on n'en trouve plus, ils ne sont pas intéressés par ce travail, des jeunes Brésiliens aussi c'est pareil, c'est le système français qui veut qu'on ne trouve plus de main-d'œuvre, on a un système d'assistés, c'est Rémi<sup>130</sup>, c'est le chômage, donc on est vraiment très mal... j'ai une équipe le plus vieux a trente années avec moi* ». C'est par son métier que Georges a rencontré sa femme. Les entourages forts ne sont plus vécus comme des relations interculturelles. Ils sont un trait de l'acculturation.

### Les conflits et le malaise dans les relations interculturelles

Durant notre enquête, nous l'avons dit, il nous est arrivé trois fois de tomber sur des discours racistes. Suivant une *identité critique*, un homme, enseignant, en Guyane depuis 30 ans, développe des idées racistes et a un comportement de ségrégation. Il décrit ses relations : « *moi je fréquente que des vieux Métros comme moi, les relations avec les autres populations ? je n'en ai aucune, parce que ça ne m'intéresse pas, ils ne m'apportent rien et je ne sais pas quoi leur dire, on ne cause pas des mêmes choses... moi je fréquente que des Métros qui pensent à faire des milices et à les buter* ».

---

<sup>130</sup> Façon de dire le RMI (Revenu Minimum d'Insertion). Fait référence à un documentaire sur les Amérindiens de Guyane qui l'appelaient de cette manière.

Ces individus, qui disent sans complexes être supérieurs aux Noirs, sont marginaux. Mais il faut reconnaître que les relations entre les différentes populations ne sont pas exemptes de malaise, de conflit.

Les relations interculturelles sont plus difficiles à instaurer, elles sont plus longues à se mettre en place que les relations intra-groupales. Carl, 62 ans, retraité, relate son arrivée avec sa première femme métropolitaine, son cercle de relations métropolitain, mais aussi son acceptation par la communauté guyanaise : *« la première année est une année d'observation réciproque, les gens sont distants, on a des difficultés d'adaptation, j'étais le seul Métro au stade, personne ne me parlait et petit à petit ça c'est fait, la deuxième année est meilleure, les gens du travail me faisaient confiance... à l'enterrement de ma femme, il y avait beaucoup de gens, ma vie est là, j'étais accepté par les gens »*. Ce sont parfois des moments brefs mais symboliques qui révèlent une relation sociale.

Il faut admettre que le réseau métropolitain apporte un entourage relationnel rapide à créer. Les autres relations prennent plus de temps à se mettre en place. Un couple d'enseignants a décidé sciemment de ne pas entrer dans le réseau métropolitain et d'avoir des relations interculturelles. Ils ont pris une maison au centre ville de Cayenne, lui joue au foot dans une équipe très mélangée. Au bout de 7 ans, ils sont en relation intime avec une famille de Créoles guyanais, mais avouent avoir passé plusieurs années seuls, à refuser les sollicitations des Métropolitains.

Françoise, 55 ans, documentaliste, en Guyane depuis 35 ans, refuse de s'associer aux Métropolitains. Elle se trouve seule, n'a pas d'amis proches : *« on est souvent seul, « la solitude est l'aboutissement de toute vie en Amérique », je déteste l'esprit de clan »*.

Le conflit chez Weber (1995) est une relation sociale où chacun à l'intention de faire triompher sa propre volonté contre la résistance du ou des partenaires. Le conflit est une forme d'interaction. Il est révélateur d'une compétition, d'une ségrégation, d'une singularisation de la différence. L'essentiel des conflits se passent avec les Créoles guyanais.

Josette, 45 ans, infirmière, vit ce conflit quotidiennement et le ressent comme un échec : *« les collègues au travail, on ne se fréquente pas en dehors du boulot, on n'a pas la même façon de vivre non plus, elles aiment danser, aller en boîte, faire touloulou, elles sont toutes sans mari, toutes mères célibataires, les hommes vont courir à droite à gauche, est-ce de la jalousie ? ça ne colle pas, moi je suis déçue par ça, je n'ai jamais essayé de créer de problème, après tu laisses tomber, je travaille de nuit pour ça, j'en avais marre de*

*travailler avec des gens, la nuit on n'est que avec des sages-femmes (qui sont en grande majorité des Métropolitaines), il n'y a pas de problème, on travaille en équipe, ensemble, ça se passe mieux... les relations dans le travail sont difficiles avec les Guyanaises : ça ne c'est pas amélioré, au début on arrive, on ferme sa bouche, ils n'ont pas la même façon de voir les choses que nous, arriver à l'heure au boulot ce n'est pas leur problème, faire les choses dans les règles...au début tu sais que si tu ouvres trop ta bouche tu es virée donc tu attends ton poste de titulaire, après tu es plus ou moins acceptée, j'ai commencé à dire ce que je pensais, il y a beaucoup de petites mesquineries, une jeune femme hmong a eu du mal à se faire accepter aussi, les Métros se rapprochent d'elle... il y a une dame (Créole) qui travaille avec moi, qui a longtemps été à Paris et qui n'a pas du tout cette mentalité, elle a une autre ouverture d'esprit, mais d'autres ont aussi été travailler en métropole et n'ont pas cette ouverture, est-ce qu'elles ont eu des problèmes là-bas ? je ne sais pas...».*

Georges, 55 ans, chef d'entreprise, comme d'autres, parle des problèmes qui leur sont fait dans les administrations du fait de leur couleur de peau : *« c'est très difficile quand on est blanc, les services administratifs mettent des bâtons dans les roues, parce que tu viens manger leur pain ».*

L'obligation de traiter des papiers administratifs amène les Métropolitains dans divers lieux : Préfecture, Mairie, Gendarmerie... Il est intéressant de parler de la Poste. La Poste en Guyane fait aussi office de banque pour la plupart des gens, elle est donc le lieu où l'on vient retirer de l'argent, notamment celui des différentes allocations. La Poste est donc bien plus fréquentée qu'en métropole et il n'est pas rare de voir des queues jusqu'à l'extérieur des bureaux de Poste. Les Métropolitains peu habitués à passer du temps dans une administration, perdent patience et trouvent des stratégies pour éviter la queue. Ils viennent à l'heure de fermeture du bureau, il y a alors moins de monde ou ils essaient de ne pas passer par la Poste. Ainsi, on vous déconseille de faire envoyer un colis de métropole en recommandé puisqu'il faut aller le chercher. De plus les employés prennent des pauses en milieu de matinée (ce qui se fait également en métropole) chacun leur tour et irritent encore davantage ceux qui patientent depuis un moment. Les Métropolitains vont donc à la Poste dans un état d'esprit excédé, qu'ils manifestent à la première occasion. Les autres populations signalent la négligence des Métropolitains qui peuvent venir en short et pieds nus dans un bureau de Poste (nous avons constaté des tenues très décontractées, pagne, tongs, short, mais pas d'hommes torse nu). L'image du Métropolitain mal habillé est vraie pour une petite minorité mais tellement forte symboliquement, qu'elle marque les esprits.

Florence, 32 ans, enseignante, ressent le racisme dans toutes ses relations sociales. Elle nous raconte l'histoire qui l'a amenée à avoir des relations conflictuelles avec ses collègues au collège : *« à la fin de la première année, j'ai eu le poste d'aide coordinatrice, j'ai fait le boulot à la méthode*

*métro, sans consulter tout le monde, j'ai essayé de faire avancer les choses le plus vite possible j'ai travaillé de façon efficace, donc tu imposes plus ou moins les choses pour avancer plus vite, à la fin de l'année il y a eu une réunion d'équipe, je me suis retrouvée seule avec deux Guyanais, pendant une heure ils m'ont cassée, comme quoi j'étais trop autoritaire, je ne demandais pas les choses aux gens, je voulais en faire trop, j'ai trouvé ça injuste et ça faisait tribunal, j'étais en larmes, ce n'était que des reproches en plus de gens qui ne me l'avaient jamais dit, les Métros disaient que c'était très bien, c'est deux mondes différents... je suis partie me faire opérer en métropole et je suis super rancunière, au retour je ne leur ai pas parlé pendant un an, la troisième année, ils ont décidé que j'étais coordinatrice, on a été obligé de se parler ». Les conflits naissent dans les rapports de hiérarchie, dans les incompréhensions des attitudes de chacun. Florence dit adopter une méthodologie métropolitaine, autoritaire et efficace, mais elle ne prend pas en compte les représentations des Créoles pour lesquels cette attitude est le signe de la continuité de l'histoire (voir la première partie). Elle ressent fortement le racisme de la part des Créoles guyanais, elle ne voit plus rien d'autre et veut partir à cause de cela : « ils vont chercher parce qu'on n'est pas Guyanais, j'ai eu une première insulte en voiture parce que je ne suis pas Guyanaise, il y a des regards durs, des mauvaises réflexions... ».*

La femme de Jules, 35 ans, professeur des écoles, nous raconte comment elle s'est sentie exclue de son équipe de basket parce qu'elle était blanche : « la première année j'étais dans une équipe de basket où il n'y avait que des Créoles, j'en suis partie, j'étais la seule métro, c'était dur de s'intégrer, il y en a une qui me faisait chier, j'ai essayé un autre club, l'entraîneur ne me faisait pas jouer, parce que j'étais métro, on ne nous veut pas, au niveau personnalité on n'a pas eu le temps de faire connaissance, on ne veut pas nous intégrer, il n'y a pas de questions, pas de « ça va ? » il y a une froideur, elles sont pas méchantes mais... ».

Dans les administrations, on trouve parfois des scissions claires entre Métropolitains et Créoles guyanais et antillais. A l'INSEE, en 2003, un agent nous explique que ces deux groupes s'évitent et ne se mélangent pas : « nous on prend le café de 7 h 00 à 7 h 30, eux viennent après, ils se mettent à part... il y en a c'est des saloperies, c'est eux qui sont racistes ». Le travail n'est pas propice à créer des relations amicales. Les conflits naissent en grande partie de la place hiérarchique des Métropolitains, comme le reconnaît Aude : « je suis le prototype de la Métro qui fait chier, au boulot, on est titulaire, les Guyanaises ne sont pas titulaires, ça crée des jalousies, elles ne veulent pas partir pour faire la formation, avec le statut de fonctionnaire il y a les 40 % en plus, les primes, je suis « cliché », ça se ressent dans les relations de travail... moi je suis arrivée, le premier jour je me sentais chez moi parce que j'étais là à l'époque (elle a d'abord habité quatre ans en Guyane où son père est établi avec sa belle-mère avant de partir trois ans pour ses études. Elle est revenue en Guyane depuis trois ans et compte y rester), la première réunion y a eu la distribution des postes, une m'a dit « qu'est-ce que tu discutes ton secteur de toute façon une fois que tu auras tes primes tu vas repartir », c'était une Créole, elle ne savait pas que mes parents étaient là ou elle ne voulait pas savoir, tu te dis ils ont vachement de haine... l'ambiance est pareil chez les profs, il y a des

*tensions... tu demandes à quelqu'un de faire son boulot, c'est comme si tu rétablissais l'esclavage, il y a des problèmes avec les IATOS, j'ai eu un litige avec la femme de ménage du boulot, je lui ai demandé de sortir les poubelles, le jour d'après je passe à côté d'elle elle dit à ses collègues « mademoiselle ka fait nous chier », c'est une haïtienne, les Haïtiens sont très très racistes... ».*

Des incidents arrivent. Nathalie, 47 ans, s'est fait agressée lors d'une élection par un groupe de femmes créoles. Elle était seule, on l'a poussée dans la voiture et secouée. Elle a porté plainte. Elle dit que c'était une agression raciste comme elle a pu en vivre au Maroc : *« il y a toujours des débordements et des problèmes raciaux »*. Nicolas, 45 ans, architecte, décrit les incidents racistes qui lui sont arrivés : *« j'ai eu deux fois en 15 ans du racisme très dur, là je l'ai pris en pleine figure, c'est important de vivre ça dans l'autre sens pour comprendre ce que les Blacks peuvent vivre, une fois c'était dans le cadre du travail, j'ai tout eu « sale blanc... » de la part d'une Guyanaise chef d'entreprise... elle avait pris des terrains pour construire, une hystérique, une haine du blanc, l'horreur, maintenant la dame s'est beaucoup calmée, je l'ai retrouvé une fois au GAC (magasin) elle m'a lancé des piayes ou des incantations et tous les Blacks lui sont tombés dessus, ceux qui étaient derrière le comptoir ont exigé qu'elle sorte, la deuxième fois c'était il y a un an, je raccompagnais ma gosse qui était en vélo, moi dans ma voiture j'allais au pas, une Guyanaise s'est mis en furie parce que je n'avançais pas, elle m'a suivi jusqu'à la maison, je vais lui parler, je lui ai dit « vous vous calmez », elle me dit « c'est toujours pareil avec vous les Métros, vous avez en fait toujours raison, c'est vous qui savez tout sur tout, vous voulez calmer les choses » et tout le déballage sur pourquoi on était là que pour foutre le bordel, pour manager les affaires, pour bien penser à la place des autres et cetera, elle est remontée dans sa voiture et est repartie »*.

Aude, 30 ans, est conseillère psychologue en collège, elle relate ses relations avec les Créoles. *« quand tu vas en ville, il y a des périodes, il ne m'arrive rien depuis 4 ou 5 mois, mais il y a eu des périodes où j'allais en ville, je me faisais agresser gratuitement pour un problème de parking, une tierce personne créole aussi intervenait pour m'enfoncer ou à la Poste... j'ai voulu dépasser ces problèmes mais je me sens plus sur la défensive qu'avant »*.

Face à ces conflits, les Métropolitains semblent adopter deux attitudes différentes : l'évitement ou l'affrontement. Maxime, 47 ans, enseignant, évite le conflit en ajustant son comportement à ce qu'il croit que l'on attend de lui : *« j'ai une image plutôt positive des Créoles mais il faut être prudent, à la Poste je ne franchis pas la ligne, à ... (village du littoral) on est moins confronté au monde... je prends soin d'être toujours aimable, c'est important pour eux, ça renvoie à l'histoire, ça renvoie aussi au comportement de certains d'entre nous qui ne sont pas forcément très agréables, les gens de l'administration ne sont pas forcément qualifiés, des Métros supportent ça très mal, ça doit partir en live, ça ne résout rien, il vaut mieux essayer de dire, de s'excuser ça paraît important, je commence souvent mes phrases par « excusez-moi de vous déranger », même dans une administration, je ne le ferais pas en France parce que*

*c'est un service public et que la personne en face de moi fait son boulot, ici j'ai plus de prudence, je me mets en position d'humilité ».* Il veut ainsi désamorcer la tension inhérente aux relations.

Geneviève, 51 ans, agent commercial, face à cette susceptibilité développe une tactique : *« être humble et faire l'idiot ça marche bien, ils ont très peur quand ils nous voient arriver, il y en a tellement des Blancs qui sont sûrs de leur supériorité et qui savent tout et eux sont très dans leur sentiment d'infériorité et réagissent mal, ils deviennent agressifs... moi je ne sais pas, ils sont toujours très contents qu'on vienne leur demander, il y en a quelques-unes il faut les plaindre, elles ont beaucoup de travail et ça passe très bien ! ».*

Geneviève et Maxime se construisent une identité de *façade* (Camilleri 1990), ils présentent les traits culturels attendus.

Au contraire, Aude se pose de front : *« maintenant je gueule, j'ai compris que plus t'étais gentil moins ça marchait, moi je fais comme la Créole de base ».* Florence ne tente pas de s'adapter à la susceptibilité des Créoles qu'elle ressent comme de la prétention : *« moi je ne suis pas capable d'être diplomate, je deviens agressive parce qu'ils ont un langage de bois, on me reproche d'être agressive envers eux... pour être intégré il faut courber l'échine, je pourrais donner 50 000 exemples, quand tu y vas de front t'es sûr que la porte se referme, tu leur parles de leur bouillon d'awara, du beau temps, de leurs belles robes, c'est bon... j'ai dû faire ça avec une personne, la secrétaire du collège, j'ai fait la faux-cul, ça marche, elle m'appelle par mon prénom et à la maison si il y a un problème, j'ai fait 8 établissements avant, je n'ai jamais rencontré ça, si tu veux un papier, il faut être gentille avec elle, quand elle est mal lunée, elle t'insulte, j'en avais besoin, il vaut mieux l'avoir dans sa poche, les autres je n'ai pas fait, j'ai un minimum d'orgueil, je ne peux pas dire t'es gentil alors que les gens sont malhonnêtes et ne font pas leur boulot ».* Elle demande à partir depuis plusieurs années tout en voulant un poste à Mayotte ou à la Réunion (qu'elle obtiendra au bout de trois ans).

Dans une conférence donnée en 1958, Bastide détaille le paradoxe insolvable du rapport à l'autre dans les pays découlant de la colonisation et du système esclavagiste. Le Blanc se trouve dans une situation inconfortable où quoiqu'il fasse, il sera toujours pris en faute. Il écrit : *« on est pris entre deux périls ; ou bien on traite les gens sans aucune discrimination, sur un pied complet d'égalité, les gens qui n'appartiennent pas à votre race et alors on risque de les froisser à cause d'un douloureux héritage du passé ; ou bien on les traite avec un sentiment d'amitié plus grand et alors on leur donne une impression de paternalisme, faisant naître chez eux un sentiment d'infériorité et par là-même un certain ressentiment ; et c'est le cercle infernal »* (2000 : 32). Il semble bien que ce que résume cet auteur dans les années cinquante se pose aujourd'hui de la même façon. Les individus interrogés nous font état, de la sorte, de deux attitudes possibles envers les Créoles : soit on est naturel comme avec une autre

personne, soit on adopte une attitude d'humilité forcée. Les deux cas portant à des relations parfois tendues, comme le dit R. Bastide.

L'une des manières de contrer ces obstacles est, pour cet auteur, d'apprendre à se connaître en restant longtemps dans le même endroit. Nous sommes d'accord avec cette interprétation de la réalité. Les Métropolitains étant majoritairement de passage ne laissent pas aux relations l'opportunité de s'instaurer sur des bases différentes. De plus, la population restante est souvent associée spontanément, par la couleur, aux Métropolitains de passage, ce qui joue comme un frein à leurs relations. Sur le court terme, les représentations collectives sont fortes ; dans le temps, la possibilité de connaître quelqu'un, apporte ses représentations individuelles toujours plus nuancées et permet de sortir des identités stéréotypées.

Sans parler de conflit, certains ressentent un malaise dans les relations avec les Créoles guyanais. Françoise, 55 ans, documentaliste, décrit son sentiment : *« les rapports avec les gens ne sont pas simples, les personnes ne vous en veulent pas directement mais indirectement dans leur comportement »*. Viviane a de bons amis créoles mais elle remarque qu'en général il est difficile d'être en relation avec eux, notamment avec ses collègues de travail : *« il y a une espèce de barrière entre nous, il y a quelque chose qui ne va pas assez loin, il arrive un moment où tout est dit et puis c'est tout, avec les Créoles c'est frustrant. Au boulot, on a l'air de bien s'entendre, on rigole mais ça reste assez superficiel, avec les filles c'est terrible, les garçons ils parlent de sexe tout va bien, ils sont contents, les filles elles parlent de robes, de bijoux, l'apparat ! mais si tu veux aller plus loin, parler de la peine de mort, tu ne peux pas, on ne peut pas aller très très loin, les relations sont superficielles... entre eux on ne sait pas si ils parlent... »*.

On ne sait pas trop ce qui se passe dans leur cercle créole. Laure, 25 ans, enseignante se sent rejetée et l'accepte comme une fatalité : *« il y a une chose qui m'énerve beaucoup chez les Créoles, t'es en train de discuter avec eux et puis tout d'un coup ils n'ont plus envie que tu comprennes alors ils se mettent à parler créole à toute vitesse au milieu de la conversation et bien ça c'est la preuve qu'ils n'ont pas du tout envie de t'intégrer, la preuve que ça sert à rien d'essayer de s'adapter à eux parce qu'ils n'ont pas envie. »*. Mathilde se sent aussi très mal à l'aise face à la langue créole : *« je ne parle pas du tout, je ne comprends pas du tout, ça me met très mal à l'aise quand j'entends des gens qui parlent le créole à côté de moi, c'est quelque chose que je n'aime pas, enfin je sais qu'à RFO il y a beaucoup d'émissions qui sont en créole, je n'aime pas du tout, enfin je trouve qu'il devrait y avoir les deux à chaque fois et pas uniquement le créole, ça je n'aime pas du tout »*.

Mathieu, 56 ans, inspecteur de l'Education Nationale a des relations de bonne entente avec les employés subalternes de son service, mais sent des tensions latentes : « *en tant que cadre c'est dur de se faire légitimer, pourtant je ne suis pas arrivé en terrain conquis, mais j'ai senti qu'on me donnait l'image du conquérant, je me suis effacé pour laisser les autres s'exprimer... j'ai un passé de militant anti-raciste... mais j'ai pu dire des phrases prises comme péjoratives, il y a des susceptibilités, une quête d'identité... des fois ils peuvent s'opposer aux Blancs par un complexe d'infériorité, à tort d'ailleurs* ». Les relations avec les Créoles guyanais sont teintées de méfiance, d'un sentiment de rejet, d'intrusion comme les représentations présentées dans la partie précédente le prévoyaient.

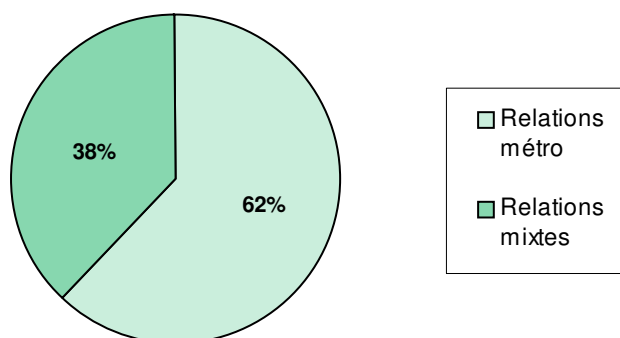
#### **I-4- Typologie des individus selon leurs relations mixtes ou communautaires**

Nous avons décrit les relations en posant un regard englobant sur les individus métropolitains. Si une attitude majoritaire se dégage de l'ensemble des individus, il ne faut pas oublier les nuances entre ceux-ci. Chaque individu trouve une position sociale en fonction de son profil (Annexe 10 : Relations sociales des individus de l'échantillon). Nous pouvons nous référer au concept de « proximité sociale » de Sorokin qui définit la place d'un individu dans l'espace social : « l'espace social est l'univers de la population humaine ; la position sociale d'un individu est l'ensemble de ses relations avec tous les groupes d'une population et, au sein de chacun d'entre eux, avec ses membres ; la localisation de la position d'un individu dans cet univers social s'obtient en mettant en lumière ses relations ; la totalité de tels groupes et la totalité des positions au sein de chacun d'entre eux, constitue un système de coordonnées sociales qui nous permet de définir la position sociale de n'importe quel individu » (1927 : 6).

Selon la nature de leurs relations, nous pouvons répartir les individus en deux grands types. Dans un cas, les relations avec les intimes et les proches sont largement orientées sur les Métropolitains, on dira que les relations sont plus métropolitaines, de type *communautaire*. Dans l'autre cas, il y a des relations interculturelles au sein des intimes et des proches, donc avec des individus d'autres groupes culturels, des relations de type *mixtes*. Nous empruntons le concept de mixité à la sociologie de la famille qui dénomme *famille mixte* les familles dont les conjoints sont d'origine différente, de nationalité différente ou d'appartenance culturelle différente. Les relations mixtes n'excluent pas pour autant l'individu du réseau métropolitain.



**Graphique 53 : Types des relations des Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)**

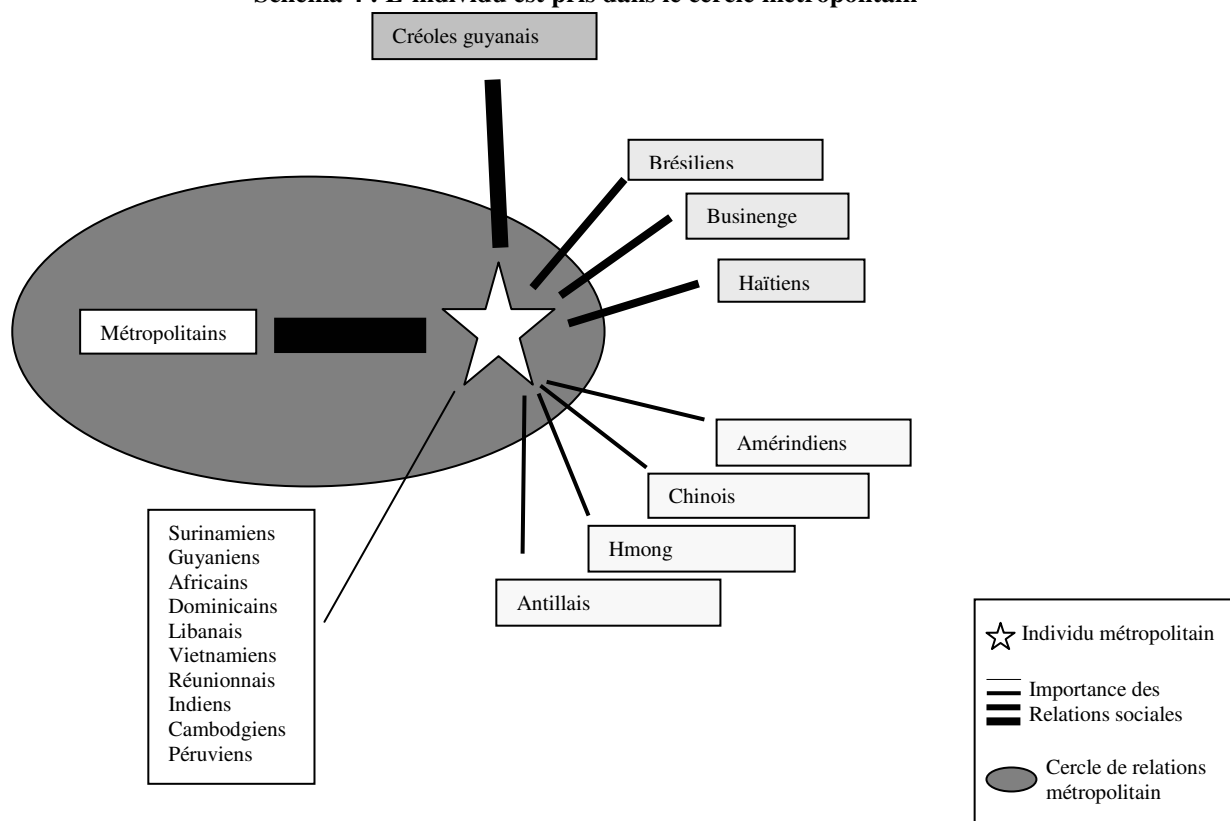


Avec ce classement, seuls 62 % des Métropolitains ont finalement des relations très orientées sur les Métropolitains. On voit ici les limites d'une analyse objective des relations sociales, puisque, selon les critères de classification, on peut amplifier un phénomène ou le relativiser. Cependant, il est clair que les Métropolitains ont tendance à se retrouver entre eux, même si leurs relations avec d'autres populations sont aussi réelles. Les profils ne sont évidemment pas identiques dans l'une ou l'autre des deux catégories : il y a de nombreux degrés de relations allant d'un entourage uniquement métropolitain, à un entourage uniquement mixte en passant par un entourage métropolitain dans les proches mais mixte dans les relations ou mixte dans les proches et métropolitain dans les relations. Voyons quelques exemples de la structure de réseau relationnel d'individus tous enseignants.

*Dans la majorité des cas, le Métropolitain est pris dans le cercle métropolitain*

Florence, 32 ans, enseignante, en Guyane depuis 5 ans, fréquente exclusivement des Métropolitains. Elle est en conflit avec les Créoles de son établissement et avec ceux de son équipe de volley. Elle ressent le racisme partout et veut partir de Guyane. Laure, 25 ans, professeur des écoles, en Guyane depuis 5 ans, fréquente essentiellement des Métropolitains dans son cercle proche et celui plus éloigné. Elle a rencontré, par le travail de son conjoint enseignant, une famille haïtienne (le fils était dans sa classe), qui vend au marché. Elle la voit à cette occasion mais échange aussi des invitations à manger dans leurs habitats. Elle a de bonnes relations avec ses collègues créoles mais ne les fréquente pas de façon amicale. Elle n'hésite pourtant pas à nous donner le numéro de l'une d'elle dont le mari, blanc, né en Guyane, est un sujet intéressant pour notre enquête, ce qui prouve une certaine proximité relationnelle.

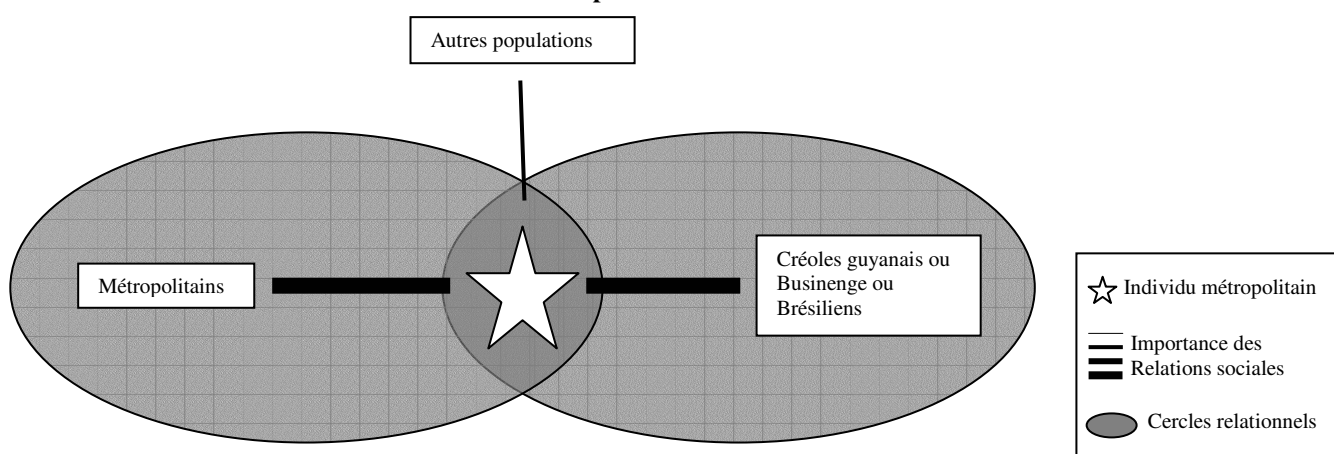
**Schéma 4 : L'individu est pris dans le cercle métropolitain**



Dans un deuxième cas, le Métropolitain se trouve à l'intermédiaire entre deux cercles de relations

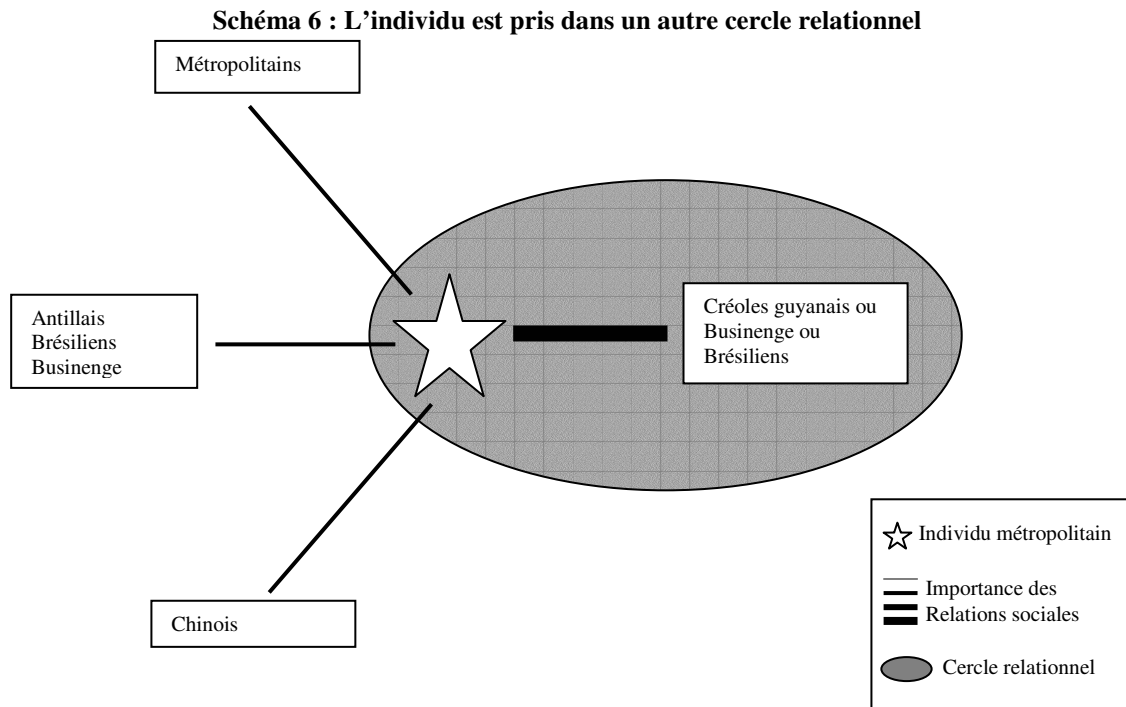
Julia, 29 ans, professeur des écoles, est venue en Guyane trois ans en arrière pour rejoindre deux amies, l'une créole guyanaise, l'autre métropolitaine. Elle a aussi passé son concours de professeur des écoles en Guyane et exerce sur Saint-Laurent. Elle fréquente essentiellement ses deux amies et notamment le réseau amical de son amie créole. Mais elle a aussi des relations majoritairement métropolitaines, par son activité professionnelle. Elle est ainsi à l'intermédiaire entre deux cercles de relations. Elle ne fréquente pas d'autres populations avec lesquelles elle entre en contact occasionnellement : « le vendeur de poulet grillé » est le seul Brésilien qu'elle connaisse.

**Schéma 5 : L'individu est pris entre deux cercles relationnels**



Dans un troisième cas, le Métropolitain est pris dans un autre cercle à différents degrés

Carl, 62 ans, retraité de l'enseignement, en Guyane depuis 23 ans, s'est remarié avec une femme brésilienne, il a une fille avec elle et intègre toutes les relations de sa femme. Il avoue côtoyer en grande majorité des Brésiliens bien que ses deux fils, issus de son premier mariage avec une Métropolitaine, soient en Guyane et le mettent en relation avec d'autres populations.



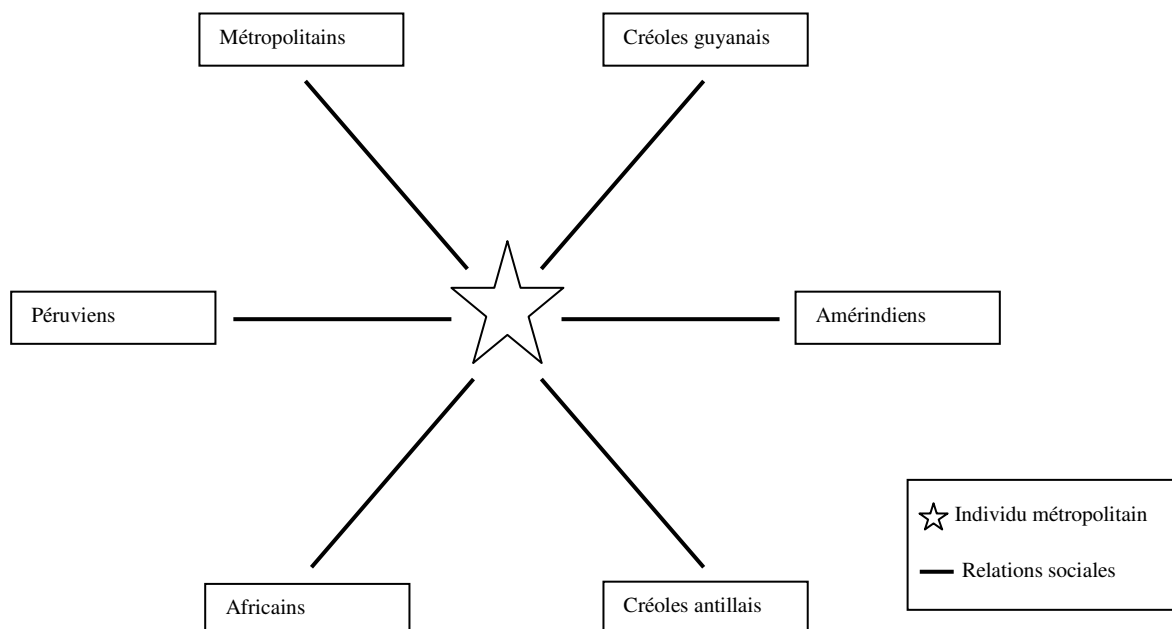
Gilles, 65 ans, retraité, en Guyane depuis 37 ans, est intégré dans un réseau familial-amical créole guyanais. Sa femme est créole. « dès le départ j'ai été dans la société créole, j'ai plus de relations créoles qu'avec des Blancs, la famille, les amis, les connaissances du travail, le milieu politique, les associations, ça c'est fait comme ça, quelquefois je fréquente des Métros qui sont là depuis longtemps ou qui sont mariés avec des Créoles... ». Il ne fréquente pas d'autres populations que les Créoles guyanais et quelques Métropolitains. Il explique ce fait par l'origine de sa femme, créole, mais aussi parce qu'arrivé à Cayenne dans les années 1960, la population principale, avec laquelle il a construit des relations qui ont perduré, était la population créole.

Enfin, dans un dernier cas, le Métropolitain est en contact avec plusieurs populations sans entrer dans un cercle

Charles, 55 ans, enseignant, en Guyane depuis 11 ans, explique qu'il a plusieurs réseaux de relations développés par différents biais : « mes fréquentations ce sont les gens du centre de recherche, parce que j'ai une frustration de recherche, ce sont des Métros ; j'ai aussi des amis Amérindiens, coolies ou autres de ... (village du littoral) ; et je fréquente des gens dans le cercle latino-américain par l'intermédiaire de ma femme, les rencontres font vite boule de neige ... à l'institut où j'enseigne, j'ai des amis Africains et

*Guyanais* ». Charles est venu en Guyane après un séjour de 4 ans en Amérique Latine en région amérindienne, auprès de qui il a mené une recherche. Il a choisi de rentrer en France pour son emploi, mais de partir en Guyane pour retrouver la culture amérindienne. Il s'installe tout d'abord dans un village du littoral, il est très actif pour rencontrer des Amérindiens, mais aussi des individus d'autres populations pendant les 7 années qu'il y passe. C'est toujours son intérêt de recherche qui le pousse à fréquenter, une fois installé à Cayenne, les chercheurs, qui sont en grande majorité métropolitains, il enseigne en lycée mais en institut où il forme des relations amicales avec des Métropolitains mais aussi des Africains et des Guyanais. Enfin, sa femme est née en Amérique du sud, elle fréquente le milieu des Latino-américains de Cayenne. Cet individu a des relations mixtes de par toutes ses activités, ses intérêts prononcés pour l'interculturel et son mariage mixte.

**Schéma 7 : L'individu n'est pas pris dans un cercle relationnel**



Les individus ne vivent pas tous les mêmes relations, bien qu'ils aient souvent la même activité professionnelle. La composition de la famille et sa position géographique (en Guyane ou en métropole) est un déterminant important des relations sociales. Voyons à présent le rôle déterminant des relations familiales dans les relations individuelles.

## **I-5-Les relations familiales**

D'après les études de C. S. Fischer et de B. Wellman ou de M. Grossetti « la famille représente environ deux cinquièmes des relations » (Grossetti 2002 : 24). Pour avoir une vision complète des relations interpersonnelles des individus métropolitains, nous ne pouvons omettre de traiter des liens familiaux. De plus, il est apparu que la structure de la famille était une condition essentielle de la construction des relations amicales.

### **I-5-a- Etat des lieux de la famille des Métropolitains en Guyane**

Si le Métropolitain est un migrant et qu'il n'a donc pas toujours sa famille dans un espace géographique proche, on constate que nombre d'entre eux, d'une part ne viennent pas en individus isolés et d'autre part sont pris dans une famille élargie, présente en Guyane. Si le Métropolitain a moins de famille que s'il était en métropole, il n'en est tout de même pas coupé ni isolé. Les relations familiales sont même prépondérantes dans l'entourage relationnel des individus.

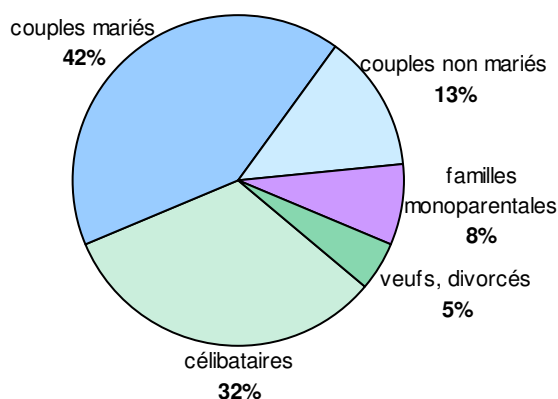
#### **La famille nucléaire**

En Guyane deux personnes sur trois sont célibataires, en France c'est une sur trois ce qui correspond à la part des célibataires chez les individus « nés en métropole » de Guyane. Les individus « nés en métropole » sont donc plus en couple que la moyenne des Guyanais et respectent le schéma matrimonial de leur société d'origine. Il y a donc plus de Métropolitains qui vivent dans une famille nucléaire que de célibataires. Les familles nucléaires se définissent par la présence des parents et des enfants, sans compter les générations précédentes, les filiations annexes (frère ou soeur des parents) et les générations suivantes (petits-enfants) dans un même foyer. Selon l'INSEE (1999), 63 % des Métropolitains vivent en famille<sup>131</sup>, donc la majorité.

---

<sup>131</sup> Sur l'échantillon 65 individus ont une famille nucléaire, soit près de 90 % : 20 individus sont en couple sans enfant et 45 ont une famille nucléaire avec enfant. Mais tous ne vivent pas leur famille en Guyane, beaucoup sont séparés de leurs enfants, on le verra par la suite. Notre échantillonnage, on l'a dit dans la partie méthodologique, sur-représente les familles plutôt que les célibataires.

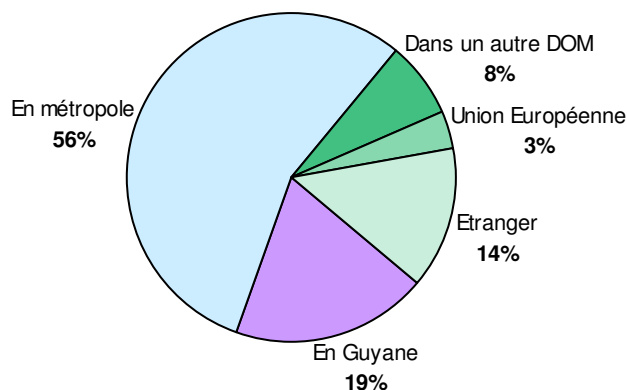
**Graphique 54 : Etat matrimonial des individus "nés en métropole" (source: INSEE 1999)**



Cependant les familles Métropolitaines sont composées de moins de personnes que les familles guyanaises, puisque 80 % ont deux enfants tandis que 28 % des couples guyanais ont trois enfants (INSEE 2002c).

L'élément « famille », on l'a vu, entre de manière significative dans la décision de venir en Guyane (voir p. 238-239). La migration n'est pas indépendante de la famille mais se programme, se vit, se perpétue en partie par rapport à elle. Le lieu de naissance des enfants, dont au moins un parent est Métropolitain, confirme que la plupart des Métropolitains viennent avec une famille déjà construite. Il y a une majorité d'enfants, issus de couple dont le chef de famille est né en métropole, qui sont nés sur le sol métropolitain, les parents sont venus avec eux en Guyane ou y sont repartis le temps de la naissance. Selon l'INSEE (1999), 56 % des enfants naissent en métropole.

**Graphique 55 : Lieu de naissance des enfants dont le chef de famille est né en métropole (source: INSEE 1999)**



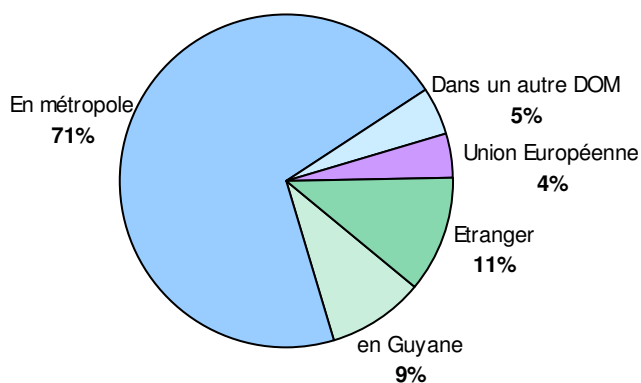
Mais presque la moitié des naissances, dont le chef de famille est né en métropole, se déroule en dehors de celle-ci. Les familles se construisent aussi en Guyane : 19 % des enfants y naissent. Rappelons que les individus nés en métropole ne sont pas forcément des

Métropolitains, au sens de Blancs issus de la métropole, ils peuvent être Créoles de retour en Guyane, ce qui expliquerait en partie ce fort pourcentage de naissances sur le territoire. Nous ne pouvons être plus précis sur ces données. Cela montre sûrement aussi que les individus nés en métropole sont mobiles, non seulement entre la métropole et la Guyane, mais aussi vers l'étranger et les autres départements et territoires d'outre-mer français. Cela signifie aussi que des Métropolitains créent leur famille en Guyane.

Il y a proportionnellement plus d'enfants de Métropolitains en Guyane que de Métropolitains. Alors que la population née en métropole représente 12 % de la population totale, les naissances d'individus d'au moins un parent né en métropole en Guyane sont 18 %<sup>132</sup>. Cela confirme que les Métropolitains viennent en Guyane dans les périodes où l'on crée une famille, période de la vie active. Cela nous indique peut-être aussi que la plupart des naissances issues de foyers métropolitains se déroulent en Guyane. Les femmes sont de plus en plus rares à rentrer en métropole pour accoucher.

Quelle est la nature de cette famille ? L'INSEE (1999) nous dit que 70 % des chefs de famille métropolitains sont en couple avec une personne « née en métropole ». La grande majorité des familles nucléaires est constituée d'individus de même origine. Il y a un regroupement des personnes nées en métropole. Mais 1/3 des couples sont mixtes, dont 10 % le sont avec une personne née en Guyane. Il y a donc un métissage qui peut paraître important (mais cela peut aussi être la marque de mariage entre Créoles, l'un étant né en métropole, l'autre en Guyane).

**Graphique 56 : Lieu de naissance du conjoint dont le chef de famille est né en métropole (source: INSEE 1999)**



Nous avons étudié sur quatre années (1980, 1990, 2001, 2002) les mariages en Mairie de Cayenne suivant le lieu de naissance des deux conjoints. Les mariages les plus nombreux sont

<sup>132</sup> Sur les 5140 naissances en 1999 en Guyane, 926 ont au moins un parent né en Métropole et 187 naissances sont issues d'un couple de Métropolitains soit 3,6 %

ceux entre personnes nées dans les mêmes lieux. Pourtant, en 1999, en Guyane, un bébé sur trois est né de deux parents de nationalités différentes. Près d'un couple sur cinq est « mixte », soit entre deux personnes nées dans des territoires différents (INSEE 2002 : 17).

**Tableau 29 : Mariages en Mairie de Cayenne suivant le lieu de naissance (source : registres de la Mairie de Cayenne)**

	Entre Guyanais	Entre Haïtiens	Entre Chinois	Entre Brésiliens	Mariages mixtes
<b>1980</b>	30	6	5	0	28
<b>1990</b>	31	23	17	2	52
<b>2001</b>	20	13	9	3	44
<b>2002</b>	21	14	10	12	62

Au contraire, les mariages mixtes comprenant un Métropolitain sont plus nombreux que les mariages entre Métropolitains. On peut penser que deux personnes d'origine métropolitaine auront plutôt tendance à se marier en métropole, où réside leur famille, plutôt qu'en Mairie de Cayenne. Mais on s'aperçoit qu'il y a quand même des mariages de Métropolitains en Guyane, ce qui indique, soit que leur famille est en Guyane, soit qu'ils ne prêtent pas d'importance à la présence de leur famille pour cet événement, soit que la famille de métropole fait le voyage pour le temps du mariage.

**Tableau 30 : Mariages des Métropolitains en Mairie de Cayenne (source : registres de la Mairie de Cayenne)**

	Nombre de Métropolitains mariés dans l'année à Cayenne	Mariages entre Métropolitains	Mariages mixtes
<b>1980</b>	28	8	12
<b>1990</b>	55	15	25
<b>2001</b>	37	8	21
<b>2002</b>	49	15	19

Si en 1980, on voit plus de mariages de Métropolitains avec des Guyanais, dès 1990 les mariages avec les Brésiliens prennent le dessus (Annexe 11 : Mariages mixtes en Mairie de Cayenne entre 1980 et 2002 selon le lieu de naissance). Dans les mariages à Cayenne aucun couple n'est constaté avec des individus nés au Surinam, il serait intéressant de comparer avec les mariages de la Mairie de Saint-Laurent.

Il y a des mélanges dans les familles, on ne peut en douter. J.-J. Chalifoux (1982) nous relate les alliances interethniques de la population indonésienne dont la majorité a lieu avec les Créoles guyanais et avec les Métropolitains. D'autres alliances sont avec les Chinois, les Amérindiens, les Martiniquais. J.-J. Chalifoux précise que les mariages avec les Métropolitains sont souvent vus comme le signe de l'ascension sociale, ce que nous



constatons dans deux cas de notre échantillonnage. Un individu, très clairement, nous dit qu'il a promis à sa femme, si elle l'épousait, un niveau de vie très agréable et surtout qu'elle ne travaillerait pas (elle est brésilienne). Un autre s'est marié avec une Surinamienne pour lui faire obtenir des papiers. Il y a peu de mariages mixtes avec les Chinois. V. Magne (1993) relate la réticence encore présente en 1993 des parents chinois à marier leurs enfants avec des membres d'autres communautés. Ils préfèrent souvent faire appel à des réseaux existant en Chine. Comme on l'a constaté, les mariages mixtes des Brésiliens, les plus fréquents, se passent avec les Métropolitains (Zéchini 2001).

Les alliances interethniques se sont toujours passées en Guyane. M.-J. Jolivet (2001b) analyse ces mariages comme de puissants facteurs d'intégration pour les Antillais et les Chinois de la première vague de migration. Proportionnellement pourtant, les couples mixtes restent moins nombreux que les couples endogames. Le métissage comprend aussi ce que nous appelons les « familles mixtes », c'est-à-dire des familles nucléaires ou élargies, dont l'un des membres n'a pas la même origine que l'ensemble. Les familles monoparentales, issues d'un couple mixte séparé entrent dans cette catégorie. Dans notre échantillon, 5 couples sont mixtes sur les 20 couples (soit 25 %). Il y a également 12 familles nucléaires mixtes avec enfant sur les 45 familles nucléaires comptées dans l'échantillon (soit 26 %). L'échantillonnage respecte à peu près les proportions données par l'INSEE.

### La famille élargie

Certains Métropolitains ne sont pas seulement en famille nucléaire en Guyane mais aussi en famille élargie. En plus du couple et des enfants, on retrouve les parents du couple, les enfants des enfants, la belle-famille, l'oncle ou les cousins. 23 individus de l'échantillon ont leur famille élargie présente en Guyane, soit 30 % de l'échantillon, sans que nous puissions généraliser ce chiffre à l'ensemble de la population. Ces familles élargies peuvent se répartir sur le territoire guyanais : une tante est à Saint-Laurent, un grand-père à Sinnamary, les parents dans la même commune mais dans la campagne, ou bien la mère à Cayenne, les cousins à Matoury, les oncles à Rémire-Montjoly.

Sur ces 23 individus, 8 sont dans des familles uniquement métropolitaines et 15 sont dans des familles métissées, mixtes. Un premier constat est donc que les familles qui se développent en Guyane sont, soit entre Métropolitains, soit avec les populations locales. On peut ajouter,

selon nos observations, que les familles ont tendance à se métisser plus qu'à rester au sein du groupe d'origine. L'exemple de la famille d'un descendant de bagnard nous montre qu'une famille à l'origine métropolitaine a tendance à se métisser, même s'il faut trois générations pour cela. Le grand-père bagnard a fait des enfants avec une Métropolitaine, le fils s'est aussi marié avec une Métropolitaine et a fait deux fils. L'un des petits-fils a eu un premier mariage avec une Métropolitaine avec laquelle il a eu deux enfants qui résident actuellement en métropole. Les deux petits-fils sont à présent en couple mixte et ont des enfants métis, arrières-petits-enfants du premier migrant.

Des familles s'installent sur plusieurs générations. Il n'y a pas de groupe de Blancs créoles comme en Martinique qui vivrait en vase clos, uniquement replié sur les relations familiales et intragroupales. Les seules familles, qui sont installées depuis trois générations, sont peu nombreuses et semblent toutes se métisser. Rares sont les cas où la famille élargie reste dans le cadre du groupe métropolitain. Il semblerait que cela soit plus le fait des entrepreneurs du privé, des agriculteurs, des chefs d'entreprises peut-être par le rapport au travail de la terre, la notion de patrimoine financier et d'investissement personnel qui devient un patrimoine familial, créant l'envie de le garder au sein d'une entité homogène.

Carole, 24 ans, agricultrice, est la troisième génération à s'établir en Guyane : *« on travaille ensemble, ma mère a une exploitation, mon père est avec mon frère et moi j'ai la mienne, on travaille ensemble, on a un employé mais pas trop de saisonniers c'est dur de trouver... mon copain est venu faire VAT à l'ONF et puis à la fin il est venu travailler à la ferme, il reprend la compta... mes parents veulent s'arrêter progressivement, ils seront toujours là, ils veulent voyager en Guyane, ils adorent la forêt, ils n'ont pas de vie en métropole, ils ont tout fait ici, ils ont travaillé ici, c'est leur terre, c'est pour ça qu'ils sont restés ».*

Georges, 55 ans, chef d'entreprise, a repris l'entreprise de son père avec sa soeur et travaille à l'heure actuelle avec son fils. Son fils est issu de son concubinage avec une Brésilienne et ce dernier est en couple avec une Réunionnaise : il y a donc du métissage même si l'entreprise reste familiale. Sa fille, elle, est en couple avec un Métropolitain, rencontré en Guyane et réside en métropole. On peut conclure qu'il n'y a pas de règle générale, tous les parcours sont possibles, mais la tendance est au métissage si les familles s'installent.

La famille mixte est pour les Métropolitains un élément indéniable de leur ancrage en Guyane. Xavier, 35 ans, enseignant, en couple avec une Guyanaise d'origine haïtienne, dit : *« le fait de m'installer en famille est un élément déterminant, j'ai une place ».* M. Gordon (1979), l'un

des théoriciens de l'assimilation, décrit une série d'étapes par lesquelles l'individu doit passer pour être intégré. Ces étapes, au nombre de trois, comprennent : l'assimilation comportementale (acculturation), l'assimilation sociale et l'assimilation matrimoniale. L'appartenance à une famille métissée est, pour les individus, le symbole de leur intégration, de leur implication dans la société, de leurs relations interculturelles. Ces individus ont tendance à se sentir « Guyanais » et « chez eux ».

La famille peut se créer en Guyane mais peut aussi résulter de regroupements familiaux. Enthousiasmés par l'expérience des premiers, motivés par la promesse d'un emploi au sein de l'entreprise familiale ou, tout simplement, pour se rapprocher de sa famille ; le cousin, l'oncle, le neveu rejoignent une partie de la famille déjà installée. Un couple installé depuis 30 ans en Guyane, ayant trois enfants et un petit-enfant, font venir la grand-mère. On se retrouve avec des familles comptant jusqu'à 15 personnes. Luc, 24 ans ouvrier, témoigne : *« mon oncle est venu s'installer en 1978 pour travailler dans une entreprise, il est reparti peu de temps et revenu avec une sœur, son mari et ses enfants, sa soeur s'est mise à son compte, mon oncle a ouvert une entreprise, une autre sœur est venue travailler, tout le monde est ici, moi je suis venu avec ma mère, j'ai fait de la 6<sup>ème</sup> à la 3<sup>ème</sup> puis je suis parti en métropole pour les études, ici y en avait pas, je suis revenu un an pour travailler et je suis reparti 2 ans et demi... mon oncle et mon cousin avaient besoin de quelqu'un donc ils m'ont téléphoné, c'était intéressant... un cousin est parti mais il va revenir, c'est une entreprise familiale »*. Il a son grand-père en métropole ainsi que sa famille paternelle.

### **I-5-b- La famille de métropole**

Mis à part quelques cas de ruptures familiales, la grande majorité (67 individus) des Métropolitains continue d'entretenir un lien régulier avec sa famille. Gilles explique qu'il a rompu avec sa famille de métropole : *« je n'ai gardé aucun lien avec la métropole, j'y ai deux sœurs, je vais les voir de temps en temps, chacune est venue une fois (en 35 ans), mes parents sont morts, j'ai des cousins quelque part »*. Il a aussi un fils en métropole qui compte revenir après ses études. C'est un lien physique par les voyages mutuels, un lien relationnel par les moyens de communication, un lien affectif par le maintien d'une identité d'origine dans le groupe métropolitain.

Le lien à la famille absente physiquement est fort. Dans un sens, l'espace mis avec la famille est une façon de gérer sa famille. L'éloignement permet finalement de resserrer les liens affectifs. Cette famille que l'on avait du mal à vivre dans la proximité géographique devient avec l'espace bien plus vivable et agréable. La distance permet d'organiser les temps de

rencontre. On profite de sa famille pendant des temps courts, des vacances, sur des espaces que l'on choisit. Le premier espace de rencontre semble être la métropole. La Guyane chargée d'images négatives (enfer vert, humidité, serpents) ne motive pas toujours la visite, mais les familles de métropole peuvent aussi être des personnes âgées ou des familles trop nombreuses pour se déplacer ensemble. Le deuxième espace de rencontre est bien sûr la Guyane. L'office du tourisme dans une étude mentionnait les visites de familles Métropolitaines comme le premier visiteur de la Guyane. 56 individus (des 73 interrogés) disent accueillir des vacanciers de métropole au moins une fois par an, qu'il s'agisse de la famille ou de relations amicales. On fait des activités touristiques, on montre sa vie, son espace mais aussi ses amis, son bien-être. Le troisième espace de rencontre peut être un lieu intermédiaire tels les Antilles, Saint-Martin. Ces espaces intermédiaires sont en terrain neutre. Cela permet aux deux parties de profiter des vacances sans qu'aucun ne fasse intrusion dans l'espace privé de l'autre. L'espace permet de mettre de la distance mais aussi de voir quand on le désire sa famille et dans les conditions que l'on souhaite.

On ne subit plus sa famille. Julia est tout a fait dans cette logique, ses parents n'aiment pas les Noirs alors que sa meilleure amie l'est et qu'elle a eu un petit ami créole pendant plusieurs années : *« ma mère craint que je trouve quelqu'un ici et que je reste ici, que je fasse des enfants ici ce serait une catastrophe pour elle, elle n'aime pas le pays, la chaleur, la culture, rien, je n'ai pas du tout envie qu'ils viennent, ils m'amènent leur regard des choses et ça ne me plaît pas, c'est problématique, t'as envie qu'ils voient ta vie mais en même temps tu sais qu'ils ne vont pas être bien, j'ai trouvé la solution idéale, j'ai assez d'argent pour rentrer quand je veux, je les vois, je les ai au téléphone souvent, c'est idéal, ma mère est hollandaise blanche, ils ne connaissent pas de gens noirs, ils vont bloquer même s'ils sympathisent »*. La distance spatiale est ici une condition de la proximité sociale des individus. Beaucoup avouent avoir du mal à vivre leur famille en métropole et finalement apprécient cette situation. Dans un cas extrême, certains Métropolitains ont peur de rentrer en métropole et de retourner dans des relations familiales asservissantes. Ils retardent le moment du départ ou planifient leur retour sur des espaces, assez éloignés de la famille, afin de pouvoir reproduire ce schéma confortable.

Ceux qui ne trouvent pas leur équilibre dans cette distance de la famille, qui ressentent un manque, retournent généralement définitivement en métropole. C'est le cas pour 8 individus qui partent l'année suivante de Guyane en pensant premièrement rejoindre la famille de métropole.

Les liens avec la famille de métropole sont maintenus par les voyages. Effectivement, on a vu que nombre de retours annuels en métropole étaient liés à la famille. Les célibataires rentrent en général plus souvent en métropole que les autres individus. Les individus sans famille élargie en Guyane rentrent également plus souvent que ceux qui ont leur famille élargie en Guyane. Il paraît logique que ceux qui ont une famille élargie en Guyane ressentent moins le besoin de cultiver des liens avec une famille plus lointaine autant dans l'espace que dans le degré des relations. 38 cas de notre échantillon montrent également des familles nucléaires séparées entre la métropole et la Guyane. Ces deux situations sollicitent des voyages ponctuels des membres de la famille afin de se retrouver.

Les individus maintiennent le lien également par l'intermédiaire des outils de communication. On a déjà vu que nombreux sont ceux qui sont abonnés à des opérateurs de téléphone afin de pouvoir appeler régulièrement la métropole. C'est surtout dans un sens que s'opère cette relation : les individus vivant en Guyane sont demandeurs d'informations diverses émanant de la France métropolitaine. Une dame avoue téléphoner à sa mère une heure tous les deux jours. Les contacts par téléphone sont très variables : du quasi-quotidien, à une fois dans l'année.

A ce premier contact oral, s'ajoute celui de la communication par Internet. Il s'agit soit de téléphoner en utilisant une caméra, ce qui permet aux interlocuteurs de se voir, créant ainsi une impression de proximité physique, soit de créer des sites personnels pour faire état de son expérience. Les nouvelles technologies offrent la possibilité d'être « ici et ailleurs » (Alphandéry et Bergues : 6). Ainsi on voit une prolifération de petits sites de photos avec l'exposition de la vie quotidienne, des excursions en forêt, du carnaval de chacun, les prises de pêche, mais aussi l'évolution des individus (perte du travail, progrès du bébé, maladie...). Cette fois-ci les Métropolitains veulent créer un lien vers les autres en tant que donneurs d'informations. L'ordinateur est un objet de l'habitat qui fait le lien avec la métropole, dans un sens comme dans l'autre. De nombreux individus utilisent aussi le réseau Internet pour les emails qu'ils envoient. L'email permet d'avoir un contact plus rapide avec les personnes de métropole, mais aussi, par l'utilisation des courriers collectifs, il permet de délivrer un message à un ensemble de personnes.

On remarque deux styles de sites Internet créés par des Métropolitains. Les deux traitent de l'expérience d'individus en Guyane. Le premier type de site raconte le périple d'un individu, tout en donnant ses impressions sur la Guyane et parfois des notions historiques,

géographiques du territoire. Ce site s'adresse souvent à des individus que l'on ne connaît pas, à un ensemble anonyme. Il intéresse notamment tous les Métropolitains qui choisissent de partir en Guyane ou viennent d'apprendre leur prochaine mutation et glanent des informations sur Internet. Le deuxième type de site est plus privé, il s'adresse à un réseau de connaissances qui est le plus souvent en métropole. Ce site relate la vie quotidienne d'un individu ou d'une famille en Guyane. Il est composé essentiellement de photos et de petits textes ou il est accompagné d'un email collectif. L'accès à ce site nécessite d'en connaître l'adresse exacte ou un mot de passe que seuls les individus qui le créent possèdent. Ce sont ici des informations d'ordre privé : il faut appartenir au réseau pour être informé.

On peut ajouter à ces deux types de sites personnels, un troisième type qui est celui du site créé comme passerelle entre les internautes pour donner des informations sur la Guyane. Plusieurs sites correspondent à ce type : Amazoyane, ... Ils délivrent des informations sur la vie pratique, l'histoire, la géographie de la Guyane, mais proposent aussi des espaces d'échanges, des chats, des forums où chacun peut poser ses questions ou communiquer sur la Guyane. Ils sont, en général, de véritables guides pour les personnes qui planifient de venir s'installer en Guyane et sont donc visités par des Métropolitains.

On remarque que les individus en Guyane ont le besoin de maintenir un contact plus ou moins étroit suivant les personnes et selon plusieurs moyens. Ils ont aussi le besoin de donner de leurs nouvelles en montrant leur vie. Les relations de communication se font dans les deux sens. De la métropole vers la Guyane, les familles envoient des cadeaux, du chocolat, des livres, le dernier CD sorti... Ces relations sont propres à l'immigré, à l'expatrié. M.-O. Géraud l'observe chez les Hmong : « conversations téléphoniques, visites mutuelles, envois de paquets et de mandats postaux : plus que de simples relations entre parents, il s'agit de véritables liens fonctionnels, nécessaires parfois à la reproduction du groupe » (1993 : 733). Certains envoient aussi des aliments pensant que l'individu en Guyane ne pourra pas se le procurer. L'image d'un territoire sous-développé hante l'esprit de nombreuses familles restées en métropole. Cette image s'arrête souvent avec la visite des personnes. C'est aussi pour échapper à cette image négative que, les individus résidant en Guyane, veulent montrer un quotidien exotique et heureux.

## **Conclusion du chapitre**

La majorité des Métropolitains se trouve prise dans un réseau de relations homophiles métropolitaines : des relations communautaires. Ces relations sont souvent plus intimes que les relations avec les autres populations. Toutefois il faut nuancer ce propos et tenir compte du regard des individus sur leurs relations. Entre Métropolitains, il y a une superficialité de relations, le mouvement constant des gens n'aide pas à créer de liens durables, la proximité spontanée crée l'illusion d'une intimité, les motivations individuelles sont parfois fortes. D'un autre côté, les relations interculturelles, plus généralement superficielles, peuvent être intimes selon les cas. Si l'on ne développe pas plus de relations interculturelles, c'est en partie parce qu'il existe un malaise, des conflits. Le travail n'est, souvent, un lieu de rencontre des relations amicales qu'entre Métropolitains, le malaise étant particulièrement présent dans des relations insitutionnalisées, dans les rapports de hiérarchie. Les différences de classes sociales et les représentations collectives réciproques sont des freins à la mixité sociale.

Nous avons distingué deux grands types d'entourages relationnels. La majorité des individus sont pris dans des relations communautaires, mais une minorité entretient des relations mixtes. Pour autant, il existe de nombreux profils relationnels. Enfin, parmi les relations sociales, la famille tient une place importante, qu'elle soit en Guyane ou en métropole. Nous allons voir à présent comment se construisent les relations sociales.

## **Chapitre II. LA CONSTRUCTION DES RELATIONS ENTRE DETERMINISMES ET STRATEGIES**

Les relations entre Métropolitains sont construites par de forts déterminismes. L'individu subit le contexte social dans lequel il s'insère. Avec C. Bidart disons qu'« on ne trouve pas des amis dans la rue, dans la foule, à partir de rien. Certains cadres, certains lieux, certains milieux sont relativement favorables à la construction de liens interpersonnels, alors que d'autres la rendent très difficile » (1997 : 52). D'un autre côté les relations interculturelles sont plus le fait de choix, de stratégies individuelles.

### **II-1- Les déterminants forment un cercle métropolitain**

L'élaboration des relations sociales n'est souvent pas uniquement le fait du hasard mais est prédisposée par l'agencement social dans lequel s'inscrit l'individu, comme le remarque E. Goffman : « la plupart des relations ancrées naissent, semble-t-il, pour des raisons qui leur sont extérieures et sont le résultat direct et immédiat de dispositions institutionnelles. Bien entendu ces contacts, au cours desquels se nouent les relations, renvoient eux-mêmes aux organisations sociales qui en constituent le cadre large et l'occasion : voisinage, écoles et facultés, réceptions, villégiatures et ainsi de suite. » (1973, t. II : 196-197). M. Grossetti écrit aussi : « dès que l'on se pose la question de l'origine des relations individuelles on retrouve le plus souvent des cadres collectifs, (organisations, familles etc) au sein desquels elles se forment, le plus souvent avant de prendre leur autonomie » (Grossetti 2002 : 50). L'individu est pris dans un cercle de relations, proches et intimes métropolitains, mais également dans un réseau de relations plus lointaines mais omniprésentes. Les relations sociales naissent dans des cercles, surtout le cercle métropolitain, desquels elles s'autonomisent suivant les individus. Pour qu'une relation se crée, il faut être proche dans les structures sociales, dans les intérêts. Selon M. Grossetti, « sans cette proximité structurelle la probabilité de créer une relation est faible » (2002 : 79). Nous allons voir quelles sont les instances sociales qui configurent les relations, au-delà de l'individu.



L'espace des rencontres décrit par les individus montre l'ampleur de l'influence des cadres sociaux sur les relations sociales. On a dégagé les lieux de rencontre cités par les individus pour leurs relations personnelles de proches ou d'intimes.

**Tableau 31 : Pourcentages de relations amicales des individus métropolitains selon leur lieu de rencontre (d'après notre enquête de 2003)**

Lieux de rencontre		Pourcentages de relations
• <b>Institutions</b>	Travail	23 %
	Association	15 %
	Ecole	4 %
• <b>Réseau</b>	Amis d'amis	15 %
	Famille	10 %
	Amis d'avant	8 %
• <b>Voisinage</b>	Voisin	17 %
• <b>Sociabilité</b>	Bars, soirées	7 %
	Magasins, agences immobilières	1 %

On remarque que le réseau a un rôle important dans la dynamique des rencontres. Mais le lieu de travail est le premier vecteur des rencontres. Les rencontres spontanées ont une faible part dans le processus de construction des relations<sup>133</sup>. C'est dans la rencontre spontanée que l'on cerne le mieux le déterminisme de la personnalité de l'individu. Si la personne est extravertie, elle n'aura pas de mal à lier connaissance dans un bar, au contraire si la personne est plutôt timide et casanière, les rencontres se feront dans le travail et surtout par les amis d'amis. Pierre, 45 ans, enseignant, construit ses relations par sa personnalité très chaleureuse : *« je connais plein de monde, je suis d'un abord très facile, je dis bonjour à tout le monde, je fais la bise à mes collègues agents de service, je prends le temps »*. Certains ont besoin de contacts avec les autres, d'autres vivent bien leur relative solitude et ne sont pas à la recherche de relations.

## II-1-a- Le travail

Les individus sont poussés à fréquenter des individus qu'ils côtoient quotidiennement sur leur lieu de travail. Les Métropolitains sont fréquemment dans des secteurs d'activité et à des niveaux hiérarchiques identiques.

<sup>133</sup> 42 % des rencontres se font par l'intermédiaire d'institutions telles que le travail, une association ou l'école des enfants (67 individus citent le lieu du travail comme lieu de rencontre, 43 individus les associations, 13 l'école). 33 % des rencontres se font par le jeu du réseau : ce sont les amis de nos amis que l'on rencontre (44 individus), les amis de la famille (29 individus) ou les amis que l'on avait avant de venir en Guyane (22 individus). 17 % des relations se sont créées dans le voisinage (48 individus). Et enfin, 8 % des relations se créent sans aucun intermédiaire, par le jeu de la sociabilité spontanée des individus, dans les lieux de fête (21 individus), les lieux d'achat ou de vie quotidienne (2 individus).

L'appartenance à des institutions joue un rôle non négligeable dans la rencontre. On peut regarder, comme nous venons de le faire, combien de rencontres se sont passées dans le cadre du travail ou d'une association. On peut aussi regarder combien d'individus en relation appartiennent au même travail ou à la même association. Les relations sociales des Métropolitains sont basées sur d'autres caractéristiques que celles de l'appartenance ethnique.

Le travail est le principal facteur de similitude entre Métropolitains : les individus que l'on fréquente sont pour 57 % de la même profession ou dans le même réseau professionnel. Les individus des autres populations que l'on fréquente sont à 38 % dans la même profession ou dans le réseau du travail. Si les Métropolitains forment plus de liens entre eux dans le travail, les rencontres interculturelles s'effectuent aussi pour une bonne part entre collègues. Mais l'appartenance à une même profession développe les relations entre Métropolitains.

Laure, 25 ans, professeur des écoles, explique : *« je côtoie beaucoup de Métros, quelques Antillaises par mon travail, ce ne sont pas des amies mais des copines, quelques Guyanais ... on côtoie toujours le même style de gens, on est avec beaucoup de profs ou d'instits, pas du tout de militaires par exemple, on a une brèche dans le milieu hospitalier par un couple de Métros, on a des copains (Métros) à la DDE aussi, mais on reste toujours dans le milieu fonctionnaires ou assimilés »*. Le travail amène des opportunités de rencontre. Eric, 35 ans, enseignant, voudrait rencontrer des locaux mais il est pris dans un réseau métropolitain dont il n'arrive pas à sortir malgré ses efforts : *« mes relations, c'est essentiellement des Métros, pour une raison très simple, je pourrais dire que ma bande de copains, ce ne sont que des Métros parce que ce sont des jeunes profs célibataires comme moi, que j'ai connus, qui n'étaient même pas dans mon lycée parce qu'il n'y avait pas de jeunes, que j'ai connus dans un stage et que j'ai revu justement parce qu'on fréquentait le Domino, les Deux rives etc et la fréquentation du Domino c'est essentiellement Métros et Brésiliens, même s'il y a de plus en plus de Créoles... si je n'ai pas de copains guyanais à part peut-être un, ce n'est pas faute de l'avoir voulu, ça c'est trouvé comme ça, parce que finalement ce n'est pas facile de rencontrer des Guyanais quand on travaille dans un milieu où de toute façon il n'y a que des Métros, où en fait, dans les stages, en fait dans les lieux de convivialité comme on dit, dans les bars, les concerts etc, c'est souvent des Métros »*.

Cécile, 45 ans, est femme d'un militaire haut gradé : *« au point de vue relationnel, on côtoie les postes importants, tout le monde, tous les directeurs de Cayenne qu'ils soient civils comme le directeur des impôts, des banques, le directeur du CSG, le Préfet ou les militaires »*. Elle ne côtoie que très peu de Guyanais : *« on n'a pas l'occasion, dans tout le cercle des directeurs, c'est des Métropolitains »*. Les Métropolitains fréquentent beaucoup leurs relations de travail qui sont elles-mêmes métropolitaines. Si d'autres populations sont présentes dans le travail, elles ne sont pas dans le

même groupe hiérarchique. Jean-Marc, 45 ans, est fonctionnaire de catégorie B. Dans son service il n'y a que des Métropolitains, ce qui représente 12 personnes, les cadres A sont aussi des Métropolitains, tandis que les catégories C sont Créoles. Dans ce contexte, il ne fréquente que des Métropolitains cadres B comme lui. Les relations de hiérarchie bloquent les relations amicales : *« il faut savoir garder ses distances et le travail se passe bien... on ne peut pas faire du « copinage » ni avec les chefs, ni avec les employés subalternes. »*

Que l'on soit dans le privé ou le public, le processus est le même. Jérémy, 38 ans, est chef d'une entreprise de BTP, il ne fréquente que des individus de ce statut, qui sont en Guyane depuis longtemps, comme lui : *« le week-end, on essaye d'être peinarads, on est une bande de collègues, on va sur la rivière, ce sont des gens qui sont là depuis longtemps, ils sont patrons de petites boîtes, ils ont les mêmes centres d'intérêts... on mange au resto créole, on prend le blaff à 9 h 00 du mat, comme on prendrait le petit blanc à 6 h 00 du mat à Paris... on fait des casse-croûte, on va les uns chez les autres, au resto, en boîte, j'ai déjà changé plusieurs fois de noyau de collègues (dans le sens amis)... j'ai un cercle d'amis blancs, on fait tous le même métier, ça ne me gêne pas... j'ai un ami d'enfance, il est aussi métro »*. Il dit qu'il travaille avec certaines entreprises, pour une question d'affinité, or il se trouve que les patrons de ces entreprises sont également Métropolitains. Il y a des réseaux entre les entreprises. Irène, 32 ans, agent administratif au tribunal, et son mari, gendarme, ne côtoient que des individus métropolitains dans la gendarmerie, la Police et la Justice. Ils n'ont aucune connaissance dans l'enseignement ou dans le secteur privé.

Dans les sites isolés, le regroupement par profession est encore plus fort et plus visible. J.-F. Orru écrit à ce propos : *« les groupes scolaires génèrent une certaine émulation et un soutien réciproque parmi les enseignants (ravitaillage, relations extra-professionnelles) réduisant ou renforçant selon les tempéraments, le sentiment d'isolement »* (Orru 2001 : 394). Bruno, 35 ans, directeur d'une école, dit : *« il y a un groupe métro à Apatou, on travaille 27 h 00 ensemble, on continue à travailler les après-midi, on vit les uns sur les autres, dans le seul HLM du fleuve, avec les petites maisons autour, on sort les tables, on mange dehors, on va ensemble à Grand-Santi, on fait une équipe de foot, il y a un clan métro ou plutôt un clan enseignant »*.

Les relations sont presque forcées par le contexte et superficielles puisqu'elles meurent quand le contexte s'efface. Il ajoute : *« je fréquente des Métropolitains mais une fois qu'on se quitte c'est fini, on garde rarement le lien, c'est un autre monde, on doit vivre ensemble, on fait tout pour que ça se passe bien, on a besoin des autres, quand on revient dans notre région natale tout redevient comme avant »*. Par contre, elles peuvent subsister quand les personnes restent en Guyane. Jean habite sur Kourou après avoir

été sur Grand-Santi trois ans, il continue de voir des Métropolitains connus sur ce premier lieu qui habitent alors à Cayenne ou Kourou.

Les relations mixtes semblent être plus développées à Saint-Laurent du Maroni et dans les villages du littoral qu'à Cayenne, Kourou ou encore dans les villages du fleuve. Cayenne et Kourou semblent refléter les proportions moyennes des types de relations.

**Tableau 32 : Pourcentage d'individus selon leur lieu de résidence et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Lieux de résidence	Apatou	île de Cayenne	Kourou	village du littoral	Saint-Laurent	Total
<b>Relations communautaires</b>	75 %	67 %	64 %	57 %	33 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	25 %	33 %	36 %	43 %	67 %	38 %
Nombre total d'individus	4	42	11	7	9	73

La présence d'une communauté forte dans les villages du fleuve pousse les Métropolitains à se regrouper plus qu'à se tourner vers l'extérieur. A Apatou, on voit vraiment un îlot d'habitats métropolitains au milieu de l'espace businenge. Ce regroupement géographique crée un regroupement relationnel, une vie semi-communautaire. Marc, 32 ans, instituteur, décrit les relations qui s'y déroulent : *« on n'a pas eu le choix de l'habitat, il y a des problèmes de logement... les gens de l'école célibataires se trouvent dans le « blockhaus », comme on l'appelle, il y a dix logements dans le block dont quatre couples, les couples avec enfants sont dans des petites maisons... c'est super, il y a une super ambiance, c'est un peu une vie étudiante, presque de la colocation, on passe 2-3 h 00 par jour à discuter mais qu'avec des profs... la journée, c'est on se lève, on a trois mètres à faire, on est à l'école, on discute entre collègues, on mange, on fait la sieste, on va courir, on lit, on bosse, on discute, on est plus en groupe ici qu'à Cayenne, c'est pareil sur tout le fleuve, des fois on a des relations avec ceux du collège on fait des foots, eux sont entre eux... c'est sympa ce groupe ça fait colonie de vacances, on fait des cinquièmes repas, on discute on n'a pas l'impression d'être instit en tout cas pas comme en métropole, c'est comme un temps de récréation avant une vie plus austère, je ne suis pas prêt à rentrer en métropole »*. On voit que les relations sont entre les Métropolitains du même lieu de vie. Les autres Métropolitains ne sont pas dans ces relations comme les Créoles qui sont sur le même lieu de vie.

L'image commune qu'il y a des sous-groupes professionnels est le reflet des réseaux de connaissances. On aura plus de facilité à rencontrer quelqu'un dans notre profession. Léa, 20 ans, coiffeuse, relate la manière dont se forme le groupe de militaires : *« quand tu rentres dans ce cercle tu n'en sors plus, dans le camp il y a des ateliers de couture, de cuisine, si tu ne veux pas en faire partie, tu es mal vue dans tout le camp, la plupart des femmes ne travaillent pas, elles n'ont rien d'autre à faire que parler de la voisine, nous on ne veut pas rentrer dans ce truc, on choisit nos amis, on ne veut pas se mélanger à*

*tout ça, les gens habitent tous au même endroit, au camp du Tigre il y a des immeubles et des maisons où les familles sont logées, il y a beaucoup de femmes au foyer, sur 10 peut-être 2 travaillent, elles ont toutes des enfants, elles font leur éducation et les ateliers, elles préparent le goûter, l'une fait des gâteaux, l'autre le jus, c'est un peu comme une secte ».*

Kourou est typiquement le lieu des relations professionnelles. Selon le témoignage d'agents du CSG, il n'y a pas particulièrement de « culture CNES » à Kourou. On ne peut pas dire que les agents se regroupent autour d'une entreprise familiale, contrairement à ce qui peut se développer à Toulouse. « Au centre de Toulouse, la culture CNES est omniprésente, mais ici, au CSG, on est un peu noyé au milieu des agents de tous horizons. » (Latitude 5, n° 58, p.6). Malgré cela, l'individu qui travaille au CSG est partagé entre deux espaces forts : son lieu de travail et la Guyane comme territoire à vivre. L'homophilie par la profession est plus forte qu'ailleurs et centrée sur le CSG.

Cette prédominance d'une homophilie de profession crée, au-delà d'un cercle métropolitain, des sous-groupes liés à la profession. On peut distinguer en premier lieu un cercle dans la fonction publique et un cercle dans le secteur privé. Les deux cercles se rencontrent mais n'en sont pas moins séparés. Dans ces cercles, on a d'autres cercles plus définis : les VAT, les militaires, les femmes de militaires, les enseignants, les individus du directoire, les cadres A dans le secteur public ou les individus du CSG, les entrepreneurs, les agriculteurs. On ne veut pas dire que forcément les individus d'une même profession se fréquentent mais qu'ils ont tendance à se rencontrer et à se fréquenter par l'existence d'un cercle.

Ces cercles ont tendance à diminuer. Bernard, chercheur, dit que dans les années 1970 les chercheurs se fréquentaient bien plus entre eux, il y avait un style de vie à la coloniale, tout le monde se connaissait, s'invitait, échangeait des services, vivait en vase clos. Ceci était amplifié par le fait que la plupart des logements de fonction étaient regroupés autour de la cité Rebard et Chaton. A l'heure actuelle, les chercheurs se fréquentent bien moins, il y a beaucoup de missionnaires qui sont de passage et que l'on ne connaît pas et les gens n'habitent pas au même endroit.

Mais plus que le même travail, il s'agit avant tout de faire partie de la même classe sociale. Ludivine, 45 ans, coordinatrice d'une association, est la seule Métropolitaine de l'échantillon

à être dans la précarité financière et effectivement elle n'est pas prise dans le réseau métropolitain.

De manière flagrante certaines professions orientent les relations personnelles des individus. Les artisans, commerçants et chefs d'entreprise ont des relations plus mixtes que les autres professions. Inversement, les agriculteurs sont plus tournés vers la terre, vers l'exploitation familiale, mais nous n'avons interrogé que deux individus ce qui ne permet pas de généralisation. Les cadres et professions intellectuelles supérieures sont aussi plus tournés vers des relations homophiles, tout comme les employés.

**Tableau 33 : Pourcentage d'individus selon leurs catégories socioprofessionnelles et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Catégories socioprofessionnelles	agriculteurs exploitants	employés	cadres et professions intellectuelles supérieures	autres sans activité professionnelle	ouvriers	professions intermédiaires	Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	retraités	Total
<b>Relations communautaires</b>	100 %	79 %	72 %	70 %	67 %	53 %	0 %	0 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	0 %	21 %	28 %	30 %	33 %	47 %	100 %	100 %	38 %
Nombre total d'individus	2	14	18	10	3	19	6	1	73

Dans les sites isolés, si les enseignants rencontrent en priorité les enfants, sur le lieu de l'école, les médecins sont amenés à voir toute la population et souvent à leur domicile. Le rapport est donc très différent. Les individus du privé ont tendance proportionnellement à plus entrer dans des relations mixtes que ceux du public.

**Tableau 34 : Pourcentage d'individus selon leur secteur d'activité et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Secteur d'activité	Privé	Public	Total
<b>Relations communautaires</b>	58 %	65 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	42 %	35 %	38 %
Nombre total d'individus	33	40	73

## **II-1-b- Les attitudes**

La partie sur les représentations des autres nous a déjà illustré comment les Métropolitains définissent l'Autre. Ils ont, malgré eux, un sentiment d'appartenance ce qui constitue l'une des conditions de l'existence d'un cercle relationnel. On l'a vu, les individus se représentent la société comme formée de groupes culturels : les relations interpersonnelles s'inscrivent donc dans des relations de groupes. Or les psychosociologues, comme H. Tajfel, ont démontré que « le fait d'inscrire des relations interindividuelles dans des relations inter-groupes provoque une modification de ces relations interindividuelles » (Moliner 1996 : 31).

D'autre part les représentations positives ou négatives à l'égard d'autrui conditionne les attitudes que l'on aura avec lui. Durkheim avait nommé « l'attraction » les expressions d'attitudes positives à l'égard d'autrui. Telle est la conclusion de l'expérience développée par R. Rosenthal et L. Jacobson (1968) que l'on nomme à présent « l'effet Pygmalion ». Ce que l'on s'attend à trouver chez l'Autre conditionne notre comportement quotidien. L'effet Pygmalion montre ainsi l'importance du pouvoir des représentations sur les comportements.

Il existe des différences culturelles objectives entre les populations : chacun n'a pas les mêmes croyances, la même notion de l'amitié... Les Créoles guyanais utilisent beaucoup de croyances magico-religieuses dans leur vie quotidienne. Les Métropolitains sont plutôt imprégnés par la rationalité de l'esprit des Lumières. Ce sont donc deux univers différents d'interprétation de la réalité. Mais ce sont surtout les attitudes de chacun envers ce qu'il définit comme différent de lui qui conditionne les relations interculturelles. Il y a des relations interculturelles, c'est donc bien la preuve que même s'il existe des différences objectives fondamentales, elles ne sauraient empêcher les relations de se former.

Le regroupement des Métropolitains dans leurs relations sociales est aussi la conséquence de cette perception de la similitude et de la différence culturelle. Bien qu'il y ait des différences réelles entre les communautés, certains Métropolitains entrent en relations d'autres pas : c'est donc que les différences culturelles ne sont pas une barrière définitive de l'accès à l'autre. Les représentations sont à la base de la création des relations sociales. Les représentations de la familiarité, de la ressemblance inspirent la sympathie tandis que les représentations de l'étrangeté inspirent la méfiance, l'antipathie.

Les individus ressentent une distance culturelle infranchissable. Ils ne voient pas de relations possibles. Aline, 55 ans, chef d'entreprise, est dans cette logique : *« quand on parle d'intégration c'est pas vrai, chaque population vit avec sa culture, on ne rigole pas des mêmes choses, ce n'est pas qu'on ne s'aime pas mais on n'a pas les mêmes plaisirs à être ensemble parce qu'on n'a pas les mêmes sujets, déjà entre Blancs on ne se comprend pas, il y a des tas de gens avec qui on ne peut pas, ma voisine d'à côté, je la vois au bout de 5 minutes je me fais chier gravement, elle est blanche, faut pas demander parce qu'on est noir et blanc d'avoir les mêmes affinités, la difficulté est encore accrue ».*

Bruno, 35 ans, a habité dix ans dans un village amérindien du Maroni, il est aussi marié avec une Amérindienne et donne son avis sur les différences culturelles : *« on n'envoie plus personne de force dans les sites très isolés comme Monfina, Apaï ou Loka, mais c'est parfois aussi la catastrophe avec des volontaires, culturellement on n'a pas la même pensée, eux mettent le clan avant l'amitié, ils commencent à être influencés par notre culture, ils ont été sur la côte et ne reviennent pas forcément, le plus flagrant décalage c'est la violence physique, chez les Businenge les rapports sont physiques, tout est rapport de force, dans la famille il y a beaucoup de violence, de coups de bâtons, « wipi », les Métros qui essaient de faire copain-copain avec les enfants ce n'est pas bon, ça ne marche pas, la maltraitance est assez courante, les parents ne font pas la différence entre les coups et la maltraitance, à Maripasoula il y a eu des cas de torture sur adultes, il y avait un article dans le Monde, il y a des viols, des incestes, beaucoup d'Amérindiens y compris... le soir où ça pète, ça finit au sabre et au fusil ».*

Il est difficile de mesurer la distance culturelle. Est-ce que les pratiques sont différentes ? À quel degré ? La proximité culturelle se retrouve dans les similarités de pratiques, mais afin de cerner totalement la question, il faudrait identifier spécifiquement la différence avec les pratiques des autres. Pour Virginie, 35 ans, enseignante à Saint-Laurent, il y a une culture commune chez les Métropolitains : *« une éducation commune, ces références au parcours, par rapport à la fac, on fréquente les mêmes lieux, Paris, c'est une référence, certaines villes de province sont une référence, l'Europe on connaît plus ou moins, c'est la mise en commun, la communication on l'a plus facilement avec le groupe métro, on a les mêmes envies, on aspire à la même chose, on a envie d'aller manger au resto, d'aller au ciné, une semaine au Brésil, on a un rythme commun, que n'ont pas les Créoles, ils fonctionnent différemment plus dans les réunions de familles des week-end à se réunir, à manger, les mariages, ils sortent moins de chez eux ».*

Toutes ces représentations orientent les attitudes, les comportements des Métropolitains envers autrui. Entre des inconnus, des comportements entrent en action, comme E. Goffman (1979) l'a bien décrit : lorsque deux interlocuteurs se rencontrent pour la première fois, ils cherchent des indices, se renseignent éventuellement ou s'assimilent mutuellement à des stéréotypes. Entre en jeu la langue que l'on utilise pour l'interaction qui sert directement à



positionner chaque individu. G. Moser, psychosociologue, écrit : « d'une manière générale, dans une interaction, la manière dont l'individu se comporte vis-à-vis de son partenaire est fonction de sa perception et de son interprétation du comportement verbal, et non verbal, du protagoniste » (1994 : 20). E. Goffman s'attache aux rituels de la présentation de soi dans des espaces où les individus s'exposent au regard des autres. Les relations sont pleines de règles implicites, de rites interpersonnels. Ce sont en fait des règles de communication communément apprises et acquises qui permettent aux individus de se mettre en relations ou d'éviter les relations conflictuelles. Ainsi, « on exprimera à un « Métro » qu'on l'accepte en utilisant devant lui le créole dans un polylogue, mais on lui fera tout autant comprendre son exclusion par le même moyen » (Coïaniz 1999-2000 : 18).

G. Moser écrit encore : « les comportements sociaux comme les conduites altruistes sont largement conditionnés par une attitude positive envers autrui » (1994 : 10). Le premier regard est souvent significatif des représentations qui traversent l'esprit de la personne. Dans une file d'attente au supermarché, les Métropolitains échangent des regards entendus sur la lenteur du service de l'employé créole. Ce partage de regard ne se fera pas entre un Métropolitain et un Créole. On pense que l'autre individu qui nous ressemble pense la même chose que nous. Ce sont des moments de partage d'une complicité, d'une intimité : à ce moment, on ressent l'existence d'un groupe d'appartenance.

Edith, 30 ans, technicienne, a des relations essentiellement avec des Métropolitains, elle a pourtant passé son enfance en Guyane. Elle parle d'une Businenge qu'elle connaît, mais elle la différencie des autres Businenge : *« je connais une Businenge, elle est très sympathique, très « métropolisée », elle s'habille à l'euro péenne »*. C'est en partie la ressemblance de l'autre qui l'incite à la fréquenter. On voit bien qu'elle fait le parallèle entre la proximité culturelle et la sympathie de la personne. C'est la possibilité de se mettre à la place de l'autre qui forme la relation : la capacité d'empathie.

Des sujets de conversations prennent spontanément vie entre des Métropolitains tandis qu'on ne sait pas trop quoi dire à un individu d'une autre population. Laure, 25 ans, institutrice, décrit ce moment de la rencontre : *« tout de suite, une conversation type peut s'établir avec un Métro, qui ne peut pas s'établir avec les autres « d'où tu viens, pourquoi t'es là, depuis combien de temps t'es arrivé, quand est-ce que tu repars en métropole ? » tu vois c'est beaucoup plus facile d'aller parler avec des Métros et puis il y a cet état d'esprit que tu retrouves dans beaucoup de pays à l'étranger, où deux Français se voient, il*

*faut qu'ils se parlent, même si c'est superficiel* ». Il y a donc une identification directe de l'autre par la couleur.

Le tutoiement est d'ailleurs très rapide. Lors de nos entretiens, étant introduite par une personne que connaissait l'individu interrogé, celui-ci nous prenait rapidement pour l'une de ses relations de réseau et passait ainsi directement au tutoiement (mon jeune âge contribuait aussi à cette attitude). Ainsi, en tant que Blanc, on entre directement dans l'intimité de l'autre Blanc.

D'un autre côté, les représentations créent des distances, des incompréhensions qui vont finalement rendre les relations compliquées et les faire mourir. Edith dit encore : *« je fréquente en majorité des Métros, sauf les anciens amis de mes parents (Créoles)... chez les anciens la mentalité est plus proche que chez les jeunes... on constate qu'on n'a pas les mêmes sujets de conversation, les mêmes attentes, les mêmes soucis, les mêmes façons de penser... je n'ai pas d'amis noirs, guyanais, c'est pas que je les évite mais... »*. On ne sait pas ce qu'ils pensent de nous, c'est un peu mystérieux donc on se méfie. Laure exprime ce sentiment : *« ce qu'ils pensent, je n'en sais rien, avec nous ils sont très courtois, très aimables, moi je n'ai jamais eu de problèmes, après ils ont leur culture qu'ils veulent préserver et ils n'ont pas envie de la faire partager aux Métros, ni aux autres d'ailleurs »*.

Les représentations de l'autre conjuguent une certaine peur de l'autre, une fatalité de l'irréductible existence des différences et un sentiment de rejet. Ceci est flagrant face au Créoles guyanais : ils ont leur famille, ils n'ont pas besoin de relations annexes. Le regard extérieur admet généralement que les Créoles sont « très famille » bien que leur famille soit déstructurée<sup>134</sup>. De la même manière, les Hmong sont en clan. On voit des différences irréductibles avec les Businenge qui sont bruyants, les Amérindiens qui « sont dans leur culture », les Créoles qui nettoient leurs voitures, les Brésiliens qui s'habillent différemment.

Si les Métropolitains ont plus d'images sur les Créoles c'est sans doute qu'ils ont plus de relations avec eux ou du moins qu'ils ont plus de contacts. P. Moliner écrit : « une exposition

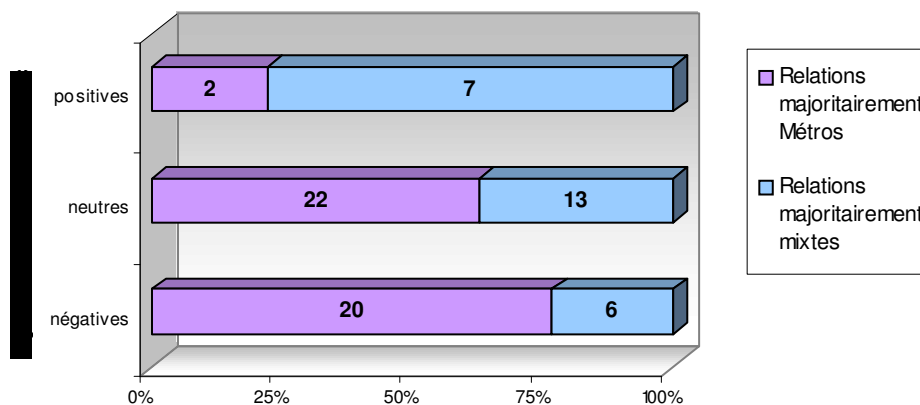
---

<sup>134</sup> « La société admet en général comme modèle familial la famille nucléaire stable mais s'en écarte significativement et réalise dans la pratique un autre modèle (...) caractérisé par la faible cohérence du groupe familial, la discordance de la parenté et de la résidence, l'instabilité des unions et la polygamie sérielle ou simultanée » (Benoist 1978 : 1400, cité dans Cherubini 1985a : 43). A ce propos, B. Cherubini refuse de penser que la structure familiale créole soit désorganisée, il préfère parler d'un ordre différent de celui des Français métropolitains : « la famille antillo-guyanais n'est pas en déséquilibre, anémique ou déviante ; illégitimité, la multiplicité des partenaires, l'absence du père ne sont pas à ranger dans l'ordre du pathologique. Sa caractéristique est la fluctuation de ses limites... ce n'est pas « l'axe père-mère » qui est l'élément stabilisateur du foyer, mais essentiellement « l'axe mère-enfant » » (Cherubini 1985a : 44).

fréquente de l'objet pourra favoriser le repérage, par les individus, de ses propriétés physiques perceptibles et donc de l'élaboration de traits sémantiques figuratifs.» (1996 : 121). Ceci se confirme quand l'on compare les représentations que les Métropolitains se forment d'Autrui, en fonction de leur lieu de résidence en Guyane. Si les Métropolitains de Cayenne ont tendance à omettre de parler des Amérindiens, ceux de Saint-Laurent les citent tous. Il en est de même pour les Businenge ou inversement pour les Brésiliens.

De manière claire, les individus qui ont des représentations positives, ou plutôt positives, d'un groupe sont aussi plus dans des relations interculturelles, avec des individus de ce groupe. Nous voyons dans le tableau ci-après que les individus qui ont des représentations positives des Créoles ont tendance à avoir des relations de types mixtes. Ce sont des relations interculturelles avec des Créoles guyanais. Certains ont des représentations négatives des Créoles guyanais tout en étant dans des relations mixtes avec d'autres populations, avec les Businenge ou les Brésiliens par exemple. Inversement, certains individus qui ont des représentations positives des Créoles guyanais n'ont pas forcément de relations avec eux.

**Graphique 57 : Types de relations suivant les représentations des Créoles guyanais (d'après notre enquête de 2003)**



Chacun a donc une marge de liberté individuelle pour estimer ce qui est identique ou différent. Cette ambivalence de la position du regard est très claire chez les individus. Un même caractère culturel peut être vu comme proche ou lointain suivant l'optique de la personne. Le fait que les Métropolitains se sentent identiques entre eux entraîne une confiance, une ouverture, une spontanéité des relations qui n'existent pas avec les autres populations. Inversement, la distance imaginée avec l'autre provoque une méfiance, une crainte, une tension dans les prémices de la relation qui n'est détournée que si des marques de similitude sont mises à jour (intermédiaire d'un ami, même travail, même passion).

Le poids des représentations des autres individus pèse aussi sur la relation. C'est pourquoi tous les indicateurs visibles de l'ouverture de la personne sont importants et sont des éléments de l'attitude de la personne : l'attitude vestimentaire, le fait de parler la langue de l'autre, le regard, la manière de se tenir. Si l'on veut que le regard de l'autre soit clément envers nous, on pratique une langue, on s'alimente comme dans le pays, on s'habille bien, autant de marques de la volonté de s'intégrer qui sont remarquées par les autres. Ce que les Métropolitains, dans leur stratégie d'intégration, ont bien compris.

Il y a donc une tendance naturelle à rencontrer plus de Métropolitains que d'autres individus, même si l'ouverture existe. Un facteur individuel, les représentations, déclenche un phénomène individuel, la méfiance ou l'attraction qui, en s'additionnant, devient un phénomène de groupe.

Les images se transmettent d'un individu à l'autre. Quelques Métropolitains essaient de ne pas avoir de représentations ou de ne pas les faire intervenir dans leurs relations, comme Gilles, 65 ans, retraité, : *« j'essaye de ne pas avoir de représentations sur les populations, les contacts avec les autres sont toujours difficiles, il faut faire des efforts, ce n'est pas qu'il y ait des gens racistes et pas racistes, on a naturellement des problèmes à affronter d'autres cultures que la sienne, si on se laisse aller, ça se transforme vite en racisme, il faut se retenir pour ne pas avoir des idées préconçues de toutes les cultures, c'est un combat de tous les instants, il faut se surveiller, ce n'est pas facile »*. Même si l'individu est réticent à penser les groupes culturels en terme de stéréotypes, il y est fortement influencé. Karine, 47 ans, infirmière à Cayenne, dit qu'elle reprend finalement les discours de Métropolitains qu'elle avait rencontrés au début de son séjour et qui sont repartis en métropole : *« ces images là, je luttai contre parce que je disais qu'est-ce que c'est ces histoires-là, mettre des gens dans des moules... et bien, j'en arrive au même constat que les autres au bout de 2 ans... je mets les mêmes gens dans les mêmes moules que ce que j'entendais et qui me mettait en colère il y a 2 ans »*. Josette, 45 ans, infirmière à Saint-Laurent, exprime son attitude : *« d'après les collègues de mon mari, l'important pour eux c'est le paraître, ils sont très bien habillés, ils ont de belles voitures, mais pour eux arriver en retard n'est pas important, nous c'est tout le contraire, le respect des autres on l'a, pas eux, nous, avoir une belle voiture on s'en fiche, être bien habillés aussi, on n'a pas du tout la même culture »*. Puis, tel un cercle vicieux, l'individu qui s'intègre plus facilement dans un cercle métropolitain, entretient des représentations collectives sur l'autre qui le renforce dans ses relations. Les relations dans le groupe fondent une circulation des idées sur les autres et soi, ce qui explique la récurrence des représentations. Les représentations dépendent donc plus des interactions personnelles que des profils des individus.

Les représentations de Soi sont liées à la nature des relations que l'on a. Plus l'individu se sent métropolitain et plus il est dans un cercle de relations métropolitaines ou plutôt plus l'individu est pris dans des relations homophiles, plus il se sent métropolitain. La nature des relations sociales est donc bien un critère de l'intégration de l'individu.

**Tableau 35 : Pourcentage d'individus selon leur sentiment d'appartenance et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Sentiments d'appartenance	En marge et métropolitain	Métropolitain et français	Français et guyanais	guyanais	Total
<b>Relations communautaires</b>	100 %	74 %	39 %	22 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	0 %	26 %	61 %	78 %	38 %
Nombre total d'individus	8	38	18	9	73

### II-1-c- La dynamique du réseau

Le réseau est en lui-même déterminant des relations d'un individu. A son arrivée, le Métropolitain est comme happé dans un réseau de relations sociales. Il est accueilli par d'autres Métropolitains. Les premières relations d'un Métropolitain sont souvent celles avec d'autres Métropolitains, il est directement intégré dans un cercle dont il connaît ou pas un membre.

L'accueil est décisif dans les relations sociales des Métropolitains. Alice, 24 ans, étudiante, a été accueillie un mois chez les parents d'un copain d'université de métropole. Cet accueil est la base des rencontres et donc oriente largement le réseau de relations qui suit. Suzanne, 50 ans, femme au foyer, raconte son arrivée : *« le prédécesseur de mon mari nous a accueillis : il est venu nous chercher à l'aéroport, nous a fait la visite de la ville, nous a emmenés au resto, a fait les présentations aux employés et aux différents services, sa femme m'a accompagnée pour faire tous mes papiers administratifs en 2 jours... on nous a fait rencontrer tous les directeurs des services déconcentrés de l'Etat et leurs femmes... c'est tous des Métropolitains ...»*.

On voit souvent le même scénario revenir dans les récits de vie. 13 individus disent avoir été accueillis à leur arrivée par une personne d'un réseau amical ou familial.. Viviane a été accueillie par son collègue de Paris qui a été muté deux mois avant elle : *« quand je suis arrivée, j'ai été très bien accueillie, pas par les Créoles, parce que j'avais travaillé à Paris avec X qui est un de mes bons copains là, il est arrivé deux mois avant moi, il a eu le temps d'avoir des relations, de sortir, moi il m'a emmenée voir tous ceux qu'il connaissait, ses copains »*. Les employés de certaines professions sont

complètement dirigés. Venant chercher l'éloignement, la liberté, Isabelle, ingénieur au CSG, est déçue par l'accueil trop présent de l'administration: *« c'était un peu faussé, on est trop encadré, la navette nous attend à l'aéroport, on prend le taxi, on va à l'hôtel, on te montre ton boulot... »*. Mathieu, 56 ans, est venu seul en Guyane, sans connaître personne. Inspecteur de l'Education Nationale, il explique comment à son arrivée les Métropolitains de son travail lui ont conseillé de résider au « Jardins de la Madeleine », résidence comprenant une piscine et des cours de tennis communs, où résidaient également quatre autres inspecteurs et de nombreuses personnes de la fonction publique. Il a refusé ne voulant pas vivre en « vase clos ».

Seuls les individus qui sont accueillis par d'autres populations ou ceux qui marquent une véritable volonté d'échapper à ces relations, dont ils ont conscience, échappent à ce cercle vicieux. L'accueil joue le rôle d'introduction dans un cercle de relation. Il faut ajouter que le réseau, pour beaucoup, ne naît pas en Guyane mais en métropole ou dans d'autres territoires. Se rajoute à cet accueil le fait de connaître des individus avant de venir en Guyane. Aline, 55 ans, chef d'entreprise, raconte : *« quand on est arrivé il y a au moins 5-6 familles, qu'on connaissait en Afrique, qui sont venues nous accueillir, on s'est retrouvé dans un milieu, on n'est pas arrivé isolé »*. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, décrit ses relations proches : *« on a de très bons amis qui étaient à Yaoundé, 2-3 couples, des amis qui habitaient au Maroc à côté de nous, notre meilleur couple d'amis ils sont pieds noirs, comme nous »*.

Quelques individus connaissent des Créoles guyanais avant de venir. Cette introduction rompt alors totalement avec la notion de groupes culturels. Il est étonnant de voir la force de l'introduction par un membre du groupe et ses impacts sur le réseau relationnel de l'individu. Quelqu'un d'introduit, à toutes les chances de dépasser le cercle relationnel métropolitain. C'est ce qu'a vécu Julia, 30 ans, institutrice : *« mon amie est une guyanaise à part entière, elle est Créole... mes copines et leurs familles m'ont présenté d'autres Créoles, toujours des gens qui ont été en métropole ou aux Antilles un moment, la rencontre des Créoles se fait beaucoup par connaissances, mais tous les amis qu'on m'a présentés ne sont jamais devenus mes amis à moi, ce sont toujours les leurs, mes meilleures amies et leur famille, ça a été la porte ouverte, je n'ai jamais eu de problème, dès que tu dis que tu connais des Créoles, que tu vis ici, que tu as des amis ici, ça change tout, tu n'es pas celle qui débarque, tu as une histoire, tu ne viens pas là ni pour juger, ni pour les regarder, ni pour quoi que ce soit, tu es là, tu vis ici, tu n'es pas là pour profiter, pour récolter les sous, tout de suite ça va mieux, tu es bien vue»*. La mère de Marc, 30 ans, enseignant à Apatou, a travaillé, en métropole, avec une dame créole. Il a pris contact avec elle à son arrivée : *« c'est un peu ma mère guyanaise, quand je vais à Cayenne je peux dormir chez eux, je vais au resto avec eux, elle m'a présenté ses amis... ça rassure mes parents »*.

L'idée que les locaux devraient accueillir les Métropolitains reste ancrée, comme Aude le dit : *« il y avait un super accueil, on faisait des soirées tous ensemble, l'accueil qu'on n'avait pas par les locaux on l'a eu, puissance dix, par les Métros »*. Si le Métropolitain s'attend à ce que ce soit le Créole qui l'accueille c'est parce qu'il est accueilli par les Métropolitains et se sent rejeté par les Créoles. A l'inverse, les Créoles s'attendent à ce que le Métropolitain fasse le premier pas puisque c'est lui qui arrive.

Cet accueil par le groupe explique la rapidité à laquelle se forment les relations. Avant même que l'individu ait réfléchi à quel style de gens il voulait se lier, il se trouve dans plusieurs relations avec des Métropolitains. Prenons notre cas : bien que partie avec l'idée de fréquenter des locaux par intérêt pour la diversité culturelle, en une semaine nous avons déjà fait la connaissance de trois couples de Métropolitains avec lesquels nous avons gardé contact.

Passé le temps de l'accueil, le réseau continue d'être actif et de mettre en relation des Métropolitains entre eux. Cyrielle, 30 ans, enseignante, donne l'exemple de son cas : *« on est arrivé ici, on connaissait une personne et on a rencontré des hauts-savoyards, ça compte les origines, on connaît des choses en commun, on a les mêmes manques : du froid, de la montagne, donc on a un groupe de hauts-savoyards »*. Ceux qui ont été accueillis accueillent ensuite. Edith, 30 ans, technicienne à la DDE explique : *« on a tout le temps des gens nouveaux ici, des amis d'amis de métropole qui ont donné notre numéro... ça tourne beaucoup en Guyane »*.

Isabelle est arrivée et s'est vite intégrée dans le cercle déjà formé de ses collègues de travail : *« à Arianespace on connaît pas mal de jeunes, on les fréquente pas tous, on choisit, on est un bon noyau de copains qui bossent ensemble, après il y a les conjoints qui viennent se rajouter, tu as des profs, des chercheurs à l'IRD, des infirmières et par ces personnes-là on rencontre d'autres gens en dehors du CSG sur Kourou, sur Cayenne... au début on était un groupe de célibataires, on prenait la vie à 200 %, ils sont progressivement partis, on a rencontré d'autres personnes à partir d'X (son compagnon), maintenant on connaît plus de couples, c'est tous des gens arrivés il y a 3 ou 5 ans... on côtoie aussi des gens qui viennent ponctuellement en mission ou qui habitaient là et sont repartis et qui reviennent en mission »*.

Le réseau précède l'individu et l'intègre pour se renouveler encore. Le réseau alimente le réseau. La première rencontre conditionne celles qui viennent ensuite. La plupart des relations prennent forme dans le contact d'amis d'un ami. Maxime témoigne : *« X(un Métropolitain) je le connaissais avant de venir, un an à Nice, on était militants à ATTAC, j'ai repris contact avant de venir en Guyane, je savais qu'il était venu... j'ai des contacts avec X et sa femme qui est née en Guyane mais de parents haïtiens, tous les liens sont médiatisés par X... je fréquente deux Amérindiens que j'ai rencontrés par X, après*

*j'ai organisé une sortie pirogue à Awala avec Y (un collègue métropolitain)... j'ai des contacts avec un Haïtien, le président de l'association dont fait partie X». Il est aussi investi dans des associations politiques par l'intermédiaire de cet ami X.*

C'est en comprenant les relations dans le groupe d'appartenance que l'on explique celles avec les autres populations. On est obligé de se couper un peu du groupe de façon relationnelle si l'on veut s'intégrer à la population locale. Le temps n'est pas extensible, les relations sociales s'entretiennent : on passe un certain temps avec chacun, ce qui exclut les autres puisque ce temps ne leur est pas consacré. Il y a donc un choix indéniable. Il y a une véritable force d'attraction de la relation homophile ethnique qui laisse peu de place aux relations interculturelles, aux rencontres spontanées.

Mais il faut dire, que dans d'autres circonstances, comme l'a montré M. Grossetti, les relations sociales se créent, avant tout, par l'intermédiaire du réseau. Le réseau prend alors tout son sens de *chaîne relationnelle*. Il ne faut pas croire que la situation des Métropolitains est exceptionnelle, elle correspond beaucoup aux dynamiques des relations que l'on rencontre partout. Les déterminismes contribuent à constituer un cercle métropolitain fort, dans lequel l'individu s'inscrit dès son arrivée.

#### **II-1-d- La structure de la famille**

La présence de la famille en Guyane, qu'elle soit nucléaire ou élargie, conditionne fortement les relations sociales des individus ; son absence aussi est déterminante du rapprochement homophile.

La famille est le premier entourage de l'individu.

D'après les données de l'INSEE (1999), la composition des ménages vivant dans un même foyer d'individus nés en métropole est la suivante : 57 % vivent en couple avec enfant (s), 18 % vivent en couple sans enfant, 10 % vivent en famille monoparentale et 15 % vivent seuls ou avec des individus ne faisant pas partie de la famille. Les premières relations sont celles qui sont vécues au sein de l'habitat.



Certains font d'ailleurs le choix de fréquenter uniquement cette famille. Ils vivent avant tout dans la famille : on organise des repas de famille, on échange des services, on s'invite dans l'habitat. Dans ce cas, les familles s'autosuffisent, elles ne fréquentent que quelques individus en dehors. Luc, par exemple, fréquente en priorité sa famille et un groupe de frères créoles guyanais qu'il a rencontré à l'école. Clotilde, 40 ans, militaire, est très famille. Elle choisit délibérément de ne pas s'inscrire dans le réseau métropolitain : *« quand on arrive ici on est tellement perdu qu'on cherche à se faire des amis, on est vite dans les invitations, on ne veut pas être seul, la deuxième année ça se défait, on n'a pas vraiment d'atomes crochus et ça fini par des engueulades, nous on s'est mis à l'écart, mon collègue fait comme nous et puis je n'aime pas faire à manger, on est très famille et pas très amis, beaucoup de famille est venue nous voir les grands-parents, les cousins, ils adorent la Guyane, c'est hyper dépaysant »*. Ce qui n'empêche qu'elle fréquente en premier lieu ses voisins directs, militaires aussi.

Les agriculteurs fréquentent en priorité leur famille puisqu'elle réside sur place, dans l'exploitation. Le fait qu'il n'y ait pas de voisinage proche et que les agriculteurs aient peu de temps libre, restreint leurs relations amicales : il y a plus facilement un repli sur la famille. Les liens de parenté restent prépondérants, nul ne saurait se penser en dehors d'eux.

#### Il existe une corrélation entre famille mixte et relations amicales de type mixte

Les individus en couple métropolitain ont tendance à avoir des relations au sein du groupe métropolitain, tandis que les individus en couple mixte construisent des liens mixtes, interculturels. Ces individus en couple mixte ont aussi tendance à fréquenter des couples mixtes comme le dit Michèle, 55 ans, enseignante, en Guyane depuis 31 ans, mariée à un Créole guadeloupéen qui est en famille élargie en Guyane. Sa famille est la base de ses relations amicales : *« mon mari je l'ai rencontré par mes parents car nos parents travaillaient ensemble et étaient aussi voisins... je fréquente des gens du travail... mais surtout des gens de la cellule familiale, la sœur de mon mari a épousé un Guyanais, donc on a un groupe d'amis, nous fréquentons des gens vivant en Guyane et souvent des gens un peu comme nous, des couples mixtes ayant une personne à l'extérieur, Guyanais-Georgetownienne, Guyanais-Guadeloupéenne, Guyanais-Métro... et plusieurs amis professionnellement qui sont des Guyanais, il y a un petit groupe antillais-guyanais... je ne fréquente pas de population métro... je connais une Haïtienne, ma femme de ménage, les liens sont amicaux... ma belle-sœur est mariée à un Chinois, un Guyanais d'origine chinoise... j'ai aussi des élèves hmong, Noirs marrons, amérindiens »*. Donc, une famille métissée entraîne des relations avec des individus de plusieurs populations : souvent celles des deux conjoints ; une famille métropolitaine aura tendance à entraîner des relations avec d'autres Métropolitains.

Nous confirmons donc une idée courante : les individus en famille mixte développent des relations sociales plus mélangées que les individus en famille métropolitaine. Seuls 30 % des individus en famille mixte ont des relations plus orientées sur les Métropolitains alors que 73 % des individus en famille métropolitaine ont des relations homophiles.

**Tableau 36 : Pourcentage d'individus selon leur type de famille et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Type de famille	Individus en famille mixte	Individus en famille métropolitaine	Total
<b>Relations communautaires</b>	<b>30 %</b>	<b>73 %</b>	<b>62 %</b>
<b>Relations mixtes</b>	<b>70 %</b>	<b>27 %</b>	<b>38 %</b>
Nombre total d'individus	20	53	73

La famille est un point de départ des relations interindividuelles amicales. Donnons quelques exemples pour illustrer ce propos. Gilles, 65 ans, retraité, dit : *« je fréquente la famille, je suis assez solitaire, j'ai 3 enfants ici, un en métropole, je connais les amis de ma fille aînée, ce sont tous des Créoles, j'ai deux filles seules... j'ai un petit cercle de quelques amis créoles et un ou deux Blancs... ma femme est créole de Guyane donc dès le départ, on a eu des amis et de la famille créole, les relations sont plus avec des Créoles qu'avec des Blancs... les Métros fréquentés sont ici depuis longtemps ou mariés avec des Créoles... j'ai tendance à être en relation avec des intellectuels comme moi, avec le même niveau social, il y a plus de Blancs dans cette sphère donc je suis amené à en connaître plus que si j'étais boucher... je connais très bien le réseau politique, il n'y a que des Créoles, je connais toute l'élite actuelle, j'ai été leur prof ».*

Alexandra, 65 ans, femme au foyer, est installée à Cayenne depuis 17 ans, son fils y est établi aussi, il est en couple avec une Brésilienne dont il a deux filles d'une quinzaine d'années. Son fils habite dans un lotissement attenant au leur et elle garde ses petites-filles tous les après-midi après l'école. Elle relate ses relations : *« ma belle-fille est brésilienne, mes deux petites filles sont brésiliennes, on est très proches, on a de très bons rapports avec les Brésiliens, mon fils parle couramment le brésilien, la majorité de ses amis sont brésiliens, il a rencontré sa femme ici, quand il était jeune ça fait dix ans, on part au Brésil dans une semaine en vacances chez eux ( les parents de la belle-fille), elle a sa famille là-bas, mes petites-filles sont chez leurs grands-parents... on a beaucoup de contacts avec la communauté brésilienne, on va aux fêtes brésiliennes, on fait beaucoup de choses avec les Brésiliens... les Brésiliens restent avec les Brésiliens, ils sont assez nombreux ».*

Carl, 62 ans, retraité, explique comment son réseau relationnel se construit lui aussi autour de sa famille: *« je n'ai pas de fréquentation avec le milieu métro... ma femme est brésilienne, on a beaucoup de contacts avec la communauté brésilienne... on a quelques amis Guyanais... je connais beaucoup de Métros ici depuis 30 ans mais je ne les côtoie pas... avec ma première épouse (une Métropolitaine avec qui il était venu en*

Guyane avec ses deux enfants) *oui, mais les fréquentations se sont effacées depuis... je n'en fréquente plus aucun, c'est une nouvelle vie, je fréquente des Brésiliens, les Métros m'ont beaucoup laissé tomber, avant les rencontres se faisaient par le travail ou par les amis d'amis, j'avais beaucoup de contacts avec les enseignants... maintenant, en gros, j'ai des relations familiales, plus quelques amis qui sont souvent des couples mixtes Guyanais-Brésiliens... j'ai aussi des contacts par mes enfants, les parents des copains* ». Il explique comment il s'est coupé des relations métropolitaines : *« j'ai peu de contact avec les Métros ici depuis longtemps car ils ont fait leur vie avec des Créoles ou des Chinois et on fréquente la communauté de l'autre, on est absorbé »*. La famille est centrale dans la création et l'entretien des relations amicales.

Mais cette tendance subit aussi la pression du cercle métropolitain. Véronique, 35 ans, chercheuse, est mariée avec un Créole guadeloupéen, avec lequel elle a un enfant et dont la belle-mère habite sur Cayenne. Pourtant, leurs fréquentations sont essentiellement métropolitaines et dans le milieu de la recherche : *« on est loin de la famille donc on a un cercle d'amis assez conséquent, ça se lie très vite, très rapidement on a été intégré, c'est dans le cadre des scientifiques et chercheurs de la Guyane... essentiellement par le travail ou par les amis d'amis, il y a plus de Métropolitains, quelques Antillais mais pas tant que ça... pour voir la famille on rentre en vacances en métropole, où la mère de mon mari est sur Cayenne... on a pas mal d'amis en couples mixtes surtout Métro-Créole, souvent la femme est métro, quoique, il y a aussi des hommes métros avec des femmes africaines »*. Le réseau métropolitain est fort. Mais un couple mixte a plus tendance à fréquenter des individus lui ressemblant donc d'autres couples mixtes.

#### Il existe une corrélation entre famille élargie et relation de type mixte

Cyril, 55 ans, agriculteur, a ses trois enfants en Guyane, deux ont repris une exploitation, le troisième fait encore des études. Son premier enfant est arrivé à l'âge de 12 mois et les deux autres sont nés ici : ils sont tous allés à l'école en Guyane et ont des amis divers. Si le premier enfant est en couple métropolitain les deux autres sont célibataires. La petite-fille, donc la troisième génération, est aussi en lycée agricole où il n'y a que deux Blancs dans la classe. Bien que la famille ne soit pas mixte, les amis des enfants sont de toutes les populations et il est amené à les fréquenter. Etre en famille élargie suppose un ancrage dans le territoire. Le lien est en fait le sentiment d'appartenance au territoire et son ancrage, symbolique, à celui-ci.

La famille est un élément capital dans l'implantation de l'individu dans l'espace guyanais. Si seul 1/3 des individus interrogés veulent rester en Guyane, il y en a 13 des 21 vivant en Guyane en famille élargie, soit 62 %, qui veulent y rester. Ainsi la composition de la famille

en Guyane est un élément primordial de l'ancrage des migrants. L'ancrage de la famille est parfois matérialisé par un investissement immobilier. Georges est en Guyane depuis 50 ans, où il a une grande partie de sa famille. Il possède une exploitation, un terrain de 4 hectares à Cayenne ainsi qu'une maison. Il a aussi deux maisons au Brésil, pays de sa femme et une dans le département d'origine de ses parents. Ses propriétés sont à l'image de ses appartenances identitaires.

Des logiques de transmission du patrimoine naissent, en particulier chez les agriculteurs et les artisans-commerçants, mais aussi chez les fonctionnaires. Les parents boulangers sont arrivés dans les années 1960, ils ont acheté une maison, sont repartis à la retraite en métropole et ont laissé la maison à Serge, et son frère, toujours en Guyane depuis l'âge de 1 an.

A Saül, l'une des familles est présente sur trois générations : les parents sont arrivés, ont entrepris une exploitation agricole, les enfants y ont été élevés, sont partis faire leurs études et sont revenus en couple, à présent les petits-enfants y sont éduqués. L'investissement de l'espace et l'implantation de la famille ne sont donc pas indépendants.

L'absence de famille élargie en Guyane prédispose l'individu à entrer dans un réseau métropolitain.

La plupart des individus n'ont pas de famille élargie en Guyane et beaucoup sont même célibataires. On pourrait croire que les individus libres de toute contrainte sociale auraient tendance à être ouverts et à diversifier leurs relations, or l'étude montre le contraire. Quand les individus n'ont pas de contrainte familiale, ils se retrouvent d'autant plus dans un cercle relationnel métropolitain. Jean-Claude, 56 ans, pharmacien, pense que le cercle amical est un substitut affectif à la famille manquante : *« on fréquente surtout des amis de longue date avec qui on a vécu des moments heureux et malheureux, parce que nos familles, c'est quand même les amis qu'on a ici, on est quand même très éloignés ... on n'a pas de famille, donc quand on a des problèmes... »*.

Les individus qui ne sont pas pris dans un réseau fort familial en Guyane, développent des relations homophiles car ils ont tendance à reconstituer un cercle familial, nous le verrons plus loin. La relation avec la famille fait partie intégrante des relations sociales et détermine les relations amicales (intimes et proches). Il y a une corrélation forte entre la composition de la famille d'un Métropolitain et la nature de ses relations sociales. D'autres facteurs peuvent

intervenir dans la construction des relations sociales, ce qui explique que nous parlons ici d'une forte tendance et non d'une logique unique.

Il va sans dire que les individus ne vivent pas dans une structure familiale statique et que ce constat marque l'immobilité des relations. Il y a une dynamique des relations et l'individu ne se trouve pas une fois pour toute dans une structure de relations inflexibles. Un individu qui était en famille métissée et se sépare, se voit de nouveau créer un cercle de relations métropolitaines. Inversement, avant même d'être en couple mixte, les Métropolitains ont été célibataires ce qui prouve que les relations interculturelles sont aussi présentes pour eux. Un individu célibataire, pris dans un cercle métropolitain, peut rencontrer dans ses relations une personne d'un autre groupe, fonder une famille métissée et donc évoluer dans ses relations. Les individus sans famille ne sont pas complètement coupés des individus d'autres groupes culturels, mais ils ont tendance à créer un noyau de relations intimes ou proches moins métissé que ne le feraient les individus d'une famille élargie métissée.

*Le réseau métropolitain ne remplace pas la famille de métropole, il la renforce*

Le réseau métropolitain qui se substitue à la famille sur le territoire guyanais ne prend pas pour autant la place de la famille en la niant. Les Métropolitains continuent d'entretenir leurs liens familiaux initiaux et il semblerait même que ce réseau métropolitain soit une façon de renforcer le lien à la famille de métropole.

Au niveau relationnel, les deux cercles se rencontrent : réseau métropolitain et famille se combinent et entrent en interaction. En métropole, les Métropolitains de Guyane font la tournée de la famille, ils résident chez la famille ou préfèrent louer des habitats distincts pour ne pas être trop envahis, ils font aussi la tournée des anciens Métropolitains de Guyane. Le cumul des deux relations incite nombre de Métropolitains à revenir chaque été afin de partager du temps avec chacun. Souvent les Métropolitains qui rentrent passent au moins un tiers du temps à retrouver des « anciens de Guyane », mais aussi des amis qui résident encore en Guyane.

En Guyane, l'accueil de la famille se fait dans l'habitat propre de l'individu mais peut aussi être dans l'habitat d'un ami métropolitain parti. La famille en visite est conviée à partager les pratiques sociales qui reposent sur l'intérêt touristique : on fait visiter la Guyane et pour ce

faire on utilise souvent les réseaux amicaux métropolitains dans lesquels on évolue. Les amis et la famille se rencontrent donc lors des balades, des nuits en forêt, des repas de fête. Le réseau métropolitain permet à l'individu d'optimiser son investissement de l'espace guyanais (comme on va le voir), en prêtant des carbets, en donnant les adresses, en prêtant une embarcation, en étant en groupe pour aller en forêt, en utilisant le savoir-faire d'un individu passionné de forêt. Il montre ainsi son bien-être en Guyane par sa connaissance, mais aussi fait passer de bons moments à sa famille, ce qui influence la nature des relations familiales. L'individu montre aussi qu'il n'est pas isolé et qu'il s'en sort seul. Cette attitude rejoint fortement l'envie de faire partager son quotidien exotique par les moyens d'Internet.

Au niveau affectif, la compensation par le cercle homophile permet de gérer les liens avec la famille de métropole, comme on l'a dit plus haut. Le réseau comble un manque et donc permet au lien familial d'être maintenu. Finalement la famille, autant dans sa présence que dans son absence sur le territoire, conditionne les relations sociales des individus. Si elle est présente, on est avant tout en relation avec elle et on cultive un réseau relationnel autour de cet embryon. Si elle est absente, éclatée entre la métropole et la Guyane, on entretient les liens avec elle, mais on recrée un cercle de relations de proches, le plus souvent avec des individus identiques à soi-même. Le réseau permet donc de gérer son embryon familial.

## **II-2- Les choix de relations : le réseau comme capital social**

L'existence d'un cercle explique en partie les réseaux personnels mais ils ne suffisent pas à comprendre la dialectique entre relations homophiles et relations interculturelles. Selon C. S. Fischer, « en général nous construisons chacun nos propres réseaux. Les relations initiales nous sont données -parents et familles proches- et souvent d'autres relations nous sont imposées- collègues de travail, beaux-parents et ainsi de suite. Mais avec le temps nous devenons responsables ; nous choisissons ceux avec qui nous poursuivons des relations, ceux que nous ignorons ou considérons comme des relations occasionnelles, ceux que nous négligeons ou avec qui nous cessons d'avoir des relations. Même les relations familiales donnent matière à choix : certains sont intimes avec les membres de leur famille alors que d'autres sont étrangers à leurs parents, frères ou sœurs. A l'âge adulte, les gens ont choisi leurs réseaux » (1982 : 4). Comme le dit M. Grossetti (2002), les relations sociales, les

réseaux peuvent à la fois être une contrainte et une ressource. Il écrit : « un réseau est simplement un ensemble de relations entre individus permettant la circulation de ressources diverses (objets, argent, information etc)... la structure des réseaux dans lesquels les individus sont insérés est à la fois une contrainte et une ressource pour l'action » (2002 : 6). Les individus sont pris dans une structure relationnelle qu'ils subissent, dans un sens, puisqu'il leur est difficile de sortir de ce circuit et qu'ils utilisent, dans un autre sens, en les reconstruisant perpétuellement. Consciemment ou plus inconsciemment, le réseau métropolitain est utilisé comme ressource pour s'adapter en Guyane ; les relations interculturelles sont utilisées comme symbole d'intégration. L'individu a une réflexivité sur sa vie et sa place dans la société.

### **II-2-a-Le réseau métropolitain comme capital social pour s'adapter**

Les forts déterminismes mettent en relation des individus, dans le réseau homophile, qui pourtant sont dans une indifférence affective, selon le concept de G. Moser (1994). L'implication affective stipule que le partenaire de notre relation est unique, tandis que l'indifférence affective décrit une interaction sociale où le partenaire est interchangeable. C'est ce qui se passe dans de nombreux cas, les interactions entre Métropolitains sont le fait de la structure, des représentations, mais pas toujours d'affinités partagées. Les relations demeurent donc superficielles, les individus restent échangeables ; le réseau se perpétue avec des gens de passage, des gens finalement presque anonymes. Les relations sociales des Métropolitains entre eux sont dépendantes d'un contexte particulier où chacun joue un rôle précis, ce sont des relations ponctuelles et instrumentales.

Si la relation dure, c'est en partie parce que les deux protagonistes trouvent ce qu'ils attendent de la relation. Il y a donc un consensus entre les Métropolitains qui se fréquentent sur ce qu'ils sont en droit d'attendre de leur relation mutuelle. Pour G. Moser, l'une des conditions de la continuité d'une relation sociale est effectivement le fait que chaque individu trouve dans celle-ci ce qu'il attend : « chaque partenaire dans une relation ne se réfère pas uniquement aux interactions effectives mais également à ce qu'il ressent et projette dans cette relation... cela signifie, en d'autres termes, qu'un individu se réfère aussi bien aux interactions qui ont effectivement eu lieu, qu'aux interactions qui pourraient avoir lieu » (1994 : 17). Cette projection est aussi à l'origine de la faible quantité de relations interculturelles : on pense qu'il n'est pas possible d'établir de lien avec les autres. Les Métropolitains pensent aussi

qu'ils auront plus de chance de rester en contact avec des Métropolitains, après leur passage en Guyane, ils se retrouveront sur d'autres espaces (autres Dom-Tom, métropole).

Cette phrase de Viviane est exemplaire : « *ici on a besoin des autres, on se rend beaucoup de services* ». Notre approche confirme le concept de *capital social* de P. Bourdieu. Le capital social est « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance » (1980c). Ainsi, l'individu peut améliorer sa condition en activant le réseau. C'est une vision utilitariste des relations sociales. Il y a évidemment des relations amicales qui ne sont pas le fondement d'un intérêt conscient. L'utilisation du réseau comme ressource est plus inconscient. L'individu se sert de ses relations sociales pour arriver à ses fins propres. Le réseau est l'espace dynamique où se joue l'adaptation au territoire.

Si les Métropolitains sont plus dans des relations homophiles c'est aussi qu'elles leur apportent plus de ressources que ne le feraient des relations interculturelles. Le calcul coûts-avantages penche résolument du côté de la reproduction du réseau métropolitain.

### *L'équilibre psychologique*

Le réseau, on l'a dit, apporte un soutien affectif évident, il se substitue à l'embryon familial. Le changement de cadre de vie est déstabilisant pour un individu. Certains individus ne supportent pas le changement d'environnement social et ressentent la nostalgie de leur lieu d'origine. La nostalgie peut être définie comme « une pathologie de douleur morale liée à l'exil, accompagnée de l'idée obsédante de retourner chez soi et suivie fréquemment de complications somatiques et psychologiques » (Bolzinger 1989 : 310-321). Sans en arriver à ce stade de maladie, dans un aspect psychologique, l'individu a besoin de se construire un environnement qui le raccroche à son identité. L'individu cherche des repères identitaires autour de lui. Les relations homophiles sont une manière de préserver son équilibre personnel. Selon P. Aarou, « l'exilé nostalgique rechercherait, au-delà des lieux et du temps passé, l'environnement qui était le sien « avant, là-bas », son cadre de vie familial. Cet environnement est physique, sensitif et l'individu aspire à retrouver des odeurs, des saveurs, des bruits, des lumières... Mais il est aussi et avant tout social et l'individu est « en manque » de son entourage proche, mais aussi de toute une société, dont il partage le langage, les valeurs, les références historiques et socioculturelles, les représentations sociales... tout ce qui



constitue les cadres sociaux de la mémoire individuelle et collective ». (1999 : 75). Ces manques tentent d'être comblés par les pratiques que l'on a décrites plus tôt.

De plus, G. Moser écrit : « le fait d'avoir des relations interindividuelles satisfaisantes contribue au bien-être physique et social de l'individu. La résistance à des événements de vie stressants est fortement accrue si l'individu est engagé dans des relations interpersonnelles stables » (1994 : 10). Or, les relations interculturelles sont teintées de méfiance, d'un sentiment de rejet, d'un manque de stabilité et d'une image de Soi négative, ce qui ne permet pas de vivre dans un bien-être affectif. Le réseau est une défense contre les atteintes portées à l'identité personnelle par l'environnement extérieur. Le sociologue martiniquais André Lucrèce évoque cette dynamique quant au réseau social des Martiniquais : « toute expérience de l'existence se fait au sein du réseau familial, amical et vicinal, dont la vitalité contraste avec certaines formes d'a-sociabilité que l'on rencontre dans les sociétés occidentales (...). C'est ainsi que le réseau permet à l'individu, tout au long de sa trajectoire, de ne point abîmer son identité dans la confrontation aux difficultés de la vie... » (1998 : 90).

Selon une étude de psychosociologie de S. Schachter (1959) plus les individus sont confrontés à un contexte d'anxiété et plus ils recherchent des relations avec son groupe de pairs.

Le réseau métropolitain est en fait une famille de substitution pour les Métropolitains de Guyane. Le sentiment d'être expatrié, seul dans un environnement inconnu, non familial, pousse les individus à se regrouper. Ils ont donc besoin de reconstruire rapidement un embryon de relations rassurant, quasi-familial. Mathilde, 32 ans, enseignante, le ressent comme tel : « *on est tous un peu déracinés ici, quand on arrive on est tous très seuls et rapidement on a envie de nouer des liens, à mon avis c'est plus facile et on cherche peut-être ce qui nous ressemble... même dans les Métros eux-mêmes, je vais surtout m'entourer de gens qui me ressemblent et après, on a peut-être besoin d'avoir un entourage, je ne sais pas si c'est un entourage familial qui nous manque, je crois qu'en métropole on a un entourage qui est très petit, moi j'avais quelques bonnes copines depuis très longtemps qui représentaient mon entourage et que je voyais très régulièrement et avec lesquelles j'avais des discussions dont j'avais besoin régulièrement, quand ça n'allait pas j'allais voir telle personne, je savais qu'elles étaient là, je savais quand aller les voir, on arrive ici, on n'a plus du tout ça, donc rapidement il faut qu'on essaye de se créer un cercle... pour notre équilibre* ».

Ce sentiment d'être expatrié est d'autant plus fort que les Métropolitains sont de deux styles : soit ils n'ont jamais habité en dehors de la métropole et trouvent donc la Guyane totalement

dépaysant ; soit ils ont l'habitude de vivre dans les Dom-Tom ou à l'étranger et sont totalement imprégnés de cette identité d'expatriés, ils s'intègrent directement au réseau d'expatriés. Rose, 54 ans, femme de militaire dit : « *les Métros se cherchent entre eux, on a plus tendance à aller vers des Métros que vers des Guyanais, on le faisait déjà en Allemagne, ce n'est pas une histoire de couleur* ». Ainsi, les individus en famille nucléaire comme les individus célibataires ont tendance à se retrouver plus dans un réseau ou un cercle homophile.

### Faciliter la migration

Le réseau fonctionne comme autant de relations que l'on peut mobiliser pour s'ancrer dans le territoire. Les relations servent de repères pour migrer : 9 Métropolitains sont venus en Guyane pour rejoindre des personnes de leur réseau amical. On accueille facilement des amis d'amis sans les connaître, pour leur donner un premier pied-à-terre.

Thomas, 31 ans, artisan, est arrivé en Guyane avec le SMA (Service Militaire Adapté) de Saint-Jean du Maroni, en 1994, avec un contrat de deux ans. Titulaire d'un BEP, il apprend, aux trois jours de l'armée, qu'il peut partir en outre-mer au titre du SMA. Au bout de ces deux ans, il signe à nouveau pour un an avec plusieurs copains militaires, ils prennent un appartement en dehors de la base militaire à Saint-Laurent. Le retour sur la région parisienne est alors obligatoire, difficilement vécu et l'idée de revenir a émergé dans l'esprit de plusieurs d'entre eux. Finalement, sept copains reviennent ensemble sur Saint-Laurent (après dix mois passés en métropole). Cette fois-ci, Thomas n'a pas de travail, il vient pour en trouver un, il loue une maison avec deux copains métropolitains du temps de l'armée. La première année, il touche le chômage, la vie passe tranquillement. Puis la fin du chômage le pousse à chercher un emploi. Par un stage de l'ANPE, il est amené à travailler sur Kourou, où il obtient un contrat en tant qu'intérimaire. En 1998, lui et un copain viennent s'installer sur Kourou où ils résident encore en 2003 « *toujours entre garçons, être tout seul on aurait peut-être fait moins de choses, la base de tout c'est Saint-Jean* ». Il a rencontré sa femme à Saint-Laurent dans un bar au jour de l'an 1999 tandis qu'il fêtait un mariage de copains, elle vient de Paramaribo. Son copain de Kourou est lui aussi avec une Businenge. Sur les sept copains revenus ensemble en Guyane, six sont à présent en mariage mixte.

L'adaptation au territoire est clairement passée par le réseau de relations homophiles. Celui-ci a permis les rencontres interculturelles. Finalement les Métropolitains jouent le rôle de

« passeurs de frontières », au sens propre, géographiquement, pour reprendre l'expression de Marcel Jollivet (1992) qui parle de l'interdisciplinarité.

### L'accès au logement

Le réseau est utilisé comme moyen de trouver un logement. Cette dynamique d'entraide n'est pas propre au groupe métropolitain : C. Reginensi (2002) en parle chez les Businenge et V. Magne (1993) décrit l'importance du réseau relationnel pour la communauté chinoise. Les réseaux d'entraide sont ethniques. 16 individus disent avoir trouvé leur logement par le réseau de relations qu'ils ont, soit 35 %<sup>135</sup>. Il s'agit des collègues de travail, des amis ou de la famille. L'acquisition d'un habitat se fait par le « bouche à oreille ». Le réseau est le moteur « d'opportunités » de logements. Le regroupement spatial est donc aussi lié à un phénomène d'interconnaissances entre des membres d'un même réseau social élargi.

Jules, 35 ans, contrôleur à la Poste, explique ce processus : *« à l'arrivée, c'est un collègue d'ici, qui est parti depuis, qui m'a réceptionné à l'aéroport, il habitait dans le même immeuble que j'allais occuper, c'était un appartement loué à un ami dirigeant de la Poste, j'avais signé le contrat à Paris par un contact, la personne qui m'a auditionné avait un ami qui avait ce logement... j'ai déménagé trois fois, après cet appart j'ai été en colocation pendant 4 ans avec des Métros, j'ai passé un an dans un studio meublé, après j'ai eu la villa en colocation à Rémire... c'était par le travail, on était trois à travailler à la Poste, c'est un cercle un peu fermé, puis j'en ai eu marre de la colocation, j'ai eu une maison à Balata pendant un an et enfin cette maison ici avec X(son amie)... depuis 4 ans, un collègue avait cette maison ».*

Les réseaux créent des phénomènes de cooptation. Un logement libre à côté de chez soi, on en parle à un ami ou à une simple connaissance qui va y habiter. Ainsi de nombreux logements vacants se trouvent occupés par le fait de réseaux de connaissances. L'utilisation du réseau pour se loger conduit à imprimer la présence d'un groupe culturel sur l'espace. Bien que les Métropolitains soient en majorité de passage, le lieu de leur résidence est stable puisque les individus font circuler dans le groupe les lieux clés. Ainsi, on peut dire que les habitats révèlent la présence d'un groupe, l'appropriation d'un territoire.

---

<sup>135</sup> La plupart des logements acquis sont donc tout de même le fruit d'une recherche individuelle : par les agences, les annonces publiques, ou les logements de fonction. Les nouveaux arrivants trouvent la plupart du temps par eux-mêmes, puis les réseaux se créent avec le temps et leur deuxième acquisition se fait par l'intermédiaire de ceux-ci.

### L'ameublement

La même logique s'emploie pour l'ameublement des habitats. Dans leurs soucis d'économie de nombreux Métropolitains achètent d'occasion. Il est vrai qu'arriver dans un lieu à 7 500 km de son ancien habitat oblige la plupart à racheter le nécessaire pour vivre. Rares sont les Métropolitains qui viennent avec leurs meubles<sup>136</sup>. Il en est de même pour la voiture. Faire venir une voiture coûte 1 500 euros.

Les nouveaux installés entrent en contact avec des Métropolitains partant par l'intermédiaire des achats de meubles d'occasion, pratique courante qui consiste à acheter l'électro-ménager, les meubles à des particuliers qui ont fini leur séjour. Le fait que l'on puisse acheter d'occasion est connu avant de venir en Guyane par les réseaux d'informations de ceux qui y habitent. Les contacts sont pris par les petites annonces (dans les journaux locaux, à la radio, sur les murs réservés à cet effet dans les magasins, par Internet), on se rend chez les gens pour voir le matériel. Des meubles sont aussi vendus par des Métropolitains restant, qui vendent pour des amis partis, donc c'est l'occasion de faire la connaissance de nouvelles personnes. C'est aussi la possibilité de visiter un habitat métropolitain et donc de s'imbiber des représentations d'une personne que l'on pense identique à soi.

Les Métropolitains ne sont pas les seuls dans ce réseau marchand informel. Dans notre cas nous avons tout acheté à des Métropolitains et revendu, par le fait du hasard des petites annonces, à des Créoles guyanais ou haïtiens, mais aussi à des Métropolitains de notre réseau personnel.

### L'accès aux informations sur le quotidien

La rencontre d'autres Métropolitains est l'occasion d'un échange de savoir sur la Guyane, d'un échange de connaissances interpersonnelles. On discute de la Guyane, de la vie quotidienne, de la population. A ce moment s'acquièrent de nombreuses représentations. Sabine, 40 ans, femme au foyer, explique comment en achetant des meubles on l'a prévenue de l'insécurité à Cayenne. Les Métropolitains partant n'hésitent pas à donner le numéro d'un ami faisant de la plongée, pour un arrivant qui veut la pratiquer.

---

<sup>136</sup> En fait il s'agit de ceux à qui on paye le déménagement donc parmi les fonctionnaires ceux qui ont minimum 5 ans d'ancienneté et parmi les travailleurs du privé, ceux qui ont une position sociale élevée. Si des primes de déménagement sont offertes par les employeurs, elles ne servent pas toujours à faire venir du matériel. La plupart préfèrent prendre l'argent et racheter sur place.

Le milieu militaire est l'image extrême de ce qui se déroule dans le cercle métropolitain. Cécile, 45 ans, est femme au foyer d'un mari officier supérieur de l'armée, elle a littéralement pris le relais de la femme du prédécesseur de son mari « elle m'a repassé l'association avec les Amérindiens... ». Sa fonction quasi-professionnelle est d'orienter les femmes de militaires, essentiellement métropolitaines, en Guyane : « moi je m'occupe des épouses des jeunes militaires, je les invite à la maison, je les mets au courant de la vie à Cayenne pour qu'elles ne soient pas trop perdues, ce qu'il y a à faire, où il faut s'inscrire, les bonnes adresses et puis si elles ont envie de sortir moi je propose des sorties... il y a une femme installée à Matoury, elle est passionnée d'Orchidées moi j'ai connu cette femme par une amie, elle a une maison très sympa, très drôle, enfin c'est des artistes tous les deux... c'est chez elle c'est pas un magasin, les bijoux aussi, Madame G., ça c'est un personnage, c'est elle qui a les plus belles pierres semi-précieuses du Brésil, elle est brésilienne, elle a de très bons ouvriers, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, elle est dans la brochure Air France, elle vous reçoit, elle vous offre une super citronnade, chez elle, elle est très marrante, c'est une adresse connue par l'accueil de l'équipe en place... quand on arrive on a tout de suite les adresses, donc on ne perd pas de temps, dans les 15 premiers jours on est au courant de tout, ça va très vite, on va les chercher à l'aéroport, c'est un super accueil, on n'a pas le frigo plein mais il y a un super accueil, on est invité tout de suite pour faire connaissance et puis après il y a les adresses, ça va très vite, le milieu militaire on n'est jamais seul, on n'est jamais perdu donc c'est génial, je compare avec la métropole, quand on arrive dans une ville on ne connaît personne, c'est petit à petit alors que là au bout d'une semaine c'est bon... on fait touloulou ».

Le réseau sert aussi à s'informer sur les activités culturelles qui se produisent en Guyane. Une pièce de théâtre passe, on prévient l'ami qui prévient à son tour un autre. Les Métropolitains savent qui est intéressé par les activités culturelles et se font passer les informations. Ce qui peut expliquer que pour une petite manifestation culturelle, sans trop de publicité, les spectateurs soient plutôt métropolitains si l'information a circulé dans ce réseau. Alexandra, 60 ans, femme au foyer, témoigne : « il manque énormément de théâtres, de bons films, dès qu'il y a quelque chose, on se téléphone les uns les autres parce qu'il y a un théâtre privé, dès qu'il y a une représentation on y va, on se retrouve à 80 % de Métropolitains...on recherche la culture, ça manque un peu, peut-être que c'est pour ça qu'on se retrouve ».

Le réseau sert à acquérir des connaissances sur la Guyane, à rendre familier un espace étranger. Ce phénomène est visible dans le vocabulaire employé par les Métropolitains. Très rapidement, le nouvel arrivé est initié aux mots typiquement guyanais : le « carbet », le « layon », la « crique », les petits singes sont les « Saïmari », les oiseaux « cu jaunes » ou « kikiwi », les mygales sont les « matoutou », les papillons bleus, les « morpho », les arbres sont des « moutouchi », les objets achetés sont en bois d' « amourette », les fleurs sont les « roses de porcelaine », les « balisiers » etc. On se forge un vrai savoir guyanais que l'on

transmet aisément aux futurs arrivants. On apprend vite à dire « bonsoir » à partir de midi pour ne pas être identifié comme le nouveau venu. Les Métropolitains entre eux se parlent aussi de l'attitude à avoir, les Créoles sont susceptibles ils ne faut pas blesser leur amour-propre. Ainsi, les normes du groupe se transmettent d'un individu à l'autre. M. Grossetti écrit : « On considère [...] que les comportements se construisent dans l'interaction avec les autres et donc qu'ils sont fortement influencés par les réseaux de relations directes dans lesquels les gens sont insérés » (2002 : 5).

Il est courant d'avoir du personnel de maison en Guyane pour les Métropolitains. Cela concerne en premier lieu les femmes de ménage, mais aussi les jardiniers et les nounous. Une nounou peut finalement garder les enfants de gens qui se connaissent. Avoir une femme de ménage est d'ordre commun. Le fait d'embaucher une femme de ménage est en partie dû au pouvoir d'achat, mais cela devient aussi une pratique courante par le fait du réseau. On se donne les noms des personnes que l'on embauche si on en est content. Quand les habitants sont proches, la femme de ménage d'un couple deviendra aussi celle d'un célibataire qui profite de sa présence. Si en métropole un jeune couple ne se serait pas posé la question et aurait fait son ménage, en Guyane il aura tendance à embaucher du personnel. Cette pratique se dit, s'exprime, se banalise, s'accepte comme une norme de vie quotidienne. C'est un état d'esprit qui est véhiculé par le groupe : on préfère payer quelqu'un et avoir plus de temps pour soi. Ceci est facilité par les sollicitations nombreuses dont ils sont l'objet. Il n'est pas rare que des Haïtiens voyant un Blanc lui demande s'il a besoin d'un jardinier ou d'une femme de ménage. Il faut dire que les tarifs sont moins élevés qu'en métropole pour le travail non déclaré. De ce fait beaucoup emploient sans déclarer le personnel. D'autres préfèrent le déclarer afin que la personne accumule des droits sociaux.

Certains justifient cette attitude en disant que les Haïtiens ont besoin de ce travail. C'est une relation sociale qui est aussi présente en Afrique ou dans les pays « pauvres » entre les expatriés qui ont un pouvoir d'achat important et les locaux. Des individus qui ont vécu en Afrique avant de vivre en Guyane comparent cette situation à celle qu'ils avaient avec leur « boy ». Ils relatent qu'ils étaient en quelque sorte obligés d'embaucher un boy, qui avec son salaire faisait vivre toute une famille. Le Blanc qui n'embauchait pas était mal vu, traité d'avare et d'égoïste. Ainsi le contexte, mais surtout le réseau conditionne les pratiques.

Les premières discussions qu'un nouvel arrivant a avec des individus installés concernent leur vie en Guyane, leurs perceptions des choses. L'individu qui arrive se forme des connaissances sur son environnement, comme il s'identifie à l'autre métropolitain, il adhère plus ou moins à ses représentations. Si les jugements sont vraiment trop en décalage avec les valeurs personnelles des nouveaux arrivants, ils ne se laissent pas influencer. Une voisine, professeur des écoles, nous disait, « *les petits Guyanais ils sont tous laids* », nous nous sommes dit qu'elle était dépressive ce qui s'est confirmé puisqu'elle était arrêtée dix jours plus tard. Sabine, 40 ans, femme au foyer, montre que les images sont acquises par le contact avec un individu que l'on pense identique à nous-mêmes : « *je connais un instituteur à Cacao qui m'en a parlé (des Hmong)... c'est pas une opinion personnelle c'est ce qu'il m'a dit* ».

Les Métropolitains ont tendance à s'imiter les uns les autres, en se transmettant des représentations identiques de l'environnement (Tarde 1993). Par exemple, les nouveaux arrivants s'informent sur les bons quartiers, les avantages et inconvénients et donc imitent l'implantation de ceux qu'ils considèrent comme les mieux logés. Les opinions et représentations des autres Métropolitains, plus anciens dans le département, pèsent sur les décisions de logement des nouveaux arrivants. On déconseille, aux Métropolitains arrivants, des quartiers réputés « sensibles ». Entre les résidents installés, il y a un phénomène d'imitation qui consiste à écouter, observer et comparer les logements de chacun et à s'orienter vers le maximum de bien-être.

Le réseau est aussi un moyen d'être au courant de la vie locale. Jean-Baptiste, 45 ans, responsable d'une agence locale dit : « *le groupe du Rotary ils se connaissent tous, quand on fait partie des clubs services on connaît tous les anciens, les chefs d'entreprises, il y a des élus, du Conseil Général... à l'EDF le directeur et son adjoint se répartissent : un au Lion's club l'autre au Rotary pour avoir les réseaux relationnels, pour les chefs d'entreprises ça fait partie des choses où il faut être... il y a des réseaux de gens de différentes origines qui ont leurs intérêts ici, la plupart sont notables* ».

### Les échanges de services

Il existe une solidarité entre Métropolitains qui se réalise dans des échanges de services dont l'échange de « bons plans » sur le logement fait partie. Ce phénomène paraît présent dans de nombreux cas de populations expatriées. Des liens d'entraide aux nouveaux arrivants se forment naturellement. On se prête les voitures, on s'emmène à l'aéroport, on garde les maisons lors d'absences relativement longues (les deux mois de juillet et août par exemple),

on fait du covoiturage pour emmener les enfants à l'école... Karine, 47 ans, infirmière, a gardé 5 maisons en deux ans. Dans ce cas, l'individu entre dans l'intimité d'autres individus. Ces derniers font confiance au premier pour prendre soin de leur habitat au niveau matériel (entretenir la piscine, rendre la maison propre), mais aussi à un niveau plus symbolique (ne pas fouiller partout, respecter les objets).

Le mahury, décrit plus tôt (voir p. 296) est le style de service que peuvent se rendre les Métropolitains entre eux, qui mêle l'atteinte d'un objectif concret (par exemple faire une clôture) au côté agréable de se retrouver ensemble.

Les échanges de services se font au sein du réseau métropolitain, on ne pense pas à y intégrer les autres puisque l'on pense qu'ils ont leur propre réseau d'entraide (la famille, les amis d'enfance). La plupart des Métropolitains ne vont pas oser entrer en relation puisqu'ils se disent qu'ils ne connaissent pas les traditions, qu'ils sont étrangers. Il y a une espèce de convention implicite établie, où chaque individu reste dans son cercle d'appartenance.

Ces échanges de services sont d'ordre personnel ou professionnel, comme le montre le témoignage de Jean-Marc, 45 ans, catégorie C à la DDE : *« ma femme est cadre A au Trésor Public, elle ne fréquente que des cadres A qui sont tous métropolitains. Certains collègues deviennent donc des amis... le tutoiement est très rapide, on se fait la bise, après on se rencontre dans le cadre professionnel et on se fait la bise, on se crée des réseaux comme ça, à la DDE, à la Trésorerie générale... j'avais des entrées à la Trésorerie par les connaissances de ma femme... en métropole il y a une distance entre les administrations, ici les relations sont différentes, on se tape sur l'épaule, il y a un réseau de Métropolitains, ça aide, par exemple si on suit la procédure normale pour les signatures d'un dossier ça dure un temps fou... il y a les réseaux des cadres B mais les cadres A ont aussi leur réseau... beaucoup de choses marchent comme ça, le copinage, les connaissances, le réseau, on fait profiter les copains »*. Le pouvoir passe par les réseaux. Si les Métropolitains parlent du « copinage » entre Créoles, il existe aussi entre eux.

Les réseaux servent à favoriser l'implantation des Métropolitains dans des secteurs privilégiés, par exemple les écoles. Si beaucoup se débrouillent seuls dans les inscriptions scolaires, quelques-uns profitent de ceux qui sont implantés, font marcher leurs relations pour que leurs enfants soient acceptés dans les « meilleures » écoles, les écoles les plus réputées. Cécile, 45 ans, femme de militaire, a bénéficié de l'aide de la personne qui avait le poste de son mari pour inscrire ses enfants à Saint-Joseph, école privée réputée : *« c'est un choix, mes enfants, ils ont fait du public mais là il n'y a pas le choix, c'est une question de niveau, on nous l'a dit à*



*l'arrivée, il n'y a pas de place pour tout le monde, nous on a eu de la chance parce que le prédécesseur de mon mari y avait un pied donc ça a favorisé, il essaye de faire entrer des enfants mais ce n'est pas évident, notre fille n'a pas été acceptée, elle est dans le public ».*

### L'accès à l'espace guyanais

La description des activités quotidiennes de Viviane, 55 ans, fonctionnaire à la Poste, nous donne un aperçu de l'utilisation des relations sociales : *« de 6 h 00 à 13 h 00 je travaille, après j'ai mille choses à faire, je vais à l'aquagym deux fois par semaine, à la piscine de Baduel, après c'est au jour le jour, je déjeune ou dîne avec des gens, il y a eu le grand festival du cinéma, c'est bien, c'est la première fois que je vois quelque chose d'aussi culturel, ça fait du bien, je vais à des expos de temps en temps rue Madame Payée, au festival de danse, le carnaval ça ne m'intéresse guère, non j'aime bien les défilés, on va boire un coup, on va voir, je n'aime pas danser, je n'aime pas les boîtes, j'allais au début quand je suis arrivée mais je m'emmerdais à mourir, je préfère avoir un bouquin, je n'aime pas donc je me force pas, je ne suis pas venue ici pour me forcer à faire des choses pour avoir des liens avec des gens, je ne vais pas en boîte pour voir les gens. Les week-ends on se tire, on va à Saint-Laurent, à Kourou, j'ai de bons amis à Cacao, on va assez souvent à Cacao, à Sinnamary on va voir les Ibis en pirogue, en carbet, moi j'aime beaucoup ça, c'est bien, il y a des choses à voir... je marche à la plage avec une copine, avant on allait sur la plage de Montjoly maintenant c'est plus au Rorota ou à la Mirande, mais c'est jamais seule, je n'ai pas envie, j'aime partager, ce n'est pas que j'ai peur mais j'aime bavarder. Je fréquente les bars, les cafés mais de moins en moins, le Dixieland à côté, c'est l'endroit branché, on fait l'apéro avec les tapas, puis un resto et puis dodo, c'est bien, on a échangé ».*

Viviane distingue ses relations créoles d'avec ses relations métropolitaines par la nature des activités qu'elle fait avec les unes et les autres. Elle fait des repas, célèbre les étapes de la vie (mariages, anniversaires, deuils, déménagements) avec ses amis Créoles qu'elle a rencontrés au travail : *« on ne se voit pas pour partager sa vie, on se voit pour dîner, pour aller au restaurant, pour fêter un anniversaire, ils m'invitent toujours et je les invite toujours, c'est sérieux, c'est fort mais c'est une fois toutes les trois semaines... avec les Métros c'est plus pour partir en week-end, tu passes la journée avec eux, ce n'est pas la même chose ».* Elle part en forêt, visite la Guyane, va dans les bars, au cinéma avec ses amis métropolitains. La plupart des Métropolitains suivent ce schéma disant qu'on n'a pas les mêmes activités avec les uns et les autres. Les activités entre Métropolitains sont plus des activités d'expatriés, de touristes, tandis que les activités avec des locaux, sont plus basées sur la relation à l'individu ou à la famille. Daniel qui a été élevé, en Guyane fréquente beaucoup de Créoles et de Métropolitains, comme lui, élevés et installés en Guyane. Il a les mêmes activités avec les deux, mais par contre il fréquente des Métros « de passage », selon ses termes, uniquement dans des activités de tourisme. Les relations entre Métropolitains se

créent donc par les activités que l'on pratique ensemble, tandis que les relations avec les autres populations se créent pour la relation en soi.

L'adaptation à la forêt se fait en grande partie par le réseau. C'est aussi le cas de l'adaptation aux autres espaces de la Guyane. Une partie des déplacements est consacrée aux activités touristiques. A cette occasion on peut profiter des infrastructures prévues à cet effet (hôtel, carbets payants). Mais beaucoup profitent des relations qu'ils ont dans les lieux où ils vont. Si l'on connaît des Métropolitains à Maripasoula on sera plus tenté d'aller leur rendre visite, on sera logé, on aura les informations pour faire des choses intéressantes puisque la personne « connaît »... On va à Maripasoula rarement sans y connaître quelqu'un. La notion d'inconnu est vite évacuée par cet individu d'accueil que l'on connaît directement ou par intermédiaire.

La pratique courante veut que les Métropolitains accueillent facilement chez eux des individus recommandés par des amis selon la logique « les amis des mes amis sont mes amis ». Il y a une ouverture naturelle, une confiance envers l'autre métropolitain qui pousse à ouvrir sa maison, à faire auberge de passage. Un individu vivant à Cayenne qui a un ami à Saint-Laurent ira facilement en visite, puis s'y installer s'il le désire. Au contraire, quelqu'un qui n'y connaît personne n'ira pas forcément ou une fois pour visiter et s'en tiendra là. L'espace inconnu devient familier par le réseau. Ainsi, une jeune femme institutrice à Cayenne connaît une infirmière à Maripasoula qu'elle a rencontrée à Cayenne par l'intermédiaire d'autres personnes. Elle connaît également une ingénieure au CNES à Kourou rencontrée par son conjoint enseignant. Elle connaît à Saint-Laurent un enseignant partisan du même syndicat que son conjoint. Ce réseau lui offre des pied-à-terre qu'elle utilise pour voyager à travers la Guyane. Elle se rend aisément dans ces trois lieux quand il y a des manifestations culturelles (soirées, transamazoniennes, courses de sport) et réside chez ces individus. Lors de ce travail de thèse, nous avons également bénéficié de cette facilité du réseau métropolitain : sur Apatou, nous avons été accueillie chez deux personnes différentes, sur Saint-Laurent chez une autre.

Les habitats sont des lieux d'ancrage dans l'espace pour les Métropolitains. La fréquentation des différents lieux n'est donc pas synonyme, a priori, d'un mélange des populations. Les Métropolitains recréent une intimité dans l'espace étranger. Ils donnent un caractère privé à l'espace. L'espace privé ne se limite pas à l'habitat, même si celui-ci conserve une place importante. L'espace privé du Métropolitain, celui où il se développe en tant qu'individu et

joue ses relations sociales intimes et proches, est le lieu de chacun de ses contacts et les lieux où il vit ses contacts individuels. Les relations sociales homophiles sont donc un moyen de se familiariser à l'environnement et de se l'approprier.

Les Métropolitains ne se rencontrent pas dans les lieux publics, ils y vont ensemble en se connaissant déjà. Les cercles se déplacent dans l'espace. C'est donc bien le signe d'une adaptation à l'espace par la voie d'un regroupement. La manière de « faire territoire » pour les Métropolitains réside dans l'utilisation du réseau (Giddens 1994).

La connaissance des noms des lieux (toponymie) des Métropolitains indique qu'ils savent rapidement s'orienter dans l'espace guyanais. Tout le monde connaît l'avenue du Général de Gaulle, la place des Palmistes mais aussi la Crique, le village Saramaka... Mais c'est une connaissance superficielle de l'espace, il n'y a pas de réflexion sur l'histoire des lieux. Xavier, lui, se construit une connaissance plus fine de l'espace de Cayenne, il dit : *« le sentiment d'appartenance de Cayenne m'est venu au moment où j'ai distribué des tracts, la moindre rue a une histoire, les habitants du quartier le voient, nous non, j'ai vu comment les gens vivent leur quartier, cette ville a un vécu et on ne connaît pas ce vécu »*.

### L'accès à la forêt

L'investissement de la forêt est facilité par les réseaux de connaissances. Un individu en Guyane depuis plusieurs années initie les nouveaux arrivants ou possède un carbet. Les carbets fréquentés sont souvent l'appartenance de l'ONF, de l'armée, institutions dans lesquelles beaucoup travaillent, tout comme le matériel utilisé. Des individus passent par des agences de voyage pour aller en forêt, mais ce n'est pas le plus fréquent (vu les tarifs relativement élevés) et la possibilité par ailleurs de s'organiser avec le réseau de connaissances. Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, est passionné par la forêt dont il propose une découverte en tant que guide : *« je connais des Métros, je leur fait visiter et aimer ce pays, les gens s'emmerdent à Cayenne, ce n'est pas évident de sortir en forêt, il y a soit les prestataires qui sont très chers, nous on est moins chers, les gens apprécient »*.

La forêt est un espace inconnu, il faut une connaissance (savoir s'orienter en forêt n'est pas évident), des règles sont à respecter (ne pas dormir par terre) et y aller demande de l'organisation (hamac, lampes, nourriture, bateau...). On peut aller dans un carbet déjà installé ou créer son propre abri. On peut y accéder directement de la route, faire une marche ou

prendre une pirogue. Aller en forêt pour une journée ou pour plusieurs jours, nécessite de l'organisation. Des ménages avec des enfants en bas âges auront tendance à moins y aller que des célibataires. Ainsi, il faut un « mode d'emploi » : l'accès à l'espace de la forêt est organisé par le réseau de connaissances formé et l'appartenance aux institutions. On est initié, accompagné et cela souvent par des individus de son groupe.

Les « initiateurs » banalisent cet espace auparavant représenté comme étranger et nocif. On fait la connaissance de la forêt par le réseau, mais on la pratique ensuite de la sorte aussi. Ceux qui ne tombent pas sur un connaisseur s'initient seuls, dans les agences de voyage, par la pratique du kayak, mais s'ils montrent un intérêt ils trouvent vite des individus pour les y emmener. Clotilde, 40 ans, militaire, n'a pas de réseau relationnel métropolitain, elle vit repliée sur sa famille. Son accès à la forêt est conditionné par ce fait : *« tout est cher, on n'a rien vu, le tourisme en Guyane est très cher, à quatre ce n'est pas possible, on pourrait louer les pirogues par l'armée... mais on ne fait pas grand chose ».*

Ainsi, on profite des avantages matériels des uns et des autres pour accéder à cet espace inconnu : emprunt d'un bateau, d'un carbet, on fait des achats collectifs (quatre ont acheté un bateau ensemble). Le réseau apporte aussi une aide par les connaissances, les savoirs construits par les plus expérimentés : ils connaissent les sites où aller, les accès, ils savent se servir d'une embarcation, construire un carbet, ils savent pêcher, ils connaissent les espèces d'animaux, ils savent utiliser un GPS. Peu d'individus vivent la forêt en dehors du réseau, ceux-ci sont les plus expérimentés, qui n'ont pas besoin de s'appuyer sur les ressources des autres. Cet individu, qui se passionne pour la nature, devient le maillon clé entre un environnement étrange et une population spécifique. La forêt équatoriale a ses lois, il faut les connaître afin de pouvoir y pénétrer. Ces individus ont une connaissance de la forêt dont ils font profiter les Métropolitains novices.

Pour les anciens, le réseau procure une compagnie agréable des individus curieux, intéressés, désireux de s'informer. C'est le plaisir de partager ses connaissances, son temps et peut-être aussi le plaisir de prendre le rôle d'initiateur. C'est aussi une sécurité de partir en forêt à plusieurs. Les anciens trouvent leur compte dans ces nouvelles relations en élargissant leur cercle et donc leur accès à certaines possibilités.

La forêt est un lieu où l'on va entre amis, en bande de cinq, on organise un week-end, une semaine, on dort ensemble dans un carbet, on mange ensemble : c'est une activité très liante et qui met à part les autres populations qui n'entrent pas dans cet intérêt. Pour nous, le deuxième soir en Guyane a été directement en forêt de nuit. Nous avons rencontré un Métropolitain passionné de la forêt en répondant à une annonce pour l'achat d'un frigo d'occasion. Il s'est avéré, dans la discussion spontanée qui a pris forme, que notre conjoint était aussi le collègue de sa compagne, nous allions donc « probablement » être amenés à nous revoir. Cette donnée a ouvert les relations, il nous a invité à boire un ti punch puis à aller en forêt le lendemain soir. La forêt ne paraît plus hostile grâce à l'initiation des plus anciens.

La même logique s'opère lorsque l'on veut partir pour plusieurs jours en forêt ou sur une pirogue pour remonter un fleuve. On part une semaine sur le fleuve avec des gens que l'on connaît déjà puisque le voyage est à l'initiative d'une ou deux personnes qui tentent de regrouper un certain nombre de participants pour « remplir » la pirogue. Cette première personne essaie de trouver des gens avec lesquels elle pense qu'elle pourra s'entendre pendant plusieurs jours, sans forcément les connaître intimement et sans vouloir en faire des amis intimes. Ces individus sont essentiels pour que le voyage soit effectué.

La forêt est donc largement pratiquée dans l'enceinte du groupe homophile. Ceux qui ne vont jamais en forêt dans notre échantillonnage sont clairement plus impliqués dans la vie sociale, ils font le choix délibéré de s'investir dans la société guyanaise et non dans la nature. Parmi ceux qui vont en forêt tous les week-ends, on trouve des passionnés de la chasse, de la nature ou des gens habitant en lieu isolé. Certains vont à la chasse avec des gens du pays, ils sont en Guyane depuis l'enfance, d'autres sont passionnés de nature et ne vont en forêt qu'entre Métropolitains. Ceux qui vont de temps en temps en forêt, par contre, s'appuient clairement sur le réseau métropolitain.

**Tableau 37 : Pourcentage d'individus selon leur fréquentation de la forêt et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Fréquentation de la forêt	jamais	moins d'une fois par mois	1 à 3 fois par mois	tous les week-ends	Total
<b>Relations communautaires</b>	<b>22 %</b>	<b>69 %</b>	<b>67 %</b>	<b>50 %</b>	<b>62 %</b>
<b>Relations mixtes</b>	<b>78 %</b>	<b>31 %</b>	<b>33 %</b>	<b>50 %</b>	<b>38 %</b>
Nombre total d'individus	12	29	24	8	73

### L'accès aux relations interculturelles

Le réseau est activé pour entrer en contact avec les autres populations. Comme nous avons mis en valeur des initiateurs pour l'accès à la forêt, il y a des « médiateurs » entre les populations. Virginie, 35 ans, enseignante, explique ceci: *« ma collègue d'espagnol... est créole, la première année quand je suis arrivée elle n'était pas spécialement ouverte, parce qu'elle était aussi en situation précaire, maître-auxiliaire à l'époque, moi j'étais titulaire, j'arrivais peut-être avec mes gros sabots, elle a eu cette impression en tout cas que j'allais la prendre de haut, le premier contact n'a pas été souriant de sa part, moi j'étais contente de voir que j'avais une collègue jeune, jolie, je me suis présentée, alors qu'avec le temps, j'ai appris à la connaître et c'est quelqu'un de très bien simplement qui ne se livre pas facilement au début, qui a un peu de méfiance mais ça c'est très créole... depuis cette année (4 ans après) ça va mieux, c'est dû à un collègue ami qu'on a en commun qui est métropolitain mais qui aime beaucoup toute la culture créole, qui parle un peu avec eux, qui apprend des mots, qui aime bien danser, qui aime bien être avec eux et du coup fait un peu le lien entre eux et nous ».*

Pierre, 45 ans, enseignant, décrit ses relations : *« je n'ai pas tant d'amis que ça, je vais à la pêche avec mon propriétaire qui est guyanais et 2-3 collègues métros... dans le syndicalisme, c'est plutôt une affaire de Métro... au début je sortais beaucoup, dans les bars, les restos, les soirées, tu rencontres des gens, mais les gens que je rencontre le plus c'est professionnellement... je suis très ami avec un ancien élève businenge qui monte sa boîte, il vient me voir souvent, il veut des conseils de comptabilité... je connais un peu de Businenge par une copine Métro trésorière d'une assoc de musique, elle ne vit qu'au milieu des gens du Surinam, elle s'est mariée avec un des musiciens, à travers elle je commence à connaître... je connais quelques Créoles : le voisin, quelques collègues, c'est pas des grands grands amis... un amérindien d'Awala, sa femme et ses enfants... c'est un ami à un couple de la PAF».* Donc le réseau permet de s'ouvrir aux autres.

Les rencontres interculturelles ont tendance à se faire par l'intermédiaire d'un Métropolitain qui lui baigne dans le milieu local. Ces Métropolitains deviennent des médiateurs entre deux cercles de relations, ici le cercle métropolitain et le cercle businenge. Dans notre échantillon, Xavier et Julia sont des médiateurs entre le cercle métropolitain et le cercle créole. Donc paradoxalement, c'est parfois le fait d'être intégré dans un réseau relationnel homophile qui permet l'accès à un autre cercle relationnel. D'après ce raisonnement, être dans le cercle métropolitain n'est pas synonyme d'être exclu de la société guyanaise. Mais ces relations interculturelles seront sporadiques.

### La participation aux activités culturelles locales

Le réseau est aussi une ressource pour participer aux activités culturelles locales. L'appartenance des uns sert aux autres. On participe au carnaval dans les défilés parce que

l'on connaît quelqu'un qui fait partie d'un groupe qui peut nous y introduire. Prenons l'exemple d'un groupe carnavalesque : le groupe est formé par des adeptes du carnaval, des instituteurs dont plusieurs métropolitains. Le réseau se propage chez les instituteurs métropolitains, puis bifurque chez les rugbymen par l'intermédiaire d'un couple d'instituteurs. En général, si on participe, c'est que l'on est sollicité pour le faire : on s'intègre alors à un réseau et à une dynamique déjà existante. Il n'y a de vraie démarche que chez des individus qui sont passionnés : par le carnaval, par la création de costumes, par la culture locale. S'il y a plus de Métropolitains dans ce groupe, ce n'est pas le fait d'un choix, mais le fait des réseaux de connaissances. Nous confirmons ce raisonnement en regardant la nature des relations des individus qui participent au carnaval. Ceux qui fréquentent tous les carnivals sont aussi pris dans des relations mixtes : ils sont intégrés à des cercles carnavalesques métissés. Ceux qui participent à quelques défilés le font plus par l'intermédiaire du réseau : ils sont donc pris en priorité dans des relations métropolitaines.

**Tableau 38 : Pourcentage d'individus selon leur fréquentation du carnaval en tant que participant et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Fréquentation du carnaval en tant que participant	Jamais	1 défilé par an	quelques défilés par an	tous	Total
<b>Relations communautaires</b>	<b>64 %</b>	<b>80 %</b>	<b>57 %</b>	<b>0 %</b>	<b>62 %</b>
<b>Relations mixtes</b>	<b>36 %</b>	<b>20 %</b>	<b>43 %</b>	<b>100 %</b>	<b>38 %</b>
Nombre total d'individus	58	5	7	3	73

La participation aux soirées de touloulou se déroule de la même façon. On se prépare, on y va entre copines, souvent métropolitaines. Les anciennes initient les nouvelles dans la manière de s'y prendre, en racontant les coutumes : les manières de s'habiller, d'inviter le garçon, de masquer sa voix. Seules quelques adeptes s'y rendent seules, à l'image de cette jeune femme préparatrice en pharmacie qui s'y rend tous les samedi soirs, a de nombreuses tenues et prend très au sérieux cette activité.

Des Métropolitains participent aux fêtes traditionnelles des populations businenge et amérindiennes. Certains sont invités parce qu'ils ont des liens forts avec ces populations, parce qu'ils résident depuis longtemps dans ces lieux. Mais beaucoup y participent par l'intermédiaire de ces premiers individus. Nous participons par exemple à un Brokodé à Maïman par l'intermédiaire d'une infirmière d'Apatou qui est elle-même invitée par sa collègue businenge aide-soignante. Nous serons aussi invités à une veillée funéraire sur Awala-Yalimapo par l'intermédiaire d'une éducatrice spécialisée métropolitaine, elle-même

invitée par une collègue amérindienne. De la même façon, on pourra participer à un mariage hmong car nous serons logés chez une dame de Cacao, patiente d'une infirmière métropolitaine que l'on connaît. Les Métropolitains médiateurs entre les populations offrent l'opportunité de participer à des événements organisés par d'autres groupes culturels. Ils n'ont pas le rôle de médiateur tout le temps et avec toutes les populations, mais suivant leurs relations sociales, ils en font profiter les autres Métropolitains.

La participation à une manifestation pour des revendications sur l'emploi peut paraître avant tout une démarche individuelle. Or, on s'aperçoit que cette pratique découle aussi en partie d'une dynamique du réseau. Lors de la grève enseignante de mai 2003 : la dynamique se fait entre des enseignants se fréquentant en dehors des établissements scolaires. Des amis se regroupent afin de construire un tombeau de l'Education Nationale. C'est le même groupe relationnel qui participe au groupe carnavalesque, que nous venons de décrire, ils en profitent donc pour amener des percussions lors de la manifestation.

La participation à une association peut aussi résulter de son implication dans un réseau. Une jeune femme récemment arrivée veut faire une activité sportive tout en participant au carnaval. Une amie de métropole lui parle des cours de danse africaine. Une partie des individus du cours y viennent parce que quelqu'un qui y participe déjà leur en parle, ce qui explique aussi, qu'une fois dans le cours, on se regroupe avec ceux que l'on connaît déjà, donc entre Blancs. Le regroupement par couleur n'est pas un retranchement raciste, mais un regroupement par connaissance individuelle. Il en va de même du côté des Créoles. Certains viennent à la danse depuis longtemps, ils se connaissent bien, ils ont une intimité (renforcée par le partage d'une langue commune) que ne peut pénétrer le dernier arrivé, noir comme blanc. De l'autre côté, les nouvelles Créoles arrivées sont venues par l'intermédiaire d'une personne créole : les réseaux sont dans les deux groupes. Les groupes se rompent parfois par les affinités qui se dégagent. Mais le renouveau chaque année de la composition humaine du cours ne permet pas de construire des relations interculturelles qui supplanteraient la visibilité de la répartition des individus en deux groupes : un blanc et un noir. Pendant cette année 2002-2003 seules deux femmes, l'une créole et l'autre métropolitaine, ont des relations mixtes intimes dans ce cours.

Les individus prennent pied dans les associations par la connaissance d'un individu. Le cas est encore plus flagrant lorsqu'un individu se fait parrainer par un autre pour accéder à des



activités. Les activités offertes au sein de l'armée sont accessibles aux personnels de l'armée mais aussi aux individus qui s'y font parrainer. Virginie, 35 ans, enseignante, s'est fait parrainer par un élève dont le père est dans l'armée. Notons que si ce sont les Métropolitains en premier lieu, qui accèdent à ces activités, ils ne sont pas uniquement métropolitains. Clotilde, 40 ans, dans la Marine, a parrainé sa voisine créole qu'elle a connue par l'intermédiaire d'une relation en métropole.

Le réseau renforce l'adaptation des individus au territoire en leur donnant accès à des espaces variés mais en même temps en les restreignant au cercle intime des Métropolitains. Il y a donc un paradoxe, l'individu s'adapte à la Guyane tout en restant dans son groupe. L'introduction dans des activités culturelles locales est aussi dominée par cette contradiction : les Métropolitains participent aux activités, mais ils le font sous couvert du réseau. Dans les lieux publics, on a vu que loin d'investir des lieux où ils ne se trouveraient que des Métropolitains, ceux-ci se retrouvent en présence d'autres populations, même s'ils sont souvent majoritaires. Cela n'implique pas pour autant une rencontre, un échange, une communication. Les fréquentations en réseau privilégient une cohabitation, des différentes populations, qui parfois se transforme en un évitement ou une ignorance.

Les réseaux jouent donc comme un capital social pour l'individu. Dans l'interaction sociale, les stigmatisés trouveront des stratagèmes pour manager leur identité discréditée en dissimulant les facettes socialement problématiques de leur identité ou en renforçant leur appropriation du territoire par leur construction de réseaux. Le réseau métropolitain est utile à l'individu, dans le court terme, il permet une adaptation au territoire. Cette adaptation est toujours en vue d'atteindre le bien-être : la forêt, le logement, la culture... Dans le long terme, il ne suffit pas aux relations. L'individu reste donc maître, en partie, des choix de ses relations. Un fort déterminisme le contraint à intégrer le cercle métropolitain mais il le choisit aussi car il lui offre des ressources essentielles pour son adaptation au territoire. On retrouve la notion de stratégie. Certains choisissent de rester dans le réseau homophile pour s'adapter au territoire, tandis que d'autres choisissent les relations interculturelles comme voie de leur intégration.

## II-2-b-Les relations interculturelles comme voie de l'intégration

Les relations interculturelles de leur côté, sont aussi utilisées comme capital social, mais elles visent plus rarement le bien-être. Elles sont avant tout activées dans le but de sa construction identitaire personnelle.

Parallèlement à l'aspect conflictuel décrit plus tôt, il existe des relations de coopération entre les différentes populations : échanger des médecines, aider aux recherches, faciliter la migration en métropole, accéder aux papiers, développer un commerce. Cette coopération découle de la visée d'un objectif commun à atteindre. Cette situation correspond au concept de *sociation* tel que l'a développé M. Weber (1995). Donnons quelques exemples d'utilisation des relations interculturelles, des relations matérielles à des relations plus symboliques.

Julie, 32 ans, femme au foyer, raconte comment les gendarmes ont l'habitude de se rendre toujours chez un Amérindien de Saint-Laurent pour faire du troc : ils donnent des objets variés de chez eux, dont ils se défont lors des déménagements, contre des objets amérindiens. Mais cela est-il de l'ordre d'une coopération ou d'une utilisation ? Les transports des enfants à l'école, le covoiturage sont l'occasion de rencontrer des voisins créoles. Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE, dit : « *il y a une carence au niveau des transports donc on s'organisait entre parents, on se rencontre comme ça, on emmenait un petit créole, on crée des amitiés avec les Créoles, c'est bien ils restent plus longtemps* ». Stéphanie, 45 ans, femme au foyer, nous explique que son nourrisson lors d'une période de grosse chaleur était recouvert de boutons. Un voisin créole guyanais l'a emmené voir un guérisseur businenge qui l'a soigné. Il existe donc des relations d'entraide et de confiance entre les différentes populations. Ces relations peuvent amener une connaissance de la Guyane. Viviane dit : « *mes amis créoles m'ont appris énormément de choses sur la Guyane* ». Geneviève a depuis quelques mois un petit ami Créole : « *c'est un Guyanais, c'est un gros avantage, il est dans la presse, il me fait découvrir des choses* ». Elle montre une grande frustration de ne connaître que peu la population de Guyane alors qu'elle y habite depuis 11 ans. Sa relation intime vient combler ce manque.

Jean-Pierre, 54 ans, agent à l'INSEE, utilise beaucoup son voisinage comme ressource. L'épicerie du coin, le « Chinois », lui réserve et lui lave, gratuitement, les grosses boîtes de plastique qui servent alors à conserver une préparation à base de porc, pour les utiliser comme

touc<sup>137</sup> dans les excursions en pirogue. En échange, implicitement, il vient chaque jour « boire un coup ». Il invite ses voisins Créoles en ballade avec le matériel de l'armée auquel il a accès, en retour, ces derniers l'invitent pour le bouillon d'awara. Il montre ce qu'il leur apporte : *« beaucoup de locaux viennent vers nous parce qu'on a plus de moyens, moi comme ancien militaire j'ai accès à l'Economat, aux pirogues, quand on les emmène, ils ne paient rien... »*. Il relate aussi ce que cela lui apporte en terme de convivialité.

Isabelle, 27 ans, ingénieur au CSG et son groupe d'amis ont pris un jeune homme saramaka « sous leur aile », comme elle le dit. Lors de ses missions pour le CSG, elle habitait chez une dame qui avait cet homme comme employé : *« j'allais chez une Brésilienne qui exploitait un Saramaka, il faisait le ménage, elle lui donnait le droit de faire la cuisine dans la maison et donc X, on l'a un peu pris sous notre aile, il est toujours dans les soirées avec nous, on trouve super cool qu'il soit là »*. Cette relation semble être à la fois basée sur une similitude d'âge, sur une envie d'être multiculturel pour les Métropolitains. Il faudrait enquêter du côté du jeune homme businenge pour comprendre quel intérêt, lui, y trouve. De la même manière, des Métropolitains achètent les CD de musique traditionnelle « aleke » des Businenge pour entrer en contact avec eux. Les Businenge eux, utilisent ces contacts pour promouvoir leur musique.

Xavier, 35 ans, enseignant, est entré dans une association composée par des Haïtiens, en étant conscient de la fonction que voulaient lui donner ses membres en tant que Blanc. Il représente un lien, un intermédiaire entre la société administrative et la communauté haïtienne. Il a la connaissance du montage de dossier, de la langue française, ce qui sert à l'association. Sans devenir son représentant auprès de la société administrative, il constitue un élément important de la présentation de l'association. Les Haïtiens auront tendance à mettre en avant les relations qu'ils ont avec des Blancs. Lui y trouve de la reconnaissance, essentielle à l'intégration qu'il veut obtenir dans la société.

Daniel, 36 ans, intermittent du spectacle, ressent aussi sa fonction de Blanc : *« je fais partie d'une association de chasseurs, il n'y a que des papy de 60-70 ans, je suis le seul Blanc, au début il y a eu beaucoup d'interrogations, maintenant je suis très impliqué, ils sont fiers d'avoir un Blanc qui connaisse leur culture, qui pratique les mêmes choses, ils veulent que j'aille aux réunions face à l'Etat »*. Lui est ravi de montrer son ancrage, d'être entouré de Créoles avec qui il peut pratiquer une passion.

---

<sup>137</sup> Sac rigide étanche pour transporter les affaires sur les embarcations

On a vu combien le regard de l'Autre est primordial dans la construction de son identité. L'établissement de relations amicales est finalement le signe d'une reconnaissance de l'Autre. L'individu choisit donc des relations interculturelles s'il veut s'intégrer. La pratique d'une langue locale est un accès à l'Autre. D'une part, la langue devient un trait culturel qui marque son acculturation, d'autre part, la langue est un moyen de communication réel. L'Autre est capable de « voir » l'acculturation d'un individu, comme le dit Serge : *« on se connaît, on se voit, les gens on les a forcément vus à un moment quelque part, on s'est croisé quelque part, ils disent « oui je vous connais », ils repèrent, ils le savent, ils reconnaissent quand quelqu'un vient d'arriver ou pas, il y a l'attitude, le comportement, on arrive à savoir »*

Par l'utilisation d'une langue locale, les individus s'intègrent à des réseaux interculturels. Le constat est clair : ceux qui ne pratiquent pas de langue ont aussi des relations plus tournées vers les Métropolitains. La pratique d'une langue de Guyane induit des relations plus interculturelles et on veut parler cette langue dans le but de rentrer en contact avec les autres.

**Tableau 39 : Pourcentage d'individus selon leur pratique d'une langue locale et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Pratique d'une langue locale	ne pratiquent pas	Comprennent	parlent	Total
<b>Relations communautaires</b>	<b>77 %</b>	<b>44 %</b>	<b>44 %</b>	<b>62 %</b>
<b>Relations mixtes</b>	<b>23 %</b>	<b>56 %</b>	<b>56 %</b>	<b>38 %</b>
Nombre total d'individus	39	18	16	73

Il y a une imbrication étroite entre la pratique d'une langue, les représentations sociales (que l'on a décrit précédemment) et les relations sociales. Christelle, 55 ans, salariée, est venue pour travailler sur un groupe culturel, elle a dû apprendre la langue par nécessité. Mais son travail est basé sur son intérêt pour les autres populations. Sa pratique de la langue ndjuka s'est entretenue par la sociabilité qu'elle continue d'avoir avec le groupe et notamment la famille de son compagnon et surtout sa volonté de maintenir un lien fort : *« pour la première fois, ici, j'ai eu une identité ethnique... je suis toujours blanche, je suis une personne connue mais je n'ai pas changé de culture, je parle assez bien la langue, ils en sont contents... je suis ici pour avoir l'opportunité d'être avec d'autres populations ... c'est devenu une famille »*. Elle s'y intègre tout en sachant qu'elle reste une occidentale, une blanche, mais en se distinguant des Métropolitains. Elle n'émet aucun jugement de valeur sur les populations sauf sur les Métropolitains.

Finalement, nous reprenons le constat fait par I. Léglise et B. Migge (2003) : le choix de la langue et le degré de mélange dépendent : de la posture que le locuteur tend à exprimer, de l'image qu'il veut projeter, des valeurs associées à la langue par le locuteur et la communauté, des normes sociales et linguistiques de l'interaction, de la relation entre les locuteurs. Il y a un lien évident et décisif entre les relations interpersonnelles et la pratique des langues, qui met aussi en jeu des représentations.

Le choix d'être en relations avec des Métropolitains ou des individus d'autres groupes culturels ne repose pas sur les mêmes objectifs. Entre Métropolitains, on veut s'adapter au territoire, vivre bien, découvrir ; avec les autres on cherche surtout une reconnaissance. Les relations entre Métropolitains apparaissent plus naturelles, spontanées que les relations interculturelles qui sont construites.

### **II-3- La société guyanaise : relativement contraignante**

La société guyanaise apparaît comme relativement contraignante sur la construction des relations sociales. Quelques exemples nous permettent de comprendre la dialectique entre contrainte et stratégie individuelle. Nous en revenons aux théories de P. Bourdieu et d'A. Giddens. L'individu subit la structure sociale et en même temps contribue à sa formation. Ce va-et-vient entre la contrainte et la construction est, selon ces auteurs, une loi sociologique. Elle semble correspondre au contexte guyanais. Donnons deux exemples : le temps passé en Guyane et le lieu d'habitat ne sont que des déterminants partiels de l'intégration des individus.

#### **II-3-a- Le temps passé en Guyane**

Le temps passé en Guyane n'influence que de façon relative la nature des relations. La tendance générale est celle de se couper du groupe métropolitain et d'entrer dans les relations interculturelles au fil du temps. Mais des individus préfèrent rester dans les relations homophiles ou ne font pas sciemment le choix de créer des relations interculturelles, ce qui explique que l'on voit aussi bien des individus depuis 20 ans en Guyane dans des relations de type métrou ou mixte.

La logique, qui voudrait que, plus l'individu passe de temps sur un territoire, plus son immersion dans la population se fait, est donc seulement en partie vérifiée. 14 % des relations entre Métropolitains et 8 % des relations interculturelles se font sur la base d'un même temps passé en Guyane. Le temps passé en Guyane semble avoir plus d'impact sur le renforcement des relations entre Métropolitains que sur les relations interculturelles. Le temps passé en Guyane joue forcément comme constructeur des relations interculturelles puisque la Guyane a une petite population, la chance de rencontrer plusieurs fois une même personne par hasard est plus grande que dans une grande ville. L'effet du réseau homophile s'estompe avec le temps passé en Guyane. Le réseau est très présent au départ de l'implantation des individus, il s'amenuise à mesure que l'individu est adapté. Mais ce tableau montre qu'il n'y a pas de corrélation simple.

**Tableau 40 : Pourcentage d'individus selon leur temps passé en Guyane et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Temps passé en Guyane	de 0 à 5 ans	de 5 à 10 ans	de 10 à 15 ans	de 15 à 20 ans	de 20 à 25 ans	de 25 à 30 ans	de 30 à 35 ans	plus de 35 ans	Total
<b>Relations communautaires</b>	75 %	63 %	55 %	50 %	33 %	0 %	77 %	0 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	25 %	37 %	45 %	50 %	67 %	100 %	23 %	100 %	38 %
Nombre total d'individus	36	8	11	2	6	1	6	3	73

Il y a par contre une corrélation plus nette entre l'enfance passée en Guyane et les relations mixtes. Les amis d'enfance ne sont pas uniquement des Métropolitains. Luc est arrivé à 12 ans en Guyane : *« j'ai une famille de copains ça fait 10 ans qu'on se connaît, ils sont six frères (des Créoles guyanais), on se connaît tous et c'est impeccable, il n'y a pas de problèmes... on s'est connu à l'école, au volley aussi »*. Stéphane, 29 ans, vendeur, est arrivé en Guyane à 8 ans : *« la plupart des gens de trente ans de Saint-Laurent sont des gens avec qui j'ai fait classe, des copains d'enfance, j'ai eu des copains fils de gendarme venus ici pour 4 ans, quand je pars en métropole je les revois »*.

Serge, 38 ans, architecte, est arrivé à l'âge d'1 an en Guyane : *« je fréquente tous les copains d'enfance, j'habite le quartier de mes parents... il y a des copains que je rencontre au foot... je vais à la chasse avec X (un autre Métropolitain élevé en Guyane)... dans les amis proches il n'y a aucun métro : c'est des Libanais, des Indiens, des Brésiliens... il y a quelques Blancs qui sont là depuis longtemps comme nous : les frères Y, eux ont plus formé un groupe d'amis métros, ils étaient branchés moto, c'est peut-être des familles plus aisées, c'est des Guyanais comme les autres, ils sont du pays, ils ont toujours vécu là, ils sont partis faire des études et sont revenus, ils sont Guyanais pur souche... je connais des Métros fonctionnaires mais c'est en simple cordialité, les Métros que j'ai connus pendant mon enfance ne sont plus en Guyane »*. Ces individus

entretiennent des relations avec d'autres Métropolitains, comme eux, en Guyane depuis leur enfance.

Mais cette corrélation ne se vérifie pas dans tous les cas. Deux individus ont été élevés en Guyane mais ne fréquentent aucun individu d'un autre groupe culturel de façon amicale parce qu'ils ont été élevés dans une famille métropolitaine, consciente de sa différence et voit leur appartenance identitaire comme immuable.

Si les Blancs se connaissent, au moins de vue, on ne peut pas parler de groupes de Métropolitains anciennement installés. Carl, 65 ans, retraité, dit qu'il connaît tous les anciens Métropolitains mais qu'il ne les fréquente pas, il est absorbé par sa vie familiale. Sophie, serveuse, habite à Saint-Laurent depuis 5 ans, mais déjà, elle dit connaître tous les Métropolitains qui sont établis de longue date en Guyane. Pour elle, ils se connaissent tous sans pour autant se fréquenter assidûment : *« ceux qui sont là depuis 30 ans, on se connaît tous de vue, les orpailleurs, ceux qui habitent au fin fond de la forêt, celui d'Antecume Pata, le médecin du dispensaire de Papaïchton »*. Bernard, 60 ans, chercheur, qui est en Guyane depuis 34 ans, n'a pas de fréquentation assidue avec des Métropolitains anciennement installés. Il dit par contre rencontrer par hasard des anciens, qu'il connaît et estime comme des amis, mais qu'il n'a plus le temps de fréquenter : *« ce sont des gens que je ne vois plus beaucoup, je les vois une fois par an, quand on se voit c'est « ah ! oui ! » et on reste bons amis quand même, c'est un petit peu le mode de vie comme à Paris, maintenant on connaît plein de gens parce qu'on n'a pas le temps, on ne se voit plus, chacun bosse chacun de son côté, chacun est très occupé parce que chacun a sa propriété donc son terrain, sa piscine, ses problèmes fonciers, de bricolage, en plus de ses enfants et de son boulot »*. Les anciens, de plus de trente ans, se connaissent quasiment tous mais ne se fréquentent pas. Ils n'ont pas, non plus de sentiment d'appartenance à ce groupe.

La mobilité des Métropolitains est une entrave à la rencontre de nouveaux Métropolitains, qui sont de passage. Jean-Baptiste donne une illustration : *« les gens de passage on se pose toujours la question, c'est désagréable quand on a de bons copains qui partent au bout de 3 ans, ça nous est arrivé plusieurs fois, les gens dont on sait qu'ils sont de passage on ne s'investit plus, on a connu des profiteurs, des supers copains parce qu'on les emmenait en bateau tous les week-ends, c'était des cons, cet esprit-là existe, les gens qui restent là restent un peu dans leur communauté d'enseignant, de médecin, parce que les gens de passage qu'ils soient Métros, Antillais, Réunionnais, il y a un côté sympa, on voit beaucoup de gens, mais qui est dur, ça fait mal »*. Les individus ont l'impression de gaspiller leur temps, leur énergie, leur affection.

Françoise, 55 ans, documentaliste, est en Guyane depuis 35 ans : « *c'est fatiguant de voir les gens partir, les gens ici ne sont pas très liant mais c'est vrai que c'est fatiguant de s'investir, je le fais encore, mais beaucoup des amis sont partis et ne donnent pas de nouvelles... j'ai l'impression d'avoir habité dans je ne sais pas combien de pays du point de vue du groupe social, il y a toujours des gens qui changent* ». Jean-Claude, 55 ans, pharmacien, dit aussi : « *on évite d'avoir des relations très amicales avec des gens qui vont partir 2 ans après, si vous voulez on peut avoir de bonnes relations mais on ne cherche pas à s'en faire des amis, j'avais des amis c'est vrai mais on les a perdu de vue et les vrais amis qu'on a ce sont des gens qui restent, dans tous les milieux, dans le milieu créole, dans le milieu métropolitain, dans tous les milieux, il n'y a pas de problèmes* ». Mais peu adoptent le comportement de rencontrer des locaux qui restent pour ne pas perdre leur amitié : s'il y a un calcul c'est celui de ne pas créer de nouvelles relations avec des Métropolitains de passage, mais pas celui d'en créer avec d'autres populations qui restent. Ce qui explique que les Métropolitains, en Guyane depuis 10 ans, et qui ont l'intention de rester, fréquentent des Métropolitains, en Guyane depuis 10 ans également. On reste entre Métropolitains malgré le temps.

Ce qui différencie les Métropolitains entre eux c'est l'idée de leur passage ou de leur ancrage.

**Tableau 41 : Pourcentage d'individus selon leur intention résidentielle et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003)**

Intention de migration ou d'implantation	partir	rester	ne sait pas	Total
<b>Relations communautaires</b>	75 %	41 %	43 %	62 %
<b>Relations mixtes</b>	25 %	59 %	57 %	38 %
Nombre total d'individus	44	22	7	73

### **II-3-b- L'habitat**

L'habitat est à la fois un lieu de contact avec des individus d'autres groupes culturels et un lieu d'affirmation du réseau métropolitain. Le voisinage est l'occasion d'un face à face, d'une rencontre quotidienne, il est aussi un espace où se rapprochent des habitats privés, des intimités. On peut légitimement se demander si cette proximité géographique entraîne une proximité relationnelle ou si elle crée une réaction de défense, de peur, qui tient à distance des gens pourtant proches géographiquement.

L'habitat n'est pas un lieu fort de rencontre des relations proches ou intimes, puisque seuls 17 % s'y déroulent. Mais si l'on compare ce chiffre à celui de l'étude de M. Grosseti (2002), où,



la part des relations de voisinage dans l'ensemble des relations d'un individu, est seulement de 5 %, il apparaît important. On sait que les rencontres relationnelles sont majoritairement dues à la fréquentation d'un même lieu de travail et au jeu des réseaux. Le voisinage est un espace de rencontres plus faible.

Pour Henri Lefebvre (1968) le quartier n'a qu'une fonction et une réalité très faible dans la vie des individus. Ces derniers sont avant tout les habitants d'une ville avant d'être habitants d'un quartier. De plus, la plupart des relations des Métropolitains, avec des proches ou des intimes, restent en dehors du cadre du quartier, que le voisinage soit constitué d'autres populations ou de Métropolitains. 15 % des relations interculturelles de proches ou d'intimes sont des relations de voisinage, tandis que cela représente 11 % des relations entre Métropolitains. Le voisinage, proportionnellement, favorise plus les rencontres entre des individus de groupes culturels différents.

Dans notre échantillon, 19 % des individus connaissent bien quelques-uns de leurs voisins, les fréquentent régulièrement : ils font alors partie de leurs proches. 25 % connaissent leurs voisins, ont des relations conviviales, sans que ceux-ci soient dans le cercle d'amis proches. 21 % connaissent quelques voisins, échangent des services, mais ne se fréquentent pas. 26 % connaissent de vue leurs voisins, ont de simples contacts de courtoisie, leur disent bonjour mais n'ont aucune relation avec aucun d'entre eux. 9 % ne connaissent aucun de leurs voisins. Les relations de voisinage restent en majorité des liens faibles, mais elles sont des opportunités de contact.

#### Quartier mélangé ou « métro »

Si le voisinage est l'occasion de construire plus de relations interculturelles, c'est que des individus choisissent sciemment leur habitat comme moyen de rencontre. Certains utilisent l'habitat comme médium pour entrer en relation avec l'Autre, en le choisissant dans un quartier mélangé. Laure, 24 ans, professeur des écoles dit : « nous on a choisi un appart dans un quartier où il y a très très peu de Métros, nos propriétaires sont guyanais, on a beaucoup de voisins haïtiens, des voisins brésiliens ». Elle n'en a pas pour autant des relations proches ou intimes avec eux : « on a des rapports très courtois, avec nos propriétaires, on dit bonjour, de temps en temps elle nous amène le dessert typique, bon on discute mais ce ne sera jamais des amis, moi je ramène régulièrement des petites filles de l'école, des petites haïtiennes qui sont adorables, qui se tapent quand même pas loin de trois heures de marche tous les jours, donc quand je peux les ramener je les ramène ».

Mais le fait d'habiter dans un quartier mélangé n'implique pas, la plupart du temps de relations interculturelles. Florence, 32 ans, enseignante, n'a pas acheté sa maison dans une stratégie d'intégration. Le lotissement forme une impasse en carré, avec deux rues, l'une est plus habitée par des Métropolitains tandis que l'autre rassemble plus de Créoles guyanais. Elle décrit ses relations : *« on a pris ce qu'on a trouvé, ce n'était pas cher, disponible, en bois et tuile, avec le recul j'aurai voulu un truc moins dans un lotissement... on connaît à peine les voisins, on les supporte pas, il y a des vieux métros qui ont vécu à droite à gauche, en Polynésie, à Mayotte, des chasseurs de prime, des sales fachos, c'est la catastrophe, il dit que l'équipe de France il y a trop de noirs, c'est plus la France... tout l'autre côté est créole, ils ne viennent pas aux réunions de copropriété sauf deux petites vieilles... les trois-quarts sont Métros dans le quartier, c'est très sécurisé, beaucoup ont des armes et ils s'en vantent, on s'entend avec les moins de 45 ans, les autres c'est des vieux cons »*. La proximité des Métropolitains, non plus, ne suppose pas une fréquentation, ni une entente.

Luc, 24 ans ouvrier, habite en appartement dans un quartier populaire, très mélangé. Il vit avec sa mère et sont les seuls blancs du quartier. Ils n'ont pas choisi ce lieu d'habitat pour s'intégrer mais pour des raisons pratiques. Il n'a que des relations de courtoisie avec les habitants de l'immeuble. Ils sont gênés par le bruit des voisins, mais les relations se passent bien ; s'il a des relations interculturelles ce n'est pas dû au quartier, mais au fait qu'il soit allé à l'école en Guyane. Il connaît tous les groupes de jeunes qui traînent dans le quartier mais il ne les fréquente pas.

Mais la situation de l'habitat dans un quartier mélangé donne l'opportunité d'une rencontre interculturelle, qui ne peut exister quand l'habitat est dans un quartier mono-ethnique. En ce sens, nous sommes d'accord avec Y. Grafmeyer qui écrit : *« Si l'espace résidentiel n'est pas un système d'interaction, il suscite en revanche des occasions d'interactions ou au moins des situations de co-présence »* (1995 : 44).

Il y a souvent dans les quartiers mixtes une observation mutuelle. Françoise, connaît tous les voisins, elle les décrit : *« je connais les voisins, il y a une Martiniquaise en face avec des chiens bruyants, un monsieur d'origine sainte-lucienne qui est là depuis 50 ans, un Métro, une Algérienne avec des enfants, un couple de Martiniquais, à côté il y a un monsieur créole seul, mais dont la compagne vient de temps en temps, il habite dans une maison assez insalubre, il n'y a pas de sanitaire, avant ils utilisaient le bois en face, derrière il y a une famille haïtienne, ils ont une super maison, je ne les connais pas, il y a une dame avec beaucoup d'enfants, elle est d'origine sainte-lucienne et lui est Guyanais, il y a une dame âgée qui élève son petit-fils qui est ado, il y a une famille d'origine haïtienne, dont le fils est copain avec notre fiston, la mère demande son visa mais elle ne l'a pas eu, on emmène tous les matins le petit garçon à l'école, ils ont le même âge, ils s'entendent bien, il y a*

*beaucoup de bruit, c'est les chiens, mais il y a aussi un Brésilien à côté qui a un tour à bois, ce serait parfait sans le bruit ». On regarde le comportement des autres, on essaie de comprendre, on juge parfois. Charles vit en face d'un Créole : « les Créoles discutent sur le pas de la porte... j'observe mon voisin qui ne fait pas monter les amis ».*

Les habitats dans des quartiers métropolitains n'offrent pas cette possibilité interculturelle. Forte proximité spatiale n'est pas synonyme d'une forte proximité affective, même si l'autre est Métropolitain. La caserne de gendarmerie sur Cayenne est un exemple d'habitat en vase clos (la caserne n'est pas propre à la Guyane). Julie, 32 ans, femme au foyer, habite depuis un an en caserne, elle dit qu'elle connaît les voisins de vue, mais ne les fréquente pas. Elle habite dans les petites maisons jumelées et gare sa voiture devant son habitat : elle sort de chez elle et prend la voiture sans voir l'entourage. Les mutations sont de deux ou trois ans, donc il y a beaucoup de passage, ce qui ne permet pas de construire des relations interpersonnelles profondes. Si le fait d'être Métropolitain et donc blanc peut créer, a priori, une moindre méfiance et donc une approche plus facile des individus, il ne s'en suit pas obligatoirement des relations intimes.

Pourtant, il y a souvent une tendance à se tourner vers des individus identiques à soi. Léa, 20 ans, coiffeuse, habite dans un petit immeuble d'un étage, derrière une grosse résidence semi-fermée. Sur le palier, il y a 8 appartements, dont trois occupés par des Métropolitains (dont un arabe nous précise-t-elle), les autres sont occupés par des Haïtiens ou des Noirs marrons, elle ne sait pas très bien faire la différence. Elle connaît de vue les voisins, leur parle « en surface », sauf les deux filles métropolitaines, qui ont le même âge et sont arrivées en même temps, avec qui elle entretient des liens proches. Ce rapprochement s'explique, ici, uniquement par la similitude des profils des individus. Elles parlent d'ailleurs, de leur expérience, de leurs difficultés.

Les relations homophiles entre voisins sont parfois construites en dehors de l'habitat. Prenons l'exemple d'un lotissement de Montjoly, qui accueille une résidence composée de plusieurs groupes de bâtiments, qui eux-mêmes sont composés de 8 appartements, répartis sur le rez-de-chaussée et un étage. Les appartements du rez-de-chaussée ont un jardin et ceux de l'étage une terrasse. L'entretien y est fait régulièrement, il y a des espaces verts, c'est aussi une impasse privée marquée d'un sens interdit à son entrée. On peut dire que 90 % de la population y résidant sont métropolitains, les 10 % restant étant créoles.

Les relations dans l'un des bâtiments sont significatives de la nature des relations que peuvent avoir les Métropolitains. Mathilde, 32 ans, enseignante, y résume ses fréquentations : *« les relations de voisinage sont assez fortes, notre immeuble c'est un peu « Melrose place », on va les uns chez les autres, la porte est toujours ouverte, c'est très métro... les relations de voisinage c'est quelque chose qui est important ici, ça l'était déjà où on habitait avant, dans une petite résidence comme ça où on avait un petit appartement et on allait toujours voir les voisins donc ici, c'est exactement pareil j'avais une voisine Saramaka mais c'est pareil aux deux extrémités, il y avait quatre appartements en rez-de-chaussée donc il y avait aussi un autre couple de Métros et un célibataire avec lesquels on s'entendait bien et qu'on voit encore très souvent, mais à nouveau c'était encore très métro, on avait aussi des amis qui habitaient dans des maisons juste à côté... il y a un Créole, dans le bâtiment par exemple on est huit, il y a un couple de Créoles... on les fréquente pas du tout... ils viennent d'arriver il n'y a pas très longtemps... on se dit bonjour mais il n'y a pas du tout de sympathie... même tout le monde le trouve plus ou moins antipathique je dirai, donc c'est vraiment très froid .....».*

7 appartements sont occupés par des Métropolitains, un seul par un Créole martiniquais. 2 Métropolitains ont acheté leur appartement à la construction, ils se sont rencontrés et ont partagé l'activité associative d'un club de rugby, ils sont également collègues de travail. Un autre Métropolitain, célibataire, est venu s'installer dans la résidence à la suite d'un des propriétaires. Ami de métropole et collègue de travail, le propriétaire lui a trouvé la location du logement, avant même son arrivée en Guyane. Les individus de l'étage sont célibataires, les appartements étant plus petits (F2), ils se sont mis en contact. En bas, un propriétaire est reparti en métropole, laissant son appartement en location à l'armée qui y a placé Fabrice et sa femme. Ceux-ci sont entrés en relation avec l'ensemble du bâtiment. Fabrice, 30 ans, marin, dit : *« le principal point de satisfaction du quartier c'est les voisins, l'ambiance est très sympa... il y a beaucoup de profs, donc eux ils ont beaucoup de temps libre, ils sont souvent à l'extérieur, ça fait une sorte de ciment pour tout l'immeuble, tout le monde est de bonne composition, il y en a deux que je connais moins, le seul Créole est plus renfermé, il a une personnalité moins expansive, il ne vient jamais aux repas, il dit que c'est parce que les Métros changent trop souvent, il n'a plus envie de s'investir... sinon il y a beaucoup d'invitations réciproques, il y a eu des tournois de pétanque, c'est très sympa... le voisinage, c'est les gens que je vois le plus, après je vois des gens du travail, du même grade que moi, les relations professionnelles de mon épouse».* Les échanges de services sont courants. Au milieu de ces relations se distinguent des affinités entre quelques-uns.

Seul le Martiniquais semble être à part de ces relations. Il a emménagé il y a un an et ne connaît toujours pas ses voisins, tandis que les relations entre les autres sont automatiques et rapides. Lui veut garder son intimité et se sent un peu rejeté dans ce cercle de Blancs. Après

notre entretien avec la voisine, elle va essayer de renforcer ses relations avec ce voisin et, dira plus tard, qu'il est finalement très sympathique.

Les représentations de l'Autre entrent en jeu dans la rencontre. Mais s'il y a des relations privilégiées entre Métropolitains, c'est aussi le fait d'autres facteurs que l'appartenance culturelle : la profession, le réseau. Seuls 10 Métropolitains fréquentent leurs voisins, sans qu'il y ait d'autres facteurs de connaissance. La plupart des relations avec les voisins sont aussi des relations qui se sont renforcées dans un autre espace : travail, association, réseau, famille. La plupart du temps les voisins sont aussi des collègues. Les relations intimes et de voisinage peuvent se confondre si la relation amicale préexistait à la relation de proximité spatiale. Il ne suffit pas d'être dans un même voisinage pour entrer en relation. Ici quelques individus forment la base dynamique relationnelle de l'ensemble du bâtiment. Le cercle est un substitut de la famille. On recherche un noyau rassurant dans un environnement étranger, c'est bien ce que confirme la mise à l'écart, au départ, du Martiniquais. En fond de ces relations, c'est l'absence de la famille qui résonne.

Donc les relations dans le voisinage sont parfois marquées par la préférence communautaire. Cette préférence est aussi le fait des autres groupes, comme l'explique B. Cherubini : « si la structuration des différences culturelles se traduit sur le plan urbain par un repli de chacune de ces communautés sur leur propre réseau de relations sociales, cela ne signifie pas que la vie du quartier ait à souffrir de cette séparation des groupes sur le plan relationnel ou que les communautés chinoise, brésilienne ou haïtienne manifestent un désir excessif de non-intégration... la structuration de la citadinité s'effectue seulement sur un mode de pluralité, les migrants conservant parfois les modèles d'interactions de leur lieu d'origine ou se créolisant partiellement, tout en entrant dans un système interactionnel proche de celui de leur milieu d'origine ou un peu plus éloigné de celui-ci » (1988b : 210). Il n'y a pas de règle générale qui gère les relations de voisinage.

La mise en relation de deux voisins se construit parfois sur des intérêts communs : volonté prononcée de rentrer en contact, découverte d'une passion commune (jardinage, pêche), partage de solidarité en tant que défavorisés, personne connue dans un autre cadre, échanges de services.

Ludivine, 45 ans, coordinatrice dans une association, décrit les relations qu'elle a dans son voisinage. Elle habite un immeuble à Kourou, depuis 11 ans, de six appartements habités par des Businenge, des Indiens-coolies, des Haïtiens : *« je suis dans un quartier social, un immeuble qui est tout en long... on est les plus vieux de l'immeuble, on est les Blancs de l'immeuble, ça se passe bien parce qu'on est là, on a toujours été là, je pense qu'on est tolérant, il y a toujours du bruit... logiquement on devrait être que des Blancs riches, nous on est pauvres, nous on s'est retrouvé au même niveau que les voisins au RMI, ça crée des liens... c'est le dépannage, tu fais à manger t'amènes une part, tu m'emmènes faire les courses, tout ce côté-là c'est vachement enrichissant pour les enfants... notre immeuble est en parallèle des maisons du CSG, ce qui est vachement intelligent, eux vivent dans des six pièces avec un jardin, je vois tout ce qui se passe chez eux et ils voient tout ce qui se passe chez moi, c'est très intelligent deux mondes complètement différents, je ne comprends pas, soi-disant ça fait de l'intégration, non ça fait de la jalousie, ça fait des gens cambriolés régulièrement ça crée des gens qui ont des haines... il y a toujours de l'animation dans le quartier, on est toujours pris à faire quelque chose, c'est le bâtiment et les jeunes viennent autour... on essaye de sortir avec eux, ils vont à la chasse, régulièrement ils font des barbecues en bas du quartier, ils sont un petit groupe comme ça, ils ont cassé la voiture, tous les Coolies étaient là à se saouler autour de la voiture... cette année pour le carnaval on a fait une photo de tous les Créoles, les Coolies, les Businenge, tous les enfants, c'est super, il nous a manqué des chemises blanches, la maman du premier a passé sa chemise, la maman du deuxième autre chose, ça c'est bien passé comme ça, dans mon immeuble on est bien solidaire de tout ce qui se passe, y a eu le mariage d'un Indien, elle a invité tout l'immeuble, il y a un côté convivial, on est tolérant, des fois c'est carrément l'horreur, le bruit, mon fils met sa musique dans la voiture, il n'y a jamais eu de plaintes pour tapage nocturne, les enfants ont fait une boom, tous les jeunes de Kourou viennent, sans aucun problème, les jeunes s'autogèrent dans la sécurité, le pire que j'ai vu, mon fils et ses amis ont fermé un passage (petit tunnel sous l'immeuble), il y avait la musique jusqu'à 5 h 00 du matin, c'était ouvert pour tout le quartier ».*

La solidarité se base ici sur une équivalence de revenus, faibles. Lorsqu'un membre de la famille a eu un problème de santé, la solidarité était toujours là : *« dans mon immeuble, un jeune haïtien a gardé la maison pendant quatre mois, le chien, le chat, les poissons, les oiseaux, on a eu des dessins des petites filles de l'immeuble, des choses vraiment émouvantes ».*

Le partage d'un hobby et d'affinités construit les relations. C'est dire que les déterminismes sont forts mais pas invincibles. Pierre, 45 ans, enseignant, loue à Saint-Laurent une petite maison qui est sur le même terrain que celle de son propriétaire créole guyanais. Il habite dans ces lieux depuis 5 ans et a créé des relations d'amitié avec son propriétaire-voisin : *« j'ai eu beaucoup de visites de ma famille, eux (le voisin et sa femme) sont venus en... (région de métropole) 15 jours, on n'a plus du tout des relations de propriétaire-locataire ».* Ils vont une fois par semaine à la pêche ensemble.

### Le réseau s'exprime dans l'habitat

Si les rencontres se passent peu dans le voisinage, c'est que les Métropolitains sont absorbés dans leurs relations de réseau créées en dehors du voisinage. L'habitat est un lieu privilégié des relations sociales établies. Plus les relations sont intimes et plus elles se vivent dans l'habitat. Toutes les relations intimes et proches se vivent à un moment dans l'habitat des individus. Les relations plus superficielles peuvent entrer dans l'habitat mais de façon plus ponctuelle et exceptionnelle. Les connaissances rentreront dans l'habitat à l'occasion d'une grande fête organisée annuellement, comme le dit Stéphane : *« tous les jours dans les rues je rencontre des Métros, des Créoles, des Busi, des Amérindiens, je ne vais pas forcément manger avec les gens, mais je fais une grosse fête par an chez moi, tout le monde vient, il y a de tout à part les Chinois parce qu'ils ne sortent pas beaucoup, c'est que des copains, pas des amis mais des connaissances ».*

La famille est évidemment le premier cercle qui se fréquente dans l'habitat. Il peut y avoir une très grande proximité spatiale, comme c'est le cas pour un terrain habité par plusieurs membres de la famille ou le cas d'un logement commun pour des membres de la famille élargie. Les agriculteurs vivent sur un même terrain, ils ont bâti des maisons rapprochées les unes des autres et forment une communauté familiale. Mais, le cas le plus fréquent, est la distance des habitats, conjuguée à une grande proximité sociale des familles.

L'habitat est le lieu principal des rencontres du réseau : les invitations réciproques sont une institution. On invite à un repas, un apéritif, un cocktail ou un barbecue qui va durer toute la journée. Sur notre échantillon, 41 individus parlent clairement de ces invitations. 27 individus précisent que ces repas sont uniquement le regroupement de Métropolitains, 10 individus font ces activités aussi bien avec des Métropolitains qu'avec d'autres populations et 4 les font avec uniquement d'autres populations. Jean-Marc, 45 ans, technicien à la DDE, en parle : *« on se reçoit beaucoup en Guyane, on se reçoit plus entre amis parce que le noyau familial n'est pas là, on reconstitue un certain noyau familial ».* Mathilde, 32 ans, enseignante, dit aussi : *« on s'invite beaucoup, ça il faut quand même le dire, c'est une grande activité chez les Métros, on s'invite énormément, on fait des repas les uns chez les autres, c'est qu'entre Métros, c'est une activité à part entière ».*

Les hauts cadres de l'administration métropolitains, au début du département, avaient déjà cette habitude. *« On se recevait beaucoup, que ce soit sous la colonie ou le département, soit pour manger, soit pour d'autres activités, tel le bridge. Les autres lieux de rencontres étaient le café ou le restaurant ... Nous pouvions rencontrer ces fonctionnaires, sous la colonie, dans des associations qui organisaient des rencontres littéraires, musicales et théâtrales... sinon on allait au cinéma... les combats de boxe et les tournois de tennis*

étaient d'autres attractions... on prenait l'air sur la place des Amandiers... les activités sportives semblent avoir toujours une part importante dans les loisirs des fonctionnaires envoyés. Sous la colonie, on jouait au football ou au tennis, on allait à la plage » (Thabouillot 2002 : 147). Cette comparaison donne l'impression d'une continuité d'un mode de fonctionnement dans le temps, renforçant le stigmat.

Nicolas, 45 ans, architecte, parle de la vie sociale extrêmement riche qu'il a. Ses amis de métropole qui lui rendent visite sont toujours surpris de constater qu'il est invité trois soirs par semaine à manger chez les autres et passe souvent le dimanche à faire des barbecues avec des amis, des ballades en pirogue et des sorties en carbet. Le réseau métropolitain se révèle toujours plus prégnant que les relations interculturelles. Mathilde, 32 ans, enseignante, dit : *« non je n'ai jamais invité de Créoles à manger à la maison... ce n'est pas que je n'ai pas envie, mais je crois qu'on aurait été gêné tous les deux, je crois que je n'aurais pas su quoi leur dire et vice versa... »*. L'habitat est donc bien le lieu de l'intimité, le lieu où la personne se livre dans son décor. Inviter quelqu'un, que l'on ne considère pas comme proche, comme semblable, qui risque de nous mettre mal à l'aise, ne se fait pas. Ceci limite donc les rencontres dans le voisinage.

## CONCLUSION DE LA CINQUIEME PARTIE

Concluons brièvement cette partie avant de conclure de façon générale sur ce travail. Les Métropolitains, fréquentent en majorité des Métropolitains. Ils forment donc ainsi un groupe relationnel, c'est-à-dire que les individus sont reliés par des contacts physiques et affectifs, plus fréquents qu'avec d'autres populations. Les autres populations saisissent cet aspect, comme nous l'avons décrit dans leurs représentations. Les interactions, fréquentes entre Métropolitains, favorisent le développement et le partage de représentations, de valeurs, de pratiques communes. Il y a, en effet, une question de fréquence, ils sont plus souvent en contact entre eux, mais aussi une question d'intensité, les relations entre Métropolitains semblent plus intimes.

Nous avons vu qu'il fallait nuancer ce propos. Les relations entre Métropolitains sont aussi superficielles et les relations interculturelles peuvent être de nature très différentes selon les cas. Nous expliquons par plusieurs raisons le fait que les Métropolitains sont plus souvent entre eux.



Les Créoles sont la population la plus en contact et, en même temps, celle avec laquelle les Métropolitains ressentent un malaise et peuvent être en conflit. C'est plutôt le sentiment d'être différent qui bloque les relations avec les autres populations. Le malaise transpire sur les lieux de travail où les classes sociales sont marquées. Si le lieu de travail est un lieu de rencontre des relations amicales entre Métropolitains, il l'est de façon exceptionnelle avec les autres populations.

Les relations interculturelles sont plus difficiles à construire que les relations homophiles, qui se créent « naturellement ». Plusieurs déterminants s'imposent à l'individu et l'assignent dans un cercle métropolitain. La profession, la dynamique même du réseau, les attitudes et la nature de la famille déterminent les relations individuelles. D'un autre côté, l'individu semble faire le choix du réseau communautaire pour les avantages qu'il en tire. Du point de vue cognitif, psychologique, l'individu tend à mettre en œuvre les capacités nécessaires pour répondre aux situations vécues. Selon P. Tap (1990) le coping (du verbe to cope : se débrouiller, faire face) correspond à l'ensemble des stratégies par lesquelles la personne s'adapte, se défend, se libère et s'oriente. Le réseau est une ressource pour l'adaptation au territoire, pour occuper l'espace, pour construire des relations, pour pallier à la nostalgie... Si les Métropolitains sont en relations homophiles c'est, qu'inconsciemment, ils ressentent la force qu'ils peuvent tirer de ce lien dans leur adaptation à l'environnement guyanais. L'intérêt individuel devient un intérêt commun « l'union fait la force ». Le réseau est un capital social, une ressource que l'on active pour s'adapter à la Guyane. Ainsi, les Métropolitains, grâce au réseau communautaire, s'adaptent rapidement à leur isolement, à la nature, grâce aux « initiateurs », à la société et développent même des relations interculturelles par l'intermédiaire des « médiateurs ». Les plus anciens initient les nouveaux. Il y a donc bien une adaptation par le groupe, adaptation basée sur le bien-être de chacun.

Il y a une dynamique du groupe, c'est-à-dire, selon la définition de son concepteur Kurt Lewin (1890-1947), que « le système d'interdépendance, propre à un groupe à un moment donné, explique le fonctionnement du groupe et sa conduite aussi bien dans le fonctionnement interne (sous-groupe, affinités, rôles) que l'action sur la réalité extérieure. » (cité dans Anzieu et Martin 1968 : 85) Le réseau est utilisé souvent pour atteindre la satisfaction des besoins individuels : c'est donc un groupe d'intérêt en grande partie.

La naissance du groupe, selon les psychosociologues, s'inscrit dans un mouvement de tension entre un danger commun et un objectif commun (Anzieu et Martin 1968), ainsi, le stigmate posé sur les Métropolitains semble motiver l'utilisation des relations imposées comme ressource. Cette naissance s'opère au cours d'une action commune qui les met en position d'inventer la réalité plutôt que de la subir. Le réseau se renouvelle alors pour assurer sa fonction de capital social. Les invitations réciproques entre Métropolitains, au-delà de l'intérêt festif, servent aussi à nourrir le réseau, à remplacer les individus mobiles.

Certains individus ont tendance à être plutôt dans des relations mixtes : ceux qui sont dans une famille mixte, ceux dont le travail ne met pas en scène les classes sociales, ceux qui passent du temps en Guyane ou qui prévoient d'en passer, enfin, ceux qui veulent s'intégrer. On peut désirer avoir des relations interculturelles parce qu'elles sont le signe de sa différence du groupe métropolitain, de son acceptation par l'autre et de son intégration. La famille est un élément essentiel du réseau relationnel et détermine le visage qu'il prend. La migration métropolitaine a tendance à s'ancrer et à se métisser.

Les deux types de profils individuels montrent, encore une fois, la flexibilité de l'adaptation du Métropolitain et le cadre relativement contraignant de la société guyanaise. Il n'y a pas de frontière réelle entre les groupes mais des réseaux plus forts au sein d'un cercle particulier. Des frontières poreuses, toujours mouvantes et en redéfinition encerclent les individus métropolitains, surlignant un « dedans » et un « dehors », un « nous » et un « eux ». La société guyanaise n'est que relativement contraignante pour l'individu. Ceci explique qu'il y ait différents types de réseaux personnels : un réseau communautaire et un réseau interculturel. Dans ces deux types, dégagés par souci de clarté, se trouvent tous les degrés imaginables, allant de la fréquentation d'individus uniquement métropolitains, à celle où il n'y en a aucun.

## **CONCLUSION**

La recherche présente est un long cheminement qu'il faut à présent conclure. Il existe un groupe métropolitain, une identité métropolitaine. Derrière la dénomination de « Métros » se dessine un ensemble de caractéristiques qui unissent les individus dans le contexte guyanais.

Les Métropolitains forment une classe sociale. Ainsi, ils se distinguent des autres populations en ayant un pouvoir d'achat supérieur et des positions hiérarchiques plus hautes. Cette appartenance de classe conditionne les pratiques sociales : les loisirs sont très développés, les espaces d'implantations dans les quartiers privilégiés et les relations sociales s'établissent en priorité avec des individus de la même classe sociale. Les autres populations se différencient des Métropolitains et leur attribuent une identité de groupe. L'histoire et la situation présente contribuent à reproduire les représentations sur les Métropolitains. Les autres groupes culturels et en particulier le groupe créole guyanais, se forment des images stéréotypées, négatives. Ainsi, les Métropolitains portent un stigmate : ce regard qui les déprécie.

Les Métropolitains forment un groupe culturel, ils partagent une base culturelle commune. Les pratiques sociales qu'ils ont révèlent un socle commun : ils sont venus en Guyane en priorité pour changer de leur cadre de vie quotidien, tout en ayant au moins le même niveau de vie que celui qu'ils avaient précédemment. Les pratiques sociales se basent donc sur l'envie de profiter de l'exotisme local, sur la découverte. Ce qui fait naître l'image du « touriste ». Le Métropolitain vient aussi en pensant repartir, il est de passage, il tente donc d'en profiter au maximum. Les pratiques montrent aussi que l'individu reste attaché à sa culture d'origine et qu'il adopte des éléments des cultures locales, de façon superficielle, dans un processus d'acculturation matérielle. Il y a un *habitus* métropolitain, dans le sens, où ils sont nombreux à se rattacher à leur pôle culturel originel, tout en intégrant superficiellement des traits culturels locaux. Mais on ne pense pas qu'il existe de territoire métropolitain, comme espace clos et identifié uniquement à leur groupe. Les différentes pratiques identifient les Métropolitains à certains espaces rendant visible leur identité culturelle.

L'identité métropolitaine se dessine également dans les représentations, les valeurs communes aux individus. Les représentations collectives définissent le malaise ressenti face à la société et la recherche de son bien-être dans l'environnement naturel. L'image d'une société mettant en question les identités provoque une gêne, une angoisse identitaire chez le Métropolitain. Le groupe créole guyanais polarise les appréhensions. Les Métropolitains refusent de s'identifier à un groupe métropolitain qui leur attribuerait le stigmate dont il est porteur. Pourtant, les

sentiments d'appartenance ne peuvent omettre cette ressemblance culturelle, surtout face aux différences des autres populations. Mais il n'y a pas d'ethnicité, de volonté de se différencier, de jouer un rôle sur la scène politique au nom de son appartenance de groupe. L'identité métropolitaine n'est pas profondément inscrite dans l'individu. Une fois sortis du contexte guyanais, les individus perdent cette identité. Le bien-être compense le sentiment d'exclusion et permet à l'individu de se sentir intégré dans la société.

Enfin, les Métropolitains forment un groupe relationnel. Si des déterminants, extérieurs aux individus, les assignent dans ces relations, ils sont aussi acteurs de leur réseau. Le réseau relationnel métropolitain permet aux individus d'accéder à l'espace guyanais, de s'adapter à la Guyane. C'est parce que l'individu suit son but individuel qu'il s'adapte par le groupe.

Ainsi, l'individu s'adapte avec succès à la Guyane par le groupe métropolitain. L'individu atteint le bien-être recherché, qui se caractérise par : une bonne condition de vie, un quotidien teinté d'exotisme, une découverte des espaces guyanais, une absence de sentiment d'isolement, une harmonie familiale, des relations aux autres populations. Tout cet ensemble de données atténue le poids du regard négatif porté sur Soi. C'est donc une manière de contrer le stigmat. Cette adaptation est rapide et convient bien aux individus de passage. Mais elle n'est pas profonde ; l'acculturation est superficielle, les relations interculturelles, l'implication politique sont rares. Mais surtout, le stigmat reste attaché à l'individu. Le groupe permet une adaptation, mais en reproduisant les caractères de la représentation de l'autre, il contribue à renforcer le stigmat. Ainsi, le groupe permet l'adaptation, mais pas l'intégration qui suppose l'acceptation par l'Autre, dans la société guyanaise. Ce n'est pas non plus une insertion qui suppose que les deux entités, immigrée et population d'accueil, ne s'interpénètrent pas (Khellil 1997). Le groupe se reproduit par l'arrivée de nouveaux migrants attirés par les Métropolitains en place, qui transmettent des représentations positives sur la Guyane. Les individus sont interchangeables, le groupe vit, en quelque sorte, par lui-même.

A côté de ce groupe, des individus Blancs, que l'on ne peut plus nommer « métros », des « Guyanais », sortent du stigmat, sortent dans le regard des autres de l'attribution identitaire négative. Tous les critères inverses de définition du Métropolitain peuvent jouer comme marqueurs identitaires : la volonté de rester, le long temps passé en Guyane, les relations interculturelles, la famille mixte, l'éducation en Guyane, l'acculturation formelle et la volonté de participer à la société. Ici, nous avons mis en lumière les stratégies des individus qui

veulent s'intégrer. Ils adoptent alors consciemment les marqueurs identitaires que l'on vient de décrire. La pratique d'une langue locale, le choix d'habiter dans un quartier mélangé, la participation à une association politique, etc, sont autant de voies d'intégration. Ces individus se positionnent contre les Métropolitains. Le rejet des membres de son groupe, puisqu'il est stigmatisé, est aussi la stratégie d'autres populations de migrants, comme les Brésiliens en Guyane (Cherubini 1986) ou les Maghrébins en France (Camilleri 1984).

Mais surtout, l'individu accepte sa couleur, son origine, sans sentiment de culpabilité, tout en se sentant guyanais. Ainsi, les facteurs présentés ne sont « valables » que s'ils sont accompagnés de cette démarche identitaire. Ces individus ne forment pas de groupe en tant que tel, ni par des relations interpersonnelles, ni par une culture commune, bien que la marque visible de leurs origines reste la couleur. Chaque individu est porteur de syncrétismes différents renvoyant aux différentes cultures présentes en Guyane mais aussi à sa culture d'origine. Il n'y a pas d'assimilation complète de ces individus dans un groupe unique. Ainsi, ces individus sont créateurs d'un métissage, d'une créolisation nouvelle, qui correspond à la dynamique identitaire prônée par J. Bernabé, P. Chamoiseau, R. Confiant (1989). Ces individus qui se nomment et qui sont nommés « Guyanais », sont peut-être le signe du métissage culturel qui se reproduit peu à peu en Guyane.

Mais cette intégration restera difficile tant que les Métropolitains seront tels qu'ils sont : dominants économiquement et socialement, dans une démarche de bien-être, présents à court terme, pour ne donner que les éléments principaux. La couleur assemble des individus différents et fixe sur elle l'identité des Guyanais blancs. C'est pourquoi elle provoque les appellations de « Vieux-blanc » et de « Blanc-pays ». Mais d'autres appellations comme « Blanc-créole » ou « Nègre-blanc » commencent à induire l'idée que la couleur blanche ne renvoie pas uniquement aux Métropolitains et donc atténue son importance dans l'identification. Un changement du système social amènerait, sans aucun doute, un changement dans l'intégration des Blancs. Peut-être que le stigmate s'éteindrait ? Ce stigmate serait-il un moyen de défense de la part des populations qui se sentent dominées ?

La Guyane laisse l'opportunité d'une diversité d'attitudes possibles. La configuration en groupes culturels influence ces attitudes mais ne les enferme pas dans une identité assignée irrémédiablement. L'individu reste maître de son identité et peut, plus ou moins, choisir le rôle qu'il veut jouer dans la société. En même temps la société guyanaise s'impose à

l'individu. Les Métropolitains adoptent tous les représentations collectives qui traversent aussi les autres populations sur la définition de la société comme multiculturelle, comme vivant une tension identitaire. Cette dynamique ne semble pas être propre à la Guyane puisque E. Todd met l'accent sur la capacité : « des sociétés développées à imposer, indépendamment du contenu objectif de la culture immigrée, sa propre vision du rapport interethnique et la solution d'assimilation ou de ségrégation qui lui convient, au point que l'on doit faire l'hypothèse d'un principe d'omnipotence de la société d'accueil » (1994 : 13). En ce sens, il y a une guyanité qui s'impose aux Métropolitains immigrés et participe leur construction identitaire. B. Cherubini relate cette ambivalence : « le migrant est un individu qui, en se déplaçant, entre dans un système, d'interactions et de relations, différent de celui de son lieu d'origine. Aussi, est-il nécessaire de préciser si les immigrés conservent les modèles d'interaction de leur lieu d'origine, si on leur offre les modèles d'interaction de la société d'accueil, ou, s'ils doivent se construire un système de relation qui leur soit propre » (1986 : 41). Dans le cas des Métropolitains, nous pouvons dire qu'ils adoptent le système relationnel de la société d'accueil, en basant son adaptation sur le groupe culturel. Dans le cas des Guyanais blancs, nous dirions qu'ils construisent un système d'intégration propre : entre une intégration individuelle, correspondant à l'idéologie française universaliste et, avec la prise en compte des relations inter-communautaire, une idéologie différencialiste.

Nous nous posons, au départ, la question de la forme d'intégration d'individus ayant été socialisés dans une société de tradition universaliste, dans une société anthropologiquement multiculturelle. L'individu qui veut s'adapter choisit de s'intégrer au groupe, donc il entre dans une logique différencialiste dès son arrivée en Guyane. Mais la première communauté de l'individu, comme le disent F. Tönnies et M. Weber, est la communauté familiale. La famille est au cœur des attitudes des individus. Elle est la cause première de l'ancrage ou du passage sur le territoire, de l'intégration dans des liens interculturels et de l'acculturation formelle.

De façon anthropologique, il semblerait que le groupe, puisqu'il est stigmatisé, soit seulement une étape à l'intégration individuelle. L'intégration qui suppose l'acceptation par l'Autre, les relations avec l'Autre, le sentiment d'appartenance, la volonté de partager un destin commun et le partage de traits culturels communs, se fait de façon individuelle. L'individu ne peut s'intégrer par le groupe qui est attaché à un stéréotype négatif. Le modèle d'intégration républicain français semble fonctionner plus que le modèle communautaire quand un stigmate est associé au groupe.

Le groupe peut être une étape à l'intégration. Thomas et Znaniecki, dans leur étude « Le paysan polonais en Europe et en Amérique » (1998), remarquent que l'appartenance à des associations d'immigrants, à des paroisses polonaises, des sociétés de bienfaisance, en fournissant la possibilité de retrouver des racines, constituent une étape vers l'intégration sociale. Louis Wirth (1980) a également montré, dans son étude de la communauté juive à Chicago, que les concentrations territoriales pouvaient exercer des effets intégrateurs sur les nouveaux arrivants. Des études plus récentes notent que la délinquance chez les jeunes migrants est d'autant plus forte, que les traditions du milieu d'origine ne sont pas transmises par le milieu familial. P. Simon (1995), en étudiant le quartier de Belleville, montre que le regroupement des Juifs tunisiens est vécu comme une forme transitoire d'adaptation au territoire, qui débouche vers d'autres formes d'existences plus autonomes. Ainsi, le maintien d'une culture d'origine permet de vivre une acculturation réussie, des relations de soutien permettent de créer des relations interculturelles.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir apporté à la science de grandes « découvertes », toutefois mettons en avant nos conclusions théoriques. Notre travail met l'accent sur l'importance du regard de l'Autre dans la construction identitaire et va donc dans le sens du courant de l'ethnicité. Il faut alors remarquer que les représentations collectives, les préjugés qui circulent, sont toujours plus stéréotypés que les représentations individuelles. Les individus ne sont presque jamais aussi tranchants que ce que peuvent laisser croire les représentations collectives.

Plus que des différences culturelles réelles, c'est tout un ensemble de représentations sur les appartenances qui structure les identités. L'interprétation de la réalité et cette réalité interagissent et se construisent mutuellement (Castoriadis 1975, Berger et Luckman 1986). Pourtant, sans tomber dans le « culturalisme », il faut souligner les différences culturelles. Les Métropolitains ont bien une culture commune, une même vision du monde, de leur place et de celle des autres. Leur angle de vision est le même et n'est pas partagé par les autres populations, aux visions différentes. Il serait intéressant de faire un travail, non pas sur une population, mais sur un secteur de la vie sociale mêlant toutes les populations, pour appréhender de plus près les réelles différences culturelles et les représentations des différences culturelles.



Nous pensons avoir mis l'accent sur la capacité de l'individu à réévaluer une image de Soi positive avec des stratégies dans une situation d'angoisse identitaire. Il est, de notre avis, important de travailler de façon interdisciplinaire, avec la psychosociologie par exemple, afin de comprendre les invariants psychologiques individuels qui sous-tendent les faits sociaux. L'individu se situe entre déterminisme et stratégie individuelle. Par cette vision, nous rejoignons les théories de P. Bourdieu et A. Giddens. Le groupe joue comme un aimant : il attire les Métropolitains en son sein, mais ceux-ci sont aussi des acteurs façonnant leur identité. Ils choisissent pleinement de s'y inscrire ou de s'y soustraire. La société guyanaise est donc relativement contraignante.

Tout au long de notre rédaction, nous avons utilisé des types, des catégories. Ils sont utiles pour comprendre les processus sociaux en œuvre, mais la réalité les entrelace dans un univers complexe. Ainsi nous entrevoyons le paradoxe des sciences sociales qui sont obligées de faire des catégories simplifiantes pour saisir la complexité de la réalité. Nous ne pouvons déboucher sur une loi générale, comme l'écrit A. Memmi, « il n'y a que des cas particuliers, qu'il faut expliciter, comparer et conduire jusqu'à l'interprétation générale. Disons que toute expérience est particulière mais que la science commence avec la comparaison » (1982 : 42). Mais « vivre une question c'est déjà s'enrichir d'éléments dont la réponse ne dispose pas » (Bernabé, Chamoiseau, Confiant 1989 : 27). Il n'y a pas d'identité simple. Le Soi se construit toujours entre l'image que les autres ont de moi (le Moi) et la construction personnelle du Je, c'est donc que les changements de contexte donnent à l'identité plusieurs facettes. Edgar Morin, qui nomme cet être *polyidentitaire* (1987), prône une conception complexe de l'humanité où l'unité n'est pas indissociable de la pluralité (concept d'*unitas multiplex*, 2001).

Nous sommes arrivés à une conclusion qui mérite pourtant d'être approfondie. En ce qui concerne les Métropolitains, nous pourrions faire une étude sur l'évolution de leur identité après leur départ de Guyane. En Guyane, l'étude sur les identités devrait être abordée par un secteur de la réalité et non un groupe, comme nous l'avons déjà remarqué, mais il serait intéressant de confirmer l'ancrage des Guyanais blancs et de suivre leur métissage. Il serait aussi intéressant de comparer l'intégration des Blancs dans les différents Dom et Tom.

# REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Par thèmes

## SOCIOLOGIE générale

- ACCARDO Alain, CORCUFF Philippe,  
1986, *La sociologie de Bourdieu : textes choisis et commentés*, Bordeaux, Editions le Mascaret, 247 p.
- BERGER Peter, LUCKMANN Thomas,  
1986, *La construction sociale de la réalité*, trad. de l'Américain par Pierre Taminioux, Paris, Méridiens, 288 p.
- BOLZINGER André,  
1989, « Jalons pour une histoire de la nostalgie », in *La mémoire de Bolzinger*, Bulletin de psychologie, t.XLII, n°389, pp. 310-321.
- BOUDON Raymond, BOURRICAUD François,  
1982, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, 714 p.
- BOURDIEU Pierre,  
1994, *Raisons pratiques : Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 254 p.  
1987, *Choses Dites*, Paris, Minuit, 229 p.  
1985, *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Editions de Minuit, 189 p.  
1984, *Homo academicus*, Paris, Les Editions de Minuit, 387 p.  
1980a, *Le sens pratique*. Paris : Minuit, 88 p.  
1980c, « Le capital social : Notes provisoires », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, pp. 2-3.  
1980d, *Question de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit, 71 p.
- BOURDIEU Pierre et DARBEL Alain  
1966, *L'amour de l'art : les musées et leur public*, Paris, Ed. de Minuit, 216 p.
- CASTORIADIS Cornélius,  
1975, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Editions du Seuil, 502 p.
- CHENU Alain, HERPIN Nicolas,  
2002, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? » in *Economie et statistiques*, n° 352-353, pp. 15-37.
- De COSTER Michel,  
1990, *Introduction à la sociologie*, 2è éd., Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 389 p.
- DUBAR Claude,  
1991, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 278 p.
- DUMARTIN Sylvain, FEBVRE Michèle,  
2004, « Loisirs culturels 1999-2002 : indicateurs sociaux annuels », in *INSEE Résultats, société*, Février, n°26.
- DUMONT Louis,  
1991, *Essai sur l'individualisme : Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, 310 p.
- DURAND Gilbert,  
1992 (1960), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 560 p.
- DURKHEIM Emile,  
1986 (1893), *De la division du travail social*, Paris, P.U.F., 471 p.  
1983 (1895), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 186 p.  
1990 (1897), *Le suicide*, Paris, P.U.F., « Quadrige », 463 p.  
1989 (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse: le système totémique en Australie*, Paris, P.U.F., 647 p.  
1889, « Communauté et société selon Tönnies. » in *Revue philosophique*, 27, pp. 416-422.  
1898, « Représentations individuelles et représentations collectives » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, numéro de mai, 25 p.
- FEBVRE Michèle, MULLER Lara,  
2004, « La vie associative en 2002 », in *Insee première*, Février, n° 946, pp. 1-4.

- FERREOL Gilles, JUCQUOIS Guy, sous la direction de.,  
2003, *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 353 p.
- GIDDENS Anthony,  
1987, *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, trad. de Michel Audet, Paris, Presses Universitaires de France, 474 p.  
1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 192 p.
- GOFFMAN Erving,  
1984, *Les rites d'interaction*, trad. de Alain Kihm, Paris, Editions de Minuit, 230 p.  
1979, *La mise en scène de la vie quotidienne*, trad. de Alain Kihm, Paris, Editions de Minuit, 251 p.  
1975, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, trad. de Alain Kihm, Paris, Les Editions de Minuit, 175 p.  
1974, *Les rites d'interaction*, trad. de Alain Kihm, Paris, Ed. de Minuit, 233 p.
- GRAFFMAYER Yves, ISAAC Joseph, sous la direction de,  
1984, *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Editions Aubier Montaigne, 334 p.
- HALBWACHS Maurice,  
1955 (1938), *Esquisse d'une psychologie des classes ouvrières*, Paris, Rivière, 239 p.  
1939, « Conscience individuelle et esprit collectif. ». Version française de l'article paru dans *l'American Journal of Sociology*, 44, pp. 812-822.  
1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 211 p.
- HERSKOVITS Melville,  
1952, *Les bases de l'anthropologie culturelle*, trad. François Vaudou, Paris, Payot, 329 p.
- JAVEAU Claude,  
1986, *Leçons de sociologie*, Paris, Méridiens-Klincksieck, p.129
- LAPLANTINE François,  
1987, *L'anthropologie*, Paris, Editions Seghers, 223 p.
- JOLLIVET Marcel,  
1992, *Science de la nature, sciences de la société ; les passeurs de frontières*. CNRS Éditions, 589p.
- LE GOFF Olivier,  
1994, *L'invention du confort : naissance d'une forme sociale*, Lyon, Presses universitaire de Lyon, 215 p.
- LEVI-STRAUSS Claude,  
1977, *L'identité : Séminaire*, sous la direction de, Paris, Grasset, 339 p.  
1974, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 478 p.
- MATTELART Armand et Michèle,  
1995, *Histoire des théories de la communication*, La Découverte, Collection Repères, 125 p.
- MAUSS Marcel,  
1983 (1950), *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., « Quadriges », 482 p.
- MEAD George Herbert,  
1963 (1934), *L'Esprit, le soi, la société*, trad. fr. Paris, PUF, 121 p.
- MEMMI Albert,  
1982, *Le racisme : description, définition, traitement*. Paris, Gallimard. 220 p.
- PARSONS Talcott,  
1973, *Le système des sociétés modernes*, Paris, Dunod, p.45
- PROUTEAU Lionel, WOLFF François-Charles, « Donner son temps : les bénévoles dans la vie associative », in *Economie et statistiques*, n°372, 2004
- RENAN Ernest,  
1992, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, textes choisis et présentés par Joël Roman, Paris, Press Pocket, 316 p.
- ROUSSEAU Jean-Jacques,  
1998, *Du contrat social*, Paris, Serpent à plume, 323 p.

- SEGALEN Victor,  
1978, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 91 p.
- SEZE Claudette,  
1994, *Confort moderne : une nouvelle culture du bien-être*, Paris, Autrement, 216 p.
- SIMMEL Georg,  
1999, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, trad. de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller, Paris, P.U.F., 756 p.  
1981, *Sociologie et épistémologie*, trad. de L. Gasparini, Paris, PUF, 238 p.
- SOROKIN Pitrim,  
1938, *Les théories sociologiques contemporaines*, trad. française de René Verrier, Paris, Payot, 552 p.
- TARDE Gabriel,  
1993 (1895), *Les lois de l'imitation*, Paris, Editions Kimé, 428 p.
- WEBER Max,  
1995 (1922), *Economie et société, Les catégories de la sociologie*, trad. de l'allemand par Julien Freund et al. Sous la direction de Jacques Chavy et Eric de Dampierre, Presses Pocket, 410 p.  
1985, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 286 p.

## Espaces et territoires

- ALPHANDERY Pierre, BERGUES Martine,  
2004, « Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot », in *Ethnologie française*, P.U.F., XXXIV, 1, pp. 5-12.
- BRISSON Geneviève,  
2003, « L'Etat et la forêt : une appropriation de l'espace sauvage à l'île d'Anticosti », in *Le territoire pensé : géographie des représentations territoriales*, sous la direction de F. Lasserre et A. Lechaume, Presses de l'Université du Québec, pp. 31-47.
- BROMBERGER Christian, RAVIS-GIORDANI Georges,  
1976, « Introduction : Espace donné, espace produit ; esquisse d'une approche ethnologique du concept d'espace », in *Pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*, Balfet et al., Université de Nice, éd. du CNRS, pp. 13-25.
- CHOMBART DE LAUWE Paul-Henry,  
1962, *L'intégration du citoyen à sa ville et à son quartier*, sous la dir. de, Montrouge : Centre d'études des groupes sociaux, 167 p.
- CLAVEL Maïté,  
2002, *Sociologie de l'urbain*, Paris, Ed. Economica, Anthropos, 123 p.
- FREMONT Armand, GALLAIS Jean, CHEVALIER Jacques, BERTRAND Michel-Jean et al.  
1982, *Espaces vécus et civilisations*, Paris : Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 106 p.
- GRAFFMAYER Yves,  
1994, *Sociologie urbaine*, Nathan, 128 p.
- LEVEBVRE Henri,  
1999 (1974), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 485 p.
- LEVY Françoise, SEGAUD Marion,  
1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, centre George Pompidou, 345 p.
- MADORE François,  
2004, *Ségrégation sociale et habitat*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 251 p.
- NAVEZ-BOUCHANINE Françoise,  
2001, « Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale : une approche critique de la notion de fragmentation », in *Vocabulaire de la ville : notions et références*, sous la dir. de Elisabeth Dorier-Aprill, Paris, Editions du temps, pp.109-120

- PARK Robert Ezra,  
1967, *The City*, The university press of Chicago, 239 p.
- PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique,  
1989, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 254 p.
- RADKOWSKI Georges-Hubert,  
2002, *Anthropologie de l'habiter: vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 166 p.
- SEGAUD Marion, BRUN Jacques, DRIANT Jean-Claude, sous la direction de,  
2002, *Dictionnaire de l'habitat et du logis*, Paris, Armand Colin, 451 p.
- TABARD Nicole, CLAPIER Patrick, ROQUEFEUIL Hugues,  
1984, *Consommation et inscription spatiale. Tome II, Relation entre l'inscription spatiale et la reproduction des inégalités et les modes de vie*, Paris, CREDOC, 176 p.

### Intégration, culture, identité

- ABOU Sélim,  
1981, *L'identité culturelle : relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 249 p.
- BARTH Frédéric,  
1995, *Les groupes ethniques et leurs frontières*, trad. de Jacqueline Bardolph, Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart, in POUTIGNAT P., STREIFF FENART J., 1995, *Théories de l'ethnicité*, Paris, P.U.F., 270 p.
- BASTIDE Roger,  
2000, *Le prochain et le lointain*, Paris, L'Harmattan, 299 p.
- BAUGNET Lucy,  
1998, *L'identité sociale*, Paris, Dunod, 116 p.
- BECKER Howard,  
1985 *outsiders etudes de la sociologie de la déviance*, trad. de l'américain par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris, A-M. Métaillé, 247 p.
- BONNIOL Jean-Luc,  
1992, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des « Blancs » et des « Noirs »*, Paris, Albin Michel, 300 p.
- BOUCHER Manuel,  
2000, *Les théories de l'intégration : entre universalisme et différentialisme*, Paris, L'Harmattan, 337 p.
- CAMILLERI Carmel,  
1990, *Les stratégies identitaires*, Paris, P.U.F., 232 p.  
1984, " Les usagers de l'identité, l'exemple du Maghreb ", in *Revue du Tiers-Monde*, Janv/Mars, n°97
- CAMILLERI Carmel, COHEN-EMERIQUE Magalit,  
1989, *Chocs des Cultures*, Paris, L'Harmattan, 398 p.
- CHAUCHAT H., BUSQUETS S.,  
1999, « Identité européenne, crise sociale et crise identitaire chez des étudiants français en 1994 », in CHAUCHAT H., DURAND-DELVIGNE A., sous la direction de, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 211-234.
- CHAUCHAT Hélène, DURAND-DELVIGNE Annick, sous la direction de,  
1999, *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, 298 p.
- COSTA-LASCOUX Jacqueline, HILY Marie-Antoinette, VERMES Geneviève, sous la direction de,  
2000, *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires: hommage à Carmel Camilleri*, Paris, L'Harmattan, 295 p.
- COSTALAT-FOUNEAU Anne-Marie,  
1997, *L'identité sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 140 p.

- CUCHE Denys,  
1996, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, coll. "Repères", 128 p.
- DASEN Pierre, OGAY Tania,  
2000, « Pertinence d'une approche comparative pour la théorie des stratégies identitaires » in COSTA-LASCOUX J., HILY M.-A., VERMES G., 2000, *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires: hommage à Carmel Camilleri*, sous la direction de..., Paris, L'Harmattan, pp. 56-80
- ERIKSON Erik H.,  
1968, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, traduit de l'américain par Joseph Nass et Claude Louis-Combet, Paris, Editions Flammarion, 348 p.
- FAVRE Anaïs,  
2004, *La population antillaise émigrée en Europe : approche comparée entre la France et la Grande-Bretagne*, Thèse de Doctorat d'ethnologie-anthropologie, Montpellier 3, 493 p.
- GORDON Milton,  
1979, (1964), *Assimilation in American life : the role of race, religion, and national origins*, New York, Oxford University Press, 276 p.
- GUILLOT Philippe,  
2002, « Une société plurielle : la Réunion », in *Rapport à autrui et personne citoyenne*, sous la dir. de G. Ferréol, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 235-262.
- HILY Marie-Antoinette, RINAUDO Christian,  
2002, « L'intégration en question : territoires et construction de groupes », in *Rapport à autrui et personne citoyenne*, FERREOL G., Paris, Presse Universitaires du Septentrion, pp.216-233.
- KHELLIL Mohand,  
1997, *Sociologie de l'intégration*, Paris, P.U.F., 127 p.  
1991, *L'intégration des maghrébins en France*, Paris, P.U.F. (sociologie d'aujourd'hui), 182 p.
- LAPEYRONNIE Didier,  
1993, *L'individu et les minorités. La France et la Grande Bretagne face à leurs immigrés*, Paris, P.U.F., sociologie d'aujourd'hui, 362 p.
- LIPIANSKY Edmond Marc,  
1998, *L'identité : l'individu, le groupe, la société*, in *L'identité : l'individu, le groupe, la société*, coordonné par Ruano-Borbalan J.C., Auxerre, Sciences humaines éditions, 146 p.  
1992, *Identité communication*, Paris, P.U.F., 262 p.  
1991, *L'identité française : représentations, mythes, idéologies*, La Garenne-Colombes, Éd. de l'Espace européen, 278 p.
- LUCRECE André,  
1998, « Exclusion et lien social dans la société martiniquaise », in *Intégration, lien social et citoyenneté*, Gilles Ferréol, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, pp.79-99.
- MALEWSKA-PEYRE Hanna,  
2000, « Dynamique de l'identité, stratégies identitaires », in COSTA-LASCOUX J., HILY M.-A., VERMES G., sous la direction de, 2000, *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires: hommage à Carmel Camilleri*, Paris, L'Harmattan, pp.19-54.
- MUCCHIELI Alex,  
1986, *L'identité*, Paris, Edition Que-sais-je ?, P.U.F., 127 p.
- NOIRIEL Gérard,  
1988, *Le creuset français, histoire de l'immigration XIXè-XXè siècles*, Paris, Seuil, 416 p.
- POLLAK Mickaël,  
1990, *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié. 342 p.
- POUTIGNAT Philippe, STREIFF FENART Jocelyne,  
1995, *Théories de l'ethnicité*, suivi de *Les groupes ethniques et leurs frontières* de F.Barth, Paris, P.U.F., 270 p.
- REA Andrea et TRIPIER Maryse,  
2003, *Sociologie de l'immigration*, Paris, La Découverte, collection Repères, 122 p.

- REDFIELD Robert, LINTON Ralph, HERSKOVITS Melville,  
1936, « Memorandum for the Study of Acculturation », in *American Anthropologist*, 38, pp.149-152.
- SAYAD Abdelmalek,  
1999, *La double absence*, Paris, Seuil, 437 p.  
1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De boeck université, 331 p.
- SCHNAPPER Dominique,  
1994, *La communauté des citoyens, sur l'idée moderne de nation*, Paris, Gallimard, 320 p.  
1991, *La France de l'intégration, sociologie de la nation en 1990*, Paris, Gallimard, 374 p.
- SENCEBE Yannick,  
2004, « Etre ici, être d'ici : formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », in *Ethnologie française*, P.U.F., XXXIV, 1, pp.23-29.
- SIMON Patrick,  
2005, « Immigration et société multiculturelle », *Cahiers français*, La Documentation française, n°326, pp. 35-41  
1995, « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XXe », in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCVIII, pp. 161-190.
- SMITH Anthony,  
1992, Chosen people: Why ethnic groups survive *ethnic and racial studies*, vol. 15, n°3, 1992, pp. 436-455  
1981, *The Ethnic Revival*, Cambridge, University Press, 240 p.
- TAGUIEFF Pierre-André,  
1988, *La force du préjugé, essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 645 p.
- TAP Pierre, sous la direction de,  
1986, *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat, 456 p.  
1991, « Socialisation et construction de l'identité personnelle », in H. Malewska-Peyre et P. Tap (Eds.), *La socialisation de l'enfance à l'adolescence*, Paris, P.U.F., pp.49-73.
- THOMAS William I., ZNANIECKI Florian,  
1998, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*, Paris, Nathan, 446 p.
- TODD Emmanuel,  
1994, *Le destin des immigrés : assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales*, Paris, éditions du Seuil, 390 p.
- TONNIES Ferdinand,  
1944, *Communauté et société, catégories fondamentales de la sociologie pure*, introduction et traduction de J. Leif, Paris, P.U.F., 247 p.
- TYLOR Edward Burnett,  
1895, *Anthropology : an introduction to the study of man and civilisation*, New York, Mac Millan, 448 p.
- VINSONNEAU Geneviève,  
2002, *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 235 p.
- WIEVIORKA Michel, (sous la dir.)  
1996, *La société fragmentée : le multiculturalisme en question*, Paris, La Découverte, 318 p.
- WIRTH Louis,  
1980 (en anglais 1928), *Le Ghetto*, trad. de l'américain par Pierre-Jacques Rojzman, Saint-Martin-d'Hères, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 307 p.  
1961 (1947), « The Problem of Minority Groups », in T. Parsons (dir.), *Theories of Society*, Glencoe, Free Press. pp. 309- 315.

## Relations sociales

- ANZIEU Didier, MARTIN Jean-Yves,  
1968, *La dynamique des groupes restreints*, Paris, P.U.F., 397 p.
- BIDART Claire,  
1997, *L'amitié, un lien social*, Paris, Ed. La Découverte, 402 p.

- BONVALET Catherine,  
2003, « La famille-entourage locale », in *Population*, 58, pp. 9-44.
- BONVALET Catherine, MAISON Dominique,  
1999, *La famille et ses proches : l'aménagement des territoires*, Paris, Presses Universitaires de France : Institut nationale d'études démographiques, 293 p.
- BONVALET Catherine, MAISON Dominique, Le BRAS Hervé, CHARLES Lionel,  
1993, « Proches et parents », in *Population*, 1, pp. 83-110.
- De VISSCHER Pierre,  
2001, *La dynamique des groupes d'hier à aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 301 p.
- DEGENNE Alain, FORSE Michel,  
2004, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, 295 p.
- FISCHER Claude S.,  
1982, *To dwell among friends. Personal networks in town and cities*, Chicago, Londres, Chicago University Press, 439 p.
- GRANOVETTER Mark,  
1973, « The Strength of Weak Ties », in *American journal of sociology*, n°78, trad. Sous le titre « La force des liens faibles » in *Granovetter M., (2000), Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 45-74, pp. 1360-1380.
- GROSSETTI Michel,  
2002, *Relations sociales, espaces et mobilités*, rapport final, recherche pour le plan Urbanisme Construction Architecture, Programme « mobilités et territoires urbains »
- MOSER Gabriel,  
1994, *Les relations interpersonnelles*, Paris, P.U.F., 263 p.
- WELLMAN Barry,  
1983, « Network analysis : Some basic principes », in *Sociological Theory*, vol. 1, pp. 155-200.

## Représentations sociales

- AAROU Pascale,  
1999, « Le rôle des cadres sociaux dans la dynamique identitaire. L'exilé, une identité entre deux mémoires sociales », in CHAUCHAT H., DURAND-DELVIGNE A., *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 69-83.  
1999, « Transmission de la langue maternelle et inscription identitaire du migrant dans les cadres sociaux de la mémoire », in CHAUCHAT H., DURAND-DELVIGNE A., *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 271-288.
- ABRIC Jean-Claude,  
2003, *Pratiques sociales et représentations*, Paris, P.U.F., 252 p.  
1971, « Experimental study of group creativity : task representation, group structure, and performance », in *European Journal of Psychology*, 1, pp.311-326.
- AMORIM Marilia,  
1996, *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*, Paris, éditions l'Harmattan, 205 p.
- BILLIG Michael,  
1976, *Social psychology and intergroup relations*, San Francisco, Academic press, 428 p.
- DESCHAMPS Jean-Claude,  
1977, *Des attitudes aux attributions : sur la construction de la réalité sociale*, Berne, publications universitaires européennes, 186 p.
- DOISE Wilhem,  
2002, *Les représentations sociales : balisage du domaine d'étude*, Montréal, Editions Nouvelles, 303 p.  
1990, « Les représentations sociales », in Dunod, *Traité de psychologie cognitive 3*, pp. 111-172.



- FESTINGER Louis,  
1954, « A Theory of Social Comparison Processes », in *Human Relations*, 7, pp.117-140
- JODELET Denise,  
1984, « Représentations sociales : phénomènes, concept et théorie », in Serge Moscovici, *Psychologie sociale*, Paris, P.U.F.  
1989, *Les représentations sociales*, Paris, P.U.F., 424 p.
- MAISONNEUVE Jean,  
1967, *La psychologie sociale*, Paris, P.U.F., collection : QUE SAIS-JE ?, 122 p.
- MOLINER Pascal,  
1996, *Images et représentations sociales : de la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 275 p.
- MOSCOVICI Pierre,  
1984, *Psychologie sociale*, Paris, P.U.F., 596 p.  
1961, *La psychanalyse, son image, son public*, Paris, P.U.F., 506 p.
- ROSENTHAL R., JACOBSON L.  
1968, *Pygmalion in the Classroom : Teacher Expectation and Pupils' Intellectual Development*, New York, Holt, Rinehart and Winston
- SCHACHTER S.,  
1959, *The Psychology of Affiliation*, Stanford, Cal., Stanford University Press
- SCHERIF M., SCHERIF C.,  
1964., *Reference Groups. Explorations in the Conformity and Deviation of Adolescents*, Nex York, Harper & Row
- TAJFEL Henry,  
1972, « La catégorisation sociale, in Serge Moscovici », in *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, Vol.1, pp.272-302.
- ZAVALLONI Marisa, LOUIS-GUERIN Christiane,  
1984, *Identité sociale et conscience, introduction à l'égo-écologie*, Montréal-Toulouse, Presses Universitaires de Montréal-Privat, 280 p.

## Méthodologie

- BARDIN Laurence,  
1977, *L'analyse de contenu*, Paris, P.U.F., 120 p.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence,  
1998, *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, édition la découverte (guide repères). 327 p.
- BLANCHET Alain, GOTMAN Anne,  
1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Editions Nathan, 64 p.
- DURAND-DELVIGNE A.,  
1999, « Analyse des données : le recours à une méthode de traitement automatique », in CHAUCHAT H., DURAND-DELVIGNE A., *De l'identité du sujet au lien social*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 115-128.
- KAUFMANN Jean- Claude,  
1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Editions Nathan, 127 p.
- POIRIER Jean, CLAPIER-VALLADON Simon, RAYBAUT Paul,  
1983, *Les récits de vie*, Paris, Edition P.U.F., collection « le sociologue », 240 p.
- QUIVY Raymond, VAN CAMPENHOUDT Luc,  
1995, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 287 p.

## GUYANE

- BARRERE Pierre,  
1743, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 250 p.
- BARRET Jacques, sous la direction de,  
2001, *Atlas illustré de la Guyane, Cayenne, Laboratoire de cartographie de la Guyane : Institut d'enseignement supérieur de la Guyane*, 219 p.
- BERNABE Jean, CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël,  
1989, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 70 p.
- BILBY Kenneth,  
1987, *Les Boni et les communes : un problème d'intégration*, équinoxe, n°24, pp. 100-111.
- BINET-COURT Simone,  
1980, *Le banc des amandiers*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-mer, 470 p.
- BONNIOL Jean-Luc, CHERUBINI Bernard, GORGEON Catherine,  
1985, *Immigration et urbanisation en Guyane*, Aix en Provence, Institut d'aménagement régional
- BOURGAREL Sophie,  
1992, « Structure des ménages et habitat dans les quartiers sud-est de Cayenne », *Communication pour les journées d'études « familles en Guyane »*, Cayenne, Janvier, pp. 30-31.  
1990, « Les réfugiés Surinamiens en Guyane », in *Etudes créoles*, Cayenne, vol. XIII, n°2, pp. 43-50.
- BOUYER Frédéric,  
1989, *La Guyane française, notes et souvenir d'un voyage exécuté en 1862-1863*, Cayenne, Réédition Delabergerie, 341 p.
- CALMONT André,  
1976, « La communauté chinoise de Cayenne », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°2, centre départementale de documentation pédagogique, pp. 28-36
- CALMONT Régine,  
1988, « L'impact de l'immigration haïtienne en Guyane », in *Equinoxe* n°26, Juil., Cayenne, CEGER, pp. 1-48.  
1979, « Les indonésiens en Guyane : le cas de la communauté javanaise de Sinamary », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°11, centre départementale de documentation pédagogique, oct-nov-déc pp. 24-37.  
1979, « Un exemple d'immigration accomplie : les Sainte-Luciens en Guyane », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°9, centre départementale de documentation pédagogique, janv-fév-mars pp. 1-12.
- CARDOSO Ciro Flamarion,  
1999, *La Guyane française (1715-1817), aspects économiques et sociaux*, Petit-bourg, Ibis Rouge, 419 p.
- CHALIFOUX Jean-Jacques,  
1990, *L'identité ethnique*, CRESTIG, 41 p.  
1989, « Créolité transculturelle en Guyane » in *La créolité, la guyanité*, ville de Cayenne, les exposés-débats du CRESTIG, pp. 13-29.  
1983, « Entre les « m'ap et les mo » : l'immigration haïtienne en Guyane français », communication présentée au IV<sup>e</sup> Colloque international des Etudes Créoles, 23 p.  
1982, « Ethnicité et culture chez les Javanais de Guyane et les Abisi du Nigeria », in *Pluriel*, n°32, pp. 101-111
- CHALIFOUX Jean-Jacques, avec la collaboration de LONCAN Anne,  
1990, « Créoles et Amérindiens en Guyane, la représentation des Amérindiens, perspectives du lycée », in *Etudes Créoles*, vol. XIII, n°2, pp. 33-42.
- CHANSON Philippe,  
1992, « Le père Yves Bertrais, une figure incontournable du christianisme Hmong : hommage sous forme d'un itinéraire », pas de référence
- CHERUBINI Bernard,  
1988b, *Cayenne: Ville créole et polyethnique, Essai d'anthropologie humaine*, Paris, Karthala, 261 p.  
1985b, « Les populations amérindiennes citadines : l'exemple des Galibi de l'agglomération de Cayenne » *ethnies*, vol.1 (1-2), pp. 39-41.

- 1985d, « Haïtiens, sectes et églises en Guyane française », communication au 1er colloque international sur le Phénomène religieux dans la Caraïbe Francophone, Pointe-à Pitre, 7-9 juin
- 1985a, « L'espace du désordre : anthropologie de l'agression et de la violence dans la ville de Cayenne », *Equinoxe* n°20, pp. 23-52.
- CIMADE INFORMATION,  
1993, *Les gens de Guyane*, 69 p.  
1983, *L'immigration en Guyane*, Paris, n°8-9, août-septembre, 27 p.
- COGNAT André,  
1989, *J'ai choisi d'être indien*, Paris, l'Harmattan (1<sup>ère</sup> édition Flammarion, 1967), 250 p.
- COIANIZ Alain,  
1999-2000, « L'élève, les langues, l'école en Guyane », document non édité
- COLLOMB Gérard,  
2001, « De l'indigène à l'indigène : l'internationalisation des luttes amérindiennes en Guyane et les enjeux de l'autochtonie », in *Recherches amérindiennes au Québec*, vol XXXI, n°3, pp. 37-47.  
1998b, « Chassez le métissage..., notes à partir de la Guyane », in *Paradoxe du métissage*, Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, 123<sup>e</sup>, Antilles, pp. 225-232.  
1996, « La question amérindienne en Guyane : formation d'un espace politique », in A.Colin, *Anthropologie du politique*, Paris, pp.41-57.  
1995, « Qu'est-ce qu'un Blanc ? Contre-histoire sur les côtes de Guyane », in *La différence*, sous la direction de Guibal J., pp. 51-64.
- DOMENACH Hervé, PICOUET Michel,  
1988, *Dynamique de la population et migration en Guyane, la nature et l'homme*, Centre ORSTOM de Cayenne, 47 p.
- DORIAN Fabrice,  
1984, *L'immigration haïtienne en Guyane française : problèmes sociologiques*, Nanterre, mémoire de maîtrise, 116 p.
- DUPONT-GONIN Pierre,  
1996, *L'opération Hmong en Guyane française de 1977, les tribulations d'une ethnie. Un nouvel exode d'Extrême Orient en Extrême Occident*, Peninsule, Olizane, Metz, 221 p.
- FAUQUENOY Marguerite,  
1990, « Dimension de la gyanité ou langue et identité en Guyane », in *Etudes Créoles*, n°spécial Guyane, vol. XVIII, n°2, pp 53-68.  
1989, *Atipa revisité ou les itinéraires de Parépou*, Paris, L'Harmattan, 324 p.  
1980, "Attitudes des jeunes français bilingues de l'île de Cayenne face au Français et au Créole", in *Etudes Créoles*, vol. 3, pp. 87-99.  
« La communauté indonésienne de Sinnamary », pp. 8-15
- FOUGERE Eric,  
2002, *Le grand livre du baigne en Guyane et Nouvelle-Calédonie*, Sainte-Clotilde, Editions Orphie, collection « Le grand livre », 254 p.
- GERAUD Marie-Odile,  
2001, « destination Amazonie : le modèle brésilien dans la société guyanaise », in *Revue électronique de CERCE*, n°2 Printemps, <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r2/m-o.g.htm>.  
1997, *Regard sur les Hmong de Guyane française, les détours d'une tradition*, Paris, L'Harmattan, 357 p.  
1993, « La production du discours identitaire chez les Hmong de Guyane française », in *Cahiers des Sciences Humaines*, 29, pp. 731-746.
- GIRONDIN Ketty,  
1986, "Les tentatives de peuplement de la Guyane de 1848 à 1914", in *Equinoxe*, n°21, revue de sciences humaines, Cayenne, pp. 1-37
- GORGEON Catherine,  
1986a, « Les Haïtiens en Guyane : une cohabitation problématique », in Actes de colloque international de l'AFA, *Vers des sociétés pluriculturelles: études comparatives et situations en France* Paris, ORSTOM, colloques et séminaires, pp. 220-227.  
1986b, « La communauté brésilienne en Guyane : un groupe en voie d'intégration », in *Les dossiers de l'Outre-mer*, n°85

- GOURY Laurence,  
2001-2002, « Pluralité linguistique en Guyane : un aperçu », in *Amerindia*, CELIA-IRD, n°26/27, pp. 1-15
- GRENAND Françoise,  
1980 et *l'homme devint jaguar : l'univers imaginaire et quotidien des indiens Wayapi de Guyane*, Paris, l'Harmattan, coll. Amérindienne, 427 p.
- GRENAND Françoise, GRENAND Pierre,  
2002, « Les groupes humains », in *Atlas de la Guyane*, sous la direction de Barret J., 2002, pp. 30-33.  
1990a, « Des blancs et des Indiens », in *Phrématique : langage et création*, n°53, pp. 9-15.  
1985a, « Eléments d'histoire amérindienne », in *Ethnie*, vol. 1, pp. 11-14.  
1985b, « La question amérindienne en Guyane française: éléments de synthèse », in *Ethnie*, vol. 1, pp. 54-58.
- GRENAND François, MENGET Patrick,  
1985, « La question amérindienne en Guyane française : éléments de synthèse », in *Ethnies*, vol.1, n° 1-2, pp. 54-57.
- HENRI Arthur,  
1974, *La Guyane française, son histoire (1604-1946)*, Cayenne, Laporte, 320 p.
- HIDAIR Isabelle,  
2003, *La construction identitaire des créoles en Guyane*, Thèse de doctorat d'anthropologie, Paris, EHESS, 668 p.
- HURAUULT Jean,  
1985, « Pour un statut des populations tribales de Guyane française (1968-1984) », in *Ethnie*, vol.1, n°1-2, pp.42-49.
- INSEE,  
*Annuaire statistique de la Guyane*  
2002a, « Guyane, des peuples et des histoires », *Antiane*, n°54, pp. 14-17  
2002b, « Un quart des personnes nées aux Antilles vit dans l'hexagone », *Antiane*, n°52, pp. 15-18  
2002c, « La famille guyanaise : nombreuse », *Antiane*, n° 51, pp. 19-21
- JENNINGS William,  
2001, « Les premières générations d'une société créole : Cayenne, 1660-1700 », in *Amerindia*, no 26-27, pp. 249 – 277
- JOLIVET Marie-José,  
1994, « Créolisation et intégration dans le carnaval de Guyane », in *Cahiers des sciences humaines*, n°30, p. 531-549.  
1990b, "Entre autochtones et immigrants: diversité et logique des positions créoles guyanaises" in *Etudes créoles*, vol. XIII, n°2, pp. 11-32.  
1989, « Introduction à la question des ethnies et des frontières en Guyane », in *Questions d'identités comparées*, Equipe identités et développement, déc. Orstom, pp. 117-132.  
1986a, « Les Créoles de Guyane », in *Les dossiers de l'Outre-mer*, n°85, 4<sup>ème</sup> trimestre, pp.15-26.  
1982, *La question créole : essai de sociologie sur la Guyane française*, PARIS, Ed. ORSTOM, 503 p.  
1971, « Une approche sociologique de la Guyane française, crise et niveau d'unité de la société créole », in *Cahiers de l'Orstom*, série sc. Humaines, vol. VIII, n°3, pp.272-294.
- JUMINER Bertène,  
1961, *Les bâtards*, Paris, Présence Africaine, 206 p.
- LAUNEY Michel,  
1999, « Les langues de Guyane : des langues régionales pas comme les autres ? », in Clairis C., Costaouec D., Coyos J.-B. Eds, *Langues et cultures régionales de France. Etat des lieux, enseignement, politiques*, Paris, L'Harmattan, pp. 141-160.
- LEGLISE Isabelle, MIGGE Bettina,  
2003, « Contacts de langues et de variétés en Guyane française : des approches linguistiques, micro et macrosociolinguistiques croisées » *Communication au colloque* « pratiques et représentations des contacts de langues dans des contextes de mobilité : terrain d'intervention et modèles d'analyse », Lyon, 20-21 Mars
- LEON Patrick,  
2001, *Luttes sociales et politiques en Guyane : UTG, 1934-1989*, Paris, Editions Tirésias, 119 p.
- MALOUET Pierre-Victor,  
1802, *Collection de mémoires et correspondances officielles sur l'administration des colonies et notamment de la Guiane française et hollandaise*, Paris, Impressions Baudouin, 5 vol.

- MAM LAM FOUCK Serge,  
 1996a, *Histoire générale de la Guyane française: les grands problèmes guyanais, permanence et évolution*, Cayenne, Ibis rouge éditions, 263 p.  
 1996b, « Les Créoles. Une communauté en voie de marginalisation dans la société guyanaise », in *Pagara*, n°1, Cayenne, pp. 147-160.  
 1992, *Histoire de la Guyane contemporaine, 1940-1982, les mutations économiques, sociales et politiques*, Paris, Ed.Caribéennes, 446 p.  
 1989 « La culture créole à travers l'histoire guyanaise » in *La créolité, la guyanité*, Les exposés débats du CRESTIG, Cayenne, pp. 3-8.  
 1986, « Les grandes phases de la formation de la société créole de la Guyane », colloque sur les langues et cultures régionales, Cayenne, 3-4 Décembre  
 1982, « Croyances et pratiques magiques chez les Créoles en Guyane », in *Equinoxe*, Revue guyanaise de sciences sociales, 16, pp. 38-59.
- MICHEL Jacques,  
 1987, *La Guyane sous l'Ancien Régime. Le désastre de Kourou et ses scandaleuses suites judiciaires*, Paris, l'Harmattan, 181 p.
- MONGES Stéphane,  
 1997, *Immigration en Guyane française : population et société*, Clermont-Ferrand, Université de Clermont-Ferrand II, mémoire de maîtrise de géographie, 129 p.
- NDAGANO Biringanine,  
 2000, *Nègre tricolore : littérature et domination en pays créole*, Paris, Servédit, 210 p.
- ORRU Jean- François,  
 2001, *Les communes isolées de Guyane et la France, de la colonisation à la globalisation*, Thèse de géographie, 633 p.
- OTHILY Arthur,  
 1986, « Développement, recherche, pluriculturalité en Guyane », *colloque sur les langues et cultures régionales*, Cayenne, 3-4 Décembre
- PATIENT Serge,  
 1978, *Le nègre du gouverneur*, Guyane, Ibis rouge édition (2001), 185 p.
- PITOU Louis Ange,  
 1989, *Voyage forcé à Cayenne dans les deux Amériques et chez les anthropophages*, Paris, S.Messinger, coll. Les pas de Mercure, 304 p.
- PRICE Richard,  
 1976, *The Guiana Maroons : A Historical and Bibliographical Introduction*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 184 p.
- PRICE Richard, PRICE Sally,  
 2003, *Les marrons*, Chateaufort-le-Rouge, vents d'ailleurs, 127 p.
- QUEIXALOS Francis, GOURY Laurence, LAUNEY Michel, RENAULT-LESCURE Odile,  
 2001, « Des médiateurs bilingues en Guyane française », in *Revue française de linguistique appliquée*, V.1 pp. 43-60.
- REGINENSI Catherine,  
 2002 « Evolutions et enjeux des stratégies résidentielles en Guyane française : l'exemple de l'habitat spontané comme lieux ressource », in DANSEREAU F., NAVEZ-BOUCHANINE F., *Gestion du développement urbain et stratégies résidentielles des habitants*, Paris, L'Harmattan, Coll. Villes et entreprises, chapitre 12, pp. 271-309  
 1996, *Vouloir la ville. Du business à la citoyenneté en Guyane française*, Montpellier, éditions de l'Espérou, 151 p.
- REMONDIERE André et COLMENERO-CRUZ Michel,  
 1987, *Impact du CSG sur le contexte économique de la Guyane*, document de travail pour la présentation du 7 juillet, CNES, 40 p.
- RENAULT-LESCURE Odile, GRENAND Françoise,  
 1985, « Le problème scolaire », in *Ethnie*, Vol.1, n°1-2, pp.36-38.

- SIMKO (Société Immobilière de Kourou),  
 1995, « Kourou : une politique globale de la ville, l'exemple de la résorption de l'habitat insalubre », concours des SEM d'or, 27 p.  
 1993, « Village Saramaca : opération de résorption de l'habitat insalubre », Commune de Kourou, 17 p.
- STEPHENSON Elie,  
 1978, « Déterminisme historique et cohésion sociale, une approche de la société guyanaise », in *Revue d'histoire et de géographie*, 7, pp. 23-37.
- THABOUILLOT Gérard,  
 2002, *Les fonctionnaires français envoyés en Guyane 1920-1970*, Paris, Université la Sorbonne, mémoire de maîtrise en histoire, 166 p.
- TOULEMONDE-NIAUSSAT Myriam,  
 1993, *Anthropologie des dynamiques interculturelles : anthropologie des dynamiques interculturelles et de développement dans la région frontalière du Bas-Maroni*, Thèse de doctorat, Université de Tours, 276 p.  
 1989, « Histoire d'ethnie : éléments pour une analyse des mouvements de population sur le Maroni », in *Questions d'identités comparées*, Equipe identités et développement, Déc., Orstom, pp. 97-115.  
 1987, "Les Hmong en Guyane", in *Equinoxe*, n°23, pp. 63-75.  
 1986, "Les Hmong en Guyane", in *Les Dossiers de l'Outre-mer*, n°85, 4<sup>ème</sup> trimestre, pp. 37-43.
- VIGNON Robert,  
 1984, *Gran man Baka*, Sorel-Moussel, Davol, 383 p.
- WASER Emmanuelle,  
 1997, *Le carnaval en Guyane française : lecture d'une société multiculturelle*, mém. De DESS, Paris VIII, 73 p.
- WENGER Jean, CHAUMET Alain,  
 2001, *La Guyane : Plaidoyer pour Cendrillon*, Moussy-le-neuf, JB impression, 346 p.
- ZECCHINI Pierre,  
 2001, *Dynamique d'une immigration : les Brésiliens en Guyane française*, Aix-Marseille II, mémoire de maîtrise de géographie, 315 p.
- ZONZON Jacqueline, PROST Gérard,  
 1996, *Histoire de la Guyane*, Servédit, 143 p.

## BIBLIOGRAPHIE GENERALE RELATIVE A LA GUYANE

- ABONNENC Emile,  
1979, *Histoire coloniale*, Atlas des départements d'Outre-mer, n°IV, la Guyane, Paris.  
1976, CNRS/ORSTOM, planche 19.  
1977, *Les étapes de l'exploration*, Atlas des départements d'Outre-mer, n°IV, la Guyane, Paris, CNRS/ORSTOM, planche 18.
- ADELAIDE MERLANDE Jacques,  
1986, *Histoire des communes*, Antilles-Guyane, Editions Presseplay, 306 p.  
1992, *La Caraïbe et la Guyane*, Paris, Karthala, 222 p.
- ALEXANDRE Rodolphe,  
1977, *Le conseil général de la Guyane française (1945-1977)*, mémoire de maîtrise, Bordeaux III, 225 p.  
1995, *La révolte des tirailleurs sénégalais*, Paris, l'Harmattan, 158 p.  
1988, *La Guyane sous Vichy*, Paris, Ed. Caribéennes, 181p.  
1999, *Gaston Monnerville et la Guyane*, Thèse de doctorat : histoire, Antilles-Guyane, 701 p.  
1987, *La Région Guyane*, sous la direction de, Cayenne, Conseil régional, 112 p.
- ARNOUX Irma,  
1999, « Des autochtones dans la région ultra-périphérique de Guyane. Et alors ? », In *Droit et cultures*, 37, pp. 71-90.
- AROUCK Ronaldo,  
2000, « Brasileiros na Guiana francesa : novas migrações internacionais ou exportação de tensões sociais na Amazônia ? », in *Lusotopie 2000*, pp. 67-78.
- BAHUCHET Serge, GRENAND Pierre,  
1994, « Synthèse des interactions entre l'homme et la forêt tropicale », in *Situation des populations indigènes des forêts denses humides*, S.Bahuchet, ed. Bruxelles, D.G. XI, Environnement, pp. 10-88
- BARBOTIN Maurice,  
1994, *Conamama, camp de la mort en Guyane pour les prêtres et les religieux en 1978*, Paris, L'Harmattan, 239 p.
- BELLARDIE Tristan,  
1994, *Les relations entre Français et Boni en Guyane française, processus de colonisation et dépendance à-travers le problème frontalier du Maroni 1836-1893*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse Le Mirail, 149 p.
- BILBY Kenneth,  
1990, *The making of the Aluku. Culture, Politics and Maroon Ethnicity in French South America*, Baltimore, The Johns Hopkins University (Phd dissertation), 719 p., 2 vol.
- BONNEFOY-CUDRAZ Jean-Pierre,  
1980, *Pratiques psychiatriques en Guyane française: approche socio-culturelle*, Paris, Cochin, Port-Royal, thèse de médecine.
- BOURDIER Frédéric,  
2001, « Flux migratoires, réceptivité au sida et interventions sanitaires en Amapa, nord du para et en Guyane française », Rapport intermédiaire du projet co-financé par le ministère des affaires étrangères (programme VIH/PAL), sous la direction de Frédéric Bourdier
- BOURGAREL Sophie,  
1994, *Santé et géographie en Guyane*, Paris, l'Harmattan, 238 p.  
1989, *Migration sur le Maroni : le cas des réfugiés Surinamiens en Guyane*, Mémoire de maîtrise, Université de Montpellier III, 148 p.
- BRASSEUR Gérard,  
1978, *La Guyane française : un bilan de trente années*, Paris, La documentation française, 184 p.
- BRULEAUX Anne-Marie, CALMONT Régine, MAM LAM FOUCK Serge,  
1986, *Deux siècles d'esclavage en Guyane française (1652-1848)*, Paris, L'Harmattan, 341 p.

- BUDOC Rémy-Louis.,  
1994, *Antilles-Guyane : quel développement? A l'aube de 1992*, Paris, Publisud, 215 p.
- BURAC Maurice,  
1994, *Guadeloupe, Martinique et Guyane dans le monde américain, réalités d'hier mutations d'aujourd'hui, perspectives 2000*, Paris, Editions Karthala, 391 p.
- BUREAU Gabriel,  
1936, *La Guyane méconnue*, Paris, Fasquelle, 166 p.
- BUTRET Catherine,  
2000, *Histoire, enseignement et sentiment national : La Guyane, difficultés et privilèges d'un DOM français*, 32ème conférence de l'association des historiens de la Caraïbes, Cayenne, 17-19 avril.
- CALMONT André,  
1978, *La croissance urbaine dans les pays tropicaux : Cayenne, la ville et sa région*, Talence, Centre d'études de géographie tropicale, travaux et documents n°32, 230 p.  
1999, *Les français métropolitains en Martinique*, Mémoire de maîtrise : Géographie, Antilles-Guyane, 102 p.
- CALMONT Régine,  
1990, « Migration et formation de la société guyanaise », in *Phrétique, langage et création*, n°53, pp. 94-99.  
1988, *Migrations et migrants en Guyane française : l'exemple de la communauté haïtienne*. Thèse pour le doctorat de 3e cycle, université de Bordeaux III, Institut de géographie et d'études régionales, 449 p.  
1981, « La communauté guyanaise en France », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°14, CDDP, pp. 21-43.
- CALMONT Régine, GORGEON Catherine, URIFIE Jean-Yves.,  
1986, « Les Haïtiens en Guyane : une immigration en cours de stabilisation », in *Les dossiers de l'Outre-mer*, n°85, pp.27-36.
- CASTOR Elie,  
1995, *Engagement politique et vérités*, Paris, L'Harmattan, 285 p.  
1994, « Discours », in Discours intégral des participants à la réunion du comité de pilotage, Cayenne, Préfecture de Guyane, pp. 10-15.
- CASTOR Elie, OTHILY Georges,  
1984, *La région Guyane*, Paris, L'Harmattan, 388 p.  
1984, *La Guyane, les grands problèmes, les solutions possibles*, Paris, Editions Caribéennes, 337 p.
- CENDRARS Blaise,  
1960, *L'or, la merveilleuse histoire du général Sutter*, Paris, Denoël, Folio, 167 p.  
1930, *Rhum, l'aventure de Jean Galmot*, Paris, Grasset, 247 p.
- CHAIA Jean,  
1958, « Echec d'une tentative de colonisation de la Guyane française au XVIIIè siècle, étude médicale de l'expédition de Kourou (1763-1764) », in *La biologie médicale*, Paris, vol.47, n° HS, avril, 84 p.
- CHALIFOUX Jean-Jacques,  
1992, « Ethnicité, pouvoir et développement politique chez les Galibi de la Guyane française », in *Anthropologie et société*, vol. 16, n°3, pp. 37-54.  
1976, "Les Javanais de la Guyane française", in *Actes du XLIIe congrès international des américanistes*, Paris 2-9 septembre, musée de l'homme, vol.1, pp. 149-159.
- CHAPUIS Jean,  
2000, « Les Wayana : une entrée fulgurante dans la modernité », in *Les peuples des forêts tropicales*, Vol. IV, région Caraïbes, P.Grenand ed. Bruxelles, APFT, pp.327-341.  
1998, *La personne Wayana entre ciel et cendres*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille, 2 tomes, 1082 p.
- CHERUBINI Bernard,  
2001, *Interculturalité et créolisation en Guyane française*, Paris, L'Harmattan, université de la Réunion, 270 p.  
1999, « Guyane-Réunion (1946-1996): les leçons de l'ethnicité », in *E.Maestri* (éd), La Réunion département, Paris, L'Harmattan, pp. 410-430.  
1997, « L'émergence de secteurs intermédiaires en marge de la société de plantation : exemple des Acadiens de Guyane », in *Etudes Créoles*, Vol. XX, n°1, pp. 91-114.  
1994, « La régulation quantitative et qualitative des situations interculturelles : des modèles guyanais », in *S.Guth* (éd.), *Une sociologie des identités est-elle possible ?*, Paris, L'Harmattan, pp. 107-124.



- 1992, « Du métissage généralisé à la contre-culture : le cheminement de l'être antillo-guyanais », in *J.Alber et al. (éd), Métissage (tome 2)*, Paris, L'Harmattan, pp. 277-294.
- 1990, « Psychopathologie de la transplantation des migrants haïtiens en Guyane française et au Québec » in *J-F.Reverzy et C.Barat (éds), L'éternel jamais. Entre le tombeau et l'exil*, Paris, L'Harmattan, pp. 149-165.
- 1990, « Les Acadiens en Guyane française : des colons exemplaires pour une colonisation en dilettante (1762-1772) », in *Bulletin du centre d'histoire des espaces atlantiques*, nouvelle série, n°5, pp. 157-196.
- 1988a, « Patrimoine régional et aménagement rural en Guyane française », in *les Cahiers d'Outre-mer*, n°164
- 1986, *Dynamique de l'ethnicité et identité culturelle à Cayenne*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, CENADDOM, 72 p.
- 1985c, « L'évolution des relations inter-ethniques et la fermentation de la société guyanaise », in *Les dossiers de l'Outre-mer*, n°81, pp. 95-103.
- 1980, *Acculturation et scolarisation des Wayapi de la Guyane française, introduction aux problèmes de la scolarisation des populations tribales*, Mémoire de maîtrise, Université de Bordeaux III, 121 p.
- CNES (Centre National d'Etudes Spatiales),  
1968, « Kourou et la Guyane française », Kourou, 12 p.
- COLLOMB Gérard,  
1999, « Entre ethnicité et projet national : à propos de la Guyane », in *Socio-anthropologie*, n°6, 2<sup>e</sup> semaine, pp. 79-92.  
1998a, « En Guyane : ethnologie ou patrimoine ? », in *Terrain*, 31, Sep., pp. 145-158.
- CONSEIL REGIONAL DE LA GUYANE,  
1995, *Plan de développement régional, 1994-1999*, 159 p.  
1989, *Plan de développement régional, 1989-1993*, Cayenne, 61 p.
- CORZANI Jack,  
1992, *Dictionnaire encyclopédique des Antilles et de la Guyane*, Fort-de-France, Editions Désormeaux, 7 volumes.
- COUDREAU Henry,  
1893, *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française, 1887-1891*, Paris, Hachette, 614 p.
- CREVAUX Jean,  
1987, *Le mendiant de l'Eldorado, de Cayenne aux Andes (1876-1879)*, Paris, Phébus, d'Ailleurs (réed), 413 p.
- CRESTIG,  
1989, *La créolité, la guyanité*, Les exposés débat du CRESTIG n°2, Cayenne, édition : ville de Cayenne-CRESTIG, 77 p.
- CRUNELLE Geoffroy,  
1980, « l'implantation de réfugiés asiatiques : une chance pour la Guyane », in *Les temps modernes*, janvier, pp.1361-1371.
- DAUBIGNY Eugène,  
1892, *Choiseul et la France d'Outre-mer après le traité de Paris, étude sur la politique coloniale au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec un appendice sur les origines de la question de Terre-neuve*, Paris, Hachette, 352 p.
- DELPECH Bernard,  
1989, « Les Aluku de Guyane à un tournant : de l'économie de subsistance à la société de consommation », in *les Cahiers de l'Outre-mer*, Paris, n°182, pp.175-193.
- DELPECH Bernard, Othily Arthur, Robineau Philippe,  
1985, *Impact des prestations d'action sociale fournie par la Caisse d'Allocation Familiales de Guyane française*, Cayenne, ORSTOM, mars, 177 p.
- DENIS Ferdinand,  
1823, *La Guyane ou histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique*, Paris, Nepveu imp., 2 v.
- DENIZOT Gertrude,  
1995, *Contribution à l'étude du rôle des mulâtres dans le processus d'assimilation de la société créole guyanaise. De la période esclavagiste à la départementalisation (1652-1946)*, Mémoire du D.U.L.C.R., Cayenne, Université des Antilles et de la Guyane, 99 p.
- DEVEZE Michel,  
1968, *Les Guyanes*, Paris, P.U.F., 128 p.

- DORIAN Fabrice,  
1990, « Identité ou sur-identité ? », in *Phrétique*, langage et création, n°53, pp. 5-8.
- DORIAN Neuville,  
1985, *Esclavage, assimilation et guyanité*, Paris, Anthropos, 261 p.
- DROULERS Martine,  
1994, *L'Amazonie*, Paris, Nathan, coll.géographie d'aujourd'hui, 191 p.
- DUCHENE Albert,  
1928, *La politique coloniale de la France, Le ministère des colonies depuis Richelieu*, Paris, Fayot, 349 p.
- DUPONT Louis,  
1988, *Les départements français d'Amérique. Guadeloupe, Guyane, Martinique face aux schémas d'intégration de la Caraïbe et de l'Amérique latine*, Paris, L'Harmattan, 303 p.
- DUPONT-GONIN Pierre,  
1970, *La Guyane française, le pays, les hommes, ses problèmes et son avenir*, Genève, Droz, coll.Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de science politique, n°84, 277 p.
- DUPUY Francis,  
1999, « Brèves remarques sur la question autochtone en Guyane française », in *Droit et cultures*, n°37, pp.149-153.
- ELFORT Maud,  
1993, *Dix de décentralisation des compétences dans les D.O.M. : l'exemple de la Guyane*, Thèse de doctorat, Université de Paris I, 386 p.  
1990, « Le fonctionnement des institutions municipales sous la période coloniale », in *La grande encyclopédie de la Caraïbe*, Pointe-à Pitre, Sanoli ed., t.VII, pp. 152-161.
- FARRAUDIERE Yvette,  
1987, *Ecole et société en Guyane française, scolarisation et colonisation*, Paris, l'Harmattan, 195 p.
- FRANCONIE Gustave,  
1880, *Notre droit à l'assimilation*, Paris, Imprimerie Wattier, 16 p.
- GIACOTTINO Jean -Claude,  
1984, *Les Guyanes*, Paris, P.U.F., Que-sais-je ?, 126 p.
- GIRONDIN Ketty,  
1983, *La société guyanaise de 1848 à 1914 : tentatives de peuplement*, Mémoire de maîtrise, université de Paris X Nanterre, 109 p.
- GRENAND Françoise, GRENAND Pierre,  
2000, « Em busca da aliança impossível, os Waiapi do norte e seus brancos », in *Pacificando o brancos, cosmologias do contato no Norte-Amazonico*, Organizadores: B.Albert, A. Rita Ramos, Sao Paulo, Editora UNESP, pp. 145-178.  
1990b, *Des peuples pour la Guyane de demain : dossier socio-économique*, Cayenne, l'ORSTOM, coll. La nature et l'Homme, 72 p.  
1979, « Les Amérindiens de Guyane française aujourd'hui : éléments de compréhension », in *Journal de la société des Américanistes*, tome LXVI, pp. 361-382 .
- GRENAND Pierre,  
1970, *Relations intertribales en haute Guyane du XVIIIè siècle à nos jours*, Paris, institut d'ethnologie, micro-édition, n°72.031.35
- HAMEL Ian.,  
1976, *Les Guyanais : Français en sursis ?* Paris, Entente, coll. Minorités, 170 p.
- HO-TCHOUNG-TEN Jean-Pierre,  
1980, « Immigration et développement économique : l'expérience du BIPIG à Saint-Jean (1949-1959) », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°12, centre départementale de documentation pédagogique, janv-fév-mars, pp ; 48-53  
1979a, « La Guyane brésilienne ou territoire d'Amapa », in *Revue guyanaise d'histoire et de géographie*, n°9, centre départementale de documentation pédagogique, janv-fév-mars pp. 48-56

- 1979b, « L'implantation d'une colonie martiniquaise à Montjoly », in *Equinoxe*, n°10, pp.49-54
- 1976, « La population étrangère en Guyane française », in *Equinoxe*, n°2, pp. 37-39
- HURAUULT Jean,  
 2000, « Quarante ans de modernité chez les Aluku de Guyane », in *Les peuples des forêts Tropicales d'aujourd'hui*, vol. IV, région Caraïbes, Grenand P., Bruxelles, APFT, pp. 351-395.  
 1989 (1972), *Français et Indiens en Guyane 1604-1972*, Cayenne, Guyane Presses Diffusion, 223 p.  
 1970, « La francisation des Indiens de Guyane », in *Le fait public*, n°16, Mars, Paris, 8 p.  
 1965, *La vie matérielle des Noirs Réfugiés Boni et des indiens Wayana du Haut-Maroni*, Paris, ORSTOM, 142 p.  
 1961, *Les Noirs Réfugiés Boni de la Guyane*, Institut français d'Afrique noire, mémoire n°63, 366 p.  
 1959, « Histoire des Noirs réfugiés Boni de la Guyane française », in *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, Paris, t.XLVII, pp.76-137.
- HUYGUES-BELROSE Vincent,  
 1990, « Histoire de la Guyane », in *La grande Encyclopédie de la Caraïbe*, tome 7, Sanoli, 207 p.
- JAVOUHEY Anne-Marie,  
 1994, *Correspondance (1779-1851)*, Paris, les éditions du Cerf (réédition), 4 tomes, 559 p., 533 p., 429 p., 597 p.
- JOLIVET Marie-José,  
 2002, « Images de Guyane, entre réduction et cloisonnement », in *Autrepart*, Les images de l'identité, Editions de l'Aube, IRD, pp. 107-124.  
 1997, « La créolisation en Guyane. Un paradigme pour une anthropologie de la modernité créole », in *Cahiers d'études africaines*, Tome XXXVII, n°148, pp. 813-837.  
 1997, « Tenue de ville, vêtements de fête ou l'art créole du paraître », in *Autrepart*, n°1, pp. 113-128.  
 1993, « Les cahiers de Marie-Sophie Laborieux existent-ils ? ou du rapport de la créolité à l'oralité et à l'écriture », in *Cahiers des sciences humaines*, n°29, pp. 795-804.  
 1990a, « Culture et bourgeoisie créoles : à partir des cas comparés de la Guyane et de la Martinique », in *Ethnologie française*, Tome 20, Janv-Mars, pp. 49-61.  
 1987, "Nécessité et permutabilité de l'étranger dans la construction identitaire créole" in *Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situations en France*, actes du colloque international de l'AFA, Paris, ORSTOM, Colloques et séminaires, pp.418-428.  
 1986b, « Renversement d'une logique de domination : de l'inversion à la création », in *Histoire, histoires*, Premiers jalons, bulletin du département H, n°3, Paris, ORSTOM, pp.77-94.  
 1985, « Migrations et histoire dans la Caraïbe française », in *Cahiers de l'ORSTOM*, Série sciences humaines, XXI, n°1, pp.99-113.
- LAPORTE Paul,  
 1983, *La Guyane des écoles*, réédition, Paris, Karthala, 185 p.
- LARTIGAU Christian,  
 1994, *Evaluation de l'alcoolisation des Amérindiens du Haut Oyapock en Guyane française*, Thèse de médecine, Université de Dijon, 167 p.
- LE BERRE Catherine,  
 1989, *Organisation et fonctionnement du marché central de Cayenne, Synthèse*, Cayenne, ORSTOM, Série "filière de production et stratégie de développement", 77 p.
- LEBLOND, Jean- Baptiste,  
 1924, *Description de la Guyane française*, Paris, Alexis Eymery (2è ed), 91 p.
- LEFEBVRE DE LA BARRE Joseph-Antoine,  
 1666, *Description de la France Equinoxiale, ci-devant appelée Guyane et par les Espagnols el Dorado, nouvellement remise sous l'obéissance du Roi par le sieur Lefebvre de la Barre, son lieutenant général dans ce pays*, Paris, Bibliothèque nationale, 52 p.
- LEMAIRE Xavier,  
 2001, *La France en Guyane ou le pouvoir ultra-périphérique. Sociologie de l'action administrative et institution imaginaire dans un département français d'Amérique*, Paris, EHESS, 3 tomes, 933 p.
- LEROUX Yves,  
 1993, *L'habitation guyanaise sous l'Ancien régime, étude de la culture matérielle*, Thèse de doctorat, EHESS, Paris, 3 tomes, 857 p.
- LEVAT, Edouard David,  
 1902, *La Guyane française en 1902*, Paris, Imprimerie universelle, 124 p.

- LEZY Emmanuel,  
1998, *Guyane, Guyanes, perceptions et représentations de l'espace compris entre l'Orénoque et l'Amazone*, Thèse de Géographie, Paris X,  
1989, *Guyane de l'autre côté des images*, Paris, L'Harmattan, 235 p.
- MAGNE Valéry,  
1993, *Immigration chinoise en Guyane : des Chinois guyanais ou des guyanais chinois ?*, Paris I, Mémoire de maîtrise de géographie, 139 p.
- MAGNE Mireille,  
1985, *Les Chinois : le commerce des biens en Guyane*, Cayenne, C.D.D.P. de Guyane, Académie Antilles-Guyane, 20 p.
- MAM LAM FOUCK Serge,  
1997, *L'identité guyanaise en question*, Kourou, Ibis Rouge, 232 p.  
1987, *Histoire de la société guyanaise. Les années cruciales 1848-1946*, Paris, éditions Caribéennes, 253 p.
- MARCHAND THEBAULT Marguerite,  
1960, « L'esclavage en Guyane française sous l'Ancien Régime », in *Revue française d'histoire d'Outre-mer*, n°166, pp. 9-75
- MARTIN Michel L.,  
1994, "La France dans la Caraïbe: la fonction géopolitique des départements français d'Amérique" in *Burac, Guadeloupe, Martinique et Guyane dans le monde américain, réalités d'hier mutations d'aujourd'hui, perspectives 2000*, Paris, Editions Karthala, pp. 248-273
- MASTEAU Antoinette,  
1998, *La frontière franco-brésilienne de l'Oyapock Guyane-Amapa : essai de géographie culturelle et politique*, Thèse de doctorat de l'IHEAL, Paris III, 2 vol., 761 p.
- MICHOTTE Jean,  
1965, *Un pays sous-peuplé, sous-développé: l'exemple de la Guyane*, thèse, Université de Bordeaux, faculté de droit et sciences économiques, 321 p.
- MIGEREL Hélène,  
1985, « Chez Nana : un aspect de l'émancipation féminine en Guyane », in *Les Temps modernes*, n°470, pp. 476-485
- MOUILLOT Réjane,  
2002, *Sida et mobilité en Guyane, Risque d'exposition à l'infection au VIH des Brésiliens en Guyane Française*, exemple de Maripasoula et Ipoussin, Mémoire de DEA de Géographie de la Santé, 81 p.
- MOUREN-LESCAUX, Patrice.  
1987, *La Guyane*, Paris, Karthala, 186 p.
- NAVET Eric,  
1984, *Camopi, commune indienne ? la politique indienne de la France en Guyane*, Paris, diffusion INTI et GERIA, 51 p.
- NAVET Eric, MOHIA Nadia,  
1990, « Considération sur la situation des Amérindiens de l'intérieur de la Guyane », in *Journal de la société des Américanistes*, pp.215-227
- NOUAILLE Clarisse, PIANTONI Frédéric,  
1995, *L'impact économique de l'immigration surinamaise dans le nord-ouest guyanais : le cas des communes de Saint-Laurent du Maroni et Mana*, Aix-Marseille III, Mémoire de maîtrise aménagement du territoire, 216 p.
- OBSERVATOIRE REGIONAL DE LA SANTE,  
1993, *Familles en Guyane, journées d'études du 30-31 janvier 1992*, Paris, Editions Caribéennes, 190 p.
- OTHILY Georges,  
1995, *Histoire d'une loge : la France équinoxiale*, Paris, L'Harmattan, 234 p.
- PACT DE GUYANE,  
1992, « Diagnostic et orientations » in *Etude en vue de l'élaboration d'une convention de développement*, ville de Saint-Laurent du Maroni, vol 2, Diagnostic social urbain, 89 p.

- PATIENT Serge,  
1971, "Assimilation ou négritude? La culture guyanaise en question", in *L'Afrique littéraire et artistique*, n°17, pp. 11-16
- PAREPOU Alfred,  
1987, *Aripa, roman guyanais*, Paris, L'Harmattan (édition bilingue d'après l'édition : Paris, A.Ghio, 1885), 308 p.
- PETOT Jean,  
1989, *Histoire contemporaine de l'or en Guyane (de 1947 à nos jours)*, Paris, l'Harmattan, 255 p.  
1986, *L'or en Guyane*, Paris, éditions Caribéennes, 248 p.
- PIANTONI Frédéric.  
2002, *Pouvoir national et acteurs locaux : l'enjeu des mobilités dans un espace en marges. Le cas de la Guyane française*. Thèse de doctorat, Université de Poitiers, 474 p.
- PIERRE Michel,  
1980, *La terre de la grande punition, histoire des bagnes de Guyane*, Paris, Privat, 480 p.
- PREFECTURE de la Région Guyane,  
2000, *Contrat de Plan Etat-Région 2000-2006 pour la Région Guyane*  
2000, *Document unique de programmation 2000-2006 pour la Région Guyane*
- RIPERT Jean,  
1990, *L'égalité sociale et le développement dans les DOM*, La documentation française, 159 p.
- SEIGNALET Catherine,  
1989, *Problèmes sociaux et médicaux posés par l'installation de 10000 réfugiés en Guyane française*, thèse de médecine, Université Bordeaux II,
- SIBILLE Jean,  
2003, « Ecrire les langues de France : situation et enjeux », *communication au colloque « Ecrire les langues de Guyane »*, Cayenne, 9-11 Mai, 6 p.
- SURVIVAL INTERNATIONAL,  
1984, "La question amérindienne en Guyane française", in *Ethnies*, Droits de l'Homme et peuples autochtones, n°1-2, 63 p.
- TAVERNE Bernard,  
1991, *Un "docteur-feuille" à Cayenne. Santé, culture et société chez les immigrés haïtiens de Guyane française*, thèse de doctorat anthropologie, Université Aix-en-Provence, 579 p.
- THIBAUDEAULT Pierre,  
1995, *Echec de la démesure en Guyane. Autour de l'expédition de Kourou*, Saint-Maixan-L'Ecole, P.Thibaudeau, 504 p.
- TIOUKA Félix,  
1988, "Adresse au gouvernement et au peuple français", in *Ethnie*, La question amérindienne en Guyane française, n°1-2, pp. 7-10
- TIOUKA Alexis,  
2003, « La question autochtone en Guyane française », colloque *réseaux autochtones, partenariats, questions d'éthique*, 20-21 mars  
1999, « La question juridique des peuples autochtones de Guyane », in *Droit et cultures*, 37, pp. 91-95
- TRIPOT J.  
1910, *La Guyane, au pays de l'or, des forçats et des peaux-rouges*, Paris, Plon-Nourrit & Cie, 301 p.
- URENA RIB Pedro,  
2002, « Les jeunes de la Guyane et la pluriethnicité », in *Hermès*, 32-33, pp. 69-81
- Etats généraux du développement réel et durable de la Guyane*, Rapport final de Janvier 1998
- En réponse à la proposition d'un statut particulier pour la Guyane, présentée par Messieurs les parlementaires de la Guyane*, RPR Fédération de Guyane, 1981

# INDEX DES AUTEURS

## A

AAROU Pascale..... - 416 -, - 528 -  
 ABOU Sélim - 37 -, - 200 -, - 337 -, - 407 -, - 455 -, - 480  
 ABRIC Jean-Claude..... - 373 -, - 374 -, - 394 -  
 ACCARDO Alain ..... - 21 -, - 32 -, - 42 -  
 ALLPORT Floyd Henry..... - 394 -  
 ALPHANDERY Pierre ..... - 298 -, - 501 -  
 AMORIM Marilia ..... - 385 -  
 ANZIEU Didier..... - 371 -, - 394 -, - 561 -, - 562 -

## B

BARDIN Laurence..... - 74 -  
 BARRERE Pierre..... - 89 -, - 384 -  
 BARTH Frederik..... - 38 -  
 BASTIDE Roger ..... - 36 -, - 37 -, - 43 -, - 120 -, - 134 -, -  
 145 -, - 195 -, - 245 -, - 258 -, - 268 -, - 313 -, - 362 -,  
 - 393 -, - 396 -, - 479 -, - 486 -  
 BAUGNET Lucy..... - 40 -  
 BEAUD Stéphane ..... - 55 -, - 61 -  
 BERGER Peter..... - 31 -, - 32 -, - 43 -, - 44 -, - 568 -  
 BERGUES Martine..... - 298 -, - 501 -  
 BERNABE Jean ..... - 150 -, - 566 -, - 569 -  
 BIDART Claire ..... - 504 -  
 BILBY Kenneth ..... - 143 -  
 BILLIG Michaëll..... - 395 -  
 BINET-COURT Simone ..... - 96 -, - 97 -, - 266 -  
 BLANCHET Alain..... - 52 -, - 62 -  
 BLUMER Herbert George ..... - 459 -  
 BOLZINGER André ..... - 528 -  
 BONNIOL Jean-Luc ..... - 118 -  
 BONVALET Catherine..... - 234 -, - 469 -  
 BOUCHER Manuel..... - 27 -  
 BOUDON Raymond ..... - 31 -  
 BOURDIEU Pierre. - 31 -, - 42 -, - 43 -, - 45 -, - 47 -, - 51  
 -, - 53 -, - 56 -, - 87 -, - 273 -, - 528 -, - 549 -, - 569 -  
 BOURGAREL Sophie ..... - 14 -, - 189 -, - 192 -  
 BOURRICAUD François..... - 31 -  
 BOUYER Frédéric ..... - 97 -  
 BRISSON Geneviève ..... - 344 -  
 BROMBERGER Christian..... - 201 -  
 BRUN Jacques ..... - 201 -  
 BUSQUETS ..... - 398 -, - 456 -

## C

CALMONT André ..... - 12 -, - 15 -, - 16 -, - 81 -, - 153 -, -  
 159 -, - 166 -, - 189 -, - 198 -, - 266 -  
 CALMONT Régine... - 12 -, - 15 -, - 16 -, - 81 -, - 153 -, -  
 159 -, - 166 -, - 189 -, - 198 -, - 266 -  
 CAMILLERI Carmel - 7 -, - 36 -, - 340 -, - 440 -, - 441 -,  
 - 444 -, - 445 -, - 446 -, - 457 -, - 486 -, - 566 -  
 CARDOSO Ciro Flamarion. - 79 -, - 80 -, - 81 -, - 82 -, -  
 83 -, - 84 -, - 85 -, - 86 -, - 87 -, - 90 -, - 92 -  
 CASTORIADIS Cornélius ..... - 44 -, - 568 -  
 CHALIFOUX Jean-Jacques. - 9 -, - 15 -, - 141 -, - 148 -, -  
 152 -, - 153 -, - 384 -, - 496 -  
 CHANSON Philippe ..... - 108 -, - 157 -

CHAUCHAT Hélène ..... - 161 -, - 340 -, - 373 -, - 374 -, -  
 398 -, - 455 -, - 456 -  
 CHAUMET Alain..... - 100 -  
 CHENU Alain..... - 336 -  
 CHERUBINI Bernard - 18 -, - 94 -, - 98 -, - 147 -, - 188 -,  
 - 189 -, - 227 -, - 230 -, - 274 -, - 278 -, - 279 -, - 294 -  
 -, - 296 -, - 514 -, - 557 -, - 566 -, - 567 -  
 CHEVALIER Jacques ..... - 201 -  
 CHOMBART-De-LAUWE Paul-Henri..... - 297 -  
 CLAPIER-VALLADON Simone ..... - 73 -, - 75 -  
 CLAVEL Maïté ..... - 200 -, - 230 -, - 250 -  
 CODOL Jean-Paul ..... - 373 -  
 COÏANIZ Alain ..... - 513 -  
 COLLOMB Gérard- 16 -, - 89 -, - 142 -, - 143 -, - 145 -, -  
 147 -, - 148 -, - 155 -, - 385 -  
 CORCUFF Philippe ..... - 21 -, - 32 -, - 42 -  
 COSTA-LASCOUX Jacqueline..... - 457 -  
 COSTALAT-FOURNEAU Anne-Marie..... - 413 -  
 COURGEAU Daniel..... - 201 -  
 CUCHE Denys..... - 33 -

## D

DASEN Pierre..... - 453 -  
 DE VISSCHER Pierre ..... - 196 -  
 DESCHAMPS Jean-Claude..... - 398 -, - 413 -, - 456 -  
 DOISE Wilhem..... - 340 -, - 457 -  
 DOMENACH Hervé..... - 164 -, - 166 -  
 DORIAN Fabrice ..... - 151 -  
 DRIANT Jean Claude ..... - 201 -  
 DUMONT Louis..... - 39 -, - 143 -  
 DUPONT-GONIN Pierre..... - 108 -  
 DURAND Gilbert ..... - 33 -, - 398 -  
 DURAND-DELVIGNE Annick ..... - 398 -  
 DURKHEIM Emile .. - 22 -, - 23 -, - 24 -, - 44 -, - 196 -, -  
 200 -, - 341 -, - 511 -  
 DUTRORE LA COUTURE..... - 86 -

## E

ERIKSON Erik ..... - 40 -, - 254 -

## F

FAUQUENOY Marguerite - 12 -, - 96 -, - 150 -, - 151 -, -  
 154 -, - 184 -  
 FAVRE Anaïs ..... - 118 -  
 FESTINGER Louis ..... - 396 -  
 FISCHER Claude S..... - 493 -, - 526 -  
 FORSE Michel..... - 465 -, - 470 -  
 FOUGERE Eric ..... - 15 -, - 95 -  
 FREMONT Armand ..... - 201 -

## G

GERAUD Marie-Odile...- 108 -, - 144 -, - 158 -, - 198 -, -  
266 -, - 285 -, - 378 -, - 502 -  
GIDDENS Anthony .....- 42 -, - 43 -, - 45 -, - 46 -, - 47 -, -  
200 -, - 459 -, - 539 -, - 549 -, - 569 -  
GIRAUD .....- 85 -  
GIRONDIN Ketty .....- 15 -, - 91 -  
GOFFMAN Erving - 40 -, - 45 -, - 197 -, - 202 -, - 340 -, -  
404 -, - 445 -, - 455 -, - 504 -, - 512 -  
GORDON Milton .....- 498 -  
GORGEON Catherine.....- 16 -, - 145 -, - 146 -  
GOTMAN Anne.....- 52 -, - 62 -  
GOURY Laurence.....- 13 -  
GRANOVETTER Mark.....- 465 -  
GRENAND Françoise- 9 -, - 13 -, - 90 -, - 111 -, - 142 -, -  
155 -, - 156 -, - 325 -, - 384 -, - 385 -  
GRENAND Pierre.....- 9 -, - 13 -, - 90 -, - 111 -, - 142 -, -  
155 -, - 156 -, - 325 -, - 384 -, - 385 -  
GROSSETTI Michel .....- 465 -, - 493 -, - 504 -, - 520 -, -  
526 -, - 534 -  
GUILLOT Philippe .....- 161 -

## H

HALBWACHS Maurice .....- 44 -, - 161 -, - 196 -  
HENRI Arthur...- 111 -, - 201 -, - 211 -, - 223 -, - 239 -, -  
259 -, - 273 -, - 341 -, - 344 -, - 371 -, - 553 -  
HERPIN Nicolas .....- 336 -  
HERSKOVITS Melville.....- 36 -, - 37 -, - 245 -  
HIDAIR Isabelle .....- 17 -, - 70 -, - 94 -, - 112 -, - 113 -, -  
118 -, - 121 -, - 144 -, - 148 -, - 346 -  
HILY Marie-Antoinette.....- 30 -, - 289 -, - 442 -, - 457 -  
HURAUULT Jean.....- 100 -, - 112 -, - 142 -, - 144 -

## J

JACOBSON L.....- 511 -  
JAVEAU Claude.....- 30 -, - 31 -, - 416 -  
JODELET Denise.....- 33 -, - 340 -, - 341 -  
JOLIVET Marie-José- 3 -, - 14 -, - 15 -, - 79 -, - 81 -, - 88  
-, - 94 -, - 95 -, - 96 -, - 98 -, - 99 -, - 105 -, - 114 -, -  
141 -, - 142 -, - 144 -, - 145 -, - 146 -, - 147 -, - 153 -,  
-, - 234 -, - 261 -, - 287 -, - 289 -, - 291 -, - 389 -, - 497 -  
JOLLIVET Marcel .....- 531 -  
JUMINER Bertène .....- 94 -, - 120 -

## K

KAUFMANN Jean-Claude .....- 73 -  
KHELLIL Mohand- 3 -, - 25 -, - 27 -, - 28 -, - 29 -, - 30 -,  
-, - 32 -, - 41 -, - 299 -, - 443 -, - 477 -, - 565 -  
KOVATS BEAUDOUX Edith.....- 469 -

## L

LAPEYRONNIE Didier.....- 27 -, - 444 -  
LAPLANTINE François .....- 32 -  
LAUNEY Michel .....- 317 -  
LEGLISE Isabelle ..- 13 -, - 153 -, - 325 -, - 333 -, - 549 -  
LEON Patrick....- 112 -, - 113 -, - 147 -, - 152 -, - 183 -, -  
311 -, - 321 -  
LEVI-STRAUSS Claude.....- 22 -, - 78 -  
LEWIN Kurt.....- 561 -  
LINTON Ralph .....- 36 -  
LIPIANSKY Edmond Marc .....- 40 -

LOUIS-GUERIN Christiane- 340 -, - 342 -, - 397 -, - 398  
-  
LUCKMANN Thomas.....- 32 -, - 43 -, - 44 -  
LUCRECE André .....- 529 -

## M

MADORE François .....- 230 -, - 233 -, - 234 -  
MAISONNEUVE Jean .....- 126 -, - 373 -  
MALEWSKA-PEYRE Hanna .....- 440 -, - 446 -  
MALOUEZ Pierre-Victor.....- 84 -  
MAM LAM FOUCK Serge...- 16 -, - 82 -, - 98 -, - 99 -, -  
100 -, - 113 -, - 198 -, - 259 -  
MARTIN Jean-Yves- 371 -, - 394 -, - 500 -, - 561 -, - 562  
-  
MATTELARD Armand.....- 35 -  
MATTELARD Michèle.....- 35 -  
MAUSS Marcel .....- 22 -  
MEAD George Herbert.....- 31 -  
MEMMI Albert.....- 40 -, - 87 -, - 569 -  
MENGET Patrick .....- 156 -  
MICHEL Jacques - 81 -, - 105 -, - 109 -, - 231 -, - 315 -, -  
465 -  
MIGGE Bettina.....- 13 -, - 153 -, - 333 -, - 549 -  
MIMANDE.....- 98 -  
MOLINER Pascal - 217 -, - 373 -, - 391 -, - 394 -, - 511 -,  
-, - 514 -  
MONGES Stéphane.....- 201 -  
MOSCOVICI Pierre.....- 391 -, - 392 -, - 454 -  
MOSER Gabriel.....- 513 -, - 527 -, - 529 -  
MUCCHIELI Alex.....- 33 -, - 374 -, - 397 -

## N

NAVEZ-BOUCHANINE Françoise .....- 230 -, - 235 -  
NDAGANO Biringanine.....- 152 -  
NOIRIEL Gérard .....- 26 -

## O

OGAY Tania.....- 453 -  
ORRU Jean-François .....- 176 -, - 178 -, - 180 -, - 187 -, -  
194 -, - 204 -, - 442 -, - 507 -  
OTHILY Arthur .....- 134 -, - 198 -

## P

PARK Robert Ezra.....- 35 -, - 190 -, - 231 -, - 443 -  
PARSONS Talcott .....- 34 -  
PATIENT Serge.....- 179 -  
PICOUEZ Michel .....- 164 -, - 166 -  
PINCON Michel et PINCON-CHARLOT Monique.- 231  
-  
PITOU Louis Ange .....- 197 -  
POIRIER Jean.....- 73 -, - 75 -  
POLLAK Michael.....- 40 -  
POUTIGNAT Philippe .....- 6 -, - 38 -, - 39 -, - 455 -  
PRICE Richard .....- 14 -, - 100 -, - 153 -, - 156 -, - 283 -  
PRICE Sally.....- 14 -, - 100 -, - 153 -, - 156 -, - 283 -  
PROST Gérard.....- 13 -, - 87 -, - 150 -

## Q

QUIVY Raymond .....- 52 -, - 64 -

## R

RADKOWSKI Georges-Hubert .... - 230 -, - 268 -, - 269 -  
RAYBAUT Paul ..... - 73 -, - 75 -  
REA Andréa ..... - 24 -  
REDFIELD Robert ..... - 36 -  
REGINENSI Caterine ..... - 234 -, - 531 -  
REMONDIERE André ..... - 105 -, - 106 -  
RENAN Ernest ..... - 25 -, - 39 -, - 308 -  
RENAULT-LESCURE Odile ..... - 111 -, - 325 -  
RINAUDO Christian ..... - 30 -, - 289 -, - 442 -  
ROSENTHAL R. .... - 511 -  
ROUSSEAU Jean-Jacques ..... - 25 -

## S

SCHACHTER S. .... - 529 -  
SCHERIF C. .... - 407 -  
SCHERIF M. .... - 407 -  
SCHNAPPER Dominique ..... - 24 -, - 26 -, - 27 -  
SEGAUD Marion ..... - 201 -  
SENCEBE Yannick ..... - 442 -  
SIMMEL Georg ..... - 35 -, - 55 -, - 459 -  
SIMON Patrick ..... - 26 -, - 231 -, - 268 -, - 568 -  
SMITH Anthony ..... - 38 -  
SOROKIN Pitrim ..... - 488 -  
STEPHENSON Elie. - 81 -, - 86 -, - 116 -, - 151 -, - 162 -  
STREIFF FENART Jocelyne ..... - 6 -, - 38 -, - 39 -

## T

TABARD Nicole ..... - 191 -, - 230 -  
TAJFEL Henry ..... - 341 -, - 373 -, - 398 -, - 511 -  
TAP Pierre ..... - 561 -  
TARDE Gabriel ..... - 445 -, - 535 -  
THABOUILLOT Gérard ..... - 92 -, - 93 -, - 95 -, - 102 -, -  
103 -, - 104 -, - 193 -, - 197 -, - 216 -, - 560 -  
THERIAULT Joseph Yvon ..... - 41 -  
THOMAS William I. - 25 -, - 32 -, - 34 -, - 363 -, - 424 -,  
- 530 -, - 568 -  
TODD Emmanuel ..... - 7 -, - 9 -, - 567 -  
TÖNNIES Ferdinand... - 22 -, - 23 -, - 24 -, - 35 -, - 567 -  
TOULEMONDE-NIAUSSAT Myriam- 10 -, - 12 -, - 107  
-, - 108 -, - 109 -, - 123 -, - 156 -, - 160 -, - 205 -, -  
259 -, - 261 -  
TRIBALAT Michèle .. - 7 -, - 26 -, - 258 -, - 403 -, - 462 -  
TRIPIER Maryse ..... - 24 -  
TYLOR Edward Burnett ..... - 32 -

## V

VERMES Geneviève ..... - 457 -  
VIGNON Robert .- 93 -, - 100 -, - 104 -, - 112 -, - 224 -, -  
233 -  
VINSONNEAU Geneviève ..... - 445 -

## W

WEBER Florence - 22 -, - 25 -, - 33 -, - 35 -, - 38 -, - 45 -,  
- 55 -, - 61 -, - 163 -, - 196 -, - 373 -, - 459 -, - 482 -, -  
546 -, - 567 -  
WEBER Max- 22 -, - 25 -, - 33 -, - 35 -, - 38 -, - 45 -, - 55  
-, - 61 -, - 163 -, - 196 -, - 373 -, - 459 -, - 482 -, - 546  
-, - 567 -  
WELLMAN Barry ..... - 493 -  
WENGER Jean ..... - 100 -

WIRTH Louis ..... - 231 -, - 568 -

## Z

ZAVALLONI Marisa .... - 340 -, - 341 -, - 373 -, - 374 -, -  
397 -, - 398 -  
ZGANIECKI Florian ..... - 34 -, - 568 -  
ZONZON Jacqueline ..... - 13 -, - 87 -, - 150 -



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

### CARTES

<i>Carte 1 : La Guyane: positionnement en Amérique et répartition des espaces (Source : Atlas illustré de Guyane, sous la direction de J.Barret 2002 : 13 et 27).....</i>	- 8 -
<i>Carte 2: Répartition de la population guyanaise par ethnies (Source : Atlas illustré de la Guyane, sous la direction de J. Barret 2002 : 2.....</i>	- 11 -
<i>Carte 3: Répartition de la population en Guyane en 1999 (Source : Atlas illustré de la Guyane, sous la direction de J. Barret 2002 : 149).....</i>	- 185 -
<i>Carte 4 : Les concentrations de Métropolitains sur l'île de Cayenne : Ecarts entre le pourcentage de Métropolitains par quartier et le pourcentage moyen de Métropolitains sur l'île de Cayenne (source : INSEE 1999 ; retravaillée) .....</i>	- 190 -

### GRAPHIQUES

<i>Graphique 1 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le sexe .....</i>	- 65 -
<i>Graphique 2 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) par tranche d'âge .....</i>	- 66 -
<i>Graphique 3: Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source : INSEE 1999) par catégories socio-professionnelles.....</i>	- 66 -
<i>Graphique 4 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le secteur professionnel .....</i>	- 67 -
<i>Graphique 5 : Population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et population des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) suivant le temps passé en Guyane.....</i>	- 67 -
<i>Graphique 6 : Répartition par commune de la population de l'échantillonnage (d'après notre enquête de 2003) et des individus nés en métropole (source: INSEE 1999) .....</i>	- 68 -
<i>Graphique 7 : Répartition des individus selon les classes socio-raciales pendant la période de colonisation esclavagiste ( source: 1665-1698: Jennings (1995 : 254) ; 1720 et 1817: Cardoso (1999 : 330) ; 1819-1848: Mam Lam Fouck (1986)) .....</i>	- 82 -
<i>Graphique 8 : Population de la Guyane en 1999 suivant le lieu de naissance (source: INSEE 1999).....</i>	- 164 -
<i>Graphique 9 : Evolution de la population née en métropole par rapport à la population guyanaise (source: INSEE 1999) .....</i>	- 165 -
<i>Graphique 10 : Répartition des Métropolitains en 1999 suivant le temps qu'ils ont passé en Guyane (source: INSEE 1999) .....</i>	- 167 -
<i>Graphique 11 : Répartition homme-femme de la population "née en métropole"(source: INSEE 1999).....</i>	- 170 -
<i>Graphique 12 : Pyramide des âges des individus nés en métropole (source: INSEE 1999).....</i>	- 171 -
<i>Graphique 13 : Part de la population métropolitaine dans la population de Guyane en fonction des âges (source: INSEE 1999).....</i>	- 171 -
<i>Graphique 14 : Taux de chômage par lieu de naissance(source:INSEE 1999).....</i>	- 172 -
<i>Graphique 15 : Proportion des actifs occupés, des chômeurs et des inactifs par lieu de naissance (source: INSEE 1999) .....</i>	- 173 -
<i>Graphique 16 : Répartition privé/public de la population née en métropole (source: INSEE 1999).....</i>	- 174 -
<i>Graphique 17 : Répartition des fonctionnaires métropolitains (source: INSEE 1999).....</i>	- 174 -
<i>Graphique 18 : Catégories socio-professionnelles des individus nés en métropole (source: INSEE 1999)....</i>	- 175 -
<i>Graphique 19 : Proportion des catégories socioprofessionnelles par lieu de naissance (source: INSEE 1999) ....</i>	- 175 -
<i>Graphique 20 : Répartition par commune de la population Guyanaise et de la population née en métropole (source: INSEE 1999).....</i>	- 186 -

Graphique 21 : Pourcentage des individus nés en métropole par rapport à la population Guyanaise par commune (source: INSEE 1999).....	- 188 -
Graphique 22 : Types d'habitats selon le lieu de naissance des individus (source: INSEE 1999) .....	- 191 -
Graphique 23 : Niveau de prestation des habitations selon le lieu de naissance des individus (source: INSEE 1999).....	- 192 -
Graphique 24 : Niveau de prestation sanitaire des habitations selon le lieu de naissance des individus (source: INSEE 1999) .....	- 193 -
Graphique 25 : Intention de résidence géographique pour les Métropolitains de l'échantillon au moment de l'entretien (d'après notre enquête de 2003).....	- 228 -
Graphique 26 : Intentions de séjour en Guyane pour les Métropolitains interrogés qui désirent partir à terme (d'après notre enquête de 2003) .....	- 229 -
Graphique 27 : Nombre de voyages en métropole (d'après notre enquête de 2003).....	- 262 -
Graphique 28 : Fréquentation des spectacles culturels par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) ..	- 272 -
Graphique 29 : Fréquentation des restaurants par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) .....	- 274 -
Graphique 30 : Fréquentation de la plage par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 275 -
Graphique 31 : Fréquentation de la forêt par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) .....	- 276 -
Graphique 32 : Fréquentation du cinéma par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) .....	- 281 -
Graphique 33 : Fréquentation des discothèques par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 282 -
Graphique 34 : Fréquentation du marché par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 284 -
Graphique 35 : Fréquentation des défilés du carnaval en tant que spectateur par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 287 -
Graphique 36 : Fréquentation des défilés du carnaval en tant que participant par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 288 -
Graphique 37 : Fréquentation des bals parés-masqués par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) ..	- 289 -
Graphique 38 : Fréquentation du centre ville par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003).....	- 292 -
Graphique 39 : Participation à une association par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) .....	- 299 -
Graphique 40 : Métropolitains regardant les informations télévisées locales (d'après notre enquête de 2003) .....	- 308 -
Graphique 41 : Métropolitains lisant la presse Guyanaise (d'après notre enquête de 2003) .....	- 309 -
Graphique 42 : Sentiment d'implication dans l'avenir de la Guyane (d'après notre enquête de 2003).....	- 310 -
Graphique 43 : Métropolitains inscrits sur les listes électorales de Guyane (d'après notre enquête de 2003) -	- 311 -
Graphique 44 : Existe-t-il une identité guyanaise? (d'après notre enquête de 2003).....	- 408 -
Graphique 45 : Qui est Guyanais? (d'après notre enquête de 2003) .....	- 409 -
Graphique 46 : Existe-t-il une identité métropolitaine? (d'après notre enquête de 2003) .....	- 414 -
Graphique 47 : A quel groupe vous sentez-vous appartenir? (sur 45 individus interrogés se sentant appartenir à un groupe) (d'après notre enquête de 2003).....	- 414 -
Graphique 48 : Pourquoi ne vous sentez-vous pas appartenir à un groupe métropolitain? (sur 35 individus interrogés ne se sentant pas appartenir à un groupe) (d'après notre enquête de 2003).....	- 415 -
Graphique 49 : Comment vous définissez-vous en Guyane? (d'après notre enquête de 2003) .....	- 417 -
Graphique 50 : Comment vous sentez-vous en Guyane? (d'après notre enquête de 2003).....	- 418 -
Graphique 51 : Population la plus fréquentée par les individus métropolitains (d'après notre enquête de 2003) ..	- 461 -
Graphique 52 : Nombre de Métropolitains qui ont des relations avec les autres populations (d'après notre enquête de 2003).....	- 463 -
Graphique 53 : Types des relations des Métropolitains (d'après notre enquête de 2003) .....	- 489 -
Graphique 54 : Etat matrimonial des individus "nés en métropole" (source: INSEE 1999) .....	- 494 -
Graphique 55 : Lieu de naissance des enfants dont le chef de famille est né en métropole (source: INSEE 1999) -	- 494 -
Graphique 56 : Lieu de naissance du conjoint dont le chef de famille est né en métropole (source: INSEE 1999) -	- 495 -
Graphique 57 : Types de relations suivant les représentations des Créoles guyanais (d'après notre enquête de 2003).....	- 515 -

## SCHÉMAS

<i>Schéma 1 : Triangle de lecture de l'individu métropolitain</i> .....	- 64 -
<i>Schéma 2 : Echelle idéologique des Créoles guyanais selon F. Doria (1984) (retravaillé)</i> .....	- 151 -
<i>Schéma 3 : Description quantitative des relations sociales d'un individu métropolitain moyen</i> .....	- 463 -
<i>Schéma 4 : L'individu est pris dans le cercle métropolitain</i> .....	- 490 -
<i>Schéma 5 : L'individu est pris entre deux cercles relationnels</i> .....	- 490 -
<i>Schéma 6 : L'individu est pris dans un autre cercle relationnel</i> .....	- 491 -
<i>Schéma 7 : L'individu n'est pas pris dans un cercle relationnel</i> .....	- 492 -

## TABLEAUX

<i>Tableau 1 : Proportion des employés sédentaires et détachés du Centre Spatial Guyanais (source : Remondière et Colmenero-Cruz 1987)</i> .....	- 106 -
<i>Tableau 2 : Part des populations selon deux sources (source : INSEE 1999 et CIMADE 1993)</i> .....	- 165 -
<i>Tableau 3 : Nombre d'individus et part des différentes populations suivant leur lieu de naissance dans la population totale guyanaise (source : INSEE 1967 et 1999)</i> .....	- 166 -
<i>Tableau 4 : Part des Métropolitains restant en Guyane en 1999 en fonction de leur date d'arrivée (source : INSEE)</i> .....	- 167 -
<i>Tableau 5 : Nature de l'accès au logement en fonction du lieu de naissance des individus (source : INSEE 1999)</i> .....	- 168 -
<i>Tableau 6 : Causes de l'émigration vers la Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 203 -
<i>Tableau 7 : Les représentations sur la Guyane avant d'y venir (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 220 -
<i>Tableau 8 : Intentions sur la durée du séjour à l'arrivée en Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 227 -
<i>Tableau 9 : Paramètres orientant le choix de l'habitat (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 235 -
<i>Tableau 10 : Types d'associations investies par les Métropolitains (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 300 -
<i>Tableau 11 : Pratique des langues locales de Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 327 -
<i>Tableau 12 : Langues locales pratiquées par les Métropolitains en Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 327 -
<i>Tableau 13 : Nombres d'individus suivant le niveau et la fréquence de leur pratique d'une langue locale (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 329 -
<i>Tableau 14 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le temps passé en Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 330 -
<i>Tableau 15 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le temps passé en Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 330 -
<i>Tableau 16 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon la structure familiale (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 331 -
<i>Tableau 17 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon la structure familiale (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 332 -
<i>Tableau 18 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le secteur professionnel (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 332 -
<i>Tableau 19 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le secteur professionnel (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 333 -
<i>Tableau 20 : Pourcentages d'individus pratiquant une langue locale selon le sexe (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 333 -
<i>Tableau 21 : Pourcentages d'individus parlant ou comprenant seulement une langue locale selon le sexe (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 334 -
<i>Tableau 22 : Importance des images des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 375 -
<i>Tableau 23 : Nombre d'images des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane en fonction de leurs connotations affectives (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 376 -
<i>Tableau 24 : Nombre d'individus en fonction de la connotation affective de leurs images sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 376 -
<i>Tableau 25 : Représentations récurrentes des Métropolitains sur les différentes populations de Guyane</i> .....	- 392 -
<i>Tableau 26 : Nombre d'images des Métropolitains sur le groupe métropolitain en fonction de leurs connotations affectives (d'après notre enquête de 2003)</i> .....	- 399 -

<i>Tableau 27 : Nombre d'individus en fonction de la connotation affective de leurs images sur les différentes populations de Guyane (d'après notre enquête de 2003) .....</i>	<i>- 399 -</i>
<i>Tableau 28 : Nombre d'individus en fonction de leur sentiment d'appartenance (d'après notre enquête de 2003)- 419 -</i>	
<i>Tableau 29 : Mariages en Mairie de Cayenne suivant le lieu de naissance (source : registres de la Mairie de Cayenne).....</i>	<i>- 496 -</i>
<i>Tableau 30 : Mariages des Métropolitains en Mairie de Cayenne (source : registres de la Mairie de Cayenne) ..</i>	<i>- 496 -</i>
<i>Tableau 31 : Pourcentages de relations amicales des individus métropolitains selon leur lieu de rencontre (d'après notre enquête de 2003) .....</i>	<i>- 505 -</i>
<i>Tableau 32 : Pourcentage d'individus selon leur lieu de résidence et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 508 -</i>
<i>Tableau 33 : Pourcentage d'individus selon leurs catégories socioprofessionnelles et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003) .....</i>	<i>- 510 -</i>
<i>Tableau 34 : Pourcentage d'individus selon leur secteur d'activité et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 510 -</i>
<i>Tableau 35 : Pourcentage d'individus selon leur sentiment d'appartenance et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 517 -</i>
<i>Tableau 36 : Pourcentage d'individus selon leur type de famille et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003) .....</i>	<i>- 522 -</i>
<i>Tableau 37 : Pourcentage d'individus selon leur fréquentation de la forêt et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 541 -</i>
<i>Tableau 38 : Pourcentage d'individus selon leur fréquentation du carnaval en tant que participant et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003) .....</i>	<i>- 543 -</i>
<i>Tableau 39 : Pourcentage d'individus selon leur pratique d'une langue locale et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 548 -</i>
<i>Tableau 40 : Pourcentage d'individus selon leur temps passé en Guyane et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 550 -</i>
<i>Tableau 41 : Pourcentage d'individus selon leur intention résidentielle et leur type de relations (d'après notre enquête de 2003).....</i>	<i>- 552 -</i>

## TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>- 5 -</b>
<b>THEORIE ET METHODE</b> .....	<b>- 20 -</b>
<b>Chapitre I. Construction de l'objet de recherche</b> .....	<b>- 21 -</b>
I-2- Courants théoriques et hypothèse : une vision complexe, dynamique, constructiviste de la société	- 42 -
I-4- Hypothèses .....	- 49 -
<b>Chapitre II. Méthodologie</b> .....	<b>- 51 -</b>
II-1- de la théorie à la méthode.....	- 51 -
II-2- chronologie du travail.....	- 52 -
II-3- Rupture épistémologique.....	- 53 -
II-4- Les espaces de l'investigation .....	- 58 -
II-5- les outils méthodologiques .....	- 60 -
II-5-a- La documentation .....	- 60 -
II-5-b- L'observation .....	- 61 -
II-5-c- Les entretiens.....	- 62 -
II-6- L'analyse .....	- 73 -
II-7- Les limites de la recherche .....	- 75 -
<b>LES DETERMINANTS SYMBOLIQUES ET OBJECTIFS DE L'EXISTENCE D'UN GROUPE METROPOLITAIN</b> .....	<b>- 77 -</b>
<b>Chapitre I. La Société découle d'une histoire</b> .....	<b>- 78 -</b>
I-1- Une colonie esclavagiste (1656-1848).....	- 80 -
I-2- Une colonie non-esclavagiste (1848-1946) .....	- 91 -
I-3- Un Département d'Outre-mer (depuis 1946).....	- 100 -
Conclusion du chapitre .....	- 114 -
<b>Chapitre II. Les représentations sur les Métropolitains aujourd'hui</b> .....	<b>- 117 -</b>
II-1- Les images du Métropolitain : représentations collectives.....	- 117 -
II-2- Les représentations sur les Métropolitains sont liées à la construction identitaire de chaque groupe dans la dynamique guyanaise.....	- 136 -
II-2-a- Les représentations collectives : une société multiculturelle, une quête identitaire .....	- 136 -
II-2-b- Le regard sur les Métropolitains dépend de la dynamique identitaire de chaque groupe .....	- 142 -
Conclusion du chapitre .....	- 159 -
<b>Chapitre III. Caractéristiques objectives des Métropolitains : une classe sociale</b> .....	<b>- 163 -</b>
III-1- Les Métropolitains: une minorité dans la société guyanaise .....	- 164 -
III-2- Mobilité géographique : une population de passage .....	- 167 -
III-3- Sexe et âge : une migration de travail .....	- 170 -
III-4- Catégories professionnelles occupées : une classe sociale supérieure .....	- 172 -
III-4-a- Une population plus active et moins touchée par le chômage.....	- 172 -
III-4-b- Une majorité de fonctionnaires .....	- 173 -
III-4-c- Une classe professionnelle supérieure et dirigeante .....	- 174 -
III-5- Une distribution spatiale ordonnée.....	- 185 -
III-5-a- Deux pôles majeurs : l'île de Cayenne et Kourou .....	- 186 -
III-5-b- Des quartiers ethniques .....	- 189 -
III-5-c- Des logements de bonne qualité.....	- 190 -
<b>Conclusion de la deuxième partie</b> .....	<b>- 194 -</b>
<b>SOCIALISATIONS ET TERRITOIRES DE L'IDENTITE</b> .....	<b>- 199 -</b>
<b>Chapitre I. Le projet migratoire pour la Guyane</b> .....	<b>- 202 -</b>
I-1- Les facteurs de la venue en Guyane.....	- 202 -
I-2- Les représentations de la Guyane avant la migration .....	- 217 -
I-2-a- La Guyane comme environnement naturel .....	- 221 -

I-2-b- La Guyane comme société.....	- 224 -
I-3- Intention d'implantation dans l'espace guyanais.....	- 227 -
Conclusion du chapitre.....	- 229 -
<b>Chapitre II. Espace privé : habitats.....</b>	<b>- 230 -</b>
II-1- Entre regroupement et dispersion : pas de territoire ethnique de l'habiter métropolitain.....	- 230 -
II-2- Les stratégies d'habitat.....	- 234 -
II-2-a- La stratégie financière.....	- 236 -
II-2-b- La stratégie du bien-être.....	- 237 -
II-2-c- La stratégie d'intégration.....	- 239 -
II-3- Les manières d'habiter.....	- 246 -
II-3-a- Aménagement de l'habitat.....	- 246 -
II-3-b- Activités dans l'habitat.....	- 254 -
II-4- Mouvements entre deux espaces : métropole et Guyane.....	- 262 -
Conclusion du chapitre.....	- 267 -
<b>Chapitre III. Espaces publics : fréquentations, activités, manières d'être.....</b>	<b>- 269 -</b>
III-1- Les espaces identifiés aux Métropolitains : forte visibilité et pratique collective.....	- 270 -
III-1-a- Cohérence entre une forte visibilité et la fréquentation par une majorité des Métropolitains.....	- 271 -
III-1-b- Paradoxe entre une forte visibilité et la diversité des pratiques des Métropolitains.....	- 276 -
III-2- Les espaces cosmopolites : présence de tous les groupes.....	- 283 -
III-3- Les espaces « ethniques ».....	- 294 -
Conclusion du chapitre.....	- 297 -
<b>Chapitre IV. La citoyenneté guyanaise.....</b>	<b>- 299 -</b>
IV-1- Participation associative.....	- 299 -
IV-2- Intérêt manifesté.....	- 308 -
IV-2-a- Les informations télévisées locales.....	- 308 -
IV-2-b- La presse guyanaise.....	- 308 -
IV-2-c- La radio.....	- 309 -
IV-2-d- Se sentent-ils concernés par l'avenir de la Guyane ?.....	- 310 -
IV-3- Implication politique.....	- 311 -
IV-3-a- Inscription sur les listes électorales de Guyane (déclarée par l'individu).....	- 311 -
IV-3-b- Engagement politique de certains individus.....	- 313 -
IV-3-c- Citoyenneté française : Attachement à la politique menée en France.....	- 318 -
Conclusion du chapitre.....	- 323 -
<b>Chapitre V. L'acculturation par la langue.....</b>	<b>- 325 -</b>
V-1- Description de la pratique des langues locales par les Métropolitains de l'échantillon.....	- 326 -
V-2- Une socialisation dans une situation relativement contraignante.....	- 329 -
V-3- Pratiquer pour s'intégrer : l'utilité identitaire de la pratique d'une langue locale.....	- 334 -
<b>Conclusion de la troisième partie.....</b>	<b>- 335 -</b>
<b>LA CONSTRUCTION DE SON IDENTITE FACE A AUTRUI.....</b>	<b>- 339 -</b>
<b>Chapitre I. Les représentations de la Guyane.....</b>	<b>- 342 -</b>
I-1- L'environnement naturel.....	- 342 -
I-1-a- Différentes approches de la nature.....	- 343 -
I-1-b- Le bien-être est corrélé à la nature.....	- 347 -
I-2- L'environnement social et l'ambiguïté de son positionnement personnel.....	- 355 -
I-2-a- Difficulté de saisir la Guyane.....	- 355 -
I-2-b- Nécessité de se positionner dans un contexte concurrentiel.....	- 362 -
Conclusion du chapitre.....	- 370 -
<b>Chapitre II. Les représentations des autres : les différents groupes culturels objets de la représentation collective.....</b>	<b>- 373 -</b>
Conclusion du chapitre.....	- 391 -
<b>Chapitre III. Les représentations de Soi et le sentiment d'appartenance.....</b>	<b>- 397 -</b>
III-1- <i>Eux</i> les Métropolitains : « divers types, pas d'implication, un complexe de supériorité, fermés ».....	- 399 -
III-2- Identité personnelle : <i>Nous</i> les Métropolitains ?.....	- 413 -
III-2-a- Vision d'ensemble sur le sentiment d'appartenance des Métropolitains.....	- 413 -
III-2-b- Différents profils : Typologie des individus selon leur sentiment identitaire.....	- 418 -

Conclusion du chapitre .....	- 437 -
<b>Chapitre IV. Au-delà du sentiment d'appartenance au groupe métropolitain : des stratégies identitaires .....</b>	<b>- 440 -</b>
<b>Conclusion de la quatrième partie.....</b>	<b>- 454 -</b>
<b><i>UN CERCLE METROPOLITAIN</i> .....</b>	<b>- 458 -</b>
<b>Chapitre I. Etat des lieux des relations sociales des Métropolitains : Une sociabilité communautaire.....</b>	<b>- 460 -</b>
I-1-Quantité de relations et leur fréquence .....	- 460 -
I-2-Degré des relations : liens faibles et liens forts.....	- 465 -
I-3- Les relations interpersonnelles vécues.....	- 470 -
I-4-a- Les relations communautaires : entre convivialité et superficialité .....	- 470 -
I-4-b- Les relations interculturelles.....	- 476 -
I-4- Typologie des individus selon leurs relations mixtes ou communautaires .....	- 488 -
I-5-Les relations familiales .....	- 493 -
I-5-a- Etat des lieux de la famille des Métropolitains en Guyane .....	- 493 -
I-5-b- La famille de métropole.....	- 499 -
Conclusion du chapitre .....	- 503 -
<b>Chapitre II. La construction des relations entre déterminismes et stratégies.....</b>	<b>- 504 -</b>
II-1- Les déterminants forment un cercle métropolitain .....	- 504 -
II-1-a- Le travail .....	- 505 -
II-1-b- Les attitudes .....	- 511 -
II-1-c- La dynamique du réseau .....	- 517 -
II-1-d- La structure de la famille.....	- 520 -
II-2- Les choix de relations : le réseau comme capital social .....	- 526 -
II-2-a-Le réseau métropolitain comme capital social pour s'adapter.....	- 527 -
II-2-b-Les relations interculturelles comme voie de l'intégration.....	- 546 -
II-3- La société guyanaise : relativement contraignante .....	- 549 -
II-3-a- Le temps passé en Guyane .....	- 549 -
II-3-b- L'habitat .....	- 552 -
<b>Conclusion de la cinquième partie.....</b>	<b>- 560 -</b>
<b><i>CONCLUSION</i> .....</b>	<b>- 563 -</b>
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....</b>	<b>- 570 -</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE GENERALE RELATIVE A LA GUYANE.....</b>	<b>- 583 -</b>
<b>INDEX DES AUTEURS.....</b>	<b>- 590 -</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS .....</b>	<b>- 593 -</b>
<b>TABLE DES MATIERES.....</b>	<b>- 597 -</b>
<b>ANNEXES</b>	

## ANNEXES